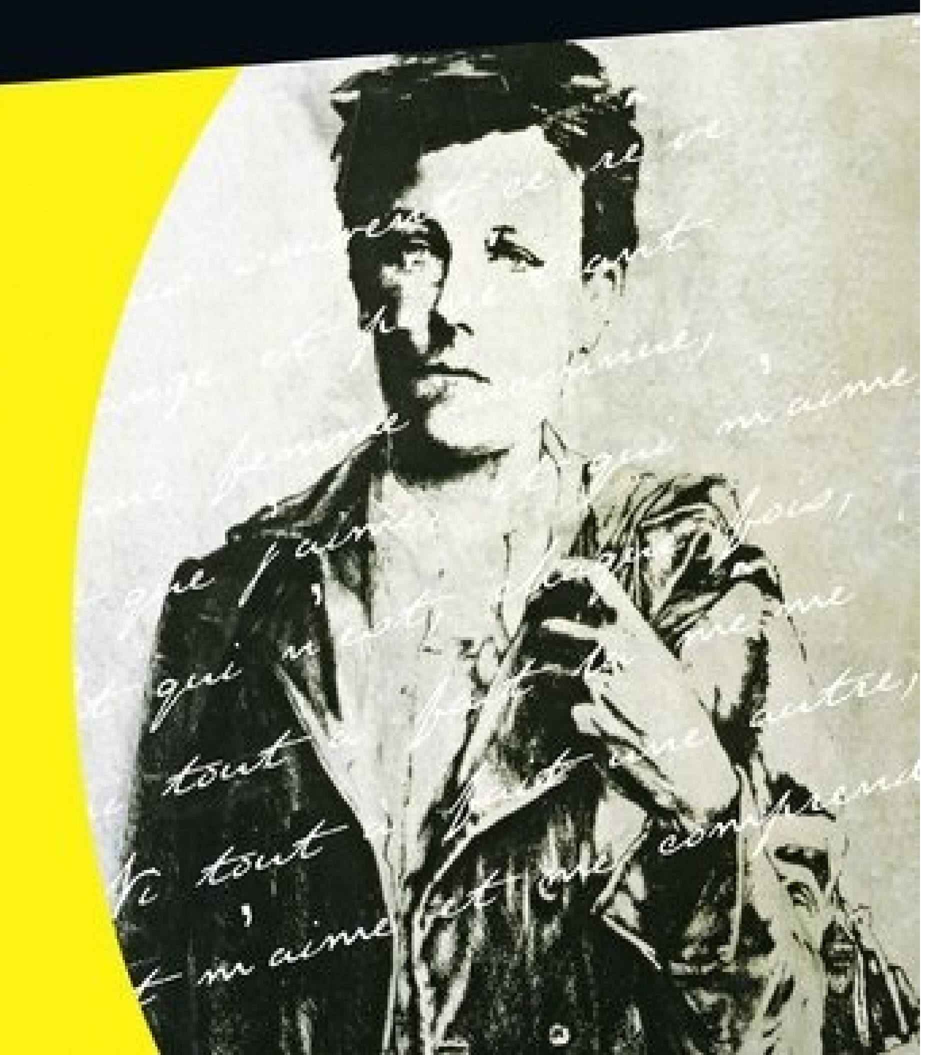


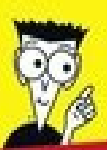
Avec les Nuls, tout devient facile !

La Poésie française POUR LES NULS



- L'histoire de la poésie française du Moyen Âge à nos jours
- De la chanson de geste au slam : une balade poétique
- Découvrez ou redécouvrez les plus grands poètes français
- Les plus beaux poèmes dans leur version intégrale !

Jean-Joseph Julaud

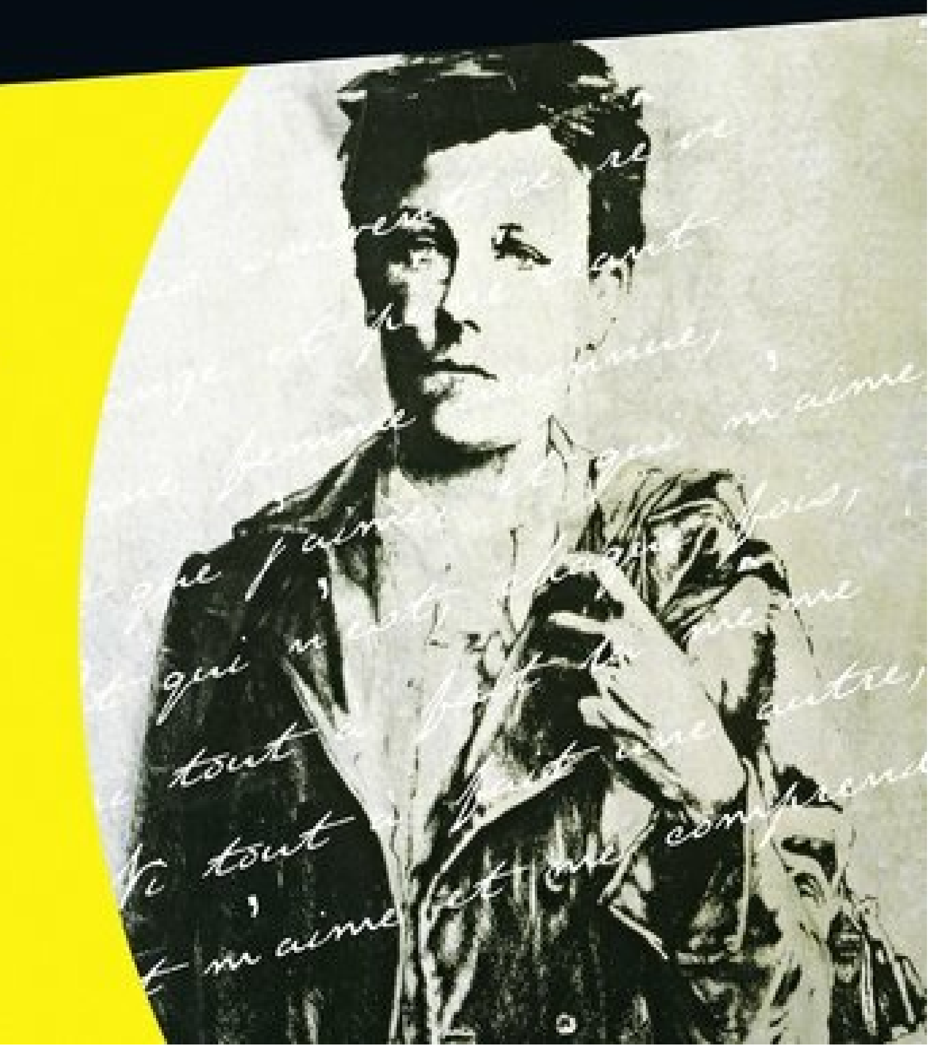


Avec les Nuls, tout devient facile !

La Poésie française

POUR

LES NULS



- L'histoire de la poésie française du Moyen Âge à nos jours
- De la chanson de geste au slam : une balade poétique
- Découvrez ou redécouvrez les plus grands poètes français
- Les plus beaux poèmes dans leur version intégrale !

Jean-Joseph Julaud



Jean-Joseph Julaud



La Poésie française pour les Nuls

60, rue Mazarine
75006 Paris - France
Tél. 01 45 49 60 00
Fax 01 45 49 60 01
Courriel : firstinfo@efirst.com
Internet : www.pourlesnuls.fr

ISBN : 978-2-7540-1700-8
Dépôt légal : 4e trimestre 2010
ISBN numérique : 9782754025591

Correction : Muriel Mékiés
Mise en page : **ReskatoЯ**
Couverture : KN Conception
Dessins de Partie : Marc Chalvin

À propos de l’auteur

Romancier, nouvelliste, auteur à succès d’essais et d’ouvrages pédagogiques, Jean-Joseph Julaud a enseigné la littérature et l’histoire durant de nombreuses années avant de se consacrer à l’écriture. Il est également l’auteur de *L’Histoire de France pour les Nuls*, de *La Littérature française pour les Nuls*, de *L’Histoire de France juniors pour les Nuls* et de la *Petite Anthologie de la Poésie française*.

Remerciements

À tous ceux qui depuis dix ans
Donnent des ailes à mes livres,
À ceux du passé, du présent
Sans lesquels First ne pourrait vivre,

Au PDG Vincent Barbare,
Aux éditeurs et éditrices
Qui lisent, corrigent, préparent,
Aux créateurs et créatrices

De maquettes ou de dessins,
À ceux et celles qui envoient
Aux journaux proches ou lointains
Des épreuves pour que la voie

Du succès devienne autoroute,
Merci! Du fond du cœur, merci!
Merci à tous, merci à toutes,
À celles et ceux que voici :

Merci Karine et Marie-Anne,
Isabelle et puis Caroline,
Merci Benjamin, Laury-Anne,
Mille mercis pour toi, Claudine…

Pierre-Olivier, Sophie, Jean-Pierre…
Serge, merci pour la confiance
Que vous m'accordâtes pour faire
En six mois l'*Histoire de France*.

Merci Sarah, merci Charlène,
Louisa, Xavier, Marie-Denise,
David. L'édition sans peine
Est chaque jour votre entreprise.

Merci Pierre, merci Damien,
Antoine, Laure, Emmanuelle,
Chantal, Marie-Aimée, Bizien,

Et j’en oublie… Que ceux et celles

Que je ne nomme et qui sont là,
Dans le parage de mes livres,
Sachent que mon merci s’en va
Où qu’ils aient décidé de vivre.

À mes lectrices, mes lecteurs,
Aux libraires qui me soutiennent,
Merci, merci, du fond du cœur.
Maintenant, poésie, en scène!

La Poésie française pour les Nuls

Sommaire

Neuvième Partie - Index

Introduction

***I**ls arrivent, ils sont là! De tous les horizons, ils sont venus. Colin, Colin Muset, vous aviez disparu, vous, l'enchanteur à la vielle, les seigneurs divertis vous ont-ils enfin payé vos gages ? François Villon, vous êtes de retour! Entrez, François, vous n'avez pas vieilli, vous avez toujours trente-trois ans, on ne nous a pas menti, et votre *Testament*, le voici, intact, François : «Hé! Dieu, si j'eusse estudié au temps de ma jeunesse folle et à bonnes mœurs dédié, j'eusse maison et couche molle, mais quoi? je fuyois l'escolle… »

Ô bonheur, il est venu aussi, celui qui vous édita, vous sauva de l'oubli : Clément Marot : « Dedans Paris, ville jolie…» Oui, c'est bien lui, on dirait qu'il sifflote toujours quelque trouvaille. Ah! Que les poètes ne sont-ils tous comme Marot, joyeux, malins et drôles, à donner le tournis.

Regardez, la fête continue… Voici Pierre de Ronsard, et Du Bellay, environnés de leurs petits sonnets qui papotent entre eux dans les mémoires vagabondes : « Heureux qui comme Ulysse...» dit l'un; et l'autre de répondre : « Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle...» Agrippa, passez, Agrippa d'Aubigné, les cent pendus de Blois ont été bien vengés.

Alors, Malherbe, on désherbe la langue? Toujours penché sur le bon grain et sur l'ivraie, vous nous avez pourtant écrit de belles choses : «Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses...» Racine, cher Jean Racine, demeurant rue des Marais-Saint-Germain et des bonheurs perdus, vous êtes venu en voisin des déroutes du cœur : «Ariane, ma sœur, de quel amour blessée...» Chénier, André, approchez, savez-vous que votre *Jeune captive* a survécu, pendant que vous montiez à l'échafaud, sous nos regards encore désolés, consternés?

Ah! Vous voici, Lamartine! Nous emmènerez-vous en bateau tout à l'heure, sur le lac de vos pleurs? Ciel! Un loup! Que vient-il faire ici en pleine poésie? En général, ces animaux féroces ne quittent guère l'image où ils se terrent : celle des hommes ordinaires. Allons, que personne n'ait peur! Vigny le traque, l'épuise, l'écrit; il nous rejoint tout à l'heure, dès qu'il aura fini : «Puis après, comme moi, souffre et meurs sans parler».

Hugo, Victor, taisez-vous! C'est vrai, à la fin! Chut, Hugo, on vous aime bien, on vous adore, au point qu'un chapitre entier ici vous est réservé, pour vous, Monsieur, pour vous tout seul. Pour vos grandes envolées. Oui, mais aussi pour vos immenses chagrins. Alors, un chapitre en écrin, pour Léopoldine, oui, c'est bien! « Demain, dès l'aube… ». Hugo Victor, laissez quand même le petit Baudelaire devenir grand, pourvu que la syphilis lui prête vie, et qu'il nous cueille ses *Fleurs du mal*. Quel dommage ce serait s'il ne nous léguait sa belle descendance: «Mon enfant, ma sœur, songe à la douceur...»!

Verlaine, Rimbaud, petits cochons, vous avez l'air malin en patachons! Mais dès que vous prenez la plume, tous les quinquets du ciel s'allument, et nous voilà à vos côtés, titubants de beauté. Dites, Mallarmé, que c'est rasoir d'enseigner l'anglais toute sa vie ! Mieux vaut le coupe-gorge de la poésie! Alors, Apollinaire, on sort de la Santé? On n'a rien volé, on n'a pas été inculpé? Tant mieux. Déjà, des vagues de mots et de lecteurs se précipitent vers *Le Pont Mirabeau*.

Breton, Éluard et Aragon, êtes-vous boxeurs ou poètes? Est-ce ainsi que vos vers entreront dans les têtes? Aragon, Louis, qui êtes assagi, entre le rêve et la folie des amours en sursis, dites-nous, d'Elsa : « Tes yeux sont si profonds qu'en me penchant pour boire, j'ai vu tous les soleils...»

Merci, à l'infini, merci à vous tous qui avez mis en œuvre votre vie afin que l'indicible de nos existences, les malheurs et les bonheurs insupportables, trompent le silence. Merci Colin, François, Clément, Victor, Charles et les autres…
Lecteur, que faites-vous ici? Courez vers eux qui vous attendent! Ils sont venus pour vous. Volez de page en page, butinez les vies, les sonnets et les odes, sillonnez la modernité qui bourdonne. Allez, venez, et faites votre miel. Le poème, les mots, sont des cadeaux du ciel.

Jean-Joseph Julaud

Comment ce livre est organisé

Si vous êtes un habitué de la collection « Pour les Nuls », vous savez déjà que ce livre est organisé de la façon la plus simple qui soit afin que tout y devienne clair, limpide et lumineux, même la complexité qui n'essaie plus d'ennuyer, d'égarer ou de donner des complexes au lecteur que vous êtes!
L'excursion poétique qui vous est proposée ici utilise le cadre pratique de la chronologie : nous inaugurons la balade (et la ballade…) au Moyen Âge, nous la poursuivons au XVIe siècle avec Ronsard et sa Pléiade conquérante, puis vient le XVIIe siècle entre baroque et classicisme. Pas très en forme, la poésie, au XVIIIe, mais le fond demeure aussi riche qu'au XIXe où le romantisme et le symbolisme font palpiter les cœurs et comblent les esprits. Voici le XXe siècle et ses explosions de toute sorte qui emportent les mots dans l'univers poétique, ni tout à fait le même, ni tout à fait un autre… Pour terminer, avant les coups de projecteur de la partie des Dix, vous terminerez le voyage par un regard sur la poésie aujourd'hui, dans notre XXIe siècle effervescent où la came de l'âme, c'est le slam…

Première partie: Le Moyen Âge: la fleur des chants

Réjouissez-vous : ce soir, ou demain soir, ou quand vous voulez - l'invitation est permanente, il suffit d'ouvrir ce livre… – vous êtes attendu(e) au château où le seigneur du lieu a préparé une grande fête! Vous y verrez des acrobates, des musiciens, des jongleurs qui vont mimer et chanter mille et une histoires cocasses, salaces ou sacrées… Un peu plus loin dans le temps et l'espace, voici les chansons de geste où sont exaltés les exploits des héros qui ont pour nom Roland de Roncevaux, Huon de Bordeaux… À propos de Bordeaux, voici que surgit Guillaume IX d'Aquitaine qui invente l'exquise façon de courtiser appelée alors la *fin'amor* (peut-être allez-vous découvrir que vous aussi, vous la pratiquez…). D'autres belles vous attendent, ou bien des chevaliers. Laissez-vous bercer par des pastourelles, des chansons d'aube, des reverdies... Écoutez enfin la poésie qui se sépare du chant à l'époque de Christine de Pisan, Charles d'Orléans, celle du mauvais garçon : François Villon!

Deuxième partie: Le XVIe siècle: la poésie au pouvoir!

La plume de Clément Marot, légère, parfois frivole, vole et volette par les fonds et les formes d'une poésie qui se dégage des longs temps du dit et du chanté en château pour une pratique plus personnelle, «portative», plus vaste dans ses champs d'exercice. Voulez-vous du blason, de l'épître, de l'épigramme ? On vous livre tout cela à foison. On vous propose même la nouveauté importée d'Italie : le sonnet! Louise Labé y fond l'or pur de ses désirs… Lorsque Marot meurt en 1544, Ronsard a vingt ans, l'âge où tout paraît vieux, démodé… Du passé proche, Ronsard, Du Bellay et leurs amis ne conservent que le sonnet; ils n'ont d'yeux que pour les perfections de l'Antiquité et remettent à la mode l'ode et l'épopée. C'est qu'il faut à la France encore trop latinisante, à son roi, une langue riche, au vocabulaire abondant, une langue de conquérante! 24 août 1572 : le rêve d'un royaume en paix avec ses deux religions s'évanouit dans le sang. La poésie s'assombrit avec Chassignet, s'encolère avec d'Aubigné, fulgure et foisonne… Attention : Malherbe vient…

Troisième partie: Le XVIIe siècle: Baroque? Classique?

« Enfin, Malherbe vint...» Cette moitié d'alexandrin est extraite d'une épître de Nicolas Boileau qui se félicitait de la survenue de François de Malherbe dans l'histoire de la langue française en général et dans celle de la poésie en particulier. Qu'a donc fait Malherbe? Il a défait - déconstruit, diraient sur un petit ton flûté, nos précieux contemporains... ce que Ronsard avait bâti : à l'exubérance un peu trop inventive de la langue, il a substitué une rigueur intégriste, une approche économe qui a garanti à la langue française sa clarté, à la poésie sa musicalité et sa richesse. Premier bénéficiaire : Jean de La Fontaine et son bestiaire qui nous enchante toujours. Malherbe meurt en 1628, deux ans après le baroque Théophile de Viau dont vous allez lire, révolté, le martyre! Danseur, homme de scène, amoureux des ballets, du théâtre - et roi… - Louis XIV agit de sorte que la poésie occupe sous son règne le second plan. Mais sous l'art dramatique d'un Jean Racine, la poésie devient une incessante source de ravissement…

Quatrième partie: Le XVIIIe siècle: la poésie en marge

Que se passe-t-il au XVIII ^e^ siècle pour que le fleuve poésie soit ainsi asséché, ou du moins pour qu'en son lit on ne trouve que traces résiduelles d'un fond toujours capable de refléter les magies de l'azur, mais replié dans la forme de flaques éparses qui ont pour nom Houdar, Léonard ou Gilbert, ou bien encore Parny? Siècle des Lumières, le XVIIIe! Siècle de la raison, de la croyance et non plus de la foi. Siècle des sciences, temps légendaires sans qu'il y paraisse où deux géants des éléments s'affrontent pour la conquête du monde : la terre et le fer! Les physiologistes affirment que le seul avenir possible pour la planète et pour les hommes est le travail de la terre nourricière; pour les industriels, ce sont le fer et la science qui sauveront le monde. Et la poésie dans tout cela? On lui coupe le cou : une lame d'acier tranche la tête de l'un des plus grands poètes français, André Chénier - pendant que son frère, Marie-Joseph, écrit ces paroles de premières lignes : La victoire, en chantant…

Cinquième partie: Le XIXe siècle: le poème en «je»

Qu'ils sont doux et gentils, les premiers romantiques! Leur cœur gonflé d'amour n'en peut plus de battre des chamades qui chamboulent tout à l'approche de dames énamourées, mystérieuses, accessibles… «Ô temps suspends ton vol» supplie Lamartine. Mais le temps ne tombe pas dans le lac et poursuit sa course où s'inscrivent les envolées pathétiques et antithétiques d'un Hugo qui arpente le siècle sur ses douze pieds alexandrins. « Demain, dès l'aube… » : vous vous rappelez sûrement ce poème de douleur que vous récitâtes un matin d'automne en cours moyen 2e année, ou plus tôt, ou plus tard, et aujourd'hui encore… Le romantisme intime de Lamartine ou Vigny, celui d'Hugo l'actif, le militant, laissent la place en même temps aux parfaits Parnassiens qui cisèlent des formes souvent vides, et aux symbolistes dont le père, Baudelaire, offre aux générations montantes un bouquet de ses fleurs heureusement inquiétantes. Inquiétants aussi, mais irrésistibles, les Verlaine, Rimbaud qui, à petits coups de bec, brisent la perfection d'œuf du vers classique pour offrir des ailes aux Mallarmé, Apollinaire, à leurs coups de dés, à leur bruyère…

Sixième partie: Le XXe siècle: les inventeurs du trésor

Dans le vocabulaire juridique, les découvreurs de pièces, ou lingots enfouis en terre ou parmi les pierres des vieux édifices, sont appelés des « inventeurs ». Ils exhument la richesse des temps passés et ils en usent à leur façon. Dans ce qu'ils jugèrent les ruines de la pensée en contention dans la métrique, la rime et tout l'appareil d'écriture classique, les chercheurs de trésor ont trouvé la poésie, intacte, originelle, la poésie nue. Inventeurs du trésor, ils ont fait exploser la gangue et le mortier où elle s'était emprisonnée (protégée ?). Ils l'ont installée au centre de leur univers neuf : le surréalisme où les idées, automatiquement, retrouvent les sources initiales. Les deux guerres mondiales bousculent les arts. La poésie n'a jamais connu une telle révolution, une telle densité, jamais elle n'a été aussi inventive dans sa forme, séduisante ou déroutante; avec ou sans le surréalisme, les Éluard, Aragon, Max Jacob, Michaux ou Char, Prévert ou Bonnefoy, Ponge ou Gaspar se laissent inventer par le poème sans jamais être dupes de l'écriture - jamais elle n'a eu autant d'audacieux prétendants (parfois de prétendus poètes…), de chevaliers servis…

Septième partie: XXIe siècle: horizon 2100

Ce siècle a eu dix ans, et des modes repartent, déjà quelque nom perce où quelque autre s'écarte… (Hugo eût fait mieux…). De tous ceux dont on parle aujourd'hui, qui atteindra 2100? Certains croient au vers, dur comme fer, d'autres osent en tout temps la prose, d'autres encore, explorateurs ou éclaireurs, créent leur propre véhicule, hors série, unique, et le larguent tout seul pour la grande traversée… D'autres enfin montent de nouvelles gammes sur scène : le slam - on dit son propre poème face à un public qui juge et note! Savent-ils, ces conquérants du dernier cri, qu'ils imitent les grandes fêtes données en l'honneur de la poésie voilà… mille ans, fêtes appelées «puys»? On y désignait comme on le fait aujourd'hui le meilleur poète du temps qui pouvait remettre son titre en jeu. Le nom de certains d'entre eux est même arrivé jusqu'à nous! Alors, pour les slameurs, horizon 3000? Pourquoi pas…

Huitième partie: La partie des Dix

« Combien j'ai douce souvenance...» Ainsi commence l'un des rares poèmes de Chateaubriand. Dans ce premier chapitre de la récréative partie des Dix, peut-être aurez-vous douce ou moins douce souvenance (cela dépend de la note que vous obtîntes…) des récitations d'école primaire ou de collège. « Le ciel est, par-dessus le toit, si bleu, si calme»… Sauriez-vous réciter la suite? Autre rubrique : les titres d'œuvres empruntés à des poèmes : *Autant en emporte le vent* va vous livrer son secret, avec neuf autres titres célèbres. Et puis, il vous faut penser à vous, à votre avenir, à votre postérité… Désirez-vous graver votre nom dans l'histoire de la poésie? Suivez à la lettre les dix commandements pour écrire un poème, afin qu'on puisse vous lire pendant des siècles! Et pourquoi ne choisiriez-vous pas le haïku, ce poème japonais, très court, qui vous assurera une gloire internationale? En attendant, lisez les dix exemples qui vous sont proposés. Enfin, pour terminer en beauté et sous forme d'envoi ou d'envol, faites le tour de la Terre en compagnie de dix poètes francophones.

Les icônes utilisées dans ce livre



On entre discrètement chez un auteur, on l'observe dans son quotidien, on se penche sur son épaule pour suivre les hésitations de sa plume, on partage un peu sa vie, ses joies, ses tragédies. On le connaît mieux, on a vécu chez lui, un peu, et on désire ensuite le lire. Beaucoup.



De petits événements qui émaillent la vie d'un auteur, des histoires de tous les jours qui ont traversé leur existence, de l'inattendu, de l'imprévu, du pittoresque, de l'émouvant; souvent ce qui a précédé l'écriture d'un texte qu'on aime, et qu'on aimera encore davantage.



Des détails ou des étapes déterminantes dans la vie ou la création d'un poète, ce qui peut-être a décidé de sa vie, de sa carrière… Ou bien des définitions, des compléments d'information, tout pour vous apporter l'aide que vous attendez.



Est-il besoin de définir cette icône? Le plaisir de lire se définit-il? Livrez-vous à lui, sans retenue, il vous conduit au ravissement.



Pendant que les poètes versifient, cherchent rimes et rythmes, les peintres inventent leurs mondes, le colorent et nous le laissent en héritage; les compositeurs de musique bâtissent des cathédrales sonores, transparentes et pures, universelles. À vous de les découvrir en même temps que les poèmes.



Que se passe-t-il chez nos voisins? Quels sont les poètes qui en même temps qu’à Paris ou ailleurs en France, écrivent des œuvres que la postérité va conserver? Vous le saurez en suivant cette icône.



Qu’elle soit classique ou moderne, la poésie suit des règles d’écriture qu’il est nécessaire de connaître pour mieux comprendre l’œuvre proposée. Les règles de l’écriture classique sont nombreuses, mais faciles à assimiler. Vous allez tout savoir des strophes, rimes, syllabes, assonances, tout connaître du sonnet, des odes, des épîtres… Les règles de l’écriture moderne se sont affranchies des chemins balisés du classicisme. Elles défrichent en temps réel les nouveaux territoires de la poésie. Chaque poète les façonne selon ses convictions, ses choix, sa sensibilité. Riche poisson à venir.



Un élément, un événement que vous aimeriez développer un peu plus, quelques détails ou des vérités sur tel ou tel mouvement littéraire, telle ou telle affirmation dons un contexte qui vous est alors révélé… Courez-y, vous saurez tout.



Que pensait-on des poètes en leur temps? Les appréciait-on de la même façon qu’aujourd’hui? Comment les critiques accueillaient-ils leurs nouvelles œuvres? Avec quel enthousiasme? Quelle jalousie? Et aujourd’hui, voit-on tout cela de la même façon? Ces critiques vous paraissent-elles injustes, cruelles, complaisantes, justifiées? À votre tour, vous pourrez critiquer les critiques…

Première partie

Le Moyen Âge : la fleur des chants



Dans cette partie…

De la musique, du chant, de la profération, de la scansion (du verbe scander : marquer le rythme), voilà définie la poésie au Moyen Âge. C’est une entreprise de spectacles créés par des ménestrels dans les châteaux, ou par des jongleurs itinérants qui parcourent l’Europe ou le Moyen-Orient. Ils en rapportent mille récits d’aventures ou de croisades joués dans les grands rassemblements populaires telles les foires de Champagne. On édifie les foules par le récit de la vie des saints, on les galvanise avec des épopées guerrières, on les charme avec des passions amoureuses, on les amuse avec des farces. Mais, peu à peu, la poésie et la musique, après s’être longtemps tenu la main comme deux bambines un peu bruyantes, vont vivre chacune de leur côté leur adolescence. La musique confie son langage aux vents, le suspend aux cordes ; la poésie peu à peu investit le silence de la lecture, l’intimité de la pensée qui s’enivre de la nature, ou souffre de l’amour et de ses forfaitures.

Chapitre 1

Les voix du seigneur

Dans ce chapitre :

- Littérature française : les circonstances de sa naissance
- Le rôle des jongleurs et des clercs
- Les premiers textes en roman

Ça suffit! Charlemagne, l'empereur de la bougeotte, ça suffit! Ça suffit, la chasse aux Saxons, aux Vascons, aux Bretons, aux Sarrasins! Vous avez tout fait pour que l'Église catholique domine votre immense empire, l'Europe, pour que son latin y circule et devienne la langue écrite dominante. Et le pape vous a récompensé en vous couronnant empereur à Rome, en l'an 800! Que voulez-vous de plus? De l'ordre? Vous n'avez pas eu le temps de l'installer avant qu'une pleurésie vous terrasse en 814? Eh bien, il s'est fait attendre aux IX e et X e siècles, après les conflits stupides que se sont livrés votre fils et ses propres fils qui se sont partagé votre empire. Mais peu à peu, installés sur les terres que vous leur aviez confiées, vos compagnons - vos comtes - s'y sont sentis chez eux. La France de vos successeurs est devenue un damier de comtés à la tête desquels les seigneurs tout puissants, leur peuple et les bourgeois commencent à en avoir assez de l'Église et de son latin! Peuple, seigneurs et bourgeois parlent le roman, mélange de latin, de francique, de germain, forme d'un ancien français vigoureux et dru, seulement oral, assez mûr pour devenir littérature écrite et précise, transmissible. Place aux jongleurs virevoltants et rieurs, place aux seigneurs, place aux clercs partageurs de savoir, la poésie française entre dans l'Histoire!

Des jongleurs pas très clercs…

Quelle est donc cette ville où l'on s'agite dans le soleil d'un mois de mai du XII e ou XIII e siècle? Est-ce Provins où s'ouvrirait la troisième foire de Champagne, après Lagny en janvier et Bar-sur-Aube en mars? Est-ce Poitiers, Laon, Chartres ou Paris où le bouillonnement de la vie intellectuelle s'accommode fort bien de l'effervescence de la fête? Est-ce Toulouse où scintille dans le soleil une violette d'or?... Et qui sont ces personnages colorés au rire éclatant, au verbe haut, qui se tiennent près d'une grande estrade? Des jongleurs? Des clercs? Des mécènes?

Littérature nomade et sédentaire

Approchons-nous d'abord des jongleurs et des clercs… Les premiers, amuseurs, parlent la

langue du peuple, distraient le peuple, le seigneur et même les gens d'Église, tant leurs tours, leurs chants et leurs récits se déboutonnent ou se débraillent dans leurs spectacles ; les seconds, instruits, nourris de latin, trop peut-être, lorgnent du côté des premiers pour en faire les médiateurs de leur savoir, de leur morale, vers le plus grand nombre.

Étonnants voyageurs

Provins? Poitiers? Toulouse? Qu'importe la ville! Ils sont venus, ils sont tous là, les jongleurs, pour des jours et des nuits de fête. Les jongleurs! Sans eux, point de rire, point d'émotion, sans eux point d'acrobaties, point d'ours qui fait le beau, sans eux point de musique, point de chants. Sans les jongleurs, point de vie, point de poésie! Étonnants voyageurs, ces jongleurs : la vielle, la harpe ou la rote – sorte de lyre à trois cordes – sur le dos, toujours sur les chemins et les routes du temps, de villes en villages, ils observent la vie, les mœurs, écoutent les légendes ou les histoires vraies, les accommodent à leur façon, les mélangent à de l'antique, à des récits en toc d'époque.



842 : Les Serments de Strasbourg

Louis le Germanique, Charles le Chauve, roi de la Francia occidentalis et Lothaire, petits-fils de Charlemagne, se font la guerre. Louis et Charles font alliance et rédigent à Strasbourg des serments de mutuelle assistance en langue tudesque et en langue romane. Les serments de Charles le Chauve constituent la première manifestation écrite de la langue romane, son embryon, son cocon, son terreau, sa source, sa cellule mère, bref, en voici un extrait:
Pro Deo amur et pro Christian poblo et nostro commun salvament, d'ist di in avant, in quant Deus savir et podir me dunat, si salvarai eo cist meon frade Karlo et in aiuhdha et in cadhuna cosa, si cum om per dreit son frada salvar dift, in o quid il mi altresi fazet et ab Ludher nul plaid nunquam prindrai, qui, meon vol, cist meon fadre Karle in damno sit.
Traduisons : *Pour l'amour de Dieu et pour le peuple chrétien et notre salut commun à partir d'aujourd'hui, et tant que Dieu me donnera savoir et pouvoir, je secourrai ce mien frère Charles par mon aide et en toute chose, comme on doit secourir son frère selon l'équité, à condition qu'il fasse de même pour moi, et je ne tiendrai jamais avec Lothaire aucun plaid qui, de ma volonté, puisse être dommageable à mon frère Charles…*

La chanson de Graindor

Parfois, les jongleurs se font reporters de guerre, suivent les croisades jusqu'à Jérusalem, en rapportent les récits d'exploits éblouissants pour les conquérants – consternants pour les

conquis… Ainsi celui que Richard le Pèlerin rapporte de la première croisade : *La Chanson d'Antioche*, reportage en léger différé de la bataille qui opposa chrétiens et Sarrasins le 28 juin 1098, chanson «arrangée» et adaptée cent ans plus tard par Graindor de Douai, jongleur né à… Douai – chanson également écrite en occitan (langue romane du sud, ou langue d'oc) par le chevalier et poète Grégoire Béchade qui avait pris part à la croisade. Les jongleurs peuvent aussi pérégriner jusqu'à Compostelle. Tout cela porté, mimé, chanté sur la scène, émeut le peuple, ou l'amuse, détend dans leur château les gentilshommes et fait rêver les nobles dames.



Raimbaud à Antioche

Dans ce quatrième fragment de *La Chanson d'Antioche* de Graindor de Douai, on assiste en direct à l'assaut donné par les chevaliers contre les murs de Jérusalem le 28 juin 1098. Malgré le coup de massue que lui donne un Turc, Raimbaud Creton, chevalier du Cambrésis, sera le premier à pénétrer dans Jérusalem. Il en rapportera un morceau de la «vraie croix» qui s'est transmis de génération en génération par les aînés de la famille, jusqu'à aujourd'hui. Dans la chanson, le chevalier Raimbaud Creton, c'est un peu Rambo l'invincible des films américains tirés des romans de David Morrell; cet auteur aurait choisi le nom de son héros en hommage au poète Arthur Rimbaud (1854-1891), Arthur Rimbaud né à Charleville-Mézières, en Ardenne, proche voisine du Cambrésis…

Le jour fut beau et clair, et le soleil rayonne
L'assaut fut grand, les cris terribles.
Les Flamands sont furieux, chacun d'eux s'avance,
Ils dressent jusqu'à quatre de leurs échelles,
Et sire Raimbaud Creton monte en haut,
Evervin de Creil monte par une autre […]
Raimbaud frappe un Sarrasin dont il coupe les pieds
Payen de Camelli en tue un autre;
Un Turc donne un grand coup de massue à Raimbaud,
Tel qu'il le jette en bas tout étourdi…

(*La Chanson d'Antioche* – Graindor de Douai, 1180)

Le clerc : les prix…

Des gens sérieux, les clercs! De bons élèves dans leur enfance, des collectionneurs de prix d'excellence, de très bons étudiants nourris, gavés de latin dans les abbayes jusqu'au Xe siècle, puis dans les écoles liées à une cathédrale au XIIe siècle, et enfin, à partir du XIIIe siècle, dans les universités. À la fin de leurs études, ils peuvent devenir prêtres, moines, chanoines, ou bien demeurer laïques et s'attacher à la personne d'un seigneur, à une ville. Leur connaissance du latin leur ouvre toutes les portes, y compris celle de l'aventure. Au XIIIe siècle, certains d'entre eux, viveurs contrariés par leurs années d'enfermement studieux, révoltés contre les outrances et les dérives de l'Église, se rattrapent en formant de petites troupes itinérantes, les *goliards* – les «gueulards». Ils vont de ville en ville, singeant la religion à travers des poésies latines d'une grande virtuosité. Certaines d'entre elles nous sont parvenues, rassemblées sous ce titre *Carmina Burana*.



Oc? Oïl? Ancien et moyen français

Oui? Oc! Oui? Oïl! Sur cette différence dans la façon de dire oui, oc ou oïl, reposent les deux grands groupes linguistiques de l'ancien français en langue romane; ce sont la langue d'oc et la langue d'oïl. La langue d'oc est parlée au sud d'une ligne qui va de Bordeaux à Lyon, dans les Alpes, la vallée du Rhône, et dans les pays catalans; la langue d'oïl se pratique au nord de la Loire, ainsi qu'en Bourgogne, en Franche-Comté, en Saintonge, dans le Poitou et le Berry. Cette différence s'estompe au milieu du XIVe siècle pour faire place au moyen français, langue unique, écrite et parlée jusqu'au début du XVIIe siècle où naît le français classique.

Scènes et mécènes

Revenons à la fête en ce mai du XIIe ou XIIIe siècle! Les jongleurs préparent leur spectacle, le répètent. Des clercs s'entretiennent avec eux. Leur collaboration ne cesse de croître au fil des décennies, encouragée par l'aristocratie qui, depuis ses excès batailleurs de la période carolingienne, s'est assagie.

Nobles et bourgeois

La noblesse s'est installée dans ses terres, et elle prospère, exerce un pouvoir politique qui lui permet de se passer de l'autorité spirituelle.

Cette stabilité nouvelle autorise le développement du commerce ; les villes s'enrichissent et peuvent conquérir leur charte communale, c'est-à-dire s'affranchir de la tutelle du seigneur, se gérer librement dans l'intérêt de tous ses membres. Parmi eux, les bourgeois représentent

la classe la plus active dans les affaires. Des fortunes se bâtissent rapidement.

La cerise culturelle

Tout va donc pour le mieux dans le meilleur du Moyen Âge? Non : nobles et bourgeois n'ont qu'une hâte : forger dans la langue parlée par le plus grand nombre, la langue romane, une littérature qui leur offrira le reflet de leurs passions, de leurs conquêtes, qui distraira leurs visiteurs, qui enchantera les dames, rassemblera dans les villes ou villages pour de grandes fêtes profanes ou religieuses le peuple reconnu dans ses légendes, ses farces et ses fables. Et qui donc peut leur faire mûrir cette cerise culturelle sur le gâteau commercial et social? Eh bien, ceux que vous voyez là, tout près de la scène en fête, qui discutent peut-être de l'adaptation en langue populaire de la vie de tel ou tel saint, ou bien d'un épisode édifiant lors du martyre d'une pauvre sainte rôtie par les Romains : les jongleurs et les clercs.



Le Moyen Âge ? Quel Moyen Âge ?

Les historiens ont fixé le début du Moyen Âge à la chute de l'Empire romain, en l'an 476. Il se termine en l'année 1453 au cours de laquelle les Turcs prennent la ville de Constantinople, le 29 mai, à peine deux mois avant la dernière bataille de la guerre de Cent Ans, à… Castillon-la-Bataille, près de Bordeaux, le 17 juillet. Faites la soustraction (de tête!): 1453-476=? Si vous avez passé plus de deux minutes pour trouver la réponse, vous venez d'échouer à l'ancien examen d'entrée en sixième… Mais, dans l'instant, vous avez répondu : 977 ans ! Bravo, vous pouvez entrer à Poly technique - pour visiter, seulement… On peut arrondir à 1000 ans. Le Moyen Âge dure donc un millénaire (entre l'an 500, environ, et l'an 1500). Lorsqu'on parle du haut Moyen Âge, on fait allusion à ce qui s'est passé entre le Ve et le Xe siècle.

Le château et la ville sponsorisent…

Avant la grande fête où nous suivons leurs préparatifs, les jongleurs se sont produits au château du lieu où ils séjournent. À la demande du prince ou du duc, ils ont raconté de fabuleux exploits qui ont fasciné les vassaux présents, les petits chevaliers, et surtout les dames qui en ont fermé les yeux! Ils ont collaboré avec le ménestrel du château, un jongleur sédentaire, ou bien un ancien clerc, comme Rutebeuf, attaché à son seigneur, son financier, son mécène - son sponsor - dont il organise les divertissements. Les villes enrichies, Arras, par exemple, pratiquent également le mécénat : elles financent leurs jongleurs, leurs poètes qui, dans les fêtes ou les foires, offrent aux spectateurs une littérature souvent sans complaisance, qui mélange le réalisme et la satire, entre deux représentations d'inspiration religieuse pour faire bonne figure…

Une langue nourrie aux saints

Donner à la langue romane son essor dans la littérature, lui accorder ses lettres de noblesse dans le tiers état, soit, mais encore faut-il passer par la case spirituelle, par la leçon religieuse. Or il se trouve que des jongleurs ont intégré à leur répertoire la vie des saints, et qu'ils la chantent en des spectacles auxquels assistent, parmi le peuple, des gens d'Église, des clercs, des seigneurs. Tout ce monde s'accorde pour voir dans les épisodes ainsi offerts à la foule des laborieux une occasion de l'édifier, de lui fournir des exemples de fidélité à la parole donnée, de courage, de renoncement. Ainsi en va-t-il dans les vies versifiées et chantées de sainte Eulalie, de saint Léger, et de saint Alexis. Elles acquièrent le privilège d'accéder à l'écrit et deviennent ainsi, après *Les Serments de Strasbourg*, les trois premiers pas d'une longue histoire, celle de notre littérature.

Vole, belle Eulalie!

Acte de naissance de la poésie écrite en langue romane, la *Cantilène de sainte Eulalie* fait partie de l'hagiographie édifiante de l'époque (du grec *agio*: saint, et de *graphein*: écrire). Suivons son voyage jusqu'à Valenciennes, puis jusqu'à nous.

Eulalie, torturée à 13 ans

Année 303 de notre ère. Les Romains sont inquiets. Les Barbares se sont infiltrés un peu partout aux limites de l'empire. Des révoltes éclatent en tous lieux. L'empereur Dioclétien poussé par son gendre Maximien Galère décide de lancer une nouvelle persécution contre les chrétiens pourtant inoffensifs et bien intégrés. En Espagne, la répression est féroce. Les prêtres conseillent aux chrétiens de se retirer à la campagne afin d'éviter les massacres, ce qu'ils font. Mais une jeune fille noble, Eulalie, 13 ans, décide d'affronter le gouverneur romain Datianus. Elle se rend à Merida, demande à le rencontrer. Arrêtée, torturée, elle meurt sur le bûcher. Alors qu'elle expire, son âme s'envole vers le ciel sous la forme d'une colombe immaculée.

Prudence, Venance…

Vers 380, le poète latin et chrétien Prudence (348 - 407) écrit le récit de ce martyre repris ensuite par saint Augustin, puis par le poète Venance Fortunat, né en 530, mort à Poitiers en 609. Conservé dans les monastères, ce récit illustre les sermons d'église donnés en langue rustique depuis le concile de Tours en 813, afin que les fidèles comprennent les histoires capables d'élever leur âme, de moraliser leurs mœurs. Parmi ces fidèles, des jongleurs bouleversés par la jeunesse d'Eulalie, par cette colombe qui s'envole de sa bouche, ajoutent ce récit à leur répertoire et s'en vont par les routes et chemins, le racontant à leur façon devant des assemblées populaires émues aux larmes.

Dans le monastère de Saint-Amand

Nous voici maintenant au monastère de Saint-Amand dans le Nord en l'an 881. Le roi Louis III vient de remporter près d'Abbeville une éclatante victoire, huit mille Vikings ont péri, le reste est en déroute. On fête l'événement en relatant la bataille en langue francique, la langue germanique des Francs. Ce texte est écrit sur un parchemin. Un autre texte succède au chant

guerrier, un poème destiné à être chanté, une cantilène, vingt-neuf vers en langue romane. La langue parlée qui se trouve soudain promue langue écrite.

Bulletin de naissance

Cette cantilène qu'on entonne en 881 raconte le martyre de sainte Eulalie – soudain revenue dans l'actualité religieuse en 878 car on vient d'installer ses restes dans la cathédrale de la Sainte-Croix à Barcelone. La *Cantilène de sainte Eulalie* devient le bulletin de naissance de la poésie écrite dans un royaume de France qui n'existe pas vraiment, dans une langue française qui n'en porte pas le nom puisque son support, le roman, n'en est que le prototype. Mais de la même façon qu'on écoute les balbutiements d'un nouveau-né sans y comprendre grand-chose, on se laisse aller aujourd'hui avec attendrissement et curiosité à la lecture de cette cantilène, autrement appelée « séquence », de sainte Eulalie, redécouverte en 1837 et, depuis, conservée à la bibliothèque de Valenciennes.

Cantilène de sainte Eulalie en roman (les dix premiers vers)



Buona pulcella fut Eulalia.
Bel avret corps, bellezour anima.
Voldrent la veintre li Deo inimi,
Voldrent la faire diaule servir.
Elle no'nt eskoltet les mals conselliers
Qu'elle De o raneiet, chi maent sus en ciel,
Ne por or ned argent ne paramenz
Por manatce regiel ne preiement.
Niule cose non la pouret omque pleier
La polle sempre non amast lo Deo menestier.

Cantilène de sainte Eulalie en français



Eulalie fut une bonne pucelle (= jeune fille)
Elle avait un beau corps et une âme encore plus belle
Les ennemis de Dieu voulurent la vaincre,
Voulurent lui faire servir le Diable.
Elle n'écoute pas les mauvais conseillers
Qui veulent qu'elle renie Dieu qui demeure là-haut au ciel,
Ni pour de l'or ni pour de l'argent ni pour des bijoux

Ni par menace du roi ni par prière.
Nulle chose ne put jamais la plier
Ni faire que la pucelle n’aimât plus le service de Dieu.

Tombe, pauvre Léger

Eulalie en cantilène donne une leçon de foi. Voici maintenant, dans un genre différent, la « Vita », ou vie de Léger, canonisé après bien des déboires.

On lui arrache la langue

Né en 616, Léger devient évêque d’Autun et s’oppose au projet de réunion de la Bourgogne à la Neustrie (nord-ouest de l’actuelle France). Emprisonné puis libéré, il rentre à Autun. Mais Ebroïn, maire du palais de Neustrie, fait encercler la ville. Pour éviter aux Autunois un massacre, Léger se livre à l’ennemi. Ebroïn se laisse-t-il attendrir par ce geste généreux? Point du tout : il fait crever les yeux de Léger, puis il ordonne qu’on lui coupe les lèvres, qu’on lui arrache la langue! Évidemment, Léger est très mal en point.

On lui coupe la tête

Il est recueilli par les sœurs du couvent de Fécamp où il retrouve miraculeusement la parole. Mais ce n’est pas tout : parce qu’il commence à rassembler les foules par ses sermons exemplaires, les Neustriens s’en courroucent. Ils le sortent du couvent, le jugent et lui coupent la tête! Son corps est enterré dans une forêt près d’Amiens. Bientôt, des miracles s’y accomplissent. Voilà Léger devenu saint! Et l’exemple de son courage est rapporté dans un manuscrit du XI ^{e} siècle rédigé en langue romane et conservé à Clermont-Ferrand.

Des sizains assonancés



La Vita de saint Léger est composée de 240 octosyllabes, vers de huit syllabes dont c’est ici la première utilisation. Ils sont assonancés, c’est-à-dire que leurs finales comportent un son identique issu de voyelles. Ces octosyllabes sont regroupés en strophes de six vers appelées *sizains*. Voici les trois derniers de ces sizains. L’action se situe au moment où Ebroïn ordonne que Léger soit décapité.

La Vita de saint Léger en roman



Quatr’ omnes i tramist armez
Que lui alessunt decoller.
Li tres vindrent a sanct Lethgier,

Jus se giterent a sos pez.
De lor pechietz que avrent faiz
Il los absols et personet.

Lo quarz, uns fel, nom aut Vadart,
Ab un ispieth lo decollat.
Et cum il l’aud tollut lo queu,
Lo corps estera sobrels piez;
Cio fud lonx dis que non cadit.
Lai s’aprosmat que lui firid;

Entrol talia los pez de jus:
Lo corps estera sempre sus.
Del corps asaz l’avez audit
Et dels flaiels que grand sustint.
L’anima reciut domine deus,
Als altres sanz en vai en cel.

La Vita de saint Léger en français d’aujourd’hui



Il envoya quatre hommes armés
Pour qu’ils aillent lui trancher la tête.
Les trois vinrent auprès de saint Léger,
Ils se jetèrent à ses pieds :
Pour que de leurs péchés qu’ils avaient commis
Il leur donne l’absolution et le pardon.

Le quatrième, un traître, qui se nomma Wadard,
Lui trancha la tête avec une épée.
Et comme il lui avait enlevé la tête,
Le corps resta debout sur les pieds.
Cela dura longtemps sans qu’il ne tombât.
Là, celui qui l’avait frappé s’approcha;

Puis il lui coupa les pieds dessus.
Le corps resta toujours debout.
Du corps, vous avez assez entendu,

Et des tortures qu'il avait supportées avec grandeur.
Dieu; le Seigneur, reçut l'âme.
Il s'en va au ciel chez les autres saints.

Souffre, triste Alexis…

Étrange et triste histoire que celle d'Alexis qui vécut au Ve siècle: fils du sénateur romain Euphémien, il quitte la jeune fille noble et riche qu'il vient d'épouser et s'en va vivre pendant dix-sept ans, avec les mendiants, en Syrie. Il se montre si bon et si généreux que la population veut en faire un saint de son vivant! Alexis s'enfuit de nouveau, il regagne Rome où il croise son père qui ne le reconnaît pas. Alexis lui parle de son fils disparu sans se faire connaître et lui demande de le loger sous un escalier de son palais. Là, il vit des restes de repas, subit les humiliations des serviteurs, sans se plaindre. Il écrit en même temps l'histoire de sa vie, y met le point final et meurt. Aussitôt, on découvre le parchemin, on l'emporte à la femme d'Alexis demeurée fidèle et à son père. C'est la désolation dans le palais. La richesse ne console pas. La vie d'Alexis bouleverse les Romains. Ils l'enterrent en grande pompe et en font un saint.

La vie de saint Alexis (strophes 43, 44, 45)



Attribué au chanoine Thibaut de Vernon, le poème qui raconte la vie de saint Alexis est composé au XIe siècle. C'est un ensemble de 625 décasyllabes, vers de dix syllabes, assonancés (mêmes finales vocaliques) regroupés en 125 quintils (strophes de cinq vers). L'écriture est d'une telle qualité qu'on juge que cette *Vita* est la première œuvre réellement littéraire en langue romane.



Ist de la nef et vait edrant a Rome :
Vait par les rues dont il ja bien fut cointes,
Altre puis altre, mais son pedre i encontret,
Ensemble o lui grant masse de ses omes;
Sil reconut, par son dreit nom le nomet :

« Eufemiiens, bels sire, riches om,
Quer me heberge por Deu en ta maison :
Soz ton degret me fai un grabatum
Empor ton fil dont tu as tel dolour.
Toz sui enfers, sim pais por soue amour».

Quant ot li pedre la clamour son fil,
Plourent sui ueil, ne s'en puet astenir :
« Por amour Deu e por mon chier ami,
Tot te donrai, bons om, quant que m'a quis,
Lit ed ostel e pain e charn e vin ».

La vie de saint Alexis en français d'aujourd'hui



Il sort du navire et se rend directement à Rome.
Il s'en va par les rues qu'il avait bien connues jadis.
Il va de l'une à l'autre, mais voilà qu'il rencontre son père,
Accompagné de nombreux vassaux;
Alexis le reconnut et l'appela par son nom exact :

« Euphémien, cher seigneur, homme puissant,
Héberge-moi donc, au nom de Dieu, dans ta maison;
Sous ton escalier fais-moi un grabat en souvenir de ton fils,
Pour lequel tu éprouves telle douleur.
Je suis très malade, nourris-moi donc par amour pour lui ».

Quand le père entend cet homme se réclamer de son fils,
Des larmes coulent de ses yeux, il ne peut s'en empêcher :
« Pour l'amour de Dieu et de celui que je chéris,
Je te donnerai, saint homme, ce que tu m'as demandé :
Un lit, un toit, du pain, de la viande et du vin ».

Chapitre 2

Faites l'amour, pas la guerre

Dans ce chapitre :

- Troubadours et trouvères
- La poésie narrative de Chrétien de Troyes
- Ballades et rondeaux

L'amour, au Xe siècle, c'est plutôt la dernière roue d'un chariot où les femmes sont rudement secouées, malmenées, méprisées. Jusqu'au jour où elles vont tourner le dos à leurs rustauds qui, tout marris, vont leur écrire des poésies. Ainsi naissent les troubadours et les trouvères qui chantent leurs vers à la louange des femmes à conquérir désormais. Des femmes qui ne s'en laissent plus conter, prennent en main leur destin, comme le fait Christine de Pisan, la première à vivre de sa plume! Les hommes aussi servent la poésie. Deux d'entre eux, un presque roi et un quasi-vagabond, y déposent leurs joies, leur malice et leurs misères, devenues aujourd'hui nos trésors.

Fol amour et fin'amor des troubadours

Quel est donc l'idéal amoureux, comment définir la courtoisie toute nouvelle sur le marché du sentiment, au XIIe siècle? Il s'agit tout simplement de tuer le rustre en l'homme, de le rendre sensible et tendre, doux en paroles, raffiné dans l'art de la conversation, distingué, habile en tout, patient en conquête, bref, d'en faire un être parfait qui n'a qu'un souci : célébrer la beauté, les grâces et l'esprit de la femme de ses pensées, une femme lointaine, inaccessible sans être insensible, un idéal, la métaphore d'une étoile… Cette forme d'amour subtil, dégagé de toutes les patauderies rustiques, porte ce nom joli : la «fin'amor». On l'appelle aussi l'amour courtois. Quel programme! Un gros dur, Guillaume IX (1071 - 1126), devenu un cœur tendre, va être le premier à l'appliquer…

Guillaume IX, el desdichado...

Quel homme, ce Guillaume IX, comte de Poitiers, duc d'Aquitaine et de Gascogne! Un géant blond à la tête de soleil, et les braises de l'enfer dans les yeux. Une voix si puissante qu'elle fait trembler les murs, et le pape lui-même, Urbain II qui fait chou blanc en Aquitaine et Poitou lors de la mobilisation générale pour la première croisade. Un domaine immense : Poitou, Gascogne, Limousin, Angoumois… Bien plus riche que le roi!

Un joujou extra…

Une présence incandescente, Guillaume IX, un chouchou de la nature avec son piège à filles, son piège tabou qui les fait instantanément tomber à ses genoux, dans son escarcelle à pucelles délurées! Oui mais… Cette furieuse inclination vers le beau sexe n'est pas du goût de toutes les femmes qui préfèrent plutôt une approche par le rêve, par la douceur, une conquête par le cœur. Guillaume se moque bien de tout cela. Homme de toutes les envolées, poète, il vous trousse en quelques coups de plumes d'oie une petite pièce de ces vers dont il a le secret, gaillards et crus, où, par exemple, il est question de deux montures qu'il possède, mais qui ne se supportent pas, et qu'il voudrait dompter à cela. Comptable fanfaron, il révèle dans une chanson qu'en huit jours, il a servi ces deux-là cent dix-huit fois… Crac, boum, hue! (ainsi que le chanta, en 1966 apr. J.-C., l'un des plus grands trouvères du XXe siècle: Jacques Dutronc…)

La raclée à Héraclée

Guillaume le flamboyant, le roi de la fête, le somptueux, le triomphant! Sans foi ni loi, ou presque, Guillaume : il profite du départ pour la croisade de Raymond de Toulouse en 1098 pour envahir ses terres. Pour cela, il prétexte le lien de parenté entre sa femme Philippa et Raymond. Puis, attiré par les récits fabuleux, par les exploits de chevaliers que rapportent des croisades les jongleurs nomades, tel Richard le Pèlerin, il lève une armée de trente mille hommes, en prend le commandement. En route pour Jérusalem, Guillaume! En avant, vers l'aventure et la gloire ! Hélas : les Sarrasins l'attendent à Héraclée où il subit une cuisante défaite - une raclée… Quelques batailles plus tard, il a perdu presque tous ses compagnons. Il rentre en France, l'oreille basse, retrouve Poitiers. Et Philippa?



Poésie lyrique, épique, dramatique…

Les troubadours, un peu plus tard les trouvères, plus tard encore les poètes quels qu'ils soient expriment leur vision du monde, des êtres, de l'amour, de la mort, de l'angoisse ou du rêve, ou de tout autre thème essentiel ou existentiel en utilisant leur « moi » personnel. Cette vision des choses à travers la sensibilité du poète, son «je», son «moi» et leur subjectivité porte le nom de lyrisme. Le mot lyrisme est issu lui-même du terme lyre qui désigne l'instrument de musique d'Orphée, le poète charmeur et chanteur dans la mythologie grecque, comblé de dons par le dieu Apollon, le brillant qui conduit les muses et joue lui aussi, à l'occasion, de la lyre.

Mais la poésie n'est pas seulement lyrique. Celle de Chrétien de Troyes que nous allons rencontrer se fait narrative à la naissance du roman. Économe ou ennemie du «je» lyrique, la poésie peut aussi se faire descriptive, objective, épique lorsqu'elle raconte les exploits guerriers, dramatique lorsqu'elle développe un dialogue. Elle peut même chasser ce «je» sensible, l'expression du sentiment qu'elle estime

parasite, en devenant comme au XIXe siècle chez les Parnassiens, soucieuse seulement de perfection formelle. Riche programme pour toutes ces gammes, versifiées ou non, du cœur et de l'esprit.

Les chemins du cœur

Parlons de Philippa. Mais parlons d'abord d'Ermengarde d'Anjou qui fut la première femme de Guillaume, épousée en 1089, à dix-sept ans. Guillaume en a dix-huit, mâle mateur, dominateur en diable. Ermengarde n'apprécie que modérément la situation, puis s'en lasse, s'en outre, s'en fâche, et s'enfuit! Qu'importe, Guillaume épouse Philippa. Philippa supporte. Philippa s'emporte. Philippa s'en va. Déconfit, et d'autant plus penaud après sa croisade calamiteuse, Guillaume se sent soudain le cœur chagrin. Il devient « el desdichado », le malheureux (mais ce n'est pas celui de Nerval dans le poème *El Desdichado* qui désigne on ne sait trop quel « prince d'Aquitaine» ni quelle « tour abolie »…) Et lorsqu'il apprend où se sont réfugiées Ermengarde et Philippa, où elles ont trouvé leur bonheur, près d'Arbrissel à Fontevraud, il n'a plus qu'une idée : découvrir, plume à la main, tous les chemins du cœur.



Fontevraud, Arbrissel et les femmes

Il s'appelle Robert d'Arbrissel. Fils et petit-fils de prêtre - le célibat des prêtres est peu respecté -, il est né en 1047 à Arbrissel au sud-est de Rennes. La méditation, les prières répétées, peut-être à l'excès, le conduisent à la conclusion que son corps n'est qu'une guenille. Il quitte sa petite ville, sa femme et s'en va nu-pieds sur les chemins, suivi par une foule de fidèles, des femmes surtout, qui apprécient son élévation spirituelle, à mille lieues des rudesses du temps. Le pape Urbain II qu'il rencontre en 1096 lui décerne même le titre de «semeur du verbe divin»! Un semeur qui continue de mortifier son corps, ne le couvrant que d'un sac, imité en cela par ses fidèles, hommes et femmes, de sorte que, parfois, dans les forêts que la foule dévote et presque nue sillonne, les soupirs ont des accents suspects. Du moins, c'est ce que racontent les mauvaises langues qui voient le mal partout… Robert d'Arbrissel décide alors de fixer sa troupe dans un lieu retiré, Fontevraud, où il fonde une abbaye placée sous le signe de la pauvreté, de la chasteté et de l'obéissance. Dans cette abbaye dirigée par une dame de haute vertu, les hommes doivent servir les femmes. C'est là que se sont réfugiées les épouses déçues de Guillaume d'Aquitaine, Ermengarde et Philippa, délivrées des misères de la chair, tout entières tournées vers l'esprit. Ainsi naquit le premier Club Med (club médiéval).

Le désir sans désordres

Guillaume le rustre aux écrits hardis devient Guillaume le délicat. Il se met à écrire des poèmes où la femme aimée est semblable à l'étoile brillante, hors de portée, n'acceptant que les purs hommages de son chevalier, de son amoureux qui peut soupirer sa vie entière sans récompense!

La femme d'à côté

Guillaume IX devient le premier troubadour connu de l'histoire – il y en eut avant lui ou même en son temps, que la chronique n'a pas mentionnés ou retenus –, promoteur d'une forme d'amour inédite : partant de la certitude que le sentiment amoureux s'éteint dès qu'il est satisfait, Guillaume propose de n'aimer que des femmes inaccessibles, ou interdites – celle du voisin par exemple, à condition qu'il ne soit pas au courant… Ainsi l'expression de l'amour passe par celle de l'intensité d'un désir qui ne sera sans doute pas assouvi. Du statut de dominant, l'homme passe à celui de dominé - toujours valable aujourd'hui : l'homme cherche avant tout à plaire à celle qu'il conquiert, maîtresse du jeu (au début tout au moins…)

Le cahier des charges du troubadour

Guillaume, quel est le cahier des charges d'un troubadour? D'où vient son nom? Troubadour vient de l'occitan *trobar* qui signifie trouver, composer, inventer. Le troubadour est un chercheur comme toutes les époques aimeraient en posséder, parce que c'est un chercheur qui trouve. Et que trouve-t-il? Eh bien la meilleure façon de transmettre à celle qu'il aime les sentiments qu'il ressent, et cette façon prend l'allure d'un poème associé à une mélodie, le tout qui porte le nom de *canso* peut être interprété par un jongleur ou par le troubadour lui-même. Guillaume, la fin'amor vous a-t-elle rendu vos femmes? Bien sûr : désormais, elles logent pour toujours dans mes chansons d'amour.



La fin'amor du prince de Blaye

Nous sommes à Blaye, près de Bordeaux, vers 1150. Le seigneur du lieu, Jaufré Rudel, écoute le récit de pèlerins venus d'Antioche. Ils affirment qu'à Tripoli, en Palestine, existe une princesse d'une beauté telle qu'on ne peut l'imaginer. Jaufré Rudel en tombe immédiatement amoureux fou. Il écrit des poèmes pour cette absente mystérieuse et splendide. Puis il décide d'aller vers elle, de lui avouer son amour sans bornes.

Il embarque pour Tripoli, mais sa maladie d'amour devient une maladie tout court, si grave que lorsqu'il aborde à Tripoli, on a juste le temps d'aller chercher la princesse magnifique : Jaufré la voit, sa beauté le foudroie, et il meurt dans ses bras ! Même si l'on a dit que cette version est fausse, que Jaufré Rudel, s'étant

croisé, serait tombé amoureux de la femme de Raymond Ier de Tripoli, la belle Odierne, même si l'on est à peu près certain que les sept chansons qu'il a écrites l'ont été pour elle, l'amour interdit, que ces chansons transfigurent, demeure l'un des plus beaux exemples de la fin'amor.
Lanquand li jorn son lonc en mai

Lanquand li jorn son lonc en mai / m'es bels douz chans d'auzels de loing / e quand me suis partitz de lai / remembra-m d'un'amor de loing / vauc de talan enbroncs e clis / si que chans ni flors d'albespis / no-m platz plus que l'inverns gelatz/Ja mais d'amor no-m gauzirai/si no-m gau d'est'amor de loing
Lorsque les jours sont longs en mai / le chant des oiseaux lointains m'est doux/Et quand je m'évade d'où je suis / Je me souviens d'un amour d'ailleurs / Je vais le front bas de désir/Ainsi chants ni fleurs ni aubépine/ne me plaît plus que la gelée d'hiver / Je ne connaîtrai jamais le bonheur d'aimer/Si ne jouis de cet amour lointain.

La cobla



Le poème fait l'objet de toutes sortes de recherches pour obtenir un rythme, des harmonies et des assonances qui plaisent à l'oreille et au cœur. La strophe ou cobla comporte entre six et dix vers, des octosyllabes en général. Nous, troubadours, cherchons l'originalité dans la succession des rimes qui peuvent se succéder ainsi (chaque lettre représente la fin assonancée d'un vers) : ABBAAB ou bien AABABA… ou toute autre disposition. Voici par exemple, une de mes compositions, écrite en 1110 :

La chanson de Guillaume en occitan



Amigu'ai ieu non sai qui s'es,
Qu'anc no la vi si m'aiut fes;
Ni.m fes que.m plassa ni que.m pes,
Ni no m'en cau,
Qu'anc non ac Norman ni Frances
Dins mon ostau.

Anc non la vi et am la fort
Anc no n'aic dreyt ni no.m fes tort;
Quan no la veiy be m'en déport,
No.m pretz un jau,
Qu'ie.n sai gensor e bellazor,
E que mais vau.

No sai lo luec ves on s'esta
Si es en pueg ho es en pla,
Non aus dire lo tort que m'a
Albans m'en cau
E peza.m be quar sai remanc
Aitan vau.

La chanson de Guillaume en français



Une amie, j'en ai une et ne sais qui elle est
Jamais je ne la vis, je le dis par ma foi;
Elle ne m'a rien fait qui me plaise ou me pèse
Cela m'est égal
Car jamais il n'y eut ni Normand ni Français
Dans ma maison

Jamais je ne l'ai vue et pourtant, je l'aime fort
Jamais je n'ai eu de droit sur elle, elle ne m'a jamais fait de tort,
Quand je ne la vois pas, est-ce du déplaisir?
Qu'importe au coq!
Car j'en connais une plus aimable et plus belle
Et qui vaut mieux

Je ne sais pas l'endroit où elle vit,
Si c'est à la montagne ou si c'est dans la plaine;
Je n'ose pas avouer la peine qu'elle me fait
Mais cela me pèse
Et je suis peiné qu'elle demeure ici
Quand je m'en vais

Les trois trobars



Voulez-vous vous exercer à l'art du trobar? Vous avez le choix entre trois degrés de virtuosité, trois styles :

- **Le trobar ric** (poésie riche) qui privilégie la virtuosité technique, tels ceux d'Arnaut Daniel né à Ribérac (1150 – 1210) bâtis sur le retour dans chaque strophe des mêmes mots terminant le vers.
- **Le trobar clus** (poésie fermée) tels ceux… d'Arnaut Daniel également, appelé en son temps « le meilleur forgeron du parler maternel ».
- **Le trobar leu** (poésie ouverte) à l'expression limpide.

La sextine d'Arnaut Daniel

Un exemple? Voici, d'Arnaut Daniel, un trobar ric : *Quand me soveni*... C'est une sextine dont l'écriture impose que les six vers de la deuxième strophe soient disposés suivant ce schéma: 6 – 1 – 5 – 2 – 4 – 3, et que l'envoi (la dernière strophe) de trois vers contienne les six mots deux fois utilisés à la fin des vers précédents.



Quand me soveni de la cambra
Ont a mon dam sai que nulhs òm non intra
Ans me son tots plus que fraire ni oncle,
Non ai membre non fremisca, neis l'ongla
Aicí com' fai l'enfant denant la verga
Tal paur ai no'l siá tròp de l'arma

Del cors li fos, non de l'arma (6)
E consentis m'a celat dins sa cambra ! (1)
Que plus me nafra'l còr que còps de verga (5)
Car lo sieus sers lai ont ilh es non de intra (2)
Tots temps serai amb lieis com' carns e ongla (4)
E non creirai chastic d'amic ni d'oncle (3)

Arnaut trasmet sa chanson d'ongla (4) e d'oncle (3)
A grat de lieis que de sa verga (5) a l'arma (6),
Son Desirat, qui pretz en cambra (1) intra (2)

La sextine d’Arnaut Daniel en français



Quand je me souviens de la chambre
Où à mon dam je sais que personne n’entre,
Mais où tous sont pour moi plus sévères que frère ou oncle,
Je n’ai membre qui ne frémisse, ni ongle,
Ainsi que fait l’enfant devant la verge :
Que mon âme tout entière lui revienne, telle est ma peur

Puisse-t-elle mon corps, sinon mon âme,
Recevoir en secret dans sa chambre!
Cela blesse mon cœur plus que coups de verge,
Car là où elle se trouve, son esclave n’entre point;
Je serai toujours avec elle comme sont chair et ongle,
Et n’entendrai de remontrance ni d’ami, ni d’oncle.

Arnaut envoie sa chanson d’ongle et d’oncle
Au gré de celle qui tient son âme sous la verge,
À sa Désirée, dont le Mérite pénètre en toute chambre

Ventadour à la cour d’Aliénor

Prince du trobar leu, de la canso qui fait d’amour se pâmer les dames, silhouette de demi-dieu à la chevelure flamboyante, doux et tendre en propos, ferme et précis dans son art, tel est Bernart de Ventadour dont le nom rime, ô merveille, avec troubadour…

Doré comme du bon pain

Au château de Ventadour (on en voit les ruines à Moustier-Ventadour, près d’Égletons en Corrèze) naît en 1124 un bel enfant, fruit des amours d’une femme dont on sait que l’activité principale consiste à «chauffer le four à cuire le pain ». Mais qui donc est son père? Le mari de la chauffeuse de four, archer de son état et boulanger adjoint? Peut-être… Mais la rumeur chuchote si fort en cette année 1124 qu’on l’entend encore. Et voici ce qu’elle dit : Bernart (avec un «t», parce que ce Bernart est unique) serait le fils de son seigneur, Ebles II de Ventadour, amateur de pain frais et de mie bien tendre…

Le papa, c’est Guillaume…

Ebles Il? Vous n’y pensez pas! Le père de Bernart? Eh bien, mais tout le monde le sait, mais personne ne le dit : c’est Guillaume, le duc d’Aquitaine Guillaume IX, le prince des

troubadours! Qu'importe la rumeur, Bernart grandit, devient un superbe jeune homme, doré comme du bon pain au soleil de Corrèze, doué pour la lecture, l'écriture et le chant. Ebles II, appelé Lo Cantador, expert en création de toute sorte de trobars, lui apprend à composer des poèmes. Bernart excelle aussi dans l'art de plaire.

Bernart et Marguerite

Ebles III devient seigneur de Ventadour à la mort de son père Ebles II. Il a épousé en 1148 la belle Marguerite de Turenne. Persuadé que le don de fabriquer le trobar est héréditaire, Ebles III s'y essaie, mais les résultats sont calamiteux. Bernart, en revanche, écrit superbement, ce qui n'échappe pas à Marguerite. Bernart et Marguerite… Et voici que repart la rumeur! Une rumeur qui s'appuie sur des récits où l'on voit Ebles III qui part fort tôt pour la chasse un matin, puis qui en revient trop tôt… Bernart et Marguerite, attention… Trop tard! Bernart est sur le champ chassé du château. Marguerite est répudiée, enfermée dans un couvent. La fin'amor a ses limites.

La fin'amor pour Aliénor

Où aller? Aliénor d'Aquitaine, l'éblouissante Aliénor, petite-fille de Guillaume le Troubadour, vient d'être répudiée par le roi de France, son mari, Louis VII le sérieux, le grave, dont elle a dit : *Je croyais avoir épousé un homme, et non un moine!* Elle épouse Henri II Plantagenêt. Il a vingt ans, elle en a trente.
En 1154, elle devient reine d'Angleterre tout en conservant l'Aquitaine! Elle a entendu parler du beau troubadour de Ventadour, et l'invite à sa cour. C'est lui qui va mettre à la mode dans tout l'espace Plantagenêt - qui couvre plus de la moitié de la France – la fin'amor.

Bernart et la reine d'Angleterre…

Après six ans de bonheur – et presque autant d'enfants – Aliénor découvre que son roi Henri la trompe avec la belle Rosamonde qui meurt peu de temps après, empoisonnée, on ne sait trop par qui – et on préfère ne pas le savoir… La reine d'Angleterre revient alors en France, à Poitiers où elle entretient des poètes qui chantent l'amour. Évidemment, le doux Bernart tout doré l'a suivie (il serait peut-être temps de se demander si entre Bernart et Aliénor… Cela ne nous regarde pas, mais, selon une rumeur persistante, il serait fort probable que… On ne peut être plus clair!)

Bernart prend sa retraite

Amours déçues entre Aliénor et Bernart? Peut-être! Il quitte Poitiers et devient le protégé d'Ermengarde de Narbonne. Amours déçues encore? Ce n'est pas impossible. Bernart court alors se réfugier à Toulouse chez Raymond V auprès duquel il semble trouver la paix, jusqu'à la mort de celui-ci en 1194. Le troubadour de la fin'amor prend alors sa retraite et la robe de bure au monastère de Dalon (dans l'actuelle Dordogne). Il y termine ses jours. Y séjourne-t-il avec un autre troubadour qui s'y est aussi retiré, Bertran de Born, spécialiste du sirventès, poème à caractère satirique ou moral chanté en langue d'oc aux XIIe et XIIIe siècles? Peut-être. Oublié ou ignoré pendant des centaines d'années, Bernart de Ventadour a été redécouvert au XIXe siècle. Depuis, il est considéré comme le meilleur de tous ceux qui

chantèrent le plus bellement l’amour : les troubadours!

Chanson de Bernart de Ventadour



Voici une chanson de Bernart de Ventadour, sincère et harmonieuse comme le sont les quarante et une poésies qu’il nous a laissées. Celle-ci est composée de huitains, strophes de huit vers ; chaque vers est un octosyllabe. Une strophe de huit octosyllabes est une strophe carrée - de même qu’une strophe de six vers de six syllabes, de dix vers de décasyllabes, etc. Ici, les octosyllabes sont assonancés et disposés ainsi : ABABCDCD.

La Lauzeta en occitan



Can vei la lauzeta mover
De joi sas alas contra’l rai,
Que s’oblid’ e’s laissa chazer
Per la doussor c’al cor li vai,
Ai! Tan grans enveya m’en ve
De cui qu’eu veya jauzion!
Meravilhas ai, car desse
Lo cor de dezirer no’m fon

Ailas! Tan cuidava saber
D’amor, e tan petit en sai,
Car eu d’amar no’m posc tener
Celeis don ja pro non aurai.
Tout m’a mon cor, e tout m’a me,
E se mezeis e tot lo mon;
E can se’m tolc, no’m laisset re
Mas dezirer e cor volon.

L’Alouette en français



Quand je vois l’alouette agiter
De joie ses ailes dans un rayon,

Qui s’oublie et se laisse tomber
Pour la douceur qui envahit son cœur,
Ah! Il me vient si grande envie
De ceux que je vois dans le bonheur
Que je m’étonne qu’à l’instant même
De désir le cœur ne fonde en moi.

Hélas! J’imaginais tant savoir
En amour, mais j’en sais si peu!
Pourrais-je me retenir d’aimer
Celle dont je n’aurai jamais rien?
Elle m’a pris le cœur et m’échappe
Me lèse et lèse tout le monde;
Par elle ainsi privé
Ne me restent que le désir et le cœur ardent.



Des nouvelles de Marie de France

J’ai pour nom Marie, et je suis de France. Voilà pourquoi on appelle cette femme auteur, qui vit, au XIIe siècle, à la cour du roi Henri II d’Angleterre et d’Aliénor d’Aquitaine, Marie de France (vers 1170). Elle nous a laissé des lais qui sont des sortes de nouvelles écrites en vers, et qu’elle appelle les *lais bretons*. Que racontent-ils? La douleur et les bonheurs des amours interdites, clandestines. Son écriture économe et poétique restitue l’émotion essentielle. Ainsi, dans le *Lai du chèvrefeuille*, en cent dix-huit octosyllabes, Marie de France met en scène Tristan, chassé de la cour du roi Marc pour être devenu l’amant de la reine Iseut; il erre dans la forêt où il espère rencontrer un jour son aimée *kar ne pot lent vivre sansz li - car il ne peut vivre sans elle*. Tristan apprend qu’Iseut et la cour vont emprunter un chemin forestier. Il prépare une branche de coudrier, y inscrit son nom et la place sur le chemin que va emprunter la reine. Elle saura le reconnaître, il en est sûr, ils ont déjà utilisé ce signe secret… Voici la fin de ce lai en octosyllabes assonancés.

Ne vus sanz mei

D’euls deus fu il (tut) autresi
Cume del chevrefoil esteit
Ki a la codre se perneit:

Quant il s’i est laciez e pris
E tut entur le fust s’est mis,
Ensemble poënt bien durer;
Mes ki puis les volt desevrer,
Li codres muert hastivement
E li chevrefoil ensement.
«Bele amie, si est de nus :
Ne vus sanz mei, ne mei sanz vus! »

Ni moi sans vous

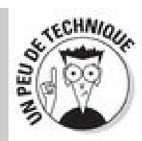
D’eux deux il en fut ainsi
Comme il en est du chèvrefeuille
Qui au coudrier se prend :
Quand il s’est enlacé et pris
Et tout autour du fût s’est mis,
Ensemble ils peuvent bien durer;
Qui les veut ensuite désunir
Fait tôt le coudrier mourir
Et le chèvrefeuille avec lui.
- Belle amie, ainsi est de nous :
Ni vous sans moi, ni moi sans vous.

Marie de France – *Œuvres*, XIIe siècle

Belles et pastourelles…

La fin’amor, certes… La tension douloureuse vers l’être aimé, inaccessible, oui… Le joy ou désir sans cesse renouvelé qui porte en lui douleur et délices… Tout cela est fort bon! Mais qui peut nier la douceur de l’amoureuse besogne, s’interrogent chevaliers, dames qui se languissent d’un corps absent, ou bergères surprises dans la rosée d’un matin de printemps?

Après avoir migré à la fin du XIIe siècle vers les territoires de la langue d’oïl, la fin’amor devient chez les trouvères l’amour courtois avec le même projet et les mêmes exigences. Avec, aussi, la même envie de prendre la vie à pleins bras, la vie d’un corps joli… Voici quatre genres pratiqués davantage en langue d’oïl qu’en langue d’oc aux XIIe et XIIe siècles.



- **La pastourelle** met en scène un jeune homme, souvent un chevalier, qui aborde une jeune fille, bergère en général, et, dès la dernière strophe, conclut son affaire ou en obtient la promesse.
- **La chanson d'aube** dit la plainte alanguie d'amoureux qui, avant que le soleil se lève, doivent quitter la douceur de l'amoureuse union.
- **La chanson de toile** accompagne les travaux domestiques. Elle raconte une histoire qui met en scène des amours contrariées qui se terminent tantôt bien, tantôt mal.
- **La reverdie,** enfin, comme son nom l'indique, célèbre tout ce qui accompagne la poussée des sèves de printemps par lesquelles tout reverdit…

Pastourelle et mal mariée



Cinq huitains, strophes de huit vers, pour cette pastourelle anonyme. Les deux premiers vers de chaque strophe sont des décasyllabes rimés. Le 3e et le 6e vers qui comportent cinq syllabes sont des pentasyllabes. Les 3e, 4e, 7e et 8e vers sont des hexamètres (six syllabes). Le schéma rimique est le même dans les cinq huitains : AABBABBA. Le schéma strophique et rimique des pastourelles ou des chansons de mal mariées (déconvenue de l'épousée après ses noces) est variable et comporte souvent des reprises ou refrains à la fin des strophes.

Pastourelle « Enmi la rousee » en langue d'oïl



Enmi la rousee que nest la flor,
Que la rose est bele au point du jor!
Par mi cele arbroie
Cil oisellon s'envoisent
Et mainent grant baudor.
Quant j'oi la leur joie,
Pour riens ne m'i tendroie
D'amer bien par amors.

La pastore ert bele et avenant;
Ele a les euz verz, la bouche riant.
Benoet soit li mestre
Qui tele la fist nestre,

Bien est a mon talent.
Je m’assis a destre,
Si li dis : « Damoiselle,
Vostre amor vous demant. »

Ele me respont : « Sire Champenois,
Par vostre folie ne m’avrois des mois,
Car je suis amie
Au filz dame Marie,
Robinet le cortois,
Qui me chauce et lie
Et si ne me let mie
Sanz biau chapiau d’orfrois.»

Quant vi que proiere ne m’i vaut noient,
Couchai la a terre tout maintenant,
Levai li le chainse,
Si vi la char si blanche,
Tant fui je plus ardant,
Fis li la folie.
El nel contredist mie,
Ainz le vout bonement.

Quand de la pastore oi fet mon talent,
Sus mon palefroi montai maintenant,
Et ele s’escrie :
«Au filz sainte Marie,
Chevalier, vos conmant;
Ne m’oublïez mie,
Car je sui vostre amie,
Mes revenez souvent. »

La chanson d’aube



Deux amants s’éveillent dans cette courte chanson d’aube qui comporte un refrain. Chaque strophe est composée de quatre heptasyllabes, vers de sept syllabes, suivis d’un pentasyllabe, puis de trois autres heptasyllabes et enfin du refrain. Le tout forme un ensemble de douze vers, douzain, huit pour le chant, huitain, quatre pour le refrain, quatrain. Les assonances, refrains compris, suivent ce schéma : ABABCCDD EDED.

Chanson d’aube en langue d’oïl



Entre moi et mon amin,
En un boix k’est le Betune,
Alainmes juwant mairdi
Toute lai nuit a la lune,
Tant k’il ajornait
Et ke I’alowe chantait
Ke dit : « amins, alons an »,
Et il respont doucement :

« ll n’est mie jours,
Saverouze au cors gent,
Si m’ait amors,
I’alowette nos mant.»

Adont ce trait pres de mi,
Et je fu pas anfruine ;
Bien trois fois me baixait il,
Ainsi fix je lui plus d’une,
K’ainz ne m’anoiait.
Adonc vocexiens nous lai
Ke celle nuit durest sant,
Mais ke plus n’alest dixant :

« ll n’est mie jours,
Saverouze au cors gent,
Si m’ait amors,
I’alowette nos mant. »

Anonyme

Chanson d’aube en français



Ensemble avec mon ami,
Dans un bois près de Béthune,
Nous allâmes jouer mardi,
Toute la nuit sous la lune,
Jusqu'au point du jour
Où l'alouette chantait,
Qui dit: «Mon ami, partons »
Et doucement il répond :

« Il ne fait pas jour,
Charmeuse au corps joli,
J'en atteste amour,
L'alouette a menti »

Il s'approche près de moi
Et je ne fus pas sauvage;
Il me baisa bien trois fois
Et moi aussi, plus d'une :
Rien ne me fâchait!
Comme nous aurions aimé
Que cette nuit dure cent nuits,
Mais qu'il n'allât plus disant :

«Il ne fait pas jour,
Charmeuse au corps joli,
J'en atteste amour,
L'alouette a menti »

La chanson de toile



Imaginez des femmes qui travaillent, la quenouille à la main près de quelque fenêtre dans un après-midi d'été… L'une d'elle commence à chanter l'histoire de la fille du roi mariée à un vieillard… La chanson de toile accompagne les tâches et plaît à l'imagination. Elle est ici composée de quintils, strophes de cinq vers : trois décasyllabes suivis d'un hexamètre et d'un décasyllabe final. Les assonances suivent ce schéma : AAABB.



En un vergier, lez une fontenele
Dont clere est l'onde et blanche la gravele,
Siet fille a roi, sa main a sa maxele;
Aé, cuens Guis amis,
La vostre amors me tout solaz et ris

Cuens Guis amis, com male destineie!
Mes père m'a a un viellart donee
Qui en cest meis m'a mise et enserrée
N'en puis eissir a soir n'a matinee
Aé, cuens Guis amis,
La vostre amors me tout solaz et ris

La chanson en français d'aujourd'hui



Dans un verger auprès d'une fontaine
Dont l'onde est pure et blanc le fin gravier,
Est assise fille de roi, main à la joue;
En soupirant, elle appelle son ami :
Ah, comte Guy bien-aimé
Votre amour m'ôte la joie et le rire

«Comte Guy bien-aimé, cruelle destinée!
Mon père m'a donnée à un vieillard
Qui sous ce toit me tient enfermée
Et je n'en puis sortir ni le soir ni le matin
Ah, comte Guy bien-aimé
Votre amour m'ôte la joie et le rire»

Voici la suite : le mauvais mari entend cette plainte; il déboucle sa ceinture et châtie la pauvre fille, mais il s'en repent aussitôt. La fille blessée invoque Dieu qui l'exauce : Guy, son bien-aimé, vient la prendre dans ses bras et la consoler. La fin des chansons de toile n'est pas toujours heureuse. Dans *La Belle Doette*, une femme à sa fenêtre attend le retour de son chevalier, mais c'est un page qui arrive et lui annonce la mort de son bien-aimé. Désespérée, elle décide de lui rendre hommage en construisant une abbaye.

La reverdie



Tout reverdit, le printemps revient, avec toutes ses ardeurs, toutes ses envies. Cette reverdie anonyme est composée de sizains, strophes de six vers composées de deux heptasyllabes (sept syllabes), d'un pentasyllabe (cinq syllabes), les trois autres vers suivent la même structure. Les assonances se suivent ainsi : AABCCB.



Volez vous que je vous chant
Un son d'amors avenant?
Vilain ne fist mie,
Ainz le fist un chevalier
Souz l'ombre d'un olivier
Entre les braz s'amie.

Chemisete avoit de lin
En blanc peliçon hermin
Et bliaut de soie,
Chauces ot de jaglobai
Et sollers de flors de mai,
Estroitement chauçade.

Cainturete avoit de fueille
Qui verdist quant li tens mueille;
D'or hert boutonade.
L'aumosniere estoit d'amor;
Li pendant furent de flor,
Par amors fut donade.

Reverdie en français



Voulez-vous que je vous chante
Une chanson d'amour plaisante?

Ce n'est pas un vilain
Qui la fit, mais un chevalier
Dans l'ombrage d'un olivier
Aux bras de son amie.

Elle avait une chemisette de lin,
Une blanche pelisse d'hermine
Et une robe de soie,
Ses chausses étaient de glaïeul
Et ses souliers de fleurs de mai,
Étroitement serrés.

Sa ceinture était de feuille
Verdissante par temps de pluie,
Et en or le bouton;
Son aumônière était d'amour,
Et les cordons étaient de fleurs :
C'était un don de l'amour

Anonyme
Expression écrite : Imaginez la suite…



Le *Roman de Renart* : vingt-cinq mille octosyllabes !

Se moquer sans risque, dans les chaumières ou les auberges, ou sur la place publique, des chevaliers très fiers, des barons et des prêtres, de la religion tout entière, de ses miracles, des dames et des nobles, des serfs et des vilains? C'est possible: il suffit d'avoir recours au fameux animal à tout faire : Renart! Le *Roman de Renart* n'est pas un roman au sens où on l'entend aujourd'hui. C'est un ensemble de récits, écrits en octosyllabes aux rimes plates (aa / bb / cc…) entre le milieu du XIIe siècle et la fin du XIIIe siècle. Ces récits sont d'inégale longueur - entre 300 et 3000 vers. La totalité du *Roman de Renart* comporte 25000 vers répartis en 27 groupes appelés branches - selon une classification qui date du XIXe siècle.
Les auteurs? Ils sont une trentaine. Trois seulement ont été identifiés : Perrot de Saint-Cloud (récits datés de 1174), Richard de Lison, et un prêtre de la Croix-en-

Brie. Les autres auteurs sont anonymes – et, parfois, font bien de le rester, car les dérives vers la grossièreté gratuite ne manquent pas, surtout dans les dernières branches. Renart, c'est le roublard ou le roulé, le futé malicieux ou le calculateur féroce. Renart, c'est mille personnages où se déploient, le temps d'un récit, l'hypocrisie, l'habileté, l'escroquerie, la débrouillardise, la débauche, la malhonnêteté, tous les vices et toutes les malices, l'éventail des figures humaines mises à la portée de tous par le truchement d'une narration où chacun traduit sans peine les codes adoptés.

Ceux qui prennent congé

En grandes formes, la poésie en ces XIIe et XIIIe siècles. Les poètes lui créent mille et un berceaux afin d'y déposer leurs mots tendres ou inquiets, leurs espoirs d'amour… Parmi ces créateurs de forme, Jean Bodel d'Arras (1165 – 1210) dont le *congé* va devenir le père d'une nombreuse descendance. Il y pratique un lyrisme personnel original, l'expression de sentiments moins guidés par les désirs d'amour courtois que par le souci de dire le quotidien dans sa réalité quelle qu'elle soit, son âpreté.

Jean Bodel entre en maladrerie

Dame où sont tous les biens, je prends congé de votre sainte chandelle... Voyons pourquoi Jean Bodel écrit cela et à qui il s'adresse...

Itier, Norman et la vierge

Des fous, des hallucinés, des gangreneux, des convulsionnaires, des œdémateux… Voilà de quoi les campagnes d'Europe pouvaient se peupler en quelques semaines au début du XIIe siècle. Voilà qui on pouvait rencontrer dans la région d'Arras vers 1110, désolation et désespoir… Or, en ces temps de folie, vivaient à Arras deux ménestrels qui se détestaient, Itier et Norman. Une nuit, la vierge leur apparut en même temps. L'évêque Lambert ne voulut consentir à croire cette histoire que si les deux ennemis se réconciliaient, ce qu'ils firent.

Notre-Dame-des-Ardents



La nuit suivante, l'évêque Lambert en oraison dans la cathédrale reçut des mains mêmes de la vierge un cierge allumé, une chandelle dont quelques gouttes rendirent miraculeuse l'eau déjà bénite qui guérit tous les malades de ce qu'on appelle aujourd'hui l'ergotisme et qui portait alors le nom de mal des ardents. L'ergotisme est dû à l'ergot du seigle, un champignon dont les toxines attaquent le système nerveux. Afin de perpétuer cette mémorable histoire, les bourgeois d'Arras créèrent la confrérie de Notre-Dame-des-Ardents, ou de la Sainte-Chandelle, dans laquelle seuls les jongleurs ou ménestrels d'excellence pouvaient

être admis. C'est ce qui pouvait arriver de mieux à Jean Bodel en 1194, en attendant que l'imprévisible, le pire survînt…

Des taches rouges sur les bras…

Un clerc, Jean Bodel, né en 1165 près d'Arras, mais aussi un jongleur, puis un ménestrel attaché à sa ville, la ville d'Arras dont il est sergent de l'échevinage. Il écrit toutes sortes de textes, des pastourelles amusantes, des récits pleins de malice et d'ironie, et des pièces de théâtre commandées par la confrérie de la Sainte-Chandelle, tel le *Jeu de Saint-Nicolas* où l'on assiste à la conversion de Sarrasins au christianisme lors de la troisième croisade.

Mille autres projets d'écriture lui brûlent les doigts, et, pour alimenter ses Jeux, ses récits ou ses poèmes, il décide de se croiser et de partir en Terre sainte. Hélas, des taches rouges apparaissent sur ses bras, ses jambes : il est atteint de la lèpre!

Sur un air d'Hélinand



À cette époque, les lépreux doivent tout quitter et entrer dans une maladrerie où ils attendent la mort, à l'écart de la ville. Jean Bodel ne partira pas en Terre sainte. Abattement, détresse d'abord, puis cette idée : dire adieu à tous les amis, à toutes et tous les aimés, écrire cela sous la forme d'un poème, prendre congé. Voilà, le nom est trouvé : le *congé*. Jean Bodel crée ce genre que beaucoup de poètes vont reprendre et imiter dans les deux siècles qui suivent. Pour bâtir son type de strophe, Bodel se rappelle celle de son contemporain, Hélinand de Froidmont, un lettré plutôt sombre et qui ne cesse de pratiquer la mortification, retiré dans une abbaye où il a écrit les *Vers de la mort*. La strophe d'Hélinand et celle de Bodel sont le douzain d'octosyllabes aux assonances disposées ainsi : AABAABBBABBA, et dont voici pour chacun d'eux un exemple :

Hélinand, Les vers de la mort en langue d'oïl



Morz apaise les ennoisiez,
Mors acoise les envoisiez,
Morz totes les meslees fine,
Morz met en croix toz faus croisiez,
Morz fait droit a toz les boisiez,
Morz toz les plaiz a droit termine,
Morz desoivre rose d'espine,
Paille de grain, gruis de farine,
Les purs vins des faus armoisiez;
Morz voit par mi voile, cortine,
Morz seule set et adevine
Com chascuns est a droit proisiez.

Hélinand, Les vers de la mort en français



Mort apaise les chicaniers,
Mort amadoue les dissipés,
Mort finit toutes les batailles;
Mort met en croix tout faux croisé,
Mort fait droit à tous les dupés,
Met fin justement à tout procès;
Mort distingue rose et épine,
Paille et grain, orge et farine,
Les vins purs et les armoisés;
Mort sait voir sous voile et courtine,
Mort seulement sait et devine
Combien il faut chacun priser.

Congé de Jean Bodel en langue d'oïl



Pitiez, ou ma matere puise,
M'ensaigne k'en ce me déduise
Que je sor ma matere die.
N'est drois que mon sens amenuise
Pour nuls mal qui le cor des truise
Dont Diex a fait sa commandie.
Puis il m'a joué de bondie,
Sans barat et sans truandie
Est drois que jë a chascun ruise
Tel don que nus ne m'esconddie,
Congié, ains c'on me contredie,
Car adiés criem que ne lor nuise.

Congé de Jean Bodel en français



Détresse où je puise mon sujet,
M'enseigne à me divertir
En parlant à mon propre sujet.
Il n'est pas juste que mon esprit diminue
À cause d'un mal qui détruit le corps,
Où Dieu a marqué sa volonté.
Puisqu'Il m'a donné le signal,
Il est juste, sans ruser ni mendier,
Qu'un don que nul ne me refuse,
Le congé j'en sollicite chacun
Avant qu'on me l'interdise:
Leur nuire devient ma hantise

Adam de la Halle parmi les ignorants…

Étrange, Adam de la Halle! Étrange Adam, dit le Bossu, même si, comme il l'affirme, il ne l'est *mie* (il ne l'est pas). Il habite Arras où il est né vers 1235. Fils du bourgeois Henri le Bossu, il commence des études de clerc. Mais un jour, il remarque une jeune fille d'une si grande beauté, la troublante Maroie, qu'il abandonne ses études de clerc pour l'épouser. Hélas! Lui qui rêvait de partir, de conquérir la gloire à Paris peut-être, ou ailleurs, le voici rivé parmi les siens.

Le Jeu de la Feuillée

Que faire? Tenter un exil? Soit, mais cette tentation pourrait fournir le sujet d'un grand spectacle ! Adam de la Halle se met à l'œuvre. Ainsi naît *Le Jeu de la Feuillée* - la feuillée représente la loge de verdure où est servi le repas des fées à la fin du spectacle, mais, à l'époque, *feuillée* se prononce comme le mot *folie*, qui est le motif essentiel de la pièce. On y découvre les bourgeois d'Arras, sa propre famille, férocement croqués, et le portrait charge de sa femme Maroie aux « cheveux rares, noirs et raides ». *Le Jeu de la Feuillée* est une des premières pièces du théâtre profane. Il sera suivi du *Jeu de Robin et Marion*, délicieuse mise en scène de la fidélité de Marion qu'un chevalier veut ravir à Robin.



Robin m'aime, Robin m'a…

MARIONS / *Robins m'aime, Robins m'a;* / *Robins m'a demandee, sim'ara.* /LICHEVALIERS/Or dites, douche bergerete,/Ameriés vous un chevalier? / MARIONS : Biaus sire, troiés vous arrier. / Je ne sai que chevalier sont./ Deseur tous les hommes du mont/ Je n'ameroie que Robin.
MARION/ *Robin m'aime, Robin m'a;*/ *Robin m'a demandée, et il m'aura.* / Le chevalier: Dites-moi donc, douce bergerette,/ Aimeriez-vous un chevalier? / MARION/ En arrière, beau seigneur./ Je ne sais ce que sont les chevaliers./ De tous les hommes au monde,/ Je n'aimerai que Robin.

Poète du comte d'Artois



Paris, 1270! Adam de la Halle a pu y terminer ses études - on en est presque sûr par des recoupements effectués à partir de plusieurs chansons d'étudiants. Le comte d'Artois, Robert II, le prend ensuite à son service. Voici Adam poète et musicien officiel. Cette fois, il quitte vraiment Arras, accompagnant le comte au secours de Charles d'Anjou dont les troupes occupant la Sicile se sont fait massacrer pendant un mois - mars 1282 - par la population en rébellion. Avant de partir d'Arras, Adam écrit son *Congé*, à la façon de Jean Bodel, toujours sur un air d'Hélinand (douzain d'octosyllabes aux rimes se succédant ainsi : AABAABBBABBA) mais plein d'amertume et de tristesse. Que s'est-il passé? Quelque infortune d'amour? Sans doute…

Congé d'Adam de la Halle en langue d'oïl (strophe 4)



Puis que che vient au congié prendre,
Je doi premierement descendre
A cheus que plus a envis lais.
Aler voeil mon tans miex despendre,
Nature n'est mais en moi tendre
Pour faire cans ne sons ne lais.
Li an acourchent mes eslais;
De che feroie bien relais
Que je soloie plus chier vendre.
Trop ai esté entre les lais,
Dont mes damages i est lais :
Miex vient avoir apris c'aprendre.

Congé d'Adam de la Halle en français



Puisqu'il s'agit de prendre congé,
Je dois en venir en premier lieu
À ceux qu'il me coûte le plus de laisser;
Je veux aller dépenser mieux mon temps;
La nature en moi n'est plus tendre
Pour faire chants et mélodies et lais;
Les ans réduisent mes élans;
Je l'abandonnerais bien,
Ce que je vendais le plus cher;
J'ai trop vécu parmi les ignorants
Et les dommages en sont lourds :
Avoir appris vaut mieux qu'apprendre.

Mort à Naples

Adam de la Halle meurt en Italie en 1287. C'est là-bas qu'il donne pour la première fois le *Jeu de Robin et Marion*, l'ancêtre de l'opéra-comique.

Les trouvères : le cœur en bandoulière

Même si la poésie n'est pas une affaire de cour, mais une entreprise du cœur, elle peut s'épanouir tout autant sous les dorures des palais qu'à la belle étoile. Voici quatre poètes de ces temps-là, Chrétien de Troyes, Thibault de Champagne, Colin Muset et Rutebeuf, les deux premiers riches de biens et de rimes, les deux autres logés à la fortune des routes.

Chrétien de Troyes : chevaliers de la Table ronde…

Chrétien de Troyes naît on ne sait trop où vers 1135 et meurt célèbre, comblé, en 1185, après avoir vécu à la cour de Marie de Champagne à Troyes. C'est de cette cour, grâce à Chrétien, que va se développer dans tout l'espace de la langue d'oïl l'amour courtois des trouvères, héritier de la fin'amor des troubadours. Savez-vous qui est Marie de Champagne? Oui, eh bien expliquons-le à ceux qui ne le savent pas… Puis nous ferons mieux connaissance avec Chrétien de Troyes.

Fille de reine



Quelle famille que celle de Guillaume IX! Et encore, vous ne savez pas tout, son ascendance

vous a été cachée : dans ses ancêtres, on trouve Rollon, le terrible chef viking qui pilla au Xe siècle une partie du territoire de la Francia du Nord avant qu'elle devienne, avec l'accord du roi Charles III le Simple, le duché de Normandie. Et dans la descendance de Guillaume, vous connaissez déjà sa petite-fille, la belle, la superbe Aliénor d'Aquitaine, mais vous ignorez peut-être que du roi Louis VII qu'elle épousa en 1137, elle eut deux filles : Marie en 1145 et Alix en 1150. Marie, fille de reine, arrière-petite-fille de troubadour, devient la comtesse Marie de Champagne. Elle tient à Troyes une brillante cour de lettrés, d'artistes, de poètes qui, pendant que les chevaliers, dont son mari Henri le Libéral, guerroient outre-mer, dissertent avec raison des délices de l'amour…

L'art d'aimer

Marie remarque à sa cour un jeune clerc fort lettré, imprégné de grec, de latin, et qui a brillamment traduit *L'Art d'aimer* d'Ovide : Chrétien de Troyes. Elle lui fait découvrir le poète français, Robert Wace, né à Jersey en 1115, devenu chanoine de Bayeux et mort en Angleterre en 1175. Wace a lui-même lu l'auteur anglais, Geoffrey de Monmouth, qui a écrit une *Histoire des rois de Bretagne* où apparaît pour la première fois un certain roi Arthur! Wace en a tiré, en 1155, le *Roman de Brut*, ou *Brut d'Angleterre*. Chrétien se dit que toute cette matière de Bretagne pourrait être accommodée à la façon courtoise - recette de Guillaume IX -, en respectant ce qu'il devine des attentes de Marie qui la lui a fait connaître. Pour adapter la légende du roi Arthur, il décide d'utiliser l'octosyllabe.

Le vrai château de Camaalot…



Voici donc cette matière de Bretagne : au château de Camaalot, vers le Ve siècle (et non sur M6), vivent le roi Arthur et la reine Guenièvre. La reine Guenièvre est très malheureuse : elle vient d'être enlevée par le cruel chevalier Méléagant, souverain du royaume de Gorre qui a aussi capturé les chevaliers du roi Arthur. Mais la reine Guenièvre a un amoureux : Lancelot du Lac soi-même! Il se lance à la poursuite de Méléagant, et parvient à l'affronter sous les yeux de sa belle après avoir emprunté la charrette d'infamie.

Lancelot humilié

Méléagant est vaincu. La reine Guenièvre va être délivrée par Lancelot, mais, au lieu de lui manifester une folle reconnaissance, elle demeure de glace. Pourquoi? Tout simplement parce que Lancelot a hésité le temps de deux pas avant de monter dans la charrette d'infamie qui l'a conduit au château de Méléagant! La suite du récit montre combien s'épanouit l'idée que la femme doit gouverner en tout la relation qu'elle entretient avec celui qui la désire. Lancelot va se laisser humilier à plusieurs reprises encore avant de mériter sa belle. Ainsi se dessine le code des relations amoureuses qui nous régissent encore, à peu près…



Un vrai roman

Les récits de Chrétien de Troyes sont écrits en vers romans et non en vers latins. Dès 1160, ces récits contant les aventures fabuleuses de héros à mi-chemin entre le réel et l'imaginaire, des « romans ». Dès le XIV[e] siècle, l'écriture en vers fait place à la prose. Ainsi apparaît ce genre que nous connaissons et fréquentons aujourd'hui, le roman dont voici la définition actuelle : œuvre d'imagination en prose, assez longue, qui fait vivre dans un milieu des personnages donnés comme réels.

Érec, Cligès, Yvain, Perceval

Quatre autres romans de Chrétien de Troyes, également écrits en octosyllabes, traitent aussi de cette façon d'aimer :

> - *Érec et Énide* (1165) : l'action se passe à la cour du roi Arthur et met en scène un chevalier, Érec, qui tente de concilier son amour pour Énide avec la nécessité de sa vie professionnelle : accomplir des exploits.
> - *Cligès* (1176) : Cligès aime Fénice, femme de son frère Alis. Celle-ci, pour ne pas appartenir à deux hommes – comme Iseut la Blonde appartient à Marc et Tristan – se fait passer pour morte afin de vivre sa passion en secret.
> - *Yvain ou le Chevalier au lion* (1180) : mille exploits sont accomplis par les chevaliers pour les beaux yeux de leur belle. On n'oublie pas cependant les bons sentiments chrétiens : les chevaliers secourent, au fil de leurs prouesses, les faibles, les opprimés, la veuve et l'orphelin.
> - *Perceval ou le Conte du Graal* (1181) : le jeune chevalier Perceval affronte avec bravoure les épreuves qui le conduisent vers le mystérieux Graal.

Amour, querelle et bataille

Chrétien de Troyes nous a aussi laissé des chansons. Voici un extrait de la plus connue : *Amour, querelle et bataille*.

Chanson de Chrétien de Troyes en roman



Fols cuers legiers ne volages
Ne puet rien d'Alors apprendre.
Tels n'est pas li miens corages,
Ainz sert senz merci attendre.

Ainz que m’i cudasse prendre,
Fu vers li durs et salvages.
Or me plaist, senz raison rendre,
K’en son prou soit mes damages

Chanson de Chrétien de Troyes en français



Un cœur insensé, léger, volage
Ne peut rien apprendre d’Amour.
Tel n’est pas mon propre cœur :
Il sert sans espérer de récompense.
Avant d’avoir songé m’éprendre,
Je fus envers lui dur et sauvage.
Il me plaît, sans en faire le compte,
Qu’à son profit soit mon dommage.

Thibault de Champagne, prince et poète

Thibault de Champagne (1201 - 1253), ne serait-ce pas le fils de Marie de Champagne, le petit-fils d’Aliénor d’Aquitaine, l’arrière-arrière-petit-fils de Guillaume IX le magnifique? Eh bien si, on ne peut rien vous cacher! Avec une telle ascendance, que peut-on attendre de ce Thibault de Champagne? Des poèmes bien sûr, mais pas seulement…

Thibault, 13 ans, à Bouvines !



Dimanche 27 juillet 1214. Près du petit village de Bouvines dans le Nord, une bataille est en train de se dérouler. Le roi de France, Philippe Auguste, y prend part avec plusieurs milliers de chevaliers qui attaquent Anglais, Germains, Flamands et les vainquent en quelques heures. Parmi les combattants proches de Philippe Auguste, avez-vous remarqué ce jeune garçon qui manie déjà l’épée avec une redoutable dextérité? Eh bien il s’agit de Thibault IV de Champagne, treize ans, âge qui le situerait, aujourd’hui, plutôt dans une classe de cinquième. Autre temps, autres mœurs… Philippe Auguste, son parrain, l’a invité à participer à cette bataille, qui va quand même faire des milliers de morts, afin qu’il effectue en quelque sorte un stage de formation accélérée en chevalerie.

La légende de Thibault et Blanche

Thibault IV aura l’occasion de mettre en pratique ses acquis de Bouvines puisqu’il prendra

la tête d'une croisade, en 1239. Mais en attendant, voyons son parcours de poète passionné par l'art des trouvères, et pris de passion pour une femme, et quelle femme : Blanche de Castille elle-même! Oui, la reine Blanche de Castille, épouse du roi Louis VIII mort en 1226. Elle est devenue régente de France en attendant la majorité de son fils, le futur
Louis IX, dit saint Louis. Thibault est fasciné par la beauté de Blanche, au point que des rumeurs courent : Blanche serait enceinte de Thibault! La reine en est outrée : elle devra même se mettre nue devant un jury d'honneur afin de bien montrer qu'elle porte ventre plat et non point rondelet d'un fruit coupable… Ce qui ne l'empêche pas de profiter de la situation, manipulant Thibault pour servir sa politique.

Thibault en foire



Thibault IV continue de chanter son amour pour Blanche, pour la femme en général, fréquente les scènes des foires de Champagne, aime se mêler aux jongleurs, aux ménestrels. Silence… La foire chaude de la saint Jean à Troyes vient de s'ouvrir en cette année 1230. Écoutons Thibaultt IV de Champagne, dit le Chansonnier, qui s'accompagne à la harpe, pendant qu'en son cœur soupire peut-être la dame de ses pensées… Chacune des strophes de *La chanson de Thibault* est un neuvain, elle comporte neuf vers assonancés de cette façon : ABBACCBDD.

La chanson de Thibault en langue d'oïl



Dame, quant je devant vos fui
Et je vos vi premièrement,
Mes cuers aloit si tressaillant
Qu'il vos remest quant je m'esmui.
Lors fu menés sanz raençon
En la douce chartre en prison,
Dont li piler sont de talent
Et li huis sont de biau vëoir
Et li anel dou bon espoir.

La chanson de Thibault en français



Dame quand je fus devant vous
La première fois que je vous vis,
Mon cœur allait si bondissant
Qu'il vous resta quand je m'en fus.
Alors il fut mené sans rançon
Captif dans la douce prison
Dont les piliers sont de désir,
Les portes de belle vision
Et les anneaux de bon espoir.



Les fatrasies surréalistes

Incroyable, étonnant, surréaliste… au point que le pape de ce mouvement poétique du XXe siècle demandera une traduction en français moderne de quelques poèmes appartenant à ce genre «déjanté» : la fatrasie. La fatrasie, c'est un peu n'importe quoi mis bout à bout pour obtenir vers, strophes et tout ce qui peut faire penser en apparence à un poème. Ce sont des images qui se suivent sans queue ni tête, ventre à terre, vers les abîmes du sens au bord desquels on est pris de vertige. L'inventeur de la fatrasie s'appelle Philippe de Rémy (1210 - 1265) qu'il ne faut pas confondre avec son fils, Philippe de Beaumanoir, juriste dans le Gâtinais.

Philippe de Rémy a écrit aussi deux romans étonnants : *La Manekine*, et *Jehan et Blonde*. Voici une strophe de l'une de ses fatrasies :

Un grand hareng saur/Assiégea Gisors/D'un côté, de l'autre,/Et deux hommes morts/Vinrent avec force/Portant une porte/C'était une vieille tourte/Pour aller crier: «Alerte!»,/Le cri d'une caille morte/Les eût pris de force/Sous un chapeau de feutre.

Évidemment, dans ces fatrasies, les contemporains de Philippe de Rémy pouvaient décoder des allusions à certains personnages politiques, religieux, qui nous échappent aujourd'hui.

Colin Muset, l'amuseur

Point de naissance princière pour Colin Muset (né vers 1210), point de prestigieuse ascendance, de parrain roi, de grand-mère deux fois reine, rien de tout cela. Colin Muset est né sous le signe de la bonne étoile, ascendant belle humeur et malice, pour un destin qui

s'inscrit dans la bonne chère, la chanson et l'amour. Partout où l'on s'amuse, où l'on chante, il est là, trouvère à l'infatigable vielle qui commence au printemps sa tournée des foires et rentre au foyer bourse pleine après avoir insisté parfois auprès de pingres seigneurs pour obtenir son dû. Muset, est-ce vraiment son nom? On n'en est pas sûr, on entend plutôt une variante du verbe «muser» qui signifie flâner, aller ça et là, à l'aventure, se laisser vivre. Voilà qui contraste fort avec les poésies de cour, tendues dans le désir, à rompre parfois, ou quelque peu empesées. Colin le tendre nous charme et nous distrait, nous montre ses contes à sec, et sa femme amoureuse… de son sac enflé.

Une structure originale



La chanson de Colin Muset est faite de neuvains composés de quatre heptasyllabes, d'un vers de quatre syllabes, suivi de quatre autres heptasyllabes, assonancés de façon originale : ABBACCCCC.

Chanson de Colin Muset en langue d'oïl



Sire cuens, j'ai vielé
Devant vous en vostre ostel,
Si ne m'avez rien doné
Ne mes gages aquités :
C'est vilanie!
Foi que doi sainte Marie,
Ensi ne vous sieurré mie.
M'aumosniere est mal garnie
Et ma bourse mal farsie.

Quant je vieng à mon ostel
Et ma fame a regardé
Derrier moi le sac enflé,
Et je qui sui bien paré
De robe grise,
Sachiez qu'ele a tost jus mise
La conoille sans faintise;
Ele me rit par franchise,
Ses deus bras au col me plie.

Chanson de Colin Muset en français



Sire comte, j'ai viellé
Devant vous, en votre hôtel;
Vous ne m'avez rien donné,
Ni mes gages acquittés :
C'est vilenie.
Foi que dois à sainte Marie,
Aussi je ne vous suivrai mie.
Mon aumônière est mal garnie
Et ma bourse mal farcie.

Quand je viens à ma maison
Et que ma femme a aperçu
Derrière moi le sac enflé,
Et que je suis bien paré
De robe grise,
Sachez qu'elle a vite posé
La quenouille sans feintise;
Elle me rit franchement,
Ses deux bras entourent mon cou.



Dante et Béatrix

L'un des plus grands poètes italiens - peut-être le plus grand - Dante Alighieri, né à Florence en 1265, et tombé amoureux très jeune de la belle Béatrix trop tôt disparue, l'immortalise dans ses poèmes. Pour des raisons politiques, il séjourne à Paris, crée cette distinction entre les deux façons de parler qu'il a entendues : la langue d'oc et la langue d'oïl, et va mourir à Ravenne en 1321. Son œuvre majeure et mystérieuse, *La Divine Comédie*, comprend trois poèmes : *L'Enfer*, *Le Purgatoire* et *Le Paradis*.

Rutebeuf : Que sont mes amis devenus…

« Comment vous noume la gent de votre conissance? Sire, sachiez bien sans doutance que hom m'apele Rutebuef, qui est dit de rude et de buef» Voilà comment notre Rutebeuf (1230 - 1285), notre « pauvre Rutebeuf» décline son identité au seigneur qui le questionne avant de l'engager sans doute pour un spectacle en son château. D'autres passages de son œuvre proposent le même surnom, qui s'infléchit alors vers l'allusion à la vigueur qu'il s'attribue : Se Rustebués fet rime rude,/Je n'i part plus, més Rustebués/Est aussi rudes comme bués (Rutebeuf fait rime rude, Je quitte le débat, mais Rutebeuf est aussi rude qu'un bœuf).

Un dandy de grands chemins

On peut tout imaginer avec cette rudesse brandie comme un étendard, affichée comme une garantie pour toutes sortes d'activités. L'écriture d'abord. Celle de la poésie surtout où il nous livre de lui-même un portrait désarmant de sincérité : il aime le jeu, mise beaucoup et perd bien davantage, il fait la fête, les 400 coups, s'étourdit et se réveille groggy avec des tessons de vie à recoller afin de trouver encore une place dans le décor des jours. C'est un dandy de grands chemins, Rutebeuf, un hippie des temps anciens qu'on imagine en ce moment bras dessus bras dessous avec des Kerouac et des Calet, des bien élevés de l'amertume, sur les routes d'éternité.

Les malheurs de Théophile

Pauvre, Rutebeuf? Voire… De foire en foire, de château en château, il se produit, jongleur d'abord itinérant, ménestrel engagé pour un temps, auteur pour la scène d'un *Miracle de Théophile*, un Théophile en Cilicie (Turquie) qui vend son âme au diable pour retrouver la dignité de grand prêtre que son évêque lui a reprise; un Théophile si malheureux d'avoir conclu ce pacte qu'il demande à la Vierge elle-même d'aller reprendre le contrat chez le Malin.
Ce qu'elle fait, devant un parterre de spectateurs éblouis, bouleversés, et édifiés par cette conduite…

Pauvre femme !

Poèmes chantés ou dits, saynètes et petits drames à sujets religieux ou profanes, tout cela ne rapporte-t-il pas de quoi tenir à distance la pauvreté, Rutebeuf? Si, mais, le jeu, les amours pillent ma bourse avant le retour chez cette femme qui est mienne et que je vous décris ainsi dans *Mariage Rutebeuf*: *Et si n'est pas gente ne bele;/Cinquante ans a en s'escuele,/S'est maigre et seche.* (Elle n'est ni avenante ni belle/Elle a cinquante ans dans sa corbeille : Elle est maigre et sèche.) Pauvre Rutebeuf! Et pauvre femme…

La guerre de Troyes

Troyes, foire chaude de mai, 1249, Rutebeuf est là parmi le peuple des jongleurs, des clercs, près des seigneurs et des bourgeois. Toute la foire bruit de l'affaire : la guerre est déclarée entre le clergé régulier, celui des ordres, des abbayes, les moines, et le clergé séculier, celui qui est dans la vie, dans le siècle, les prêtres. Rutebeuf prend partie pour les réguliers, et cela fait grand bruit. La querelle se poursuit. Rutebeuf revient à Paris - c'est là qu'il vit - et voilà qu'il entre en palinodie : ce ne sont plus les réguliers qu'il soutient, mais les séculiers. Il dénonce avec force les ordres mendiants dont les membres s'en vont quêtant deux par deux, et qui s'installent dans les chaires d'université pour prêcher l'austérité. De plus en

plus influents auprès du roi Louis IX, le futur saint Louis, ils ont soif de pouvoir et le pape enchanté les choie comme ses enfants… Rutebeuf attaque tous les puissants d'alors dans des fabliaux, des textes satiriques (*Renard le Bestourné*, *Le Dit de l'Herberie*).



Les fabliaux : petits potins et contes moraux

Petites histoires, drôles de rumeurs, petits potins, racontars : le seigneur qui tente de séduire la femme du laboureur, le prêtre qui la lutine, la femme elle-même calculatrice, habile, sournoise, menteuse… Le bourgeois riche trompé par un malin qui va, lui aussi, profiter des charmes de l'épouse délurée. La brave paysanne qui tente de graisser la paume d'un chevalier avec du saindoux, parce qu'on lui a dit que, si elle voulait récupérer sa vache perdue, il fallait justement graisser la paume de celui qui la retenait, c'est-à-dire lui donner un gras pourboire… L'opulence dénoncée, l'injustice soulignée, les excès du pouvoir politique… Tout cela est mis en récit et en octosyllabes de façon efficace et amusante.
Le fabliau du Moyen Âge est bref, il est destiné à être dit en public, sur les places, dans les auberges, au cours de banquets ou réjouissances diverses. Il doit faire rire, ou réfléchir, dès les premières phrases. À la fin du récit, la morale est sauve. En général…

Et tant aimés…

Guillaume de Saint-Amour, professeur à l'université de Paris, attaque ces hypocrites, soutenu par Rutebeuf son ami. Mais le roi s'en fâche, exile Guillaume. Rutebeuf tombe en disgrâce, Louis IX ne supporte pas ce poète trop lucide qui dénonce les dérives de l'Église, les écrit et les chante…
La pauvreté de Rutebeuf devient bien réelle, et il nous la conte sans complaisance dans la *Complainte Rutebeuf*. Au roi de France, Philippe le Hardi - fils de Louis IX mort en 1270 lors de la huitième croisade - il adresse une touchante supplique qui demeure sans suite. Le « rude bœuf» y apparaît désenchanté, ses «amis» lui ont tourné le dos, lui qui les avait « tant aimés »…

Rutebeuf et la méthode « couée »



La dominante de la «facture» de l'écriture Rutebeuf est la strophe couée. Qu'est la strophe couée? vous demandez-vous. Eh bien, même si la réponse vous surprend, il s'agit d'une strophe à queue. Pourquoi à queue? Parce queue… Parce qu'elle se compose, chez Rutebeuf, de deux octosyllabes suivis d'un vers court de quatre syllabes, puis viennent deux nouveaux

octosyllabes, puis un autre vers court de quatre syllabes, et ainsi de suite. Est-ce tout? Non : les deux octosyllabes possèdent des rimes suivies (AA) et le vers court une rime différente (B) et cette rime nouvelle est reprise à la fin des deux octosyllabes qui suivent (BB), puis le nouveau vers de quatre syllabes introduit une rime nouvelle (C), reprise dans les deux octosyllabes qui arrivent (CC), et cela tout au long du poème. Rutebeuf n'est pas l'inventeur de cette méthode « couée », mais c'est lui qui en a tiré le meilleur parti.

Complainte de Rutebeuf en langue d'oïl



Que sont mi ami devenu
Que j'avoie si pres tenu
Et tant amé?
Je cuit qu'ils sont trop cler semé;
Il ne furent pas bien femé,
Si sont failli.
Itel ami m'ont bien bailli,
C'onques, tant com Diez m'assailli
En maint costé,
N'en vis un seul en mon osté,
L'amor est morte.
Ce sont amis que vens emporte,
Et il ventoit devant ma porte
Ses emporta,
C'onques nus ne m'en conforta

Complainte de Rutebeuf en français



Que sont mes amis devenus
Que j'avais de si près tenus
Et tant aimés?
Je crois qu'ils sont trop clairsemés;
Ils ne furent point entretenus
Puisqu'ils sont partis.
Ces amis m'ont bien peiné
Car jamais, quand Dieu m'a mis à l'épreuve
De tous côtés,

Je n’en vis un seul en ma maison.
Je crois que le vent les a dispersés,
L’amour est morte.
Ce sont amis que vent emporte,
Et il ventait devant ma porte,
Les emporta

Musique et poésie

Avec Guillaume de Machaut, musique et poésie sont unies pour la vie puisqu’elles ont toujours vécu de la sorte. Selon Machaut, il ne peut ni ne pourra en être autrement. Avec Eustache Deschamps, la poésie peu à peu se détache de sa mise en musique. Elle commence à emprunter les chemins du silence et de l’intime.

Guillaume du village de Machaut

Machaut (1300 - 1377) : aime assez à chahuter… L’épellation du nom de Machaut, Guillaume de son prénom, pourrait être prétexte à présenter un joyeux drille qui se fût spécialisé dans les chahuts de collège. Point du tout : Guillaume de Machaut, c’est du sérieux! Tout jeune, il est remarqué par Jean de Luxembourg dont la mère n’est autre que la fille de saint Louis et le père l’empereur Henri VII qui règne sur le Saint Empire romain germanique.

Guillaume à Crécy

En 1323, Guillaume devient aumônier et secrétaire de Jean de Luxembourg, suit son maître dans toutes ses missions diplomatiques ou guerrières, y compris à Crécy en 1346 où l’armée des chevaliers subit une cuisante défaite contre les Anglais. C’est à la fin de cette bataille que Jean de Luxembourg, devenu aveugle en 1340, se fait attacher par des chaînes à ses fidèles compagnons et leur ordonne de se lancer dans la bataille où ils meurent tous. Fin héroïque que Guillaume de Machaut ne raconte pas, la mode n’est plus à la poésie épique.

Guillaume chanoine

Guillaume préfère écrire de la poésie lyrique qu’il met en musique, ou de la musique qu’il accommode à son inspiration poétique… C’est un tendre, Guillaume, un ambitieux qui devient chanoine de Reims en 1377, qui évolue dans l’entourage des princes pour lesquels il écrit des Jugements tel celui de Charles le Mauvais, petit-fils du roi de France Louis X le Hutin. Il se spécialise aussi dans le dit narratif, poème lyrique récité, mais qu’il met aussi en musique dans *Le Remède de fortune* que voici.

Chanson du Remède de fortune en ancien français



Tels rit au main qui au soir pleure
Et tels cuide qu'Amours labeure
Pour son bien, qu'elle li court seure
Et ma l'atourne;
Et tels cuide que joie aqueure
Pour li aidier, qu'elle demeure.
Car Fortune tout ce deveure,
Quant elle tourne,
Qui n'atent mie qu'il adjourne
Pour tourner; qu'elle ne sejourne,
Eins tourne, retourne et bestourne,
Tant qu'au desseur
Mest celui qui gist mas en l'ourne;
Le sormonté au bas retourne,
Et le plus joieus mat et mourne
Fait en po d'eure.

Chanson du Remède de fortune en français d'aujourd'hui



Un tel rit le matin, qui le soir pleure.
Tel autre pense qu'Amour se démène
En sa faveur, alors qu'elle l'attaque
Et l'assiège.
Cet autre croit que la joie accourt
Pour l'aider, mais elle tarde;
Car Fortune dévore tout
En tournant.
Elle qui n'attend pas le lever du jour
Pour tourner, elle ne s'attarde pas
Mais tourne, retourne et renverse
De telle manière qu'elle met au-dessus
Celui qui était au plus bas
Celui qui était au faîte redescend
Et le plus joyeux, en peu de temps,
Elle le rend affligé et triste.

Eustache Deschamps en ballade

Nous sommes le 19 mai 1364, dans la cathédrale de Reims. Nous assistons au sacre du roi Charles V, qui succède à son père (allons, on cherche, il n'est pas question de vous le livrer immédiatement… alors, ça vient? eh bien oui, son père…) Jean II le Bon. La messe chantée à quatre voix vous transporte dans l'éther d'une spiritualité dopée à la quadriphonie. C'est bien normal, c'est du Machaut, du Guillaume de Machaut que vous apercevez là-bas, près des stalles de bois où il va s'asseoir, à côté de qui? De son élève, Eustache Deschamps (1346 - 1406), qui est aussi son neveu, dix-huit ans, et qui va devenir écuyer, huissier d'armes et chevaucheur à la cour du nouveau roi.

Rien ne se peut comparer à Paris

Deschamps chevaucheur du roi… Cette fonction va lui faire parcourir toute l'Europe, et, comme il ne cesse d'écrire des vers sur tout ce qu'il voit, aime ou déteste, on apprend de sa plume, par exemple, qu'en Bohême, les lits sont sales, la bière détestable et que la vermine grouille partout. « Rien ne se peut comparer à Paris» écrit-il dans sa *Ballade sur Paris* «C'est la cité couronnée au-dessus de toutes/Fontaine et puits de sens et de savoir, Située sur le fleuve de la Seine./Elle a des vignes, des terres, des bois et des prairies.»

Gouverneur de Charles VI

En 1373, il se marie. Trois enfants naissent avant qu'il se retrouve veuf, maître des eaux et forêts de Champagne et de Brie, comme, plus tard, La Fontaine… Gouverneur du jeune Charles VI, il effectue mille et cent missions qui ne l'intéressent guère; ce qu'il aime, c'est écrire. Écrire de la poésie, sans l'accommoder de musique. Car, dit-il, la musique naturelle des mots suffit au vers. La musique qu'on ajoute au texte est superflue, artificielle. Ainsi, le divorce entre musique et poésie est-il consommé en cette fin du XIVe siècle. On dit les textes sans les chanter, la poésie n'est plus proférée, elle est lue, presque en silence, elle se rapproche du cœur et de ses sources.

Disgrâce et solitude

Écrire! Eustache Deschamps y passe tout le temps que lui laissent ses fonctions. On estime à quatre-vingt-deux mille vers l'ensemble de son œuvre composée de mille quatre cents poèmes, des lais, des rondeaux et des ballades dont il est l'un des promoteurs les plus zélés, sinon le créateur. Avant que Charles VI ne sombre dans la folie, il quitte la cour dont il n'approuve pas les mœurs à son goût trop festives, ni les dépenses excessives, pour se mettre au service de Louis d'Orléans, frère du roi. Cette décision lui vaut une disgrâce qui le plonge dans la solitude et dans un état de nécessité tel que sa santé se dégradant, il meurt en 1407, peu de temps avant que Louis d'Orléans ne soit lâchement assassiné sur l'ordre de Jean sans Peur.

Partons en ballade



La ballade mise au point par Eustache Deschamps se compose de trois strophes de dix octosyllabes suivies d'une strophe de cinq octosyllabes appelée «envoi» car elle était

destinée au prince qui l'avait commandée ou en l'hommage duquel elle était écrite. Le dernier vers de chaque huitain et du quintil (qu'est le quintil? Vous l'apprîtes dans les pages qui précèdent, est-on obligé de vous rappeler que c'est une strophe de cinq vers? Non? Tant mieux…) Le schéma rimique du huitain est le suivant : ABABBCCDCD; et celui du quintil : AADAAD. Voici, d'Eustache Deschamps, l'une des mille ballades. Son écriture quitte peu à peu l'ancien français pour s'approcher du moyen français, davantage à notre portée, nous, lecteurs peu experts en langue des siècles trop lointains. Donc, puisque cette lecture est facilitée, il n'est point besoin de vous proposer comme cela fut fait jusqu'ici, une traduction. Non? Allons, un petit effort, et de cette rencontre amoureuse, vous allez tout comprendre, et ce que vous ne comprenez pas, imaginez-le…

Ballade amoureuse



Le droit jour d'une Pentecôte,
En ce gracieux mois de Mai,
Celle où j'ai m'espérance toute
En un joli verger trouvai
Cueillant roses, puis lui priai :
Baisez-moi. Si dit : Volontiers.
Aise fus; adonc la baisai
Par amours, entre les rosiers.

Adonc n'eut ni paour ni doute,
Mais de s'amour me confortai;
Espoir fut dès lors de ma route,
Ains meilleur jardin ne trouvai.
De là me vient le bien que j'ai,
L'octroi et le doux désirier
Que j'ouïs, comme je l'accolai,
Par amours, entre les rosiers.

Ce doux baiser ôte et rebute
Plus de griefs que dire ne sais
De moi; adoucie est trèstoute
Ma douleur; en joie vivrai.
Le jour et l'heure bénirais
Dont me vint le très-doux baiser,
Quand ma dame lors encontrais
Par amours, entre les rosiers.

Prince, ma dame à point trouvai
Ce jour, et bien m'étais métier;
De bonne heure la saluai,
Par amours, entre les rosiers.
Eustache Deschamps - *Ballades*, 1362



Les deux *Roman de la Rose*

L'amour, toujours l'amour! En voici un mode d'emploi en deux parties bien différentes. L'une et l'autre décrivent le long chemin pour parvenir à la rose, symbole de bien des choses. Mais, si dans la première, écrite par Guillaume de Lorris en quatre mille vers, la délicatesse confine à la guimauve, dans la seconde, celle de Jehan de Meung (1240 - 1305), dix-huit mille vers, la femme et les moines prennent de rudes volées de mots durs ! Accrochez (toutes…) vos ceintures ! Voyons d'abord la version de Guillaume de Lorris (1200 - 1238) : un amant, Guillaume, arrive devant un haut mur, le mur qui entoure le jardin du déduit - ce terme désigne les ébats amoureux. Le mur semble composé d'images : la convoitise, la tristesse, la haine, l'avarice, la pauvreté… Bref, on a compris que si on est triste, haineux, avare, on n'a aucune chance d'aller au déduit! Soudain, Dame Oyseuse ouvre la porte du jardin. Vous imaginez la suite…

Dans la version que compose Jehan de Meung, l'approche de l'amour n'est plus ni courtoise ni délicate, elle est amère et cynique. on assiste à un tir nourri contre l'amour qui devient seulement un plaisir physique, contre la royauté, l'église et la noblesse, contre les communautés monastiques outrageusement enrichies, contre les ancêtres de tous les Tartuffes – mais pour une philosophie matérialiste de tous les plaisirs! Les femmes sont stigmatisées en des termes si directs - ou bien elles se fardent, ou bien elles sont folles, ou bien elles parlent trop, ou bien ce sont des coquettes, et pire encore, et parfois tout ensemble… - que le roman prend des allures de violent réquisitoire. Et son auteur, aux yeux du lecteur, n'en sort ni innocent, ni forcément grandi !

Voix libres

Une femme indépendante qui paie chèrement sa liberté, Christine de Pisan, une féministe avant la lettre qui mène tous les combats de la modernité; un prince revenu d'exil qui tourne

en rond et en rondeaux dans son château de Blois ; un touchant mafieux, petit malfrat, génie mystérieux qui nous lègue son Paris lumineux et vergogneux; et des rhétoriqueurs qui s'amusent. Voici, en ce XVe siècle de tourments, la liberté des chants.

Christine de Pisan, femme majeure

Quinze ans, parée comme une princesse et déjà reine des mots, couvée par le regard affectueux du roi lecteur, Charles V, aux cinq paires de besicles, admirée par Eustache Deschamps, par tous les hommes qui sont là en ce jour d'épousailles, par toutes les femmes qui retrouvent dans ses pas leurs rêves de jeunes filles avant la vraie vie, radieuse, comblée au bras d'Étienne de Castel, notaire et secrétaire du roi, voici que s'avance, dans l'éclat délicat de ses quinze ans, Christine de Pisan.

Vie joyeuse, plantureuse et paisible

Veut-elle lier son sort désormais et pour toujours à Étienne de Castel, dans la fidélité et le respect de la parole donnée? Oui. Christine a dit oui du haut de son jeune âge, fière, sûre d'elle, à l'acmé du bonheur… Vite, Christine, profitez de ces instants, laissez venir à vous les douces images d'antan : votre naissance à Venise en 1364, votre arrivée en France en 1370, après que votre père, devin et médecin, a donné si grande satisfaction dans ses prédictions que le roi, passionné de divination, l'a attaché à son service. Votre vie jusqu'à ce jour est «joyeuse, plantureuse et paisible» ainsi que vous l'avez écrit. On loue vos dons pour la musique, pour l'écriture, pour la poésie où déjà vous excellez. Sonnez trompettes! Luth, harpe et douçaine, rebec et tambourin qui accompagnez les pas heureux des épousés, charmez le sort afin que, des époux, la vie tout entière soit fille de bonne étoile!

Finie la belle vie

Mais le sort hélas ne fut jamais enfant de l'harmonie! Et Thomas de Pisan, votre devin de père Christine, ne voit rien venir de ses coups les plus funestes. Dès 1380, le malheur s'installe : rongé par la tuberculose qui l'a atteint deux ans plus tôt après la mort de sa femme, la reine Jeanne de Bourbon, sa conseillère en politique et en arts, Charles V meurt. C'en est fini de la belle vie. L'entourage de Charles VI, qui n'a que douze ans, écarte la cour de son père pour placer la sienne, réflexe de tous les temps. Cinq années passent. Thomas de Pisan s'éteint. Bientôt, Étienne de Castel et ses affaires sont au plus mal.

Une vie de Charles V

Étienne est emporté par une « hastive épidémie» en 1389; ses affaires en ruines lui survivent et vont traîner de procès en procès pendant des années. Et qui va devoir affronter cette situation, lutter pour faire vivre les trois enfants du ménage alors que tous les appuis sont tombés? Christine, forte et déterminée, sûre que son art peut assurer sa subsistance, pari fou en ce monde d'alors gouverné seulement par des hommes qui jugent, goguenards et moqueurs, toute tentative d'émancipation des femmes. Sauf Louis d'Orléans, sauf Jean de Berry, sauf bien d'autres hommes qui admirent le courage (et la beauté) de Christine. Sauf, aussi, et surtout, Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, qui lui commande une vie de Charles V, son frère disparu.

Ballades, lais, virelais

Désormais femme de lettres connue et célébrée dans toutes les cours du royaume, Christine écrit, pour vivre, tantôt mélancolique, tantôt rayonnante, tantôt soucieuse ou triomphante, des ballades, des lais, des virelais (lais à refrains mis à la mode par Guillaume de Machaut), des dits, des complaintes, des essais sur l'amour, des romans allégoriques, *La Cité des Dames*, par exemple, premier ouvrage féministe, où l'image, les capacités de la femme sont simplement décrites à l'égal de celles des hommes.

Toutes êtes, serez et fûtes…

«Toutes êtes, serez et fûtes/De fait ou de volonté putes »… Christine enrage lorsqu'elle lit ce passage du *Roman de la Rose* dans sa version finale écrite par Jehan de Meung! Quelle insulte à la femme, quel mépris! Elle réplique à travers de vives épîtres, plus de six mille vers, à tous ceux qui soutiennent la vision dévalorisante de la femme. La querelle s'apaise. Christine cependant continue d'agir et d'écrire pour que la condition de la femme s'améliore. Christine souhaite d'abord pour ses semblables un accès à la culture, à l'éducation, au maniement des armes! Mais, n'en déplaise aux féministes d'aujourd'hui, elle approuve l'idée de soumission à l'époux, parce qu'elle y voit une garantie de «paix» du ménage…

Simple bergère



Déçue sans doute par les luttes politiques qui déchirent la France, par la désastreuse défaite de la chevalerie à Azincourt, par la mainmise des Anglais sur les affaires du royaume, elle se retire à l'abbaye de Poissy d'où sa voix se fait entendre à nouveau pour célébrer Jeanne d'Arc : «L'an mil quatre cent vingt et neuf/Reprit à luire le soleil/Voici femme, simple bergère/Plus preux qu'oncques homme fut à Rome» Simple bergère… Et dire qu'aujourd'hui certains auteurs nous affirment que Jeanne d'Arc n'était point bergère, que ceci et que cela, et que point on ne la brûla… Allons, Jeanne fut bien ce que l'histoire nous en a transmis, et ce qu'en dit François Villon dans sa *Ballade des dames du temps jadis* : Et Jehanne la Bonne Lorraine/Que les Anglais brûlèrent à Rouen… Alors, pour ceux qui doutent de Jeanne aujourd'hui, lisez François, lisez Christine! Puisqu'on vous le dit…

Un des plus authentiques bas-bleus…

Christine de Pisan écrit beaucoup, certains disent beaucoup trop. Il est vrai que sa prose abondante est datée dans ses images, ses métaphores qui nous sont parfois incompréhensibles. Mais, Monsieur Gustave Lanson (1857 - 1934), qui avez écrit une histoire de la littérature qui fit longtemps autorité, de quel droit vous permîtes-vous d'écrire à propos de Christine : «… un des plus authentiques bas-bleus, la première de cette insupportable lignée de femmes auteurs qui n'ont affaire que de multiplier les preuves de leur infatigable facilité, égale à leur universelle médiocrité ». On imagine que Christine se fût amusée de ce jugement et que, poétesse délicieuse et malicieuse, elle eût dans l'instant recherché, en termes d'une syllabe, toutes les rimes à Lanson. Christine de Pisan meurt au début des années 1430.

Ballade de Christine, Seulete, en moyen français



Seulete suy et seulete veuil estre,
Seulete m’a mon doulz ami laissiée;
Seulete suy, sanz compaignon ne maistre,
Seulete suy, dolente et courrouciée,
Seulete suy en languour mésaisée,
Seulete suy plus que nulle esgarée,
Seulete suy sanz ami demourée.

Seulete suy à huis ou à fenestre,
Seulete suy en un anglet muciée,
Seulete suy pour moi de plours repaistre,
Seulete suy, dolente ou apaisiée,
Seulete suy, riens n’est qui tant messiée,
Seulete suy en ma chambre enserrée,
Seulete suy sanz ami demourée.

Seulete suy partout et en tout estre,
Seulete suy, ou je voise ou je siée,
Seulete suy, plus qu’autre riens terrestre,
Seulete suy de chascun délaissiée,
Seulete suy durement abaissiée,
Seulete suy souvent toute éplourée,
Seulete suy sans ami demourée.

Princes, or est ma doulour commenciée :
Seulete suy de tout deuil menaciée,
Seulete suy plus teinte que morée,
Seulete suy sanz ami demourée.
Christine de Pisan – *Cent ballades*, 1415

Ballade de Christine, Seulette, en français d’aujourd’hui



Seule je suis et seule je veux être
Toute seule mon doux ami m'a laissée
Seule je suis sans compagnon ni maître,
Seule je suis, souffrante et affligée
Seule je suis, malade de langueur
Seule je suis, plus qu'aucune égarée
Seule je suis, sans ami demeurée

Seule je suis, à la porte ou la fenêtre
Seule je suis, dans un angle blottie
Seule je suis, pour me repaître de pleurs
Seule je suis, souffrante ou apaisée
Seule je suis, rien ne peut mieux m'aller
Seule je suis, dans ma chambre enfermée
Seule je suis, sans ami demeurée

Seule je suis, partout, en tout foyer
Seule je suis, que j'aille ou reste assise
Seule je suis plus qu'aucun ici-bas
Seule je suis, de chacun délaissée
Seule je suis, souvent tout éplorée
Seule je suis, sans ami demeurée.

Princes, voici ma douleur commencée
Seule je suis, de tout deuil menacée
Seule je suis, plus noire que morelle,
Seule je suis, sans ami demeurée
Christine de Pisan - *Cent ballades*, 1415

Christine de Pisan en œuvres

> - *Dit de la rose* – 1401
> - *Le Chemin de longue estude* – 1402
> - *La mutacion de fortune* – 1403
> - *Le livre des faits et bonnes mœurs du sage roi Charles V* – 1404
> - *La Cité des Dames* – 1405
> - *La mentation* – 1410
> - *Livre de la paix* – 1413
> - *Le Ditié de Jeanne d'Arc* – 1430

Charles d'Orléans, prince en exil



Azincourt, aujourd’hui dans le Pas-de-Calais, 25 octobre 1415. Cinquante mille combattants français (selon un chroniqueur de l’époque, Jean Lefebvre de Saint-Rémy) se font battre à plate couture par… dix mille Anglais! À dix-sept heures, une contre-attaque française le menaçant, le roi d’Angleterre, Henri V, décide de faire égorger tous les Français qu’il a faits prisonniers, et d’en brûler quelques dizaines dans des granges pleines de foin. Tous les Français sauf quelques-uns qui pourraient rapporter une belle rançon.

Charles vaincu, orphelin, veuf…

Parmi les rares épargnés d’Azincourt, voici, le cœur crevé de la douleur d’avoir tout perdu, Charles d’Orléans (1394 – 1465), fils de Louis d’Orléans, frère de Charles VI, assassiné sur l’ordre de Jean sans Peur. Au lendemain de cet assassinat, Valentine Visconti, épouse de Louis, mère de Charles qui n’était alors qu’un adolescent rêveur de seize ans, lui avait fait jurer de venger son père. Valentine était morte de chagrin l’année suivante. Orphelin, Charles devenait veuf en 1409 : Isabelle de Valois, sa cousine germaine, épousée trois ans auparavant – déjà veuve de Richard II d’Angleterre - mourait à vingt ans en mettant leur fille au monde.

Vingt-cinq ans de captivité

Prisonnier d’Henri V, Charles est emmené en Angleterre. Celle qu’il a épousée en 1410 alors qu’elle n’avait que onze ans, Bonne d’Armagnac, meurt deux mois après la défaite d’Azincourt, à seize ans. Est-ce assez de malheurs sur les épaules et dans le cœur de Charles d’Orléans? Non, puisque, personne ne pouvant payer sa rançon, sa captivité va durer vingt-cinq ans! De vingt-quatre à quarante-neuf ans, loin des querelles de cour et de partis, il ne rêve qu’à ce « doux pays de France» qu’il aperçoit parfois des côtes anglaises, par beau temps.

Marie, 14 ans, se marie à Charles

Ballades, rondeaux, chansons et complaintes, aux destinataires difficiles à identifier (Alice Chaucer, l’épouse de son geôlier? Bonne, la disparue? ou bien plus simplement, la France…) se succèdent et composent une œuvre qui va se prolonger au château de Blois où l’exilé s’installe à son retour, en 1440. La dot de sa nouvelle épouse, Marie de Clèves, quatorze ans, a payé en partie sa rançon. Marie est la petite-fille de Jean sans Peur… Le 27 juin 1462, naît Louis, le deuxième enfant du couple – Charles a soixante-huit ans, Marie, trente-six. C’est le futur Louis XII qui régnera sur la France de 1498 à 1515.

Le rondeau : Le temps a laissé son manteau…



Apparu alors que la poésie se sépare du chant au XIVe siècle, le rondeau est une forme poétique caractérisée par sa brièveté qui n’atteint pas, cependant, l’économie du haïku, poème japonais de dix-sept syllabes… Le rondeau, composé de trois strophes (5 vers, 3

vers, 5 vers, ou 4, 2, 4 vers), commence par un vers qui devient refrain à la fin de la 2e strophe et à la fin du poème. Charles d'Orléans a porté ce genre à sa perfection, en en composant plus de quatre cents dans son château de Blois après son retour de captivité. Voici celui que tout écolier peu ou prou a appris, ou tout au moins connu :

Le temps a laissé son manteau



Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie
Et s'est vêtu de broderie,
De soleil luisant, clair et beau.

Il n'y a bête ni oiseau,
Qu'en son jargon ne chante ou crie :
Le temps a laissé son manteau !
De vent, de froidure et de pluie.

Rivière, fontaine et ruisseau
Portent en livrée jolie,
Gouttes d'argent, d'orfèvrerie,
Chacun s'habille de nouveau
Le temps a laissé son manteau.
Charles d'Orléans - *Rondeaux*

La poésie de Charles d'Orléans

Charles, qui s'est défini ainsi : « l'homme égaré qui ne sait où il va», meurt à soixante et onze ans, le 5 janvier 1465. Marie lui survit vingt-deux ans. Douceur et douleur se mêlent dans les vers de Charles d'Orléans comme peut se marier aux rayons du soleil la pluie chagrine. Et cela transforme sa mélancolie en tristesse raffinée, son désespoir en élégante résignation.

En la forest d'Ennuyeuse Tristesse



En la forest d'Ennuyeuse Tristesse,
Un jour m'avint qu'a par moy cheminoye,
Si rencontray l'Amoureuse Deesse
Qui m'appella, demandant ou j'aloye.
Je respondy que, par Fortune, estoye
Mis en exil en ce bois, long temps a,
Et qu'a bon droit appeller me povoye
L'omme esgaré qui ne scet ou il va.

En sousriant, par sa tresgrant humblesse,
Me respondy : « Amy, se je savoye
Pourquoy tu es mis en ceste destresse,
A mon povair voulentiers t'ayderoye;
Car, ja pieça, je mis ton cueur en voye
De tout plaisir, ne sçay qui l'en osta;
Or me desplaist qu'a present je te voye
L'omme esgaré qui ne scet ou il va.

- Helas! dis je, souverainne Princesse,
Mon fait savés, pourquoy le vous diroye?
Cest par la Mort qui fait a tous rudesse,
Qui m'a tollu celle que tant amoye,
En qui estoit tout l'espoir que j'avoye,
Qui me guidoit, si bien m'acompaigna
En son vivant, que point ne me trouvoye
L'omme esgaré qui ne scet ou il va. »

Aveugle suy, ne sçay ou aler doye;
De mon baston, affin que ne fervoye,
Je vois tastant mon chemin ça et la;
C'est grant pitié qu'il couvient que je soye
L'omme esgaré qui ne scet ou il va.
Charles d'Orléans - *Rondeaux*

En la forêt d'Ennuyeuse Tristesse



En la forêt d'ennuyeuse tristesse,

Un jour il m'advint alors que seul cheminant,
Je rencontrai l'amoureuse déesse.
Qui m'appela demandant où j'allais.
Je répondis que par hasard j'étais
En ce bois depuis longtemps exilé
Et qu'à bon droit on pouvait m'appeler
L'homme égaré qui ne sait où il va.

En souriant, par grande gentillesse,
Elle me dit : « Ami, si je savais
Pourquoi tu es mis en cette détresse,
Par mon pouvoir volontiers je t'aiderais
Car jadis je mis ton cœur sur la voie
De tout plaisir, j'ignore qui l'en ôta.
Il me déplaît qu'à présent je te voie
L'homme égaré qui ne sait où il va. »

«Hélas!», dis-je « souveraine princesse,
Vous connaissez ma vie, pourquoi vous la conterais-je?
C'est par la mort qui à tous fait rudesse,
Qui m'a volé celle que j'aimais,
En qui était tout l'espoir que j'avais,
Qui me guidait, si bien m'accompagna
De son vivant; que point ne me trouvais
L'homme égaré qui ne sait où il va. »

Aveugle suis, je ne sais où je dois aller :
De mon bâton, pour point que je ne m'égare,
Je vais tâtant mon chemin çà et là;
C'est grande pitié qu'il convient que je sois
L'homme égaré qui ne sait pas où il va…
Charles d'Orléans - *Rondeaux*

François Villon, le bon garçon…

On ne sait trop qui il est, d'où il vient. Il ne sait où il va. Il est passé par ici, il repassera par la case prison chaque fois qu'il le faudra, pour avoir fauté ici où là. Et toujours, son « plus que père », le chapelain Guillaume Villon, le sauvera. *Lais* et *Testament*, voilà l'héritage de François, prénom de Villon le poète, grand lecteur de Rutebeuf et d'autres, à qui il emprunta certains thèmes, les traitant à sa façon, et les rendant inimitables. Peu d'invention chez cet as de la ballade. Du charme et du venin; une âme avec des bleus partout. Beaucoup de lui, un peu de nous…

Paris, 5 juin 1455, une rixe fait un mort



Paris. Jeudi de la Fête-Dieu, 5 juin 1455. Rue Saint-Jacques, sous le cadran de l'église de Saint-Benoît-le-Bétourné, ainsi nommée parce que son chœur est tourné vers l'ouest et non vers l'est comme pour les autres églises, François de Montcorbier (Villon) se repose sur un banc de pierre en compagnie d'un prêtre nommé Gilles et d'une jeune et belle Ysabeau. Le trio rit, s'amuse, s'esclaffe, quand survient soudain un autre prêtre, Philippe Sermoise. Le trio ne rit plus ni ne s'amuse ni ne s'esclaffe tant ce Sermoise a l'air sombre. Sa colère éclate : c'est à François qu'il en veut. Parce que Ysabeau… et que Ysabeau et François… et qu'elle Ysabeau, avec François… Bien, on a compris…

Sermoise meurt

Le trio se lève, se dirige vers la porte du cloître de Saint-Benoît. Sermoise tire alors une dague cachée sous son manteau, se précipite sur François qui n'a pas le temps d'esquiver le coup : ses lèvres sont fendues, il saigne abondamment. À son tour, il tire sa dague et en donne un coup à Sermoise qui malgré tout attaque encore. François lui lance une pierre au visage. Sermoise tombe. Il est emmené à l'Hôtel-Dieu, et dans la soirée, au bout de son sang, meurt après avoir pardonné à François. Oui mais… la justice enquête et bannit François pour un an.

Paris, Noël 1456 : vol important au collège de Navarre



Paris, nuit de Noël 1456. Le collège de Navarre est désert. Presque désert… On entend des pas furtifs, des froissements d'étoffe, des cliquetis feutrés, et comme un bruit d'écus qui s'entrechoquent. Bientôt, dans la nuit glacée, trois ou quatre ombres glissent contre les murailles, gagnent la rue, disparaissent.

Personne n'aurait connu les auteurs de ce fructueux fric-frac, cinq cents écus d'or, si l'un d'eux n'avait tout raconté un soir de 1457, ivre dans une taverne près de Notre-Dame. Et quel nom livra-t-il, entre autres? François, le même François que celui de la dague meurtrière…

Qui suis-je ?

Vite, François, il faut fuir sinon vous serez pendu! Soit, je m'enfuis à Angers, je tente ma chance auprès du roi René d'Anjou, comme moi poète, mais auparavant, j'écris un *Lais* pour dire adieu, une forme de congé, quarante strophes de huit octosyllabes. Moi, François Villon… Vous, François Villon? Oui et non mon nom, mon vrai nom vous échappera toujours. On m'appelle Monterbier ou Montcorbier, ou des Loges, on m'attribue toute sorte d'ascendance, on me dit noble, ou sorti du ruisseau, mais ce dont je suis sûr c'est que je ne serais rien sans maître Guillaume Villon, professeur de droit ecclésiastique et chanoine de Saint-Benoît-le-Bétourné. C'est lui qui m'a conduit vers le grade de maître es arts, je suis clerc.

Paris, automne 1462, un notaire blessé par des malfrats



Paris, un soir d'automne en 1462. Quatre compères dînent rue de la Parcheminerie à Paris, puis sortent, fort joyeux, vers la rue Saint-Jacques qu'ils comptent remonter jusqu'au cloître de Saint-Benoît-le-Bétourné. Parmi eux, François, notre poète qui vient d'achever l'écriture de son œuvre majeure : *Le Testament*, composé de ballades, d'octosyllabes d'adieux renouvelés aux amis, aux ennemis, aux femmes aimées. Mais… en face du couvent des Marthurins, travaille encore à la lueur des bougies un notaire pontifical, maître Ferrebouc. Le quatuor se met à l'invectiver si bruyamment que Ferrebouc descend. Courte bagarre. Une dague est sortie. Ferrebouc est blessé. La justice cette fois condamne tout le monde au gibet! Villon va être « pendu et estranglé ». Plus de rémission possible, il a été déchu de son titre de clerc qui lui garantissait un jugement auprès du tribunal ecclésiastique.

Est-il mort ?

Que faire? Villon tente sa chance, écrit une ballade de circonstance, l'envoie à la Cour du Parlement… qui commue la peine capitale en bannissement pour dix ans. Le 5 janvier 1463, Villon François est conduit aux portes de Paris. Ordre lui est donné de ne plus y reparaître avant 1473. On ne le reverra jamais. Il était né en 1431. Où est-il mort? Est-il mort? On n'en sait rien! De même que pour les cinq années qui vont de 1457 à 1462, on n'est sûr de rien.

Des questions sur Villon ? Des réponses…

- A-t-il comme on le pense appartenu à la fameuse bande des Coquillards, sorte de mafia de l'époque, qui terrifiait les campagnes? Oui, sans doute…
- A-t-il séjourné à Angers chez le roi René? C'est fort probable.
- Existe-t-il des traces écrites de son errance? Oui, des ballades déposées de sa main parmi celles de Charles d'Orléans au château de Blois, lors d'un concours de poésie.
- Aucun doute, en revanche sur son séjour dans la « dure prison de Meung», à Meung-sur-Loire, en 1461…
- Pourquoi Thibault d'Aussigny, l'évêque d'Orléans, l'y a-t-il jeté? On ne le saura sans doute jamais ; on peut cependant le supposer en lisant ce vers de l'emprisonné : « Je ne suis son serf, ni sa biche… ».
- C'est le passage de Louis XI dans la ville de Meung qui tire Villon de ce mauvais pas.

Une rêverie baroque et violente

Poète notre homme, et truand maladroit, malchanceux. Inventeur? Non, il utilise des formes existantes : ballades, doubles ballades, et reprend le congé - rappelez-vous Jean Bodel d'Arras, Adam de la Halle… Sa poésie pourtant nous touche, plus que toute autre de ces temps troublés de la guerre de Cent Ans, une poésie de la mélancolie, de la nostalgie, de la misère de l'humaine condition, des images des bas-fonds ; la turpitude et le regret du crime pour la première fois hôtes de strophes plus sincères que tous les épanchements doucereux des cœurs de trouvères. Colporteur de son propre mystère, il nous laisse à l'orée d'une rêverie baroque et violente, avec des mots volés dans les enfers et dans son paradis. C'est là qu'il vit.

Villon en œuvres

- *Le Lais* - 1456
- *Le Testament* - 1462

Ballade des dames du temps jadis en moyen français



Dites-moi où, n'en quel pays,
Est Flora la belle Romaine,
Archipiades, ne Thaïs,
Qui fut sa cousine germaine,
Echo, parlant quant bruit on mène
Dessus rivière ou sur étang,
Qui beauté eut trop plus qu'humaine?
Mais où sont les neiges d'antan?

Où est la très sage Héloïs,
Pour qui fut châtré et puis moine
Pierre Esbaillart à Saint-Denis?
Pour son amour eut cette essoine.
Semblablement, où est la roine
Qui commanda que Buridan
Fût jeté en un sac en Seine?
Mais où sont les neiges d'antan ?

La roine Blanche comme un lis
Qui chantait à voix de sirène,
Berthe au grand pied, Bietrix, Aliz,
Haramburgis qui tint le Maine,
Et Jeanne, la bonne Lorraine
Qu'Anglais brûlèrent à Rouen;
Où sont-ils, où, Vierge souvraine?
Mais où sont les neiges d'antan ?

Prince, n'enquerrez de semaine
Où elles sont, ni de cet an,
Que ce refrain ne vous remaine :
Mais où sont les neiges d'antan ?
François Villon - *Le Testament*, 1462

Ballade des dames du temps jadis en français d'aujourd'hui



Dites-moi où, en quel pays,
Est Flora, la belle Romaine,
Alcibiade et Thaïs,
Qui fut sa cousine germaine;
Écho, qui parle quand bruit on mène
Sur la rivière ou sur l'étang,
Et qui eut beauté surhumaine.
Mais où sont les neiges d'antan ?

Où est la très sage Héloïse,
Pour qui fut châtré puis moine
Pierre Abélard à Saint-Dénis?
Pour son amour il subit cette peine.
Semblablement où est la reine
Qui ordonna que Buridan
Fût jeté en sac dans la Seine?
Mais où sont les neiges d'antan ?

La reine Blanche comme lis,
Qui chantait à voix de sirène;
Berthe au Grand Pied, Béatrix, Aélis,
Eremberg, qui possédait le Maine,
Et Jeanne la bonne Lorraine,
Qu'Anglais brûlèrent à Rouen,
Où sont-elles, où, Vierge souveraine?
Mais où sont les neiges d'antan?
François Villon - *Le Testament*, 1462

Les grands rhétoriqueurs

Où sont les poètes dans la deuxième moitié du XVe siècle, après Villon, et au début du XVIe? Où trouve-t-on leurs traces? On les a dits longtemps absents, ou plutôt incompétents, légers, frivoles, navrants aussi… Mais qui donc a dit cela, et ceci : leurs écrits ne vaudraient pas tripette? C'est au XIXe siècle qu'on les méprisa de la sorte et qu'ils tombèrent dans une

disgrâce où les plongeaient les censeurs d'alors : il fallait que la poésie pensât, qu'elle s'engageât, qu'elle s'élevât, ah, là là! Et les mots devenus jeux sous la plume de nos poètes de la fin du XVe siècle et du début du XVIe, tout cela leur parut fumeux, gratuit, stupide!

On vous a aimés

Pourtant, Jean Meschinot, Jean Molinet, Guillaume Crétin, Jean Lemaire de Belges et Jean Marot, vos œuvres travaillées, virtuoses, amusantes, sans autre objet que celui d'une célébration du prince pour son éclat, ou du verbe pour le verbe, n'ont pas déplu en votre temps, on vous a célébrés, on vous a aimés, on vous a trouvés drôles, par exemple quand Jean Lemaire de Belges écrit ses *Épîtres de l'Amant vert*… Qui donc est cet amant vert? C'est le perroquet de Marguerite de Provence, mort de désespoir parce que sa maîtresse l'a quitté pour rejoindre son père. Pauvre Marguerite qui est désespérée, elle aussi, car son beau Philippe le Beau est mort à trente-quatre ans et le poète tente de tirer sa duchesse hors du deuil…

La première épître de l'Amant vert (extrait)



Tu es cruelle ou au moins trop sévère
Vu que ton œil qui en deuil persévère
N'aime couleur qui ne soit noire ou obscure
Et se moque bien du vert ou de la gaieté.
Or, plût aux dieux que mon corps assez beau
Fût transformé pour cette heure en corbeau,
Et mon collier vermeil et purpurin
Fût aussi brun qu'un More ou Barbarin.
Alors, ma triste laideur te plairait,
Cela me vaudrait mieux que ma belle verdeur.

Tailleurs de vers

Quelle finesse, ces épîtres, quelle ironie tendre. Vous pratiquez aussi tous les jeux que les mots permettent en de petits poèmes rébus ou acrostiches ou autres… Alors, avec cette distance myope des époques à la mémoire partisane, on vous a nommés, au XIXe siècle, les grands rhétoriqueurs, autrement dit les petits joueurs de syllabes, les bricoleurs de vers, les faiseurs de formes si variées qu'elles confinent à l'informe. On vous a trouvés dissipés, inconstants, bref, on vous a jugés insignifiants. Justice vous est rendue au XXe siècle où vos jeux sont repris, remis en nourrice, ils s'épanouissent car s'ouvre le temps où devenu majeur, le mot fait jeu égal avec le sentiment. Et l'on s'amuse à l'Oulipo de Queneau comme vous le fîtes en votre temps. Il fallait comprendre qu'à votre époque la langue française se stabilise et que les poètes explorent ses ressources.

Petit jeu de Molinet…

Voici un exemple des amusements des Grands Rhétoriqueurs. Ici, c'est Jean Molinet qui joue avec son nom :

> - Molinet n'est pas sans bruit, ni sans nom non
> - Il a son son et comme tu vois voix…

La voix de son maître

Où pratiquer cette recherche sinon auprès de ceux qui assurent la stabilité du pays : les princes en leur cour, qui se font mécènes et s'appellent roi de France, duc ou duchesse de Bretagne, ou duc de Bourgogne. Oui, les grands rhétoriqueurs célèbrent leurs maîtres, oui, ils écrivent des poèmes de circonstance qui n'ont guère d'intérêt aujourd'hui, mais ils nous laissent à travers leurs acrobaties d'écriture un héritage brillant comme un diamant dont les facettes s'appellent pages de livres et qui sont dignes d'orner nos mémoires.

La poésie en jeux



Les grands rhétoriqueurs multiplient les jeux, les défis, les formes, les audaces, ils jouent avec la langue française. Voici quelques-uns de leurs jouets favoris…

> - acrostiche - poème dont la première lettre de chaque vers forme un mot lu verticalement
> - palindrome – phrase qu'on peut lire de gauche à droite et de droite à gauche
> - rimes équivoquées – mêmes sonorités de mots mais mots différents : mort sûre et morsure
> - rébus - fin de vers formant un mot avec une lettre : petit s pour petitesse
> - fatras – poème en 13 octosyllabes, proche de la fatrasie, poème du non-sens où les images sans lien délirent joyeusement

Chapitre 3

Faites la guerre, pas l'amour

Dans ce chapitre :

- Le rôle de la chanson de geste
- Technique du jongleur
- Les chansons de geste les plus célèbres

Bien établis dans leurs seigneuries, les nobles en leur château, après avoir décliné sur tous les tons et de toutes les façons la fin'amor et l'amour courtois, s'ennuient et rêvent d'aventures. Les chansons de geste, longs poèmes en décasyllabes ou alexandrins, vont leur apporter sur un plateau – celui des jongleurs – des héros, des exploits, des récits édifiants, fantastiques ou pittoresques, tout pour se préparer l'esprit à toutes les conquêtes ou reconquêtes, à toutes les croisades.

Le langage des gestes

Retour vers 1100 pour entendre l'écho d'un genre qui a vécu presque cinq cents ans, du Xe au XVe siècle : la chanson de geste, poésie épique en décasyllabes (vers de dix syllabes) ou en alexandrins (vers de douze syllabes). Chanson de geste? S'agit-il de chanter en mimant ce qu'on dit, en faisant de grands gestes, des effets de manche? Point du tout : geste en ce cas est du genre féminin. C'est le pluriel neutre substantivé du participe passé du verbe latin *gerere* qui signifie faire ou accomplir – en plus simple : le verbe latin est devenu un nom (un substantif). La geste est un genre pratiqué depuis fort longtemps : à Rome on raconte déjà les *res gestae*, c'est-à-dire les choses accomplies, les actions civiles, politiques ou militaires qui ont pour point commun de rapporter sur le mode épique les épisodes glorieux de la vie des braves.

La lutte contre les forces du mal

Lorsque le jongleur ou le ménestrel interprète une chanson de geste, il raconte donc les exploits de héros des temps passés, leurs faits et gestes - ici aussi, dans cette expression, les faits et gestes, le mot geste est du féminin et désigne les faits accomplis, et n'a rien à voir avec la gesticulation. Allons, jongleurs et ménestrels, les seigneurs et leurs dames vous attendent, il faut leur raconter l'Histoire, la leur ramentevoir!

Ramentevoir l'histoire…

« Oyez, oyez, bonnes gens… Oyez *La Chanson de Roland*…» Le jongleur vient d'annoncer son programme. Vous savez que va être chantée *la matière de France*, c'est-à-dire l'histoire de votre pays, et particulièrement celle du VIIIe siècle tout imprégnée des exploits guerriers du Grand Charles : l'empereur Charlemagne! Sur le sol de l'immense salle à manger du château, on a répandu des herbes odorantes, les dames ont revêtu leurs beaux atours, étoffes de velours rouge et col d'hermine. Les damoiseaux et damoiselles affichent leur jeunesse splendide. Les hommes en grands habits de fête, vaste chapeau sur la tête, devisent et rient bruyamment. Tous sont assis à la table disposée en fer à cheval ; ils sont sans vis-à-vis, de sorte que le spectacle puisse être vu de tous, aisément. Tambourins, fifres, silence : voici le jongleur.

Carles li reis

Premier vers : *Carles li reis, nostre emepereres magnes…* Le personnage principal est annoncé dès les premiers mots – c'est une constante dans les chansons de geste. Et maintenant, écoutons la première laisse! Qu'est la laisse? C'est une strophe de longueur fort variable dont chaque vers se termine par la même assonance, le même son vocalique et, dès 1170, par la même rime. On trouve des laisses de sept, douze, quatorze vers, etc. dans *La Chanson de Roland*. Dans d'autres chansons, cette longueur est variable également, les strophes pouvant alors atteindre plusieurs centaines de vers. La laisse correspond à un mouvement du récit. Lorsqu'elle est terminée, le jongleur – et les auditeurs – souffle un peu, ou bien les acrobates entrent en scène pour mimer ce qui a été raconté, ou ce qui vient. Écoutons les laisses suivantes. Avez-vous remarqué? Chaque début de laisse reprend un vers, ou bien identique au premier ou au dernier de la précédente, ou composé des mêmes mots initiaux.

Les pouvoirs de la parataxe



Le jongleur prend plaisir à accentuer les assonances. Chante-t-il? Pas vraiment, il psalmodie, scande son récit, cela crée un curieux effet, une sorte d'envoûtement. Il change de ton au fil de la laisse, tantôt grave et lent, tantôt pressé comme un galop, tantôt aigu comme la pointe d'une épée.

Écoutez : les groupes de mots se succèdent sans liaison grammaticale, ils sont juxtaposés, la subordination n'existe presque pas! La narration est faite d'images coupées net, et cela donne du rythme, de la vivacité, comme savent les créer certains réalisateurs au cinéma. Ce procédé de juxtaposition des groupes, des images porte le nom savant de *parataxe*.

4002 décasyllabes!

La Chanson de Roland que vous écoutez, composée vers 1070, copiée entre 1140 et 1170 comporte 4 002 vers en 291 laisses, ce qui demande plusieurs jours de représentation. Les vers sont de dix syllabes, le décasyllabe est la longueur idéale pour la chanson de geste, même si plus tard, vous trouverez des chansons en vers de douze syllabes – les alexandrins. Chaque décasyllabe se compose d'un ensemble de quatre syllabes suivi d'un deuxième ensemble de six syllabes ; le public d'alors est accoutumé à ce rythme qui permet toute sorte d'effets, de répétition. C'est presque une marche militaire, un roulement de syllabes qui

annonce celui des tambours, une invitation à l'héroïsme, une sorte de permanent «À l'attaque ! », tout cela mâtiné de passages pathétiques, telle la mort d'un héros, ou poétiques, ou moraux. Il faut charmer, embrigader, éduquer…

Chansons de geste en cycles

Les chansons de geste peuvent être classées en cycles thématiques. Les trois premiers cycles montrent un affaiblissement du pouvoir impérial et de l'esprit féodal.

> - Le premier est la geste du roi où sont rapportés de façon avantageuse, poétique ou épique, les événements de la vie de Charlemagne et de certains de ses pairs. Ce cycle comprend *La Chanson de Roland*, *Le pèlerinage de Charlemagne*, *Huon de Bordeaux*, *Berthe aux Grands Pieds*. L'empereur y apparaît en souverain puissant et respecté.
> - Le deuxième est le cycle de Garin de Monglane ou cycle de Guillaume d'Orange, composé de vingt-quatre chansons, où sont décrits de multiples combats contre les Sarrasins avant et après Roncevaux. *Le Couronnement de Louis*, *Aliscans*, *Girard de Vienne*, *Aimeri de Narbonne*, *Charroi de Nîmes* font partie de ce cycle. La puissance de l'empereur y est mise en doute.
> - Le troisième est le cycle des vassaux révoltés, ou geste de Doon de Mayence ; *Girart de Roussillon*, *Raoul de Cambrai*, *Renaud de Montauban* composent ce cycle. Des barons, des comtes se révoltent contre le roi ou l'empereur.
> - Le quatrième est le cycle de la croisade et comprend *La Chanson d'Antioche* - dont vous lûtes au début de cette partie un extrait -, *La Chanson de Jérusalem*.
> - D'autres gestes qui n'ont pas leur place dans ces cycles sont chantées et rapportent par exemple les événements de la croisade contre les Albigeois (les Cathares).

Les chansons à succès

Voici trois chansons de geste qui, en leur temps, obtinrent un succès comparable à celui qui a hissé au sommet du succès nos plus grands ménestrels modernes. De la soumission à l'autorité dans *La Chanson de Roland*, à la révolte dans *Renaud de Montauban*, en passant par les fantaisies de *Huon de Bordeaux*, c'est un cycle d'histoire qui se dessine sous nos yeux, cycle de vie, sans cesse répété dans le passé, ou aujourd'hui.

Roland de Roncevaux

La Chanson de Roland se trouve depuis des siècles en tête du classement des chansons de geste. Que raconte-t-elle ? Voyons d'abord la légende, puis la réalité…

L'embuscade

4 002 vers… Un peu trop long pour vous qui n'avez pas l'intention de partir en croisade? Eh bien résumons l'histoire : l'action se passe en 778. Charlemagne revient d'Espagne où sa campagne contre les Maures n'a pas remporté un franc succès. De plus, Ganelon, beau-frère

de Charlemagne est jaloux de la préférence que celui-ci accorde à son neveu : le comte Roland, pair de France, gardien des Marches de Bretagne. Ganelon, complice de Marsile, le roi fourbe de Saragosse tend une embuscade à son rival : il s'est arrangé pour que les vingt mille hommes de Roland ferment la marche et se trouvent ralentis dans les gorges de Roncevaux. C'est alors que les quatre cent mille - dans la chanson seulement… – musulmans de Marsile fondent sur les valeureux chevaliers de Roland qui se retrouvent donc à un contre vingt! Les combattants héroïques se retrouvent à terre, transpercés de mille coups! Forcément, ils en meurent…

La défaite

Roland résiste jusqu'au bout, mais il est vaincu par le nombre. Avant de trépasser, il voit étendu son cher compagnon Olivier, dont l'épée Hauteclaire est devenue inutile; il se met à pleurer! Alors, seulement, il sonne de l'olifant, cette trompe qui, utilisée plus tôt, eût joué la sirène du danger et averti Charlemagne et son avant-garde : ils eussent fait demi-tour! Sa dernière minute arrivée, Roland ne veut pas que sa fidèle épée Durandal tombe aux mains des païens de Marsile : il tente de la briser sur un rocher. Durandal ne se brise pas, elle rebondit vers le ciel, mais le rocher, lui, est fendu. Aujourd'hui encore, on peut voir une brèche de quarante mètres de large, de cent mètres de hauteur, au-dessus du cirque de Gavarnie (bien loin du col de Roncevaux…) Trop fort, Roland!

Le triomphe

Roland meurt - longuement, en plusieurs laisses de 8, de 12, de 14 vers… Charlemagne qui a entendu l'olifant est accouru avec toute sa troupe au triple galop : trop tard! Alors se produit un prodige qui montre bien que Dieu est dans le camp de Charlemagne, même s'il demeure invisible : le soleil arrête sa course! Oui, le soleil demeure immobile quelques heures, le temps pour Charlemagne et ses compagnons d'aller châtier les païens en fuite ! Marsile est défait. Baligant, l'émir de Babylone, qui venait à son secours avec les soldats de quarante royaumes, est tué par Charlemagne qui peut entrer dans Saragosse ; Marsile en périt de chagrin, sa femme Bramidoine se convertit au christianisme. Charlemagne rentre à Aix-la-Chapelle. Là-bas, Aude, la fiancée de Roland, meurt sur le coup en apprenant que son héros ne reviendra jamais plus. Et Ganelon, le félon? Il est écartelé devant une foule immense!

La réalité

Que s'est-il passé en réalité? L'avant-garde de l'armée – Charlemagne à sa tête - repasse les Pyrénées le 15 août 778, tandis que Roland – préfet des Marches de Bretagne – commande l'arrière-garde. Celle-ci est ralentie, pour ne pas dire encombrée, par des centaines de lourds chariots chargés du butin amassé çà et là pendant le séjour espagnol. En franchissant le défilé de Roncevaux, elle tombe dans une embuscade tendue par une bande de Vascons, les ancêtres des Basques. Malgré une défense héroïque, Roland, tous ses compagnons, tous ses soldats, sont passés au fil de l'épée. Dans la réalité, point d'Olivier, l'ami fidèle, point de Ganelon… Beaucoup d'autres personnages de la chanson ne sont que des fictions – des symboles surtout : la fidélité, l'amitié, la bravoure, la trahison. En 778, on parle à peine de cette embuscade. Eginhard qui suit toute sa vie Charlemagne comme son ombre la mentionne en précisant que les Vascons ne purent être châtiés parce qu'ils s'enfuirent immédiatement dans les montagnes. Il ne mentionne pas que le soleil arrêta sa course…

Jouez au jongleur



Avec cette laisse 173 où l'on voit Roland qui frappe le rocher avec son épée Durandal, vous pouvez vous imaginer le jongleur déclamant, scandant les vers sur le schéma 4/6 : Rollant ferit (4 syllabes) en une perré bise (6 syllabes) Plus en ababt (4) que jo ne vos sai dire (6) et ainsi de suite. Par ailleurs, remarquez la fin des vers, l'assonance de cette laisse repose sur le son « i », la laisse 174 est en « an », la 175 en« u »… Appuyez bien ce son « i », tentez de lui donner une portée pathétiiiiiique, si vous le pouvez. Allons, jongleur, à vos décasyllabes!

Durendal en laisse et en langue d'oïl



Rollant ferit en une perre bise.
Plus en abat que jo ne vos sai dire.
L'espee cruist, ne fruisset ne ne brise,
Cuntre ciel amunt est resortie.
Quant veit li quens que ne la freindrat mie,
Mult dulcement la pleinst a sei meisme :
«E! Durendal, cum es bele et seintisme!
En l'oriet punt asez i ad reliques,
La dent seint Perre et del sanc seint Basilie
E des chevels mun seignor seint Denise;
Del vestement i ad seinte Marie :
Il nen est dreiz que paiens te baillisent;
De chrestiens devez estre servie.
Ne vos ait hume ki facet cuardie!
Mult larges teres de vus avrai cunquises,
Que Carles tent, ki la barbe ad flurie;
E li empereres en est ber et riches. »

Durendal en laisse et en français moderne



Roland frappe sur une pierre grise.
Il en abat plus que je ne sais vous dire.
L'épée grince, mais elle ne se rompt ni ne se brise.

Vers le ciel elle a rebondi.
Quand le comte voit qu'il ne la brisera pas,
Tout doucement il la plaint en lui-même :
«Ah! Durandal, comme tu es belle et très sainte!
Dans ton pommeau d'or, il y a bien des reliques,
Une dent de saint Pierre et du sang de saint Basile
Et des cheveux de monseigneur saint Denis,
Et du vêtement de sainte Marie.
Il n'est pas juste que des païens te possèdent :
C'est par des chrétiens que tu dois être servie.
Ne soyez pas à un homme capable de couardise!
J'aurai par vous conquis tant de terres immenses
Que tient Charles dont la barbe est fleurie!
Et l'empereur en est puissant et riche. »

Huon de Bordeaux occit Charlot !

De la fantaisie, parfois débridée, de la rêverie, des aventures féeriques. *LaChanson de Huon de Bordeaux* qui totalise dix mille décasyllabes, rompt avec la solennité du genre. Écrite au milieu du XIIIe siècle, elle témoigne de l'émancipation du monde féodal qui s'écarte de l'autorité du souverain.

Un coup de Charlot

Seguin de Bordeaux a deux fils : Huon et Gérard. Amaury de la Tour, qui convoite leurs terres, les accuse de refuser l'hommage à Charlemagne. Celui-ci les convoque à sa cour où ils comptent s'expliquer, mais en chemin, Amaury qui s'est fait un complice de Charlot, le fils de l'empereur, les attaque! Gérard est grièvement blessé par un coup de Charlot. Huon veut secourir son frère ; il y met un peu trop de conviction et tue Charlot! Charlemagne décide alors de faire exécuter l'assassin de son fils. Cependant, sur l'intervention de l'oncle du condamné, substitue à la peine de mort une série d'épreuves dont Huon devra revenir vainqueur.

Esclarmonde baisée trois fois

Et quelles épreuves ! Il doit quitter la France et s'en aller insulter le roi de Babylone, l'amiral Gaudise. Il doit s'inviter à sa table et tuer le premier de ses barons. Gaudise a une fille magnifique : Esclarmonde. Huon doit la baiser avec feu, trois fois (sur la bouche). Enfin, il doit rapporter à Charlemagne pour gage de soumission de la part de Gaudise, quatre de ses dents et sa barbe qui lui aura été arrachée! Huon commence son voyage par Rome, où il se confesse au pape. Puis il traverse ensuite la Syrie, témoin de mille merveilles.

Folle amoureuse…

Huon fait ensuite la connaissance du nain Aubéron, roi du pays féerique de Monmur. Ce nain qui possède la beauté et l'immortalité des dieux est le fils de Jules César et de la fée Morgue. Il prend Huon en amitié, lui conseillant de suivre toujours les conseils qu'il lui

donne. Mais Huon est trop étourdi pour se les rappeler, et le nain se fâche souvent contre lui. Huon parvient cependant à accomplir les trois obligations, mais ce qu'il n'avait pas prévu, c'est qu'ayant baisé avec une fougue sans mesure la bouche de la belle Esclarmonde, celle-ci est tombée folle amoureuse de lui!



Avatars d'Aubéron

Le nain Aubéron – personnage sans doute emprunté à l'Alberich de la légende des Nibelungen, épopée germanique écrite vers 1200 - a poursuivi son existence dans la création littéraire et musicale. En effet, William Shakespeare lui donne un rôle dans son drame *Le Songe d'une nuit d'été* – on jouait à cette époque une adaptation théâtrale de *Huon de Bordeaux* en Angleterre. Le compositeur et chef d'orchestre allemand Carl-Maria von Weber écrit, en 1826, un opéra intitulé *Oberon*. Il meurt la veille de la première représentation.

Huon au paradis

Huon s'enfuit avec elle du palais de Gaudise qu'il a tué, sans oublier de lui arracher la barbe et de lui extraire quatre dents. Aubéron conseille à Huon de ne pas partager le même lit qu'Esclarmonde avant de l'avoir épousée. Huon n'en fait qu'à sa tête, et la jeune fille lui est enlevée. Il va la retrouver après mille aventures et pouvoir rentrer en France après son mariage célébré par le pape. Mais en France, son propre frère, aidé du traître Ganelon - que vous avez déjà rencontré dans *La Chanson de Roland*… – lui tend un piège. Huon est sauvé encore une fois par Aubéron qui lui promet une place dans son pays de féerie : le paradis!

Paroles du jongleur

La Chanson de Huon de Bordeaux compte 10 553 décasyllabes qui, après réflexion, ne figureront pas tous dans cet ouvrage… En voici quelques-uns, le début et la fin, paroles du jongleur.

Le début et la fin de la chanson d'Huon



Segnours, oiiés - ke Jhesus bien vous fache,
Li glorieus ki nous fist a s'ymage! –

Boine canchon estraite del lignaige
De Charlemaine a l'aduré coraige […]

Vous ki m'avés de vos deniers donné,
Que Diex vous laist tés oevres demener
Q'en paradis vous meche reposer,
Et moi aveuc ki le vous ai conté.

En français moderne



Seigneurs oyes - que Jésus bien vous fâche,
Lui qui glorieux nous fit à son image –
Bonne chanson extraite du lignage
De Charlemagne au courage sans faille […]

Vous qui m'avez de vos deniers donné,
Que Dieu vous laisse conduire vos affaires
Qu'en paradis vous puissiez reposer
Et moi avec qui vous ai diverti.

Les Quatre Fils Aymon et leur cheval magique

Chanson du troisième cycle de la geste des héros, *Renaud de Montauban* met en scène les quatre fils Aymon et leur cheval magique, Bayard, qui déplace tant d'air quand il galope qu'en Ardenne on dit encore lorsque le vent souffle que ce sont les fils Aymon et leur cheval qui passent… Cette chanson, qui met en scène la résistance à l'autorité, est écrite au début du XIIIe siècle par Hugues de Villeneuve.

Échec et mat



Très en colère, Charlemagne! Alors que Renaud, l'un des fils du duc Aymon, jouait aux échecs avec son neveu Bertolais, un différend survient entre eux. Renaud se lève, Bertolais lui fait face. Les épées sortent de leur fourreau, s'activent. Berthelais tombe, mort. Évidemment, la colère de Charlemagne étant l'équivalent d'un cyclone des tropiques, ou d'un ouragan des steppes, Renaud prend ses jambes à son cou, avec ses frères Allard,

Richard et Guiscard. Leur moyen de locomotion est plutôt original, c'est un cheval à quatre places en ligne, appelé Bayard, si puissant que son déplacement provoque une sorte de tornade déchaînée. Voilà une chanson où souffle l'esprit, sans doute, mais surtout le vent…

Méchant Charlemagne !

Les frères se réfugient dans une forêt d'Ardenne. Aidés de l'enchanteur, et sans doute architecte et maçon, Maugis, ils bâtissent un château sur une crête qui domine la Meuse. Las : Charlemagne les retrouve et assiège la forteresse. Il finit par amnistier les frères à condition qu'ils partent en croisade et lui laissent leur cheval magique. Fourbe et méchant, Charlemagne, qui joue dans cette chanson un rôle inhabituel, fait lier les pieds du cheval Bayard qui est jeté dans un fleuve. Mais magique Bayard est plus fort que Charlemagne. Il réussit à sortir vivant du fleuve et rejoint les quatre frères. Mille aventures les attendent pendant la croisade, puis Renaud finit sa vie en partageant celle des ouvriers qui construisent la cathédrale de Cologne.

Moyen Âge : tableau récapitulatif

842 : *Serments de Strasbourg*

- 880 : *Cantilène de sainte Eulalie*
- 1110 : Chansons de Guillaume d'Aquitaine
- 1150 : *La Chanson de Roland*
- 1160 : Chansons de Bernart de Ventadour
- 1170 : *Lais* de Marie de France
- 1200 : *Renaud de Montauban*, Hugues de Villeneuve
- 1200 : *Congé* de Jean Bodel
- 1250 : *Huon de Bordeaux*
- 1270 : *Congé* d'Adam de la Halle
- 1280 : *Yvain ou le Chevalier au lion*, Chrétien de Troyes
- 1280 : Dits et chansons de Rutebeuf
- 1300 : *Le Roman de la Rose*, Jehan de Meung
- 1370 : Chansons de Guillaume de Machaut
- 1380 : Ballades d'Eustache Deschamps
- 1400 : Poèmes de Christine de Pisan
- 1450 : Rondeaux de Charles d'Orléans
- 1460 : *Le Testament* de François Villon

Deuxième partie

Le XVIe siècle : la poésie au pouvoir !



Dans cette partie…

Après une entrée en fanfare dans le XVIe siècle par l'éclatante victoire de Marignan, la France va passer son siècle à torturer sa spiritualité, les catholiques massacrant les protestants et inversement. Que fait la poésie? Tout en poursuivant son petit train de réforme ou de maintien des formes, elle s'adapte aux situations entre le supportable et l'insoutenable. Clément Marot, ballotté entre papistes et huguenots, choisit une prudente malice. À Lyon, on se concentre sur le sonnet. Et sur la montagne Sainte-Geneviève, dans un Paris chahuté, Du Bellay, Ronsard et la Pléiade proclament que la France est majeure, qu'elle peut en perdre son latin pour s'installer dans une langue française riche de mille trouvailles, œuvre de ses poètes. Ainsi se trouve portée au rang de force politique la poésie. Qu'elle en profite… cela ne se reproduira pas. Déjà, sous Henri III, Desportes le léger clôt le XVIe siècle avec ses mignardises pendant que d'Aubigné livre comme un beau diable des combats déjà perdus. La poésie des douteurs se livre, déroutée, au Grand Siècle dompteur.

Chapitre 4

Formes et Réforme

Dans ce chapitre :

- Les poètes et la Réforme
- L'École de Lyon
- La naissance du sonnet

***S**ur fond de réforme religieuse, les formes poétiques se diversifient, s'affirment, se renouvellent. C'est Marot, l'aventurier de la rime, le protégé de François Ier, le joyeux poète, qui balance entre catholiques et protestants, flou sur la Réforme, ferme sur la forme : rondeaux, ballades, blasons, élégies, épîtres, épigrammes jaillissent de sa plume légère, frivole parfois. C'est à Lyon une école qui, autour de Maurice Scève, s'imprègne des influences italiennes, et installe peu à peu sur son trône le prince des poèmes : le sonnet.

Clément Marot, l'ado…

Champion du rondeau, de l'épître, des rimes équivoquées, héritage des grands rhétoriqueurs, voyageur, bagarreur, joyeux drille, malicieux, audacieux, élégant en tout temps, en tout lieu, voici Marot, le catholique et protestant, en un seul Dieu…

« Espèce de sagouin ! »



« Marot, vous n'êtes qu'un maraud!»; « Sagon, vil sagouin!»; « Allons, Marot, allons, Sagon, calmez-vous, allons… » ; « Marau… Sagouin… Mar… Sag… ». Cette querelle se déroule dans la cour du château d'Alençon, le 16 août 1534, lors du mariage d'Isabeau d'Albret. Rien ni personne ne peut calmer la colère de l'un, la fureur de l'autre, pas même vous, lecteur, qui voyez sous vos yeux Marot, ce poète virevoltant, malicieux, délicieux, harcelé par un Sagon poétaillon… Et le ton monte encore : «Vil maraud, hérétique, hérét…» Ah! C'est donc de cela qu'il s'agit : Marot affiche sa sympathie pour les protestants, Sagon appartient au clan des irréductibles catholiques. «Hérétique? Qui? Moi?...» Clément, non, Clément, ne sortez pas de son fourreau votre poignard, non, ne levez pas la main sur ce… Retenu par vos amis, Clément, vous n'irez pas plus loin : Sagon sans arme s'est enfui. Mais sa galopade a fait tant de bruit qu'on en parle encore aujourd'hui.

Tel père, tel fils : Jean et Clément

Ah, Marot! Clément soupe au lait! Le Clément de ces dames qui succombent aux charmes de la rime, Clément le tombeur, le beau parleur, Clément de la joute amoureuse, et de tous les combats, le vers en première ligne. Clément, fils de son père Jean, « Jehan des Maretz, alias Marot ». Jean Marot, l'ami de Jean Meschinot, de Lemaire de Belges, de tous les rhétoriqueurs dont il fait partie, est né à Mathieu, près de Caen, en 1464. Faillite à Caen, le voici en Quercy, à Cahors, en terre occitane d'où ses ancêtres, peut-être, étaient originaires. C'est là que naît, en 1496, Clément.

Le chant royal de Jean



Jean, chapelier qui vivote, pauvre de bien, riche de savoir, autodidacte, est introduit à la cour d'Anne de Bretagne qui l'apprécie. Chantre des fastes et batailles de Louis XII jusqu'en 1515, il est valet de garde-robe de François Ier entre 1516 et 1524, année de sa mort. Poète, Jean Marot? Oui, connu, reconnu en son temps champion du rondeau, de la ballade, du chant royal (cinq strophes de onze décasyllabes ABABBCCDEDE; le onzième vers est le refrain ; un quintil – strophe de cinq vers – termine le chant ; cet «envoi» se termine par le refrain). Il lègue à Clément sa charge de valet de François Ier, et tous ses talents. Marot vit, Marot aime, suit la cour au camp du Drap d'or en 1521. François Ier y accueille le roi d'Angleterre Henri VIII, cherche à l'éblouir. En vain. Puis, c'est l'Italie, en 1525, la défaite de Pavie.



Marot à Pavie?

Dans une lettre à un ami datée du 27 août 1687, Messire Roger de Rabutin , genre de bacchus militaire et lettré du Grand Siècle, cousin de Madame de Sévigné, écrit ceci : *«À ce propos, je vous veux conter ce que fit Marot après la bataille de Pavie. Marot, un des valets de chambre de François Ier, ayant été blessé au bras à la bataille de Pavie, écrivit à une femme qu'il aimait en France, le détail de cette journée, et comment il y avait été blessé; et après avoir badiné sur les blessures que lui avaient faites ses amis et ses ennemis, il finit sa lettre comme je vais finir la mienne: Celle du bras journellement s'amende / Celle du cœur, je vous la recommande»*. La participation de Marot à Pavie est mise en doute par certains: ils n'ont pas lu Rabutin… Pavie, 1525, François Ier encerclé, fait prisonnier par les troupes de Charles-Quint, est mis en geôle en Espagne…

Clément, mangeur de lard

Après la bataille de Pavie, Marot retrouve à Paris son grand amour : Isabeau. Qui d'elle ou de lui soupçonne l'autre d'inconstance? Qu'importe ! Mais en voici la conséquence : Isabeau accuse Marot d'avoir « mangé lard en carême», ce que la religion catholique interdit alors que la religion réformée, protestante, s'en bat l'œil ! Puisqu'il a mangé ce lard, Marot devient un hérétique. Nicolas Bouchart, docteur en Sorbonne, le fait enfermer à la prison du Châtelet - il la décrit dans son poème *L'Enfer*. La situation est grave : à tout instant, l'affaire de Clément peut aller de telle sorte qu'il se retrouve sur un bûcher, et qu'il parte en fumée comme d'autres hérétiques déjà rôtis à Paris! Et le roi François, prisonnier en Espagne, n'est pas là pour le protéger du fanatisme. Clément s'en tire in extremis : l'évêque de Chartres, son ami Louis Guimart, le fait transférer chez lui, et lui donne pour prison sa maison… François Ier revenu, Clément est libéré. C'est à ce moment qu'il tombe amoureux d'Anne d'Alençon pour qui il écrit de délicates petites pièces de vers, tel ce rondeau : *De sa grande amie*.

De sa grande amie



Dedans Paris, Ville jolie,
Un jour passant mélancolie
Je pris alliance nouvelle
À la plus gaie damoiselle
Qui soit d'ici en Italie.

D'honnêteté elle est saisie,
Et crois selon ma fantaisie
Qu'il n'en est guère de plus belle
Dedans Paris.

Je ne vous la nommerai mie
Sinon que c'est ma grand amie,
Car l'alliance se fit telle,
Par un doux baiser, que j'eus d'elle,
Sans penser aucune infamie
Dedans Paris.
Clément Marot - *L'Adolescence clémentine*, 1532

Le poète en cavale…

Libre, Marot. Sage? Non : un soir de 1527, il est témoin du transfert d'un pauvre bougre par quatre archers du guet. Il n'écoute que son cœur, bouscule les archers, le supposé bandit s'enfuit, mais lui, Marot, se retrouve au cachot. Il raconte en un poème cette aventure au roi qui en rit, le fait délivrer… Huit années passent. Et tout va pour le mieux. Le roi catholique François et sa sœur, Marguerite de Navarre, acquise aux idées des réformés, le préservent de tout danger. Il se marie, publie son recueil *L' Adolescence clémentine* (1532) ; de plus, il réédite les poésies de Villon. Bonheur, succès.



Expert en épîtres

Multiple, jaillissant toujours de la plus soleilleuse des malices, l'inspiration de Marot ne se contente pas des formes déjà utilisées par les générations qui le précèdent. En bon humaniste, il fouille dans les genres anciens pour y trouver l'épître, peu pratiquée (la lettre, du latin *épistola*). Il excelle dans ces pièces de bonne dimension, la plupart du temps en décasyllabes. C'est une épître au roi qui sauve Marot du cachot où il a été jeté pour avoir mangé lard en carême. Pur héritage du gène rhétoriqueur de Marot père, elle joue avec les rimes calembour, les rimes équivoquées. Voici par exemple le début de celle qui fit tant rire François Ier qu'il ordonna qu'aussitôt son poète fût sorti de sa geôle :

En m'ébattant je fais rondeaux en rime,
Et en rimant bien souvent je m'enrime;
Bref, c'est pitié d'entre nous rimailleurs,
Car vous trouvez assez de rime ailleurs,
Et quand vous plaît mieux que moi rimassez,
Des biens avez et de la rime assez :
Mais moi, à tout ma rime et ma rimaille,
Je ne soutiens (dont je suis marri) maille […]

Clément en Italie



Hélas, en 1534, des affichettes attaquant les catholiques sont placardées au château d'Amboise. Clément doit s'enfuir en Italie chez la fille de Louis XII, protestante. C'est là qu'il approfondit l'art de Pétrarque et de son *Canzoniere* dont il s'inspire pour écrire le

premier sonnet français, dédié à la duchesse de Ferrare. Il y met aussi à la mode le blason, poème d'octosyllabes à rimes plates AABBCCDD… célébrant un être, un objet ou une idée en général, et le corps de la femme en particulier – voilà pourquoi de Marot nous demeure aujourd'hui le fameux et délicieux *Blason du Beau Tetin*…

Le Beau Tetin



Tetin refaict, plus blanc qu'un œuf,
Tetin de satin blanc tout neuf,
Tetin qui fait honte à la rose,
Tetin plus beau que nulle chose;
Tetin dur, non pas Tetin, voyre,
Mais petite boule d'Ivoire,
Au milieu duquel est assise
Une fraize ou une cerise,
Que nul ne voit, ne touche aussi,
Mais je gaige qu'il est ainsi.
Tetin donc au petit bout rouge
Tetin qui jamais ne se bouge,
Soit pour venir, soit pour aller,
Soit pour courir, soit pour baller.
Tetin gauche, tetin mignon,
Tousjours loing de son compaignon,
Tetin qui porte temoignaige
Du demourant du personnage.
Quand on te voit il vient à mainctz
Une envie dedans les mains
De te taster, de te tenir;
Mais il se faut bien contenir
D'en approcher, bon gré ma vie,
Car il viendroit une aultre envie.
O tetin ni grand ni petit,
Tetin meur, tetin d'appetit,
Tetin qui nuict et jour criez
Mariez moy tost, mariez!
Tetin qui t'enfles, et repoulses
Ton gorgerin de deux bons poulses,
À bon droict heureux on dira
Celluy qui de laict t'emplira,
Faisant d'un tetin de pucelle
Tetin de femme entiere et belle.

Clément Marot - *Blason*, 1535

Marot chez Calvin

Le duc de Ferrare, fidèle aux saints, n'apprécie ni le *Beau Tetin* de Marot, ni son sonnet, ni son goût pour la Réforme. D'accord avec le pape, il le chasse. Marot revient en France, abjure et devient « bon catholique » à Lyon, subit encore les attaques de Sagon le médiocre, traduit les psaumes de David qui terminent premiers au hit-parade des chants des… réformés! La faculté de théologie, la Sorbonne font interdire la publication de ces psaumes. Marot doit s'enfuir encore. Il part pour Genève que Calvin gouverne d'une main de fer. Qu'y fait Marot qui le pousse à quitter son asile genevois? Séduit-il la femme de celui qui l'accueillait? Peut-être… S'adonne-t-il à des loisirs interdits par le calvinisme, le jeu de trictrac, par exemple? Sans doute… Est-il tant privé de ressources qu'il ne lui en reste plus qu'une : trouver son salut encore en Italie? Oui, c'est sûr !

La mort à Turin

C'est là-bas, à Turin, seul, démuni, abandonné, que meurt en 1544 le plus vif, le plus spirituel, le plus pétillant des poètes du XVIe siècle, Clément Marot, à l'âge de quarante-neuf ans. Doucement, pour le garder encore un peu sur les frontières du temps où la mémoire en sentinelle veille, voici de lui, de ses poèmes, le dernier ou presque…

De soi-même



Plus ne suis ce que j'ai été,
Et ne le saurais jamais être;
Mon beau printemps et mon été
Ont fait le saut par la fenêtre.
Amour, tu as été mon maître :
Je t'ai servi sur tous les dieux.
Ô si je pouvais deux fois naître,
Comme je te servirais mieux!
Clément Marot - *Épigrammes*, 1541



Pétrarque

Poète italien, Pétrarque est né en 1304, à Arezzo. Épris du monde antique, terrifié par l'idée de la fuite du temps, c'est un humaniste qui a pour souci d'accorder sa place à l'homme dans la littérature qu'il veut purifier, défaire de toutes les erreurs grossières de certains auteurs médiévaux. Le 6 avril 1327, il rencontre dans l'église Saint-Clair à Avignon, Laure, la plus belle des femmes à ses yeux. Mais la plus vertueuse aussi. D'elle, Pétrarque écrit qu'elle avait la forme d'un ange, que ses paroles avaient un autre son que la voix humaine, que sa démarche… Bref, il en est éperdument amoureux! Mais elle est mariée. Et elle meurt de la peste vingt et un jours plus tard. Cet amour sans merci va nourrir son œuvre : le *Canzoniere*, recueil de poèmes amoureux tous dédiés à Laure. Le sonnet y règne en maître : quatorze alexandrins répartis en deux quatrains suivis de deux tercets. Giovanni Boccace (1313 - 1375) est son élève et son admirateur le plus fervent, auteur, entre autres, d'un étonnant recueil de nouvelles : le *Décaméron*.

Clément Marot en œuvres

- 1532 - *L'Adolescence clémentine*
- 1543 - *Psaumes*

Ce qu'ils en ont dit



- Imitons de Marot l'élégant badinage… – Nicolas Boileau (1636 -1711)
- Marot, par son tour et son style, semble avoir écrit depuis Ronsard : il n'y a guère entre ce premier et nous que la différence de quelques mots. – La Bruyère (1645-1696)
- Une causerie facile, semée par intervalles de mots vifs et fins est presque le seul mérite qui le distingue – Sainte-Beuve (1804-1869)

La part de Lyon

L'école de Lyon n'est pas une école avec ses salles de classe ou son préau. Mais on y fait la cour… L'amoureux échange s'y décline à l'italienne, car l'Italie est proche et que le commerce, prospère, a transformé la capitale des Gaules en carrefour de cultures. Sur les bords du Rhône, on se sent plus libre qu'en Sorbonne…

Délie de Scève…

« Pourquoi ne daignez-vous pas être musicien? Pourquoi négligez-vous l'art du chant ? » Ce sont, entre autres, les deux questions que pose Maurice Scève à Clément Marot qui, en 1536, revient d'Italie après avoir mis à la mode le blason et composé son premier sonnet à la cour de Renée de France, à Ferrare. Pourquoi? On ne connaît pas la réponse de Marot.

Pernette l'élève

On sait en revanche qu'à Lyon où est né en 1500 d'un père échevin, Maurice Scève, nul ne peut se dire cultivé s'il n'ajoute à son arc culturel - et métaphorique - la corde du luth. Maurice Scève, outre la philosophie, les sciences, la peinture, le latin, le grec, connaît la musique, compose, et joue du luth. Pernette, au « corps chaste où vertu repose », Pernette, seize ans, « que beauté composa», Pernette, cette âme gentille, étudie la philosophie, les sciences, la peinture, le latin, le grec, la musique et le luth. Et qui lui enseigne tout cela? Maurice Scève…

Maurice le professeur

Bientôt, le professeur écrit : *Ce lien d'or, rais de toi, mon Soleil, / Qui par le bras t'asservit Âme et vie, / Détient si fort avec la vue l'œil / Que ma pensée il t'a toute ravie…* Et l'élève, en vers aussi, livre ceci : *Je te promis au soir que, pour ce jour, / Je m'en irais à ton instance grande / Faire chez toi quelque peu de séjour : / Mais je ne puis… parquoi me recommande, / Te promettant m'acquitter pour l'amende, / Non d'un seul jour, mais de toute ma vie…* Alors, qui peut dire, qui peut nier aujourd'hui encore, que ces deux-là ne s'aimèrent point, qui peut mettre en doute leur passion mis à part les ronchons ou les cuistres analystes qui vous disent que non : la poésie est un art, l'amour n'est qu'un souci. Allons donc!

Pernette meurt

Cuistres qui ignorez et l'amour et la vie, lisez ceci : lorsque Pernette rencontre pour la première fois en 1536, Maurice Scève, elle est fiancée au seigneur du Guillet. Elle se marie deux ans plus tard. Douleur, passion, sagesse, résolutions, tensions, serments de vertu, résignation, flamme qui brûle et torture, souffrance, souffrance… Tout cela se trouve et se révèle dans les quatre cent quarante-neuf dizains d'octosyllabes, répartis par groupes de neuf, séparés par cinquante emblèmes, qui composent l'œuvre majeure de Maurice Scève : *Délie*. *Délie*, c'est l'idée peut-être, son anagramme du moins, et c'est surtout Pernette. Et Pernette, à vingt-cinq ans, en 1545, est atteinte de la peste, elle en meurt. Et meurt en même temps l'inspiration brillante de Maurice Scève. Il demeure le poète qu'on imite, qu'on célèbre, même s'il recherche la solitude et le silence. En 1564, on ne sait où, ni comment,

disparaît celui qui de *Délie* écrivait : « Tant je l'aimais qu'en elle encor je vis ». Encore, c'est-à-dire aujourd'hui.



Renée de France hausse le sourcil

Renée de France, duchesse de Ferrare lance en 1536 un concours du blason. Marot, en exil à la cour de Ferrare avant de revenir à Paris en passant par Lyon, est évidemment à l'origine de cette initiative qui remporte un succès considérable. Ce n'est pas son *Blason du Beau Tétin* qui l'emporte, mais le *Blason du Sourcil*, signé Maurice Scève. C'est la duchesse de Ferrare qui l'a choisi. Voilà enfin la gloire pour le professeur de Pernette qui est peut-être l'heureuse propriétaire du sourcil en question. C'est Maurice Scève que la postérité retient pour fondateur de ce qu'on appelle l'École lyonnaise : il rassemble autour de lui dans l'effervescence créatrice, ses deux sœurs, Claudine et Jeanne, Louise Labé, quelques autres encore, et… Pernette, forcément !

Blason du Sourcil



Sourcil tractif en voûte fléchissant
Trop plus qu'ébène, ou jayet noircissant.
Haut forjeté pour ombrager les yeux,
Quand ils font signe ou de mort, ou de mieux.
Sourcil qui rend peureux les plus hardis,
Et courageux les plus accouardis.
Sourcil qui fait l'air clair obscur soudain,
Quand il froncit par ire, ou par dédain,
Et puis le rend serein, clair et joyeux
Quand il est doux, plaisant et gracieux.
Sourcil qui chasse et provoque les nues
Selon que sont ses archées tenues.
Sourcil assis au lieu haut pour enseigne,
Par qui le cœur son vouloir nous enseigne,
Nous découvrant sa profonde pensée,
Ou soit de paix, ou de guerre offensée.

Sourcil, non pas sourcil, mais un sous-ciel
Qui est le dixième et superficiel,
Où l'on peut voir deux étoiles ardentes,
Lesquelles sont de son arc dépendantes,
Étincelant plus souvent et plus clair
Qu'en été chaud un bien soudain éclair.
Sourcil qui fait mon espoir prospérer,
Et tout à coup me fait désespérer.
Sourcil sur qui amour prit le pourtrait
Et le patron de son arc, qui attrait
Hommes et Dieux à son obéissance,
Par triste mort et douce jouissance.
Ô sourcil brun, sous tes noires ténèbres
J'ensevelis en désirs trop funèbres
Ma liberté et ma dolente vie,
Qui doucement par toi me fut ravie.

Maurice Scève - *Blason*, 1536



La tombe de Laure

Humaniste, Maurice Scève s'intéresse très tôt à la culture gréco-latine et à l'Italie, à Pétrarque en particulier et surtout à Laure son inspiratrice. Où donc se trouve le tombeau de Laure ? Cette question obsède Maurice Scève au point… qu'il le découvre, en 1533! Miracle : ce tombeau occupe l'emplacement de la chapelle des Cordeliers à Avignon où se trouvait le caveau de famille de Laure. Mieux encore : sous une dalle, Scève découvre un coffret de plomb qui contient, ô nouveau miracle, un *sonetto* – un sonnet – de Pétrarque lui-même ! C'en est trop pour les savants de l'époque qui accusent Scève d'avoir monté lui-même cette histoire et d'avoir composé le sonnet. Depuis, on croit savoir que ce fameux sonetto fut écrit par un fidèle de Pétrarque qui n'avait pu assister aux obsèques de sa belle. On peut penser aussi que cette tombe n'était pas celle de Laure, et que le sonetto n'était finalement de personne. Qui sait !

Les élégies de Pernette

Pernette du Guillet naît dans une famille noble en 1520. Elle… Mais vous savez déjà tout si vous avez lu l'histoire magnifique et douloureuse de Maurice Scève et de sa *Délie*. Pernette apprend avec lui, notamment, la musique. Elle excelle au luth et compose en même temps des chansons et leur accompagnement. Dès 1540, dans les cercles lettrés de Lyon, on s'assemble pour les écouter. On remarque assis à quelque distance l'un de l'autre, le sieur du Guillet et le professeur Maurice Scève. Voici Pernette qui serre contre elle son luth : « Entre ses bras, ô heureux, près du cœur / Elle te serre en grand'délicatesse / Et me repousse avec toute rigueur / Tirant de toi sa joie et sa liesse… ». C'est Maurice Scève qui s'adresse au luth.

Dans sa pensée



Et maintenant, entrons dans la pensée de Pernette, écoutons sa chanson; il s'agit de la Rime V dans ses œuvres publiées après sa mort par son mari… Observez bien la fin du vers 2 : *le vice à se muer*, et la fin du dernier vers : *ce vice mueras*. Allons, faites un effort… Ne voyez-vous pas que ces deux passages sont des anagrammes de Maurice Scève ? N'est-ce pas que ces amants nous bouleversent encore…

Rime V – Puis qu'il t'a plu



Puis qu'il t'a plu de me faire connaître,
Et par ta main, *le vice à ce muer*,
Je tâcherai faire en moi ce bien croître,
Qui seul en toi me pourra transmuer :
C'est à savoir, de tant m'évertuer
Que connaîtrai, que par égal office
Je fuirai loin d'ignorance le vice,
Puis que le désir de me transmuer a
De noire en blanche, et par si haut service
En mon erreur *ce vice muera*

Désir de Labé

Que n'a-t-on raconté à propos de Louise Labé ! On a même prétendu qu'elle n'a jamais existé, que ses poèmes ne sont qu'inventions de versificateurs en mal de distraction. Ils auraient créé ce personnage de fiction pour lui attribuer de brûlants sonnets qu'ils n'eussent osé publier tels et d'eux signés… Et tout cela se serait passé autour de Maurice Scève. Quand on connaît, à travers sa *Délie* et sa vie, l'amoureux - ou l'amant - de Pernette du Guillet, on l'imagine mal en inspirateur de ce genre de mystification. Mais quand, par ailleurs, on nous suggère que Jeanne d'Arc n'aurait qu'une existence incertaine alors que sa

contemporaine, Christine de Pisan, vous l'avez lu en ces pages, écrit à son adresse des vers qu'on peut encore lire : *Le Ditié de Jehanne d'Arc*, on peut faire un sort à ces assertions du doute de tout, parfois pernicieuses…

Envie de baisers

Donc, Louise Labé a bel et bien existé et de son héritage incandescent, nous portons tous quelques braises. Non? Ne lûtes-vous point, ou n'entendîtes-vous point quelque jour de naguère ou jadis : *Baise m'encor, rebaise-moi et baise* ? Alors, vous le voyez bien que vous possédez, peut-être sans le savoir, une braise de Louise Labé !

Hardie Louise !

Louise, née vers 1520, est la fille de Charly – Charly, Pierre Charly, un cordier lyonnais qui a fait fortune. Élevée chez les sœurs, puis mariée à un cordier, Louise gagne le surnom de « La Belle Cordière ». Cet adjectif, en soi, est presque une biographie… Si on y ajoute les qualificatifs *hardie* et *conquérante*, on trace le programme de toute sa vie. Hardie, Louise l'est lorsqu'elle exige d'apprendre le maniement des armes et de participer à des tournois. À cette époque, pour une femme, cela ne se fait pas. Plus hardie encore : on raconte qu'en 1542, parmi les combattants qui assiègent la ville de Perpignan, on remarque une silhouette qui galvanise le courage des soldats : Louise déguisée en homme? Oui, la légende le raconte, et on est bien tenté de la croire.

Conquérante aussi…

Conquérante Louise ? Sans aucun doute : d'abord elle s'installe hardiment dans les cercles culturels, habituellement interdits aux femmes, auprès de Maurice Scève. Conquérante? Bien sûr, lorsqu'elle revendique sa liberté après que des bruits courent sur ses liaisons avec un bel Italien, notamment, ou bien avec Olivier de Magny, poète, ami de Du Bellay. Magny entretient une correspondance amoureuse avec Louise, se vante même de sa bonne fortune dans l'une de ses odes, se moquant des complaisances du mari, le cordier Ennemond Perrin. Conquérante enfin, Louise, lorsqu'elle réussit à faire publier son œuvre, de son vivant, par le meilleur éditeur de l'époque.

Jouir de son art

Alors, évidemment, toutes ces conquêtes, attestées, vérifiées, sûres et certaines, ont irrité les misogynes de ce temps-là, de tous les temps, de notre temps… Voilà pourquoi, sans doute, certains ne lui pardonnent pas aujourd'hui d'avoir existé, la nient dans sa vie, dans son art. Laissons à leurs lubies ces douteurs grognons. Il est l'heure, il est toujours l'heure, de jouir de l'instant en dégustant de Louise la spécialité : le sonnet. Attachez – presque toutes – vos ceintures, les décasyllabes que vous allez lire voyagent à la vitesse de la lumière, une vitesse qui convient parfaitement aux transports amoureux…

De Louise, deux sonnets



Les sonnets de Louise Labé ont passé sans difficulté la barrière des âges : l'universelle passion amoureuse les imprègne tout entiers, bâtie sur une sincérité qui fait l'économie d'allusions érudites, de références pour initiés. Épithètes riches, variées, précises, invocations, énumérations, tout cela s'ajoute à une écriture qui emprunte à la musique les secrets de l'harmonie pure. Chaque sonnet de Louise est un ravissement.

Baise m'encor…



Baise m'encor, rebaise moy et baise :
Donne m'en un de tes plus savoureus,
Donne m'en un de tes plus amoureus :
Je t'en rendrai quatre plus chaus que braise.

Las, te plein tu ? ça que ce mal j'apaise,
En t'en donnant dix autres doucereus.
Ainsi meslans nos baisers tant heureus
Jouissons nous l'un de l'autre à notre aise.

Lors double vie à chacun en suivra.
Chacun en soy et son ami vivra.
Permets m'Amour penser quelque folie :

Tousjours suis mal, vivant discrettement,
Et ne me puis donner contentement,
Si hors de moy ne fay quelque saillie.

Oh ! si j'étais en ce beau sein ravie

Oh ! si j'étais en ce beau sein ravie
De celui-là pour lequel vais mourant;
Si avec lui vivre le demeurant
De mes courts jours ne m'empêchait envie;

Si m'accolant, me disait : Chère Amie,

Contentons-nous l'un l'autre, s'assurant
Que jà tempête, Euripe, ni courant
Ne nous pourra déjoindre en notre vie ;

Si, de mes bras le tenant accolé,
Comme du lierre est l'arbre encercelé[1],
La mort venait, de mon aise envieuse,

Lors que souef[1] plus il me baiserait,
Et mon esprit sur ses lèvres fuirait,
Bien je mourrais, plus que vivante, heureuse.
Louise Labé - *Sonnets*, 1555

Chapitre 5

La Pléiade : le club des sept

Dans ce chapitre :

- Les poètes pères de la langue française
- Les poètes fils de cour
- Rayonnement de la Pléiade

Sus au latin ! Vive le français ! Voilà les slogans qu'eussent proférés les Du Bellay, les Ronsard ou les Belleau, les Jodelle, les Peletier ou les Baïf, s'ils avaient sacrifié à la mode contemporaine des manifestations. On les eût entendus chanter, du Louvre à La Cité : « Sébillet, si tu savais, ton latin - in, ton latin - in, Sébillet, si tu savais, ton latin, où on s'le… » La suite? Non. Aucune hésitation! Exagérées, pensez-vous, ces élégances langagières des cortèges contemporains transposées au XVIe siècle? Pas vraiment : la querelle entre les tenants de la langue latine et les poètes-soldats du français s'envenime parfois avec de semblables accents. Ou presque. Il faut dire qu'à cette époque, on sait encore hésiter…

Là-haut sur la montagne…

Grimpons sur la montagne Sainte-Geneviève, à Paris. Soixante et un mètres au-dessus du niveau de la mer, Paris est vraiment la ville de tous les miracles : on y entre colline, on en ressort montagne! Donc, nous voici tout en haut de cette élévation naturelle sur laquelle s'installèrent les Romains, occupée maintenant, en 1547, par l'enclos Sainte-Geneviève et une dizaine de collèges parmi lesquels celui de Coqueret où nous sommes attendus…

Dinemandi, l'érudit

Entrez, entrez! Vous êtes bien au collège de Coqueret, à Paris. C'est moi, Jean Dorat, qui en suis le supérieur. Mon collège a été fondé par un prêtre d'Amiens, Nicolas Coqueret, au siècle dernier. Siècle sans ambition : l'étude des textes y était limitée, tout reposait sur de vieux commentaires pleins d'erreurs ; on ne pouvait écrire, créer que soumis à des obligations étouffantes. De l'air, de l'air! Et cet air, moi, Jean Dorat, je le trouve en puisant aux sources vives des cultures grecques et latines. Je suis devenu le plus grand helléniste, le plus grand latiniste de France – mais, soyez tranquille, je demeure modeste, je n'ai pas oublié que je suis né à Limoges, de parents pauvres, les Dinemandi (du lorrain *Disnamandy*: mange matin), et qui m'ont poussé vers la ville où j'ai commencé par devenir correcteur chez les plus grands imprimeurs avant de faire de solides études.



Pédagogie à l'ancienne…

Heureux êtes-vous si vous faites vos études au collège de Coqueret. Si vous les aviez faites dans le collège voisin, celui de Montaigu, vous auriez connu l'enfer que décrit dans ses *Colloques* l'humaniste néerlandais Erasme (1466 - 1536) qui y séjourna :

« Le supérieur de Montaigu, Jan Standonck, contraignit les élèves pauvres à un régime si rude que plusieurs d'entre eux, pourtant doués et qui donnaient les plus belles espérances, moururent ou devinrent, par sa faute, aveugles, fous ou lépreux, dès la première année d'essai. Aucun ne resta sans courir quelque danger pour sa vie. Non content de ces rigueurs, Standonck leur interdit absolument l'usage de la viande… Au cœur de l'hiver, on les nourrissait d'un peu de pain, on leur faisait boire l'eau du puits, corrompue et dangereuse, quand le froid du matin ne l'avait pas gelée. J'en connais beaucoup qui, même aujourd'hui, ne peuvent se guérir des infirmités contractées au collège de Montaigu. Il y avait quelques chambres basses dont le plâtre était moisi, et qu'empestait le voisinage des latrines. Personne ne les habita jamais sans y mourir ou prendre quelque maladie grave. Je ne parle pas de la cruauté avec laquelle on fouettait les écoliers, même innocents. On prétendait abattre ainsi l'orgueil; entendez par orgueil toute noblesse de nature, que l'on s'ingéniait à ruiner, pour rendre les adolescents aptes à la vie monastique… Combien on y dévorait d'œufs pourris ! Combien on y buvait du vin gâté ! »

Et qui donc, outre Erasme, est sorti de ce collège d'enfer – d'où les élèves brisés sortent avec un niveau plus qu'excellent, s'ils survivent? Rabelais qui affirme qu'il vaut mieux être chien qu'élève à Montaigu ; Calvin, le réformateur, qui fit brûler à Genève le philosophe Michel Servet qui l'avait contredit! Et puis Ignace de Loyola, fondateur de l'ordre des jésuites…

Coquet Coqueret…

Sans doute êtes-vous intéressé par mon programme pédagogique? Le voici : le matin, lecture, explication des auteurs grecs et latins, le midi et l'après-midi, lecture, explication des auteurs latins au moyen des auteurs grecs, le soir et une partie de la nuit, lecture des… Certes, mais est-ce là tout votre programme, Jean Dorat ? Non, bien sûr, je leur donne aussi en lecture les auteurs italiens, Dante, Pétrarque… Tout cela leur permet de s'imprégner des genres littéraires pratiqués par les Anciens, de les étudier, et plus tard, de les imiter.

Allégories



J'aime surtout leur faire comprendre que les œuvres des Anciens sont des allégories destinées à nous faire comprendre le sens de notre passage sur Terre : l'*Odyssée*, par exemple, c'est l'annonce de toutes les embûches qui nous attendent dans l'existence, et chaque aventure d'Ulysse lors de son voyage, correspond à l'une des nôtres dans notre vie. Pensez aux chants des sirènes, pensez aux compagnons d'Ulysse, à la belle, la fatale Circé qui les transforme en cochons…

Ils iront loin…

Approchez, je vais vous présenter trois de mes élèves les plus prometteurs : voici Jean-Antoine de Baïf dont le père vient de mourir en cette année 1547 - il m'appointait généreusement pour l'éducation de son fils - ; voici Pierre de Ronsard et Joachim du Bellay. Trois amis inséparables qui ont de grands projets pour la langue française. Ils ont même donné un nom à leur trio : la Brigade! Et je puis même vous révéler qu'ils ont l'intention de déclencher une révolution! Rassurez-vous : il s'agit seulement d'une révolution en poésie. Cela m'amuse et m'intéresse. S'ils réussissent, je suis sûr qu'on parlera longtemps de cette « Brigade » dans les siècles à venir…

Heureux qui, comme Joachim…

Heureux qui, comme Joachim, est né en 1522, au château de la Turmelière, près de Liré en Anjou ! Mais malheureux très tôt : sa mère meurt en 1523, son père en 1531. Illustre famille que celle des Du Bellay ; on y trouve des diplomates, des militaires, des écrivains, des hommes d'Église. Le père de Joachim est tellement fier de tout cet arbre généalogique qu'il le grimpe, de branche en branche et qui trouve-t-il tout au sommet? Hugues Capet, ni plus ni moins! On veut bien le croire… L'éducation de Joachim, orphelin, inclut certains aspects buissonniers qui le privent d'une solide formation en grec. Qu'importe : après avoir étudié le droit à Poitiers, après sa rencontre avec l'érudit Jacques Peletier du Mans en 1546, et celle de Ronsard en 1547, il entre au collège de Coqueret où vous venez, vous, de le voir en plein travail.

Du Bellay enrage…

1549. Vive la révolution! À bas les « ineptes rimasseurs» et l' « importun coassement des corbeaux » ! Qui sont donc ces rimasseurs ou rimailleurs et ces noirs corbeaux sur lesquels Du Bellay s'acharne? Qui attaque-t-il ainsi dans la préface de son premier recueil de poèmes paru en 1550, *L'Olive* - cent quinze sonnets dédiés à une maîtresse imaginaire? Ceux qu'il attaque, ces rimasseurs, sont ses prédécesseurs! Aux orties, tout cela! Villon, Charles d'Orléans et compagnie, tous sont passés de mode : les formes qu'ils utilisent sont incommodes, inadaptées, la langue qu'ils pratiquent est « encore en son enfance ».

Le péril latin

Si tout cela demeure en l'état, si la langue française, sa littérature, son vocabulaire ne subissent pas un vigoureux traitement de rénovation, si la poésie ne change pas radicalement ses habitudes, c'est le latin, encore le latin qui va l'emporter, étouffer la langue nationale! Et ce n'est pas l'illustre, l'érudit, le poète oublié Thomas Sébillet qui s'en attristera, lui qui vient de publier en 1548 son *Art poétique français* où l'on sent le latin souverain, où les formes en poésie demeurent ce qu'elles sont depuis longtemps : le rondeau, la ballade, le chant royal, le lai, le virelai… Non, disent en chœur Baïf, Ronsard et Du Bellay, non, cela ne passera pas! Et c'est là qu'ils ont fait éclater, en 1549, la bombe qu'ils préparaient dès notre visite à Coqueret.

Du Bellay s'engage

La bombe de Coqueret, rédigée sous l'œil amusé et forcément complice de Jean Dorat, a une forme, celle d'un livre; elle porte un nom : *Défense et illustration de la langue française* – c'est Du Bellay, le plus *protégé* des trois par ses relations, qui la signe. Et elle n'est pas lancée sans raison : en 1539, le roi de France, François Ier, a fait publier l'ordonnance de Villers-Cotterêts qui précise que tous les actes de la vie civile devront être rédigés et prononcés « en langaige maternel François et non autrement ». Belle intention, mais le « langaige maternel François » n'existe pas vraiment pour l'écrit, ou du moins il demeure dans l'ombre d'un latin toujours triomphant.

Une France en mal de prestige

Et qui peut faire naître cette langue française dont rêvent François Ier, poète à ses heures, puis Henri II, son fils, puis Charles IX… ? Les poètes! Ils possèdent la culture et l'audace nécessaires pour créer, inventer du vocabulaire, de nouvelles formes versifiées, toute une littérature qu'attend une France en mal de prestige, et que la Réforme menace dans son unité. Voilà pourquoi nos Du Bellay, Ronsard et consorts sont si bien en cour, voilà pourquoi les rois choient celui d'entre eux qui porte le mieux leurs espoirs : Ronsard. Ils le nomment, en quelque sorte, porte-parole de leur gouvernement, de leurs actions d'éclat. Sur lui et sa Brigade qui s'agrandit et portera le nom de Pléiade, repose l'espoir d'une France unifiée dans sa communication, et donc plus facile à centraliser…

Comment enrichir la langue française ? Recettes…



La langue française manque de mots. Voici, issus de la *Défense et illustration de la langue française* de Du Bellay, quelques conseils précis…

> - Prenons dans la langue des ouvriers et des laboureurs les mots techniques, les expressions, les images qu'ils utilisent.
> - Empruntons des mots aux dialectes provinciaux, au picard, au poitevin, au gascon (il en sera tant emprunté au gascon que Malherbe, au début du XVIIe siècle, dira qu'il « dégasconne » la langue française…).
> - Retrouvons les mots qu'on peut lire dans *les vieux romans et poètes françois* :

> *ajourner, pour faire Jour, anuyter, pour faire nuyt, assener, pour frapper ou on visoit et proprement d'un coup de main, isnel pour leger, et mil' autres bons motz que nous avons perduz par notre négligence.*
>
> - Inventons des mots nouveaux : *Ne crains doncques, Poëte futur, d'innover quelques termes, en long poëme principalement, avec modestie toutefois, Analogie & jugement de l'Oreille.* Ces mots nouveaux peuvent provenir d'une dérivation des termes grecs ou latins. Ainsi sont créés du grec lyrique, périphrase, stratagème; et du latin : exceller, inversion, révolu, etc.
> - Composons des mots… composés tels que *l'été donne-vin*, *le mouton porte-laine*, *la terre porte-grains*.

Formons des mots par provignement (en les faisant prendre racine), obtenant par exemple des diminutifs : Amelette Ronsardelette, mignonelette, doucelette (c'est signé Ronsard pour son épitaphe… ces « elette » sont morts avec lui, on ne peut le regretter).

Le poème brigadiste, mode d'emploi



Du Bellay ne se contente pas de détruire ce qui s'est fait, de vitupérer ses prédécesseurs et leur façon d'écrire, de se moquer des rhétoriqueurs, il construit sa propre théorie de la création poétique, infaillible selon lui et ses compagnons de rime pour accéder à la perfection versifiée. Sa démarche d'écriture comporte trois étapes :

> - **L'innutrition :** c'est la phase de documentation, de lectures multipliées, commentées, l'étape des acquisitions, de l'appropriation des techniques observées, identifiées chez les auteurs anciens, grecs et latins, italiens, modèles immortels.
> - **L'inspiration :** le contact prolongé avec les modèles immortels produit une sorte d'illumination qui conduit à l'écriture; Du Bellay l'appelle aussi l'*enthousiasme* ou la *fureur divine* ; c'est une euphorie mystique ; « les poètes, écrit-il, ne sont pas en possession d'eux-mêmes quand ils composent, ils sont transportés, possédés » (shootés, Joachim ?).
> - **Les finitions :** évidemment, la phase du schoo… de l'inspiration laisse des traces de son passage brouillon. Il faut alors limer, polir le vers, bâtir la forme choisie comme on ferait d'une pièce d'orfèvrerie, comme on taille un diamant, afin que le poème devienne comme lui : éternel.

Du Bellay en première ligne



Entrons davantage encore dans les éclats de la bombe, le détail de la *Défense et illustration de la langue française*. Que refusent nos brigadistes et leur porte-parole et signataire Joachim du Bellay ? Beaucoup de choses…

> - Interdite, la ballade – comme celles de Villon - ou le chant royal, vive l'ode ou

l'épopée.

- Plus de lai ou de virelai – comme ceux de Marie de France -, mais l'élégie qui exprime les sentiments.
- Supprimé, le rondeau – comme ceux de Charles d'Orléans -, place au sonnet!
- Une obligation (de plus) en versification : alternance des rimes féminines et masculines – une rime féminine n'est pas forcément un mot féminin, c'est un mot terminé par un e muet ; une rime masculine se termine par toute autre lettre.
- Préférence accordée à l'alexandrin (vers de douze syllabes).
- Sur la scène, plus de *mystères*, mais la tragédie à la grecque.
- Enfin, finies les grosses farces, bienvenue aux comédies.

Préférez l'ode et le sonnet…

«Vous êtes jeune, votre écriture s'épanouit dans le genre court, préférez aux longs poèmes l'ode, genre en vogue chez les Anciens, Pindare en particulier, et le sonnet, tels ceux de Pétrarque… » Voici ce que conseille à Joachim du Bellay Jacques Peletier du Mans, l'inspirateur de la Brigade, en visite à Paris en 1546. Du Bellay n'oubliera pas ce conseil. De 1553 à 1557, lors de son séjour à Rome où il est secrétaire de son cousin Jean, cardinal de Paris, Joachim versifie, versifie encore et sans cesse - innutrition, inspiration, finitions… Ce sont d'abord des sonnets en décasyllabes, puis, peu à peu, l'alexandrin devient son mètre et son roi.

Les Regrets

Ainsi, dans ce recueil qu'il serait regrettable que vous ne connussiez point : *Les Regrets*, les cent quatre-vingt-onze sonnets publiés sont composés en alexandrins. Leurs thèmes? Ils s'écartent du lyrisme amoureux auquel était attachée l'image du sonnet; ce sont, selon le titre, les regrets, la nostalgie du pays quitté, de la douceur angevine, c'est aussi la satire, la description de la ville, mais aussi et quand même la passion pour l'aimée… Deux ans après la publication des *Regrets*, Joachim du Bellay meurt à Paris le 1er janvier 1560, d'une attaque d'apoplexie. Il est enterré le 4 janvier dans une chapelle de Notre-Dame de Paris.



Belle qui tient ma vie…

Que se passe-t-il à cette époque en Italie? Jules II demande à Michel-Ange (1475 - 1564), sculpteur de la magnifique *Pietà*, de peindre le plafond de la chapelle Sixtine, ce qu'il fait en quatre ans (1508 - 1512). Et en Flandre? Pieter Bruegel l'Ancien (1525 - 1569) peint *Le Repas de noces*, un an avant sa mort, alors qu'il vit à Bruxelles (aujourd'hui, au 132 de la rue Haute). Du nouveau en musique? Clément Janequin (1490 - 1560), compose *La Bataille de Marignan*, il met en musique Marot et Ronsard. Thoinot Arbeau (anagramme de Jehan Tabourot, 1520 – 1595) écrit la

fameuse *Pavane – Belle qui tient ma vie / Captive dans tes yeux / Qui m'a l' âme ravie / D'un sourire gracieux / Viens tôt me secourir / Ou me faudra mourir…* Roland de Lassus (1532 - 1594) compose chansons, madrigaux et motets. En Italie, Palestrina (1526 – 1594) écrit des motets, des litanies et des psaumes.

Trois sonnets

Voici de Du Bellay, dans *Les Regrets*, trois sonnets. L'un connu de vous, sûrement, l'autre peut-être, et le troisième non, probablement. Le premier dit la nostalgie douce du pays bien-aimé ; dans le deuxième, la vive douleur de l'exilé se fait entendre; le troisième est une leçon de savoir-vivre. Dégustez lentement tous ces alexandrins…

Heureux qui comme Ulysse



Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage
Ou comme cestuy-là qui conquit la Toison,
Et puis est retourné plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge !

Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison,
Qui m'est une province et beaucoup davantage?

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux,
Que des palais romains le front audacieux,
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine.

Plus mon Loire gaulois que le Tibre latin,
Plus mon petit Liré que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur angevine.

Joachim du Bellay – *Les Regrets*, 1558

France, mère des arts, des armes et des lois



France, mère des arts, des armes et des lois,
Tu m'as nourri longtemps du lait de ta mamelle :
Ores, comme un agneau qui sa nourrice appelle,
Je remplis de ton nom les antres et les bois.

Si tu m'as pour enfant avoué quelquefois,
Que ne me réponds-tu maintenant, ô cruelle?
France, France, réponds à ma triste querelle.
Mais nul, sinon Écho, ne répond à ma voix.

Entre les loups cruels j'erre parmi la plaine,
Je sens venir l'hiver, de qui la froide haleine
D'une tremblante horreur fait hérisser ma peau.

Las, tes autres agneaux n'ont faute de pâture,
Ils ne craignent le loup, le vent ni la froidure :
Si ne suis-je pourtant le pire du troupeau.

Joachim du Bellay – *Les Regrets*, 1558

Cousin, parle toujours des vices en commun



Cousin, parle toujours des vices en commun,
Et ne discours jamais d'affaires à la table,
Mais surtout garde-toi d'être trop véritable,
Si en particulier tu parles de quelqu'un.

Ne commets ton secret à la foi d'un chacun,
Ne dis rien qui ne soit pour le moins vraisemblable
Si tu mens, que ce soit pour chose profitable
Et qui ne tourne point au déshonneur d'aucun.

Surtout garde-toi bien d'être double en paroles,
Et n'use sans propos de finesses frivoles,
Pour acquérir le bruit d'être bon courtisan.

L'artifice caché, c'est le vrai artifice :
La souris bien souvent périt par son indice,
Et souvent par son art se trompe l'artisan.

Joachim du Bellay - *Les Regrets*, 1558



Êtes-vous sonnet?

Né en Sicile au XIIIe siècle, le sonnet varie sa forme, sa longueur, son schéma rimique avant de se stabiliser sous la plume de Du Bellay qui l'impose en France. À cette époque, certains s'en moquent tel Thomas Sébillet qui trouve sa structure « un peu fâcheuse », ou le poète Bar thélémy Aneau qui ironise sur cette forme, la qualifiant de « sonnerie » ou de «sonnette» – soupçonné d'être protestant, Aneau sera massacré par la foule en 1561, dans le collège où il enseigne. Du Bellay publie d'abord des sonnets de décasyllabes, dans *L'Olive* en 1550. Puis il choisit l'alexandrin dans son recueil *Les Regrets* en 1558. Aujourd'hui, on appelle « régulier » le type de sonnet contenu dans *Les Regrets*. Ce sonnet « modèle » est composé de quatorze alexandrins répartis en deux quatrains aux rimes croisées : ABBA ABBA, et deux tercets se succédant sur deux schémas de rimes possibles pour le second tercet : CCD EED – disposition marotique, c'est-à-dire utilisée par Clément Marot – ou CCD EDE, disposition appelée régulière qui s'impose au XVIIe siècle. Autre contrainte : les rimes féminines – terminées par un « e » muet, (ou « es », ou « ent »), mais sans forcément être un nom du genre féminin – et masculines – terminées par toute autre lettre – doivent alterner. Observez par exemple les rimes de *Heureux qui comme Ulysse* : voyage, rime A féminine – toison, rime B masculine – raison, rime B masculine – âge, rime A féminine, etc.

Du Bellay en œuvres

- 1549 - *Défense et illustration de la langue française*
- 1550 - *L'Olive* (sonnets)
- 1558 - *Les Regrets*

Ce qu'ils en ont dit



De tous les poètes du XVIe siècle, c'est le plus personnel, celui qui a mis le plus de lui-même dans ses écrits – Émile Faguet (1847-1916)

Ronsard, poète souverain



Trois heures du matin au collège de Coqueret sur la montagne Sainte-Geneviève à Paris, une nuit de l'année 1547. Dans la bibliothèque, le jeune Pierre de Ronsard termine comme chaque nuit la lecture des œuvres que lui a conseillées son maître Jean Dorat. Il saisit la chandelle, s'en va vers la chambre où dort depuis le souper Jean-Antoine de Baïf. Il le réveille. Baïf sort du lit, prend la chandelle et va commencer sa journée de lecture à la bibliothèque. Ronsard se glisse dans le lit tout chaud que son ami vient de quitter. Ainsi économise-t-on le chauffage à Coqueret… Chut, Ronsard dort. Ronsard rêve. Il traverse un songe qui s'appelle la vie. Et le voici au sommet de la gloire jusqu'à la fin des temps : prince des poètes et poète des princes. Voyons comment il a pu en arriver là…

Au nom du père

Quand on a un père, Loys de Ronsard, qui est entré en 1507 dans la ville de Gênes révoltée aux côtés de la légende vivante Bayard, chevalier sans peur et sans reproche, quand ce même père se couvre de gloire en capturant à la bataille de Marignan en 1515 le duc de Milan Ludovic Sforza dit le More, quand ce père encore est choisi en 1526 par Louise de Savoie, mère de François Ier, pour accompagner les enfants royaux en otage à Madrid, quand ce père se mêle aussi d'écrire des vers en latin, quand on se retrouve mis en pension au collège de Montaigne à onze ans, né à la Possonnière près de Vendôme, et que, malgré tout, on a le bras plus long que la Manche (puisqu'on va séjourner en Écosse…), que peut-on faire pour devenir Pierre de Ronsard afin de vivre et dormir à jamais dans les livres? Eh bien, on devient page…

Au nom du fils

Page, le petit Pierre l'est devenu en 1536, à douze ans, après avoir été retiré du collège de Navarre, voisin de celui de Montaigu où il a failli mourir… Il sert d'abord le premier fils de François Ier, François, duc de Bretagne, qui meurt cette année-là, à dix-huit ans. Il passe au

service de Charles, troisième fils du roi, puis à celui de Jacques Stuart, roi d'Écosse qui vient d'épouser Madeleine, fille de François Ier. Pierre part donc pour l'Écosse, y reste deux ans, y apprend l'anglais. De retour en France, il est renvoyé en mission en Écosse, sur un bateau qui, pris dans une tempête, manque de disparaître corps et biens (et Ronsard avec!). Paris de nouveau. Page d'Henri II. Puis, en 1540, Lazare de Baïf, le père de Jean-Antoine, son futur brigadiste, l'emmène à Haguenau, ville d'empire où l'on parle allemand. Pierre y apprend l'allemand. Il atteint l'âge de seize ans. Et l'amour, dans toute cette histoire? On y va, on y va…

Au nom de Cassandre Salviati

Que de vers pour Cassandre dans l'œuvre de Ronsard ! Qui est-elle? Pourquoi elle? L'épousa-t-il ? L'aima-t-elle ? Voici les réponses à toutes ces questions et à bien d'autres encore…

Cupidon et le branle de Bourgogne



Nous sommes le 21 avril 1545, à la cour de Blois. Un grand bal est donné - mesdames, rêvez… – ce ne sont que robes à traînes de velours, dentelles, brocarts brodés d'or et d'argent. Soudain, elle surgit… Qui? Cassandre Salviati, fille de Bernardo Salviati, banquier de François Ier ! Cassandre a treize ans, Pierre en a vingt et un. Dans la lumière d'or et de pourpre, au son des violes de gambe, des sacqueboutes et des chalmies (ne craignez rien, ce sont des instruments de musique de la Renaissance utilisés en ces lignes intenses pour créer une ambiance d'époque…) elle danse un étonnant branle de Bourgogne, pose les yeux sur lui. Ah ! Cupidon vient de décocher sa flèche! En plein branle, Pierre vient de tomber fou amoureux. Lui parle-t-elle ? Peut-être, mais on n'entend rien : cinq ans plus tôt, Pierre est devenu quasiment sourd! Hélas, point de belle idylle à vous donner en pâture : Cassandre épouse l'année suivante Jacques de Peigné, seigneur de Pray !

Épigramme, élégie, églogue…



La suite, on la connaît : c'est Coqueret, Jean Dorat, l'érudit, qui jubile en voyant ses trois élèves créer chez lui la Brigade appelée à s'agrandir. Ronsard partage toutes les opinions, toutes les décisions de Du Bellay, toutes ses théories, l'innutrition, l'inspiration, les finitions… Et il écrit, écrit, des odes surtout, imitées du poète grec Pindare (Ve siècle av. J.-C.), mais il s'illustre aussi dans des genres imités de l'Antiquité :

- **L'épigramme,** court poème gravé à l'origine sur une stèle ; l'auteur y fait preuve d'ironie, d'émotion, ou bien il célèbre les charmes de la nature.
- **L'élégie,** chant de deuil en grec, qui devient sous la plume des poètes de la Pléiade, une plainte la plupart du temps en décasyllabes à rimes plates; l'élégie peut être

amoureuse, politique, morale, funèbre…
- **L'églogue,** poème pastoral, emprunté aux poètes latins Théocrite (315 – 250 av. J.-C.) et Virgile (70 - 19 av. J.-C.) qui met en scène des bergères et des bergers ; la Pléiade en fait le terreau d'une célébration des temps forts de la vie du Prince, ou de la vie amoureuse.

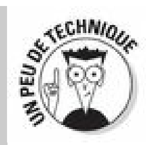


La Pléiade ? Quelle Pléiade ?

Belle légende que celle de la Pléiade. Légende parce qu'elle n'a jamais existé en groupe constitué dont les membres se seraient réunis autour de Ronsard pour des discussions passionnées autour de l'ode et du sonnet, ou de la promotion de la langue française. La Pléiade, dans la mythologie, ce sont les sept filles d'Atlas et de Pléioné, qui furent transformées en étoiles composant la constellation du Taureau (qui n'en comporte en réalité que six…). C'était aussi l'inscription céleste des sept plus grands poètes de l'école d'Alexandrie. Ronsard, dans l'*Hymne de Henri II* en 1555, énumère ceux qui peuvent l'aider dans sa tâche poétique. Ils sont sept : Du Bellay, Baïf, Peletier, Belleau, Pontus de Tyard, Jodelle et lui-même. Il emploie alors le terme de Pléiade. Les protestants s'emparent de cette comparaison prétentieuse et la ridiculisent. En 1597, le premier biographe de Ronsard établit une liste des membres de ce qu'il appelle de nouveau la Pléiade; il prend l'initiative de remplacer Peletier, pourtant à l'origine de tout le mouvement, par Jean Dorat que vous connaissez aussi. Depuis, l'hôtel de la mémoire, aux sept étoiles, affiche complet.

L'ode à la mode

« J'osai le premier des nostres enrichir ma langue de ce mot : ode ». Vous voilà renseigné : cette phrase est écrite par Ronsard, et il souhaite demeurer le père de l'ode en français – même si Du Bellay en a publié quelques mois avant lui, utilisant ce nom le premier! Ode vient du grec *ôdè* qui signifie chant. En poésie, l'ode, qui se passe en général du chant, est une louange en général et en particulier aux dieux, aux grands héros, aux petits héros, bref, à tout ce qui a besoin d'être célébré pour entrer dans la mémoire collective. L'ode peut aussi célébrer l'amour, voire le vin et la bonne chère (oui, chère et non chair; chère vient du grec *kara* qui signifie tête ; faire bonne chère, c'est faire bonne tête quand on est en compagnie, pour manger par exemple, de la bonne chair, de la bonne viande). Il existe trois types d'ode :



- **L'ode pindarique,** créée par le poète grec Pindare au Ve siècle av. J.-C. De longueur variable, elle comporte la strophe, l'antistrophe (reprise nuancée du contenu de la première strophe) et l'épode, sorte d'envoi final.
- **L'ode anacréontique,** sur le modèle de celles d'Anacréon, poète grec du Ve siècle av. J.-C. Elle ne comporte pas de division strophique.
- **L'ode à la mode d'Horace,** poète latin du Ier siècle av. J.- C., formée de plusieurs strophes de couplets alternés d'inégales longueurs.

Odelette ronsardelette

L'ode peut se faire odelette lorsqu'elle est inspirée par Cassandre, l'éblouissante du bal de Blois, dont il semble qu'on entende dans les octosyllabes qui suivent, le bruit des pas pris dans le gracieux branle qu'elle dansa sous les yeux pleins d'amour du pauvre Ronsard sourd :

À sa maîtresse



Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avait déclose
Sa robe de pourpre au Soleil,
A point perdu ceste vesprée
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vôtre pareil.

Las ! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place
Las ! las ses beautés laissé choir!
Ô vraiment marâtre Nature,
Puisqu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir!

Donc, si vous me croyez, mignonne,
Tandis que votre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez votre jeunesse :
Comme à ceste fleur la vieillesse

Fera ternir votre beauté.

Pierre de Ronsard - *Quatre Premiers Livres des Odes*, 1555 (3e édition). Ode XVII

Pas malin Mellin…

La première édition des *Quatre Premiers Livres des Odes de Pierre de Ronsard, Vandômois*, est publiée en 1550. Scandale et maladresse : le poète a oublié de dédicacer ses poèmes à Diane de Poitiers par exemple, et surtout au poète officiel d'Henri II : Mellin de Saint-Gelais. La cour est réunie un soir, en présence du roi. Mellin a décidé de se venger de toute cette jeunesse turbulente de la *Défense de la langue française*, qui menace son influence de poète à l'ancienne. Il a apporté les *Quatre Premiers Livres des Odes* et les ridiculise en les lisant de façon ironique et ampoulée. Soudain, outrée, la sœur du roi, Marguerite de Valois, se lève, arrache l'ouvrage des mains de Mellin. Et, dans le silence qui s'est fait, elle approche doucement l'octosyllabe, assouplit la strophe, libère la musique des mots… C'est un triomphe. Ronsard est sauvé, presque sacré ce soir-là où Mellin de Saint-Gelais va devoir faire ses valises…

Du rase-mottes…

Saint-Gelais n'avait pas tout à fait tort : certaines odes du jeune Ronsard étaient empesées, trop imitées des marbres grecs, hiératiques et froids. Ronsard assouplit – trop – ses outils et donne un *Livret de Folastries* en 1553 qui sont, hum… un peu osées, et même rase-mottes. Ronsard adopte enfin la bonne altitude et trouve son rythme de croisière dans le sonnet, son genre majeur, en décasyllabes, puis en alexandrins qui donnent à ses nouvelles amours avec Marie l'Angevine, Marie Dupin, rencontrée en 1555 à Bourgueil, les ailes nécessaires pour voler jusqu'à nous. Vingt ans après ces amours rompues, Ronsard apprendra la mort de « sa fleur de quinze ans » ; ses vers « Sur la mort de Marie » confondront l'image de Marie de Clèves qu'Henri III vient de perdre et celle de la « rose de Bourgueil ».

Marie, levez-vous, ma jeune paresseuse



Pour Marie Dupin

Marie, levez-vous, ma jeune paresseuse :
Jà la gaie alouette au ciel a fredonné,
Et jà le rossignol doucement jargonné,
Dessus l'épine assis, sa complainte amoureuse.

Sus ! debout! allons voir l'herbelette perleuse,
Et votre beau rosier de boutons couronné,
Et vos œillets mignons auxquels aviez donné,
Hier au soir de l'eau, d'une main si soigneuse.

Harsoir en vous couchant vous jurâtes vos yeux
D'être plus tôt que moi ce matin éveillée :
Mais le dormir de l'Aube, aux filles gracieux,

Vous tient d'un doux sommeil encor les yeux sillée.
Çà! çà ! que je les baise et votre beau tétin,
Cent fois, pour vous apprendre à vous lever matin.

Pierre de Ronsard - *Second Livre des Amours*, 1572

Je vous envoye un bouquet…



Pour Marie Dupin

Je vous envoye un bouquet que ma main
Vient de trier de ces fleurs épanies,
Qui ne les eust à ce vespre cueillies,
Cheutes à terre elles fussent demain.

Cela vous soit un exemple certain
Que vos beautés, bien qu'elles soient fleuries,
En peu de tems cherront toutes flétries,
Et comme fleurs, periront tout soudain.

Le tems s'en va, le tems s'en va, ma Dame,
Las ! le tems non, mais nous nous en allons,
Et tost serons estendus sous la lame :

Et des amours desquelles nous parlons,

Quand serons morts, n'en sera plus nouvelle :
Pour-ce aimés moy, ce-pendant qu'estes belle.

Pierre de Ronsard - *Second Livre des Amours*, 1578

Ô… Ah…

Ronsard pourrait se contenter de ronsardiser galamment en déclinant sur tous les tons la rose et ses symboles, jusqu'à en perdre les pétales, mais Ronsard ne peut être Ronsard sans un projet qui viserait si haut qu'il atteindrait le ciel. Justement, c'est bien de cela qu'il s'agit, car Ronsard envisage avec toute l'humilité qui le caractérise, de réécrire l'Ancien Testament. Tout simplement. Heureusement pour l'Ancien Testament et pour nous, il se contentera d'écrire à partir de 1553, puis de publier, des hymnes au souverain, à la justice, au ciel, aux astres, à l'âme, à l'éternité, à tout ce qui peut se célébrer avec force « Ô » et « Ah », aujourd'hui passés de mode, ou du moins en d'autres termes déclamés…

La Franciade

Tout cela est fort bon, Ronsard, mais, la France, oui, la France qui possède le privilège inouï de vous loger en son sein, la France a besoin et vous le savez, d'une légende, d'une épopée qui la fonde enfin, d'une *Iliade* et d'une *Odyssée* à la grecque, d'une *Énéide* à la latine…

Je m'en vas bouder en Vendômois

J'y pense, j'y pense, pour tout vous dire… Mais le roi Henri II m'a promis pour ce projet une prébende – des sous, un profit attaché à une abbaye - que je ne vois pas venir. Puisque c'est ainsi, je m'en vas bouder en Vendômois ! Là-bas, j'écris des odes, des épigrammes, des élégies que je publie en 1559. Henri II meurt. Je reviens à Paris. J'écris des discours, des épîtres flatteuses… Mais point encore la légende de la France que j'ai prévu d'intituler *La Franciade*. J'y raconterai que Francion, le fils d'Hector le Troyen, Astyanax pour les intimes de l'*Iliade*, arriva par la mer en Provence, et que sa descendance donna naissance aux souverains de France…

La Franciade, ou presque…

Il faut attendre qu'enfin j'acquière le prieuré de Saint-Cosme près de Tours et que je reçoive tout près, au château de Plessis-les-Tours, en novembre 1565, Catherine de Médicis et son fils le roi Charles IX pour que le projet de *La Franciade* renaisse. C'est la reine elle-même qui me le demande alors, me le commande, avec une douce fermeté, et qui m'impose de l'écrire en décasyllabes. Je préférerais pourtant l'alexandrin, dont l'ampleur est plus adaptée à l'épopée. Retour à Paris en 1570. On m'accueille, on me loue, on me célèbre, on m'attend… *La Franciade* ? Oui… La voici : quatre chants sur les vingt-quatre prévus. Charles IX est content, mais il n'aura pas le temps de lire la suite que je n'écrirai pas : il meurt en 1574, de tuberculose et du désespoir que lui a causé le massacre de la Saint-Barthélemy le 24 août 1572 entre catholiques et protestants.

La Franciade (début)



Muse, l'honneur des sommets de Parnasse,
Guide ma langue et me chante la race
Des rois François yssus de Francion
Enfant d'Hector Troyen de nation,
Qu'on appeloit en sa jeunesse tendre
Astyanax et du nom de Scamandre…

Consoler Hélène

Je fais tout ce que je peux pour me faire apprécier par son successeur et frère Henri III. J'épouse même son désespoir lorsque celle qu'il aime, Marie de Clèves, meurt à vingt et un an, et qu'il me demande pour sa mémoire *Sur la mort de Marie*. Peut-être en connaissez-vous le sonnet qui commence ainsi : *Comme on voit sur la branche au mois de may la rose*… Rien n'y fait, Henri III me préfère le poète Philippe Desportes, plus joyeux, paraît-il, plus drôle, plus léger. Eh bien soit, puisque c'est comme ça, je m'en vas encore une fois bouder en Vendômois, de longs mois, loin du roi Henri III ! Mais à Paris où je reviens parfois, je m'acquitte de la tâche que m'a donnée Catherine de Médicis : consoler une de ses dames d'honneur, la belle Hélène de Surgères dont le beau Jacques de la Rivière vient d'être emporté par la guerre entre catholiques et protestants.

Comme on voit sur la branche au mois de may la rose



Sur la mort de Marie

Comme on voit sur la branche au mois de may la rose,
En sa belle jeunesse, en sa premiere fleur,
Rendre le ciel jaloux de sa vive couleur,
Quand l'Aube de ses pleurs au poinct du jour l'arrose;

La grace dans sa feuille, et l'amour se repose,
Embasmant les jardins et les arbres d'odeur;
Mais batue ou de pluye, ou d'excessive ardeur,
Languissante elle meurt, fueille à fueille déclose.

Ainsi en ta premiere et jeune nouveauté,
Quand la Terre et le Ciel honoraient ta beauté,
La Parque t'a tuee, et cendre tu reposes.

Pour obseques reçoy mes larmes et mes pleurs,
Ce vase pleine de laict, ce panier plein de fleurs,
Afin que vif et mort ton corps ne soit que roses.

Pierre de Ronsard - *Second Livre des Amours*, 1578

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle



Pour Hélène de Surgères

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,
Assise aupres du feu, devidant et filant,
Direz, chantant mes vers, en vous esmerveillant :
Ronsard me celebroit du temps que j'estois belle.

Lors, vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,
Desja sous le labeur à demy sommeillant,
Qui au bruit de mon nom ne s'aille resveillant,
Benissant vostre nom de louange immortelle.

Je seray sous la terre et fantaume sans os :
Par les ombres myrteux je prendray mon repos :
Vous serez au fouyer une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et vostre fier desdain.
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain :
Cueillez dès aujourd'huy les roses de la vie.

Pierre de Ronsard - *Second Livre des Amours*, 1578

Adieu, chers compagnons !

J'écris des sonnets pour elle, j'ai cinquante-quatre ans, elle en a vingt-cinq, encore des sonnets… *Te regardant assise auprès de ta cousine / Belle comme l'aurore et toi comme un soleil […] ; Ce premier jour de mai, Hélène, je vous jure […] Par tous les rossignols, miracle des oiseaux / Que seule vous serez ma dernière aventure…* Bientôt je ne sais si je la console ou bien si je l'aime. Disons que je fais les deux à la fois. Mais elle demeure de glace! Hélène, ne m'entendez-vous pas? Êtes-vous sourde comme moi ? Non, ce n'est pas cela…
Voilà comment sont nés mes *Sonnets pour Hélène*, de tendresse et de douleur mêlés, d'aigreur et de regret aussi, tout ce qu'on largue un soir d'hiver quand on s'éteint en 1585, le 28 décembre au soir, au prieuré de Saint-Cosme.

Je n'ay plus que les os, un squelette je semble



Je n'ay plus que les os, un squelette je semble,
Decharné, denervé, demusclé, depoulpé,
Que le trait de la mort sans pardon a frappé,
Je n'ose voir mes bras que de peur je ne tremble.

Apollon et son fils deux grans maistres ensemble,
Ne me sçauroient guerir, leur mestier m'a trompé,
Adieu plaisant soleil, mon œil est estoupé,
Mon corps s'en va descendre où tout se desassemble.

Quel amy me voyant en ce point despouillé
Ne remporte au logis un œil triste et mouillé,
Me consolant au lict et me baisant la face,

En essuiant mes yeux par la mort endormis?
Adieu chers compaignons, adieu mes chers amis,
Je m'en vay le premier vous preparer la place.

Pierre de Ronsard - *Second Livre des Amours*, 1584

Ronsard en œuvres

> - 1550 - *Le Premier Livre des Odes*
> - 1552 - *Les amours de Cassandre*
> - 1555 - *Les amours de Marie*
> - 1555 - *Les Hymnes*
> - 1572 - *La Franciade* (poème inachevé)
> - 1574 - *Sonnets pour Hélène*
> - 1572, 1578, 1584 - *Second Livre des Amours*

Ce qu'ils en ont dit



> - Sa langue est trop luxuriante – Malherbe (1555 – 1628)
> - Ronsard a écrit de pitoyables poésies – Le Grand Arnauld (1612 – 1694), prédicateur janséniste
> - *Ronsard, […] par une autre méthode, / Réglant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode, / Et toutefois longtemps eut un heureux destin. / Mais sa Muse, en français parlant grec et latin, / Vit, dans l'âge suivant, par un retour grotesque, / Tomber de ses grands mots le faste pédantesque. / Ce poète orgueilleux, trébuché de si haut, / Rendis plus retenus Desportes et Bertaut. / Enfin Malherbe vint, et, le premier en France, / Fit sentir dans les vers une juste cadence…* - Nicolas Boileau (1636 – 1711)
> - Ronsard gâta la langue en transportant dans la langue française les composés grecs dont se servaient les philosophes et les médecins - Voltaire (1694 - 1778)
> - Il tapait comme un sourd sur la pauvre langue française - Jules Michelet (1798 - 1874) dans son *Histoire de France*
> - C'est plus grand que Virgile, et ça vaut Goethe - Gustave Flaubert (1821 - 1880)
> - On a trop vu l'amour alimenter sa poésie ; sa majeure source d'inspiration, c'est l'ivresse, une ivresse mythologique, philosophique, d'un christianisme qui s'allie étrangement au paganisme – André Gide (1869 - 1951)

Brigadistes en deuxième ligne

Belleau, Baïf, Jodelle, Peletier… Il faut bien que les statues des grands, tels Du Bellay et Ronsard, reposent sur un piédestal. C'est le rôle que joue ce quatuor d'amis : Belleau le gentil, Baïf l'érudit, Jodelle le roi du risque, Peletier la science… Tous quatre convaincus que le siècle est à bâtir, que la poésie doit soigner sa forme, ses formes pour s'en aller vers le futur, notre présent.

Le gentil Belleau

Pour présenter Belleau, membre de la Pléiade (1528 - 1577), l'auteur de cet ouvrage est fortement tenté d'écrire lui aussi, en quelques vers rimés, un sonnet ou plutôt une rodomontade… Voici le résultat…



Connaissez-vous Belleau de Nogent-le-Rotrou ?
Élève de Boncourt, il écrit des poèmes
Remarqués de Ronsard – ce sont un peu les mêmes
Que ceux qu'il composa… On trouve peu ou prou

Un semblant de blason et des vers de bon goût
Célébrant des objets, des animaux qu'on aime,
L'escargot, le corail, le papillon et même
Le pinceau, l'ombre et l'huître! Il écrira surtout

La Bergerie, œuvre en prose et en vers. Il charme
Son lecteur d'amoureux sonnets, d'épithalames,
De mascarades et de longs chants de vendanges

Belleau parfois coquin, Belleau jamais vulgaire,
Peintre de la nature. Avec sa plume d'ange
Toujours léger, un brin pervers, Belleau sut plaire.

De l'auteur, le quatorzième jour de may de l'an 2010

Trousse l'escarlatin…



L'épithalame est un chant que les Anciens composaient en l'honneur des nouveaux époux; la mascarade se situe entre la comédie-ballet et la tragédie, elle met en scène des allégories tirées de la mythologie. En 1565, Belleau, auquel Ronsard donne le titre de « peintre de la nature », publie *La Bergerie*. Son talent personnel fait merveille, dans l'air du temps, un peu polisson :

Si tu veux que je meure…



Si tu veux que je meure entre tes bras, m'amie,
Trousse l'escarlatin de ton beau pellisson
Puis me baise et me presse et nous entrelassons
Comme, autour des ormeaux, le lierre se plie.

Dégraffe ce colet, m'amour, que je manie
De ton sein blanchissant le petit mont besson :
Puis me baise et me presse, et me tiens de façon
Que le plaisir commun nous enivre, ma vie.

L'un va cherchant la mort aux flancs d'une muraille
En escarmouche, en garde, en assaut, en bataille
Pour acheter un nom qu'on surnomme l'honneur.

Mais moy, je veux mourir sur tes lèvres, maîtresse,
C'est ma gloire, mon heur, mon trésor, ma richesse,
Car j'ai logé ma vie en ta bouche, mon cœur.

Rémy Belleau - *La Bergerie*, 1565

Les dernières pierres

En 1576, un autre recueil paraît où les pierres rares sont décrites, et mises en parenté avec les sentiments de l'être aimant : Les *Amours et nouveaux échanges de pierres précieuses* ; puis c'est une comédie : *La Reconnue*. Puis Belleau s'éteint en 1577. Ses mille amis pleurant leur doux compagnon éditent à leurs frais toute son œuvre.

Baïf le guignon

Baïf… cela vous rappelle Coqueret, le bon temps passé auprès de Jean Dorat qui, du haut de la montagne Sainte-Geneviève, aperçoit la Grèce en se mettant sur la pointe des pieds, et en fermant les yeux… Baïf, le revoyez-vous se levant à trois heures du matin pour laisser la place à Ronsard qui se couche dans son lit tout chaud? Quel excellent élève, Baïf ! Studieux, plus que tout autre, toujours premier en grec et latin, devant Ronsard et Du Bellay ! Qu'il en profite, Jean-Antoine, la suite du programme n'est pas vraiment réjouissante. Il faut dire qu'il n'est pas né sous le signe de la chance : né à Venise - pourtant… -, il ne connaîtra pas

sa mère, car Lazare de Baïf, son père, n'y tient pas, cela risquerait de fâcher son épouse.

Déçu, Baïf…

Son éducation confiée à Dorat - pourtant… – ne va pas le conduire au succès littéraire : en 1552, son premier recueil de poèmes, *Les Amours de Méline*, trop érudit, rebute les lecteurs. Déçu, Baïf se replie au Mans où il pense avoir trouvé une sorte de famille poétique qui lui convient. Elle rassemble une dizaine d'écrivains dont Vauquelin de la Fresnaye, La Péruse ou Scévole de Sainte-Marthe, tous des spécialistes de l'art lyrique. Baïf, après avoir connu une certaine Francine, publie, en 1555, *Les Amours de… Francine*. Ce sont trois cents poèmes dont beaucoup de sonnets! Baïf voyage, écrit des pièces qu'il fait représenter : insuccès total!

Orthographe illisible

Baïf tente alors d'allier dans une même écriture la musique et la poésie : raté! Il essaie de rédiger ses œuvres dans une nouvelle orthographe qui se révèle illisible! Pauvre Baïf, son seul bonheur lui vient des honneurs de la cour : célébrant le mariage de François II et de Marie Stuart, il avait obtenu une pension qui fut reconduite par Charles IX et Henri III. Secrétaire de la Chambre du Roi, poète officiel des Valois, il réussit dans les vers de circonstance. Il meurt en 1586, avec une autre satisfaction cependant, celle d'avoir plu à des compositeurs comme Jacques Mauduit qui écrivit des motets sur les vers qu'il avait cadencés dans le style grec et latin, ou Roland de Lassus (1532 – 1594) qui mit en musique un de ses poèmes.

Ô ma belle rebelle



Ô ma belle rebelle,
Las, que tu m'es cruelle!
Quand la cuisante ardeur,
Qui me brusle le cœur,
Fait que je te demande
À sa bruslure grande
Un rafraichissement
D'un baiser seulement.

Ô ma belle rebelle
Las, que tu m'es cruelle!
Quand d'un petit baiser
Tu ne veux m'apaiser,
Mais par tes fines ruses
Tousjours tu m'en refuses,

Au lieu d'allegement
Acroissant mon tourment.

Jean-Antoine de Baïf - *Les Amours de Francine*, 1555

Jodelle se brise les ailes

Février 1558. Il pleut sur Calais, il pleut sur Paris, il pleut partout. Mais dans le cœur du roi Henri II et dans celui de toute la France, il fait grand soleil : Calais, la ville anglaise depuis des lustres de lustres, vient de devenir française, le roi de France y est entré en vainqueur le 23 janvier! Un courrier à cheval a été dépêché dans la capitale : il faut fêter l'événement. On fait alors appel à Étienne Jodelle.

Un surdoué !

Jodelle, c'est un surdoué, né en 1532 ! Un enfant prodige! À dix-sept ans, il publie ses premiers sonnets, odes et charontides. Il sait tout faire, c'est un tourbillon de vie, une tornade d'énergie créatrice : à vingt ans, il fait représenter devant le roi Henri II ses premières pièces, une tragédie : *Cléopâtre captive*, et une comédie : *Eugène* dont il joue le rôle principal. En 1553, ses pièces sont de nouveau jouées, et il est porté en triomphe! On ne parle plus que de lui, c'est la coqueluche du Tout-Paris!

Portrait de Jodelle par Jodelle



Je desseine, et taille, et charpente et massonne,
Je brode, je pourtray, je couppe, je façonne,
Je cizele, je grave, émaillant et dorant,
Je griffonne, je peins, dorant et colorant,
Je tapisse, j'assieds, je festonne et décore,
Je musique, je sonne, et poëtise encore

Étienne Jodelle - *Recueil des inscriptions*, 1558

Un amoureux

L'écriture ne lui suffit pas : il peint, il sculpte, il construit, il excelle en tout. Il organise de grandes fêtes en l'honneur du roi qui donnent lieu à des réjouissances où la licence s'invite en tout et partout; mais cela fait froncer le sourcil aux dévots, aux tartuffes. Qu'importe les dévots, Jodelle vit, Jodelle vole! Jodelle dépense des sommes folles. On le voit même à

Lyon où, dit-on, il connaît d'intime façon la belle Louise Labé… et tombe amoureux, perdant, comme Scève, de Pernette du Guillet.

Un naufragé

En 1558, il va donc écrire et monter le spectacle destiné à célébrer la prise de Calais par le roi. Il n'a que trois jours pour le faire. Il pleut toujours. On scie, on cloue, on monte dans la salle où doit se dérouler le spectacle. Le jour venu, rien ne se passe comme prévu : la foule est trop nombreuse, les récitants inaudibles, la machinerie mise au point pour figurer le navire Argo s'abat dans un grand fracas… Le navire, les argonautes, Jason que joue Jodelle sombrent dans le ridicule. Jodelle ne s'en relèvera pas. On perd sa trace. En 1566, un acte notarial fait état de sa condamnation à mort pour des faits qui se seraient déroulés quelques années auparavant, mais sa peine est remise. En 1573, il meurt ruiné, seul.



Dernier acte

Étienne Jodelle, poète, dramaturge, nous laisse en héritage la tragédie en cinq actes et en alexandrins où s'applique la loi d'alternance entre rimes féminines et masculines. *Cléopâtre captive*, pièce jouée le 9 février 1553 devant le roi Henri II illustre la forme nouvelle de ce genre qui s'épanouira au XVIIe siècle. Jodelle y resserre l'action, limite les lieux et le temps où elle se déroule. Jodelle le dépensier, le flambeur, enseigne au drame la rigueur et l'économie !

Peletier du Mans, fort en maths

Vous venez de gagner un milliard (de centimes) d'euros, ce qui est bien, mais savez-vous que Jacques Peletier du Mans y est pour quelque chose, et que vous devez lui être infiniment reconnaissant – sinon vous n'eussiez compté qu'en millions vos ronds. Car Jacques Peletier du Mans, né… au Mans en 1517, véritable esprit de la Renaissance qui s'intéresse à tout, mathématicien passionné qui va publier de nombreux ouvrages ayant pour sujet l'algèbre ou la géométrie, médecin curieux du corps, soucieux d'en réparer les désordres avec les moyens de l'époque, mais aussi par des procédés de son invention, grammairien qui veut donner à la langue française un statut de langue nationale, inventeur d'un nouveau système graphique, fondé sur des signes phonétiques – système exposé dans *Dialogue de l'ortografe e prononciation françoise* (1550) qui ne réunit guère de convaincus – Jacques Peletier du Mans, donc, a inventé le mot « milliard ». CQFS : ce qu'il fallait savoir.



On recrute Pontus de Tyard !

On les imagine mal, aujourd'hui, les deux grands amis Peletier et Pontus de Tyard (1521 - 1605, poète de la Pléiade, au service de Charles IX et Henri III) répondant aux questions et à la question ordinaire qui vise à définir le profil du candidat *ad hoc* pour le poste concerné. Chacun d'eux s'annoncerait mathématicien, poète, philosophe, astronome, physicien, météorologue, linguiste, musicien, bref, savant humaniste et passionné de tout. Les grands yeux qu'ouvriraient nos chasseurs de têtes contemporains face à cette liste ! On leur dirait : Vous nous brouillez les pistes, on ne peut être ensemble tout cela, quelle est votre spécialité? Ils répondraient, surpris : Tout ce que nous avons décliné, est-ce interdit? Oui, répondrait-on, aujourd'hui, on est un spécialiste ou on n'est rien, les encyclopédistes sont des imposteurs, nos diplômés, nos universitaires n'ont dans le cerveau qu'un élément de la liste que vous prétendez maîtriser! Alors, ahuris, Peletier et Pontus de Tyard qu'on aurait renvoyés dans leur siècle doré, à leurs études pour les passions de toutes sortes, eussent été effrayés qu'on ait jugé nécessaire d'amputer de bien plus des deux tiers le cerveau des lauréas des universités ou d'autres facultés… C'est sans doute un cauchemar, se seraient dits Tyard et Pelletier, une fable, une folie, la faillite de la culture et de la société. Question : ont-ils raison, sont-ils fous à lier?

Révolution pacifique

Ce que vous savez aussi, c'est qu'il joue un rôle capital dans la naissance de la *Défense et illustration de la langue française* – il en donne l'esprit dès 1545 dans la préface de son *Art poétique traduit d'Horace*. C'est lui l'âme de la Révolution pacifique qui fait entrer tout doucement dans les mœurs et les habitudes d'écriture le français que nous parlons aujourd'hui. Alors, pourquoi ne figure-t-il pas en tête de liste des sept de la Pléiade? Eh bien, parce que Peletier du Mans est un modeste, un vrai penseur, un intellectuel pur que l'idée de gloire n'effleure même pas. Peletier aime le changement, le voyage.

Lui aussi, Louise ?...

Il séjourne dans les grandes villes où il perfectionne son savoir déjà encyclopédique : Poitiers, Bordeaux, Lyon. Ronsard l'a inscrit pendant plus de vingt-cinq ans dans son cercle d'étoiles, la Pléiade – avant que Dorat le remplace. On aura tout dit de lui lorsque vous saurez que lui aussi fréquenta les Lyonnais, et que, parmi ces Lyonnais, la Lyonnaise Louise Labé lui tourneboula le cœur… Baise m'encor, rebaise-moi et baise… Qui sait, c'était peut-être pour lui! Peletier meurt pauvre, mais toujours aussi savant en 1582.



Ne touche pas à mon orthographe !

Après de multiples essais de réforme de l'orthographe, Jacques Peletier du Mans se rend compte que les Français sont très attachés à une orthographe unique – à quoi bon en avoir trente-six… – et défend qu'on la modifie !

Ceux qui entreprennent de corriger notre orthographe - autant que je puis connaître leur intention et fantaisie - ne tendent à autre fin qu'à rapporter l'écriture à la prononciation, et, par ce moyen, ils tâchent à en ôter la superfluité abusive qu'ils disent y être. S'ils le font en faveur des Français, il m'est avis qu'ils ne leur font pas si grand plaisir comme ils le pensent, car les Français, pour être de si longtemps accoutumés, assurés et confirmés en la mode d'écrire qu'ils tiennent de présent, sans jamais avoir entendu parler de plainte ni de réforme aucune, se trouveront tout ébahis et penseront qu'on se veut moquer d'eux de la leur vouloir ainsi ôter tout d'un coup […] Si vous introduisez une nouvelle façon d'orthographe il faut qu'à toutes sortes de gens vous ôtiez ainsi la plume des mains ou, ce qui ne vaut guère mieux, que vous les mettiez à recommencer: tellement qu'au lieu de les gratifier, vous les mettrez en peine de désapprendre une chose qu'ils trouvent bonne et aisée, pour en apprendre une longue, fâcheuse et difficile et qui ne leur pourra apporter que confusion, erreur et obscurité.

Jacques Peletier du Mans

Chapitre 6

L'effervescence baroque

Dans ce chapitre :

- Poésie légère en temps de troubles
- Plumes mystiques face à la crise
- Poèmes de mort et de colère

Quel était l'idéal, le rêve exaltant des humanistes au début du XVIe siècle? Redonner à l'homme toute sa place dans un monde plein d'espérance, un monde que la connaissance peut sauver! Mais l'homme, c'est aussi l'excès, la brutalité, et toutes les dérives qui tentent de mettre en œuvre des idées par la pire des violences! Les poètes qui vivent et voient les guerres de Religion et leur cortège d'abominations sont dégrisés : pour eux, loin de la certitude, le monde n'est que changement, illusion, inconstance. Quelles solutions adopter? Ou bien, comme Desportes et Papillon, on… papillonne; ou bien, comme Chassignet, on désespère; ou bien, comme Agrippa d'Aubigné, on se bat. Toute cette agitation de la société trouve son reflet dans une écriture foisonnante, débordante et généreuse : le baroque.

Les plumes légères

Le 24 août 1572, le massacre de la Saint-Barthélémy porte un coup fatal à l'image d'une poésie capable de donner au pays une voix assez puissante pour éviter les tragédies. Les ambitions de la Pléiade qui prétendait marier poétique et politique sont ruinées. Le nouveau roi Henri III aime la légèreté, l'élégance, l'insouciance. Ses conquêtes féminines ne se comptent plus - et non masculines comme le veut une légende tenace qui date du XIXe siècle et prend les mignons du roi pour des homosexuels, alors que ce sont de fameux coureurs de jupon, comme leur maître… Philippe Desportes l'amuse, le distrait et surtout le conseille utilement en affaires, pendant que la veine libertine se donne des libertés qu'illustre un Papillon de Lasphrise butineur en diable…

Philippe Desportes bien en cour

Quel habile homme, ce Philippe Desportes! Il prend la précaution de naître dans une famille chartraine (de Chartres) nantie, fait de solides études, fréquente des comtesses, des évêques qui le promènent en Italie, des secrétaires d'État qui lui font rencontrer Ronsard, Baïf, publie des poèmes doux et prudents, un premier recueil intitulé, avec modestie : *Premières Œuvres*, en 1573. Cette même année, il se glisse opportunément dans l'entourage d'Henri d'Anjou qui

part se faire sacrer roi en… Pologne ! Mais, en France, Charles IX meurt l'année suivante. Henri d'Anjou, frère de Charles IX, lui succède sous le nom d'Henri III.

Il veille sur son roi

Les Polonais refusant de laisser partir leur roi tout neuf, Henri III doit quitter de nuit le château de Wawel, sans oublier d'emporter une partie du budget du pays! Vienne l'accueille à bras ouverts – il y dépense une fortune - puis c'est Venise où le nouveau roi de France tombe amoureux de toutes les femmes et particulièrement d'une prostituée de légende, Veronica Franco. Desportes est toujours là, qui veille sur son roi, et contribue à lui faire accepter l'idée d'un retour plus rapide sur le trône de France où on l'attend.

Le doux Desportes

Desportes excelle en tout : on le voit partout, on le consulte sur tous les sujets, parfois bien éloignés de la poésie. Ainsi, il n'est pas étranger à la naissance en France des droits de douane qui vont alimenter les caisses du royaume, à l'apparition des taxes multiples sur les cartes à jouer, l'accession à la maîtrise des artisans… Un expert en économie et en administration, Desportes ! Et en poésie? Aussi… Du moins pour cette époque où l'on préfère aux charrois strophiques trop pomponnés de savoir antique, la légèreté, la douceur, le « doux-coulant », et des vers qui voyagent sagement, sans tourment syntaxique, avec l'élégance des amours de cour.

Prière au sommeil



Somme, doux repos de nos yeux.
Aimé des hommes et des dieux,
Fils de la Nuit et du Silence,
Qui peux les esprits délier,
Qui fais les soucis oublier,
Endormant toute violence.

Approche, ô Sommeil désiré!
Las ! c'est trop longtemps demeuré :
La nuit est à demi passée,
Et je suis encore attendant
Que tu chasses le soin mordant,
Hôte importun de ma pensée.

Clos mes yeux, fais-moi sommeiller,
Je t'attends sur mon oreiller,

Où je tiens la tête appuyée :
Je suis dans mon lit sans mouvoir,
Pour mieux ta douceur recevoir,
Douceur dont la peine est noyée.

Hâte-toi, Sommeil, de venir :
Mais qui te peut tant retenir?
Rien en ce lieu ne te retarde,
Le chien n'aboie ici autour,
Le coq n'annonce point le jour,
On n'entend point l'oie criarde.

Un petit ruisseau doux-coulant
À dos rompu se va roulant,
Qui t'invite de son murmure,
Et l'obscurité de la nuit,
Moite, sans chaleur et sans bruit,
Propre au repos de la nature.

Philippe Desportes - *Les Amours de Diane*, 1573

Votre potage vaut mieux que vos psaumes !



Desportes écrit à la demande pour quelque princesse, quelque prince, ou pour lui-même, des sonnets, des élégies, des chansons, traduit des psaumes, le tout porté aux nues par les lecteurs de son temps, à l'exception du brutal François de Malherbe qui arrive dans les pages suivantes sur la scène poétique française… Un soir, Malherbe est invité chez Desportes pour le dîner. Il arrive en retard. Desportes l'accueille pourtant chaleureusement pendant que le potage refroidit. « Désirez-vous un exemplaire des psaumes que j'ai traduits et qui viennent d'être publiés ? » lui demande-t-il. « Inutile, répond Malherbe, je les ai déjà lus. Votre potage vaut mieux que vos psaumes ! »

L'arrivée à Bonport

Malgré l'opinion des ronchons malherbiens, la gloire et le succès de Desportes sont constants, au point d'éclipser sans appel Ronsard et consorts qui tentent eux aussi d'assouplir leurs vers, d'y rendre rares les références aux marbres romains, aux colonnes grecques, à tout le petit butin mythologique que se partagent les initiés de Coqueret, les élus de Montaigu, en vain. En 1585, Ronsard meurt, amer, épuisé. C'est Desportes, malgré tout demeuré son ami, qui organise ses funérailles. Après l'assassinat d'Henri III en 1589, il joue un rôle important dans le ralliement au catholicisme d'Henri IV le protestant. Le nouveau roi

lui accorde une abbaye à Bonport (Eure), au bord de la Seine. Jusqu'à sa mort, le 5 octobre 1606, il partage son temps entre Bonport et sa luxueuse maison de Vanves où le roi vient rendre de fréquentes visites à ce conseiller d'État qui sait si bien parler du cœur.

Arrête un peu, mon cœur…



Arrête un peu, mon Cœur, où vas-tu si courant?
- Je vais trouver les yeux qui sain me peuvent rendre.
- Je te prie, attends-moi. - Je ne te puis attendre,
Je suis pressé du feu qui me va dévorant.

- Il faut bien, ô mon cœur ! que tu sois ignorant,
De ne pouvoir encor ta misère comprendre :
Ces yeux d'un seul regard te réduiront en cendre :
Ce sont tes ennemis, t'iront-ils secourant?

- Envers ses ennemis, si doucement on n'use ;
Ces yeux ne sont point tels. - Ah ! c'est ce qui t'abuse :
Le fin berger surprend l'oiseau par des appâts.

- Tu t'abuses toi-même, ou tu brûles d'envie,
Car l'oiseau malheureux s'envole à son trépas,
Moi, je vole à des yeux qui me donnent la vie.

Philippe Desportes - *Stances*, 1573

Desportes en œuvres

- 1583 - *Premières Œuvres* - *Amours de Diane*, *Amours d'Hyppolite*, *Élégies*
- 1603 - *Psaumes*

Ce qu'ils en ont dit



> ✓ Ce poète orgueilleux [Boileau parle de Ronsard] trébuché de si haut /
> ✓ Rendit plus retenus Desportes et Bertaut – Nicolas Boileau (1636 – 1711) Rendit plus retenus Desportes et Bertaut – Nicolas Boileau (1636 – 1711)
> ✓ Ce poète clair et facile, de peu de génie mais de très réel talent possédait remarquablement son métier – Jacques Lavaud (1894 – 1975)

Papillon de Lasphrise, le coquin

Malheur aux papillons qui traversent les champs de bataille : les Papillon, famille issue du Midi, ont été ruinés par les conflits religieux, ce qui ne les empêche pas de mettre au monde en 1555, près de Tours, un petit coquin de fils qu'ils prénomment Marc. Lorsqu'il prend son envol, le petit Papillon s'engage dans les armées catholiques et se bat où on l'envoie jusqu'en 1589. Entre deux coups de braquemart (épée courte datant du Moyen Âge), il chante à travers des centaines de poèmes ses fortunes de cœur, plus proches des hardiesses du voyeur que des illuminations du Voyant…

Quel boute-en-train !

Un boute-en-train, Papillon! Un homme qui court la prétentaine, et le guilledou, avec bonne fortune si on en croit ses vers qui rapportent quelques-unes de ses amoureuses luttes. Certaines de ses compositions mettent en scène, par exemple, ses façons délurées d'approcher la beauté féminine, en catimini, sans que celle qui se dénude ne se doute de quoi que ce soit. C'est sa manière à lui, Papillon, de lutter contre l'amertume du temps, de ne pas glisser dans la désespérance. Approchez-vous de lui qui lorgne celle qu'il a par hasard aperçue, presque nue… et devenez vous aussi, le temps de deux quatrains, de deux tercets, un boute-en-train coquin…

Je l'œilladais mi-nue, échevelée



Je l'œilladais mi-nue, échevelée,
Par un pertuis dérobé finement,
Mon cœur battait d'un tel débattement
Qu'on m'eût jugé comme en peur déréglée.

Or'j'étais plein d'une ardeur enflammée,
Ore de glace en ce frissonnement.
Je fus ravi d'un doux contentement,
Tant que ma vie en fut toute pâmée.

Là follâtrait le beau soleil joyeux,

Avec un vent, zéphyre gracieux,
Parmi l'or blond de sa tresse ondoyante,

Qui haut volante ombrageait ses genoux.
Que de beautés ! mais le destin jaloux
Ne me permit de voir ma chère attente.

Marc de Papillon de Lasphrise – *Œuvres poétiques*, 1597

L'or lève en ce pré…

L'œuvre de Papillon de Lasphrise, ainsi nommé car il possédait le fief de Lasphrise en Touraine, comporte plus de vingt mille vers. On y trouve les *Amours de Théophile*, où il célèbre Renée le Poulcre, jeune et belle pensionnaire dans un couvent du Mans hélas peu encline à l'étude documentaire de quelque lépidoptère que ce soit, même si dans les deux derniers vers d'un sonnet qui lui est adressé, elle peut reconnaître, deux fois anagrammé (lettres mélangées pour former de nouveaux mots), son nom : *Orne ce pré elleu, L'or lève en ce pré*… On y lit aussi *L'Amour passionné de Noémie*, prénom qui désigne celle qui ne fut point sourde aux charmes badins du butinage : Esther de Rochefort, dame de Chantosme. On trouve encore dans les œuvres du Papillon coquin un conte plutôt leste : *La Nouvelle Inconnue* ; d'autres pièces encore plus lestes. Enfin, avant sa mort en 1599, des pages bien sages, de poésie religieuse…

Que ne suis-je échangé en précieuse pluie



Que ne suis-je échangé en précieuse pluie,
J'assoupirai Éole en sa prison soufflant!
Que ne suis-je changé en aigle haut volant
Pour te faire compagne à la grande Asterie !

Que ne suis-je échangé en babillarde pie
Pour t'aller saluer ores en gaudissant !
Que ne suis-je échangé en taureau blanchissant
Pour paître bienheureux en ta belle prairie!

Mais que n'ai-je le charme au valeureux Jason
Pour gagner glorieux ta plus riche toison,
Car tu es l'ornement du troupeau mieux voulu,

J’en crois les saints bergers, le prophète Anagramme
Dit encor que toi seule ORNE CE PRÉ ELLEU
Que L’OR LÈVE EN CE PRÉ pour l’amour de ma dame.

Marc Papillon de Lasphrise - *Œuvres poétiques*, 1597

Les mines sombres

À la légèreté de Desportes, aux roboratives œillades de Papillon, s’oppose un autre courant poétique face aux désordres du monde que provoquent les guerres de Religion. C’est une sorte de descente aux enfers, le soulignement permanent de l’inutilité de la vie ; on dirait qu’une stupeur désespérée s’est emparée de la pensée des poètes, un aquoibonisme supposé conduire à la foi qui sauve - mais ce n’est pas si sûr…

Sponde : des sonnets de la mort…

Convertis au protestantisme et passés en Navarre les Sponde sont espagnols. Ils entrent au service de la reine Jeanne d’Albret qui se charge de l’éducation du petit Jean, né en 1557 à Mauléon, dans les Basses-Pyrénées. Jean de Sponde demeure fidèle en toute occasion au fils de Jeanne : Henri IV ! Il se convertit au catholicisme lorsque son maître le fait – puisque Paris vaut bien une messe… Mais cette conversion lui vaut la haine des protestants qui le considèrent comme un renégat. C’est surtout un grand mélancolique, humaniste, juriste, cyclothymique… Un impulsif qui se plaît dans la soudaine ivresse de l’amour, la célébration ébahie du corps de la femme, puis sombre dans l’angoisse la plus étouffante, la plus pessimiste des visions de l’existence. L’amour et la mort vont souvent de conserve dans ses vers ; il aime l’antithèse, le mélange détonant, s’inscrivant de la sorte dans une esthétique de l’instable, presque de la convulsion où transparaît le mouvement baroque. Il meurt le 18 mars 1595, abandonné du roi, seul, ruiné, à Bordeaux.

Je meurs…



Je meurs, et les soucis qui sortent du martyre
Que me donne l’absence, et les jours, et les nuits
Font tant, qu’à tous moments je ne sais qui je suis,
Si j’empire du tout ou bien si je respire.

Un chagrin survenant mille chagrins m’attire,
Et me cuidant aider moi-même je me nuis;
L’infini mouvement de mes roulants ennuis
M’emporte, et je le sens, mais je ne le puis dire.

Je suis cet Actéon de ses chiens déchiré!
Si l’éclat de mon âme est si bien altéré
Qu’elle, qui me devrait faire vivre, me tue :

Deux Déesses nous ont tramé tout notre sort,
Mais pour divers sujets nous trouvons même mort,
Moi de ne la point voir, et lui de l’avoir vue.

Jean de Sponde - *Les Amours*, 1597

Chassignet, le désespoir tranquille

Quatre cent quarante-quatre sonnets rassemblés sous ce titre : *Le Mespris de la vie et consolation contre la mort*. Voilà l’œuvre majeure de Jean-Baptiste Chassignet, écrite à vingt-cinq ans. On sait peu de chose sur lui, sinon qu’il est né en 1570 ou 1571, à Besançon, alors terre du Saint Empire romain germanique. Son père est médecin. Jean-Baptiste devient docteur en droit en 1593. La publication de ses sonnets lui apporte la renommée, mais il ne semble pas atteint de l’ambition littéraire dévorante de certains de ses contemporains.

Il s’endort

Père de sept enfants, avocat fiscal au baillage de Gray, il mène une vie tranquille, guéri semble-t-il de ses visions hallucinées des corps en pourriture… Son rôle de négociateur en Flandre à la veille de l’édit de Nantes est déterminant. Son œuvre – redécouverte récemment – comprend aussi *Les Paraphrases sur les cent cinquante psaumes de David*, publiées en 1612.
Il meurt le 28 octobre 1635. Ou plutôt, il s’endort… : *Qu’est-ce que d’estre mort ? - que n’estre plus au monde. Avant que naistre au monde, enduriez-vous douleur? Ne point naistre en ce monde, est-ce quelque malheur? La mort et le sommeil marchant en mesme ronde.*

Mortel pense quel est…



Mortel pense quel est dessous la couverture
D'un charnier mortuaire un corps mangé de vers,
Décharné, dénervé, où les os découverts,
Dépoulpés, dénoués, délaissent leur jointure :

Ici l'une des mains tombe de pourriture,
Les yeux d'autre côté détournés à l'envers
Se distillent en glaire, et les muscles divers
Servent aux vers goulus d'ordinaire pâture :

Le ventre déchiré cornant de puanteur
Infecte l'air voisin de mauvaise senteur,
Et le nez mi-rongé difforme le visage;

Puis connaissant l'état de ta fragilité,
Fonde en Dieu seulement, estimant vanité
Tout ce qui ne te rend plus savant et plus sage.

Jean-Baptiste Chassignet – *Mespris de la vie et consolation contre la mort*, 1594

Ferveurs des réformés

Les réformés? Ils sont enthousiastes, généreux, pleins d'une imagination sans limites : c'est Du Bartas qui recrée le monde à sa façon, en alexandrins inspirés de la Genèse, avec délices, érudition et originalité; c'est Agrippa d'Aubigné qui s'inscrit dans le cours des troubles religieux avec une rigueur morale, une intransigeance, une obstination qui vont lui coûter bien des amis. Mais ses emportements traduisent le désir d'un monde plus humain, plus sensible, plus profond. Ces deux réformés, adeptes d'un calvinisme rigoureux, offrent à travers l'excès lui-même, une richesse propre à élever l'esprit.

Du Bartas illumine l'Europe



Dans les années 1580, tout promeneur passant devant les librairies espagnoles, allemandes, polonaises, italiennes, hollandaises – l'Europe, en somme, à cette époque – pouvait lire sur leur frontispice le nom des plus grands auteurs de tous les temps : Platon, Homère, Virgile, Du Bartas. Vous connaissez les trois premiers, de nom tout au moins, comme tout le monde, mais le quatrième, Du Bartas… Vous avez beau fouiller dans votre mémoire, vous n'en

trouvez point trace ou presque. Et pourtant, en 1576, Du Bartas, Guillaume de son prénom, est reçu comme un roi par… le roi d'Écosse Jacques VI, futur Jacques Ier d'Angleterre, fondateur de la dynastie des Stuart. Jacques VI admire tellement Du Bartas qu'il a traduit ses poèmes en anglais! Mais qui est ce Du Bartas ?

Salustre devient Saluste

Guillaume du Bartas est le fils de François Salustre. Les Salustre sont des Gascons, marchands, et protestants. Ils ont fait de bonnes affaires et se sont établis à Montfort, en Armagnac (Gers). Lorsque Guillaume naît, en 1544, son père se dit que l'échelle sociale passe plus facilement par des noms illustres, et il modifie Salustre en Salluste ou Saluste – c'est le nom d'un fameux historien romain, protégé de Jules César, sans en avoir l'« r »… Puis, le père Saluste achète la terre du Bartas, avec un modeste manoir.

Légitimer la particule

À sa mort, il lègue le tout à son fils Guillaume devenu docteur en droit en 1567 à l'université de Toulouse. Guillaume, tout fier de son diplôme et de son manoir, s'octroie une particule, gomme Saluste et signe : Guillaume du Bartas ! Un faux noble, Du Bartas ? Pas tout à fait : à Nérac, capitale de la Navarre protestante, la reine Jeanne d'Albret, la mère du futur Henri IV, le fait nommer écuyer tranchant (celui qui découpe la viande royale). Cela suffit pour légitimer une particule. Voilà notre Guillaume officiellement du Bartas, ascendant commerce et rôti…

Un succès européen !

Du Bartas est un pacifiste, il n'aime pas la guerre et le confesse volontiers. Ses occupations? La poésie! Il n'aime que versifier. À vingt et un ans, il remporte la Violette d'or aux prestigieux Jeux Floraux de Toulouse. Il écrit ensuite de longs poèmes à sujet biblique où l'on comprend sans mal qu'est mise en scène la lutte à mort entre catholiques et protestants. En 1578, il publie son œuvre majeure : *La Semaine*. Aussitôt, c'est un succès foudroyant non seulement en France, mais dans toute l'Europe ! Les rééditions se succèdent et atteignent le nombre jamais vu de soixante-dix en vingt ans, un succès à faire pâlir d'envie nos best-sellers d'aujourd'hui. Voilà pourquoi on découvre dans toute l'Europe son nom près des Platon, Homère et Virgile…

La Genèse en sept mille vers

Que contient donc ce livre magique qui aimante tous les regards en cette fin du XVIe siècle, et peut nous laisser aujourd'hui un peu perplexes?... Il s'agit d'une réécriture en sept mille alexandrins de la Genèse, le livre de la création dans la Bible. Son titre : *La Sepmaine*, évoque les sept jours qui furent nécessaires à la création du monde, selon les Écritures. L'imagination de Du Bartas y est tellement brillante, tellement habile et astucieuse, décrivant le monde biblique et le monde réel en même temps, y ajoutant mille anecdotes et précisions quasi scientifiques, qu'on a pu parler d'une véritable encyclopédie !

La petite Semaine

Gentilhomme ordinaire de la Chambre du roi de Navarre, Du Bartas croule sous les

honneurs. Le futur Henri IV vient lui rendre visite chez lui - ce jour-là, la foudre ajoute à cet honneur extrême un éclat étonnant : elle tombe en plein milieu du dîner et de la salle des invités ! Une *Seconde Semaine* est commencée qui ne sera jamais achevée – elle comptait pourtant quatorze mille vers, déjà… Du Bartas meurt le 28 août 1590. Deux décennies plus tard, on le trouve excessif, plein d'emphase, de démesure ; encore une décennie, et il est oublié, complètement! Du Bartas inaugure ainsi une mode - l'écrivain adulé, puis complètement oublié – qui trouvera son plein épanouissement dans le dernier tiers du XXe siècle…

Baroque à souhait



Maintenant que vous voici revenu à la vie, Du Bartas, parlez-nous de la nuit, façon *Sepmaine*, avec moult périphrases, ces petits trains de mots équivalant à un seul terme; par exemple, l'architecte du monde pour désigner Dieu; mais épargnez-nous ces bizarres redoublements de syllabes initiales de certains mots, que vous pratiquâtes pour créer une harmonie imitative ; ainsi, la mer, pour vous, peut être le flo-flottant séjour ; vous parlez du « ba-battement » de l'aile, de la rafale « sou-soufflante ». C'est curieux, étrange, baroque à souhait. On a beaucoup ironisé de votre temps sur ces bégaiements, surtout les catholiques. Aujourd'hui, on en sourit, presque attendri. Et puis on vous lit, on entre dans votre *Douce nuit*, et on s'y laisse bercer par vos alexandrins à rimes suivies. Il s'en faudrait de peu qu'on relise en entier votre *Sepmaine* que vous publiâtes à trente-quatre ans, et que jamais personne ne considéra comme une erreur de Genèse…

Douce nuit…



L'architecte du monde ordonna qu'à leur tour
Le jour suivît la nuit, la nuit suivît le jour.
La nuit peut tempérer du jour la sécheresse,
Humecte notre ciel et nos guérets engraisse;
La nuit est celle-là qui de ses ailes sombres
Sur le monde muet fait avecques les ombres
Desgouter le silence, et couler dans les os
Des recrus animaux un sommeilleux repos.
Ô douce Nuit, sans toi, sans toi l'humaine vie
Ne serait qu'un enfer, où le chagrin, l'envie,
La peine, l'avarice et cent façons de morts
Sans fin bourrelleraient et nos murs et nos corps.
Ô Nuit, tu vas ôtant le masque et la feintise
Dont sur l'humain théâtre en vain on se déguise,
Tandis que le jour luit : ô Nuit alme, par toi

Sont faits du tout égaux le bouvier et le Roy,
Le pauvre et l'opulent, le Grec et le Barbare,
Le juge et l'accusé, le savant et l'ignare,
Le maître et le valet, le difforme et le beau :
Car, Nuit, tu couvres tout de ton obscur manteau [...]

Guillaume Du Bartas - *La Sepmaine*, 1581

Ce qu'ils en ont dit



- Après Ronsard, il est le premier - François Grudé de la Croix du Maine (1552 - 1592)
- Bartas est un méchant poète - Jacques Davy du Perron (1556 - 1618)

Du Bartas en œuvres

- 1574 - *La Muse chrétienne*
- 1578 - *La Sepmaine*
- 1582 - *Hymne de la Paix* - *Sonnets des Neuf Muses Pyrénées*
- 1584 - *La Seconde Semaine*

Agrippa : Le Bouc du désert

Colère et fureur, rage, courroux, torche d'enfer dans les guerres démentes, malheur, malheur, braises dans les tempêtes, brûlure de la parole, alexandrins frappés, torturés dans la forge du tourment… Tout cela en deux mots? Agrippa d'Aubigné ! Préparez-vous : vous allez assister à la plus étonnante, la plus bouleversante et la plus bouleversée des vies de poètes qui vécurent les siècles passés…

L'enfant ou la mère ?



Et pourtant… 1557, voici près de Saintes où il a vu le jour, l'enfant de cinq ans, Agrippa, allongé dans son lit, écharpé par une fièvre qui le laisse presque mort. Mais la nuit où son esprit aurait pu s'éteindre, « une femme fort blanche » lui apparaît ; elle lui donne « un baiser froid comme la glace » puis s'efface… Qui est-ce? Peut-être Catherine de Lestang, dame des Landes-Guinemer, sa mère… Il ne l'a jamais connue. La nuit où il naquit, en 1552, le médecin vint trouver son père avec cette question : « L'enfant ou la mère?», et le père, malgré sa passion pour cette épouse qui lisait saint Basile de Césarée (en Turquie) dans le texte (en latin) répondit : « L'enfant ! ». Ainsi vint au monde Théodore Agrippa d'Aubigné.

Agrippa, contraction de *aegre partus* en latin : enfanté dans la douleur.

Tant pis…

Le père d'Agrippa, Jean d'Aubigné, calviniste convaincu, donne trois précepteurs à son fils : Jean Cottin, Jean Morel et Peregrim afin qu'il étudie l'hébreu, le grec et le latin. À six ans, Agrippa lit, écrit et comprend l'hébreu, le grec et le latin, sans oublier le français! Aujourd'hui, à cet âge, dans tous les cours préparatoires de France et de Navarre, les bambins sont plutôt experts en consoles diverses ou jeux variés sur Internet. C'est sans doute tant mieux, c'est peut-être tant pis…

Malade de la peste…

Avril 1560. Agrippa a huit ans. Il vient de traduire le *Criton* du philosophe grec Platon. Son père l'emmène alors à Amboise où viennent d'être pendus cent conjurés protestants qui voulaient s'emparer du pouvoir. Devant les cadavres, il fait jurer vengeance à l'enfant! En 1562, à dix ans, Agrippa est à Paris. À peine a-t-il commencé à suivre les leçons de l'humaniste protestant Béroalde qu'il doit fuir avec son précepteur les persécutions contre les calvinistes. À Courances, ils sont arrêtés, emprisonnés par des soldats du parti catholique qui exigent leur conversion. Ils refusent, vont être livrés au bûcher. Le bourreau vient leur rendre visite et les exhorte à la conversion. Alors, du haut de ses dix ans, Agrippa lui répond : « L'horreur de la messe m'ôte celle du feu ! Je suis prêt à mourir».

La peste !

In extremis, Agrippa s'évade – n'oublions pas qu'il n'a que dix ans… – avec son précepteur. Ils se dirigent vers Montargis où ils sont recueillis par Renée de France, princesse protestante, fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne. Après Montargis, ils partent pour Gien, puis Orléans. Agrippa est soudain saisi d'une forte fièvre, de frissons, de vertiges… C'est la peste, terrifiante. Tout le monde en meurt, ou presque puisqu'Agrippa en guérit! Mars 1563 : la place d'Orléans est attaquée, Jean d'Aubigné la défend, il est blessé et meurt sous les yeux de son fils.

Rage, colère et idéal

1565. Le voici réfugié à Genève où vient de mourir Calvin. À treize ans, Agrippa qui avait décidé d'arrêter ses études au grand désespoir de son père, va les reprendre pour les beaux yeux de son premier amour : Louise Sarrasin. Que se passe-t-il alors? On ne sait trop, mais on devine… Agrippa est chassé de la ville. À Lyon, il désespère, fréquente des magiciens, pense au suicide. Son cousin le sauve… Quelques mois plus tard, Agrippa est à Saintes chez Aubin d'Abbeville qui gère la fortune de son père. Il se fâche contre lui, quitte sa chambre, pieds nus, de nuit, et s'enfuit à travers champs, bois et chemins pour s'engager un peu plus loin dans l'armée huguenote!

La mort du paysan

Il se bat comme un fou furieux à Angoulême, à Pons en 1568, à Jarnac où Condé est blessé à mort près de lui, à La Roche-l'Abeille en 1569. Mais un soir, on amène dans la troupe un paysan soupçonné de complicité avec les catholiques. Les soldats ont déjà tiré leur épée. Le paysan est innocent. Agrippa le sait, mais ne fait rien, ne dit rien, et le pauvre homme meurt

transpercé, sans une plainte. Le remords de cette navrante exécution le poursuivra toujours.

Diane, la nièce de Cassandre…

En 1571, Agrippa a dix-neuf ans. Évidemment, il s'enflamme pour la plus belle, la plus éblouissante qui soit : elle s'appelle Diane Salviati, c'est la nièce de Cassandre Salviati - *Mignonne allons voir si la rose…* – aimée de Ronsard. Cet amour est réciproque, passionné mais prudent, tant la différence de rang et de fortune est importante. Le 18 août 1572, Agrippa se rend à Paris où les esprits s'échauffent en attendant le mariage explosif entre le protestant Henri de Navarre, futur Henri IV, et Marguerite de Valois, catholique. À vingt ans, Agrippa déjà fort de ses mille aventures, est une sorte d'alliage détonant entre la rage et le désespoir, le tout à la remorque d'un idéalisme combattant. Le 21 août, il se bat en duel contre un catholique qu'il blesse gravement, il doit fuir Paris. Cette fuite lui sauve la vie, car trois jours plus tard, c'est le massacre de la Saint-Barthélémy!



Baroque et rococo

Le mot baroque vient du portugais *barroco* qui lui-même est issu du latin *verrucus* désignant une verrue. Il désigne, en joaillerie, les pierres qui ne sont pas parfaites. Son sens étendu à l'architecture, à la littérature, à toute forme d'art, souligne le caractère profus d'une œuvre, chargé ou même surchargé, pour des réussites variables, qu'on juge généreuses, richement inspirées ou fouillis selon le goût qu'on s'est forgé. Le baroque, en littérature, opère la liaison entre la Renaissance et le triomphe de l'âge classique, à partir de 1660. Il cohabite avec le classicisme naissant au temps de Louis XIII. C'est un art du mouvement, de l'instable, de l'émotion vive, du pathétique, reflet des temps tourmentés de la Réforme et de la Contre-Réforme.

En musique, le courant baroque s'étend du début du XVIIe siècle au milieu du XVIIIe siècle. Il désigne un style de musique où s'enrichit l'harmonie, où foisonnent les inventions, les contrastes, où apparaissent et disparaissent des formes dont certaines, se prolongeant, connaîtront une bonne fortune à l'époque (musicale) classique qui commence vers 1750: l'opéra, le concerto, la sonate qui aboutit à la symphonie.
Une ornementation imitant les rochers, les pierres, les coquillages, les décors naturels… C'est très roc, rocaille, c'est rococo ! Voilà comment est né ce terme, rococo, au début du XVIIIe siècle. Il souligne le style de l'abondance, de la courbe naturelle, de la délicatesse raffinée, inspirée, foisonnante, un peu trop parfois, de sorte que certains affirment que le rococo est un avatar artistique, architectural du baroque. On s'y perd un peu… Le rococo, né à Versailles sous Louis XIV, se développe lors de la Régence, et à la cour de Louis XV. Mais c'est hors de France qu'il s'épanouit surtout, en Bavière avec Louis II, ou en Prusse où l'empereur

Frédéric II l’adopte pour décorer ses châteaux. Voulez-vous vous immerger dans du pur rococo « frédéricien » ? Visitez, à Potsdam près de Berlin, le château de Sanssouci - où l’on trouve beaucoup de tableaux du peintre Watteau, un rococo -, vous serez sûrement surpris, sans doute ébloui, ou les deux à la fois, sans souci…

Mourir dans les bras de Diane !

Assagi Agrippa? Point du tout : en décembre 1572, il se prend de querelle contre des catholiques dans un petit village de Beauce, près de Chartres. Rossé, poignardé, bien mal en point, il s’en va au château de Talcy, dans les bras de Diane Salviati qui le sauve. Mariage? Non! disent les parents! Ce d’Aubigné est trop pauvre! Mourir, se dit-il encore, résoudrait tout. Non! Agrippa vit, écrit fiévreusement son *canzoniere* : *Le Printemps*, un ensemble de poèmes avec du feu, du sang, des squelettes, qui disent la passion dévorante et tragique – tout pour séduire ! Il le dédie à Diane… Devenu écuyer du roi de Navarre avec qui il se brouille régulièrement à cause de son franc-parler, Agrippa fait preuve d’une étonnante bravoure sur tous les champs de bataille. Il est si gravement blessé à Casteljaloux qu’il pense mourir. Il compose alors les premières pages de son œuvre majeure : *Les Tragiques*.



Les Tragiques : plus de neuf mille alexandrins !

La rédaction des *Tragiques* va durer trente ans ! Les sept livres évoquent les sept sceaux de l’Apocalypse. Leurs 9302 alexandrins sont publiés en 1616 sous le pseudonyme acronyme de LBDD : Le Bouc Du Désert, en référence à un chapitre du Lévitique dans la Bible où un bouc expiatoire est envoyé au démon sauvage Azazel, dans le désert. On y découvre dans un style épique (l’aventure) et satirique (la critique appuyée) le récit des guerres de Religion sous ces sept titres : *Misères*, *Princes*, *Chambre dorée*, *Feux*, *Fers*, *Vengeances*, *Jugement*. Évidemment, on comprend que les catholiques sont promis aux braises de l’enfer, et que les protestants vivront le bonheur éternel près de Dieu, parce qu’ils sont demeurés fidèles à leur foi.
Le tout est écrit à la hargne, la colère hallucinée, à la férocité - le portrait du roi Henri III est un vitriolage parfait! Pourtant, le lyrisme réussit à apaiser, parfois, les alexandrins qui se laissent alors bercer par la rêverie d’un monde meilleur. L’ensemble est tendu à rompre, comme un sanglot qui n’en finirait pas, l’immense chagrin d’un idéaliste généreux, sans cesse dans l’action, et qui a épuisé les forces de son corps et de son esprit à défendre, sans vraie victoire, une cause qui fut perdue.

Sièges, fâcheries, réconciliations…

En 1579, il se bat à Limoges. La mitraille éclate partout autour de lui, tue ses compagnons d'armes, explose quasiment à ses pieds, sans l'atteindre. Encore sauvé, d'Aubigné! 1580, il conquiert et pille la région de Montaigu. Trois ans plus tard, il épouse Suzanne de Lezay, rencontrée en 1577. On le trouve ensuite sur tous les champs de bataille : en Saintonge, à Oléron, à Coutras, à Niort, à Maillezais dont il s'empare et devient gouverneur. 1589 : siège de Paris, 1590 : siège de Paris de nouveau – les protestants tentent encore de s'emparer de la capitale. 1591 : siège de Rouen. 1592, escarmouches en Poitou. 1593 : siège de Poitiers. Fâcheries à répétition contre le roi, et réconciliations. Séjour à la cour, puis fâcherie de longue durée. Le roi, en 1605, tente un rapprochement : Agrippa se rappelle la promesse qu'il a faite à son père et ne comprend pas qu'Henri IV ait abjuré!

Le bonheur en famille ?

Torrent roulant luttes, combats, débordements, furies, la vie d'Agrippa trouve-t-elle sur la rive, douce consolation au sein de sa famille? Point du tout : sa femme, Suzanne de Lezay, meurt en 1595. Son fils Constant a le tempérament rebelle – il a de qui tenir… En 1608, ce fils épouse sans le consentement de son père Anne Marchant qu'il estourbit d'un coup en 1619, l'ayant surprise dans une auberge de Niort avec un expert en galipettes! Peu de conséquences pour l'outragé protégé par son père, malgré de multiples trahisons, fripouilleries et friponneries.

Quatre fois condamné à mort

Agrippa, dans la peine, ne trouve de soutien qu'en la page et la plume. Il écrit une *Histoire universelle* où éclatent ses convictions calvinistes. Évidemment, cette *Histoire* est condamnée à Paris. Le voici de nouveau en danger de mort! Il doit fuir. Il gagne Genève où un accueil triomphal lui est réservé, un instant de bonheur dans cette existence brute… Le 24 avril 1623, à soixante et onze ans, autre instant de bonheur, il se remarie avec Renée Burlamacchi. Ses ennemis n'acceptant pas ce mariage le font condamner à mort - pour la quatrième fois dans son existence! Il s'en moque, épouse Renée, leur union est heureuse. Mais, fidèle, le malheur veille : Marie, fille aînée d'Agrippa, meurt trois ans plus tard. Constant le trahit une dernière fois au profit des catholiques. Agrippa a tout juste le temps de mettre un point final à ses Mémoires : *Sa vie à ses enfants*. Le jeudi 9 mai 1630, à Genève, le poète, le soldat, l'engagé, l'enragé d'Aubigné Agrippa, rend son dernier soupir.

Constant, le faux-monnayeur

Constant d'Aubigné… Parlons un peu de ce fils d'Agrippa. Né en 1585, il abjure le protestantisme en 1618, au grand désespoir de son père. Dans son château de Maillezais en Vendée, il se livre à des excès de toute sorte. Après avoir assassiné sa femme adultère en 1619, il est emprisonné quelque temps. Libéré, il se remarie en 1627 à Jeanne de Cardilhac qu'il a rencontrée… en prison! Multipliant les séjours en cachots pour violences, fausse monnaie et fripouilleries diverses, il dilapide rapidement la dot que Jeanne lui a apportée, tout en lui faisant trois enfants prénommés Constant comme papa, né en 1628, Charles, né en 1634, et Françoise, née en 1635 - à la prison de Niort où maman vivait près de papa incarcéré pour dettes! Françoise ? Françoise d'Aubigné ? Cela vous fait sursauter, vous vous dites : ne serait-ce point?... Eh bien si : cette petite Françoise qui grandit entre ses deux

parents tourmentés épousera le poète Scarron, puis deviendra madame de Maintenon, l’ultime épouse de Louis le Grand, Louis XIV !



« Francine ! Elle vit encore… »

Digne petite-fille de son grand-père Agrippa pour ce qui est des flirts avec la mort, Françoise d’Aubigné, la petite Francine comme on l’appelle lorsqu’elle part avec ses parents pour la Martinique - Constant a décidé d’aller y vivre après avoir purgé toutes ses peines de prison en 1645. Francine, pendant la traversée, se trouve si mal qu’on la croit morte. Sa mère Jeanne, au désespoir, veut la revoir une dernière fois avant qu’on lance par-dessus bord son corps enveloppé dans une toile. « Elle vit encore, elle vit… » s’écrie-t-elle. Le canon, déjà prêt pour marquer l’immersion, se tait, Francine est sauvée ! Elle survit et brille encore de toute sa beauté dans notre mémoire du Grand Siècle.

Ô France désolée, ô terre sanguinaire…

Observez le vocabulaire qu’emploie Agrippa dans cet extrait des *Tragiques* : sang, pleurs, rage, poison, venin, pourriture… Quel spectacle!



« Ô France désolée ! ô terre sanguinaire!
Non pas terre, mais cendre : ô mère! si c’est mère
Que trahir ses enfants aux douceurs de son sein,
Et, quand on les meurtrit, les serrer de sa main.
Tu leur donnes la vie, et dessous ta mamelle
S’émeut des obstinés la sanglante querelle;
Sur ton pis blanchissant ta race se débat,
Et le fruit de ton flanc fait le champ du combat. »
Je veux peindre la France une mère affligée,
Qui est entre ses bras de deux enfants chargée. […]
Ni les soupirs ardents, les pitoyables cris,
Ni les pleurs réchauffés, ne calment leurs esprits;
Mais leur rage les guide et leur poison les trouble,
Si bien que leur courroux par leurs coups se redouble.
Leur conflit se rallume et fait si furieux

Que d'un gauche malheur ils se crèvent les yeux.
Cette femme éplorée, en sa douleur plus forte,
Succombe à la douleur, mi-vivante, mi-morte ;
Elle voit les mutins tous déchirés sanglants,
Qui, ainsy que du cœur, des mains se vont cherchant […].
Elle dit : «Vous avez, félons, ensanglanté
Le sein qui vous nourrit et qui vous a porté;
Or, vivez de venin, sanglante géniture.
Je n'ay plus que du sang pour votre nourriture ! »

Agrippa d'Aubigné - *Les Tragiques* - Livre premier - Misères, 1616

Ce qu'ils en ont dit



- Le type vivant, l'abrégé de son siècle - Sainte-Beuve (1804 - 1869)
- Bonne lame, bonne plume, mauvais compagnon, sans peur, sans scrupule, poète et brigand, honneur des lettres, peste publique, avec des poussées de rude honnêteté qui lui donnent une mine d'homme antique, de héros de Plutarque - Anatole France (1844 - 1924)

Agrippa en œuvres

- 1576 - *Le Printemps*
- 1616 - *Les Tragiques*
- 1629 - *Sa Vie à ses enfants*

XVIe siècle : tableau récapitulatif

- 1532 : *L'Adolescence clémentine* (Clément Marot)
- 1539 : Ordonnance de Villers-Cotterêts (le français langue nationale)
- 1552 : *Les Amours* (Ronsard)
- 1554 : *Sonnets* (Louise Labé)
- 1558 : *Les Regrets* (Joachim du Bellay)
- 1578 : *La Sepmaine* (Guillaume du Bartas)
- 1583 : *Premières Œuvres* (Philippe Desportes)
- 1589 : *Les Tragiques* (œuvre publiée en 1616 et 1623 après remaniements) (Agrippa d'Aubigné)

Troisième partie

Le XVIIe : Baroque ? Classique ?



Quel fouillis, la langue française au début du XVIIe siècle! Il faut d'urgence faire le tri dans le vocabulaire hérité des enthousiasmes de la Pléiade, ajuster et uniformiser les prononciations, l'orthographe. N'est-ce point à ce prix, pense-t-on, qu'une nation peut vraiment se construire, exister, accueillant dans la clarté, la précision, la pensée qu'on veut lui délivrer? Malherbe se met à la tâche, critique les excès et les bizarreries des poètes et écrivains baroques qui continuent pourtant à rimer dans les formes les plus variées. La révolte des princes et du Parlement - la Fronde - favorise un temps de flottement où naît la gratuité des précieuses et précieux. Puis, en 1661, surgit le Roi-Soleil, Louis XIV. Pendant que ses châteaux et ses guerres engloutissent des sommes qui dépassent les moyens du royaume, la création s'inscrit dans un idéal de mesure, d'économie, de rigueur, d'équilibre à l'antique : le classicisme. La Fontaine dans ses fables et Racine dans ses tragédies illustrent cet apogée d'un style dont l'influence, quelle qu'elle soit, s'étend bien au-delà du XVIIe siècle.

Chapitre 7

Le léonin et les libertins

Dans ce chapitre :

- Le classicisme prend son essor avec Malherbe
- Le baroque vit encore de belles heures
- Les salons précieux brillent

***D**e la rigueur, de l'application, de la besogne, et de l'économie; tout cela appliqué à la langue française afin qu'elle s'affine, précise mieux la pensée qu'elle exprime, devienne un instrument de communication clair, efficace, avec des règles enfin fixées pour longtemps. Tel est l'objectif du très sérieux Malherbe et de ses bons élèves Maynard et Racan. Le français classique est en train de naître sous leurs efforts, et dans leurs vers ajustés et précis. Mais la poésie passe encore du bon temps et sait se divertir et sourire, ou traiter avec sagesse la cruauté du sort. On apprécie à la cour et dans les salons les poètes brillants, joyeux, et point avares de *concetti* (patience, vous allez découvrir, bientôt, ce que signifie ce mot). Le style baroque poursuit et termine son parcours effervescent pendant que la forteresse classique s'élève, puissante et prête à accueillir de nouveaux hôtes.

Enfin, Malherbe vain ?...

Enfin, Malherbe vain? Mais non, voyons… Voici la bonne orthographe de ce début de citation : Enfin, Malherbe vint… En êtes-vous sûr ? Fut-il vain et futile? Ou fut-il utile qu'il vînt? Pour y répondre, vous ne lirez pas la suite en vain…

Le poète et le roi



Un soir de janvier 1628, un vieil homme triste et abattu quitte la petite ville de Marans (dans l'actuelle Charente-Maritime). Il y a rencontré Louis XIII. Le roi de France dirige avec Richelieu le siège de la place forte protestante de La Rochelle que les Anglais tentent de ravitailler par la mer. Des vingt-huit mille habitants de la ville encerclée, seuls un peu plus de cinq mille survivront à ce siège impitoyable et cruel. Le vieil homme n'est pas un inconnu pour le jeune roi, c'est le poète de la cour, complice de sa mère, la reine Marie de Médicis, toujours prêt à écrire une ode flatteuse, à tirer des salves d'alexandrins pour célébrer une naissance, un mariage, une victoire. La première fois que le pouvoir le remarque, c'est en 1596, trente-deux ans avant cette visite à La Rochelle : Henri IV, le père de Louis XIII, a

repris la ville de Marseille qui s'était érigée en république quasi indépendante; il reçoit d'un poète séjournant à Aix, deux odes d'un puissant lyrisme qui le charment et l'étonnent. Elles sont signées François de Malherbe.

Suis-je noble ?

François de Malherbe est né à Caen, en 1555. Toute sa vie, il s'est posé la même question à propos de sa particule : Suis-je noble, ne le suis-je point vraiment? Tantôt on lui affirme qu'il ne descend que d'une modeste branche de tanneurs, ce qui est vrai, ou bien on lui dit qu'il rattache à tort son nom à la prestigieuse branche des Malherbe de Saint-Aignan, ce qui est faux : Malherbe appartient bien à cette branche prestigieuse, qui compte parmi ses représentants, de modestes tanneurs, voilà tout! Le gentilhomme Malherbe commence ses études dans sa ville natale, à Caen. Il les poursuit à Paris, puis à Bâle et Heidelberg. Il acquiert une vaste culture - européenne de surcroît.

Les Larmes de saint Pierre

Va-t-il succéder à son père au tribunal de Caen ? Non : il entre au service du gouverneur de la Provence, Henri d'Angoulême, bâtard d'Henri II et Jane Stuart, fille naturelle du roi d'Écosse. À Aix, il succombe au charme de Madeleine de Coriolis qu'il épouse en 1581. Six ans plus tard, il publie une œuvre foisonnante, pleine de recherche d'effets, plus touffue que dense, baroque à souhait : *Les Larmes de saint Pierre*. Dans le même temps, son protecteur, le duc d'Angoulême, est tué en duel.

Juge sévère

Pendant treize ans, Malherbe va vivoter entre Aix-en Provence et Caen, Madeleine à ses côtés. Il affûte sa plume aux exigences du temps, travaille la langue à l'économie, juge sévèrement sa propre démesure passée et, surtout, celle des autres, de Philippe Desportes en particulier dont il envie la place auprès du roi. De cette époque demeurent de nombreux poèmes dont l'ode *Consolation à Monsieur du Périer*, son ami, qui venait de perdre sa fille de cinq ans - Malherbe lui-même, dans le même temps, conduisait en terre ses deux petits garçons.

Consolation à M. Du Périer sur la mort de sa fille



Ta douleur, Du Périer, sera donc éternelle,
Et les tristes discours
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle
L'augmenteront toujours

Le malheur de ta fille au tombeau descendue
Par un commun trépas,

Est-ce quelque dédale, où ta raison perdue
Ne se retrouve pas?

Je sais de quels appas son enfance était pleine,
Et n'ai pas entrepris,
Injurieux ami, de soulager ta peine
Avecque son mépris.

Mais elle était du monde, où les plus belles choses
Ont le pire destin;
Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Puis quand ainsi serait, que selon ta prière,
Elle aurait obtenu
D'avoir en cheveux blancs terminé sa carrière,
Qu'en fût-il advenu?

Penses-tu que, plus vieille, en la maison céleste
Elle eût eu plus d'accueil ?
Ou qu'elle eût moins senti la poussière funeste
Et les vers du cercueil ?

Non, non, mon Du Périer, aussitôt que la Parque
Ôte l'âme du corps,
L'âge s'évanouit au deçà de la barque,
Et ne suit point les morts [...]

François de Malherbe - *Œuvres*, édition posthume, 1630

À la cour d'Henri IV

Décembre 1600. Venue de Florence, Marie de Médicis, future reine de France, passe par Aix pour se rendre à Paris. Elle apporte à Henri IV, à l'occasion de leur mariage, six cent mille écus d'or, une dot énorme tirée de la banque familiale. Malherbe en profite pour trousser une Ode de bienvenue qui le fait remarquer par Jacques Davy du Perron, poète normand natif de Saint-Lô, introduit à la cour par Desportes, devenu au fil des ans à la fois évêque d'Évreux et ami intime du roi. Mais il lui faut attendre encore cinq années avant d'être introduit, à Paris, dans l'entourage proche d'Henri IV, par Guillaume du Vair,

président du parlement de Provence. Malherbe devient écuyer, puis - plus tard - gentilhomme de la Chambre. Il atteint la cinquantaine. Aux yeux du petit dauphin de quatre ans, futur Louis XIII, ce poète est presque un vieillard ; pourtant, ses occupations à la cour sont celles d'un jeune premier.

Demandez prières et consolations

À partir de 1605, Malherbe devient un familier de la reine Marie de Médicis qui apprécie ses réparties, son esprit et sans doute aussi ce penchant vers la grivoiserie qui lui fit composer de lestes sonnets, de sorte que ses amis lui donnèrent le surnom de « père la luxure »… Il doit aussi répondre à toutes les demandes du roi Henri IV qui désire une chronique en odes et vers divers sur les jours de son règne, et, principalement sur sa personne. Le roi part-il en Limousin châtier des révoltés ? Malherbe écrit *La Prière pour le Roi Henri le Grand allant en Limousin*. Caritée, une jeune femme de la cour perd-elle son mari? Malherbe lui écrit une *Consolation*. Chrysante, une jeune et touchante beauté est très malade? Malherbe écrit *Pour la Guérison de Chrysante* (et ça marche, Chrysante guérit…). C'est bien, mais un peu léger pour accomplir le dessein d'immortalité!

Prière pour le Roi Henri le Grand, allant en Limousin



Ô Dieu, dont les bontés de nos larmes touchées
Ont aux vaines fureurs les armes arrachées,
Et rangé l'insolence aux pieds de la raison,
Puisqu'à rien d'imparfait ta louange n'aspire,
Achève ton ouvrage au bien de cet empire,
Et nous rends l'embonpoint comme la guérison.

Nous sommes sous un roi si vaillant et si sage,
Et qui si dignement a fait l'apprentissage
De toutes les vertus propres à commander,
Qu'il semble que cet heur nous impose silence,
Et qu'assurés par lui de toute violence,
Nous n'ayons pas sujet de te rien demander.

Loin des mœurs de son siècle il bannira les vices,
L'oisive nonchalance, et les molles délices
Qui nous avaient portés jusqu'aux derniers hasards:
Les vertus reviendront de palmes couronnées,
Et ses justes faveurs aux mérites données
Feront ressusciter l'excellence des arts.

Tu nous rendras alors nos douces destinées :
Nous ne reverrons plus ces fâcheuses années,
Qui pour les plus heureux n'ont produit que des pleurs :
Toute sorte de biens comblera nos familles,
La moisson de nos champs lassera les faucilles,
Et les fruits passeront la promesse des fleurs.

François de Malherbe - *Œuvres*, édition posthume, 1630



Malherbe éternel ?

«Voyez-vous, monsieur, si nos vers vivent après nous, toute la gloire que nous en pouvons espérer est qu'on dise que nous avons été deux excellents arrangeurs de syllabes ! » Ainsi parle le Grand François de Malherbe à son honorable disciple Honorat de Bueil, seigneur de Racan, fasciné, ébloui par son maître.
Bien loin des prétentions de Ronsard qui voulait que le poète fût un prophète en son pays, Malherbe affirme aussi qu'un bon poète n'est pas plus utile à l'État qu'un bon joueur de quilles ! Un joueur de quilles, certes, mais qui ne perd pas la boule, formulant à propos de sa propre écriture ce jugement où se confondent à la perfection lucidité et vanité : *Les ouvrages communs vivent quelques années / Ce que Malherbe écrit dure éternellement*! Allons, François…

Économies et intérêts

Émonder, cisailler, couper, tailler, redresser, soustraire, supprimer… Voilà tous les infinitifs qu'utilise Malherbe pour donner à la langue française qui irrigue la poésie (et l'inverse), une économie pleine d'intérêts…

La dégasconnerie de Malherbe



Quel est donc le grand œuvre de François de Malherbe ? La dégasconnerie ! Ce néologisme est le prolongement de celui de Guez de Balzac qui souligne ainsi une partie de l'action de Malherbe : dégasconner la langue française, c'est-à-dire la purger des surcharges

langagières qui l'ont rendue un peu fanfaronne, comme on prétendait que le sont les Gascons… À la dégasconnerie, s'ajoutent d'autres résolutions, ou d'autres conseils - en forme d'ordre – à tous ceux qui écrivent. Ces résolutions ou conseils ne figurent dans aucun Art poétique ou traité que Malherbe aurait signé. Il les enseigne chaque soir à ses fidèles, dans les deux chambres qu'il occupe, rue de la Croix-des-Petits-Champs à Paris. Jamais la petite assemblée ne compte plus de dix auditeurs, car il ne dispose que de dix chaises…

Madamamou…



Malherbe, devant son auditoire restreint, chasse tout ce qu'il considère comme une atteinte à la beauté du vers. « Écoutez ! » dit-il, le livre de Desportes en main, « Écoutez ce que Desportes écrit : Ma - da - ma - mou… Mais qu'est-ce que c'est que ce madamamou ? Desportes a-t-il si peu d'harmonie en l'oreille qu'il ose nous infliger son ridicule madamamou ?... » Et les bons disciples du maître approuvent, et décident qu'entre l'écriture de Madame, Amour, Fortune (madamamou…), et la barbarie, il n'y a point de différence.

Tracacou…

«Et ceci, encore, mes amis : tracacou, tracacou… Quelle torture ! » Les fidèles acquiescent encore et répandront le lendemain par tous les salons qu'on ne peut se dire poète et dans le même temps écrire comme l'incapable Desportes : « Et qui ne suive point le trac accoutumé » (tracacou, le voilà, le tracacou !) Même attaque contre le même Desportes dans « …beauté qui notre âme a ravie » où l'on entend, selon le maître, un laid « tramara ». Et puis que peut-on tirer de ce vers : « Belle tyranne aux Nérons comparable », sinon un « tira nos nez ». Et de celui-ci : « Quelle manie égale à ma rage » ? Eh bien : « ga-la-ma-ra », charge de « a » insupportaaaable !

Point tant de manières !



Malherbe s'amuse? Point du tout! Le poète Honorat de Racan, le plus fidèle de ses fidèles, a rapporté du Maître beaucoup de phrases à l'emporte-pièce, de jugements péremptoires, en couperets souvent nécessaires pour se débarrasser des excroissances d'une langue qui partait dans tous les sens. Voyons le mode d'emploi de la dégasconnerie générale qu'a pratiquée Malherbe pendant plus de vingt ans :

- Dégasconner la langue, c'est en supprimer tout ce qu'on appelle aujourd'hui les régionalismes, les expressions mises à la mode dans quelques petits cercles issus de la province, mais qui ne sont pas comprises de tous.
- Malherbe, non seulement dégasconne, mais déronsardise… Il ne supporte pas le galimatias de Pindare - entendez par là les *Odes* de Ronsard !
- D'ailleurs, il ne supporte pas Ronsard, pas plus que l'érudition gratuite, ni ceux qui en font étalage.
- La légèreté, la coquetterie courtisane, façon Desportes, c'est fini!
- Oui aux idées nobles traitées dans l'Antiquité. Mais que les formes d'écriture de ces

temps reculés ne soient pas imposées comme modèles absolus.

- Suppression des mots compliqués, des mots composés laborieux, des termes dérivés et laids, résultats de l'enthousiasme juvénile des brigadistes qu'il trouve brouillons et approximatifs.
- Non aux longs épanchements douloureux, langoureux et personnels sur les misères de l'amour. Oui au souci plus affirmé du lecteur - Malherbe est ainsi accusé de tuer le lyrisme, alors qu'il en limite les excès.
- Le langage appartient au peuple, doit être compris par lui. Le poète, l'écrivain, doivent s'inspirer de ce qu'ils entendent : l'usage courant; et cet usage ne se perçoit qu'au milieu de ceux qui le pratiquent.
- Malherbe affirme que ses maîtres en langage sont les crocheteurs du Port au foin - les *gros bras* du lieu où est entreposé, non loin de l'Hôtel de Ville, le pétrole de l'époque : le foin…
- Point trop de figures de rhétorique : les métaphores alambiquées, les comparaisons biscornues alourdissent les vers et peuvent lui donner une démarche si pataude qu'il en est ridicule.
- Point tant de manières! Et que la syntaxe soit claire, pas d'inversions absconses, de constructions abstruses!

D'utiles recettes

Malherbe ouvre la voie au grand style classique. Mais il n'invente rien, ou presque : il se trouve que ses convictions correspondent exactement à l'évolution de la langue en ce début du XVIIe siècle. Ce n'est pas lui, comme on l'affirme souvent, qui a créé le langage nouveau, clair, sobre, efficace, il n'a fait qu'enregistrer son mouvement, donnant aux écrivains qui voulaient être lus et compris, d'utiles recettes.



Enfin, Malherbe vint…

« Enfin Malherbe vint, et, le premier en France, / Fit sentir dans ses vers une juste cadence, / D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir, / Et réduisit la muse aux règles du devoir. » Comme vous y allez, Nicolas Boileau ! Vous formulez ce jugement sur l'œuvre de François de Malherbe (1555 - 1628) dans votre *Art poétique*, en 1674 ! Pensez-vous vraiment qu'un seul homme puisse réduire la muse aux règles du devoir? Et puis, qu'est-ce que ce devoir dont vous parlez? N'y aurait-il pas quelque autre raison qui ait provoqué l'évolution du genre poétique, et de la langue elle-même? Cherchons un peu : la cour d'Henri IV qui s'installe en 1594 dans la sphère du pouvoir n'est pas celle d'Henri III. Au raffinement souvent alambiqué succède le pragmatisme béarnais, le bon sens, la clarté. Et ce goût pour le bon sens est largement partagé par une population que rebutent les coquetteries des érudits. Malherbe enregistre tout cela avec une application de bon élève, et puis il l'enseigne

avec l'autorité obstinée d'un instituteur à l'ancienne ! Voilà tout, Monsieur Boileau !



Poésie, mode d'emploi

Quelles sont les différences entre les odes de Ronsard et plus généralement des poètes de la Pléiade et celles de l'ère nouvelle, celles de Malherbe ? Lisez en entier les œuvres des uns et des autres. Avez-vous terminé? Oui?
Quelle efficacité… Vous avez dû noter alors ces différences capitales. Dans le Malherbe et l'après Malherbe :

> - L'alexandrin est coupé en deux à la sixième syllabe – l'hémistiche – obligatoirement, de sorte qu'on peut faire une courte pause à la lecture.
> - L'hiatus – la rencontre inharmonieuse entre deux voyelles – a disparu.
> - Les enjambements – la phrase poétique qui déborde le vers – sont peu fréquents.
> - L'alternance des rimes féminines et masculines est systématique.
> - Les mots de la même famille ne sont plus acceptés pour rimes – *feuille* et *effeuille* par exemple.
> - On ne trouve pas de vers monosyllabiques – écrits avec des mots d'une seule syllabe.
> - On ne trouve pas de vers trop sonores, ni de répétitions volontaires du même son, assonance ou allitération.
> - Dans les longues strophes – qui n'excèdent pas dix vers – on doit trouver un point tous les quatre vers au moins.
>
> - La plupart de ces techniques d'écriture seront observées par les poètes jusqu'au XIXe siècle, fournissant à la littérature française des vers qui semblent gravés dans le marbre.

Les aventures de Marc-Antoine

Marans. Soir de janvier 1628. Rappelez-vous… Le vieil homme dont vous avez vu la silhouette s'effacer tout à l'heure dans la nuit, c'est Malherbe, vous le savez. Malherbe et son malheur : Marc-Antoine, le seul fils qui lui restait de ses quatre enfants, s'est battu en duel en 1624. Il a tué son adversaire, un bourgeois d'Aix. Pour ce meurtre, il a été condamné à avoir la tête tranchée, mais une lettre de grâce a été obtenue auprès du roi. Marc-Antoine est revenu à Aix, s'y est pris de querelle, encore, contre d'autres bourgeois, jeunes, qui s'y sont mis à deux pour l'embrocher… Deux criminels condamnés eux aussi au billot, mais la sentence n'est point exécutée : les familles des coupables sont puissantes…

L'entrevue

Malherbe a décidé alors, pour l'honneur et l'amour de son fils, de faire le voyage à Marans, de demander au roi que la peine de mort soit appliquée contre les assassins de Marc-Antoine. On ne connaît pas en détail l'entrevue entre le vieillard éploré, aux soixante-treize ans passés, et le jeune roi Louis XIII, vingt-sept ans, bègue, hiératique et froid. On peut

l'imaginer en lisant les *Stances* (strophes), paraphrase du psaume biblique CXLV, qu'écrit le poète amer et désespéré. Inconsolable, il meurt de chagrin quelques mois plus tard, le 16 octobre 1628.

Stances - Paraphrase du psaume CXLV



N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde;
Sa lumière est un verre, et sa faveur une onde
Que toujours quelque vent empêche de calmer.
Quittons ces vanités, lassons-nous de les suivre :
C'est Dieu qui nous fait vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer.

En vain, pour satisfaire à nos lâches envies,
Nous passons près des rois tout le temps de nos vies,
À souffrir des mépris, et ployer les genoux :
Ce qu'ils peuvent n'est rien; ils sont, comme nous sommes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière
Que cette majesté si pompeuse et si fière,
Dont l'éclat orgueilleux étonnait l'univers;
Et dans ces grands tombeaux, où leurs âmes hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangés des vers.

Là se perdent ces noms de maîtres de la terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre :
Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de flatteurs;
Et tombent avec eux d'une chute commune
Tous ceux que leur fortune
Faisait leurs serviteurs.

François de Malherbe - *Œuvres*, édition posthume, 1630



Shakespeare et ses sonnets

Shakespeare n'a jamais existé ! Toutes ses pièces ont été écrites par un inconnu qui portait le même nom que lui! Merci, Alphonse Allais, vous dissipez les derniers doutes de ceux qui croient que Shakespeare est une fiction… La vérité est pourtant simple : William Shakespeare est le troisième des huit enfants du ménage Shakespeare, cultivateurs installés à Stratfordupon-Avon. Né en 1564, il fut – croit-on savoir - maître d'école à la campagne jusque dans les années 1590. Il nous a laissé une œuvre universellement connue, *Roméo et Juliette* (1595), *Hamlet* (1601) où l'on entend le fameux questionnement : *To be or not to be, that is the question* -Être ou ne pas être, là est la question -, *Othello* (1604), sur le thème de la jalousie et de la trahison, mais aussi cent cinquante-quatre sonnets. Le sonnet shakespearien diffère du sonnet pratiqué en France : il est composé de trois quatrains à rimes croisées - ABAB CDCD EFEF. Un distique le termine en rimes plates GG. En voulez-vous un exemple? Allez, soyons fou : voici le sonnet 111. Soyez encore plus fou : traduisez-le; voici quelques indications : « me » signifie « moi », « the » signifie « le », pour le reste, débrouillez-vous…

O for my sake do you with Fortune chide,
The guilty goddess of my harmful deeds,
That did not better for my life provide,
Than public means which public manners breeds.
Thence comes it that my name receives a brand,
And almost thence my nature is subdued
To what it works in, like the dyer's hand :
Pity me then, and wish I were renewed,
Whilst like a willing patient I will drink,
Potions of eisel 'gainst my strong infection,
No bitterness that I will bitter think,
Nor double penance to correct correction.
Pity me then dear friend, and I assure ye,
Even that your pity is enough to cure me.

Maître et thuriféraires

Le maître Malherbe est entouré de ses thuriféraires, ceux qui l'admirent au-delà de son mérite et le flattent en conséquence : François Maynard que vous allez rencontrer sortant d'un lieu fort joyeux, et Honorat de Racan, peu gâté par la nature, mais qui fait bonne figure…

François Maynard : d'excellents résultats

Maynard… regardez-le, il sort hilare d'un tripot louche, François Maynard! Il a bien bu, avec ses compères les poètes Saint-Amant, Colletet ou Théophile de Viau. Ils se sont lu des poèmes, ponctuant leur déclamation de larges tapes sur les cuisses, et pour cause : ce ne sont pas des poèmes à mettre entre toutes les mains. Il faut dire qu'aux tables voisines, dans le tripot sombre, on en entend bien d'autres de ces poèmes fort à la mode, le satyrisme, poésie à la cuisse légère, réagissant contre les excès mièvres du pétrarquisme. Allons, François Maynard, de la dignité! Rajustez votre col et brossez vos habits, n'oubliez pas que, né en 1582 à Saint-Céré, fils d'un conseiller au parlement de Toulouse, vous êtes devenu avocat. Rappelez-vous que la première épouse du roi Henri IV, l'amoureuse et parfois scandaleuse reine Margot, vous a choisi comme secrétaire en 1605. Pourquoi vous a-t-elle chassé deux ans plus tard? On n'en sait rien… Allons, Maynard, marchez droit, on parle de vous…

Le harceleur aux huit enfants

Maynard ? Meinard ? Mainard ? Menard ? Quelle est l'orthographe exacte de son nom ? Si on fait confiance à sa propre signature, on lit : Mainard. Si on le cherche dans l'histoire de la littérature, on trouve Maynard. Ce caprice du sort est à l'image de l'existence de François Mainard (optons pour le « i » pour lui faire plaisir…) : rien ne se déroule comme il l'aurait souhaité dans sa vie. Il rêve de se retrouver au sommet de la hiérarchie des poètes de son temps, il n'est qu'un bon élève soumis à Malherbe qui le prend sous son aile en 1607.

Rêves en tout genre

Maynard rêve de fortune, il va passer son temps à quémander des aides auprès de ses protecteurs qui s'en lassent, s'en fâchent… Il rêve d'amour, il va faire un mariage de raison en 1611 avec une robuste Gaillarde de Boyer qui va lui donner une dot substantielle et huit enfants ; huit raisons de plus pour solliciter encore ses possibles mécènes… Il voudrait entrer triomphalement à l'Académie française toute neuve, il va s'y glisser discrètement, en 1632, sous l'œil noir de Richelieu qu'il n'a cessé de décevoir.

Pointe d'humour

Maynard François, maintenant que vous marchez droit et regagnez votre demeure parisienne, disons de vous encore que vous savez écrire de pieuses poésies qui n'ont pas atteint la postérité, que la puissance de vos textes érotiques est singulière, que vos sonnets, vos chansons et vos odes, vos élégies, et surtout vos épigrammes possèdent des tours fort plaisants, une rigueur technique et une densité dont Malherbe lui-même fut peut-être jaloux, jugeant que tout cela manquait de pointe – à Malherbe manquait la pointe d'humour…

Construire des stances



Enfin, voici l'essentiel de votre héritage en littérature, il concerne la technique des stances, ces ensembles de dix ou douze vers, ou moins ou davantage, au sens parfait : vous imposez une suspension au 4e et au 7e vers des stances de dix vers, et un arrêt au 3e vers dans les stances de six vers. Pour ce remarquable réglage de moteur strophique, François Mainard, soyez assuré, ou presque, de l'infinie reconnaissance de la postérité!

Il tape le pape…

Que peut-on dire encore de François Mainard ? Qu'il fut, en 1634, secrétaire de François de Noailles, ambassadeur à Rome. Là-bas, ne cessant de demander de l'argent à tous ceux qu'il approche, même au pape, il est renvoyé brutalement à Paris où, incorrigible, il multiplie ses demandes de subsides. N'obtenant rien, il décide de se retirer à Aurillac où il se résigne aux cruels coups du sort : la mort de sa femme, d'un de ses fils, d'une de ses filles. Il s'éteint en 1646 à Aurillac où il avait été jusqu'en 1628 président du tribunal de justice.

Chanson

Voici, de François Mainard-Maynard-Meinard-Menard, une chanson bachique où il ne fait point mystère de son goût pour le jus de la treille ; ce poème fut écrit alors qu'on ignorait que cette boisson se doit toujours consommer avec modération…

Qu'on me donne une bouteille…



Ça, qu'on me donne une bouteille
Pleine de ce vin qui réveille
Les esprits les plus languissants !
Le nectar lui quitte sa gloire
Et les dieux pour en venir boire
Se travestissent en passants

Je demande sur toutes choses
Garçon, que les portes soient closes
À qui voudra parler à moi.
Loin, bien loin, factions et brigues!
Si la Couronne a des intrigues
Laissons-les au conseil du roi.

Devant les gens dont la censure
Veut qu'on boive avecque mesure,

Je disparais comme un lutin.
J'aime à trinquer la tasse pleine,
Et voudrais pouvoir d'une haleine
Humer Octobre et Saint-Martin.

Après que la mort impitoyable
Aura de sa main effroyable
Saisi ma vieillesse au collet,
Je veux qu'une vive peinture
Embellise ma sépulture
De l'image d'un gobelet.

François Maynard - *Œuvres complètes*, 1646

Honorat de Racan, la voix de son maître

Étourdi, timide, rêveur, malingre et maladroit. Pauvre Honorat de Bueil, marquis de Racan - baron, en réalité… ! Pauvre, non, car il possède terres et château à la Roche Racan où il vit l'hiver, fréquentant Paris l'été.

Cra… Rcrr… Crracrran… !

Pauvre Racan, malgré tout, parce qu'il perd son père, maréchal de camp en 1597, sa mère en 1602. À douze ans il est orphelin et destiné aux armes. Hélas ou heureusement pour lui, sa parole bègue est une mitraille de syllabes qui ferait mourir de rire l'ennemi! Il ne parviendra jamais à prononcer son propre nom qui contient les consonnes les plus redoutées… Le voici pourtant qui, à seize ans, s'attache à Malherbe. Il écrit mille et mille vers que le maître retouche mille et mille fois ! Il s'attache aussi à François Mainard amusé par la façon d'être de ce militaire sans vocation.

Ô Catherine, ô Arthénice !

Évidemment lorsqu'il veut déclarer sa flamme à son premier et grand amour, Catherine Chabot, la machine s'enraye et n'atteint point le cœur qu'elle visait; on l'imagine avec compassion déclinant son nom comme il était accoutumé de le faire selon des témoins oculaires et auditifs : Je m'appelle Cra… Rccra… Crracan. Oui, mais pas craquant du tout… C'est Bellegarde, le cousin d'Honorat, qui trouvera Chabot à son pied. Désespéré mais persévérant, il va publier sous le titre *Bergeries*, un recueil de poèmes qui obtient un succès considérable. Catherine y apparaît sous l'anagramme *Arthénice*. En 1628, à trente-neuf ans, il épouse Madeleine du Bois, seize ans, issue d'une famille de quinze enfants, et qui lui donne six garçons et filles. En 1633, il compose une ode au cardinal de Richelieu qui, satisfait, le nomme membre de l'Académie française. Après s'être tourné vers la poésie religieuse, il meurt lors d'un séjour à Paris en 1669.

Les Bergeries



Voici, du baron de Racan, un poème tiré des *Bergeries*. Ouvert sur un questionnement de viveur, il sombre peu à peu dans une philosophie de la résignation distante, de la lucidité navrée, comme si son auteur avait oublié son projet initial. Les alexandrins à rimes plates se succèdent en respectant la loi d'alternance (rimes féminines, rimes masculines).

Lucidas



Et moi seul resterai-je en proie à la tristesse?
Passerai-je sans fruit la fleur de ma jeunesse?
Que me servent ces biens dont en toute saison
Le voisin envieux voit combler ma maison ?
Que me sert que mes blés soient l'honneur des campagnes?
Que les vins à ruisseaux me coulent des montagnes?
Ni que me sert de voir les meilleurs ménagers
Admirer mes jardins, mes parcs et mes vergers,
Où les arbres plantés d'une égale distance
Ne périssent jamais que dessous l'abondance?
Ce n'est point en cela qu'est le contentement,
Tout se change ici bas de moment en moment,
Qui le pense trouver aux richesses du monde
Bâtit dessus le sable, ou grave dessus l'onde,
Ce n'est qu'un peu de vent que l'heur du genre humain,
Ce qu'on est aujourd'hui l'on ne l'est pas demain,
Rien n'est stable qu'au Ciel, le temps et la fortune
Règnent absolument au-dessous de la lune.

Honorat de Racan - *Les Bergeries*, 1625

Pauvre Théophile de Viau !

« Théophile de Viau, né en 1590 à Clairac-en-Agenais, vous êtes condamné à mort pour crime de lèse-majesté divine. Vous serez conduit pieds nus, la corde au cou devant Notre-Dame de Paris, vous y ferez amende honorable en demandant le pardon public pour les fautes que vous avez commises, les poèmes indignes que vous avez écrits. Puis, sur la place de Grève, face à l'Hôtel de Ville, vous serez brûlé vif. Cette sentence sera exécutée ce jour,

samedi 19 août 1623 ». Ce triste samedi d'août, tout se passe comme prévu, Théophile est brûlé en place de Grève, mais seulement en effigie… Il a eu chaud!

Minuscule ergastule…

Épargné en août, Théophile est arrêté en septembre 1623. On le jette dans l'ergastule - la geôle - de Ravaillac, l'assassin d'Henri IV ! Il va y croupir deux ans parmi les rats et la vermine. Son crime? La provocation, la candeur, la liberté de ses mœurs, son franc-parler, sa joie de vivre, ses débordements, ses excès de taverne, et cette façon qu'il a de brocarder les jésuites dans ses écrits, de révéler certaines de leurs faiblesses… Voilà pourquoi deux jésuites, les pères Voisin et Garasse, s'acharnent contre lui, et nourrissent le diabolique projet de l'envoyer aux flammes du bûcher qui sont celles de l'enfer!



Durand brisé!

On ne plaisante pas avec les règles de la morale religieuse en vigueur à cette époque, on ne brocarde pas le roi, on ne s'attaque pas impunément au pouvoir! Étienne Durand va l'apprendre à ses dépens : né à Paris en 1590 dans une famille aisée, il devient le poète de la reine Marie de Médicis, mais commet l'imprudence d'écrire un pamphlet contre Louis XIII. Le duc de Luynes au regard étroit, favori du roi, fait emprisonner Durand à la Bastille. Durand sort de sa prison pour accomplir l'infamant trajet que Théophile eût dû emprunter. Puis, en place de Grève, il est attaché sur une roue horizontale, et on lui brise à la barre de fer les quatre membres et la poitrine, jusqu'à ce que mort s'ensuive. Ainsi meurt à vingt-huit ans celui dont la plume amoureuse, légère et fine traçait quelques mois plus tôt, dans les *Stances à l' inconstance* : Je te fais un présent d'un tableau fantastique / Où l'amour et le jeu par la main se tiendront / L'oubliance, l'espoir, le désir frénétique / Les serments parjurés, l'humeur mélancolique / Les femmes et les vents ensemble s'y verront. / Pour un temple sacré, je te donne ma Belle / Je te donne son cœur pour en faire un autel… / Et moi, je te serai comme un prêtre fidèle / Qui passera ses jours en un change immortel.

L'étrange mâle d'Angoulême

Pourtant, Théophile aux mille dons n'a rien d'un criminel : son enfance est heureuse; son adolescence quêteuse de liberté l'envoie sur les chemins d'un nomadisme où il grappille son savoir d'école à Nérac, à Bordeaux, à Saumur enfin. Puis voici que passent dans son paysage des comédiens ambulants qu'il décide de suivre. Pour eux, il écrit saynètes et poèmes de circonstance. Avec eux, il mène une vie d'errance et d'excès de toute sorte qui l'enchante

puis le rudoie tant qu'il décide d'accompagner aux Pays-Bas son ami Guez de Balzac (écrivain, 1597 – 1654), celui qu'il nomme l' « étrange mâle », connu à Angoulême, et qui va faire ses études à l'université de Leyde. Regardez-les qui s'en vont vers les brumes du nord : ne dirait-on pas la préfiguration des Verlaine et Rimbaud fuyant vers la Belgique ? Là-bas, les deux jeunes hommes se brouillent à la suite d'une étrange bagarre : Balzac aurait séduit une belle Hollandaise, Théophile ne l'aurait pas supporté…

Marie outrée

Dès qu'il revient à Paris en 1615, dès qu'il est introduit à la cour, on parle de lui… Théophile a dit ceci, Théophile a osé raconter cela… Et ce jeu de mot licencieux est de qui? De Théophile ! Sa façon hardie de braver l'interdit est encouragée par une aristocratie qui se réjouit discrètement de cette forme de résistance à une autorité royale sans cesse renforcée. Marie de Médicis, la reine, s'en offense, s'en offusque. Théophile est prié de quitter le royaume en 1619. Il part pour l'Angleterre, s'assagit, écrit au roi une ode qui le fait renter en grâce, et en France… Théophile le protestant se convertit même au catholicisme.

Théophile, grand poète de la France

Mais la rancœur des jésuites est impitoyable : en 1623 paraît le *Parnasse satyrique*, recueil où les pères Garasse et Voisin affirment reconnaître dans certains poèmes anonymes et obscènes la plume de Théophile. Voilà pourquoi son effigie est brûlée en place de Grève. Voilà pourquoi il croupit dans sa geôle à la Conciergerie. Il se défend magnifiquement contre des accusateurs bornés, réussit à être libéré en 1625. Mais les conditions de sa détention ont eu raison de sa santé : malgré l'exil de Voisin décidé par le roi, malgré l'affection de ses amis qui lui offrent de doux séjours à l'île de Ré, dans le Berry, à Chantilly, malgré ces titres qu'ils lui donnent : « roi des esprits», « grand poète de la France », Théophile meurt le 24 septembre 1626, à trente-six ans.

Une lettre et une ode

De Théophile, deux poèmes : un extrait de la lettre à son frère qu'il écrit du fond de son ergastule et de son désespoir en 1624, il y rêve de retrouver la paix bucolique de son enfance. Et puis une ode étonnante de modernité dans son inspiration, parfaite dans sa forme, audace et maîtrise de Théophile!

Lettre à son frère : Je reverrai fleurir nos prés…



Je reverrai fleurir nos prés;
Je leur verrai couper les herbes;
Je verrai quelque temps après
Le paysan couché sur les gerbes;
Et, comme ce climat divin

Nous est très libéral de vin,
Après avoir rempli la grange,
Je verrai du matin au soir,
Comme les flots de la vendange
Écumeront dans le pressoir…

Théophile de Viau - *Œuvres poétiques*, 1624

Ode : Un corbeau devant moi…



Un Corbeau devant moi croasse,
Une ombre offusque mes regards,
Deux belettes et deux renards
Traversent l'endroit où je passe :
Les pieds faillent à mon cheval,
Mon laquais tombe du haut mal,
J'entends craqueter le tonnerre,
Un esprit se présente à moi,
J'ois Charon qui m'appelle à soi,
Je vois le centre de la Terre.
Ce ruisseau remonte en sa source,
Un bœuf gravit sur un clocher,
Le sang coule de ce rocher,
Un aspic s'accouple d'une ourse,
Sur le haut d'une vieille tour
Un serpent déchire un vautour,
Le feu brûle dedans la glace,
Le Soleil est devenu noir,
Je vois la Lune qui va choir,
Cet arbre est sorti de sa place.

Théophile de Viau - *Œuvres poétiques*, 1624

Baroques et sybarites

Un sybarite? Qu'est-ce qu'un sybarite? Un mot que vous pourrez placer dans un dîner en

ville ou en campagne, dès que vous aurez lu sa définition : le sybarite était un habitant de Sybaris, ancienne colonie grecque située au sud-est de l'Italie. Les habitants de cette ville vivaient dans le luxe, les plaisirs et la satisfaction immédiate de leurs désirs. Celui qu'on nomme un « sybarite » pratique la même philosophie. Peut-être vous êtes-vous reconnu? Sinon voici pour vous deux modèles imitables si vous voulez devenir poète baroque et sybarite…

Régnier contre Malherbe

Sans doute vous rappelez-vous Philippe Desportes, le Chartrain préféré d'Henri III qui accompagna son roi en Pologne, le champion du doux-coulant, celui à qui Malherbe lança son fiel : « Votre potage vaut mieux que vos psaumes », Desportes, versificateur léger, joyeux, couvert d'honneurs, bref, le poète presque heureux? Eh bien après Desportes, voici son neveu Mathurin Régnier.

Mathurin ribote…

Chartrain, léger, joyeux, poète heureux, voici au moins quatre gènes lexicaux partagés par Mathurin Régnier, né en 1573, et son oncle Philippe Desportes. C'est sans doute ce qui est apprécié par Henri IV qui lui commande des pièces de circonstance - en même temps qu'à Malherbe. Mais peut-être que le goût du roi pour ce rimeur inspiré trouve sa raison ailleurs : Mathurin Régnier n'a rien d'un poète enfermé dans sa tour d'ivoire : il fréquente toutes sortes de milieux, se plaît dans certaines assemblées louches, passe beaucoup de temps dans les tavernes et les tripots, presque ribaud, mais toujours droit dans ses ribotes. Tout cela établit avec le Vert Galant une communauté de goûts qui n'est point négligeable pour s'établir durablement.

La vengeance potagère

Soiffard, mais pas ignare, Mathurin Régnier ! Il s'est nourri des poètes latins Horace et Juvénal, il a lu et relu tout Montaigne et Rabelais ! Sa culture est immense. Pourtant, l'idée du travail lui répugne, ou du moins c'est ce qu'il affirme dans la Satire XV. Il prétend qu'il faut laisser aller sa plume, et c'est ce qu'il fait, n'hésitant pas à embarquer dans son poème tout ce qu'il trouve : la rue, ses passants, ses habitudes, ses surprises, tout cela dans un langage qui emprunte parfois à ce qui traîne sur le pavé ! Voilà le Régnier truculent, bon vivant, qui venge oncle Desportes, ses psaumes et son potage en égratignant Malherbe, un faible d'invention selon lui, un froid d'imagination, un perfectionniste sec. Fort bien, Mathurin, vous l'avez bien descendu!

J'ai vécu sans nul pensement…

L'œuvre de Mathurin Régnier part dans tous les sens, volontairement; il laisse aller *sa plume où la verve l'emporte*. Et parfois, cette plume, après un survol de l'œuvre des Anciens, s'inspire de belles élégies d'Ovide, poète latin, pour offrir à la postérité qui gagnerait à les découvrir, des poèmes graves et nostalgiques préfigurant le grand souffle des romantiques du XIXe siècle. Mais c'est, en fin de compte, le joyeux Régnier qui l'emporte, le Régnier pur baroque, l'amoureux de la vie, que la vie quitte cependant à Rouen le 22 octobre 1613. Pour

l'occasion, il avait préparé cette épitaphe :

J'ai vécu sans nul pensement,
Me laissant aller doucement
À la bonne loi naturelle,
Et si m'étonne fort pourquoi
La mort daigna songer à moi,
Qui n'ai daigné penser à elle.

Mathurin et ses confrères

Voici un extrait des *Satires* de Mathurin Régnier. Il y croque, griffe et charge les poètes de son temps, solliciteurs, harceleurs et hargneux, profils aujourd'hui disparus, ou presque…

Satire II - Les Poètes



…Aussi, lors que l'on voit un homme par la rue
Dont le rabat est sale et la chausse rompue,
Ses grègues aux genoux, au coude son pourpoint,
Qui soit de pauvre mine et qui soit mal en point,
Sans demander son nom on le peut reconnaître;
Si ce n'est un poète au moins il le veut être. [...]

Cependant sans souliers, ceinture ni cordon,
L'œil farouche et troublé, l'esprit à l'abandon,
Vous viennent accoster comme personnes ivres,
Et disent pour bonjour : « Monsieur, je fais des livres ».

Un autre, renfrogné, rêveur, mélancolique,
Grimaçant son discours, semble avoir la colique,
Suant, crachant, toussant, pensant venir au point,
Parle si finement que l'on ne l'entend point.

Si quelqu'un, comme moi, leurs ouvrages n'estime,
Il est lourd, ignorant, il n'aime point la rime;
Difficile, hargneux, de leur vertu jaloux,
Contraire en jugement au commun bruit de tous

Juste postérité, à témoin je t'appelle,
Toi qui sans passion maintiens l'œuvre immortelle,
Venge cette querelle, et justement sépare
Du cygne d'Apollon la corneille barbare,
Qui croassant par tout d'un orgueil effronté,
Ne couche de rien moins que l'immortalité.

Mathurin Régnier - *Satires*, 1609

L'amusant Saint-Amant

1615. En ce temps-là, Marie de Médicis, reine de France, veuve d'Henri IV assassiné en 1610, fit venir à Paris son protégé italien, le poète Giambattista Marino, appelé le Cavalier Marin. Auteur de longs poèmes mythologiques, il y révélait son esprit vif, brillant, propulsant ses acmés sur des *concetti* à se pâmer d'admiration et de plaisir. Ce qui signifie que ses poèmes étaient remplis de mises en relief inattendues, de surprises plaisantes, de bons mots, bref, de pointes – de *concetti*, de *concetto*, en italien : pointe…

Le prince de la pointe



Les *concetti*… Ces chevauchées sémantiques pittoresques, ces cavalcades de mots, ces courses de l'imagination débridée avec sauts d'obstacles, cet esprit du temps privilégiant la virtuosité gratuite fut donc mis à la mode et réjouit une cour de France qui s'attristait de voir le fils Louis XIII et sa mère s'affronter rudement. En cette année 1615, Marc-Antoine (de) Girard de Saint-Amant, âgé de vingt et un ans, pilier de tripot, trousseur de jupons, joueur, buveur invétéré, prince des débauchés, mais honnête homme, au moins envers lui-même, s'anoblissait tout seul en offrant à son patronyme Girard, le court timon prépositionnel qui pouvait le conduire dans le grand monde.

Les termes burlesques

Protégé du duc de Retz, Saint-Amant fréquente les salons littéraires, publie des poèmes épiques, héroïques ou satiriques qui plaisent à la noblesse et aux bourgeois, amateurs de légèreté, d'esprit. Ils apprécient la liberté de ton qu'il adopte, sans se plier aux règles austères d'un Malherbe au faîte de sa gloire! En 1634, il fait partie des premiers académiciens. Il décide de prendre en charge la partie du dictionnaire qui traite de ce qui lui convient le mieux : les termes burlesques! Il publie le *Passage de Gibraltar* (1640), *Rome comique* (1643), *Moïse sauvé* (1653).

Boileau aux gros sabots

Boileau qui ne recule devant aucune approximation, qui préfère souvent médire que dire,

parlera de Saint-Amant comme d'un débauché, ce qui est vrai, et d'un rimeur vulgaire, ce qui est faux! Saint-Amant est aimé de son temps. Sérieux et précieux, bachique et cynique, bambocheur et joyeux selon les circonstances, on le recherche pour se distraire, l'entendre déclamer ses pièces où se marient l'humour et la finesse, bien loin des gros sabots patauds d'alexandrins du médisant Boileau…

Saint-Amant le combattant

Le *concetto*, la pointe, pour Saint-Amant, c'est aussi celle de l'épée! On le voit sur les champs de bataille sur les îles de Lérins, à La Rochelle, en Flandre. Les Espagnols le font prisonnier, le libèrent. Il revient en France. L'oubli s'abat sur lui, de son vivant, pendant qu'il partage le reste de sa vie entre Rouen et Paris, jusqu'à sa mort en l'an 1661. Il faut attendre Théophile Gautier au XIXe siècle pour que Saint-Amant le bon vivant sorte de l'oubli. Aujourd'hui ? Aujourd'hui qui le connaît, qui l'apprend, qui le lit ? Vous dans la minute qui suit…

Poème comestible

Voici pour vous distraire, un poème étonnant que vous pouvez déguster, pourquoi pas, avec un saint-amour (avec modération) puisqu'il s'agit de la célébration d'un fromage! Prenez aussi, dans ses œuvres un peu de son *Melon*, imitez-le en *Paresseux*… Lisez, relisez Saint-Amant, c'est un compagnon délicieux.

Le Fromage



Assis sur le bord d'un chantier
Avec des gens de mon métier,
C'est-à-dire avec une troupe
Qui ne jure que par la coupe,
Je m'écrie, en lâchant un rot :
Béni soit l'excellent Bilot !
Il nous a donné un fromage
À qui l'on doit bien rendre hommage.
Ô Dieu ! quel manger précieux!
Quel goût rare et délicieux!

Qu'au prix de lui ma fantaisie
Incague la sainte Ambroisie!
Ô doux Cotignac de Bacchus !
Fromage, que tu vaux d'écus!
Je veux que ta seule mémoire
Me provoque à jamais à boire.

À genoux, enfants débauchés,
Chers confidents de mes péchés,
Sus ! qu'à pleins gosiers on s'écrie
Béni soit le terroir de Brie;
Béni soit son plaisant aspect,
Qu'on n'en parle qu'avec respect,
Que ses fertiles pâturages
Soient à jamais exempts d'orages!

Saint-Amant - *Œuvres*, 1661



Sur une idée de Boisrobert et Richelieu : l'Académie française

Tiens, voilà le printemps ! Avez-vous remarqué, dans le bleu du ciel, cette arondelle ? Vous dites *arondelle*, vous ? Moi je dis *erondelle* ! Mais non, voyons, c'est une *hirondelle*… Beaucoup trop de noms pour un seul oiseau, pense Richelieu. Si on veut une France forte, il faut commencer par lui donner une orthographe et une langue uniques ! Comment faire ? C'est un jeune homme de trente ans qui va servir de déclic à la création de l'outil dont rêve Richelieu : il s'appelle François Le Métel, il est abbé de Boisrobert. François Le Métel est un poète né à Caen en 1592. Joueur invétéré, personnage truculent qui aime tous les plaisirs. Il amuse Richelieu qui en a fait son secrétaire. François Le Métel assiste, chez Valentin Conrart, le secrétaire de Louis XIII, à des réunions de bons vivants dont les discussions ont pour objet principal la langue française. Le Métel de Boisrobert en parle à Richelieu, et, dans le cerveau centralisateur du ministre, l'idée naît : il faut créer une Académie qui soit, pour la langue française une référence dans tous les cas où l'incertitude plane sur le vocabulaire ou la syntaxe, comme une arondelle, euh… une erondelle… une hirondelle ! Finie l'anarchie! L'Académie française accueille ses premiers membres : Boisrobert, Maynard, Saint-Amant, Guez de Balzac, Racan… pour vous déjà de vieilles connaissances.

Tristan L'Hermite bretteur et littérateur

La belle époque! La belle équipe : voici ensemble qui rient aux éclats de leurs dernières trouvailles, Théophile de Viau, Saint-Amant, et François L'Hermite qui à vingt-cinq ans prend le prénom de Tristan en mémoire d'un L'Hermite compagnon un peu louche de Louis XI.

Pierre, son ancêtre ?

Glissons-nous à leur table et faisons connaissance avec Tristan le poète… Est-il apparenté au prédicateur Pierre L'Hermite, exalté qui rassembla pour la première croisade - en 1096 - trois cent mille petites gens dont il ne sut trop que faire ensuite? Peut-être… Sa famille n'a de cesse de le prouver, ce qui rendrait rutilant son modeste blason. Né en 1601 dans la Creuse, il provoque en duel à treize ans un homme d'âge mûr, pour une histoire d'amour, et le tue !

Le retour de François

Pour fuir la vengeance des proches de sa victime, il voyage en Angleterre, en Écosse, en Norvège, il s'y dissipe, s'y bat en duel, fréquente toutes sortes de sociétés, vit mille amours et mille intrigues avant de revenir en France et d'obtenir sa grâce en 1620 ; il n'a alors que dix-neuf ans! Il publie un roman autobiographique : *Le Page disgracié* ; il écrit des vers ensuite, s'inspirant librement du style de Théophile de Viau, et se laissant aller à la sensualité mise à la mode par le Chevalier Marin (celui des *concetti*). À partir de 1636, il compose des tragédies qui annoncent la pureté classique : *Marianne*, *La Mort de Sénèque*… Élu en 1649 à l'Académie française, il meurt en 1655, seul, oublié, pauvre, désenchanté, signant ses dernières œuvres : François L'Hermite.

Un sonnet presque régulier



Voici de lui un fort joli sonnet point trop régulier à cause de la deuxième strophe. Pourquoi? Parce que les rimes diffèrent de la première… vous l'aviez deviné. Mais foin de la forme quand le fond est si plaisant…

L'Extase d'un baiser



Au point que j'expirais, tu m'as rendu le jour
Baiser, dont jusqu'au cœur le sentiment me touche,
Enfant délicieux de la plus belle bouche
Qui jamais prononça les Oracles d'Amour.

Mais tout mon sang s'altère, une brûlante fièvre
Me ravit la couleur et m'ôte la raison;
Cieux ! j'ai pris à la fois sur cette belle lèvre
D'un céleste Nectar et d'un mortel poison.

Ah ! mon Âme s'envole en ce transport de joie!
Ce gage de salut, dans la tombe m'envoie;
C'est fait! je n'en puis plus, Élise je me meurs.

Ce baiser est un sceau par qui ma vie est close :
Et comme on peut trouver un serpent sous des fleurs,
J'ai rencontré ma mort sur un bouton de rose.

Tristan L'Hermite – *Les Vers héroïques*, 1648

Un temps précieux

« Vous avez de la chance d'être roi, sire, car en réalité, vous puez comme une charogne ! » Voilà l'une des amabilités qu'Henriette d'Entragues sert à son amant, le roi Henri IV ! Il est vrai que le Béarnais n'a pas apporté à la cour de France les bonnes manières. Au contraire : le langage s'y est relâché, la grossièreté s'y est répandue, on s'y déboutonne tant qu'y séjourner devient une épreuve. C'est alors que naissent, dans la capitale, comme des champignons après une averse d'automne, des dizaines de salons où l'on s'affaire à polir le langage, la pensée, à redéfinir les mœurs. Ce mouvement, en quête constante de raffinement porte un nom : la préciosité. Des auteurs l'accommodent à la farce, la fantaisie, la *burla* en italien, d'où naît ce nom : le burlesque avec son représentant : Scarron.

La chambre bleue et ses délices

Entrez! Ne faites pas votre emprunté, votre timoré! Entrez! Franchissez le seuil de la chambre bleue. Vous êtes à l'hôtel de Rambouillet, entre le Louvre et le Carrousel, rue Saint-Thomas-du-Louvre (ne cherchez pas cette rue aujourd'hui, ni l'hôtel, tout a disparu). Quelle splendeur, n'est-ce pas - quelle hauteur sous plafond, quelles étoffes riches, quelles dorures… -, et quel bonheur d'être invité là, parmi les sommités de la littérature, de la culture, de tout ce qui se fait, se dit de distingué, d'élégant, parmi tous ces auteurs, ces spéculateurs de la pensée, ou bien les enrichis de naissance!

L'affriolante marquise

Ici, malgré tout, l'esprit tient lieu de crédit. Vous en avez? Voilà pourquoi vous êtes invité. Mais, vous reculez? Le spectacle vous choquerait-il, craindriez-vous d'être inconvenant,

déplacé? N’ayez aucune inquiétude : si Catherine de Vivonne, marquise de Rambouillet, se tient dans son vaste lit, en somptueux déshabillé – affriolant aussi, vous avez remarqué ?… –, ce n’est pas qu’elle veuille vous promettre ses monts et ses merveilles, c’est qu’elle s’est mise à la mode du temps qu’elle a elle-même créée! Vous n’êtes pas le seul invité : déjà vous remarquez, assis dans la ruelle, Corneille ou Voiture, Malherbe, quelques aristocrates, des beaux esprits. Qu’est-ce que la ruelle? C’est l’espace entre le lit et le mur. Le visiteur y trouve, selon son rang, son importance, un siège de velours, un tabouret, ou bien le sol tout simplement, si sa condition est modeste!



Ninon de Lenclos et ses cinq à neuf

Des préoccupations moins littéraires laissent libre cours à des plaisirs où la sensualité l’emporte nettement, en d’autres lieux! Cela vous intéresse? Alors, en sortant de l’hôtel de Rambouillet, rendez-vous chez Ninon de Lenclos, hôtel Sagonne, 3 6 rue des Tournelles. Elle vous initiera, elle, à ses monts et merveilles, comme elle l’a fait pour tant de grandes plumes qui ont laissé chez elle leurs premières traces, ou pour des fils de gentilshommes, à dégourdir délicatement… Des noms, des noms ! Non ! Attention, n’exagérons rien, le salon que tient Ninon entre cinq heures et neuf heures, chaque jour, n’est pas un lieu de débauche totale, ni de complète perdition, seulement d’initiation à tous les plaisirs, y compris ceux de l’esprit. La porte est entrouverte, regardez qui est là : voici Jean de La Fontaine et Sévigné, le fils de la marquise, Jean Racine et Nicolas Boileau, Molière qui vient chercher là des conseils pour sa pièce *Le Tartuffe* ! Et cet homme qui sort? C’est l’envoyé de Louis XIV : le Roi-Soleil prend souvent conseil auprès de Ninon sur le cœur de laquelle tant de personnages se laissent aller à la confidence, se plaçant, en quelque sorte, eux-mêmes, sur écoute…

Voulez-vous un programme ?

Que fait-on précisément dans ce salon de Rambouillet, ou dans les dizaines d’autres qui le copient? Dans l’un, on parle politique, dans l’autre, on dit de la poésie précieuse, dans le troisième, place à la poésie licencieuse assaisonnée de quelque cérémonial conduisant à une illustration de la lecture – fort vigoureuse et bien conduite! Dans un autre salon encore, on disserte de l’âme et de ses tourments spirituels, on réévalue le catholicisme, on soupèse les mérites du calvinisme, on s’interroge sur Dieu, sur la mort. Il existe aussi des salons scientifiques : on y observe les astres avec une lunette astronomique, on croit voir des hommes dans la lune… Une sorte de programme est édité pour informer des dates et thèmes de chaque salon, c’est ce qu’on appelle le calendrier des ruelles - l’ancêtre du programme télé…



Arthénice, présentatrice des programmes?

Attention, ne commettez pas d'impair à l'hôtel de Rambouillet : si on vous parle de l'incomparable Arthénice, n'allez pas croire qu'il s'agit d'une héroïne de la mythologie, ou d'une présentatrice du programme culturel des ruelles originaire de Nice… Ar thénice est l'anagramme de Catherine, et Catherine, c'est Catherine de Vivonne, marquise de Rambouillet, pour vous ser v ir - et en reprendre elle-même la plus grande part…

Devenez précieux



Vous voulez devenir un vrai précieux afin de fréquenter l'hôtel de Rambouillet ? Voici ce que vous devez respecter, et prendre pour habitude :

- On plaisante avec esprit, on s'amuse avec légèreté, on tente d'attirer le regard en faisant des moues outrées, en roulant les yeux, en se fardant.
- On écrit des poésies galantes : des élégies, des rondeaux, des portraits.
- Un devoir : mépriser les Anciens, mépriser aussi les provinciaux, les pédants et les bourgeois ; cultiver l'art de la conversation.
- Du langage précieux sont bannis tous les mots bas, triviaux, grossiers, vulgaires, et même ceux qui contiennent une syllabe sale : acculé, concupiscence, cucurbitacée…
- Le verbe aimer ne peut servir à tout : on aime un homme ou une femme, mais on n'aime pas le melon de la même façon, alors on dit qu'on goûte le melon, et puis qu'on estime un plat.
- Pas de mots trop réalistes non plus : charogne, cadavre, vomir, cracher, et même balai doivent être contournés par une périphrase (plusieurs mots pour un seul).
- On ne dit plus fauteuil, mais commodité de la conversation, le miroir devient le conseiller des grâces, le nez les écluses du cerveau - moins réussi…
- On crée des mots nouveaux - les néologismes - : *s'encanailler, s'enthousiasmer, incontestable, bravoure* sont hérités du langage précieux. Beaucoup de créations, cependant, sont recalées à l'oral des siècles suivants : *soupireur, importamment, débrutaliser…*

En Voiture !

Du léger, du frivole, du jeu avec les mots et des pointes à tout va, voilà ce que pratiquent les plumes des précieux, celle de Voiture, celle d'Isaac de Bensérade que vous allez découvrir dans un étrange affrontement poétique…

Voiture, l'aptonyme



Petit et malingre pourtant, mais résistant, comme certains véhicules modernes à quatre roues et deux chevrons, Voiture parcourt la France, puis l'Europe, au gré des bannissements de son protecteur Gaston d'Orléans, celui qui voulait tuer son frère Louis XIII afin de devenir roi ! Voiture représente un cas remarquable d'aptonymie dans la littérature. L'aptonymie désigne le fait de porter un nom étroitement en rapport avec une des activités principales auxquelles on s'adonne. Et Vincent Voiture n'a cessé de voyager…

Voiture circule

Des dons exceptionnels en écriture, une façon d'être raffinée qui plaît aux princes, aux princesses, aux ducs, aux duchesses, à la reine, au roi, bref, à tout le grand monde, Voiture circule sans mal dans les salons parisiens qui l'accueillent. Venu d'Amiens où il est né le 24 février 1597, fils d'un marchand de vin, il a fait de solides études et n'a pas tardé à fréquenter à Paris le salon de l'incomparable Arthénice. On ne cesse d'y louer Voiture pour l'élégance de son propos, son art de la conversation, même si parfois on se plaît à l'humilier, le surnommant « el rey chiquito », le petit roi. Le prince qui le protège, Gaston d'Orléans, conspire contre Louis XIII. En 1630, pour sa punition, il va être exilé. Il emmène Voiture en Lorraine, en Languedoc, en Espagne. Voiture s'y ennuie à mourir. Il se fait alors épistolier pour conserver ses amis à Paris. Ses lettres sont lues avec admiration dans les salons précieux.

Un duel ridicule

Voiture est nommé membre de l'Académie française en 1634, bien que son maître, Gaston d'Orléans, irrite au plus haut point le Cardinal! Il continue de voyager. On l'envoie à Florence annoncer la naissance de Louis-Dieudonné, Louis XIV, en 1638. L'âge qui s'annonce ne tempère pas son ardeur amoureuse : il convoite sans scrupule la fille de la marquise de Rambouillet, elle-même convoitée par l'intendant de la belle Arthénice. Un duel s'ensuit, qui ne rehausse pas la réputation d'el rey chiquito. Il perd peu à peu son crédit auprès des précieuses. Souffrant de goutte, il meurt le 26 mai 1648.

Oiseux précieux…



Oiseux, les précieuses et les précieux… En 1648, deux camps s'affrontent. L'enjeu est de taille : des deux sonnets, celui d'Uranie, de Voiture et celui de Job, de Bensérade (1612 - 1691), quel est le meilleur? La bataille fait rage pendant des semaines entre les uranistes, partisans de Voiture et les jobelins qui préfèrent Bensérade. Et qui en sort vainqueur? On ne le sait encore… Et tout le monde attend votre avis. Voici donc les deux sonnets dont il s'agit :

Sonnet d'Uranie



Il faut finir mes jours en l'amour d'Uranie,
L'absence ni le temps ne m'en sauraient guérir,
Et je ne vois plus rien qui me pût secourir
Ni qui sût rappeler ma liberté bannie.

Dès longtemps je connais sa rigueur infinie;
Mais, pensant aux beautés pour qui je dois périr,
Je bénis mon martyre et, content de mourir,
Je n'ose murmurer contre sa tyrannie.

Quelquefois ma raison, par de faibles discours,
M'excite à la révolte et me promet secours;
Mais lorsqu'à mon besoin je me veux servir d'elle,

Après beaucoup de peine et d'efforts impuissants
Elle dit qu'Uranie est seule aimable et belle,
Et m'y rengage plus que ne font tous mes sens.

Vincent Voiture - 1647

Sonnet de Job



Job de mille tourments atteint
Vous rendra sa douleur connue,
Et raisonnablement il craint
Que vous n'en soyez point émue.

Vous verrez sa misère nue;
Il s'est lui-même ici dépeint :

Accoutumez-vous à la vue
D’un homme qui souffre et se plaint.

Bien qu’il eût d’extrêmes souffrances,
On voit aller des patiences
Plus loin que la sienne n’alla.

Il souffrit des maux incroyables,
II s’en plaignit, il en parla…
J’en connais de plus misérables.

Isaac de Bensérade - 1647

Scarron prince du burlesque

Le langage toiletté des précieuses, et plus généralement tout ce qui ressortit à des aspirations élevées, incite au contre-pied, à l’écriture, à partir des mêmes thèmes, de parodies, de travestissements joyeux, qui réjouissent d’autant plus l’esprit qu’on possède en mémoire l’état initial de l’œuvre visée. Ainsi, le poète Scarron reprend de façon irrésistible, à sa façon, *L’Énéide*, sous le titre *Virgile travesti*, en inscrivant dans la bouffonnerie la plus réjouissante des figures héroïques et hiératiques qui habitent les textes latins fort sérieux…

Le beau jeune homme

Quel beau jeune homme, Paul Scarron, à trente ans ! Il est séduisant et plein de vie et de vigueurs amoureuses! Il est né le 14 juillet 1610 à Paris. Privé de sa mère, mais chargé d’une belle-mère pire que celle de Cendrillon, il doit s’en aller vivre chez des cousins à Charleville. On le retrouve plus tard secrétaire de l’évêque du Mans qu’il suit à Rome.

Le malade de la reine



Retour au Mans où il est nommé chanoine ! Un chanoine fort enjoué qui organise fêtes et réjouissances pour la ville du Mans. Scarron, c’est un tourbillon de gaieté, il fait rire, sa présence suffit à dérider le plus triste qui soit, ses dernières paroles le disent assez : « Je ne vous ferai jamais autant pleurer que je vous ai fait rire!» Pourtant le malheur le plus cruel s’abat sur le beau, le séduisant jeune homme Scarron : après un bal costumé où il prend froid, une maladie le laisse paralysé pour la vie. C’est désormais plié en deux sur un fauteuil, perclus de douleurs, qu’il va continuer à vivre. Et à rire! Car ce malheur n’entame pas sa bonne humeur. Il séjourne à Paris, amuse et attendrit la reine Anne d’Autriche qui lui verse une pension – comme d’autres sont poètes de cour, il se déclare *le malade de la reine*…

Il a quarante-deux ans, elle en a seize…

Ses vers (*Œuvres burlesques* – 1651), son théâtre et sa prose mettent à la mode le burlesque. En 1651 – il a quarante et un ans –, il publie le *Roman Comique* dont l'action se situe au Mans, vaste fresque du monde des comédiens, écrite d'une plume jubilatoire, ironique et tendre. L'année suivante, il reçoit en son salon, rue Villehardouin à Paris, où se presse le Tout-Paris littéraire et politique de l'époque, une jeune fille de seize ans, belle et pleine d'esprit, mais sans fortune. Il tombe amoureux de cet esprit à la fois exquis et cultivé. Elle s'appelle Françoise d'Aubigné, petite-fille d'Agrippa que vous connaissez. Scarron meurt en 1660. Vingt-trois ans plus tard, en 1683, elle épousera, à quarante-huit ans, un homme de quarante-cinq ans, rayonnant : le Roi-Soleil, Louis XIV !

Virgile travesti

Voici un extrait du désopilant *Virgile travesti*, de Scarron. Évidemment, pour apprécier ici le burlesque, il faut connaître la version originale de *L'Énéide*, cette succession d'aventures au terme desquelles le Troyen Énée s'installe dans le Latium, y devenant l'ancêtre du peuple romain. Même si vous ne vous rappelez plus dans le détail cette œuvre immense, lisez ce qui suit, vous percevrez à travers les efficaces ostosyllabes de Scarron se succédant en rimes plates, toute la jubilation de l'approche burlesque…

Livre second



Souvent de la bonne princesse
La raison n'était pas maîtresse :
Puis, quoiqu'animal plein d'appas,
On dit qu'une femme n'a pas
Au cul ce qu'elle a dans la tête;
Si le proverbe est malhonnête,
Au premier avertissement
On le peut rayer aisément.
Revenons à messire Énée
Voyant que la reine obstinée
Prenait plaisir à se brûler,
Et ne pouvant plus reculer,
Il se releva la moustache,
S'ajuste en son lit, tousse et crache,
Puis, se voyant bien écouté,
Il dit avecque gravité :
«Ô mon Dieu ! la fâcheuse chose
Que votre majesté m'impose!
C'est justement m'égratigner
Un endroit qu'on fera saigner.

Voulez-vous donc que je vous die
La pitoyable tragédie
Dont les Grecs furent les auteurs
Et les sanguinaires acteurs?
Est-il possible que l'on croie
Les étranges malheurs de Troie […]
Didon dit : «Vous avez beau dire;
Haranguez vitement, beau sire,
Sans tant tourner autour du pot. »
Aeneas dit : « Je suis un sot,
Et vous allez être servie.»

Scarron - *Virgile travesti*, 1652

Chapitre 8

Dans les rayons du Roi-Soleil

Dans ce chapitre :

- Le classicisme s'installe
- La Fontaine retourne aux sources
- Boileau aiguise ses satires

***T**enter de fixer le début du classicisme dans la littérature en général, en poésie en particulier, c'est prendre le risque d'une contestation étayée poésie en particulier, c'est prendre le risque d'une contestation étayée que viendra contrer une protestation tout aussi argumentée, les uns prétendant que le classicisme commence avec Malherbe (à Caen ou à Paris?), les autres avec Louis XIV (nourrisson ou couronné?). On peut se contenter d'effectuer une moyenne qui correspond au tout début des années 1660, lorsque le Roi-Soleil, Louis XIV prend le pouvoir et l'exerce immédiatement de façon absolue. Si les baroques ont fait leur temps, si le chemin a été préparé par Malherbe, si les concettistes (rappelez-vous, les amateurs de pointes) comme Saint-Amant ont eu raison de s'amuser quand ils le pouvaient encore, si les burlesques s'en sont donné à cœur joie pour brocarder le pouvoir royal déclinant sous Mazarin, en 1660 on ne joue plus : le Monarque a décidé qu'on ne rigole pas avec la part divine de sa personne, ni avec quelque autre part que ce soit d'ailleurs ! Donc, on s'en retourne vers l'atticisme (profitez-en, voilà un mot savant qui passe et qui peut très bien vous servir, un soir, en ville… ; l'atticisme est le style concis et dense, élégant et sobre, caractérisant celui qu'on jugeait idéal à Athènes au Ve siècle av. J.-C.), on ne folâtre plus, le bonheur n'est plus… que dans la rigueur.

L'affable La Fontaine

…ou bien La Fontaine, l'homme affable; ou bien encore la fable La Fontaine; une telle mise à distance par le chevauchement du sens des mots où l'on devine un fabuliste à la fois fort civil et fabuleux, distant, préoccupé d'un vers qui se refuse, ou traversé des images de feu qui sous ses contes licencieux étouffent, est facile et tentante… Bienvenue, Bonhomme Jean! Tout le monde vous connaît, porte en soi votre corbeau et son renard, votre loup et son agneau, et tous ces animaux que nous sommes, nous les hommes. Nous vous suivons à la Cour d'injustice et de brigue, dans les campagnes où l'on se dévore, dans les basses-cours aux petits coqs insupportables, nous plaignons vos cerfs, et le pot de terre. La mort passe. Une laitière s'effondre. Un laboureur se meurt. Le petit poisson et le pêcheur discutent sous l'aile de la colombe… Silence! On réclame l'auteur. En scène, Jean, on vous attend.

De Chaury à Paris

Ce jeudi 8 juillet 1621 a été baptisé en l'église Saint-Crépin de Château-Thierry, Jean, fils de Charles La Fontaine, conseiller du roi et maître des Eaux et Forêts du duché de Château-Thierry, et de Françoise Pidoux. Jour d'octobre 1642, on ne sait lequel mais on s'émeut au souvenir du père de Jean qui découvre les vers que son fils écrit. Dimanche 10 novembre 1647, Jean de La Fontaine, vingt-six ans, signe à La Ferté-Milon en Picardie, son contrat de mariage avec Marie Héricart, quatorze ans. Le mari a suivi des études à Château-Thierry, puis il a fait son droit à Paris où il a pour ami François de Maucroix devenu chanoine peut-être par chagrin d'amour, sûrement par intérêt. Jean et François aiment faire ribote et bambocher à Paris ou à Reims.

Une épée à la main !



Pendant ce temps, Marie, l'épouse, demeure seule, délaisse son ménage, se plonge dans des romans de chevalerie et se distrait dans la compagnie d'un beau soldat, le capitaine Poignant. Jean n'en conçoit point de dépit, mais les bourgeois de Chaury (ainsi écrit-on Château-Thierry en raccourci à cette époque) lui demandent de châtier en un duel le voleur de son honneur. Jean une épée à la main… On aura tout vu! Pourtant, le voici, ce petit matin sur le pré, pendant que les brumes paressent à la pointe des herbes : on voit Jean de La Fontaine qui dirige vers le capitaine Poignant son arme à la façon dont il tiendrait une plume distraite désertée par l'inspiration.

Jean glisse…

Jean glisse, Jean tombe, Poignant ne peut éviter que son épée ne déchire le gras des chairs de Jean qui saigne… Est-ce grave? Perrette et la Belette, le Lièvre et l'Âne, la Chèvre, le Bouc et les Pigeons retiennent leur souffle… Sauvés! Jean se relève, remercie Poignant, et le cœur sur la main, menace de le tuer s'il ne s'occupe intimement de Marie, sa femme! Étrange Jean de La Fontaine. Étrange.

Le Vaux de Fouquet

Jeudi 30 octobre 1653, en l'église Saint-Crépin de Chaury, est baptisé Charles, fils de Jean et Marie de La Fontaine. François Maucroix en est le parrain. C'est lui qui va élever l'enfant tant les parents sont inconséquents, distants au point de se séparer en 1659. Cinq ans plus tôt, en 1654, a débuté la carrière littéraire de Jean : il a publié l'*Eunuque* en imitant un poète comique latin, Térence. En 1660, Jean brille dans la lumière du très provisoire ministre des Finances de Louis XIV, Nicolas Fouquet, qui lui a commandé des poèmes à sa gloire. Le mercredi 17 août 1661, Fouquet reçoit dans son château de Vaux-le-Vicomte, le roi trop ébloui par les artifices, et qui voit rouge au point d'ordonner, le lundi 5 septembre suivant, l'arrestation à Nantes dudit Fouquet, coupable de spéculations éhontées effectuées en compagnie de Colbert, et qui ont enrichi Mazarin… Colbert, qui avait tout ourdi, devient le nouveau ministre des Finances!



La Fontaine au naturel, petits potins et ragots de jaloux

Jean de La Bruyère qui admirait les œuvres de La Fontaine décrit ainsi le fabuliste en société : « Il était lourd, grossier, stupide ».
Louis Racine, fils de Jean Racine, écrit que ses sœurs avaient vu La Fontaine à table dans leur jeunesse. Il livre le portrait qu'elles en faisaient : « C'était un homme fort malpropre et fort ennuyeux. Il ne parlait point, ou voulait toujours parler de Platon ».
L'abbé d'Olivet décrit ainsi La Fontaine qu'on appelle alors, familièrement, « le bonhomme » : « Un sourire niais, un air lourd, des yeux presque toujours éteints, nulle contenance. Rarement il commençait la conversation et même il était si distrait qu'il ne savait pas ce que disaient les autres».
Madame de La Sablière hébergea La Fontaine pendant vingt ans à partir de 1672, lui évitant tout souci matériel afin qu'il se consacre entièrement à ses créations. Un jour, elle entra dans une si grande colère contre ses domestiques qu'elle les congédia tous. À l'un de ses amis, elle écrit : «Je n'ai gardé avec moi que mes trois animaux : mon chien, mon chat et La Fontaine… »
Un jour, La Fontaine entre en conversation avec un jeune homme qu'il trouve plein d'esprit et fort intelligent. Le jeune homme s'en va, et aussitôt, La Fontaine s'enquiert de son identité. On lui répond alors : «Mais, c'était votre fils !... » Et La Fontaine avoue, surpris : « Ah bon ? Je ne l'avais pas reconnu… »
La Fontaine connaissait parfaitement le latin. Pour les textes en grec, langue qu'il ne savait pas lire, il faisait appel à des traducteurs. Parmi ces traducteurs, son cousin par alliance : Jean Racine…

Lent, distrait, méticuleux



La Fontaine demeure fidèle à son mécène Fouquet, ce qui l'éloigne des faveurs du roi et de la fréquentation de la cour. Après avoir publié des contes plutôt lestes, gaillards, il conduit pendant vingt-cinq ans à partir de 1668 sa carrière de conteur et de fabuliste lent, distrait, méticuleux, exigeant, inimitable. Plutôt cigale et peu soucieux de ses affaires, il a dilapidé presque tout son bien en 1672 et survit grâce à Madame de La Sablière. Le 15 novembre 1683, il est élu à l'Académie française, mais Louis XIV suspend l'élection à cause des cabales et du tumulte qui l'ont accompagnée. Le 17 avril 1684, Nicolas Boileau devient à son tour immortel. Le roi valide l'élection de La Fontaine, ami de Boileau. Le 10 février 1695, La Fontaine est pris d'un malaise en revenant de l'Académie. Le mercredi 13 avril, il

meurt chez les d’Hervart qui l’hébergeaient rue Plâtrière à Paris.



La Fontaine or not La Fontaine? That is the question…

Le jeudi 14 avril 16 9 5 , La Fontaine, décédé la veille, est inhumé dans le cimetière des Saints-Innocents qui dépend de la paroisse Saint-Eustache à Paris. Des années plus tard, l’abbé d’Olivet écrit que le fabuliste fut enterré dans le cimetière Saint-Joseph qui dépendait aussi de la paroisse Saint-Eustache. En 1792, les révolutionnaires, se fiant aux écrits de l’abbé d’Olivet exhumèrent, au cimetière Saint-Joseph, des ossements qu’ils prirent pour ceux de La Fontaine. Transférés en 18 17 au cimetière du Père La chaise, ils s’y trouvent encore aujourd’hui, dans le sarcophage du fabuliste. Certains biographes pensent que ces ossements sont vraiment ceux de La Fontaine, sa dépouille ayant pu être transférée peu de temps après sa mort, du cimetière des Saints-Innocents au cimetière Saint-Joseph. Faute de certitudes, le mystère demeure…

Les bons contes…

Les contes de La Fontaine sont, la plupart du temps, délurés, coquins, malins, pleins d’une finesse à laquelle n’est point habituée la chose… En voici un fort court, paru en 1665, où l’on fait la connaissance de la sage sœur Jeanne :

Conte de Sœur Jeanne



Sœur Jeanne ayant fait un poupon,
Jeûnait, vivait en sainte fille.
Toujours était en oraison.
Et toujours ses sœurs à la grille.
Un jour donc l’abbesse leur dit :
Vivez comme sœur Jeanne vit ;
Fuyez le monde et sa séquelle
Toutes reprirent à l’instant :

Nous serons aussi sages qu’elle
Quand nous en aurons fait autant.

Jean de La Fontaine - *Contes*, 1665

Les fables pour Monseigneur le Dauphin

La Fontaine publie les six premiers livres de ses fables en 1668. Elles sont dédiées à Monseigneur le Dauphin, fils aîné de Louis XIV. Dix ans plus tard paraissent cinq autres livres qui ont pour dédicataire Françoise Athénaïs de Rochechouart de Mortemart - en plus court : Madame de Montespan - la belle marquise maîtresse du roi. Le dernier livre des fables, le livre XII, paraît en 1693 avec une dédicace à Monseigneur le duc de Bourgogne, Louis, petit-fils de Louis XIV, né en 1682.

Des fables qui coulent de sources…

La Fontaine écrit ses fables en vingt-cinq ans, à Paris, et non dans quelque forêt inspiratrice où le poète aurait batifolé en quête d’idées. Car les sources d’inspiration de La Fontaine sont nées de ses lectures et non de quelque terrier qu’il aurait observé ou de quelque renard, quelque loup qui auraient pu s’aventurer dans le jardin du Luxembourg qu’il fréquentait assidûment - quoique leurs métaphores les fréquentassent alors, et les fréquentent encore, en même temps que celles de coqs ou corbeaux, d’ânes, de poules, de jeunes souris ou de vieux lions…

La langue française

Les histoires que La Fontaine nous raconte, et leur morale, ont déjà été imaginées et formulées par des fabulistes grecs, romains, indiens, par ses contemporains ou par la sagesse populaire à travers des contes nés au fil des âges. Mais alors, où donc se situe le génie de notre Jean? D’où vient que plus jamais on n’associe sans penser à lui le Corbeau et le Renard, le Chêne et le Roseau, la Cigale et la Fourmi, et la morale qui s’ensuit? C’est que le bonhomme Jean, dans sa besace, possédait tous les secrets d’un autre personnage, discret, et qui, chez lui, gouverne tout : la langue française. D’elle il a tout aimé : sa rigueur et sa fantaisie, ses exigences et sa douceur, son chant léger, son harmonie, ses règles austères, son mystère. Voici la liste de ses pairs…

Les sources qui ont alimenté La Fontaine



- Le plus ancien serait un esclave marqué dans son corps par toutes les disgrâces de la nature, il était bossu, bègue, vivait en Grèce aux VIIe et VIe siècles av. J.-C., il s’appelait Ésope. C’est lui qui aurait inventé le genre de l’apologue – la fable – courte histoire destinée à illustrer et à enseigner une morale.

- On trouve ensuite Lucrèce (98 – 54 av. J.- C.), Ovide (43 av. J.- C., 17 apr. J.-C.), Horace (65 - 8 av. J.-C.), poètes latins.
- Phèdre (15 av. J.- C. – 50 apr. J.- C.), fabuliste latin, qui s'inspire d'Ésope [1] pour composer ses fables.
- Pilpay, ou Bidpay, brahmane indien légendaire qui aurait vécu vers le IIIe ou le IVe siècle. Il écrit des fables en sanskrit reprises dans un livre de contes moraux traduits en persan puis en français au XVIIe siècle. Sans doute s'est-il inspiré de certaines histoires inscrites dans la tradition orientale et qui auraient été écrites vers 900 av. J.-C. par un autre auteur légendaire : Lockman.
- Faërne, poète latin du XVIe siècle, qui écrit à la demande du pape Pie IV, Jean Ange de Medicis, un recueil d'une centaine de fables imitées d'Ésope.
- Abstemius, humaniste italien du XVe siècle qui publie à Venise en 1495 cent fables latines.
- Verdizotti (1530 - 1607), appelé prince des fabulistes par les Italiens, Vénitien auteur d'un recueil de cent fables.
- Enfin, les Français Clément Marot (1497 – 1544), Bonaventure des Périers (1498 - 1544), Jean Commire (1625 – 1702), Nicolas Boileau (1636 - 1711).

Quatre fables…

Êtes-vous héron? Vous promenez-vous sur vos longs pieds, en attendant quelque bonne fortune? Ou bien faites-vous le loup devant l'agneau que vous trouvez troublant votre long fleuve tranquille? Êtes-vous cigale ou fourmi, corbeau ou renard? Remarquez l'art de la mise en scène et du dialogue dans ces fables. De nos jours, La Fontaine eût été un homme d'image, un metteur en scène, un monteur, un réalisateur, un Zidi, un Tavernier, un Leconte, un Oury, un Besson du *Grand Bleu*… Observez la disposition des vers : les alexandrins alternent avec les octosyllabes, évitant ainsi toute monotonie ; analysez la disposition des rimes, vous y trouverez de singulières symétries, comme si se cachait dans leur succession quelque message chiffré. Libre à vous de l'interpréter…

Le Héron, d'après Abstemius



Un jour, sur ses longs pieds, allait, je ne sais où
Le Héron au long bec emmanché d'un long cou.
        Il côtoyait une rivière.
L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours ;
Ma commère la carpe y faisait mille tours
        Avec le brochet son compère.
Le Héron en eût fait aisément son profit :
Tous approchaient du bord, l'oiseau n'avait qu'à prendre;
        Mais il crut mieux faire d'attendre

Qu'il eût un peu plus d'appétit.
Il vivait de régime, et mangeait à ses heures.
Après quelques moments, l'appétit vint : l'oiseau,
S'approchant du bord, vit sur l'eau
Des tanches qui sortaient du fond de ces demeures.
Le mets ne lui plut pas; il s'attendait à mieux
Et montrait un goût dédaigneux
Comme le rat du bon Horace.
« Moi, des tanches? dit-il, moi Héron que je fasse
Une si pauvre chère? Et pour qui me prend-on ? »
La tanche rebutée, il trouva du goujon.
« Du goujon ! c'est bien là le d îner d'un Héron !
J'ouvrirais pour si peu le bec ! aux Dieux ne plaise!»
Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de façon
Qu'il ne vit plus aucun poisson.
La faim le prit, il fut tout heureux et tout aise
De rencontrer un limaçon.

Ne soyons pas si difficiles :
Les plus accommodants, ce sont les plus habiles :
On hasarde de perdre en voulant trop gagner.
Gardez-vous de rien dédaigner.

Jean de La Fontaine - *Fables*, Livre I, 1668

Le Loup et l'Agneau, d'après Ésope



La raison du plus fort est toujours la meilleure :
Nous l'allons montrer tout à l'heure.
Un Agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure.
Un Loup survient à jeun, qui cherchait aventure,
Et que la faim en ces lieux attirait.
«Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?
Dit cet animal plein de rage :
Tu seras châtié de ta témérité.
- Sire, répond l'Agneau, que Votre Majesté
Ne se mette pas en colère;
Mais plutôt qu'elle considère

Que je me vas désaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'Elle,
Et que par conséquent, en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson.
- Tu la troubles, reprit cette bête cruelle,
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
- Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?
Reprit l'Agneau ; je tète encor ma mère
- Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.
- Je n'en ai point. - C'est donc quelqu'un des tiens :
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers et vos chiens.
On me l'a dit : il faut que je me venge.»
Là-dessus, au fond des forêts
Le Loup l'emporte, et puis le mange,
Sans autre forme de procès.

Jean de La Fontaine - *Fables*, Livre I, 1668

La Cigale et la Fourmi, d'après Ésope



La cigale, ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue.
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau
Elle alla crier famine
Chez la Fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
« Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'oût, foi d'animal,
Intérêt et principal.»
La Fourmi n'est pas prêteuse;
C'est là son moindre défaut.
«Que faisiez-vous au temps chaud?
Dit-elle à cette emprunteuse.

Nuit et jour à tout venant
Je chantais, ne vous déplaise.
- Vous chantiez ? j'en suis fort aise.
Eh bien dansez maintenant.»

Jean de La Fontaine - *Fables*, Livre I, 1668

Le Corbeau et le Renard, d'après Ésope



Maître Corbeau, sur un arbre perché,
  Tenait en son bec un fromage.
Maître Renard par l'odeur alléché,
  Lui tint à peu près ce langage :
  « Et bonjour, Monsieur du Corbeau.
Que vous êtes joli! que vous me semblez beau!
  Sans mentir, si votre ramage
  Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le Phénix des hôtes de ces bois. »
À ces mots, le Corbeau ne se sent pas de joie;
  Et pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le renard s'en saisit, et dit : « Mon bon Monsieur,
  Apprenez que tout flatteur
 Vit aux dépens de celui qui l'écoute.
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute. »
  Le Corbeau honteux et confus
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Jean de La Fontaine - *Fables*, Livre I, 1668

Ce qu'ils en ont dit



- Nos beaux esprits ont beau se trémousser, le Bonhomme ira plus loin que nous – Molière (1622 – 1673)

- Faites-vous envoyer promptement les fables de La Fontaine, elles sont divines – Madame de Sévigné (1626 – 1696)
- La Fontaine fait parler les animaux, les arbres, les pierres, tout ce qui ne parle point : ce n'est que légèreté, qu'élégance, que beau naturel et que délicatesse dans ses ouvrages – Jean de La Bruyère (1645 – 1696)
- Non seulement il a inventé le genre de poésie où il s'est appliqué, mais il l'a porté à sa dernière perfection – Charles Perrault (1628 – 1703)
- C'est un homme unique dans les excellents morceaux qu'il nous a laissés – Voltaire (1694 – 1778)
- Le style de La Fontaine est peut-être ce que l'histoire littéraire de tous les siècles offre de plus étonnant – Nicolas de Chamfort (1740 – 1794)
- C'est La Fontaine qui est notre Homère […] il nous a donné notre œuvre poétique la plus nationale, la plus achevée et la plus originale – Hippolyte Taine (1828 – 1893)
- Il y a bien quelque chose de pantagruélique dans l'art de La Fontaine, le plus érudit de notre langue ; mais ce qui se voyait chez Rabelais, ce qui était voyant chez Ronsard, s'évapore chez lui en une essence volatile et lumineuse - Marc Fumaroli, né en 1932
- L'utile se marie ici à l'agréable, se métamorphose même en forme d'agrément conscient et accepté - Patrick Dandrey, né en 1950

Styles et stylets de Boileau

Boileau, c'est un style, celui du vers sentencieux, forgé pour durer des siècles à l'image des vérités qu'il énonce, c'est aussi un stylet que certains reçoivent en pleine page lorsque leur œuvre jugée œuvrette ne plaît pas au maître Nicolas, c'est enfin l'auteur pris entre deux feux : celui d'historiographe du roi absolu et celui du vœu, dans ses épîtres, que les pouvoirs se tempèrent…

Mutilé à vie



Orphelin, à vingt mois, en 1638, avec quinze frères et sœurs ! Pas facile de se faire une place dans toute cette famille interminable surtout si on est l'avant-dernier ! Pas facile de supporter la douleur incessante et croissante occasionnée par ce qu'on appelle la maladie de la pierre - un calcul rénal. Et comment se remettre d'une opération pour extraire le calcul, opération qui à l'époque tient davantage de la charcuterie que de la chirurgie - et qui laisse mutilé à vie ? Voilà le début de l'existence de Nicolas Boileau, dit Despréaux d'après le nom d'une terre de famille. Il fait de bonnes études ensuite, et devient avocat à vingt ans, en 1656.

Nicolas le médisant

Gilles Boileau, son frère aîné, académicien depuis 1659, va le pousser dans le monde. Dès qu'il prend la mesure de ce qui s'y trame, Nicolas dégaine, puis déchaîne sa plume, écrivant

d'abord des satires, critiques ironiques, contre tout ce qui bouge – les embarras de Paris, par exemple – ou bien un repas qu'il a trouvé ridicule, ou une pièce qu'il ne trouve pas à son goût. Ou bien encore contre Chapelain, l'un des premiers académiciens qui a la réputation de surpasser Homère et Virgile, et publie la première partie d'un long chant sur *La Pucelle ou la France délivrée*. Boileau, dans la Satire VII, l'exécute : «J'ai beau frotter mon front, j'ai beau mordre mes doigts, / Je ne puis arracher du creux de ma cervelle / Que des vers plus forcés que ceux de la Pucelle ».

Du Lutrin aux Épîtres

Boileau tire, tire toujours – c'est un trait de famille : on aime médire chez les Boileau –, il jubile, et la pointe de sa plume égratigne, fait mal. Il tire sur la noblesse et cela ne déplaît pas à Louis XIV qui demeure traumatisé par la Fronde des Princes – Boileau est récompensé par une confortable pension. Les satires se succèdent, déclenchent encore mille polémiques, font s'enflammer ou s'esclaffer les salons, les mettent en révolution. On lui lance des défis : écrire sur le ton des plus grandes épopées, sur un sujet des plus minces qui soient. Ainsi naît *Le Lutrin* : en mille deux cent vingt-huit alexandrins répartis en six chants, Boileau y narre les aventures du trésorier de la Sainte-Chapelle qui, jaloux du chantre, décide d'installer devant sa table un lutrin afin qu'on le voie moins bien… Le récit héroï-comique, ou burlesque nouveau, est d'un humour irrésistible!

L'Art poétique en 1 100 vers

Boileau répond aussi à une autre demande : composer un *Art poétique* afin de préciser les règles de l'écriture classique. Les onze cents alexandrins de cette nouvelle œuvre sont bientôt lus dans les salons, et on se répète avec extase ceux qui commencent leur voyage à travers les siècles tant l'alliance des mots qui les composent atteint l'inaltérable. Voici par exemple quelques conseils utiles à tous ceux qui donnent à lire à leurs amis ce qu'ils ont écrit :



Craignez-vous pour vos vers la censure publique?
Soyez-vous à vous-même un sévère critique.
L'ignorance toujours est prête à s'admirer.
Faites-vous des amis prompts à vous censurer;
Qu'ils soient de vos écrits les confidents sincères,
Et de tous vos défauts les zélés adversaires.
Dépouillez devant eux l'arrogance d'auteur,
Mais sachez de l'ami discerner le flatteur :
Tel vous semble applaudir, qui vous raille et vous joue.
Aimez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous loue.

Nicolas Boileau - L'*Art poétique*, 1674

Le rôle du poète

Le président du parlement de Paris, Guillaume de Lamoignon, provoque une rencontre entre Boileau et Grand Arnauld de Port-Royal, un janséniste qui le convainc de se montrer plus profond, moins papillonnant. Les *Épîtres* sont alors composées ; ce sont des lettres d'environ cent alexandrins. Boileau tente de leur donner une portée politique et critique à l'égard du pouvoir. Il cherche aussi à définir le rôle du poète par rapport aux Grands, aux pouvoirs en place, un rôle qui doit substituer à la louange servile, le courage.

Boileau et Racine, journalistes de guerre…

En 1674 paraissent *Le Lutrin* et *l'Art poétique*, dans la première édition des œuvres complètes de Boileau. Cette même année, Madame de Montespan le fait entrer dans le cercle des proches du roi où il se lie d'une amitié fidèle avec Racine. Louis XIV les nomme tous deux historiographes de son règne en 1677. Racine et Boileau vont donc suivre Louis XIV dans ses chevauchées conquérantes vers les frontières - le roi impose Boileau à l'Académie française en 1684. Ils sont chargés de raconter, comme des reporters de guerre, le déroulement des opérations militaires - mais surtout les exploits du grand Roi! Vanité des vanités : en 1726, ces écrits qui leur demandent beaucoup de labeur et de bonne volonté disparaîtront dans un incendie!



Êtes-vous Ancien ou Moderne ?

À partir de 1688 , Boileau se trouve engagé dans le rebondissement d'une vieille querelle : celle des Anciens et des Modernes. Plus que la France tout entière, elle anime Paris, et, dans Paris, les salons… Son premier épisode dure de 1653 à 1674. On se demande à l'époque si la littérature doit ou non être inspirée par le christianisme - oui, pour les Anciens; non pour les Modernes.
Deuxième épisode (1675), celui des inscriptions : on se bat pour savoir si les inscriptions sur les monuments doivent être écrites en latin ou en français - les Anciens défendent le latin; les Modernes militent pour le français; ce sont les Modernes qui l'emportent.
Troisième épisode auquel sont mêlés Boileau, La Fontaine, Bossuet, Racine, La Bruyère (les A nciens) : la littérature doit-elle imiter les modèles anciens, rivaliser avec les Grecs et les Latins, tout en s'en inspirant, ou bien peut-elle se laisser aller à l'innovation ? Innover, c'est ce que conseillent Charles Perrault, Fontenelle, et quelques autres, séduits par de nouvelles formes telles que le roman d'un nouveau genre, plus… romanesque, l'opéra, le conte. Au terme de sept années de libelles, d'épigrammes, de mille et cent colères rimées et déclamées, les Modernes conservent l'avantage. Le flambeau des Anciens laisse la place au siècle des

Lumières.

Ce qui se conçoit bien s’énonce clairement :



Voici quelques extraits de l’ *Art poétique*, où se trouvent des conseils si avisés qu’ils sont valables aujourd’hui encore, et pour tout le monde…

> - Ce que l’on conçoit bien s’énonce clairement, / Et les mots pour le dire arrivent aisément.
> - Hâtez-vous lentement, et, sans perdre courage, / Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage ; / Polissez-le sans cesse et le repolissez : / Ajoutez quelquefois, et souvent effacez.
> - Jamais au spectateur n’offrez rien d’incroyable : / Le vrai peut quelquefois n’être pas vraisemblable.
> - Avant donc que d’écrire, apprenez à penser.
> - Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée / Ne peut plaire à l’esprit quand l’oreille est blessée.
> - Le Français, né malin, forma le vaudeville.
> - Le temps, qui change tout, change aussi nos humeurs. / Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.
> - Un sot trouve toujours un plus sot qui l’admire.
> - De tous les animaux qui s’élèvent dans l’air, / Qui marchent sur la terre, t ou nagent dans la mer, / De Paris au Pérou, du Japon jusqu’à Rome, / Le j plus sot animal, à mon avis, c’est l’homme.

Le vieux ronchon et la jeune Silvie

Foin de la satire, du lutrin, des médisances des Despréaux, foin du stylet… Beaucoup de style en peu de mots… Voici l’affaire : à seize ans, notre Nicolas est amoureux, il est fou de sa belle et lui cueillerait toutes les fleurs du monde si la fleur de sa pensée, la rose en son cœur, celle qu’il eût aimé épouser, ne s’en allait, là, dans l’autre monde, emportée comme on l’était alors, du jour au lendemain. Jamais Nicolas ne s’en remettra. Fidèle jusqu’à ce qu’il rencontre Silvie… Vieux garçon ronchon, il écrira un jour, un soir de nostalgie, cette merveille :

Air



Voici les lieux charmants où mon âme ravie
Passait à contempler Silvie

Les tranquilles moments si doucement perdus.
Que je l'aimais alors! Que je la trouvais belle!
Mon cœur, vous soupirez au nom de l'Infidèle :
Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus?

C'est ici que souvent, errant dans les prairies,
Ma main, des fleurs les plus chéries
Lui faisait des présents si tendrement reçus.
Que je l'aimais alors! Que je la trouvais belle!
Mon cœur, vous soupirez au nom de l'infidèle :
Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus?

Nicolas Boileau - *Œuvres diverses*, 1702

Chapitre 9

La poésie en scène

Dans ce chapitre :

- Corneille clôt le baroque
- Racine couronne le classicisme

***L**orsque le 11 novembre 1630, le roi Louis XIII reçoit Richelieu à Versailles, on est déjà en train de chercher à Paris par quel moyen on va exécuter ce ministre qui veut à tout prix relancer la guerre contre l'Espagne. Mais le roi s'adresse ainsi à son plus grand serviteur : « Je veux que vous continuiez à me servir»… Il sait que cet homme à la main de fer dans un gant de velours est capable de donner à la monarchie en France une assise et un pouvoir tels que l'absolutisme pourrait s'étendre sur des siècles. L'exercice du pouvoir absolu nécessite que tout soit examiné, surveillé, dirigé… Tout, y compris la poésie. Voilà pourquoi Richelieu crée l'Académie française qui lui permet de contrôler en les pensionnant écrivains et poètes. Richelieu aime le théâtre, il projette même d'écrire des pièces. La création s'oriente donc vers la poésie dramatique. Corneille le baroque va s'efforcer d'entrer dans la rigueur classique tout en épousant les vagues et les vogues de son époque qui passe de la ferme autorité de Louis XIII aux chahuts de la Fronde. Avec Louis XIV, le monarque absolu, tout doit être mis en scène : son pouvoir, son lever, sa journée, son coucher, sa personne. Et la poésie se met à son service, sur scène, dans la rigueur et l'économie d'une langue française si bien préparée à l'austérité par Malherbe. La voie est libre pour le tendre, le doux Jean Racine, le poète aux onze tragédies, à l'unique comédie, douze illustrations des sommets du classicisme.

La lyre de Corneille

Quelle variété, quelle abondance de thèmes, quelle habileté, quelle écriture! Corneille laisse dans son siècle et jusqu'au nôtre, et bien plus loin encore si on n'oublie pas de le fréquenter, un sillage où les étoiles - les stars -, s'appellent Rodrigue, Chimène, l'honneur, Horace, Camille, la révolte et la justice, Cinna, l'habileté politique, Clindor et Matamore, maîtres de *L'Illusion comique*, Polyeucte au seuil de son éternité ; toute une exploration de l'âme en alexandrins accordée, baroque en ses débuts, classique en son acmé, essoufflée sur sa fin, mais toujours soucieuse du regard des pouvoirs en place.

Le débarquement en Normandie

Le 6 juin 1606, débarque en Normandie, à Rouen, un petit Pierre Corneille, aîné d'une

famille qui comptera six enfants parmi lesquels Marthe, née en 1623, et qui deviendra, à trente-quatre ans, la mère d'un écrivain connu pour son brillant esprit et sa longévité : Fontenelle (1657 - 1757, cent ans !) Dans la fratrie Corneille, on trouve aussi Thomas qui remplacera son frère Pierre à l'Académie française, après une carrière d'auteur dramatique.

L'ascendant de Charlotte Corday

Passons déjà à la descendance de petit Pierre Corneille qui deviendra grand, se mariera, aura plusieurs enfants, une fille, entre autres, dont l'arrière-arrière-petite-fille quittera Caen le 9 juillet 1793, à vingt-cinq ans, pour gagner Paris le 11, se rendre le 13 chez Jean-Paul Marat, le révolutionnaire enragé, lui plonger dans la poitrine un meurtrier couteau de cuisine, et, pour prix de cet acte, perdre la tête sous la lame de la guillotine le mercredi 17 juillet vers 11 heures du matin. Quelle famille! Les ancêtres Corneille furent pourtant de bons paysans paisibles dans la campagne rouennaise, avant que l'un d'eux devienne commis au greffe du parlement de Rouen, puis conseiller à la chancellerie ; et que son descendant s'achète la charge de maître des Eaux et Forêts, fasse un bon mariage avec la fille d'un bailli, mariage duquel, donc, débarqua le 6 juin 1606 Pierre, notre poète de théâtre.

La belle en aime un autre

Pierre est un élève doué chez les jésuites. À dix-huit ans, timide et licencié en droit, il bredouille tant qu'il cherche d'urgence une autre voix et une autre voie : l'écriture. Amoureux, Pierre, dans le même temps, et malheureux que la belle en aime un autre… La thérapie? Se jeter à corps perdu dans la création d'une pièce en cinq actes et en alexandrins : *Mélite*, habile construction qui plaît tant à des comédiens de passage qu'elle est jouée à Paris où elle fait un triomphe. Corneille est lancé! Même s'il demeure à Rouen jusqu'en 1662, année où il se décide à rejoindre la capitale, sa gloire parisienne et nationale ne cesse de croître après *Mélite*. Elle culmine avec *Le Cid* où la poésie épique et lyrique cohabitent pour le meilleur, et pour le pire des crimes d'honneur : Rodrigue tue en duel le père de Chimène qu'il aime. Pourquoi? Lisez la pièce…

Rodrigue en stances

Vous y apprendrez que le vieux Don Diègue, le père de Rodrigue, a été giflé par le jeune père de Chimène, le roi ayant choisi celui-là plutôt que celui-ci pour précepteur de son fils. Bien sûr, à travers cette tragédie de l'honneur, on devine l'atmosphère d'une époque où l'autorité du roi peut être menacée par l'impétuosité de seigneurs prompts à la colère, mais on se laisse bercer aussi et surtout, par les tourments de l'âme du Cid, par la douleur de l'amante Chimène, tout cela porté au plus haut par une écriture où l'intense et le sensible s'accompagnent d'une esthétique armée pour traverser les siècles.

Le dilemme cornélien

Lisez, dites, écoutez Rodrigue qui se demande en six stances, dans la scène 6 de l'acte I du *Cid*, quelle décision prendre : tuer le père de Chimène ? Se tuer? Dans les deux cas, le résultat est désespérant : il perd celle qu'il aime. C'est ce qu'on appelle un dilemme (et non un dilemne, ce mot n'existe pas) - du grec *dis* : deux fois ; et *lemma* : argument -, ici, le dilemme est cornélien puisque c'est Corneille qui l'a bâti. Voici donc, au début de cette

tragi-comédie, une magnifique page lyrique, avec son « je » qui s'interroge et s'analyse.

Stances



Percé jusques au fond du cœur
D'une atteinte imprévue aussi bien que mortelle,
Misérable vengeur d'une juste querelle,
Et malheureux objet d'une injuste rigueur,
Je demeure immobile, et mon âme abattue
Cède au coup qui me tue.
Si près de voir mon feu récompensé,
Ô Dieu, l'étrange peine!
En cet affront mon père est l'offensé,
Et l'offenseur le père de Chimène !

Que je sens de rudes combats!
Contre mon propre honneur mon amour s'intéresse :
Il faut venger un père, et perdre une maîtresse.
L'un m'anime le cœur, l'autre retient mon bras.
Réduit au triste choix ou de trahir ma flamme,
Ou de vivre en infâme,
Des deux côtés mon mal est infini.
Ô Dieu, l'étrange peine!
Faut-il laisser un affront impuni?
Faut-il punir le père de Chimène ?
Père, maîtresse, honneur, amour,
Noble et dure contrainte, aimable tyrannie,
Tous mes plaisirs sont morts, ou ma gloire ternie.
L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour.
Cher et cruel espoir d'une âme généreuse,
Mais ensemble amoureuse,
Digne ennemi de mon plus grand bonheur,
Fer qui cause ma peine,
M'es-tu donné pour venger mon honneur?
M'es-tu donné pour perdre ma Chimène ?

Il vaut mieux courir au trépas.
Je dois à ma maîtresse aussi bien qu'à mon père;
J'attire en me vengeant sa haine et sa colère;
J'attire ses mépris en ne me vengeant pas.

À mon plus doux espoir l'un me rend infidèle,
Et l'autre indigne d'elle.
Mon mal augmente à le vouloir guérir;
Tout redouble ma peine.
Allons, mon âme ; et puisqu'il faut mourir,
Mourons du moins sans offenser Chimène.

Mourir sans tirer ma raison !
Rechercher un trépas si mortel à ma gloire!
Endurer que l'Espagne impute à ma mémoire
D'avoir mal soutenu l'honneur de ma maison !
Respecter un amour dont mon âme égarée
Voit la perte assurée!
N'écoutons plus ce penser suborneur,
Qui ne sert qu'à ma peine.
Allons, mon bras, sauvons du moins l'honneur,
Puisqu'après tout il faut perdre Chimène.

Oui, mon esprit s'était déçu.
Je dois tout à mon père avant qu'à ma maîtresse :
Que je meure au combat, ou meure de tristesse,
Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu.
Je m'accuse déjà de trop de négligence;
Courons à la vengeance;
Et tout honteux d'avoir tant balancé,
Ne soyons plus en peine,
Puisqu'aujourd'hui mon père est l'offensé,
Si l'offenseur est père de Chimène.

Pierre Corneille - *Le Cid*, I, 9, 1636

Des vers presque immortels que vous connaissez presque :

> - Ô rage! ô désespoir! ô vieillesse ennemie! N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie? (Don Diègue, I, 4)
> - Rodrigue, as-tu du cœur ? (Don Diègue, I, 5)
> - À moi, comte, deux mots… (Rodrigue, II, 2)
> - Je suis jeune il est vrai, mais aux âmes bien nées / La valeur n'attend point le nombre des années. (Rodrigue, II, 2)
> - Mes pareils à deux fois ne se font point connaître / Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître. (Rodrigue, II, 2)

> ✓ À qui venge son père, il n'est rien d'impossible / Ton bras est invaincu, mais non pas invincible. (Rodrigue, II, 2)
> ✓ À vaincre sans péril, on triomphe sans gloire. (Le comte, II, 2)
> ✓ Va, je ne te hais point. (Chimène, III, 4)
> ✓ Sous moi donc cette troupe s'avance / Et porte sur le front une mâle assurance / Nous partîmes cinq cents, mais par un prompt renfort / Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port. […] Et le combat cessa faute de combattants. (Rodrigue, IV, 3)

Camille en colère

Point rancunier, Corneille! Prudent surtout… Bien que Richelieu ait joué un rôle trouble dans la querelle du *Cid*, il lui dédie *Horace*, sa nouvelle tragédie. Elle met en scène un héros qui porte si haut l'idée de l'honneur qu'il en devient criminel…

Féroce Horace

Plus le succès est grand, plus l'abcès qu'il produit, la jalousie, est virulent. Corneille n'y échappe pas : une bande de fielleux s'attaque au *Cid*, jugeant la pièce invraisemblable. Parmi eux, Richelieu lui-même, qui se prend pour un grand auteur sans avoir rien écrit! L'affaire prend de telles proportions que Louis XIII, qui a aimé la pièce, doit intervenir pour calmer le jeu et Richelieu. Mais Corneille est ulcéré. Il va se taire pendant trois ans. Puis, en 1640, place : voici *Horace* ! Féroce Horace ? Jugez-en : Rome et Albe sont en guerre. Chaque ville désigne trois jeunes hommes qui vont s'affronter à mort pour régler le conflit. Pour Rome, ce seront les trois fils Horace. Pour Albe, les trois fils Curiace. Côté femmes, Sabine est l'épouse d'un Horace et la sœur d'un Curiace ; Camille est la sœur d'un Horace, et l'épouse d'un Curiace.

Il tue sa sœur !

Dès le début du combat, les deux premiers Horace sont tués, et les trois Curiace, plus ou moins blessés poursuivent le troisième Horace qui fuit sous les yeux horrifiés de son père (*Que vouliez-vous qu'il fît contre trois?* demande-t-on au vieil Horace qui répond : *Qu'il mourût, / Ou qu'un beau désespoir alors le secourût*…) Mais, habile et diabolique, Horace se retourne, tue un Curiace, un deuxième Curiace, puis achève le troisième qui n'en pouvait mais ! Tout content, il rentre chez lui où il retrouve son épouse dont il vient de tuer le frère, et sa sœur dont il vient de tuer le mari! Camille, désespérée, au lieu de dominer son désespoir et de louer son frère le héros – c'est ce qu'il attend – se répand en imprécations contre lui (IV, 6). Il dégaine alors son épée et – en coulisses… la bienséance interdisait qu'on simulât un meurtre sur scène – la tue ! Voici les ultimes paroles de Camille, ses imprécations où l'épique et le lyrique emmêlés sont dépassés par le colérique, ses violents reproches à Horace qui vient de faire mourir celui qu'elle aime…

Les imprécations de Camille



Rome, l'unique objet de mon ressentiment!
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant !
Rome qui t'a vu naître, et que ton cœur adore!
Rome enfin que je hais parce qu'elle t'honore!
Puissent tous ses voisins ensemble conjurés
Saper ses fondements encor mal assurés!
Et si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie;
Que cent peuples unis des bouts de l'univers
Passent pour la détruire et les monts et les mers!
Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,
Et de ses propres mains déchire ses entrailles !
Que le courroux du ciel allumé par mes vœux
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux!
Puissé-je de mes yeux y voir tomber ce foudre,
Voir ses maisons en cendre, et tes lauriers en poudre,
Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
Moi seule en être cause, et mourir de plaisir!

Pierre Corneille - *Horace*, IV, 6, 1640

Polyeucte en prière

Et l'amour dans toute cette entreprise poétique et dramatique? Eh bien vous saurez tout ou presque… Voici : après le succès d' *Horace*, Pierre Corneille qui est tombé amoureux de la jolie Marie de Lampérière entre dans une espèce de mélancolie inquiétante qui pousse Richelieu à hâter le mariage. La sœur de Marie, Marguerite, et le frère de Pierre, Thomas, y assistent. Thomas tombe amoureux fou de Marguerite et l'épouse l'année suivante! Les deux frères et les deux sœurs ne vont dès lors plus se quitter. En 1642, Corneille écrit *Cinna ou la Clémence d'Auguste* – à travers l'image de l'empereur romain qui apaise ses ennemis, on devine le modèle que pourraient suivre Louis XIII et Richelieu – et *Polyeucte*, le succès est au rendez-vous.

Du lyrisme mystique

L'histoire de *Polyeucte* est celle d'un riche officier romain qui préfère le martyre au reniement de sa foi. Servi par le lyrisme mystique des stances que lui offre Corneille, Polyeucte offre un visage transfiguré devant la souffrance qui l'attend :

Stances



Source délicieuse, en misères féconde,
Que voulez-vous de moi, flatteuses voluptés?
Honteux attachements de la chair et du monde,
Que ne me quittez-vous, quand je vous ai quittés?
Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre :

Toute votre félicité,
Sujette à l'instabilité,
En moins de rien tombe par terre,
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Ainsi n'espérez pas qu'après vous je soupire.
Vous étalez en vain vos charmes impuissants;
Vous me montrez en vain, par tout ce vaste empire,
Les ennemis de Dieu pompeux et florissants.
Il étale à son tour des revers équitables

Par qui les grands sont confondus;
Et les glaives qu'il tient pendus
Sur les plus fortunés coupables
Sont d'autant plus inévitables,
Que leurs coups sont moins attendus. […]

Saintes douceurs du ciel, adorables idées,
Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir :
De vos sacrés attraits les âmes possédées
Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir.
Vous promettez beaucoup, et donnez davantage :

Vos biens ne sont point inconstants,
Et l'heureux trépas que j'attends
Ne vous sert que d'un doux passage
Pour nous introduire au partage
Qui nous rend à jamais contents.

Pierre Corneille - *Polyeucte*, IV, 2, 1643

Le temps des échecs

Corneille enchaîne les succès jusqu'à *Nicomède*, en 1651, où Mazarin voit sans peine un éloge de son ennemi, le Grand Condé, chef des princes frondeurs révoltés contre le pouvoir. La sanction est immédiate : Corneille est privé de la pension qui lui était versée chaque année! La même année, sa nouvelle création *Pertharite, roi des Lombards*, n'obtient aucun succès. Déçu, il se tourne vers la poésie religieuse où son lyrisme naturel fait merveille. Puis, en 1660, surgit dans le paysage des poètes de la cour le jeune Racine, vingt et un ans. Grandi dans l'austérité janséniste, il va écrire des pièces d'un genre nouveau : au lieu que les personnages y soient libres de leur destin, et décident des actions qu'ils entreprennent, c'est le destin qui les gouverne et ils l'accomplissent jusqu'à la mort. Corneille subit encore plusieurs échecs, notamment avec sa dernière tragédie *Suréna*. Il meurt dans la nuit du 30 septembre au 1er octobre 1684.

Baroque, classique, et vigoureux…

Si Corneille appartient à la fois au genre baroque avec *L'Illusion comique*, une pièce foisonnante jouée en 1635 et qu'il qualifie lui-même d'*étrange monstre*, s'il peut être considéré comme poète dramatique classique à mesure qu'il se rapproche des idéaux de rigueur et de sobriété que promouvra Louis XIV, s'il demeure essentiellement un lyrique habile à décliner son chant sur tous les tons, on ne peut passer sous silence certaines stances de son cru plutôt crues, où la vengeance se mêlant à la confidence, on apprend de sa plume et de sa main ce qu'il veut que les siècles connaissent : sa vigueur selon lui d'exception! Voici donc, de Corneille, des stances adressées à la Du Parc, une actrice que son père aimait tant qu'il l'appelait Marquise. Corneille - un peu vieux… – et Racine la courtisèrent. Corneille, semble-t-il, en vain…

Stances à la Marquise



Marquise si mon visage
A quelques traits un peu vieux,
Souvenez-vous qu'à mon âge
Vous ne vaudrez guère mieux.

Le temps aux plus belles choses
Se plaît à faire un affront,
Et saura faner vos roses
Comme il a ridé mon front.

Le même cours des planètes
Règle nos jours et nos nuits

On m’a vu ce que vous êtes
Vous serez ce que je suis.

Cependant j’ai quelques charmes
Qui sont assez éclatants
Pour n’avoir pas trop d’alarmes
De ces ravages du temps.

Vous en avez qu’on adore;
Mais ceux que vous méprisez
Pourraient bien durer encore
Quand ceux-là seront usés.

Ils pourront sauver la gloire
Des yeux qui me semblent doux,
Et dans mille ans faire croire
Ce qu’il me plaira de vous.

Chez cette race nouvelle,
Où j’aurai quelque crédit,
Vous ne passerez pour belle
Qu’autant que je l’aurai dit.

Pensez-y, belle Marquise.
Quoiqu’un grison fasse effroi,
Il vaut bien qu’on le courtise,
Quand il est fait comme moi.

Pierre Corneille - *Stances à la Marquise*, 1658

Le doux Racine

« Ariane, ma sœur, de quelle amour blessée / Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée… » (*Phèdre*). « Je passais jusqu’aux lieux où l’on garde mon fils. / Puisqu’une fois le jour vous souffrez que je voie / Le seul bien qui me reste, et d’Hector et de Troie, / J’allais, /Seigneur, pleurer un moment avec lui; / Je ne l’ai point encore embrassé d’aujourd’hui. » (*Andromaque*)… Étudiâtes-vous ces pièces de Racine au temps de votre jeunesse? En apprîtes-vous par cœur ces passages magnifiques ? Vous affirma-t-on alors que

Jean Racine était le représentant majeur du grand style classique fondé sur la rigueur, l'équilibre, la mesure, la bienséance? On eut raison! Partons vers sa maison…

Bérénice, Phèdre…

Chemin faisant, des héroïnes presque toujours malheureuses vous reviennent en mémoire. Bérénice, Phèdre… Attention, nous arrivons chez l'un de nos plus grands poètes dramatiques classiques…

Que se passe-t-il rue des Marais-Saint-Germain ?

Passant d'un soir de printemps 1699 dans le Paris boueux du temps glorieux de Louis XIV, vous empruntez la rue de Seine laissant derrière vous le fleuve au cours tranquille. Vous décidez de tourner à droite et de vous engager dans la rue des Marais-Saint-Germain, aujourd'hui rue Visconti, du nom de l'architecte italien qui a réalisé le tombeau de Napoléon et la fontaine Saint-Sulpice. La nuit tombe. Vous marchez lentement vers la rue des Petits-Augustins, devenue en 1852 rue Bonaparte. L'agitation qui règne dans la dernière maison à quatre étages de la rue des Marais-Saint-Germain vous intrigue.

Monsieur Racine est décédé

À l'un des quatorze domestiques et gens de maison qui servent en cette demeure, vous demandez pourquoi ces pleurs qui vous arrivent étouffés. Et l'on vous dit sur le ton ajusté à celui de la veillée mortuaire qui commence : Monsieur Racine est décédé. Depuis, on n'a pas oublié qu'en ce mardi 21 avril 1699, Jean Racine mourut en cet endroit : une plaque sur la façade du lieu le rappelle. Il s'en alla d'érysipèle, de dysenterie, et surtout, d'un abcès au foie qui lui donnait dans les derniers temps de son existence ce teint sinistre, entre le jaune et le bistre, si ressemblant au parchemin.

L'amante répudiée

Racine! Jean Racine, n'est-ce pas lui qui fait dire à Bérénice, reine de Judée vivant à Rome et renvoyée dans son pays par Titus son amant au prétexte qu'il doit prendre pour épouse une Romaine afin de plaire au peuple :

Bérénice à Titus



Pour jamais! Ah, Seigneur! songez-vous en vous-même
Combien ce mot cruel est affreux quand on aime?
Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous,
Seigneur, que tant de mers me séparent de vous?
Que le jour recommence et que le jour finisse,
Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice,

Sans que de tout le jour je puisse voir Titus ?
Mais quelle est mon erreur, et que de soins perdus!

Jean Racine - *Bérénice*, IV, 5, 1670

Ô Marie…

Et tous les contemporains de Racine reconnurent dans la tragédie *Bérénice*, représentée en 1670, un épisode émouvant de la vie du Roi-Soleil, Louis XIV, qui dut abandonner son premier grand amour, Marie Mancini, nièce de Mazarin, pour épouser celle que la politique du temps lui destinait : Marie-Thérèse d'Autriche, infante d'Espagne, qui introduisit à la cour de Versailles l'oranger à fruit doux et le chocolat. Tous les contemporains de ce temps-là savaient reconnaître dans chaque tragédie de Racine la souveraine présence du roi, qu'il fût transposé en Alexandre le Grand (1665), ou qu'il s'y promenât en quelque vers, quelque passage encomiastique (conservez bien ce mot pour vos soirées en ville ; il signifie : excessivement élogieux) attestant que la soumission de l'homme de plume était aussi celle de tous les sujets du royaume jouant leur rôle dans la comédie de l'absolutisme, puisque toute littérature n'existe que par le bon vouloir du pouvoir.

Les tourments de Phèdre

Jean Racine! N'est-ce point lui aussi qui met sur les lèvres enfiévrées de Phèdre, la « fille de Minos et de Pasiphaé » (tragédie représentée en 1677, d'après Euripide, Ve siècle av. J.-C.), le terrible aveu qu'elle fait à sa nourrice Œnone : elle est amoureuse de son beau-fils Hippolyte, fils du roi grec Égée. Et cet aveu rassemble avec tant de justesse l'universel tourment des passions douloureuses qu'on peut y reconnaître, tout ou partie, son propre chemin de chagrin d'hier ou d'aujourd'hui :

Phèdre, à Œnone



Mon mal vient de plus loin. À peine au fils d'Égée
Sous ses lois de l'hymen je m'étais engagée,
Mon repos, mon bonheur semblait être affermi,
Athènes me montra mon superbe ennemi.
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue;
Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue;
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler;
Je sentis tout mon corps et transir et brûler;
Je reconnus Vénus et ses feux redoutables,
D'un sang qu'elle poursuit tourments inévitables.
Par des vœux assidus, je crus les détourner :

Je lui bâtis un temple et pris soin de l'orner;
De victimes moi-même à toute heure entourée,
Je cherchais dans leurs flancs ma raison égarée.
D'un incurable amour remèdes impuissants!
En vain sur les autels, ma main brûlait l'encens :
Quand ma bouche implorait le nom de la déesse,
J'adorais Hippolyte; et le voyant sans cesse,
Même au pied des autels que je faisais fumer,
J'offrais tout à ce dieu que je n'osais nommer.
Je l'évitais partout. Ô comble de misère!
Mes yeux le retrouvaient dans les traits de son père.
Contre moi-même enfin, j'osai me révolter :
J'excitai mon courage à le persécuter.
Pour bannir l'ennemi dont j'étais idolâtre,
J'affectai les chagrins d'une injuste marâtre;
Je pressai son exil, et mes cris éternels
L'arrachèrent du sein et des bras paternels.
Je respirais, Œnone ; et depuis son absence,
Mes jours moins agités coulaient dans l'innocence,
Soumise à mon époux et cachant mes ennuis,
De son fatal hymen, je cultivais les fruits.
Vaines précautions ! Cruelle destinée!
Par mon époux lui-même à Trézène amenée,
J'ai revu l'ennemi que j'avais éloigné :
Ma blessure trop vive aussitôt a saigné.
Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée :
C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

Jean Racine - *Phèdre*, I, 3, 1677

Un compositeur

D'où vient que la musique des pièces de Racine nous accompagne si longtemps, parfois réduite à un seul vers qui pourtant vaut tout un poème, et même une œuvre entière : « Dans un mois, dans un an… ». Voici quelques éléments pour expliquer le mystère Racine…

Racine à bonne école

Racine est né à La Ferté-Milon (dans l'Aisne) en décembre 1639, un peu plus d'un an après le futur Louis XIV. Orphelin de mère à treize mois, de père à trois ans, il est recueilli par une tante qui s'est retirée près du monastère de Port-Royal des Champs. C'est la chance du futur grand Racine : il y fait ses études auprès d'excellents maîtres qui appliquent une pédagogie éclairée, plaçant le questionnement de l'élève au centre de leur patiente éducation, au lieu que les jésuites pratiquent par dizaines les coups de règle correcteurs, et le cachot punitif! Les jésuites détestent Port-Royal. Port-Royal finira par être rasé. Racine ravit Monsieur

Nicole, son professeur de latin, Monsieur Lancelot, son professeur de grec, et tous les autres, Messieurs Lemaître et Hamon, si paternels avec lui.

Pas de rudesse à l'oreille !

Monsieur Nicole lui donne des recettes d'écriture qu'il appliquera toute sa vie : point de mots trop chargés en syllabes, d'utiles respirations pour le vers au moyen de termes courts, et puis la musique des voyelles, celle de la lettre *a* ou bien du *i*… surtout, pas de rudesse à l'oreille! La langue devient pour lui une matière sonore qu'il assouplit sans relâche, il en rabote les aspérités, la rend fluide et douce, avec des réflexes de compositeur de musique. Ce n'est pas l'abondance des mots qui élève au plus haut la poésie dramatique, c'est l'assemblage qu'on en fait. La gamme de Racine en comporte deux mille seulement. C'est peu si on se penche sur des œuvres qui en affichent cinq ou six mille. Mais la gamme racinienne, dans ses ajustements économes et denses, crée un langage qui dépasse les mots eux-mêmes, dans leur bercement tendre et désenchanté.

Pension et tragédies

Après le studieux Port-Royal et le très sérieux collège d'Harcourt, Racine entre en 1660 à l'école du plaisir, dans les salons où se lisent les dernières comédies à la mode, les poèmes qui font rêver les dames si bien disposées à aller un peu plus loin, si affinités… Mais, il faut vivre, c'est-à-dire trouver de l'argent, et ce n'est pas le métier d'auteur qui en rapporte! Auteur? Une occupation de miséreux, méprisée! Après un séjour en Languedoc qui le ravit, et d'où il termine ainsi une lettre à ses amis : *… et nous avons des nuits plus belles que vos jours*, il écrit une ode à Louis XIV qui se rétablit d'une rougeole - les remèdes qu'il a pris ont failli le faire mourir! Le poète obtient une confortable pension, écrit onze tragédies et une comédie en vingt-sept années avant de mourir en 1699.



La chaîne amoureuse

Le ressort des intrigues fort simples des tragédies de Racine repose souvent sur la chaîne amoureuse : un personnage en aime un autre qui en aime un autre qui en aime un autre, etc. Ainsi, dans *Andromaque* (1667), Oreste, le Grec, aime Hermione qui aime Pyrrhus qui aime Andromaque qui aime Hector qui est mort… Les spectateurs de l'époque raffolent de ces situations qui ne sont pas sans rappeler certains feuilletons télévisés diffusés l'après-midi sur de grandes chaînes privées ou nationales…

Racine en pièces

Les onze tragédies et la comédie de Racine sont en alexandrins.

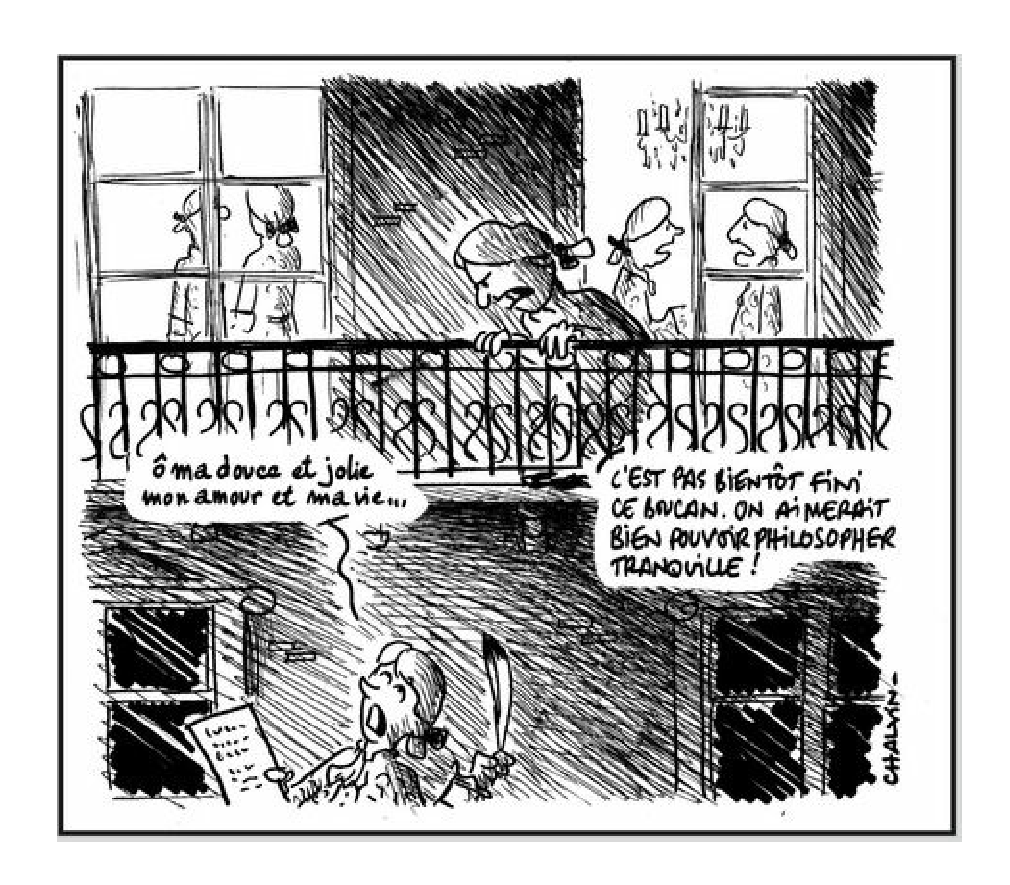
> ➘ 1664 – *La Thébaïde* : reprise du mythe d'Œdipe.
> ➘ 1665 – *Alexandre le Grand* : Alexandre, en plein milieu d'une bataille, vient courtiser la belle Cléofile…
> ➘ 1667 – *Andromaque* : Pyrrhus, fils d'Achille, veut épouser la veuve d'Hector.
> ➘ 1668 – *Les Plaideurs* : seule comédie de Racine, c'est une irrésistible satire de la justice. Elle fit rire aux larmes Louis XIV.
> ➘ 1669 – *Britannicus* : Néron, le monstre naissant, fait empoisonner Britannicus, son rival dans le cœur de Junie.
> ➘ 1670 – *Bérénice* : Bérénice, désespérée, comprend que Titus doit la renvoyer malgré lui, afin de devenir empereur de Rome.
> ➘ 1672 – *Bajazet* : Roxane aime Bajazet qui aime Atalide…
> ➘ 1673 – *Mithridate* : les deux fils de Mithridate sont amoureux de sa fiancée Monime.
> ➘ 1674 – *Iphigénie* : Agamemnon manque de vent pour partir à la guerre de Troie. Il doit sacrifier sa fille…
> ➘ 1677 – *Phèdre* : Phèdre, épouse de Thésée, aime son beau-fils Hippolyte qui aime Aricie.
> ➘ 1689 – *Esther* : Esther sauve les Juifs que le roi de Perse voulait exterminer.
> ➘ 1691 – *Athalie* : la reine Athalie veut éteindre la lignée des descendants du roi David. Elle est mise à mort.

XVIIe siècle : tableau récapitulatif

> ➘ 1605 : *Odes* (Malherbe)
> ➘ 1636 : *Le Cid* (Corneille)
> ➘ 1640 : *Horace* (Corneille)
> ➘ 1667 : *Andromaque* (Racine)
> ➘ 1674 : *Art poétique* (Boileau)
> ➘ 1677 : *Phèdre* (Racine)
> ➘ 1668 -1693 : *Fables* (La Fontaine)

Quatrième partie

Le XVIIIe siècle : la poésie en marge !



Dans cette partie…

*D*u trône qu'elle occupait près de celui du roi au XVIe siècle, la poésie, reléguée dans les salons frivoles au XVIIe siècle, se retrouve à la rue au XVIIIe siècle. Pourquoi? Parce que les salons sont emplis du grondement des idées philosophiques, comme des roulements de tambours qui annoncent la Révolution. Parce que la prose s'impose. Parce que le livre se multiplie. Parce que les grandes idées déploient leurs ailes afin de hisser vers la modernité un monde qui pressent les bienfaits de la science et du fer. Alors, la poésie, on s'en moque un peu! Et pourtant, l'aventure poétique ne faiblit pas au XVIIIe siècle, contrairement à ce qu'on pense. À la rue, la poésie? Pas tout à fait : Rousseau le Grand entretient le feu classique du Grand Siècle. Houdar de la Motte milite pour la prose poétique, en écrivant des vers… Voltaire, le mondain philosophe, tente d'écrire comme Racine. D'autres plumes s'agitent, connaissent une bonne fortune, s'envolent même vers la gloire, pendant que d'autres encore tombent sous le couperet du temps. Bien vivant le XVIIIe siècle en poésie, hier comme aujourd'hui.

Chapitre 10

Des maîtres de modeste étoffe

Dans ce chapitre :

- La survie du classicisme avec Rousseau
- Les premiers pas du modernisme avec Houdar
- Poètes glorieux, poètes maudits

***L**a poésie ? Un petit genre tout amaigri. Qui, mais qui donc aujourd'hui, en ce XVIIIe siècle, peut encore consentir à biaiser sa pensée pour le misérable plaisir de placer en fin de vers une rime qui, toute fière de sa sonorité, prend le pas sur l'idée? N'affirme-t-on pas que la prose est l'avenir de toute création désormais, et qu'elle accueillera à bras ouverts la poésie, pourvu qu'elle ne s'entiche plus de décomptes de syllabes, de strophes, et de toutes ces petites frappes du verbe que sont les sonnets, les odes, les ballades et autres morceaux de bravoure qui produisent si peu de mots en tant de jours?

Et puis, et surtout, la mode n'est plus à la virtuosité technique, vaine et surannée, on joue maintenant au penseur, au philosophe. Oui mais… Les nuits de veille ou les matins éclatants résonnent toujours, discrètement, de ces petites merveilles des mots de la vie que sont les poésies. On les a dites absentes du XVIIIe siècle. Mensonge : les voici…

Rousseau, Jean-Baptiste, le ronchon

Rousseau? Mais quel Rousseau? Eh bien, le Grand Rousseau! Jean-Jacques voulez-vous dire? Point du tout : Jean-Baptiste… Cette étiquette : « Le Grand Rousseau », née sous la plume du poète guillotiné André Chénier (1762 - 1794), et qui désigne le bien oublié Jean-Baptiste, étonne les lecteurs de *L'Émile* ou du *Contrat social* signés du toujours célébré Jean-Jacques. Qu'a donc légué à la postérité ce Jean-Baptiste qu'admire Chénier et que prend pour modèle Victor Hugo lui-même lorsqu'il compose ses premières œuvres ?

Du lyrisme, et du plus pur, à travers des genres pratiqués avec un tel savoir-faire qu'on en oublie presque qu'elles sont peut-être insincères…

Mauvais caractère !

On a beau chercher dans l'histoire de la poésie, on ne trouve guère plus atrabilaire, plus caractériel que Rousseau Jean-Baptiste. Il va se mettre à dos sa confrérie, s'inventer mille ennemis, leur voler dans les plumes à coup d'épigrammes vengeresses, se faire haïr de Voltaire…

Son père, cordonnier, renié…

C'est l'histoire d'un petit cordonnier qui fait des affaires, s'enrichit et décide de donner à ses enfants une éducation soignée chez les jésuites de Louis-le-Grand. Bonne idée, père Rousseau, mais Rousseau fils, votre Jean-Baptiste, né en 1670, s'attriste de votre condition et lorsqu'on lui demande d'où il vient et s'il ne serait pas issu de la cordonnerie, il répond : « Jamais de la vie ! ». Tout occupé qu'il est par les grands qu'il côtoie, votre fils, père Rousseau, vous reniera! Il lorgne d'abord du côté de madame de Maintenon en écrivant la paraphrase d'un psaume. On le lit en haut lieu, on est ébloui : voilà du classique du meilleur goût, avec des couleurs marotiques, un riche fond antique, et quelle habileté pour ajuster les mots, sans le mortier habituel des approximatifs, ces chevilles, cette bourre ahanante. Deux cents ans plus tard, l'immense Paul Valéry en sera encore tout ébaubi, comme s'il contemplait un édifice ancien, pierre sur pierre, et qui tient sans ciment, sans rien!

Il se fâche !

Rousseau Jean-Baptiste est flatté, encouragé, attendu par ceux qui dans le flux nouveau de la pensée en prose, au service du progrès, remontent le courant et croient plus que jamais au vers classique, reflet de l'autorité en place depuis des siècles. C'est la poursuite de la querelle entre les Anciens et les Modernes. Il écrit deux comédies en vers : *Le Flatteur* et *Le Capricieux*. De facture impeccable pourtant, elles n'obtiennent aucun succès : Rousseau n'a pu y incorporer ce dont il est dépourvu : le comique, la drôlerie, l'humour… Alors, il se fâche : si ses pièces sont tombées, c'est qu'on a monté une cabale, un complot contre lui!

Ses amis dénigrés

Il le dit, l'écrit, fait circuler de petits poèmes calomnieux où sont nommés ceux qu'il juge ses ennemis. Ceux-ci se rebiffent. Rousseau alors, courageusement, jette l'accusation sur un autre poète : Bernard-Joseph Saurin. Cela dure des mois, des années. Les attaques fusent, prennent pour nouvelles cibles des ministres, des aristocrates de renom, la religion. L'affaire s'envenime en 1710, après que Rousseau est refusé à l'Académie française.
Voici bientôt tout ce beau monde devant le Parlement! Verdict : Jean-Baptiste Rousseau, qui se dit innocent, est condamné au bannissement à perpétuité!

La visite de Voltaire

En 1716, des Anciens qui l'admirent – quand même – obtiennent pour lui une sorte d'amnistie qu'il refuse : il veut être réhabilité! Il va demeurer trente ans en exil, passant de Suisse en Autriche, puis en Belgique, protégé par des comtes, des ducs et des princes qui le considèrent comme leur poète de cour à l'ancienne. En 1722, le vibrionnant Voltaire lui rend visite à Bruxelles. Les deux hommes font une promenade en voiture. Voltaire, pour provoquer ce Rousseau qu'il juge trop empesé, engoncé dans des principes éculés, commence à lui lire un poème où, comme d'habitude, il attaque l'Église.

Le coassement d'une grenouille

Rousseau rapportera l'affaire en disant qu'il avait menacé de descendre de voiture. Voltaire se vengera en comparant la poésie de Rousseau au coassement d'une grenouille… En vinrent-ils aux mains ou presque? Certains le supposent, ce qui, finalement, est assez drôle… Prenons trente secondes pour les imaginer. Voilà, c'est fait. N'est-ce pas que cela

dépoussière un peu ces deux grandes figures de la littérature?

Bilieux, haineux…

Rousseau vivote entre deux mécènes, s'appauvrit. En 1738, quoique banni, il remet les pieds dans le royaume. On l'apprend à Paris, mais le Parlement n'intervient pas. De même qu'il fait la sourde oreille lorsque Rousseau implore l'amnistie qu'il avait refusée. Toujours bilieux, désenchanté, aigri, il retourne à Bruxelles, ressassant sa haine contre ceux qui l'ont chassé, assurant à qui veut l'entendre que, non, ce n'était pas lui l'auteur des strophes assassines et calomnieuses, c'était bien Saurin! On n'en saura rien. Aujourd'hui, le doute subsiste encore. Il meurt seul à Bruxelles, le 17 mars 1741, pendant qu'en France les partisans des Anciens et même de certains Modernes n'en démordent pas : Rousseau le Grand est un géant - parole de Jean-Jacques Lefranc de Pompignan !

L'hommage à Jean-Baptiste par Jean-Jacques… Lefranc

Jean-Jacques Lefranc de Pompignan (1709 - 1784), poète injustement pris pour cible par ce que pouvait avoir de détestable la plume de Voltaire, est entré dans l'histoire littéraire avec une ode à Rousseau que plus de deux siècles ont admirée :

Ode sur la mort de Jean-Baptiste Rousseau



[…] La France a perdu son Orphée!
Muses, dans ces moments de deuil,
Élevez le pompeux trophée
Que vous demande son cercueil :
Laissez par de nouveaux prodiges,
D'éclatants et dignes vestiges
D'un jour marqué par vos regrets.
Ainsi le tombeau de Virgile
Est couvert du laurier fertile
Qui par vos soins ne meurt jamais.

D'une brillante et triste vie
Rousseau quitte aujourd'hui les fers,
Et, loin du ciel de sa patrie,
La mort termine ses revers.
D'où ses maux ont-ils pris leur source?
Quelles épines dans sa course
Étouffaient les fleurs sous ses pas ?
Quels ennuis! quelle vie errante,
Et quelle foule renaissante

D’adversaires et de combats!

Vous, dont l’inimitié durable
L’accusa de ces chants affreux,
Qui méritaient, s’il fut coupable,
Un châtiment plus rigoureux;
Dans le sanctuaire suprême,
Grâce à vos soins, par Thémis même,
Son honneur est encor terni.
J’abandonne son innocence;
Que veut de plus votre vengeance?
Il fut malheureux et puni.

Jusques à quand, mortels farouches,
Vivrons-nous de haine et d’aigreur?
Prêterons-nous toujours nos bouches
Au langage de la fureur?
Implacable dans ma colère
Je m’applaudis de la misère
De mon ennemi terrassé;
Il se relève, je succombe,
Et moi-même à ses pieds je tombe,
Frappé du trait que j’ai lancé […].

Jean-Jacques Lefranc de Pompignan - *Ode sur la mort de Jean-Baptiste Rousseau*, 1741

La magie de Circé

Que laisse le sillage de ce Jean-Baptiste Rousseau? Des odes parfaitement écrites – à Bacchus, à Adonis, à la Fortune, sur la naissance du duc de Bretagne… –, des épîtres, des épigrammes, des poésies diverses, et surtout, cette innovation : des cantates, genre nouveau à l’époque, importé d’Italie. Rousseau en écrit les paroles qui sont ensuite mises en musique pour une ou trois voix et quelques instruments. Voulez-vous lire la plus parfaite? Celle qui hisse Rousseau au XVIIIe siècle parmi les grands poètes (voilà pourquoi on parle du Grand Rousseau) ? Elle a pour titre *Circé*, chef-d’œuvre absolu pour les Anciens de l’époque, pour les Anciens de tous les temps, vous, peut-être…

Adieu Ulysse…

Circé, dans l’*Odyssée* d’Homère, vit une intense et brève histoire d’amour avec Ulysse qui, presque aussitôt, fait ses bagages et s’en va retrouver à Ithaque son épouse Pénélope qu’on

persiste à croire fidèle et on a sans doute raison. Remarquez la variété du mètre (de la longueur des vers) : alexandrins, octosyllabes, et même des pentamètres (vers de cinq syllabes) sur une construction rimique originale où les mètres sont mêlés ; ainsi, dans la première strophe, se succèdent les rimes ABBACDCDCD sur la succession de trois alexandrins suivis de deux octosyllabes, puis de trois alexandrins, d'un octosyllabe et d'un alexandrin final. Cette construction inscrite dans une perspective musicale offre à l'expression l'ornement d'élégantes cadences où se décline le chagrin de la magicienne. Donc, Circé voit Ulysse qui s'éloigne sur la mer. Et Rousseau Jean-Baptiste, en son nom, écrit :

Circé



Sur un rocher désert, l'effroi de la nature,
Dont l'aride sommet semble toucher les cieux,
Circé, pâle, interdite, et la mort dans les yeux,
Pleurait sa funeste aventure.
Là, ses yeux errants sur les flots,
D'Ulysse fugitif semblaient suivre la trace.
Elle croit voir encor son volage héros;
Et, cette illusion soulageant sa disgrâce,
Elle le rappelle en ces mots,
Qu'interrompent cent fois ses pleurs et ses sanglots :

Cruel auteur des troubles de mon âme,
Que la pitié retarde un peu tes pas :
Tourne un moment tes yeux sur ces climats;
Et, si ce n'est pour partager ma flamme,
Reviens du moins pour hâter mon trépas.
Ce triste cœur, devenu ta victime,
Chérit encor l'amour qui l'a surpris;
Amour fatal ! ta haine en est le prix :
Tant de tendresse, ô dieux! est-elle un crime,
Pour mériter de si cruels mépris?

C'est ainsi qu'en regrets sa douleur se déclare;
Mais bientôt, de son art employant le secours,
Pour rappeler l'objet de ses tristes amours,
Elle invoque à grands cris tous les dieux du Ténare,
Les Parques, Némésis, Cerbère, Phlégéton,
Et l'inflexible Hécate, et l'horrible Alecton.

Sur un autel sanglant l’affreux bûcher s’allume,
La foudre dévorante aussitôt le consume;
Mille noires vapeurs obscurcissent le jour ;
Les astres de la nuit interrompent leur course;
Les fleuves étonnés remontent vers leur source;
Et Pluton même tremble en son obscur séjour.

Sa voix redoutable
Trouble les enfers;
Un bruit formidable
Gronde dans les airs;
Un voile effroyable
Couvre l’univers;
La terre tremblante
Frémit de terreur;
L’onde turbulente
Mugit de fureur;
La lune sanglante
Recule d’horreur […].

Jean-Baptiste Rousseau - *Cantates*, 1729

Antoine Houdar de la Motte, le moderne

Houdar (1612-1731) incarne la lassitude des nouvelles générations de son temps qui veulent se libérer du carcan classique. Aux commandements de la métrique, des rimes et des rythmes, il rêve de substituer la liberté de la prose où il pressent qu’un jour la poésie saura se déployer. En attendant, il écrit des vers…

Plume au clair dans la mêlée

On ne s’enrichit pas que dans la cordonnerie dans les années 1700. On a vu Rousseau père de Jean-Baptiste, grande fortune à la petite semelle, voici Houdar de La Motte, magicien du couvre-chef, qui tire de ses chapeaux une confortable fortune. Antoine, son fils, fait de bonnes études, se spécialise dans le droit, mais sent très tôt que sa loi, c’est la plume. Il se lance à vingt ans dans l’écriture d’une comédie qui va, il en est sûr, lui apporter la renommée. Son vœu se réalise : sa pièce *Les Originaux* est représentée au Théâtre-Italien à Paris. Les spectateurs en ressortent hilares, déclarant que voilà bien la pièce la plus ridicule et ratée jamais écrite! La réputation d’Antoine Houdar de La Motte est faite… Ô monde cruel! La solution? La Trappe, son silence, et la compagnie des moines cisterciens de la stricte observance : la pauvreté, la chasteté, l’obéissance… Finalement, se dit Houdar, après deux mois de ce régime, la cruauté du monde peut devenir supportable. Et il retourne, plume

au clair, dans la mêlée, bien décidé à en découdre avec des adversaires qui l’ont accusé, entre autres, de trop de modernité.

La rime n’est point la poésie

Moderne Houdar, audacieux. Excessif? Peut-être… Il se déclare avec force contre l’exercice poétique, il affirme que savoir versifier est un « mérite accessoire », que chercher à faire rimer des vers est extravagant, qu’il est inutile de s’imposer ce joug, que ce travail est « frivole et pénible », et que « la rime et la mesure ne sont point la poésie » ! Il juge stupide la règle des trois unités en poésie dramatique. Voilà bien du muscle pour un cheval de bataille qui ne s’interdit pas la parade puisque notre Houdar s’autorise l’écriture de toutes les formes poétiques encore en vogue, mais en déclin : l’églogue (rappelez-vous, c’est un poème pastoral qui met en scène bergères et bergers), l’ode, l’épopée, et même la fable dont voici la plus célèbre, à cause de son vers ultime qui traite de l’ennui, et dont vous allez vous dire : Ah, ce vers-là, c’est donc de lui? Oui, puisqu’il l’écrit : *L’ennui naquit un jour…*, vous connaissez la suite ; alors lisez ce qui la précède dans *Les Amis trop d’accord* sur un canevas de vers et rimes ressemblant à ceux de La Fontaine :

Les Amis trop d’accord (fable XV)



Il était quatre amis qu’assortit la fortune;
Gens de goût et d’esprit divers.
L’un était pour la blonde, et l’autre pour la brune;
Un autre aimait la prose, et celui-là les vers.
L’un prenait-il l’endroit ? L’autre prenait l’envers.
Comme toujours quelque dispute
Assaisonnait leur entretien,
Un jour on s’échauffa si bien,
Que l’entretien devint presque une lutte.
Les poumons l’emportaient; raison n’y faisait rien.
Messieurs, dit l’un d’eux, quand on s’aime,
Qu’il serait doux d’avoir même goût, mêmes yeux!
Si nous sentions, si nous pensions de même,
Nous nous aimons beaucoup, nous nous aimerions mieux.
Chacun étourdiment fut d’avis du problème,
Et l’on se proposa d’aller prier les dieux
De faire en eux ce changement extrême.
Ils vont au temple d’Apollon
Présenter leur humble requête;
Et le dieu sur-le-champ, dit-on,
Des quatre ne fit qu’une tête :
C’est-à-dire, qu’il leur donna

Sentiments tout pareils et pareilles pensées;
L'un comme l'autre raisonna.
Bon, dirent-ils, voilà les disputes chassées
Oui, mais aussi voilà tout charme évanoui;
Plus d'entretien qui les amuse.
Si quelqu'un parle, ils répondent tous, oui.
C'est désormais entr'eux le seul mot dont on use.
L'ennui vint : l'amitié s'en sentit altérer.
Pour être trop d'accord nos gens se désunissent.
Ils cherchent enfin, n'y pouvant plus durer,
Des amis qui les contredisent.
C'est un grand agrément que la diversité.
Nous sommes bien comme nous sommes.
Donnez le même esprit aux hommes;
Vous ôtez tout le sel de la société.
L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Antoine Houdar de la Motte - *Fables nouvelles*, 1719



Tout l'art de Houdar

Passionné de musique, Houdar compose à vingt et un ans un opéra qui remporte un succès considérable : *L'Europe galante*. On lui doit aussi de nombreuses innovations dans le domaine de l'opéra où il excelle : la pastorale, la comédie-ballet et le ballet.

L'Iliade ? Beaucoup trop long…

Au vrai, à travers la critique de la manie de la rime, Houdar stigmatise les Anciens qui se contentent des sources grecques et latines, et de leur imitation. L'imitation, pour Houdar, c'est l'esclavage, l'aliénation. Il faut s'en affranchir. Et même aller plus loin : ne sent-on pas, dans l'*Iliade* d'Homère, ce récit en vers de la guerre de Troie, des longueurs, n'y lit-on pas des passages interminables, sans intérêt, qui pourraient être supprimés et donneraient à l'œuvre entière une densité toute neuve, pleine d'un suspense cosigné Houdar-Homère ?... Holà, Houdar, n'y allez-vous pas un peu fort? Houdar fait la sourde oreille : voici bientôt réécrite, en 1714, l'*Iliade*, en vers, et réduite de moitié, au regard de la traduction qu'en

avait faite madame Anne Dacier, philologue de l'époque.

Vous allez être bien fâché, Monsieur…

Madame Dacier décide de croiser le fer avec Houdar dans un pamphlet, le *Traité des causes de la corruption du goût*. La querelle entre les Anciens et les Modernes se rallume. Jean-Baptiste Rousseau s'y joint et s'y montre d'autant plus odieux qu'il n'admet pas son échec à l'Académie française qui lui a préféré… Houdar ! C'est Fénelon (1651 – 1715) qui met tout le monde d'accord en disant qu'on doit louer les efforts des Modernes, à condition que l'étude des Anciens n'en soit pas menacée. Ainsi, tout le monde est content. Peu de temps après son élection à l'Académie, Houdar devient aveugle. Ce poète qu'on juge mineur en vers, majeur en prose, ne se départ pas de ses qualités de mesure et de dignité jusqu'à la fin de sa vie en 1731. Ainsi, il monte un jour sur le pied d'un jeune homme qui, vexé, le gifle, « Vous allez être bien fâché, Monsieur, je suis aveugle ! »

Voltaire poète ?

Que reste-t-il aujourd'hui de la poésie dramatique de Voltaire (1694 - 1778) qui voulut être Racine et ne fut que son trop fidèle reflet outré ou affadi? On ne joue plus son *Œdipe*, son *Artémire*, ni *Zaïre*, pas davantage *Mérope* ou *Rome sauvée*, ni *L'Orphelin de Chine*, ni tant d'autres où l'alexandrin se succède à lui-même, caravane inlassable qui se perd dans le désert de la prétention, parfois du ridicule. Voltaire fut un farouche opposant au progrès en matière dramatique. Pour lui la règle des trois unités est d'or, il s'acharne, il s'obstine, ne comprenant pas qu'il est plus tard qu'il ne le pense. Cependant, on connaît de lui ses vers en dehors de ses tragédies médiocres, il les utilise pour blesser ses adversaires, à vie, et bien au-delà. Ainsi contre le fondateur de l'Année littéraire, Jean Fréron, coupable d'avoir osé critiquer le maître dont il subira la méchanceté à travers cette épigramme, hélas connue encore aujourd'hui. Victime d'une crise cardiaque, Fréron ne s'en remettra pas :
Épigramme



L'autre jour au fond d'un vallon,
Un serpent piqua Jean Fréron ;
Que pensez-vous qu'il arriva ?
Ce fut le serpent qui creva.

Un peu de douceur

Voltaire peut cependant s'adoucir lorsqu'il écrit pour quelque dame, pour celle qu'il aime, pour Émilie du Châtelet par exemple (1706 – 1749) qui, à Nancy, le trompe et donne naissance à quarante-trois ans à une petite fille. La mère et l'enfant meurent presque aussitôt.

Voltaire le doux lui avait composé ces petits quatrains d'octosyllabes à rimes embrassées ou croisées :

À Mme du Châtelet



Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours;
Au crépuscule de mes jours
Rejoignez, s'il se peut, l'aurore.

Des beaux lieux où le dieu du vin
Avec l'Amour tient son empire,
Le Temps, qui me prend par la main,
M'avertit que je me retire.

De son inflexible rigueur
Tirons au moins quelque avantage.
Qui n'a pas l'esprit de son âge,
De son âge a tout le malheur.

Laissons à la belle jeunesse
Ses folâtres emportements.
Nous ne vivons que deux moments :
Qu'il en soit un pour la sagesse. […]

Voltaire - *Épîtres*, 1741

Le philosophe et le désastre

Enfin, si l'on passe mille petites œuvres en vers allant de l'épître à la parodie en passant par le conte, on peut s'arrêter sur le début du poème qu'il écrivit à la suite du tremblement de terre qui détruisit Lisbonne le 1er novembre 1755, à 9 h 40 du matin. Il saisit cette tragédie pour y inscrire son questionnement philosophique, mettre devant leurs contradictions ses adversaires, et se donner raison :

Poème sur le désastre de Lisbonne



Ô malheureux mortels ! ô terre déplorable!
Ô de tous les mortels assemblage effroyable!
D'inutiles douleurs éternel entretien !
Philosophes trompés qui criez : « Tout est bien » ;
Accourez, contemplez ces ruines affreuses,
Ces débris, ces lambeaux, ces cendres malheureuses,
Ces femmes, ces enfants l'un sur l'autre entassés,
Sous ces marbres rompus ces membres dispersés;
Cent mille infortunés que la terre dévore,
Qui, sanglants, déchirés, et palpitants encore,
Enterrés sous leurs toits, terminent sans secours
Dans l'horreur des tourments leurs lamentables jours!
Aux cris demi-formés de leurs voix expirantes,
Au spectacle effrayant de leurs cendres fumantes,
Direz-vous : « C'est l'effet des éternelles lois
Qui d'un Dieu libre et bon nécessitent le choix?» (…)

Voltaire - *Poème sur le désastre de L isbonne*, 1756

Le génie de l'âme

Voltaire demeure un auteur qui excelle en prose où ses brillants effets de style et son ironie masquent parfois une absence de sincérité et de profondeur. Pour qu'il fût poète, il eût fallu qu'il possédât la bonté naïve d'un Malfilâtre, la nonchalance d'un Parny, la malice bien élevée d'un Houdar, et le génie de l'âme qui lie tout cela. Or, chaque fois que Voltaire signe une œuvre, son encre se révèle dans l'anagramme de son nom : vitriol. Et si la poésie peut être sulfureuse, elle ne résiste pas au sulfurique…

La lyre en mineurs

Delille, Léonard, Gilbert, Parny. Le premier aime les jardins, le deuxième aime une jeune fille enfermée au couvent, le troisième aime la littérature, mais vit sans le sou, le quatrième aime son argent, mais se ruine; tous les quatre laissent une belle œuvre qui ne parvient pas à sortir du siècle où elle est née.

Jacques Delille, fruit de la passion

Il a décrit la nature comme personne, il l'a transformée en métaphores qui ont illuminé son

époque, on l'a admiré, adulé, puis enterré, oublié, exhumé pour le juger, sans ménagement… Voici Jacques Delille, le néo-classique-pré-romantique.

Le plus grand poète de France

Mercredi 5 mai 1813 à Paris. Il fait presque nuit. Un immense cortège funèbre, marchant au flambeau, passe lentement devant vous. Vous interpellez discrètement l'un de ceux qui le composent : Que se passe-t-il ? Pourquoi ces obsèques grandioses? On vous regarde avec des larmes et des reproches : Comment vous l'ignorez? Nous conduisons à sa dernière demeure au cimetière du Père-Lachaise le plus grand poète que la terre de France ait jamais porté! Le plus grand poète, vraiment? Allons, ne dites pas que vous ignorez l'existence de Jacques Delille, du traducteur de Virgile, du chantre de la nature, de l'auteur des *Jardins, ou l'Art d'embellir les paysages*, du génie de la poésie? Si? Alors, laissez-moi vous le présenter!

Un soir dans le jardin d'Aigueperse

On raconte qu'un soir de septembre 1737, dans un jardin d'Aigueperse au nord de Clermont-Ferrand, en Limagne, la plus belle jeune fille de la ville, Marie-Hiéronyme Bérard de Chazelles, se laissa aller dans les bras de celui qu'elle aimait tant qu'en juin suivant elle donna le jour à un petit Jacques bientôt reconnu par un avocat de Clermont, Antoine Montanier. Jacques, devenu Delille grâce à une terre que lui donne sa mère, fait de brillantes études. En 1770, il devient célèbre en publiant une traduction jugée extraordinaire des *Géorgiques* de Virgile. Sa gloire s'étend bientôt sur toute l'Europe. Frédéric II de Prusse salue dans ces *Géorgiques* traduites « l'ouvrage le plus original du siècle ».

Tout est merveilleux

Voltaire admire Delille. Il le fait entrer à l'Académie française en 1774. Au Collège de France, la chaire de poésie latine lui est confiée. En 1782, il publie *Jardins, ou l'Art d'embellir les paysages*, œuvre traduite en plusieurs langues, longtemps rééditée. Pourquoi donc tant de gloire et d'admiration pour Jacques Delille ? C'est tout simple : que ce soit dans ses traductions d'auteurs latins ou dans ses créations où se déploient les Jardins, la nature s'inscrit dans une écriture classique impeccable, tout y est merveilleux, rehaussé d'une surenchère de métaphores qui provoquent au fil de la lecture, selon qu'on est public acquis ou critique sévère, de délicieuses petites ivresses de l'esprit, ou leur contraire, entre l'écœurement et la colère.

C'est un abbé sec, compassé…

Marie-Joseph Chénier fait partie de ces critiques qui ont tiré à boulets rouges sur « l'abbé Delille»-abbé car il était titulaire des bénéfices d'une abbaye -, lui reprochant la froideur de ses vers : « Non, ce n'est plus l'abbé Virgile / C'est un abbé sec, compassé, pincé, passé, cassé, glacé… » Quelle violence, M.-J. Chénier! Votre colère sans doute s'alimente au refus qu'opposa Delille à la demande de Robespierre qui le pressait d'écrire un hymne à l'être suprême, Delille, émigré jusqu'en 1802, dont vous saluez le retour ainsi :

N'outragez plus feu Robespierre.

Ce grand pontife aux indévots
Rendit quelques mauvais offices;
Il eût été votre héros
S'il eût donné des bénéfices.
Virgile en de riants vallons,
A célébré l'agriculture
Vous, l'abbé, c'est dans les salons
Que vous observiez la nature […]

Méchant, taquin, M.-J. Chénier ?

Le terreau des romantiques

Pourtant Delille est adulé par son époque que passionne tout ce qui se rapporte à l'agriculture. En ce XVIIIe siècle où le fer se contente encore de demeurer un minerai discret, le labour est l'avenir de l'homme et l'on s'exalte parfois jusqu'au ridicule devant une nature dont on ignore volontairement les griffes et les trahisons. En contrepoint à la mode du philosophisme des salons, de sa rationalité sans fantaisie, cette poésie benoîte et béate, confite dans ses contemplations, promène le carrosse doré de ses perfections techniques dans l'esprit de ceux qui se forment à l'art des vers, et s'appellent Lamartine, Vigny, Hugo, et même, plus tard, Claudel et tant d'autres. Delille, à la charnière entre le classicisme des Anciens jugé caduc et une modernité qui a du mal à s'en passer, offre de celle-ci des sources d'inspiration accessibles, immédiates, et de celui-là l'impeccable uniforme du langage qui avance au pas, comme une armée en campagne, la tête pleine de rêves sur ses pieds légers.

La petite flamme

Est-ce donc tout cela qui conduit Delille au Père-Lachaise par cette nuit de mai 1813 ? Oui, n'est-ce point assez? Au moins ce cortège aux flambeaux laissera dans la mémoire des siècles une petite flamme, et, la ranimant, quelque curieux des époques prétendues stériles en poésie, découvrira que jamais n'a cessé la création poétique, et que Delille, si ignoré des temps à venir, a servi à sa façon le romantisme naissant, et même certains courants de la modernité. Voici pour vous, de Jacques Delille, le début des *Jardins, ou l'Art d'embellir les paysages*, en alexandrins parfaits, sur des rimes plates (autant que l'inspiration? À vous de juger…).

Les Jardins - Chant premier



Le doux printemps revient, et ranime à la fois
Les oiseaux, les zéphirs, et les fleurs, et ma voix.
Pour quel sujet nouveau dois-je monter ma lyre?
Ah! lorsque d'un long deuil la terre enfin respire,

Dans les champs, dans les bois, sur les monts d'alentour,
Quand tout rit de bonheur, d'espérance et d'amour,
Qu'un autre ouvre aux grands noms les fastes de la gloire;
Sur un char foudroyant qu'il place la victoire;
Que la coupe d'Atrée ensanglante ses mains :
Flore a souri; ma voix va chanter les jardins.
Je dirai comment l'art, dans de frais paysages,
Dirige l'eau, les fleurs, les gazons, les ombrages.

Pour embellir les champs simples dans leurs attraits,
Gardez-vous d'insulter la nature à grands frais.
Ce noble emploi demande un artiste qui pense,
Prodigue de génie, et non pas de dépense.
Moins pompeux qu'élégant, moins décoré que beau,
Un jardin, à mes yeux, est un vaste tableau.
Soyez peintre. Les champs, leurs nuances sans nombre,
Les jets de la lumière, et les masses de l'ombre,
Les heures, les saisons, variant tour à tour
Le cercle de l'année et le cercle du jour,
Et des prés émaillés les riches broderies,
Et des riants coteaux les vertes draperies,
Les arbres, les rochers, et les eaux, et les fleurs,
Ce sont là vos pinceaux, vos toiles, vos couleurs;
La nature est à vous; et votre main féconde
Dispose, pour créer, des éléments du monde.

Mais avant de planter, avant que du terrain
Votre bêche imprudente ait entamé le sein,
Pour donner aux jardins une forme plus pure,
Observez, connaissez, imitez la nature.
N'avez-vous pas souvent, aux lieux infréquentés,
Rencontré tout-à-coup ces aspects enchantés
Qui suspendent vos pas, dont l'image chérie
Vous jette en une douce et longue rêverie?
Saisissez, s'il se peut, leurs traits les plus frappants,
Et des champs apprenez l'art de parer les champs.

Jacques Delille - *Jardins ou l'Art d'embellir le paysage*, 1782



Antoine de Bertin et Marie-Antoinette

Venu de l'île Bourbon où il est né le 10 octobre 1752, Antoine de Bertin fait ses études à Paris, devient soldat, fait partie de la Société de la Caserne, à Marly, où jamais on ne s'ennuie, pratiquant à la fois la poésie et des activités différentes, sans rimes ni raison, mais qui divertissent davantage que la confection d'une ode ou d'une ballade… Il publie en 1773 *Les Amours* dont *La Veillée* est extrait. Dans les années 1780, à la cour de Versailles, on lit, on fait lire Bertin, on l'apprend, on le récite, bref, on l'aime ! L'une de ses plus ferventes admiratrices s'appelle Marie-Antoinette, reine de France! Heureux Antoine de Bertin qui, en si bon chemin vers la gloire, continue de produire de ces élégies tendres, un soupçon coquines, qui l'élèvent alors au rang des plus grands. Hélas, ce poète soldat, ou soldat poète, meurt à trente-huit ans, du typhus, à Saint-Domingue où il s'était rendu pour se marier. Voici de lui *La Veillée*, divertissement en alexandrins et octosyllabes :

J'avais signalé ma tendresse;
L'Amour applaudissait; j'étais égal aux dieux.
Accablé de langueurs, de fatigue et d'ivresse :
Entre les bras de ma maîtresse
Le doux sommeil avait fermé mes yeux.
Elle qui n'est plus écolière
Dans l'art qu'elle a, sous moi, naguère commencé,
De sa bouche amoureuse entrouvrit ma paupière,
Et d'un son de voix doux à l'oreille adressé :
« Tu dors, paresseux, me dit-elle ? Regarde, il n'est pas encor jour.
Tu dors à l'heure la plus belle
Que le cercle des nuits ramène pour l'amour.
Laissons, laissons la diligente aurore
S'arracher, sans pitié, du lit de son amant;
Jouissons, nous mortels, profitons du moment :
Qui sait, hélas! demain si nous serons encore!
Viens, je brûle, écartons ces voiles indiscrets!
Prends-moi : contre ton sein que je meure enchaînée
Recommençons nos jeux ; invoquons Dionée :
Veillons, tu dormiras après,
Si tu veux, toute la journée.»
Antoine de Bertin - *Les Amours*, 1773

Nicolas-Germain Léonard : « Un seul être me manque »…

Un seul être, et quel être : l'unique, la seule, l'irremplaçable, celle dont Nicolas-Germain Léonard tomba amoureux. On ne connaît pas son nom ni son prénom, mais on sait qu'elle était destinée par sa mère à un homme riche de son titre et de ses terres. Elle jura que, ne pouvant imaginer la vie sans Nicolas-Germain, elle préférait se retirer dans un couvent. Ses parents demeurèrent inflexibles. Elle en mourut de chagrin. Alors, Nicolas-Germain, né en 1744 à Basse-Terre, en Guadeloupe, venu faire de solides études et vivre son grand chagrin d'amour, accorde sa lyre à sa traînante vie de fonctionnaire sans zèle, alternant les séjours en Guadeloupe et à Paris. Il meurt à l'hôpital de Nantes le 31 janvier 1793, alors qu'il allait de nouveau s'embarquer pour son île natale.

Léonard et Lamartine

L'œuvre de Nicolas-Germain Léonard, ignorée aujourd'hui, a été lue et relue, et même apprise par cœur à son insu par le grand représentant du romantisme langoureux : Alphonse de Lamartine. En voulez-vous une preuve? Léonard écrit dans l'un de ses poèmes où passe et repasse l'image de sa disparue d'amour : « Un seul être me manque et tout est dépeuplé », vers que Lamartine fait voguer ainsi dans son poème *L'Isolement*: « Un seul être vous manque et tout est dépeuplé ». Hasard de la création? Peut-être, peut-être pas…

Le ton donné aux romantiques

Lamartine n'est pas le seul lecteur assidu de Léonard : beaucoup des premières créations du jeune Hugo Victor sont tout imprégnées des mélancolies du Guadeloupéen à la lyre dolente. Voici, de Léonard, le poème *Les Regrets*. Ne le dirait-on pas donnant le ton de la *Tristesse d'Olympio* (voir page 291), de Victor Hugo ? Et plus généralement, peut-on considérer que cet auteur de Basse-Terre a servi sur un plateau aux grands noms du XIXe siècle commençant, des tessitures pour leur chant? Évidemment…

Les Regrets



Pourquoi ne me rendez-vous pas
Les doux instants de ma jeunesse?
Dieux puissants! ramenez la course enchanteresse
De ce temps qui s'enfuit dans la nuit du trépas!
Mais quelle ambition frivole!
Ah ! dieux! si mes désirs pouvaient être entendus,
Rendez-moi donc aussi le plaisir qui s'envole
Et les amis que j'ai perdus!

Campagne d'Arpajon ! solitude riante

Où l'Orge fait couler son onde transparente!
Les vers que ma main a gravés
Sur tes saules chéris ne sont-ils plus encore?
Le temps les a-t-il enlevés
Comme les jeux de mon aurore?
Ô désert! confident des plus tendres amours!
Depuis que j'ai quitté ta retraite fleurie,
Que d'orages cruels ont tourmenté mes jours!
Ton ruisseau dont le bruit flattait ma rêverie,
Plus fidèle que moi, sur la même prairie,
Suit constamment le même cours :
Ton bosquet porte encore une cime touffue
Et depuis dix printemps, ma couronne a vieilli,
Et dans les régions de l'éternel oubli
Ma jeune amante est descendue.

Quand irai-je revoir ce fortuné vallon
Qu'elle embellissait de ses charmes?
Quand pourrai-je sur le gazon
Répandre mes dernières larmes?
D'une tremblante main, j'écrirai dans ces lieux
« C'est ici que je fus heureux! » […]

Nicolas-Germain Léonard - *Idylles*, 1766

Nicolas-Florent Gilbert : satires en tous sens

Paris ingrat, académies bornées, La Harpe, l'ami de Voltaire, injuste et indigne, d'Alembert indifférent… La liste des rancœurs de Nicolas-Florent Gilbert est longue! Doué pour les lettres, ce fils de paysan né à Fontenoyle-Château près d'Épinal, le 15 décembre 1750, fait de bonnes études classiques, tente d'ouvrir une école de littérature à Nancy, arrive à Paris en 1772. Il écrit beaucoup, propose ses poèmes à toutes les Académies qui y demeurent indifférentes, de même que personne ne se préoccupe de son sort. Gilbert vit dans une misère noire, se déchaîne contre tous ceux qu'il en juge responsables : les encyclopédistes installés et fortunés, les adeptes de Voltaire, et plus généralement, la société qui le rejette.

Le maudit

Il publie *Le Dix-huitième siècle* et *Mon Apologie*, satires où il dénonce la dégradation des mœurs. Bientôt, on le remarque. Il obtient des bourses du Mercure de France, des pensions sur la cassette royale, des étrennes de Mesdames, tantes du roi, mais, en novembre 1780, au moment où il pourrait en profiter, il fait une chute de cheval et meurt quelques jours plus tard après avoir avalé, dans une crise de délire, la clé qu'il porte autour du cou! Pauvre, seul, abandonné, doué, incompris, rejeté, malheureux, et le dernier acte de la vie en tragédie…

Voilà un portrait appelé à se multiplier dans le siècle suivant où se développe le mythe du poète maudit, mythe né au XVIIIe siècle qui décidément a tout inventé, ou presque.

Tout est noir

Voici le chant de douleur du poète Gilbert, en alexandrins à rimes plates. D'un pessimisme profond, il annonce certains de ses semblables du XIXe siècle, symbolistes pour qui tout est noir, tout est nuit, et le poète exilé sur le sol au milieu des huées…

Le poète malheureux



Savez-vous quel trésor eût satisfait mon cœur
La gloire : mais la gloire est rebelle au malheur;
Et le cours de mes maux remonte à ma naissance.
Avant que, dégagé des ombres de l'enfance,
Je pusse voir l'abîme où j'étais descendu,
Père, mère, fortune, oui, j'avais tout perdu.
Du moins l'homme éclairé, prévoyant sa misère,
Enrichit l'avenir de ses travaux présents;
L'enfant croit qu'il vivra comme a vécu son père,
Et, tranquille, s'endort entre les bras du temps.
La raison luit enfin, quoique tardive à naître.
Surpris, il se réveille, et chargé de revers,
Il se voit, sans appui dans un monde pervers,
Forcé de haïr l'homme, avant de le connaître…
Le Poète languit dans la foule commune,
Et s'il fut en naissant chargé de l'infortune,
Si l'homme, pour lui seul avare de secours,
Refuse à ses travaux même un juste salaire;
Que peut-il lui rester ?... Oh ! pardonnez, mon père,
Vous me l'aviez prédit. Je ne vous croyais pas.
Ce qui peut lui rester? La honte et le trépas.

Nicolas-Florent Gilbert - *Le Poète malheureux*, 1772



Florian vit heureux

Florianet pour Voltaire dont il est le petit-neveu, Jean-Pierre Claris de Florian (1755 - 179 4) est peut-être connu de vous pour ces célèbres paroles mises en chanson d'amertume et de résignation pour les passions dépassionnées : *Plaisir d'amour, ne dure qu'un moment / Chagrin d'amour dure toute la vie…* Mais Florian est aussi un fabuliste, presque l'égal d'un La Fontaine, élu à l'Académie française en 1788, et qui a publié dans sa courte vie qui se termine à trente-neuf ans après un rude emprisonnement sous la Révolution, cent douze fables parmi l'exquise et sage *Le Grillon* que voici :

Un pauvre petit grillon
Caché dans l'herbe fleurie
Regardait un papillon
Voltigeant dans la prairie.
L'insecte ailé brillait des plus vives couleurs;
L'azur, la pourpre et l'or éclataient sur ses ailes;
Jeune, beau, petit maître, il court de fleurs en fleurs,
Prenant et quittant les plus belles.
Ah! disait le grillon, que son sort et le mien
Sont différents! Dame nature
Pour lui fit tout, et pour moi rien.
Je n'ai point de talent, encor moins de figure.
Nul ne prend garde à moi, l'on m'ignore ici-bas :
Autant vaudrait n'exister pas.
Comme il parlait, dans la prairie,
Arrive une troupe d'enfants :
Aussitôt les voilà courants
Après ce papillon dont ils ont tous envie.
Chapeaux, mouchoirs, bonnets, servent à l'attraper;
L'insecte vainement cherche à leur échapper,
Il devient bientôt leur conquête.
L'un le saisit par l'aile, un autre par le corps;
Un troisième survient, et le prend par la tête:
Il ne fallait pas tant d'efforts
Pour déchirer la pauvre bête.
Oh ! oh ! dit le grillon, je ne suis plus fâché;
Il en coûte trop cher pour briller dans le monde.
Combien je vais aimer ma retraite profonde!
Pour vivre heureux, vivons caché.

Florian - *Fables*, 1802

Évariste de Parny, le Madécasse imaginaire

Évariste-Désiré de Forges, chevalier, puis vicomte de Parny, est né à Saint Paul, le 6 février 1753, dans la plus fortunée des familles de l'île Bourbon-île de la Réunion. Il vient en France faire ses études au collège de Rennes, chez les oratoriens; celui qui le remplacera dans son lit de pensionnaire s'appelle François-René de Chateaubriand… Parny embrasse la carrière militaire aux Gendarmes de la Garde de Versailles en 1772. L'année suivante, il regagne son île, y tombe amoureux d'une jeune beauté de treize ans, Esther Lelièvre. Mais Parny père refuse l'union avec une roturière, si jolie soit-elle. Parny fils, la mort dans l'âme, retourne à Paris.

Premiers poèmes en prose

Quelques années plus tard, Parny père meurt. Évariste-Désiré fend le flot vers l'île Bourbon pour régler la succession, mais surtout pour proposer à Esther le mar… Hélas, depuis 1777, Esther est l'épouse d'un médecin. Paris de nouveau. Parny publie ses *Opuscules poétiques* où il célèbre Esther sous le nom d'Éléonore, puis ses *Élégies*, ses *Œuvres érotiques*. En 1787, il innove et donne à la poésie ses premières pages en prose avec les *Chansons madécasses*, adaptées et traduites de textes malgaches - et mises en musique en 1925 par Maurice Ravel. Il prend le parti de ceux qui subissent le colonialisme dans l'île de Madagascar où il n'est jamais allé et dont il restitue la magie et le mystère.

Chanson V – Méfiez-vous des Blancs…



Méfiez-vous des Blancs, habitants du rivage. Du temps de nos pères, des Blancs descendirent dans cette île. On leur dit : Voilà des terres; que vos femmes les cultivent. Soyez justes, soyez bons, et devenez nos frères.

Les Blancs promirent, et cependant ils faisaient des retranchements. Un fort menaçant s'éleva ; le tonnerre fut renfermé dans des bouches d'airain; leurs prêtres voulurent nous donner un Dieu que nous ne connaissons pas; ils parlèrent enfin d'obéissance et d'esclavage: plutôt la mort! Le carnage fut long et terrible; mais, malgré la foudre qu'ils vomissaient, et qui écrasait des armées entières, ils furent tous exterminés. Méfiez-vous des Blancs.

Nous avons vu de nouveaux tyrans, plus forts et plus nombreux, planter leur pavillon sur le rivage. Le ciel a combattu pour nous; il a fait tomber sur eux les pluies, les tempêtes et les vents empoisonnés. Ils ne sont plus et nous vivons, et nous vivons libres. Méfiez-vous des Blancs, habitants du rivage.

Évariste de Parry - *Chansons madécasses*, 1787

Chanson VIII - Il est doux…



Il est doux de se coucher, durant la chaleur, sous un arbre touffu, et d'attendre que le vent du soir amène la fraîcheur.

Femmes, approchez. Tandis que je me repose ici sous un arbre touffu, occupez mon oreille par vos accents prolongés. Répétez la chanson de la jeune fille, lorsque ses doigts tressent la natte ou lorsqu'assise auprès du riz, elle chasse les oiseaux avides.

Le chant plaît à mon âme ; la danse est pour moi presque aussi douce qu'un baiser. Que vos pas soient lents, qu'ils imitent les attitudes du plaisir et l'abandon de la volupté.

Le vent du soir se lève; la lune commence à briller au travers des arbres de la montagne. Allez, et préparez le repas.

Évariste de Parny - *Chansons madécasses*, 1787

Écriture souple, simple, sensuelle…

Sous la Terreur en 1794, Parny fuit la capitale, est ruiné par les assignats, écrit des pamphlets où il attaque la religion. Ceux-ci indignent Chateaubriand qui prétend publier son *Génie du christianisme* pour répondre aux blasphèmes de Parny – mais le même Chateaubriand affirme connaître par cœur les *Élégies* de Parny qu'il admire… Évariste-Désiré vit dans le constant souci d'argent, mais continue de se laisser aller à la facilité d'une écriture souple, simple, sans apprêt, sensuelle, sans grand projet, gouvernée dans ses pages comme dans sa vie par le plaisir qu'il déclare «toujours légitime ». En 1802, il se marie ; en 1803, il entre à l'Académie française. Dix ans plus tard, l'Empereur lui accorde une pension dont il n'a pas le temps de profiter, il meurt en 1814.

Sans doute désirez-vous lire l'un des mille et cent poèmes érotiques qu'a composés Évariste

Parny, souriants et légers, nimbés de ces flous et vapeurs dont certains photographes de notre temps se plaisent à couvrir leur sujet pour mieux le dévoiler. Ainsi écrit Parny :

Le Songe



Le sommeil a touché ses yeux;
Sous des pavots délicieux
Ils se ferment, et son cœur veille.
À l'erreur ses sens sont livrés.
Sur son visage par degrés
La rose devient plus vermeille;
Sa main semble éloigner quelqu'un :
Sur le duvet elle s'agite;
Son sein impatient palpite
Et repousse un voile importun.
Enfin, plus calme et plus paisible,
Elle retombe mollement,
Et de sa bouche lentement
S'échappe un murmure insensible.
Ce murmure plein de douceur
Ressemble au souffle de Zéphyre,
Quand il passe de fleur en fleur;
C'est la volupté qui soupire.
Oui, ce sont les gémissements
D'une vierge de quatorze ans,
Qui dans un songe involontaire
Voit une bouche téméraire
Effleurer ses appas naissants
Et qui dans ses bras caressants
Presse un époux imaginaire.

Le sommeil doit être charmant,
Justine, avec un tel mensonge;
Mais plus heureux encor l'amant
Qui peut causer un pareil songe!

Évariste de Parny - *Poésies érotiques*, 1778



Malfilâtre, génie méconnu?

Curieux destin que celui du poète malchanceux Jacques-Charles-Louis Clinchamps de Malfilâtre, né à Caen le 8 octobre 1732 : la cécité précoce de son père oblige Jacques-Charles à travailler de ses mains, mais ce père reconnaissant et passionné de Virgile lui récite les *Géorgiques* et l'*Énéide* qu'il connaît par cœur. Il lui transmet son latin, tous ses savoirs en lettres. Malfilâtre termine ses études chez les jésuites de Caen, commence à promener partout son ingénuité, sa naïveté, sa crédulité qui le conduisent d'abord à revêtir la soutane, puis à la quitter pour une belle ingrate. La littérature l'attire, il cultive la veine lyrique, gagne des concours d'écriture à Caen, à Rouen, se retrouve à Paris, accablé de travail chez un protecteur. Généreux à l'extrême, il y fait venir sa famille ; sa sœur épouse un gredin joueur qui va utiliser la signature du poète pour des reconnaissances de dettes. Malfilâtre doit bientôt vivre clandestinement pour échapper à ses créanciers et créancières dont l'une le prend en pitié, le soigne d'une mauvaise chute dont il meurt le 6 mars 1767, à trente-cinq ans. Sa réputation exagérée de génie méconnu est due à ces deux vers qu'il écrivit, parlant de lui :

La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré,
S'il n'eût été qu'un sot, il aurait prospéré.

Chapitre 11

Adélaïde et les frères Chénier

Dans ce chapitre :

- André, le lyrique guillotiné
- Adélaïde Dufrénoy, femme courage
- Marie-Joseph l'exalté

Entre un XVIIIe siècle Ancien Régime dont les remparts se fissurent, et les premiers temps de la modernité préparée par la Révolution, l'épopée de deux frères nés à Constantinople va croiser la fin du siècle, et laisser dans l'histoire de la poésie son sillage lyrique et tragique. Entre la tragédie d'André et les envolées de Marie-Joseph, vous allez faire la connaissance d'Adélaïde Dufrénoy. Rencontra-t-elle les Chénier ? Les Chénier la lurent-ils? On suppose tout cela sans en posséder la certitude. Ce qui est sûr, c'est qu'ensemble les voici.

André Chénier, le sacrifié

Dans quelle aventure Chénier s'était-il engagé pour se retrouver le 25 juillet 1794, gravissant l'escalier raide de l'échafaud, condamné à mort le matin même? Ces temps troublés, aux vengeances aveugles et promptes, n'avaient guère d'égards pour la poésie, impuissante contre la violence, mais qui survit toujours, puisque, de celle de Chénier, entre autres, on parle encore aujourd'hui.

Grecs et Latins pour modèles

Nourri de culture orientale dans ses premières années à Constantinople, de grec et de latin au collège de Navarre à Paris, d'amitiés avec toute la jeunesse fortunée d'une cour insouciante, André Chénier le passionné, l'éloquent, qui s'enflamme pour la Révolution dès qu'elle éclate, nous laisse une œuvre d'un classicisme rigoureux, ouvragé, économe et somptueux, qui puise aux sources hellènes et latines, sa substance et sa forme mêlées à ses passions, à leurs conséquences.

La fortune à Constantinople

C'est l'histoire d'un marchand de Carcassonne, Guillaume Chénier, qui, vers 1740, perd toute sa fortune et envoie son fils Louis, vingt ans, chez des négociants en drap, à Constantinople. Louis se trouve bientôt à la tête de l'affaire, fait fortune à son tour, épouse la fille d'Antoine Lomaca d'ascendance catalane, fournisseur officiel en bijouterie des dames

du harem de Sa Majesté le Sultan. Huit ans de mariage plus tard, les Chénier ont eu huit enfants dont cinq sont vivants. La fortune croît et décroît à la même vitesse en ces temps où les relations la garantissent. La mort de l'ambassadeur de France à Constantinople signe l'arrêt de la prospérité des Chénier qui, en 1765, débarquent à Marseille avec leurs cinq enfants, ventre et bourse vides. Avant Paris, petit détour par Carcassonne afin de confier à leur oncle drapier deux garçons de la fratrie, Constantin, huit ans, et notre petit André, trois ans et quelques mois. Marie-Joseph, un an, reste avec ses parents.

Le club hellène

À Paris, Louis Chénier frappe à toutes les portes et finit par décrocher le poste richement doté de consul de Sa Majesté Louis XV au Maroc. Madame Chénier demeure à Paris pendant les dix-sept années d'absence de son mari, entrecoupées d'un seul congé. Elle y fonde un club hellène où se rassemblent les curieux de la bonne société qui l'écoutent chanter, la regardent danser, cigale peu préoccupée de l'éducation de ses enfants que suit, lui, de loin, Louis. En 1773, il fait entrer André, onze ans, au collège de Navarre à Paris. L'enfant se lie avec les fils de la fortune, les frères Trudaine dont il va partager les réjouissances de luxe, puis, l'âge avançant, d'autres bonnes fortunes au fil de spectacles de toute sorte, suivis de soupers fins et plus encore.

Sur des pensers nouveaux…

Les amis de goguette voyagent en Suisse, en Italie. La vie est belle et simple pour André, si ce n'était cette gravelle qui lui gâche des jours et des nuits, ces calculs rénaux qui lui imposent un martyre, si ce n'était aussi cette disposition du cœur qui croit au grand amour alors que l'élue au vu et su de ses amis et de lui-même n'est qu'une gourgandine masquée. Qu'importe, voilà de quoi alimenter l'impeccable mécanique à poèmes qu'il porte en lui, nourrie de sel attique (la délicatesse, la finesse grecques) et de réflexes latins, avec pour modèles contemporains Delille et son style descriptif, ou d'autres partisans des Anciens, tout en nourrissant des projets de modernité. Ainsi écrit-il dans son poème *L'Invention*, à propos des grands auteurs hellènes :



Changeons en notre miel leurs plus antiques fleurs;
Pour peindre notre idée empruntons leurs couleurs;
Allumons nos flambeaux à leurs feux poétiques;
Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

Contre les massacres

Ses *Bucoliques*, ses *Élégies* font les délices de ses amis. Oui mais, il faut vivre. Louis Chénier épuise ses réserves d'argent. André trouve une place et se met au vert auprès de Monsieur de Luzerne, ambassadeur de France en Angleterre. Déçu, il rentre en France au moment où la Révolution éclate. La grande bourgeoisie est ravie, et Chénier aussi : enfin vont disparaître les privilèges liés à la naissance et à la fortune aristocratique, voici venu le

temps des hommes de bonne volonté, de l'initiative, de l'innovation, du talent, du mérite. Alors pourquoi tous ces excès, ces massacres? Chénier, excellent orateur, auteur d'articles dans un journal si modéré qu'on l'imagine financé par des partisans de l'Ancien Régime, s'élève avec courage contre les donneurs d'ordres et de mots d'ordres révolutionnaires qui mettent en rage les foules afin qu'elles servent leurs desseins. Menacé, clandestin, tantôt caché à Versailles, tantôt à Paris, il est pris à Passy le 7 mars 1794, interrogé, emprisonné à Saint-Lazare.

Au pied de l'échafaud…

Saint-Lazare… Chénier y écrit, n'y cesse d'écrire, des odes, ses *Iambes* dont celle-ci, pathétique, qui met en scène son attente du « messager de mort, noir recruteur des ombres », celui qui vient chercher les condamnés du jour qui seront envoyés sous le couteau de la guillotine :

Iambes



Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphire
    Anime la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud j'essaye encor ma lyre.
    Peut-être est-ce bientôt mon tour;
Peut-être avant que l'heure en cercle promenée
    Ait posé sur l'émail brillant,
Dans les soixante pas où sa route est bornée,
    Son pied sonore et vigilant,
Le sommeil du tombeau pressera ma paupière!
    Avant que de ses deux moitiés
Ce vers que je commence ait atteint la dernière,
    Peut-être en ces murs effrayés
Le messager de mort, noir recruteur des ombres,
    Escorté d'infâmes soldats,
Ébranlant de mon nom ces longs corridors sombres,
    Où seul, dans la foule à grands pas
J'erre, aiguisant ces dards persécuteurs du crime,
    Du juste trop faibles soutiens,
Sur mes lèvres soudain va suspendre la rime;
    Et chargeant mes bras de liens,
Me traîner, amassant en foule à mon passage
    Mes tristes compagnons reclus,
Qui me connaissaient tous avant l'affreux message,
    Mais qui ne me connaissent plus. […]

André Chénier - *Iambes*, 1794

Pour Chénier, pour Roucher : la mort !

Le 25 juillet 1794, 7 thermidor de l'an II, deux jours avant la chute de Robespierre, le *messager escorté d'infâmes soldats* crie, entre autres, ces noms : « André Chénier, Jean-Antoine Roucher »… Tous deux sont condamnés à être exécutés le jour même! Selon le tribunal, ce sont des ennemis du peuple, Roucher, né en 1745, l'ancien receveur d'impôts, l'ami de Turgot, de Benjamin Franklin, Roucher le poète hardi qui juge trop figée la poésie et ses alexandrins, compagnon de prison de Chénier, au travail comme lui jusqu'à la fin, écrit à sa famille avant de partir à la mort pendant qu'un peintre fait son dernier portrait :

Ne vous étonnez pas, objets sacrés et doux,
Si quelqu'air de tristesse obscurcit mon visage.
Quand un savant crayon dessinait cette image
J'attendais l'échafaud et je pensais à vous.

Portrait d'Aimée de Coigny

André Chénier et Jean-Antoine Roucher se soutiennent dans la charrette qui les conduit sur le lieu de l'exécution, place du Trône, aujourd'hui place de la Nation, où a été installée la guillotine. Ils se récitent des passages de la tragédie de Racine *Andromaque*. Chénier est exécuté le premier, à six heures du soir. Sur les papiers enroulés comme des cigarettes et soigneusement cachés dans le linge qu'il faisait passer à son père, Chénier écrivait ses poèmes. Le dernier célèbre la beauté alanguie, nonchalante et mystérieuse d'Aimée de Coigny, destinée à l'échafaud, prisonnière à Saint-Lazare, mais qui fut sauvée par la chute de Robespierre, devint la maîtresse de Talleyrand et mourut en 1820. Aimée de Coigny est *La Jeune Captive* que voici :

La Jeune Captive



« L'épi naissant mûrit de la faux respecté;
Sans crainte du pressoir, le pampre tout l'été
Boit les doux présents de l'aurore;
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
Je ne veux point mourir encore.

Qu’un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort,
Moi je pleure et j’espère; au noir souffle du Nord
Je plie et relève ma tête.
S’il est des jours amers, il en est de si doux!
Hélas! quel miel jamais n’a laissé de dégoûts?
Quelle mer n’a point de tempête?

L’illusion féconde habite dans mon sein.
D’une prison sur moi les murs pèsent en vain,
J’ai les ailes de l’espérance;
Échappée aux réseaux de l’oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
Philomèle chante et s’élance.

Est-ce à moi de mourir? Tranquille je m’endors,
Et tranquille je veille, et ma veille aux remords
Ni mon sommeil ne sont en proie.
Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux;
Sur des fronts abattus mon aspect dans ces lieux
Ranime presque de la joie.

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin !
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
J’ai passé les premiers à peine.
Au banquet de la vie à peine commencé,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.

Je ne suis qu’au printemps, je veux voir la moisson,
Et comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige et l’honneur du jardin,
Je n’ai vu luire encor que les feux du matin ;
Je veux achever ma journée.

O mort! tu peux attendre; éloigne, éloigne-toi ;
Va consoler les cœurs que la honte, l’effroi,
Le pâle désespoir dévore.
Pour moi Palès encore a des asiles verts,
Les Amours des baisers, les Muses des concerts;
Je ne veux point mourir encore.»

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
S’éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
Ces vœux d’une jeune captive;
Et secouant le faix de mes jours languissants,
Aux douces lois des vers je pliai les accents
De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
Feront à quelque amant des loisirs studieux
Chercher quelle fut cette belle.
La grâce décorait son front et ses discours,
Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours
Ceux qui les passeront près d’elle.

André Chénier - *Odes*

Mort de chagrin

Difficile de quitter Chénier, ses trente-deux ans cueillis sur l’échafaud de l’horreur, dans l’indifférence d’une fin d’après-midi de l’été 1794… Alors demeurons encore un peu avec lui, en lisant dans le souvenir de ses *Bucoliques*, *La jeune Tarentine*, inspirée en son premier vers par Catulle, poète latin du Ier siècle av. J.-C. Sachez avant d’embarquer avec Myrto, que les doux alcyons sont des oiseaux de mer fabuleux, au chant mélancolique. Ces oiseaux sont les préférés des Néréides, parmi lesquelles Thétis. Juste avant votre lecture, vous vous demandez ce qu’est devenu Louis Chénier, père d’André ? Terrassé par la mort de son fils sous le couteau de la guillotine, il survécut quelques mois, puis mourut de chagrin.

La jeune Tarentine



Pleurez, doux alcyons! ô vous, oiseaux sacrés,
Oiseaux chers à Thétis, doux alcyons, pleurez.
Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine.
Un vaisseau la portait aux bords de Camarine.
Là l’hymen, les chansons, les flûtes, lentement
Devaient la reconduire au seuil de son amant.
Une clef vigilante a, pour cette journée
Dans le cèdre enfermé sa robe d’hyménée
Et l’or dont au festin ses bras seraient parés
Et pour ses blonds cheveux les parfums préparés.
Mais, seule sur la proue, invoquant les étoiles,
Le vent impétueux qui soufflait dans les voiles

L’enveloppe. Étonnée et loin des matelots,
Elle crie, elle tombe, elle est au sein des flots.
Elle est au sein des flots, la jeune Tarentine.
Son beau corps a roulé sous la vague marine.
Thétis, les yeux en pleurs, dans le creux d’un rocher,
Aux monstres dévorants eut soin de le cacher.
Par ses ordres bientôt les belles Néréides
L’élèvent au-dessus des demeures humides,
Le portent au rivage, et dans ce monument
L’ont au cap du Zéphyr déposé mollement.
Puis de loin, à grands cris appelant leurs compagnes,
Et les nymphes des bois, des sources, des montagnes,
Toutes, frappant leur sein et traînant un long deuil,
Répétèrent : « Hélas ! » autour de son cercueil.
Hélas! chez ton amant tu n’es point ramenée.
Tu n’as point revêtu ta robe d’hyménée.
L’or autour de tes bras n’a point serré de nœuds.
Les doux parfums n’ont point coulé sur tes cheveux.

André Chénier - *Bucoliques*



Hölderlin et Goethe

En Allemagne, Friedrich Hölderlin, né en 1770 dans le Bade-Wur temberg, se passionne pour la Révolution française, la jugeant source de liberté, capable de servir les idéaux humains les plus élevés, qui furent ceux de la Grèce antique. Ses poèmes traduisent son amour de la nature. Les saisons, la terre et le Soleil en sont les invités permanents, servis par une écriture à la fois noble et simple. Ses élégies, ses hymnes et ses odes possèdent une puissance lyrique étonnante. Hölderlin qui était tombé amoureux de la mère de l’un de ses élèves, la célébra dans ses œuvres sous le nom de Diotima. La rupture qui s’ensuivit le fit sombrer dans une dépression qui aboutit à la folie avant qu’il eût quarante ans. Il est mort en 1843. Hölderlin est le contemporain de Goethe (1749 - 1832), auteur d’une œuvre encyclopédique, de romans où naît l’image du héros romantique (*Les Souffrances du jeune Werther*) et d’une œuvre poétique considérable.

Adélaïde Dufrénoy l’élégiaque

Peu de femmes laissent leur trace dans cette épopée de la poésie française. Il y eut Christine de Pisan, Louise Labé, et puis? Et puis en voici une autre, Adélaïde Dufrénoy. Enfin!

L'enfant de Nantes

Pendant que les Chénier arrivent à Carcassonne, le 3 décembre 1765, le joaillier de la couronne de Pologne, Jacques Billet, ajoute, à ses trésors, dans sa demeure nantaise, une fille qu'il prénomme Adélaïde.

Un mariage précoce

Chez les Billet, on est à l'abri du besoin, on aime les lettres, on donne d'excellents précepteurs à Adélaïde qui pratique ses Horace et Virgile avec un talent qui fait l'admiration de Simon Dufrénoy, né en 1739, de vingt-six ans son aîné. Simon est un brillant causeur, un passionné de littérature. Procureur au Châtelet, il deviendra l'homme de confiance de Voltaire! Adélaïde, malgré ses quatorze ans et demi en est tout éblouie! Et ses parents aussi, au point qu'un mariage est envisagé… Il faut cependant demander la permission à l'archevêque à cause de la différence d'âge. Permission accordée.

La ruine

Adélaïde, sur les conseils de son mari, écrit des élégies qu'on lit à Paris, dans la demeure cossue des époux, en compagnie de la belle, à défaut d'être bonne, société du temps. La Révolution survient. La belle maison est incendiée, la belle société dispersée ou réduite, les Dufrénoy presque ruinés. Simon, Adélaïde et leur fils qu'ils ont prénommé Ours (qui n'en est pas un puisqu'il deviendra polytechnicien et géologue) s'en vont en Italie où une place de greffier attend l'ancien procureur qui, peu à peu, devient aveugle. Adélaïde, courageusement, le soutient, travaille pour lui.

Un best-seller

La famille revient en France. Adélaïde bénéficie du soutien de Napoléon, obtient le prix de l'Académie française en 1814 pour l'un de ses poèmes. Napoléon à Sainte-Hélène, Adélaïde doit vivre de sa plume, écrivant des livres pour enfants, pour l'éducation des filles, des romans, dirigeant des publications, effectuant des traductions. Son recueil d'élégies avait été publié pour la première fois en 1807. Réédité, augmenté à plusieurs reprises, il fut une sorte de best-seller en poésie au début du XIXe siècle. Adélaïde Dufrénoy est morte le 8 mars 1825. Avant que vous vous précipitiez dans la première bibliothèque qui vous tombera sous les pieds, voici un extrait de ses élégies. Légères disent certains, non sans raison. Sensibles, affirment d'autres. D'autres encore pensent, mais sans le dire, piètres. Vous avez le choix, puisque pour une fois, entre les deux Chénier, la voilà…

L'Amour



Passer ses jours à désirer,
Sans trop savoir ce qu'on désire;
Au même instant rire et pleurer,
Sans raison de pleurer et sans raison de rire;
Redouter le matin et le soir souhaiter
D'avoir toujours droit de se plaindre,
Craindre quand on doit se flatter,
Et se flatter quand on doit craindre ;
Adorer, haïr son tourment;
À la fois s'effrayer, se jouer des entraves;
Glisser légèrement sur les affaires graves,
Pour traiter un rien gravement,
Se montrer tour à tour dissimulé, sincère,
Timide, audacieux, crédule, méfiant;
Trembler en tout sacrifiant,
De n'en point encore assez faire;
Soupçonner les amis qu'on devrait estimer;
Être le jour, la nuit, en guerre avec soi-même ;
Voilà ce qu'on se plaint de sentir quand on aime,
Et de ne plus sentir quand on cesse d'aimer.

Adélaïde Dufrénoy - *Élégies*, 1813

Marie-Joseph Chénier, l'engagé

Il était proche de Robespierre, Marie-Joseph, le frère d'André! On a dit qu'il n'avait rien tenté auprès du créateur de la « dictature de la vertu » pour sauver son aîné. Double douleur pour Marie-Joseph, la mort du frère, et ce doute qui plane, pour toujours.

Pilier de la Révolution

Vous rappelez-vous que partant pour Paris après avoir laissé à Carcassonne Constantin et André, les Chénier, presque ruinés, en provenance de Constantinople, emmenaient avec eux leurs trois autres enfants, dont Marie-Joseph, un an et demi en 1766. Suivons-le jusqu'à dix-sept ans alors qu'il entre dans un régiment de dragons après de bonnes études. Deux ans plus tard, au moment où éclate la Révolution, il se fait poète dramatique et compose des pièces de style classique qui vont galvaniser les énergies en ces temps où les thèmes du fanatisme et de la lutte pour la liberté sont conjugués à toutes les sauces. On le sollicite pour toutes les grandes fêtes révolutionnaires jusqu'en 1794. Robespierre refuse son *Hymne à l'Être suprême*, mais se pâme devant son *Chant du départ*, écrit pour la fête du 14 juillet 1794 : « La victoire, en chantant, nous ouvre la carrière / La liberté guide nos pas / Et du nord au Midi, la trompette guerrière / A sonné l'heure des combats »…

Inspecteur de l’Université

Élu député, partisan de Danton, auteur d’un rapport qui établit les écoles primaires en France en 1792, membre du Conseil des Cinq-Cents, l’assemblée législative du Directoire après la Terreur, nommé inspecteur général de l’Université sous le consulat, il est progressivement écarté de toutes responsabilités en raison de sa franchise face à un pouvoir qui supporte de moins en moins la contradiction. Chargé de cours de littérature et d’histoire, il est cependant pensionné par Napoléon. Il meurt en 1811.

Le Caïn d’Abel

Aurait-il pu sauver son frère André, contre-révolutionnaire, emprisonné pendant la Terreur? Oui, ont répondu ses adversaires en le surnommant le Caïn d’Abel, image des deux fils d’Adam et Ève dans la Bible, Caïn tuant Abel par jalousie. Non répond Marie-Joseph Chénier, profondément atteint par cette accusation dont il se défend dans un *Discours en vers sur la calomnie* (1796). Ses adversaires ont tort, et le savent : il eût suffi que Marie-Joseph, en 1794, en ces temps de folie, intervînt auprès de Robespierre avec lequel il était en froid, pour qu’André soit immédiatement exécuté.

Discours sur la calomnie



La calomnie honore, en croyant qu’elle outrage.
Ô mon frère, je veux, relisant tes écrits,
Chanter l’hymne funèbre à tes mânes proscrits;
Là, souvent tu verras près de ton mausolée,
Tes frères gémissants, ta mère désolée,
Quelques amis des arts, un peu d’ombre et des fleurs,
Et ton jeune laurier grandira sous mes pleurs
Ah! Laissons là nos jours mêlés de noirs orages;
Voulons-nous remonter le long fleuve des âges?
Partout la calomnie a, de traits imposteurs,
Du genre humain trompé noirci les bienfaiteurs. […]
Et ton jeune laurier grandira sous mes pleurs.

Marie-Joseph Chénier - *Poésies diverses*, 1818

Égalité et liberté

Marie-Joseph Chénier n’est qu’un poète de second ordre, ici présent dans l’ombre de son

frère André. Marie-Joseph est avant tout un homme engagé, qui se met en danger en maintenant contre les courants et contre-courants de son époque ses convictions résumées dans ces mots : égalité et liberté. Son œuvre porte les circonstances dans lesquelles elle est écrite, chacune de ses pièces est un prétexte pour promouvoir une idée qui lui est chère. Il ira même, dans *Cyrus*, pièce représentée pour le couronnement de Napoléon, jusqu'à conseiller à l'empereur de cultiver d'abord la liberté… Son lyrisme est celui des classiques, sa vindicte rappelle celle de Jean-Baptiste Rousseau. Il met tout cela au service de son énergie jacobine et carbonise – encore… - Jacques Delille lorsqu'il revient à Paris, lui jetant une pierre dans ses *Jardins* en trempant sa plume dans le vitriol :

Sur Delille



Marchand de vers, jadis poète,
Abbé, valet, vieille coquette
Vous arrivez, Paris accourt.
Eh, vite, une triple toilette :
Il faut unir à la cornette
La livrée et le manteau court
Bravez les tyrans abattus
Et soyez aux gages des autres.

Marie-Joseph Chénier - *Poésies diverses*, 1818

Tableau récapitulatif : XVIIIe siècle

- 1756 : *Poème sur le désastre de Lisbonne* (Voltaire)
- 1773 : *Les Amours* (Antoine de Bertin)
- 1782 : *Les Regrets* (Nicolas- Germain Léonard)
- 1782 : *Les Jardins* (Jacques Delille)
- 1787 : *Chansons madécasses* (Évariste de Parny)
- 1794 : *Iambes* (Chénier)

Cinquième partie

Le XIXe siècle : le poème en « je »



Dans cette partie…

***L**e sujet du roi est devenu citoyen à la Révolution. Sa liberté toute neuve le rend acteur de son destin, victorieux ou victime. L'individu s'observe, se livre, se construit, se désole ou se réjouit. C'est la naissance du « je » en littérature, l'exploration du moi. En poésie, on se penche sur soi, on s'épanche à longueur d'alexandrins, livrant au lecteur la plainte et les douleurs du mal de vivre. Ainsi naît le romantisme, dans le mépris du siècle passé dont pourtant il s'inspire. Hugo s'en empare, lyrique, exalté, il le conduit partout, jusque dans l'épopée. Le poète est alors homme public, investi dans l'action politique. Voilà ce que refusent, avec Gautier, les adversaires du romantisme actif, les partisans de l'art pour l'art, les Parnassiens qui s'élèvent vers un idéal de pureté de la forme. Dans le même temps naît le symbolisme qui s'ouvre grand au monde, à tous ses mots et ses maux. Baudelaire lui montre le chemin. De ceux qui le suivent, la poésie hérite d'œuvres intimes et magnifiques, révoltées, complexes, sous le signe paradoxal de la défaite et du naufrage. Lézardée depuis longtemps, la forteresse de l'écriture classique explose. Mallarmé ouvre la voie aux formes poétiques nouvelles, et plus généralement, à l'art des temps modernes.

Chapitre 12

Les as de cœur du romantisme

Dans ce chapitre :

- La naissance du romantisme
- L'engagement des romantiques
- Les limites du romantisme

Un peu de ménage! En ce début du XIXe siècle, on ressort la machine à rimes après le tourbillon volage du Directoire (1795 – 1799), la reprise autoritaire du Consulat (1799 – 1804), l'épopée européenne de l'Empire (1804 - 1815). On dépoussière, on nettoie, on modifie le cœur du rédacteur si peu productif au XVIIIe siècle. On se rend compte que son fonctionnement ne répond plus à l'air du temps. On n'attend plus du poète qu'il claironne et trompette des épopées guerrières, ou qu'entre viole et clavecin, il ajuste une odelette ou un madrigal. De plus, la mécanique à mythes grecs et latins, les allusions fines, le contorsionnisme syntaxique, compréhensible d'un petit nombre de lettrés élus par leurs origines plus que par leur esprit, tout cela a vécu! Depuis la Révolution, la démocratisation de tous les savoirs est en marche, les destins s'individualisent, le « je » devient l'enjeu majeur de toute création, et le « moi » son territoire. Le cœur du rédacteur, délivré des antiques carburants obligatoires, invente les nouvelles épopées. Celles du « je » intime pour Lamartine, solitaire et austère pour Vigny, universel et social pour Hugo, enflammé pour Musset, fantastique pour Nerval. Place aux arpenteurs du cœur, à leurs bonheurs mélancoliques, à leurs engagements historiques ! Place aux romantiques!

Lamartine et son Lac

Étonnante aventure littéraire, politique, humaine, que celle de ce grand aristocrate, héritier d'une immense fortune qu'il laisse fondre par inadvertance et indifférence pendant qu'autour de son « je » intime se construit son œuvre dont on retient surtout les thèmes élégiaques, qui disent l'amour, la mort et leurs chagrins. Lamartine illustre jusqu'à la caricature ce que le romantisme véhicule d'émouvant et d'irritant.

Des vers en vogue sur les « Ô »…

En 1820, lorsque paraissent les *Méditations poétiques* de Lamartine, on en parle partout, on se les arrache, on les apprend par cœur, on se les récite, on se les dit, on se les lit jusqu'à la pâmoison… Lamartine écrit des vers comme jamais on n'en a lu. On y découvre qu'un

homme parle pour la première fois du cœur et de ses peurs, de ses victoires et de ses doutes, de ses tristesses, de ses défaites, et tout cela de façon simple, compréhensible et sensible, lisible enfin par le plus grand nombre. On peut enfin avec le poète se pencher sur son moi, s'épancher sans retenue, pleurer au bord de son lac, avec lui, sans lui, avec qui on veut, avec soi, n'importe quand. On existe enfin par la poésie.

Alphonse fait des vers

Début juillet 1809. À Wagram, en Autriche, au nord de Vienne, plus de deux cent mille soldats sous les ordres de Napoléon écrasent en deux jours - et plus de cinquante mille morts - l'armée de l'archiduc Charles. Dans la propriété tranquille des Lamartine, à Milly, près de Mâcon en Bourgogne, Alphonse, dix-neuf ans, fait des vers. 1811 : Alphonse a vingt et un ans. Il doit partir se battre pour l'Empereur quelque part en Europe. Pour l'Empereur? Ce mot n'existe pas chez les Lamartine. Napoléon, à Milly, s'appelle l'Usurpateur. On achète pour Alphonse un remplaçant, c'est légal, qui ira se faire tuer à sa place. Juin 1812. La Grande Armée, sept cent mille hommes, s'ébranle vers Moscou. Parmi elle, Henri Beyle, le futur Stendhal. Alphonse, de retour d'un voyage en Italie depuis avril, tout ébloui encore de la lumière de Naples et du regard d'Antoniella, la beauté embrasée qu'il a aimée là-bas à la folie, rêve d'épopées de légende qu'il commence à versifier, tout en séduisant la fort jolie Nina Dezoteux, épouse du comte de Pierreclau, le propriétaire du château de Comartin. Un fils naîtra de cette union…

Alphonse a mal au foie

1814 : l'Usurpateur fatigué se repose à l'île d'Elbe. On rappelle les rois en France. Les Lamartine sont ravis. Alphonse devient garde du corps du podagre (vous n'avez qu'à chercher dans le dictionnaire !) Louis XVIII - il souffre de goutte aux pieds. Mars 1815 : l'Usurpateur, son grand chapeau et ses grandes bottes sont de retour. Tout le monde déguerpit. Louis XVIII en Belgique. Alphonse en Suisse. Juin 1815 : Waterloo. C'en est fini de Napoléon. On trottine de nouveau vers Paris où le royalisme ambiant comble Pierre de Lamartine, le père d'Alphonse qui avait défendu les Tuileries et le roi Louis XVI le 10 août 1792. Octobre 1816 : Alphonse a mal au foie. Il part faire une cure au bord du lac du Bourget à Aix-en-Savoie pour les plumes littéraires, Aix-les-Bains pour l'administration. Il y rencontre Julie Charles, née Bouchaud des Herettes, la femme du physicien qui avait réalisé en 1783 la première ascension en ballon. Julie tente d'échapper à une tuberculose galopante.

Les sources du Lac

Alphonse et Julie se promènent longuement, de l'aube au soir, et même la nuit, sur les rives du lac du Bourget. Les voyez-vous qui disparaissent au loin, là-bas ? Ils s'attardent, ne reviennent pas. Ah, si, les voilà. Ce qu'ils ont dit, ce qu'ils ont fait, on ne le sait pas. Mais on ne va pas tarder à le lire. En effet, Julie et Alphonse, se quittant à la fin d'octobre, se sont juré de se retrouver à Paris, ce qui se produit en janvier 1817. Alphonse ne rejoint la Bourgogne qu'en mai. Les deux amants se donnent rendez-vous à Aix-les-Bains en août. En août, Alphonse est là, sur les bords du lac, assis sur une pierre… Julie ne viendra pas. Elle meurt en décembre, embrassant un crucifix d'argent qu'elle fait porter à Alphonse qui, en

1869, mourant, le fixera jusqu'à son dernier souffle.

Thomas et son temps

Alors, que se sont dit Julie et Alphonse lorsqu'ils ont disparu tout à l'heure sur les rives du lac du Bourget, et qu'ont-ils fait? C'est tout simple : ils ont loué le service de rameurs qui les ont emmenés voguer sur le doux silence de l'eau, ce qui enflamme l'âme, mis à part, bien sûr, le clap clap des rames. Alphonse se rappelle les détails de cette promenade dès août 1817, Julie n'étant pas de retour. Sûr qu'elle ne pourra revenir, il compose les premiers vers de son élégie fameuse, sa plainte amoureuse : *Le Lac*. Se rappelle-t-il à cette occasion avoir lu quelque jour à Milly l'*Ode sur le temps*, qu'Antoine-Léonard Thomas écrivit en 1760, et dont voici un extrait?



Ô Temps, suspends ton vol, respecte ma jeunesse;
Que ma mère, longtemps témoin de ma tendresse,
Reçoive mes tributs de respect et d'amour;
Et vous, Gloire, Vertu, déesses immortelles,
Que vos brillantes ailes
Sur mes cheveux blanchis se reposent un jour.

Antoine-Léonard Thomas - *Ode sur le temps*, 1760

Simples, simplistes, simplets…

Ce ne serait pas impossible… Tous les romantiques ont fait la même chose, pillant ou grapillant ici ou là, consciemment ou non, leurs aînés du XVIIIe siècle qu'ils passent pourtant au feu de leurs critiques. Cette élégie, *Le Lac*, va être publiée dans un mince recueil de 24 poèmes qui paraît en 1820 et devient en quelques semaines, un best-seller : *Méditations poétiques*. Lamartine y promène son « je » mélancolique et inquiet à travers les vallons, les fleurs, les zéphyrs et l'automne, les sentiers et les bois, images et sensations fixées d'idéale façon en des vers simples - simplistes et simplets entend-on dès cette époque aussi, jusqu'à aujourd'hui – à la portée de n'importe quelle sensibilité.

La blanche colombe

Même si Lamartine, depuis 1820, est criblé des coups faciles que lui décochent ses détracteurs, l'accusant de sensiblerie, d'être, selon Flaubert « sans (…lisez sa correspondance, vous saurez…) », selon Gracq « trop mou », selon Green « ampoulé, d'une platitude honteuse », selon Rimbaud « quelquefois voyant, mais étranglé par la forme vieille », son *Lac* demeure et franchit tous les âges. Certains, peut-être vous, l'emportent partout et par cœur en cas d'urgence; ils en échangent les meilleurs vers avec d'autres collectionneurs, à part et en secret, sinon c'est très mal vu, on ne vous parle plus, vous êtes

un ringard, un pleurnichard… La bave du crapaud n’atteignant pas la blanche colombe, étendez vos ailes et laissez-vous porter au plus haut, de vous-même, au plus doux de la rêverie qu’en ces vers, voici :

Le Lac

Remarquez les quatrains au début composés de trois alexandrins successifs et d’un hexamètre à rimes croisées ; ensuite, lorsque Julie – qui se nomme Elvire dans les méditations – prend la parole, le deuxième alexandrin devient un hexamètre :



Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l’océan des âges
Jeter l’ancre un seul jour?

Ô lac ! l’année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu’elle devait revoir,
Regarde! je viens seul m’asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s’asseoir!

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés,
Ainsi le vent jetait l’écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t’en souvient-il ? nous voguions en silence;
On n’entendait au loin, sur l’onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos;
Le flot fut attentif, et la voix qui m’est chère
Laissa tomber ces mots :

« Ô temps! suspends ton vol, et vous, heures propices!
Suspendez votre cours :
Laissez-nous savourer les rapides délices

Des plus beaux de nos jours!

«Assez de malheureux ici-bas vous implorent,
Coulez, coulez pour eux;
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent;
Oubliez les heureux.

« Mais je demande en vain quelques moments encore,
Le temps m'échappe et fuit;
Je dis à cette nuit : Sois plus lente; et l'aurore
Va dissiper la nuit.

«Aimons donc, aimons donc! de l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons!
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive;
Il coule, et nous passons ! »

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours de malheur?

Eh quoi! n'en pourrons-nous fixer au moins la trace?
Quoi! passés pour jamais ! quoi ! tout entiers perdus !
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
Ne nous les rendra plus!

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez?
Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez?

Ô lac ! rochers muets! grottes! forêt obscure!
Vous, que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir!

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,

Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux.

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés.

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise: Ils ont aimé!

Alphonse de Lamartine - *Méditations poétiques*, 1820

Césarine, Suzanne, Byron…

Après avoir quitté lac et rameurs, Lamartine se console avec une torride Italienne : Léna de Larche. Peu après, il rencontre Miss Marianne-Élisa Birch qu'il épouse le 6 juin 1820 à Chambéry. En 1821, un garçon naît au foyer - le petit Alphonse - qui meurt un an plus tard. Une fille, Julia, le remplace. En 1823, il publie *Nouvelles Méditations poétiques*. Sa renommée s'étend à l'étranger. Mais le succès est assombri par la perte de ses deux sœurs en 1824, Césarine et Suzanne. La même année, le poète anglais Lord Byron (1788 - 1824), impétueux, passionné, idéaliste, exalté, mélancolique et rêveur, bref, romantique en diable, meurt sur la terre du pays qu'il voulait libérer du joug turc : la Grèce. En France, cette mort « engagée » fascine la génération naissante des romantiques qui, depuis l'Empire, tourne en rond dans une morne réalité.

Sous le ciel de Toscane

Pendant dix ans, de 1820 à 1830, Lamartine mène une carrière de diplomate qui le conduit à Naples, en Angleterre, à Florence. Il prend régulièrement des congés qu'il passe dans le château de Saint-Point, en Bourgogne, près de Mâcon - son père lui en a fait cadeau. Il continue d'écrire toutes sortes de méditations diverses, en prose et en vers. De précieuses années de bonheur s'écoulent sous le ciel de Toscane. Lors de son séjour à Paris en 1829, Lamartine rencontre Hugo, Sainte-Beuve. Avec l'appui de Chateaubriand, il est élu à l'Académie française.



Les romantiques en cénacles

Le romantisme naissant se structure et s'épanouit à travers des « cénacles », réunions de poètes partageant les mêmes idées sur la poésie nouvelle à construire. Le premier naît près de l'Île Saint-Louis, à Paris, rue de Sully, à la bibliothèque de l'Arsenal. Ce bâtiment faisait partie, depuis Henri II, de l'Arsenal du Roi, on y entreposait des armes et de la poudre à canon. En 1757, le bailli de l'ar tillerie y crée une bibliothèque riche de milliers de volumes. Parmi ses conservateurs, on trouve, en 1824, Charles Nodier (1780 - 1844) , auteur de nombreux romans et nouvelles fantastiques - *Smarra*, *Trilby*, *La Fée aux miettes*… Il rassemble autour de lui - et de sa fille Marie - les romantiques, créant le premier cénacle romantique qui accueille Lamartine, Vigny, Hugo, Musset, Félix Arvers.
En 1827, Hugo affirme que la poésie doit prendre sa place dans la politique. Il rompt alors avec Nodier et crée son propre cénacle, chez lui, rue Notre-Dame-des-Champs. Un troisième cénacle apparaît en 1830, autour de Pétrus Borel et du sculpteur Jehan Duseigneur. On y rencontre Théophile Gautier qui le décrira dans son roman *Les Jeunes-France* (1833). Ce cénacle s'installe en 1835, impasse du Doyenné où vit Gérard de Nerval. Il rassemble la bohème galante, ou bohème dorée, fortement influencée par le roman noir anglais. L'impasse du Doyenné devient un lieu de fêtes et d'excentricités en tout genre : on y boit dans des crânes pendant qu'on danse et banquette…

Voici le banc rustique…

Le tonnerre des Trois Glorieuses, fin juillet 1830, qui chasse Charles X le Bourbon et intronise Louis-Philippe d'Orléans, pousse Lamartine vers la députation, par fidélité aux Bourbons. Il lui manque dix-sept voix pour être élu. Il publie alors un nouveau recueil de poèmes : *Harmonies poétiques et religieuses*, où figure son célèbre chant d'amour pour la propriété familiale : *Milly, ou la terre natale* :



Voilà le banc rustique où s'asseyait mon père,
La salle où résonnait sa voix mâle et sévère,
Quand les pasteurs assis sur leurs socs renversés
Lui contaient les sillons par chaque heure tracés,
Ou qu'encor palpitant des scènes de sa gloire,
De l'échafaud des rois il nous disait l'histoire,
Et, plein du grand combat qu'il avait combattu,
En racontant sa vie enseignait la vertu! […]

Puis il réalise un vieux rêve : un voyage en Orient, jusqu'en Terre sainte. Juillet 1832 : il embarque à Marseille où la population lui fait un triomphe.

La mort de Julia

Sur *L'Alceste*, un brick, long deux mâts qu'il a affrété pour son voyage, il emmène sa femme, des amis qui l'admirent, et Julia, sa fille, malade de tuberculose. Elle ne reverra jamais la France : elle meurt à Beyrouth, cinq mois plus tard, le 7 décembre 1832. Lamartine vit un désespoir profond, dont il ne se remettra jamais vraiment. Il écrit sur ce deuil des poèmes bouleversants : *Gethsémani ou la mort de Julia*. Il rentre seul en France. Pendant son absence, il a été élu député de Bergues, dans le Nord. Il va désormais prendre part à la vie politique, sans cesser d'écrire.

Ta lyre est cassée, Lamartine !...

Passé peu à peu du royalisme au républicanisme, il est aux premières loges de la Révolution, de février à juin 1848, et devient l'un des fondateurs de la deuxième République. C'est un remarquable orateur qui espère rassembler sous son nom tous les partis politiques. Sous les acclamations du peuple, il préfère le drapeau tricolore au drapeau rouge. Le même peuple le conspue sans ménagements trois mois plus tard au Palais-Bourbon, lui lançant : «Assez de guitare! Ta lyre est cassée, Lamartine !... » Les vingt années qui suivent sont pour le poète des années de gêne financière. Il spécule sur les terres, en poète… Il perd beaucoup d'argent, s'obstine, en perd davantage.

Ruiné et pensionné

En 1849, il publie *Les Confidences* – en 1852, il en détache l'épisode qui raconte son aventure avec sa belle Napolitaine Antoniella, qu'il rebaptise Graziella ; ce roman, entre la fiction et l'autobiographie, remporte un grand succès. Il écrit *L'Histoire de la Restauration*, *des Constituants*, *de la Turquie*, *de la Russie*… Tout cela est insuffisant pour combler le gouffre financier qu'il a creusé. Il vend la propriété de Milly en 1858. Sa femme - son soutien moral, son seul appui – meurt en 1863. Le gouvernement lui accorde en 1867, une pension nationale de deux mille cinq cents francs or – ce qui est aujourd'hui une somme considérable – et un chalet à Passy. Peu de temps après, il est victime d'une attaque d'apoplexie, perd la parole et la raison! À ses côtés, veille sa nièce Valentine qu'il a peut-être épousée en secret. Une seconde attaque emporte le poète, le 27 juin 1869. Il meurt oublié, le regard fixé sur le crucifix de Julie.

Lamartine en vers et prose

> - Objets inanimés, avez-vous donc une âme / Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer? (*Milly, ou la terre natale*, dans *Harmonies poétiques et religieuses*)
> - Salut, bois couronnés d'un reste de verdure / Feuillages jaunissants sur les gazons épars / Salut, derniers beaux jours! (*Méditations poétiques*)
> - Borné dans sa nature, infini dans ses vœux / L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux. (*Méditations poétiques*)
> - On admire le monde à travers ce qu'on aime. (*Jocelyn*)

- Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé. (*L'Isolement*, *Méditations poétiques*)
- Je suis de la couleur de ceux qu'on persécute. (*Toussaint Louverture*)
- La France est une nation qui s'ennuie. (*Discours du 10 janvier 1839*)
- J'aimais, je fus aimé : c'est assez pour ma tombe; / Qu'on y grave ces mots, et qu'une larme y tombe ! (*Le Dernier Chant du pèlerinage d'Harold*, reprise du héros de Byron en 1825)
- Quel crime avons-nous fait pour mériter de naître? (*Méditations poétiques*)

Ce qu'ils ont dit de lui



- Lamartine, c'est le plus grand des Racine, sans excepter Racine - Victor Hugo (1802 - 1885)
- Lamartine rêve cinq minutes, et il écrit une heure. L'art, c'est le contraire - Jules Renard (1864 - 1910)

Lamartine en œuvres

- 1820 – *Méditations poétiques*
- 1823 – *Nouvelles Méditations poétiques*
- 1830 – *Harmonies poétiques et religieuses*
- 1835 – *Le Voyage en Orient* - où figure *Gethsémani ou la mort de Julia*
- 1836 – *Jocelyn*. Un long poème de neuf mille vers répartis en neuf époques, qui raconte le renoncement d'un jeune prêtre pour Laurence, la jeune fille qu'il aime. Cette œuvre est jugée pleurnicharde par de nombreux lecteurs, son héros fondant en larmes presque vingt fois…
- 1838 – *La Chute d'un ange*. Douze mille vers, en quinze visions, où un ange gardien devenu homme vit mille épisodes malheureux portés par des vers qui le sont tout autant.
- 1839 – *Recueillements poétiques*
- 1847 – *L'Histoire des Girondins*

La gloire en un sonnet

Deux romantiques du XIXe siècle ont acquis leur gloire grâce à un sonnet. Le premier des deux sonnets que vous allez lire est d'un amoureux transi qui eût été avec Pétrarque en excellente compagnie. Le second est un modèle d'économie.

Le secret de Félix Arvers

Sortant tout à l'heure du cénacle de Charles Nodier, à la bibliothèque de l'Arsenal, vous

vous êtes demandé qui pouvait bien être ce Félix Arvers, remarqué à côté de Musset dont il est presque le sosie. Vous auriez pu aussi vous demander qui il regardait… Ainsi, vous eussiez remarqué son trouble lorsque Marie, la fille de Nodier a fait une apparition dans la salle de l'Arsenal – même vous, vous ne l'aviez pas vue! Arvers en est amoureux fou, mais, trop timide, il n'ose rien dire à sa belle. Marie épousera Jules Mennessier, secrétaire au ministère de la Justice. Arvers, tout déconfit, confie à la poésie sa déconvenue, un poème dont vous connaissez sûrement les premiers vers, et que voici en entier. C'est à cette seule création qu'Arvers (1806 - 1850) doit sa célébrité, alors qu'il est aussi l'auteur de nombreuses pièces de théâtre! La légende raconte qu'à l'agonie, il corrigea en correct « corridor », le « collidor » que venait de déformer une infirmière illettrée. Puis il mourut.

Un secret



Mon âme a son secret, ma vie a son mystère :
Un amour éternel en un moment conçu.
Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire,
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

Hélas ! j'aurai passé près d'elle inaperçu,
Toujours à ses côtés, et pourtant solitaire,
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre,
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.

Pour elle, quoique Dieu l'ait faite douce et tendre,
Elle ira son chemin, distraite, et sans entendre
Ce murmure d'amour élevé sur ses pas;

À l'austère devoir pieusement fidèle,
Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle :
«Quelle est donc cette femme ? » et ne comprendra pas.

Félix Arvers - *Mes Heures perdues*, 1833

Jules de Rességuier, l'économe…

Soldat de la campagne d'Espagne, sabreur en Pologne, aristocrate grand cru, revenu en ses

foyers à trente ans à peine, en 1811, fatigué de guerroyer, poète ami de Victor Hugo avec lequel il fonde en 1823 *La Muse française*, auteur d'odes au lyrisme tendu, aux vers déclamatifs, exclamatifs, qui se juchent sur quelque mythe pratique pour apercevoir de la Grèce les grâces et les imiter, bref, un poète à peine entré dans le XIXe siècle, à peine sorti du précédent, nous laisse ce sonnet étonnant, parfait dans la disposition et la qualité de ses rimes, mais irrégulier pour la longueur des vers. Et pour cause : ils ne possèdent qu'une seule syllabe chacun! Voilà pour vous l'occasion d'apprendre un texte par cœur sans grand effort afin de le réciter en société, ce qui est toujours, ou presque, bien accueilli. Offrant ainsi une rareté poétique, vous serez, en principe, applaudi. Il vous suffit d'essayer… Voici ce sonnet :

La Jeune Fille



Fort
Belle
Elle
Dort;

Sort
Frêle,
Quelle
Mort!

Rose
Close
La

Brise
L'a
Prise.

Jules de Rességuier - *Sonnet*

Vigny et son loup

« Seul le silence est grand, tout le reste est faiblesse », cet alexandrin sous la plume rigoureuse et ferme d'Alfred de Vigny vous invite à vous isoler de sorte que sans le moindre bruit, vous puissiez faire sa connaissance… Bien sûr, cet extrait de *La Mort du loup*, que vous apprîtes peut-être dans votre jeune âge, signifie tout autre chose, mais il ne messied pas d'esquisser un sourire avant d'entrer chez les Vigny. Chez les Vigny, on ne rit pas ! On conserve comme des biens précieux la rigidité, l'austérité de l'Ancien Régime. On accepte avec stoïcisme tous les coups du sort. Ainsi se préparent le singulier destin et la poésie d'Alfred…

Bienvenue à l'Élysée !

Paris, pluviose, an VII, février 1799. Bienvenue au palais de l'Élysée. Beau domaine, n'est-ce pas? Il a été réquisitionné voilà quelques années. L'an dernier, en mars 1798, Benoît Howyn, un aventurier belge, l'a acheté et transformé en lieu de plaisirs : on y trouve des restaurants, des salons de jeux; des bals y sont donnés tous les soirs sous des feux d'artifice géants, de grandes fêtes champêtres y ont lieu tous les dix jours. Tout cela pour quinze sous l'entrée! Le bâtiment tout entier a été divisé en chambres privées, où viennent se retrouver discrètement les amants clandestins, et en quinze appartements loués à des particuliers.

Le bonjour d'Alfred

Ah, c'est l'un de ces particuliers que vous venez visiter? Vigny, dites-vous? Vigny ? Ne serait-ce pas Léon-Pierre de Vigny, l'ancien combattant de la guerre de Sept Ans contre les Anglais, les Autrichiens, les Prussiens dans les années 1760, n'y aurait-il pas reçu des blessures dont il souffre encore, ce qui lui donne un air si triste? Est-ce bien lui qui a épousé à 53 ans, en 1790, Marie-Jeanne de Baraudin, de vingt-deux ans plus jeune que lui? Trois enfants sont nés de leur union, me semble-t-il, et tous les trois morts en bas âge. Le quatrième que vous apercevez là-bas, rentre avec ses parents dans leur appartement. Tous trois se frayent un passage parmi les fêtards et badauds du grand parc de l'Élysée. Tiens, le jeune garçon vous connaît-il, est-ce à vous qu'il fait un signe? Vous auriez le bonjour d'Alfred, d'Alfred de Vigny ? Non… Vous voyez bien qu'il n'a que deux ans.

Privé de guerre !

Alfred, né à Loches en 1797, grandit dans le respect du passé : son père lui fait embrasser chaque soir la croix de Saint-Louis! C'est sa mère Marie-Jeanne qui assure d'abord son éducation, lui enseigne les mathématiques, la peinture, la gymnastique, mais le tient à distance de la littérature et surtout de la poésie, disciplines peu favorables à la construction de caractères bien trempés! Le petit Alfred est très doué : à douze ans, il a lu les poètes grecs, les grands auteurs classiques, à quatorze ans, il a traduit en anglais des chants entiers de l'*Iliade* et l'*Odyssée* ! Il suit les cours du lycée Bonaparte - aujourd'hui lycée Condorcet. Il comprend tout, réussit tout, remporte tous les prix! Ses professeurs sont très contents de lui. Ses camarades le lui font payer cher : il est moqué, ridiculisé parce que son allure manque de virilité.
Quel paradoxe pour cet adolescent qui ne rêve que d'aventure militaire - pour égaler papa!

Les Mousquetaires rouges

Dans les plaines d'Europe, Napoléon couvre de gloire ses soldats : Alfred lit assidûment le bulletin de la Grande Armée jusqu'à l'apothéose sacrificielle de Waterloo, le 18 juin 1815… C'est fini! Plus de guerres! Le jeune Alfred, qui s'est engagé en 1814 dans les Mousquetaires rouges, à dix-sept ans, sur le conseil appuyé de sa mère, n'a eu pour mission que l'accompagnement du roi Louis XVIII dans sa fuite en Belgique, en mars 1815, pendant que l'Aigle, de retour de l'île d'Elbe, volait de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame…

La plume contre le sabre

Après la mort de son père, le 25 janvier 1816, Alfred devient sous-lieutenant dans le 5e régiment d'infanterie de la garde royale, il attend la guerre qui ne vient pas, tout en connaissant la vie de garnison qui l'emmène de Paris à Rouen, en passant par Orléans et Strasbourg. Il troque le sabre contre la plume, écrit des poèmes que Victor Hugo accepte de publier dans la revue qu'il vient de fonder : *Le Conservateur littéraire*. Hugo le demande pour témoin à son mariage, en 1822. Vigny fréquente les salons littéraires à la mode, en compagnie d'Alexandre Dumas, de Lamartine, et d'une certaine Delphine Gay, joyeuse et fort belle, qui ne plaît pas du tout à Madame de Vigny mère. Delphine écrira des *Essais poétiques*, des drames et des proses, elle épousera Émile de Girardin, l'empereur de la presse au XIXe siècle.

Le capitaine Vigny en campagne…

Avril 1823. Enfin, une guerre! Le capitaine Alfred de Vigny est ravi. Chateaubriand - oui, François-René (1768 - 1848), l'écrivain romantique à la mèche rêveuse, ministre des Affaires étrangères de Louis XVIII - vient de décider le gouvernement à envoyer en Espagne une expédition contre les républicains! Hélas, le 55e de ligne d'Alfred s'arrête à Oloron où il reste cantonné, puis à Pau, jusqu'en 1825. Les lauriers du fort Trocadéro perdu par les républicains espagnols, près de Cadix, ont été moissonnés depuis le 31 août 1823, par d'autres!

Miss acariâtre…

Madame de Vigny se fait du souci : il serait temps qu'à vingt-huit ans, Alfred se marie. Elle lui a trouvé un bon parti : miss Lydia Bunburry, une riche héritière anglaise en villégiature dans les Pyrénées. Vigny l'épouse à Pau en février 1825. Triste union! Vigny le stoïque en accepte toutes les conséquences : miss Lydia est acariâtre, refuse d'apprendre la langue française, se moque des amitiés littéraires de son mari, de ses écrits. Elle devient obèse, souffre d'une étrange maladie nerveuse, demeure presque constamment alitée. Le poète la supportera sans rien dire, jusqu'à ce qu'elle meure… trente-sept ans plus tard! En 1826, il publie *Poèmes antiques et modernes*. On y découvre *Le Cor*, évocation mélancolique et sacralisée de la mort de Roland à Roncevaux, à travers des quatrains d'alexandrins à rimes plates, dont voici le début :

Le Cor



J’aime le son du Cor, le soir, au fond des bois,
Soit qu’il chante les pleurs de la biche aux abois,
Ou l’adieu du chasseur que l’écho faible accueille,
Et que le vent du nord porte de feuille en feuille.

Que de fois, seul, dans l’ombre à minuit demeuré,
J’ai souri de l’entendre, et plus souvent pleuré!
Car je croyais ouïr de ces bruits prophétiques
Qui précédaient la mort des Paladins antiques.

Ô montagnes d’azur! ô pays adoré!
Rocs de la Frazona, cirque du Marboré,
Cascades qui tombez des neiges entraînées,
Sources, gaves, ruisseaux, torrents des Pyrénées ;

Monts gelés et fleuris, trône des deux saisons,
Dont le front est de glace et le pied de gazons!
C’est là qu’il faut s’asseoir, c’est là qu’il faut entendre
Les airs lointains d’un Cor mélancolique et tendre.

Souvent un voyageur, lorsque l’air est sans bruit,
De cette voix d’airain fait retentir la nuit;
À ses chants cadencés autour de lui se mêle
L’harmonieux grelot du jeune agneau qui bêle.

Une biche attentive, au lieu de se cacher,
Se suspend immobile au sommet du rocher,
Et la cascade unit, dans une chute immense,
Son éternelle plainte au chant de la romance.

Âmes des Chevaliers, revenez-vous encor ?
Est-ce vous qui parlez avec la voix du Cor ?
Roncevaux ! Roncevaux ! Dans ta sombre vallée
L’ombre du grand Roland n’est donc pas consolée! […]

Vigny rencontre Scott

« L'existence du soldat est, après la peine de mort, la trace la plus douloureuse de barbarie qui subsiste parmi les hommes » écrira Alfred dans son recueil de nouvelles paru en 1835 : *Servitude et grandeur militaires*. Voilà pourquoi, sans doute, il démissionnera de l'armée en 1827. L'année précédente, il connaît la gloire littéraire avec *Les Poèmes antiques et modernes* – où se trouvent les célèbres pièces intitulées *Moïse, Le Cor*. En septembre, son premier roman, *Cinq-Mars*, l'histoire d'une conspiration contre Louis XIII, est publié. Ce roman est considéré comme le premier vrai roman historique – même si Vigny prend beaucoup de libertés avec l'exactitude des faits rapportés. Il rencontre à Paris son émule anglais, Walter Scott, qui le félicite de son entreprise.

Vigny en pensées

> ✍ Un livre est une bouteille jetée en pleine mer, sur laquelle il faut coller cette étiquette : attrape qui peut. (*Journal d'un poète*)
> ✍ L'homme a toujours besoin de caresses et d'amour / Il rêvera partout à la chaleur du sein. (*Les Destinées*)
> ✍ La poésie est une maladie du cerveau. (*Stello*)
> ✍ C'est pour s'entendre dire qu'on est parfait qu'on veut être aimé. (*Cinq-Mars*)
> ✍ L'espérance est la plus grande de nos folies. (*Journal d'un poète*)
> ✍ Tout homme qui a été professeur garde en lui quelque chose de l'écolier. (*Mémoires*)

La passion Dorval

Le roi Charles X est renversé en 1830. Louis-Philippe d'Orléans le remplace. Vigny abandonne pour un temps les traductions de Shakespeare qui ont permis, en France, une meilleure connaissance des œuvres du maître anglais. Son vieux désir de guerre revient : il commande un détachement de la Garde nationale qui s'illustre dans la répression du mouvement populaire de la fin de 1830! C'est la rupture avec Hugo, grand défenseur du peuple. Un an plus tard, il devient l'amant de l'une des interprètes de son drame *Kitty Bell* : Marie Dorval. Leur liaison – qu'ils veulent secrète – fait tant de tapage qu'on en parle encore! Marie est jalouse, superficielle, capricieuse, et surtout infidèle! Leur rupture aussi fait du bruit : elle intervient après huit années de liaison, au terme d'une ultime scène où Marie ridiculise Alfred en public. Rideau!

Les malheurs d'Alfred

Comme un loup blessé, Vigny se retire dans son domaine de Maine-Giraud, en Charente. Il s'y occupe de ses terres, y construit une distillerie de cognac qui lui procure de bons revenus. C'est là qu'il écrit *La Mort du loup, La Maison du berger*, *Le Mont des oliviers*… Un petit rêve demeure malgré tout au fond du sombre amant meurtri, du soldat sans guerre, du

mari sans amour : l'Académie française! Il s'y présente quatre fois. Quatre fois, les académiciens se font un devoir d'élire quelqu'un d'autre. Vigny ne plaît pas, il est jugé hautain, trop Ancien Régime, méprisant. Le 8 mai 1845, enfin, il obtient un nombre suffisant de voix pour siéger sous la Coupole. Mais ses malheurs ne sont pas terminés : son discours de réception semble prendre l'assistance de si haut que la réponse du comte de Môlé assaisonnée de remarques perfides fait rire l'assistance qui se moque du pauvre Alfred !

Dix personnes aux obsèques

En 1848, la Révolution ne lui apporte que des déconvenues : il pensait être élu député en Charente, c'est un échec. Le Second Empire l'enthousiasme, il n'en récolte pourtant aucun bénéfice. Malgré tous ses déboires, soucieux de l'évolution de la littérature, il encourage la jeune génération, recevant Charles Baudelaire ou Barbey d'Aurevilly. Il n'oublie pas les femmes. Louise Colet devient sa maîtresse de 1854 à 1857. Il lui envoie des lettres si brûlantes de passion que leur ponctuation n'est point d'encre, ni de larmes, mais porte la marque d'une tout autre (h)ardeur (eh si… !). Élisa Le Breton, une admiratrice de dix-neuf ans, prend la suite de Louise puis vient Alexandrine Augusta Foustey Bouvard, fille d'un baron belge, la vingtaine si tentante qu'Alfred, à soixante-cinq ans, lui fait un enfant, Auguste-Antoine (1863 - 1940). Le 17 septembre 1863, Alfred de Vigny, oublié, meurt d'un cancer de l'estomac. Une dizaine de personnes assistent à ses obsèques.

« Le silence éternel de la Divinité »

En 1862, proche de la mort, il écrit *Le Mont des oliviers* où il montre le Christ implorant son père qui demeure sourd, comme absent, entouré d'un doute immense sous la plume du poète, doute que prolongera Nerval dans *Le Christ aux oliviers* (Odelettes).



Il s'arrête en un lieu nommé Gethsémani :
Il se courbe, à genoux, le front contre la terre,
Puis regarde le ciel en appelant : Mon Père!
Mais le ciel reste noir, et Dieu ne répond pas.

Vigny en œuvres

- 1822 - *Poèmes*
- 1824 - *Eloa, ou la sœur des anges*
- 1826 – *Poèmes antiques et modernes*, d'une inspiration à la fois classique par sa forme, romantique par ses élans, avec pour toile de fond les thèmes de Byron, et l'usage de symboles.
- 1826 – *Cinq-Mars* - roman
- 1832 – *Stello* – roman où se trouvent mis en scène les destins tragiques de trois poètes.

- 1835 – *Chatterton* – drame : Chatterton, héros romantique, se suicide à dix-huit ans, sachant qu'il ne pourra vivre pour la poésie.
- 1835 – *Servitude et grandeur militaire* – nouvelles.
- 1864 – *Les Destinées* – recueil posthume, poésies philosophiques où Vigny fait preuve d'un profond pessimisme, jugeant que la seule attitude face au destin demeure la résignation dans la dignité. On y trouve *La Maison du berger*, long poème d'amour de 336 vers, dont le dernier où trois « t » semblent frapper rudement sur l'amour : « Ton amour taciturne et toujours menacé ».

Le loup est mort ce soir…

Voici le chef-d'œuvre d'Alfred de Vigny, publié en 1843, où se trouvent rassemblés son art d'écrire, sa philosophie, sa sensibilité, son identité romantique, celle du poète rejeté, traqué, incompris, mais noble et digne face à son destin, figé dans une distance souveraine, une attitude, et une altitude qui rendent insignifiantes les misérables petitesses de ceux qui n'admettent pas la nature de sa liberté, tout cela en alexandrins à rimes plates.

La Mort du loup



I
Les nuages couraient sur la lune enflammée
Comme sur l'incendie on voit fuir la fumée,
Et les bois étaient noirs jusques à l'horizon.
Nous marchions sans parler, dans l'humide gazon,
Dans la bruyère épaisse et dans les hautes brandes,
Lorsque, sous des sapins pareils à ceux des Landes,
Nous avons aperçu les grands ongles marqués
Par les loups voyageurs que nous avions traqués.
Nous avons écouté, retenant notre haleine
Et le pas suspendu. – Ni le bois, ni la plaine
Ne poussaient un soupir dans les airs; seulement
La girouette en deuil criait au firmament;
Car le vent élevé bien au-dessus des terres,
N'effleurait de ses pieds que les tours solitaires,
Et les chênes d'en bas, contre les rocs penchés,
Sur leurs coudes semblaient endormis et couchés.
– Rien ne bruissait donc, lorsque, baissant la tête,
Le plus vieux des chasseurs qui s'étaient mis en quête
A regardé le sable en s'y couchant; Bientôt,
Lui que jamais ici on ne vit en défaut,
A déclaré tout bas que ces marques récentes
Annonçaient la démarche et les griffes puissantes

De deux grands loups-cerviers et de deux louveteaux.
Nous avons tous alors préparé nos couteaux,
Et, cachant nos fusils et leurs lueurs trop blanches,
Nous allions, pas à pas, en écartant les branches.
Trois s'arrêtent, et moi, cherchant ce qu'ils voyaient,
J'aperçois tout à coup deux yeux qui flamboyaient,
Et je vois au delà quatre formes légères
Qui dansaient sous la lune au milieu des bruyères,
Comme font chaque jour, à grand bruit, sous nos yeux,
Quand le maître revient, les lévriers joyeux.
Leur forme était semblable et semblable la danse;
Mais les enfants du loup se jouaient en silence,
Sachant bien qu'à deux pas, ne dormant qu'à demi,
Se couche dans ses murs l'homme, leur ennemi.
Le père était debout, et plus loin, contre un arbre,
Sa Louve reposait comme celle de marbre
Qu'adoraient les Romains, et dont les flancs velus
Couvaient les demi-dieux Rémus et Romulus.
Le Loup vient et s'assied, les deux jambes dressées
Par leurs ongles crochus dans le sable enfoncées.
Il s'est jugé perdu, puisqu'il était surpris,
Sa retraite coupée et tous ses chemins pris;
Alors il a saisi, dans sa gueule brûlante,
Du chien le plus hardi la gorge pantelante
Et n'a pas desserré ses mâchoires de fer,
Malgré nos coups de feu qui traversaient sa chair
Et nos couteaux aigus qui, comme des tenailles,
Se croisaient en plongeant dans ses larges entrailles,
Jusqu'au dernier moment où le chien étranglé,
Mort longtemps avant lui, sous ses pieds a roulé.
Le Loup le quitte alors et puis il nous regarde.
Les couteaux lui restaient au flanc jusqu'à la garde,
Le clouaient au gazon tout baigné dans son sang;
Nos fusils l'entouraient en sinistre croissant.
Il nous regarde encore, ensuite il se recouche,
Tout en léchant le sang répandu sur sa bouche,
Et, sans daigner savoir comment il a péri,
Refermant ses grands yeux, meurt sans jeter un cri.

II

J'ai reposé mon front sur mon fusil sans poudre,
Me prenant à penser, et n'ai pu me résoudre
À poursuivre sa Louve et ses fils qui, tous trois,
Avaient voulu l'attendre, et, comme je le crois,
Sans ses deux louveteaux la belle et sombre veuve
Ne l'eût pas laissé seul subir la grande épreuve;

Mais son devoir était de les sauver, afin
De pouvoir leur apprendre à bien souffrir la faim,
À ne jamais entrer dans le pacte des villes
Que l'homme a fait avec les animaux serviles
Qui chassent devant lui, pour avoir le coucher,
Les premiers possesseurs du bois et du rocher.

Hélas ! ai-je pensé, malgré ce grand nom d'Hommes,
Que j'ai honte de nous, débiles que nous sommes!
Comment on doit quitter la vie et tous ses maux,
C'est vous qui le savez, sublimes animaux!
À voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse
Seul le silence est grand; tout le reste est faiblesse.
- Ah ! je t'ai bien compris, sauvage voyageur,
Et ton dernier regard m'est allé jusqu'au cœur !
Il disait : «Si tu peux, fais que ton âme arrive,
À force de rester studieuse et pensive,
Jusqu'à ce haut degré de stoïque fierté
Où, naissant dans les bois, j'ai tout d'abord monté.
Gémir, pleurer, prier est également lâche.
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
Dans la voie où le Sort a voulu t'appeler,
Puis après, comme moi, souffre et meurs sans parler.»

Alfred de Vigny - *Les destinées*, 1864

Ce qu'ils ont dit de lui



- L'une des rares honnêtes plumes de l'époque - Gustave Flaubert (1821 – 1880)
- Il faut, pour aimer Vigny, songer qu'il fait pressentir Baudelaire, et que sa noblesse d'âme et d'attitude ne fut pas aussi stupidement affectée que ses historiens veulent bien le dire - Robert Desnos (1900 – 1945)

Musset et sa Muse

Il était grand, il était beau, il sentait bon le génie des mots, il a livré toutes les guerres contre celui qui l'assaillait jour et nuit : lui! Musset ! Malheureux mariage d'un romantique et des abysses du tourment, aux splendides enfants : ses poèmes, feux follets, agités, turbulents,

désinvoltes, des « Nuits » d'adolescent, diamantines, enflammées, scintillantes, inutiles comme les étoiles, des « Nuits » qui ont tant énervé Rimbaud par certains côtés si rustaud…

Beau, spirituel, mélancolique…

Vous rappelez-vous Cassandre Salviati (ou Vous souvenez-vous de… mais surtout pas : Vous rappelez-vous de… le verbe se rappeler étant transitif direct, c'est-à-dire qu'il doit être suivi d'un complément d'objet direct, lequel se passe de la préposition « de ») ? Donc, vous souvenez-vous de Cassandre Salviati ? Mais si, voyons, cherchez bien… Voilà, vous avez trouvé : c'est elle qui, dansant, à treize ans, un délicat branle de Bourgogne le 21 avril 1545 à la cour de Blois émeut tant Pierre de Ronsard que ses sonnets en seront à jamais nostalgiques. Eh bien, elle occupe l'une des branches de l'arbre généalogique d'Alfred de Musset. On trouve aussi, sur ces branches de prestige pleines de promesses nouvelles, une certaine Catherine du Lys, nièce de Jeanne d'Arc, ce qui fera dire à Musset l'approximatif : « Jeanne d'Arc, mon arrière-grand-tante… » ! On trouve encore dans l'arbre des Musset la branche du Bellay, cousine de celle de Joachim. Du beau, du spirituel, du mélancolique, voilà ce qui circule dans les veines du fruit que produit le mardi 11 décembre 1810, l'union de Victor-Donatien de Musset-Pathay, grand spécialiste de Rousseau, et Edmée Charlotte Guyot Desherbiers : Alfred!

Alfred l'étrange

Du beau, du spirituel, du mélancolique, certes, nous le verrons à travers la production étonnante du poète, mais du bizarre aussi : Paul de Musset, son biographe et frère, raconte qu'à huit ans, Alfred fut pris d'accès de manies; il brisa en un seul jour une grande glace de leur salon avec une bille d'ivoire, puis s'empara de ciseaux et découpa des rideaux neufs, enfin, il prit de la cire à cacheter rouge et l'écrasa sur une carte d'Europe, au beau milieu de la Méditerranée… Il s'en montre si consterné qu'on ne le réprimande pas. Étrange Alfred !

La vie facile

Le voici au lycée Henri IV où il fait l'émerveillement de ses professeurs, terminant toujours aux places d'honneur et fondant en larmes si par hasard il n'y figure pas. Présenté au concours général de dissertation latine, il termine à la seconde place. Il aime la musique, sait dessiner. Il est svelte, il est riche et beau, il aime rire… La vie s'annonce facile. Peut-être l'aurait-elle été s'il avait poursuivi ses études de droit, ou bien celles de médecine, également abandonnées. Pourquoi? Parce que Musset, comme tout adolescent, a tenté d'ajuster ses premières émotions aux exigences du vers et de la rime. Parce que, remarquant ses dons, son camarade au lycée Henri IV, Paul Foucher, lui a proposé de faire lire ses premiers textes au mari de sa sœur Adèle…

Alfred le simulateur

Le mari d'Adèle ? L'avez-vous reconnu? Oui, c'est Hugo ! Et Hugo ne s'y trompe pas : tant de facilité dans l'écriture, tant de virtuosité, d'audace… Cet Alfred de Musset peut aller loin! Bien vu, Hugo ! Alfred va même trop loin. Lorsque paraît sa première œuvre en vers, *Les Contes d'Espagne et d'Italie*, fin 1829, la plupart des critiques se déchaînent : a-t-on jamais vu cela, un mélange de tout et n'importe quoi, immoral, outré! Dans la *Revue*

française, on peut lire, à propos de ces contes : *On s'y perd, Monsieur Musset devient tout à fait inintelligible!* Mais, que lui reproche-t-on exactement? Tout simplement, un ton, une façon d'écrire qui se dégage du romantisme sans le quitter vraiment, qui semble le simuler, et parfois même le singer… Voilà : on sent Musset plein de malice pour ses pairs qui se prennent au sérieux, on le devine plein d'ironie, et surtout – cela ne pardonne pas – plein de génie !

Musset la tendresse

> ✔ L'homme est un apprenti, la douleur est son maître / Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert.
> ✔ Poète, prends ton luth, et me donne un baiser. (*La Nuit de Mai*)
> ✔ Le seul bien qui me reste au monde / Est d'avoir quelquefois pleuré. (*Tristesse*)
> ✔ Ah ! frappe-toi le cœur, c'est là qu'est le génie. (*Premières Poésies*)
> ✔ C'était dans la nuit brune / Sur le clocher jauni / La lune / Comme un point sur un i. (*Ballade à la lune*)

La mort du père

Pourquoi cette distance dans l'écriture, pourquoi cette désinvolture chez Musset ? Il a cru très tôt à l'amour. Il a cru que la première femme de sa vie serait aussi la dernière, la seule. Hélas, c'était une femme de partage, et lorsqu'il l'a compris, c'est toute sa vie qui a basculé dans la méfiance, la certitude que partout se tapit l'imposture. Des femmes, il en aura, des dizaines, davantage même. Il est beau, il le sait, on peut imaginer le reste. 1830 : sa pièce *La Nuit vénitienne* copieusement sifflée, il décide de ne plus jamais utiliser la scène. Deux ans plus tard, une épidémie de choléra fauche des milliers de vies dans la capitale. Le 8 avril, son père en meurt. Alfred l'insouciant s'effondre. C'est un adulte qui se relève, décide de vivre de la littérature et publie en décembre 1832 des pièces à lire : *Spectacle dans un fauteuil*. En 1833 paraissent dans *La Revue des deux mondes*, une pièce en deux actes *Les Caprices de Marianne*, et un long poème : *Rolla* où Musset met en vers sa génération désenchantée, orpheline de ses rêves, de sa foi idéale.

Rolla

La quatrième partie du poème *Rolla* commence par des vers de colère contre Voltaire – remarquez la variété dans la disposition des rimes (croisées, plates, embrassées) de ces alexandrins torrentiels…

Dors-tu content…



Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire
Voltige-t-il encor sur tes os décharnés ?
Ton siècle était, dit-on, trop jeune pour te lire;

Le nôtre doit te plaire, et tes hommes sont nés.
Il est tombé sur nous, cet édifice immense
Que de tes larges mains tu sapais nuit et jour.
La Mort devait t'attendre avec impatience,
Pendant quatre-vingts ans que tu lui fis ta cour;
Vous devez vous aimer d'un infernal amour.
Ne quittes-tu jamais la couche nuptiale
Où vous vous embrassez dans les vers du tombeau,
Pour t'en aller tout seul promener ton front pâle
Dans un cloître désert ou dans un vieux château ?
Que te disent alors tous ces grands corps sans vie,
Ces murs silencieux, ces autels désolés,
Que pour l'éternité ton souffle a dépeuplés?
Que te disent les croix? que te dit le Messie?
Oh ! saigne-t-il encor, quand, pour le déclouer,
Sur son arbre tremblant, comme une fleur flétrie,
Ton spectre dans la nuit revient le secouer?
Crois-tu ta mission dignement accomplie,
Et comme l'Éternel, à la création,
Trouves-tu que c'est bien, et que ton œuvre est bon ?
Au festin de mon hôte alors je te convie.
Tu n'as qu'à te lever ; - quelqu'un soupe ce soir
Chez qui le Commandeur peut frapper et s'asseoir.

Alfred de Musset - *Poésies nouvelles*, *Rolla*, 1850

Le pilote George

Des nouvelles de la vie d'Alfred ? Frêle esquif en dérive, chargé de bamboche, de débauche et de ribotes, elle n'attend qu'un pilote qui surgit à ses côtés lors d'un dîner mondain, le 18 juin 1833. Ce pilote s'appelle George. George Sand! Elle est née Aurore Dupin en 1804, elle a épousé le baron Dudevant avant de prendre pour amant l'auteur dramatique Jules Sandeau. De ce Jules qu'elle abandonne en 1833, elle ne conserve que la première syllabe du nom pour se fabriquer un pseudonyme précédé du prénom George, sans « s ». Drôle de femme qui fume, porte le pantalon, couve ses amants comme une mère poule, écrit sans cesse, pour vivre.

« Je suis amoureux de vous »

D'abord couvé des yeux, Alfred éclot dans le cœur de George, l'enflamme. Le 26 juillet, il lui écrit : *Mon cher George, j'ai quelque chose de bête et de ridicule à vous dire. Je vous l'écris sottement au lieu de vous l'avoir dit, je ne sais pourquoi, en rentrant de cette promenade. J'en serai désolé, ce soir. Vous allez me rire au nez, me prendre pour un faiseur de phrases dans tous mes rapports avec vous jusqu'ici. Vous me mettrez à la porte et vous croirez que je mens. Je suis amoureux de vous. Je le suis depuis le premier jour où*

j'ai été chez vous. Trois jours plus tard, ils deviennent amants.

Le cauchemar vénitien

Musset pense avoir trouvé en elle la femme de sa vie. Il croit y déceler ce qu'il cherche depuis toujours : l'intelligence jointe à la fantaisie inspirée. Dès le début d'août, lors d'une promenade à Fontainebleau, George découvre Alfred le malade, l'halluciné, le presque fou, qui la terrifie. Au lieu de fuir, elle étend davantage ses ailes protectrices, et décide de partir en décembre avec lui pour Venise, la ville des grandes amours. De Lyon à Marseille, le couple s'accommode de la compagnie d'un Stendhal fatigant d'exubérance, avant d'arriver à Venise le 31 décembre 1833. Pendant que George guérit d'une dysenterie et tente d'écrire pour gagner quelque argent, Alfred fréquente les bouges, s'étourdit, en perd quasiment la tête.

Le diable Alfred

La fièvre typhoïde le terrasse et le maintient entre la vie et la mort pendant plusieurs semaines. George et le médecin vénitien Pietro Pagello se relaient à son chevet tout le jour, mais bientôt, font nuit commune… Le 29 mars 1834, Alfred, meurtri, quitte Venise, seul. George retrouve la paix et Paris trois mois plus tard avec le sage Pagello. Mais le diable Alfred surgit de nouveau. Pagello retourne en Italie. Jusqu'en février 1835, George et Alfred vivent l'exaltation et la torture d'une passion qui brûle ses derniers feux. 6 mars : tout est fini. George est partie, à Nohant, chez elle, les deux amants ne se reverront pas. Alfred ne demeure pas seul : il invite… sa Muse, invisible, à sa table, lui prépare un couvert, installe deux flambeaux, et, dialoguant avec sa transparence, commence à écrire *La Nuit de Mai*, poème d'un lyrisme élégiaque, sentimental à l'excès pour certains, sincère et bouleversant pour d'autres, ………………… pour vous.

Les quatre Nuits

Quatre Nuits, celle de Mai, de Décembre, d'Août et d'Octobre, autant de cycles de vie. Voici, de *La Nuit de Mai*, le passage le plus connu qui commence magnifiquement sur les « chants désespérés » et se poursuit de façon peu ragoûtante, pour les lecteurs sensibles, par l'image fameuse du pélican nourrissant ses petits de son sang jusqu'à en mourir – fausse légende puisque les ornithologues de notre temps nous ont appris que le pélican n'est pas si bête : il emmagasine des poissons sanglants dans la poche de son bec où ses petits vont les chercher. Musset y voit la symbolisation du poète… On retrouve dans ce poème la même variété dans la disposition des rimes que celle observée dans *Rolla* (plates, croisées, embrassées).

Les plus désespérés…



Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,

Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.
Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage,
Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,
Ses petits affamés courent sur le rivage
En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.
Déjà, croyant saisir et partager leur proie,
Ils courent à leur père avec des cris de joie
En secouant leurs becs sur leurs goitres hideux.
Lui, gagnant à pas lents une roche élevée,
De son aile pendante abritant sa couvée,
Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux.
Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte;
En vain il a des mers fouillé la profondeur;
L'Océan était vide et la plage déserte;
Pour toute nourriture il apporte son cœur.
Sombre et silencieux, étendu sur la pierre
Partageant à ses fils ses entrailles de père,
Dans son amour sublime il berce sa douleur,
Et, regardant couler sa sanglante mamelle,
Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,
Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.
Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,
Fatigué de mourir dans un trop long supplice,
Il craint que ses enfants ne le laissent vivant;
Alors il se soulève, ouvre son aile au vent,
Et, se frappant le cœur avec un cri sauvage,
Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu,
Que les oiseaux des mers désertent le rivage,
Et que le voyageur attardé sur la plage,
Sentant passer la mort, se recommande à Dieu.

Alfred de Musset – *Poésies nouvelles*, *La Nuit de Mai*, 1850

Le mal que peut faire une femme…

Après *La Nuit de Mai*, Musset remet le couvert, et les flambeaux, pour dialoguer avec sa Muse ; il écrit *La Nuit de Décembre* où apparaît son double, vêtu de noir, étrange trace de ses visions hallucinées; puis vient en 1836, *La Nuit d'Août*:

[…] Hélas ! toujours un homme, hélas! toujours des larmes!
Toujours les pieds poudreux et la sueur au front!
Toujours d'affreux combats et de sanglantes armes;
Le cœur a beau mentir, la blessure est au fond. […]

Alfred de Musset - *La Nuit d’Août*, 1836

En 1837, la table est toujours là, toujours prête pour les désespoirs d’Alfred et de sa Muse à qui il confie, entre autres, que le travail l’a fait survivre. Il écrit *La Nuit d’Octobre* qui clôt le cycle des Nuits :



[…] Jours de travail! seuls jours où j’ai vécu!
Ô trois fois chère solitude!
Dieu soit loué, j’y suis donc revenu,
À ce vieux cabinet d’étude!
Pauvre réduit, murs tant de fois déserts,
Fauteuils poudreux, lampe fidèle,
Ô mon palais, mon petit univers,
Et toi, Muse, ô jeune immortelle,
Dieu soit loué, nous allons donc chanter!
Oui, je veux vous ouvrir mon âme,
Vous saurez tout, et je vais vous conter
Le mal que peut faire une femme […]

Alfred de Musset – *La Nuit d’Octobre,* 1837

Souvenir

En 1841, Musset se souvient de sa passion amoureuse, de George, d’autres figures peut-être que le passé transforme en étapes de bonheur pur ; il fait son *Lac* comme Lamartine, s’exerce aux regrets dans le chant le plus pur de la lyre romantique ; son *Souvenir* berce une mélancolie douce et raffinée, même si on peut n’y voir que l’exercice de style d’un poète qui, à son tour, tombe dans le lac…



J’espérais bien pleurer, mais je croyais souffrir
En osant te revoir, place à jamais sacrée,
Ô la plus chère tombe et la plus ignorée
Où dorme un souvenir!

Que redoutiez-vous donc de cette solitude,
Et pourquoi, mes amis, me preniez-vous la main,
Alors qu'une si douce et si vieille habitude
Me montrait ce chemin ?

Les voilà, ces coteaux, ces bruyères fleuries,
Et ces pas argentins sur le sable muet,
Ces sentiers amoureux, remplis de causeries,
Où son bras m'enlaçait.

Les voilà, ces sapins à la sombre verdure,
Cette gorge profonde aux nonchalants détours,
Ces sauvages amis, dont l'antique murmure
A bercé mes beaux jours.

Les voilà, ces buissons où toute ma jeunesse,
Comme un essaim d'oiseaux, chante au bruit de mes pas.
Lieux charmants, beau désert où passa ma maîtresse,
Ne m'attendiez-vous pas?

Ah ! laissez-les couler, elles me sont bien chères,
Ces larmes que soulève un cœur encor blessé!
Ne les essuyez pas, laissez sur mes paupières
Ce voile du passé! […]

Alfred de Musset - *Poésies nouvelles*, « Souvenir », 1850



Qui est Brigitte ?

En 1837, dans son roman, *La Confession d'un enfant du siècle*, Musset raconte les rêves et les illusions d'une jeunesse en mal d'aventure et de gloire - Napoléon en a fait des déçus en partant sur l'île de Sainte-Hélène ! Les personnages de Musset s'appellent Octave, un jeune homme amoureux de Brigitte qui finira dans les bras de

Smith. Avez-vous deviné qui est Octave? Oui, bonne réponse ! Et qui est Brigitte? Vous êtes très fort(e)! Et enfin, Smith ? Allons, Smith, mais voyons, c'est Pagello…

Je suis venu trop tard…

Crises nerveuses, alcool à toute heure, maladie des poumons, amours sans magie, sans espoir, liaisons de perdition, projets qui vivotent… Musset, qui a produit l'essentiel de son œuvre avant trente ans, trouve le courage de vivre quand même, aidé par le bon Hugo qui ne marchande pas, lui, son admiration pour le génie d'Alfred. Il le fait élire à l'Académie française en 1852. Ses pièces de théâtre commencent à être jouées, à être appréciées, admirées - en 1847, sa pièce *Un Caprice* jouée à la Comédie française remporte un triomphe. Il est trop tard. Peut-être a-t-il toujours été trop tard pour Musset. Ou trop tôt. Sous sa plume, Rolla confie : « Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux ». La mort, elle, le saisit à l'aube du 2 mai 1857. Trente personnes suivent le corbillard emportant Alfred de Musset au cimetière du Père-Lachaise. Il y repose sous un saule, comme il le souhaita dans l'ouverture et l'envoi de son élégie *Lucie*, évocation émue de son premier amour.

Élégie

L'argile verte du Père-Lachaise interdisant la croissance des racines de saule, celui que vous verrez ombrageant la tombe de Musset est petit, chétif, et on doit le remplacer tous les quatre ans… Bien sûr, ce détail manque de romantisme, et même de poésie, mais il n'est pas impossible que Musset le provocateur s'en fût délecté… Remarquez la disposition rimique de cette ouverture : ABABBA



Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière.
J'aime son feuillage éploré;
La pâleur m'en est douce et chère,
Et son ombre sera légère
À la terre où je dormirai.

Alfred de Musset – *Poésies nouvelles*, *Élégie*, 1850

Ce qu'ils en ont dit



- Il faut admirer le génie de Musset, parce que ses défauts ne sont que ceux de son époque – Jules Renard (1864 – 1910)
- Quatorze fois exécrable – Arthur Rimbaud (1854 – 1891)

Femmes romantiques

Que d'hommes, que d'hommes! Peut-être vous demandez-vous où sont les femmes en ce siècle où elles n'ont ni droit de vote, ni entrée dans les universités, ni voix au chapitre… Elles sont là, pourtant, créatrices sensibles qui nous laissent du splendide, du magnifique que voici, délivrés par Marceline Desbordes-Valmore et Louise Ackermann.

Marceline, femme de génie

Vigny la déclare « le plus grand esprit féminin de son temps ». Sainte-Beuve affirme : «Si quelqu'un a été servi dès le début, c'est bien elle : elle a chanté comme l'oiseau chante, comme la tourterelle gémit, sans autre science que l'émotion du cœur. » Verlaine, à qui Rimbaud l'a fait découvrir, s'enflamme pour elle : « Nous proclamons à haute et intelligible voix qu'elle est tout bonnement la seule femme de génie et de talent de ce siècle! » Et Baudelaire en rajoute : « Si le cri, si le soupir naturel d'une âme d'élite, si l'ambition désespérée du cœur suffisent à faire un grand poète, elle est et sera toujours un grand poète ». Quelle est donc cette femme dont la tête ploie ainsi sous les lauriers des hommes de ce temps, peu accoutumés à ce genre d'exercice envers les poétesses? Elle a pour prénom Marceline, pour nom Desbordes-Valmore.

Desbordes-Valmore et le malheur

Pauvre Marceline Desbordes-Valmore ! Malgré les louanges de ses pairs, cette plus grande représentante du romantisme féminin meurt seule et oubliée, le 25 juillet 1859, à Paris, dans un petit appartement de la rue de Rivoli, après une vie de courts bonheurs et de rudes malheurs. Les courts bonheurs sont ceux de sa vie d'actrice et de cantatrice, commencée à son retour de Guadeloupe où l'avait emmenée sa mère après la ruine de la famille. Les rudes malheurs s'abattent sur la petite famille qu'elle tente de construire : d'une première liaison naît un fils qui meurt à l'âge de cinq ans. Elle épouse ensuite Prosper Valmore, mène avec lui une existence plutôt précaire, devient mère de trois enfants dont deux meurent au seuil de l'âge adulte. Malgré le sort qui s'acharne sur sa vie, Marceline Desbordes-Valmore publie de nombreux recueils de poèmes : *Les Pleurs* (1833), *Pauvres fleurs* (1839), *Bouquets et prières* (1843). Voici son poème le plus célèbre, *Les Séparés*, quatre strophes de cinq vers, chaque strophe comporte quatre alexandrins aux rimes croisées, suivis d'un vers de trois syllabes :

Les Séparés



N’écris pas - Je suis triste, et je voudrais m’éteindre
Les beaux étés sans toi, c’est la nuit sans flambeau
J’ai refermé mes bras qui ne peuvent t’atteindre,
Et frapper à mon cœur, c’est frapper au tombeau
N’écris pas!

N’écris pas - N’apprenons qu’à mourir à nous-mêmes
Ne demande qu’à Dieu… qu’à toi, si je t’aimais!
Au fond de ton absence écouter que tu m’aimes,
C’est entendre le ciel sans y monter jamais
N’écris pas!

N’écris pas - Je te crains ; j’ai peur de ma mémoire;
Elle a gardé ta voix qui m’appelle souvent
Ne montre pas l’eau vive à qui ne peut la boire
Une chère écriture est un portrait vivant
N’écris pas!

N’écris pas ces mots doux que je n’ose plus lire:
Il semble que ta voix les répand sur mon cœur ;
Et que je les vois brûler à travers ton sourire;
Il semble qu’un baiser les empreint sur mon cœur
N’écris pas!

Marceline Desbordes-Valmore - *Poésies inédites*

Ce qu’ils en ont dit



- Une prêtresse infatigable de la muse – Charles Baudelaire (1821 - 1867)
- Mes poètes préférés? Chrétien de Troyes, Pétrarque, Racine, Pouchkine, Marceline Desbordes-Valmore… – Louis Aragon (1897 – 1982)

Louise Ackermann, Victorine Choquet…

Victorine Choquet naquit en France en 1813, y fit ses études qu’elle termina à Berlin. Elle y rencontra un Alsacien de famille luthérienne, Paul Ackermann qui ayant renoncé à devenir pasteur s’était fait philologue (spécialiste des langues étudiées d’un point de vue historique). Devenue sa collaboratrice, elle l’épousa en 1843 à Berlin. Veuve trois ans plus tard, elle se retire dans un petit domaine qu’elle achète, près de Nice, très affectée par la disparition de celui qui avait su faire son bonheur. Les travaux agricoles auxquels elle se consacre n’étouffent pas son désir d’écrire. Elle publie ses poèmes, pessimistes et lucides, sous le nom de Louise Ackermann. Ils sont à son image – à l’image d’une femme qui comprit bien trop tôt, la vanité de tout serment d’éternité.

L’Amour et la Mort



Regardez-les passer, ces couples éphémères!
Dans les bras l’un de l’autre enlacés un moment,
Tous, avant de mêler à jamais leurs poussières,
Font le même serment :

Toujours! Un mot hardi que les cieux qui vieillissent
Avec étonnement entendent prononcer,
Et qu’osent répéter des lèvres qui pâlissent
Et qui vont se glacer.

Vous qui vivez si peu, pourquoi cette promesse
Qu’un élan d’espérance arrache à votre cœur,
Vain défi qu’au néant vous jetez, dans l’ivresse
D’un instant de bonheur?

Amants, autour de vous une voix inflexible
Crie à tout ce qui naît : «Aime et meurs ici-bas ! »
La mort est implacable et le ciel insensible;
Vous n’échapperez pas.

Eh bien! puisqu’il le faut, sans trouble et sans murmure,
Forts de ce même amour dont vous vous enivrez
Et perdus dans le sein de l’immense Nature,
Aimez donc, et mourez! […]

Louise Ackermann - *Poésies*, 1874

Gérard de Nerval, l'inconsolé

Gérard de Nerval est devenu fou le 21 février 1841. Il avait trente-cinq ans. Ce sont les hommes qui l'ont déclaré tel. Les mots, sans doute, savaient parfaitement où ils voulaient le conduire en le déroutant, et nous emmener, nous lecteurs myopes, ignorant que chaque terme, loin d'être une fin en soi, ouvre sur l'infini.

Les temps lucides

« Je suis le ténébreux, le veuf, l'inconsolé / Le prince d'Aquitaine à la tour abolie / Ma seule *étoile* est morte et mon luth constellé / Porte le soleil noir de la Mélancolie »… On ne sait trop pourquoi les mots, parfois, semblent s'enchanter eux-mêmes, devenir autonomes, s'affranchir de l'espace, du temps, s'emparer du lecteur qui les parcourt, le transporter ailleurs, dans l'indécis de la pensée où le cœur guetteur les attend. On ne sait trop quel commerce intime, mystérieux Gérard de Nerval a entretenu avec les mots, quel monde ils lui livraient, pourquoi ils l'avaient choisi, lui, afin de composer l'homme à leur façon, afin de le forcer enfin à voir au-delà de leurs remparts.

Le visage de sa mère

Nerval n'était pas Nerval. Il était né en 1808, laissé en nourrice à Loisy, puis élevé à Mortefontaine, auprès d'un grand-oncle aubergiste, pendant que son père, Étienne Labrunie, chirurgien des armées napoléoniennes, s'en allait vers la Silésie, accompagné de son épouse, mère de Gérard, Marguerite Laurent. Là-bas, à Glogau, Marguerite meurt. Étienne continue de servir dans l'armée impériale. En 1812, il passe la Bérézina, perd tous les objets, les bijoux, les portraits miniatures qu'il conservait d'elle. Après avoir été fait prisonnier, il rentre à Paris en 1814, tend à son fils de six ans ses mains vides : Gérard ne verra jamais le visage de sa mère.



Nerval et son double

Gérard Labrunie substitue peu à peu *de Nerval* à son nom . Labrunie, son père, Laurent , sa mère, un modeste bien maternel dont il hérite dans son Valois d'enfance - le champ de Nerval qu'on prononce Nerva, à l'époque - tout cela s'hybride, se

superpose d'étrange façon : la lettre u et la lettre v sont semblables dans les caractères romains. Regardez le nom Laurent. Ôtez-lui le T, et lisez-le à l'envers : voici le nom Nerval! Regardez Labrunie, vous y trouvez aussi Nerval, et il vous reste les lettres b et i : bi. Et ce bi signifie deux. Toute sa vie, Nerval a dit : je suis double - désignant ainsi cet être profond, imprévisible et terrifiant qui prend la place de l'autre pendant ses crises de folie. Et puis, Nerva, prononciation de Nerval, c'est aussi l'Empereur romain… Qui est-il donc? Où est le vrai Nerval, où le trouver? Ouvrez ses œuvres, vous le découvrirez dans ses *Chimères*, parmi ses *Filles du Feu* (1853).

Gérard en bataille

Excellent élève au lycée Charlemagne, il y devient l'ami de Théophile Gautier, son condisciple, publie ses premiers vers à dix-huit ans, traduit *Faust* de Goethe, obtient les félicitations de l'auteur lui-même. Voilà Nerval célèbre dans le petit monde des lettres à Paris. Ami de Victor Hugo dont il a adapté pour la scène le roman *Han d'Islande*, il est en première ligne lors de la bataille d'Hernani en 1830, affrontement entre les classiques qui défendent le théâtre à l'ancienne avec ses nobles tragédies et ses divertissantes comédies, et les romantiques qui veulent tout rassembler dans un genre dramatique nouveau. Pendant l'épidémie de choléra, en 1832, Étienne Labrunie demande à son fils de l'assister auprès des malades. À la fin de l'année, Gérard s'inscrit à l'école de médecine, sans conviction. Il préfère la joyeuse compagnie des poètes du Petit Cénacle.

Nerval en prison

On chahute beaucoup dans le Petit Cénacle romantique des « Jeunes-France » de Théophile Gautier. On boit beaucoup, on s'agite, on monte des farces d'un goût douteux. On se débraille en chantant à tue-tête jusqu'au petit matin, on fait du « bousin », du « bousingot », termes de l'argot de la marine anglaise signifiant : tintamarre. On décide de publier un recueil de textes : *Les Contes du bouzingo*… qui ne comptera qu'un numéro. Les Jeunes-France font tant de bousin, de barouf comme ils disent aussi, qu'à la fin de 1831, la police arrête plusieurs d'entre eux et les emprisonne, dont Nerval… Rapidement libéré, il retourne en geôle quelques mois plus tard, pour la même raison. Est-ce à cette occasion qu'il nous offre cette fantaisie composée en 1832, cet air très vieux, languissant et funèbre, publié dans le recueil *Odelettes* en 1835 ? Peut-être… En voici les quatre quatrains de décasyllabes aux rimes d'abord embrassées puis croisées :

Fantaisie



Il est un air pour qui je donnerais
Tout Rossini, tout Mozart et tout Weber,
Un air très vieux, languissant et funèbre,

Qui pour moi seul a des charmes secrets.

Or, chaque fois que je viens à l'entendre,
De deux cents ans mon âme rajeunit :
C'est sous Louis treize; et je crois voir s'étendre
Un coteau vert, que le couchant jaunit,

Puis un château de brique à coins de pierre,
Aux vitraux teints de rougeâtres couleurs,
Ceint de grands parcs, avec une rivière
Baignant ses pieds, qui coule entre des fleurs;

Puis une dame, à sa haute fenêtre,
Blonde aux yeux noirs, en ses habits anciens,
Que dans une autre existence peut-être,
J'ai déjà vue… et dont je me souviens !

Gérard de Nerval - *Petits Châteaux de Bohême*, 1853

Pour Jenny

1834. Un héritage lui permet de voyager en Italie et de se ruiner dans la création d'un journal *Le Monde dramatique* pour les beaux yeux de celle dont il est tombé amoureux : l'actrice Jenny Colon. Sans cesse porteur de mille projets d'écriture, il n'en réalise que fort peu, collabore cependant fructueusement avec Alexandre Dumas pour des pièces à succès. En 1840, il voyage en Allemagne, est envoyé en mission à Vienne où il rencontre Franz Liszt, tombe amoureux, sans retour, de Marie Pleyel, pianiste virtuose, belle-fille du fabricant de pianos ; deux ans auparavant, Jenny Colon a épousé un flûtiste.



Le homard n'aboie pas

Un jour de printemps, dans le jardin du Palais-Royal à Paris, on flâne, on croise d'autres flâneurs et soudain, on se retourne : cet homme-là qui passe tient en laisse… un homard ? Vraiment, un homard ? Oui, un ruban bleu l'y relie. Étrange, insolite. Qui est cet homme lent au regard perdu sous des paupières rêveuses, cotonneuses? C'est Gérard de Nerval, le poète.

On entend quelqu'un qui lui demande pourquoi il se promène en si bizarre compagnie. Et Nerval répond : « En quoi un homard est-il plus ridicule qu'un chien, qu'un chat, qu'une gazelle, qu'un lion ou toute autre bête dont on se fait suivre? J'ai le goût des homards, qui sont tranquilles, sérieux, savent les secrets de la mer, n'aboient pas… » Dont acte.

Poésie à la folie

Survient le 21 février 1841… Nerval est interné une première fois dans une clinique rue de Picpus, puis, en mars, à la clinique du docteur Blanche à Montmartre. Quatre mois plus tard, l'aimée de passion sans retour, Jenny Colon meurt. Nerval part en Orient à la fin de 1842, il n'en revient qu'en 1844, après avoir visité l'Égypte, le Liban, la Turquie, séjournant à Naples sur le chemin du retour. Il écrit pour des revues des articles qui seront rassemblés en un livre portant ce titre : *Voyage en Orient*.

Promenades hallucinées

Sa rêverie le conduit toujours dans un passé étrange où se superposent les visages de ses compagnes d'enfance et ceux des songes qui le traversent où se mêlent l'au-delà, l'alchimie, l'astrologie. De ces promenades hallucinées, il rapporte la trace écrite et fantastique. De nouvelles crises de folie le conduisent chez le docteur Blanche en 1853, année de la publication de proses et poèmes rassemblés sous ce titre *Les Petits châteaux de Bohême*. En 1854 paraît l'ensemble de poèmes *Les Chimères*. Le 25 janvier 1855 au petit matin, par -18°, rue de la Vieille-Lanterne, près du Châtelet, Nerval est retrouvé pendu à une grille. Que s'est-il passé? Nul ne l'a su, nul ne le sait. Ultime invitation au mystère… Avant de lire ce sonnet irrégulier *El Desdichado*, retournez sur les pas de Guillaume IX, au début de ce livre…

El Desdichado



Je suis le ténébreux, – le veuf, – l'inconsolé,
Le prince d'Aquitaine à la tour abolie :
Ma seule *étoile* est morte, – et mon luth constellé
Porte le soleil noir de la Mélancolie.

Dans la nuit du tombeau, toi qui m'as consolé,
Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie,
La fleur qui plaisait tant à mon cœur désolé,
Et la treille où le pampre à la rose s'allie.

Suis-je Amour ou Phoebus ?... Lusignan ou Biron ?
Mon front est rouge encor du baiser de la reine;
J’ai rêvé dans la grotte où nage la sirène…

Et j’ai deux fois vainqueur traversé l’Achéron :
Modulant tour à tour sur la lyre d’Orphée
Les soupirs de la sainte et les cris de la fée.

Gérard de Nerval - *Les Chimères*, 1854

Artémis



La Treizième revient… C’est encor la première;
Et c’est toujours la seule, – ou c’est le seul moment :
Car es-tu reine, ô Toi ! la première ou dernière?
Es-tu roi, toi le seul ou le dernier amant ?...

Aimez qui vous aima du berceau dans la bière;
Celle que j’aimai seul m’aime encor tendrement :
C’est la mort - ou la morte… Ô délice ! ô tourment !
La rose qu’elle tient, c’est la *Rose trémière*.

Sainte napolitaine aux mains pleines de feux,
Rose au cœur violet, fleur de sainte Gudule,
As-tu trouvé ta croix dans le désert des cieux?

Roses blanches, tombez! vous insultez nos Dieux,
Tombez, fantômes blancs, de votre ciel qui brûle :
– La sainte de l’abîme est plus sainte à mes yeux!

Gérard de Nerval – *Les Chimères*, 1854

Ce qu’ils en ont dit



- Attachante, inquiétante figure que celle de Nerval - André Gide (1869 – 1951)
- Nerval posséda à merveille l'esprit dont nous nous réclamons - André j Breton (1896 – 1966)

Nerval en œuvres

- 1853 – *Petits châteaux de Bohême*
- 1854 – *Les Chimères*
- 1854 – *Les Filles du Feu*

Pétrus Borel le frénétique

Un excité, un agité, un ardent, un exalté, un enthousiaste, un énervé, un agaçant provocateur, un demi-fou un peu timbré, un peu piqué, un loufoque, bref, un frénétique! Le frénétisme est un courant romantique en lutte contre le lyrisme sirupeux, on y pratique le cynisme, l'ironie jubilatoire et féroce, et bien plus encore.

La nique au Grand Cénacle

Pétrus, douzième des quatorze enfants de la tribu lyonnaise des Borel, fait la connaissance de la capitale à onze ans. Il veut être architecte, mais sans argent rien ne se bâtit dans la vie, et dans l'espace que déserte l'espoir s'élève la rébellion. À vingt ans, Pétrus Borel est un rebelle, fondateur avec le sculpteur Jehan Duseigneur (au pied de la Tour Saint-Jacques, à Paris, dans le square du même nom, vous verrez un médaillon représentant Gérard de Nerval, signé Jehan Duseigneur) du Petit Cénacle qui fait la nique au Grand Cénacle de Victor Hugo.

Contre les pleurards

En 1832, Borel fait paraître son premier recueil de poèmes *Rhapsodies*, où l'on découvre l'écriture de l'agité, de l'exalté, de l'enthousiaste qu'il est… Une écriture neuve, revigorante, à mille lieues de ceux que Musset appelle « les pleurards, les rêveurs à nacelles, / Les amants de la nuit, des lacs, des cascatelles, / Cette engeance sans nom, qui ne peut faire un pas / Sans s'inonder de vers, de pleurs et d'agendas. », l'écriture d'un génie qui a faim, qui souffre de la misère, que rien n'assure du lendemain. Musset est un révolté en dentelles, un provocateur dandy des sphères nanties, Borel a faim. Ses ambitions demeurent au fil des ans qui l'exilent en Haute-Marne où il écrit un roman éreinté par le navrant et suffisant critique de l'ère louisphilipparde Jules Janin.

Pauvre bougre ! Jules Janin

Borel continue d'écrire, des articles, des nouvelles, des feuilletons, survit tant qu'il peut, s'en va en Algérie où se poursuit sa vie bancale, puis, amer, meurt d'insolation à cinquante ans. Voici de Pétrus Borel un roboratif (du latin *roborare* : fortifier, roboratif signifie : réconfortant, stimulant), un étonnant poème qui simule certains tics du romantisme en les ridiculisant, intitulé *Hymne au soleil*, dédié à son père, et… à Jules Janin.

Hymne au soleil



À André Borel.

Pauvre bougre!
JULES JANIN.
Là dans ce sentier creux, promenoir solitaire
De mon clandestin mal,
Je viens tout souffreteux, et je me couche à terre
Comme un brute animal.
Je viens couver ma faim, la tête sur la pierre,
Appeler le sommeil.
Pour étancher un peu ma brûlante paupière;
Je viens user mon écot de soleil !

Là-bas dans la cité, l'avarice sordide
Des chefs sur tout champart :
Au mouton-peuple on vend le soleil et le vide;
J'ai payé, j'ai ma part!
Mais sur tous, tous égaux devant toi, soleil juste,
Tu verses tes rayons,
Qui ne sont pas plus doux au front d'un Sire auguste,
Qu'au sale front d'une gueuse en haillons.

Pétrus Borel - *Rhapsodies*, 1832

Chapitre 13

Hugo fait boum boum…

Dans ce chapitre :

- Hugo romantique
- Hugo politique
- Hugo mythique

« ***I***l est des heures où les *Harmonies,* les *Contemplations* et les *Nuits* ne nous *I* satisfont plus, où l’on est infâme au point de trouver que Lamartine fait gnangnan, que Hugo fait boum boum, et que les cris et les apostrophes de Musset sont d’un enfant »… Eh bien, Jules Lemaître (1853 – 1914), on craque? Vous, l’académicien, le professeur, le critique, l’esprit qui brille bien plus qu’il ne convainc, l’auteur moyen, le poète médiocre, l’écrivain oublié, Jules, on jette le masque? On est infâme dites-vous parce qu’on s’écœure des surenchères des romantiques? « Infâme », conservez pour vous cet adjectif. Les « gnangnan », les « cris d’enfants » et les « boum boum », échos des cœurs de tous les temps, se moquent bien de la critique. Hugo fait boum boum? Eh bien oui, et nous l’aimons ainsi, dans ce poème, par exemple : *Mugistusque boum* (mugissement des bœufs), titre emprunté aux *Géorgiques* de Virgile. Hugo l’écrit à Marine-Terrace, sur l’île de Jersey, en 1855. Que faisait-il donc là ? On vous le dira… Mais avant tout, inaugurons Hugo l’immense, par cet extrait des *Contemplations* (1856) :

Mugistusque boum



Mugissement des bœufs, au temps du doux Virgile,
Comme aujourd’hui, le soir, quand fuit la nuit agile,
Ou, le matin, quand l’aube aux champs extasiés
Verse à flots la rosée et le jour, vous disiez :
Mûrissez, blés mouvants! prés, emplissez-vous d’herbes!
Que la terre, agitant son panache de gerbes,
Chante dans l’onde d’or d’une riche moisson !
Vis, bête; vis, caillou; vis, homme; vis, buisson;
À l’heure où le soleil se couche, où l’herbe est pleine
Des grands fantômes noirs des arbres de la plaine
Jusqu’aux lointains coteaux rampant et grandissant,

Quand le brun laboureur des collines descend
Et retourne à son toit d'où sort une fumée,
Que la soif de revoir sa femme bien-aimée
Et l'enfant qu'en ses bras hier il réchauffait,
Que ce désir, croissant à chaque pas qu'il fait,
Imite dans son cœur l'allongement de l'ombre!
Êtres ! choses! vivez! sans peur, sans deuil, sans nombre!
Que tout s'épanouisse en sourire vermeil!
Que l'homme ait le repos et le bœuf le sommeil ! […]

Victor Hugo - *Contemplations,* 1856

Les enfances de Victor

Vous allez comprendre en suivant Victor enfant, puis adolescent, comment peuvent se construire ses réflexes de poète, comment s'imprègnent dans sa mémoire les paysages fantastiques, étranges, qu'il nous livre parfois dans ses vers par allusions, par éclairs…

Besançon, Madrid, Paris

Imaginez, en 1811, un enfant de 9 ans, serré contre ses frères et sa maman, en pleine révolte espagnole contre Napoléon… À tout instant peuvent surgir des insurgés qui exterminent tout ce qui est français sur leurs terres réunies à l'Empire contre leur gré. L'enfant et sa famille vont rejoindre le père en poste à Madrid. Ce n'est qu'un bref épisode de la vie du petit Victor qui deviendra Hugo le grand, Hugo l'époustouflant!

Une erreur médicale

« C'est un garçon ! » Besançon, vendredi 26 février 1802. Le capitaine Léopold-Sigisbert Hugo est déçu, il espérait une fille après la naissance de deux fils, Abel né en 1798 et Eugène en 1800. Sophie Trébuchet, épouse Hugo depuis 1797, l'est tout autant, mais pour elle, cette déception remonte à la promenade qu'elle a faite neuf mois plus tôt, sur les pentes du Donon dans les Vosges où Léopold, eh bien, Léopold… Sophie, à peine remise de ses deux maternités précédentes n'en souhaitait pas une troisième si tôt ! Elle l'a pourtant acceptée, se persuadant que ce serait une petite Victorine. « C'est un garçon ! » Oui, on le sait ! Et puis ? « Et il ne va pas vivre vingt-quatre heures. » Dans la série des grandes erreurs médicales, celle du médecin bisontin est de taille : Victorine qui devient Victor dans le cœur de Sophie va vivre quatre-vingt-trois ans !

Les parents de Joseph-Léopold-Sigisbert

Une famille modeste des environs de Nancy, des travailleurs manuels, des cultivateurs, un négociant en bois côté paternel, un matelot nantais devenu capitaine, qu'on a pompeusement transformé depuis en armateur, un procureur, des maîtres-fondeurs (des forgerons), côté

maternel, voilà l'ascendance du petit Victor qui, devenu grand, n'aura de cesse de parcourir son arbre généalogique, afin d'y trouver des branches nobles inexistantes, mais qu'il inventera, auxquelles il croira dur comme fer… Léopold-Sigisbert, son père, né à Nancy le 15 novembre 1773, engagé militaire dès l'âge de quinze ans, affirmant qu'il en a dix-huit, est blessé, renvoyé dans ses foyers, puis réintégré à l'âge légal.

Les amis de Sophie

Pendant la Révolution, Léopold choisit le pseudonyme de Brutus - celui qui renversa la monarchie à Rome –, devient major, défie la mort en cent occasions, et trouve l'amour à Châteaubriant où il rencontre, après avoir tué dans la forêt du Gâvre près de Blain, un chef de bande nommé La Perdrix qui le visait au cœur, Sophie Trébuchet. Amie des amis du sinistre Carrier, conventionnel qui multiplie à Nantes les décapitations et les noyades de femmes, d'enfants, d'hommes de toutes sortes, d'ecclésiastiques, Sophie n'est pas la royaliste vendéenne dont Victor nous entretient parfois…

Les avatars du couple

Le couple se forme en 1797, se défait trois enfants et de nombreux voyages plus tard : la Corse en 1804, l'Italie en 1807 avec Léopold, retour à Paris sans lui, la famille s'installe dans l'ancien couvent des Feuillantines ; voyage dangereux et terrifiant pour les trois enfants vers Madrid en 1811 afin de rejoindre Léopold devenu général dans l'Espagne en révolution contre Napoléon : on torture, on étripe et on égorge dans les campagnes et dans les villes espagnoles tous ceux qu'on peut capturer, et qui viennent de France. C'est à Madrid que le général Hugo demande le divorce : Sophie, selon lui, ne l'a pas prévenu de son arrivée, et il vit déjà avec sa maîtresse, la comtesse de Salcano ! Pauvre Sophie ! Rentrée à Paris, elle se console dans les bras de son seul amour, son amant depuis dix ans, Victor Fanneau de Lahorie, parrain (certains ont avancé, à tort, père) de Victor. Le 29 octobre 1812, Lahorie tombe sous les balles d'un peloton d'exécution pour avoir comploté contre Napoléon. Pauvre Sophie…

Chateaubriand ou rien

1815. Après Waterloo, l'Aigle se retrouve à Sainte-Hélène, et, pour la restauration, les oiseaux de proie qui le suivaient deviennent des pigeons : leur traitement est symbolique. Léopold-Sigisbert envoie à ses fils une pension si maigre qu'elle suffit à peine à assurer leur scolarité et la vie de la famille. C'est en 1815, à treize ans, que Victor écrit ses premiers poèmes, découvrant seul les codes de la versification. À quatorze ans, il écrit sur son cahier d'écolier : « Je veux être Chateaubriand ou rien ! »

L'Ode sur la mort du duc de Berry

À quinze ans, il a déjà écrit deux tragédies. À seize il prépare Polytechnique, oblique vers le droit pendant que l'obsèdent, le harcèlent et l'exaltent les milliers d'alexandrins qui naissent de ses rêveries, et qu'il décide de livrer à la revue qu'il fonde avec ses frères en 1819 : *Le Conservateur littéraire*. C'est là que paraît en 1820 *L'Ode sur la mort du duc de Berry*, neveu et successeur de Louis XVIII, et qui est mort assassiné à sa sortie de l'Opéra. Ému, le roi accorde à Victor une gratification de cinq cents francs (presque dix mille euros), premier

argent que lui rapporte sa plume.

Chateaubriand et l’enfant sublime

Les lecteurs du *Conservateur littéraire* sont peu nombreux, mais prestigieux. La preuve : parmi eux, on trouve François-René de Chateaubriand, l’immense vicomte qui, à cinquante-deux ans, a déjà vécu plusieurs existences : soldat, aventurier, explorateur, écrivain, menteur, boudeur, séducteur, homme politique prêt à reprendre du service pour tout cela, admiré par ceux qui voient en lui un témoin de l’histoire récente et bousculée. Donc, il lit, dans le *Conservateur littéraire*, l’*Ode sur la mort du duc de Berry*. Et tout de suite il déclare que son auteur est « un enfant sublime». Victor n’a plus qu’une idée : approcher la légende vivante. Chateaubriand mène une nouvelle existence qui tient un peu de toutes ses précédentes : journaliste. Et maintenant, préparez-vous à cette rencontre, elle va vous laisser, comme à Victor, un souvenir impérissable…

Je vends des chocolats…

Victor est introduit cérémonieusement chez le vicomte qui condescend à lui faire quelques compliments parmi ce qu’il appelle des imperfections dans ses poèmes. Puis un domestique entre, transportant une espèce de grande cuve pleine d’eau tiède. Chateaubriand enlève sa robe de chambre, ses pantoufles, son caleçon molletonné, sa chemise, sa flanelle… Eh bien, il ne reste plus rien! Vous avez devant vous la littérature telle que vous ne l’avez jamais vue. Elle se fait frictionner par son valet et s’ablutionne dans le détail. Victor est gêné. Il propose de s’en aller. Non. Rhabillé, tout propre, le vicomte invite Victor à passer au salon, et voici que Madame de Chateaubriand surgit : « Monsieur Hugo, je vends des chocolats pour aider les vieux prêtres pauvres, m’en achetez-vous? » Et Victor, le désargenté plein de panache répond : « Madame, j’en prends trois livres ». Ainsi sort de sa poche l’équivalent de trois mois de nourriture (moins le chocolat…)

Les audaces du mètre

C’est la tentation de tous les poètes à cette époque, peut-être même à toutes les époques : tout briser, tout renverser, tout changer dans l’écriture, afin de reconstruire selon le projet idéal qu’on a formé au tréfonds de sa sensibilité. Hugo n’y échappe pas. Il va crier qu’il disloque « ce grand niais d’alexandrin », mais, sans l’avoir vraiment retouché, il ne va cesser de l’utiliser, habilement, jusqu’à ses quatre-vingt-trois ans…

20 ans : Tout n’est qu’odes et beauté…

L’émotion d’un roi, les louanges d’un vicomte, la confiance d’une mère, l’énergie de deux frères, et la foi en soi… Trois chemises, un pantalon et un manteau pour toute fortune, et sous le toit de la famille pas vraiment de quoi manger tous les jours, des dettes par-ci par-là… Léopold, le général pigeon qui n’envoie que des miettes. Victor écrit, ne cesse d’écrire. Prudemment. Il décide de reprendre une forme en usage depuis bien longtemps : l’ode. Pour plaire à coup sûr, pour ne heurter personne, il respecte à la lettre l’écriture classique, n’ose rien qui bouscule l’équilibre traditionnel du vers, chante la Vendée, Louis XVII, le

rétablissement de la statue d’Henri IV, et, pour plaire au pouvoir en place, un Buonaparte bien sévère. Mais point d’édition en vue…

C’est assez mal fagoté !

C’est Abel, le frère admiratif, qui se décide à agir : il s’empare des manuscrits de Victor et les emporte au libraire Pélicier qui les imprime à ses frais. Un contrat d’édition est signé. Lorsqu’Abel dépose sur le bureau de Victor le paquet d’exemplaires qui lui reviennent, le recueil *Odes et Poésies diverses*, signé Victor-M Hugo, est déjà mis en vente sur l’étalage de Pélicier. Victor pleure de joie, tombe dans les bras d’Abel qui a fait envoyer le livre à Louis XVIII. Celui-ci prend en main le modeste volume gris-vert, déclare : « C’est assez mal fagoté », mais il y retrouve l’*Ode sur la mort du duc de Berry*, et l’ensemble des poèmes lui plaît tant qu’il prélève sur sa propre cassette, une pension de 1 200 francs. Le coup d’accélérateur décisif est donné à la tornade hugolienne !



La mort de Sophie, l’amour d’Adèle

En février 1819, l’Académie des Jeux Floraux de Toulouse offrait sa récompense suprême, le lys d’or, à Victor, dix-sept ans, pour son ode sur le rétablissement de la statue d’Henri IV. Ce lys d’or, premier trophée, demeurera longtemps accroché au-dessus de la cheminée, dans les différentes demeures hugoliennes. Sophie en est très fière, mais Sophie est malade, très malade. Elle meurt le 27 juin 1821. Victor est désemparé. Il quitte Paris, à pied ! Pendant trois jours, il marche, sans s’arrêter. Où va-t-il ? À Dreux, chez Monsieur et Madame Foucher, amis que Sophie fréquentait, et qui ont une fille : Adèle. Victor lui a avoué son amour, deux ans plus tôt. Ils se sont fiancés en secret, malgré l’opposition de Sophie - malgré l’amour fou que ressent pour elle Eugène, le frère de Victor ! Dans un doux soleil d’arrière-saison, le 12 octobre 1822, Adèle et Victor se jurent un amour éternel sous les voûtes de l’église Saint-Sulpice à Paris, chapelle de la Vierge. Le jeune ménage s’installe rue du Cherche-Midi, dans une maison des parents Foucher. La douleur d’Eugène est telle qu’il sombre dans la folie - dans ce qu’on appellerait aujourd’hui un trouble bipolaire chronique. Il doit être interné - il mourra, fou, en 1837.

Chronique intime et extime (1)

- 16 juillet 1823 : naissance du premier fils de Victor et Adèle : Léopold. Il est confié au général Hugo et à sa seconde femme, à Blois. Il meurt le 9 octobre.
- 28 août 1824 : naissance de Léopoldine, au nouveau domicile des époux Hugo, 90 rue de Vaugirard.

- Avril 1825 : Victor Hugo est décoré de la Légion d'honneur.
- 9 novembre 1826 : naissance de Charles.
- 1827 : la famille s'installe 11 rue Notre-Dame-des- Champs (maison disparue depuis le percement du boulevard Raspail) afin de mieux recevoir les amis Balzac, Vigny, Dumas, Musset, Delacroix, le peintre… Le salon porte le nom de *La Chambre au lys d'or*: la récompense obtenue aux Jeux Floraux de Toulouse est accrochée sur la cheminée…
- 29 janvier 1828 : mort du général Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo, à Paris.
- 21 octobre 1828 : naissance de François-Victor.
- 28 juillet 1830 : naissance d'Adèle - prénommée comme maman… ; son parrain est Sainte-Beuve.

Partons en ballades…

1828. On attend Hugo, bien installé dans les honneurs glanés au fil de ses louanges au pouvoir en place. Il fait figure de chef de file. On le sent plein d'idées, audacieux, prêt à en découdre avec ce qu'il appelle « ce grand niais d'alexandrin », à se battre pour réinventer la poésie. On découvre alors, surpris et ravi ou presque, le recueil *Odes et Ballades* qui, enrichi d'odes nouvelles toujours sages, propose des ballades étonnantes qui bousculent l'ordre du vers établi, le réduisent à trois syllabes, voire même à une :

Çà qu'on selle
Écuyer
Mon fidèle
Destrier
Mon cœur ploie
Sous la joie
Quand je broie
L'étrier […]

Il part, et Madame Isabelle
Belle
Dit gaiement du haut des remparts
Pars…

Audace du mètre, audaces du maître! Les grandes ailes de Victor se déploient…



Sainte-Beuve et la critique

Une grosse tête chauve, un ventre proéminent, un grand manteau noir, une allure qui semble hésiter entre le bourgeois et le prélat… Charles-Augustin Sainte-Beuve est né à Boulogne-sur-Mer le 23 décembre 1804. Après des études de médecine – inachevées – à Paris, il devient journaliste et se spécialise dans la critique littéraire, mettant au point une technique d'interprétation de l 'œuvre en fonction des moindres détails de la vie de l'auteur. En 1829, il publie un mélange de poèmes et de proses, un roman-poèmes, *Vie, poésies et pensées de Joseph Delorme*, se présentant comme l'éditeur de ce mystérieux jeune homme disparu pour n'avoir pu concilier sa vocation poétique avec les rudesses d'une société devenue impitoyable. Évidemment, Delorme, c'est lui, qui fusionne son « je » avec le « il » mettant à distance son personnage. Ce subterfuge découvert fait scandale sans garantir le succès de l'ouvrage. D'autres œuvres suivront, sans grand succès.

Élu académicien à quarante ans, Sainte-Beuve poursuit son œuvre critique – publiée sous le titre *Les Causeries du lundi* – tout en enseignant à Lausanne, en Belgique, puis à l'École normale supérieure à Paris. Ses jugements sur l'œuvre de Victor Hugo sont plutôt incisifs – il faut dire que ses relations avec le grand maître, et surtout avec la femme de celui-ci, les ont peut-être conditionnés… Sa lecture de Chateaubriand est sans concession : il juge fort bruyant le deuil de sa jeunesse… Proust désapprouvera la méthode Sainte-Beuve affirmant que l'œuvre provient d'un autre moi que celui de l'auteur. Sainte-Beuve meurt le 13 octobre 1869.

27 ans : Allons à l'Orient !

En 1829, Hugo prend de la distance, il s'en va où la mode emporte l'imaginaire des romantiques : l'Orient. Un Orient particulier cependant, plus européen qu'oriental puisque Victor, dans son nouveau recueil *Les Orientales*, nous promène en Grèce, en Espagne, sur les bords du Danube et même en Ukraine, et fort peu en Arabie. *Les Orientales* font entrer dans la poésie hugolienne tout un vocabulaire nouveau qui enchante les lecteurs, et un traitement du vers qui étonne. En effet, les audaces des *Ballades* sont ici reprises et amplifiées. L'exemple le plus remarquable de ces innovations a pour titre *Les Djinns*, évocation virtuose des esprits de la nuit chez les peuples sémitiques. On les devine d'abord dans la première strophe de vers à deux syllabes. Ils s'approchent un peu, la deuxième strophe est de vers de trois syllabes. Puis la troisième de vers de quatre syllabes. Vous avez compris : au plus fort de leur passage, les vers sont de dix syllabes. Ils s'en vont ensuite, et le vers décroît à mesure… Bravo, Victor!

Les Djinns



Murs, ville
Et port,
Asile
De mort,
Mer grise
Où brise
La brise,
Tout dort.

Dans la plaine
Naît un bruit.
C’est l’haleine
De la nuit.
Elle brame
Comme une âme
Qu’une flamme
Toujours suit!

La voix plus haute
Semble un grelot.
D’un nain qui saute
C’est le galop.
Il fuit, s’élance,
Puis en cadence
Sur un pied danse
Au bout d’un flot.

La rumeur approche.
L’écho la redit.
C’est comme la cloche
D’un couvent maudit;
Comme un bruit de foule,
Qui tonne et qui roule,
Et tantôt s’écroule,
Et tantôt grandit,

Dieu ! la voix sépulcrale
Des Djinns!... Quel bruit ils font!

Fuyons sous la spirale
De l’escalier profond.
Déjà, s’éteint ma lampe,
Et l’ombre de la rampe,
Qui le long du mur rampe,
Monte jusqu’au plafond.

C’est l’essaim des Djinns qui passe,
Et tourbillonne en sifflant!
Les ifs, que leur vol fracasse,
Craquent comme un pin brûlant.
Leur troupeau, lourd et rapide,
Volant dans l’espace vide,
Semble un nuage livide
Qui porte un éclair au flanc.

Ils sont tout près! – Tenons fermée
Cette salle, où nous les narguons.
Quel bruit dehors ! Hideuse armée
De vampires et de dragons !
La poutre du toit descellée
Ploie ainsi qu’une herbe mouillée,
Et la vieille porte rouillée
Tremble, à déraciner ses gonds !

Cris de l’enfer ! voix qui hurle et qui pleure !
L’horrible essaim, poussé par l’aquilon,
Sans doute, ô ciel ! s’abat sur ma demeure.
Le mur fléchit sous le noir bataillon.
La maison crie et chancelle, penchée,
Et l’on dirait que, du sol arrachée,
Ainsi qu’il chasse une feuille séchée,
Le vent la roule avec leur tourbillon.

Prophète! si ta main me sauve
De ces impurs démons des soirs,
J’irai prosterner mon front chauve
Devant tes sacrés encensoirs!
Fais que sur ces portes fidèles
Meure leur souffle d’étincelles,
Et qu’en vain l’ongle de leurs ailes
Grince et crie à ces vitraux noirs!

Ils sont passés! – Leur cohorte
S'envole, et fuit, et leurs pieds
Cessent de battre ma porte
De leurs coups multipliés.
L'air est plein d'un bruit de chaînes,
Et dans les forêts prochaines
Frissonnent tous les grands chênes,
Sous leur vol de feu pliés!

De leurs ailes lointaines
Le battement décroît,
Si confus dans les plaines,
Si faible, que l'on croit
Ouïr la sauterelle
Crier d'une voix grêle,
Ou pétiller la grêle
Sur le plomb d'un vieux toit.

D'étranges syllabes
Nous viennent encor ;
Ainsi, des Arabes
Quand sonne le cor,
Un chant sur la grève
Par instants s'élève
Et l'enfant qui rêve
Fait des rêves d'or.

Les Djinns funèbres,
Fils du trépas,
Dans les ténèbres
Pressent leurs pas;
Leur essaim gronde;
Ainsi, profonde,
Murmure une onde
Qu'on ne voit pas.

Ce bruit vague
Qui s'endort,
C'est la vague
Sur le bord;
C'est la plainte,
Presque éteinte,

D’une sainte
Pour un mort.

On doute
La nuit…
J’écoute : –
Tout fuit,
Tout passe;
L’espace
Efface
Le bruit.

Victor Hugo - *Les Orientales,* 1829

Hernani en bataille

Qu’en est-il du vers sur la scène dans les années 1830 ? Quel genre Hugo va-t-il pratiquer? La comédie? La tragédie? Tout cela, c’est fini! Vive le drame à l’anglaise - ou plutôt, vive le drame à l’Hugo ! Hugo la tornade! En 1827, il prend position dans la préface de son drame *Cromwell*, pièce publiée, mais jamais jouée. Il clame que la règle classique des trois unités, temps, lieu et action, est stupide : il n’y a pas trois unités, il n’y en a qu’une : l’unité d’action. Le vers? Il doit être franc et loyal, c’est-à-dire qu’il ne s’interdit rien, il passe de l’expression du sublime à celle du grotesque sans transition. Bref, il faut quitter les galères du genre classique, et embarquer vers les temps modernes! La préface de *Cromwell*, largement répandue, a chauffé à blanc les deux camps : d’un côté les bourgeois, les « Anciens », de l’autre la jeunesse romantique.

Les préparatifs

Tout est prêt : la mèche – la préface de *Cromwell* -, le pétard - la pièce d’Hugo, *Hernani* – et le tonneau de poudre – la salle de théâtre. L’explosion a lieu le jeudi 25 février 1830. Ce jour-là, c’est la guerre : les troupes d’Hugo sont commandées par les maréchaux Théophile Gautier, Pétrus Borel et Auguste Maquet, le futur nègre de Dumas (1813 – 1886). On y trouve Honoré de Balzac, Hector Berlioz ! Elles sont divisées en dix tribus qui occupent les secondes galeries et le parterre. Leur uniforme : le gilet rouge - surtout celui de Gautier, flamboyant! Autre signe de reconnaissance : les cheveux longs… L’ennemi? Le bourgeois chauve, vêtu de noir et perruqué !

Combats au corps à corps

Les troupes s’échauffent la voix tout l’après-midi dans la salle où va avoir lieu la représentation. À sept heures du soir, la pièce commence enfin. La troupe d’Hugo applaudit à tout rompre dès qu’une audace de versification ou de situation apparaît, celle des bourgeois siffle à s’en rendre sourd ! Des essaims d’insultes s’abattent un peu partout, harcèlent les

visages en rage! On se bat quasiment au corps à corps, les sièges souffrent… Le lendemain, les journaux se déchaînent contre l'œuvre, mais surtout contre cette jeunesse turbulente, cette bohème inquiétante qui soutient un théâtre décadent! La querelle se poursuit dans les jours qui suivent. Et puis les esprits s'apaisent. La pièce est représentée quarante-cinq fois. La victoire est nette dans le camp d'Hugo. Un nouveau genre vient de s'imposer au théâtre : le drame romantique.

La peau d'ours de papa

Le 15 novembre 1828, un contrat est signé avec l'éditeur Gosselin. Hugo doit remettre le 15 avril 1829 le manuscrit d'un roman qui se déroule au temps de Louis XI et met en scène l'affrontement entre la beauté ensorcelante d'une gitane, Esméralda, la monstruosité du sonneur de cloches Quasimodo, être difforme qui la protège, et la laideur morale de Frollo, l'archidiacre tombé amoureux d'Esméralda. Son titre? *Notre-Dame de Paris* ! La bataille d'*Hernani* empêche Victor de se mettre au travail. Le 5 juin 1830, Gosselin demande à Hugo de terminer son roman avant la fin de l'année.

Quelques semaines plus tard, seules six pages ont été écrites. Gosselin se fâche. Victor Hugo s'en va acheter une bouteille d'encre, un gros tricot de laine grise qui l'enveloppe du cou jusqu'aux orteils – c'est, pour les enfants Hugo, la peau d'ours de papa… – il se met à l'ouvrage le 1er septembre 1830. Le 15 janvier 1831, le livre est fini ! Gosselin donne le manuscrit en lecture à sa femme, elle le trouve d'un ennui mortel! Tant pis, Gosselin édite… *Notre-Dame de Paris* commence son incroyable voyage jusqu'à nous…

Le cœur du Maître

À son premier amour, Adèle, la mère de ses enfants, Hugo avait juré fidélité, pour l'éternité. Mais l'éternité est parfois si courte… Juliette Drouet s'installe dans le cœur de Victor qui bâtit sans relâche son œuvre dramatique, romanesque, poétique, de sorte que, lisant tout cela, on ne puisse dire que : « Oui, c'est bien Hugo », hier comme aujourd'hui. Pari réussi.

30 ans : Les Feuilles d'automne

L'étape suivante dans la poésie d'Hugo a pour titre les *Feuilles d'automne*, recueil publié en 1832. La bataille d'*Hernani* est déjà loin. C'est un Hugo rêveur et grave, inquiet, pensif, qui sillonne les poèmes des *Feuilles d'automne*, moins audacieux mais tout aussi libres dans leur forme, et plus profonds. On y voit naître un lyrisme où se mêlent énergie et nostalgie, et se déployer sans masque le « je » romantique du poète, un « je » à la fois personnel et collectif tant il parvient, même à travers l'anecdote, à se hisser jusqu'à l'universel. Des

exemples? En voici :

Ce siècle avait deux ans…

Victor nous rappelle sa naissance à Besançon; le siècle a deux ans, nous sommes en 1802 ; il naît d'un sang breton, celui de Sophie, et lorrain à la fois, celui de Léopold-Sigisbert… Cette évocation est trop riche et trop précieuse pour que la fantaisie du vers s'y déploie : Hugo emploie ici de sages alexandrins à rimes plates.



Ce siècle avait deux ans ! Rome remplaçait Sparte,
Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte,
Et du premier consul, déjà, par maint endroit,
Le front de l'empereur brisait le masque étroit.
Alors dans Besançon, vieille ville espagnole,
Jeté comme la graine au gré de l'air qui vole,
Naquit d'un sang breton et lorrain à la fois
Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix;
Si débile qu'il fut, ainsi qu'une chimère,
Abandonné de tous, excepté de sa mère,
Et que son cou ployé comme un frêle roseau
Fit faire en même temps sa bière et son berceau.
Cet enfant que la vie effaçait de son livre,
Et qui n'avait pas même un lendemain à vivre,
C'est moi. –
Je vous dirai peut-être quelque jour
Quel lait pur, que de soins, que de vœux, que d'amour,
Prodigués pour ma vie en naissant condamnée,
M'ont fait deux fois l'enfant de ma mère obstinée,
Ange qui sur trois fils attachés à ses pas
Épandait son amour et ne mesurait pas!

Ô l'amour d'une mère! amour que nul n'oublie!
Pain merveilleux qu'un Dieu partage et multiplie!
Table toujours servie au paternel foyer!
Chacun en a sa part, et tous l'ont tout entier!

Victor Hugo – *Les Feuilles d'Automne*, 1832

Lorsque l'enfant paraît…

Aux antipodes de cette future confidence d'Alphonse Allais (1854 - 1905) : « Il y a des jours où l'absence d'ogre se fait cruellement sentir », Hugo écrit ce poème qui traduit son amour des enfants en général, celui des siens en particulier et surtout de Léopoldine. Dès le moindre bobo, il fait appeler le médecin. Il craint surtout le croup, autre nom de la diphtérie, dont beaucoup d'enfants meurent à l'époque; et pour le prévenir, il fait avaler à Léopoldine un litre d'eau chaude par jour, ce qui tire bien des larmes (chaudes) à la pauvre enfant.



Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille
Applaudit à grands cris; son doux regard qui brille
Fait briller tous les yeux,
Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être,
Se dérident soudain à voir l'enfant paraître,
Innocent et joyeux.

Soit que juin ait verdi mon seuil, ou que novembre
Fasse autour d'un grand feu vacillant dans la chambre
Les chaises se toucher,
Quand l'enfant vient, la joie arrive et nous éclaire.
On rit, on se récrie, on l'appelle, et sa mère
Tremble à le voir marcher. […]

Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés,
Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie
Et sa bouche aux baisers!

Seigneur! préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis, et mes ennemis même
Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur! l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants!

Victor Hugo - *Les Feuilles d'Automne*, 1832

La passion Juliette

1833. Victor l'infatigable fait jouer une pièce de théâtre qu'il vient de terminer : *Lucrèce Borgia*. Il confie le rôle de Madame Négroni à une jeune comédienne dont il tombe amoureux fou : Juliette Drouet. Il faut dire que le contexte du couple Hugo est propice à des amours parallèles : après la naissance de son cinquième enfant, Adèle a verrouillé la porte de sa chambre et interdit à Victor d'y entrer, le jour ou la nuit… Victor et Juliette deviennent amants dans la nuit du 16 au 17 février, nuit dont Juliette fêtera jusqu'à la fin de sa vie l'anniversaire – chaque année, elle écrit un message dans un petit cahier rouge baptisé par les deux amants *Le livre de l'anniversaire*; il ne quitte jamais son oreiller. Ainsi, le 17 février 1835, Victor y écrit : « Le 17 février 1833, je suis né au bonheur dans tes bras ».

Bonjour mon Toto chéri, mon Victor adoré…

Bonjour, mon Toto chéri, mon Victor adoré, bonjour mon cher petit homme, mon cher bien aimé, bonjour de tous mes vœux, de toutes mes pensées, de toutes mes lèvres et de tout mon cœur. Comment vas-tu ce matin mon petit homme ravissant, ma joie, mon tout, mon amour chéri ? Moi je vais très bien. J'ai dormi comme un sabot et maintenant je suis éveillée comme une portée de souris… Victor Hugo va recevoir plus de vingt mille lettres aussi débordantes d'amour, toutes envoyées par Juliette qui a décidé de lui consacrer sa vie. Juliette Drouet est née Juliette Gauvain à Fougères (Ille-et-Vilaine), en avril 1806 dans une famille d'artisans toiliers.

La statue de Strasbourg

Ses parents meurent, Juliette est recueillie par des religieuses à Fougères, avec son frère et ses deux sœurs. Son oncle René Drouet qui s'installe à Paris décide de l'y emmener. En 1816, il la place dans un couvent. Elle en sort en 1821. Que devient-elle alors, pendant quatre ans ? On possède peu de renseignements sur cette période. Elle réapparaît en 1825, aux côtés du sculpteur Pradier dont elle est devenue la maîtresse. Il donne à la ville de Strasbourg qu'il est chargé de représenter place de la Concorde sous la forme d'une statue, la silhouette et le visage de Juliette (cherchez bien, dans le brouhaha des moteurs, la statue est toujours là…). En 1826, Juliette met au monde Claire, le seul enfant qu'elle aura. Elle commence ensuite une carrière d'actrice à Bruxelles d'abord, puis à Paris. Elle y rencontre Victor…



Quand mes yeux fatigués seront fermés au jour…

Pendant cinquante ans, jusqu'à sa mort, Juliette est d'une fidélité absolue ! Elle va suivre son Toto partout. Lorsqu'il doit quitter la France précipitamment en 1851,

c'est elle qui le sauve d'une arrestation et d'une condamnation à mort certaines. Elle a tout préparé : sa fuite en train vers Bruxelles, son déguisement. En toute occasion, elle le cajole, le console. Elle demeure cloîtrée et cachée comme il l'exige, à Paris, puis, pendant les dix-neuf ans de leur exil à Jersey, puis Guernesey, recopiant les manuscrits, toujours dans l'ombre, sans jamais protester- ou presque - supportant tout de Victor, même ses infidélités - elle pardonne en particulier la liaison de son Toto avec Léonie d'Aunet, femme du peintre Biard, commencée en 18 4 3 : Victor est pris en flagrant délit d'adultère avec elle le 5 juillet 1845 ; Léonie est emprisonnée, lui, non… Le roi Louis-Philippe en personne, tout en sermonnant Hugo, doit apaiser la jalousie du peintre, en lui commandant plusieurs toiles… En 1851, Léonie Biard aura la cruauté raffinée d'envoyer à Juliette les lettres d'amour que son amant lui avait écrites… Juliette meurt le 11 mai 1883. Elle repose dans le cimetière de Saint-Mandé, aux côtés de sa fille Claire, disparue à vingt ans. Sur sa tombe, on peut lire : *Quand je ne serai qu'une cendre glacée / Quand mes yeux fatigués seront fermés au jour / Dis-toi, si dans ton cœur, ma mémoire est fixée / Le monde a sa pensée, moi j'avais son amour*.

Chronique intime et extime (2)

- 1831 : Adèle qui refuse à son fougueux Victor l'accès à sa chambre constate qu'il multiplie ses infidélités, se laisse courtiser, de dépit, par le sage, et mauvais amant, Sainte-Beuve. Leur liaison est un fiasco.
- 1839 : Victor Hugo obtient de Louis-Philippe la grâce d'Armand Barbès, révolutionnaire condamné à mort pour avoir organisé un coup d'État républicain.
- 1841 : Victor est élu à l'Académie française. Il s'y était présenté deux fois en 1836, une fois en 1840…
- 1843 : le mercredi 15 février, Léopoldine Hugo, dix-neuf ans, épouse Charles Vacquerie, vingt-six ans, admirateur d'Hugo dont il est aussi l'ami. Les deux familles ont sympathisé. Les Hugo et les Vacquerie - riches armateurs havrais - passent leurs étés ensemble à Villequier.

33 ans : Les Chants du crépuscule

Juliette est entrée depuis deux ans dans sa vie quand Victor publie *Les Chants du crépuscule*, poèmes écrits pendant les cinq années précédentes, les premières de la Monarchie de Juillet qui a solidement installé au pouvoir une bourgeoisie d'affaires qui se moque bien des aspirations du petit peuple. Hugo la grande âme s'en attriste. De même que l'attristent les pauvres fredaines de son Adèle avec Sainte-Beuve, et le passé mystérieux et trouble de Juliette dont il est fort jaloux. L'écriture opère un retour à la sagesse dans la forme, les pages d'alexandrins à rimes plates dominent le recueil, avec des exceptions, telle cette belle envolée en quatrains légers, écrite le 1er janvier 1835 à minuit et demi, pour Juliette…

Puisque j'ai mis ma lèvre…



Puisque j'ai mis ma lèvre à ta coupe encor pleine;
Puisque j'ai dans tes mains posé mon front pâli;
Puisque j'ai respiré parfois la douce haleine
De ton âme, parfum dans l'ombre enseveli;

Puisqu'il me fut donné de t'entendre me dire
Les mots où se répand le cœur mystérieux;
Puisque j'ai vu pleurer, puisque j'ai vu sourire
Ta bouche sur ma bouche et tes yeux sur mes yeux;

Puisque j'ai vu briller sur ma tête ravie
Un rayon de ton astre, hélas! voilé toujours;
Puisque j'ai vu tomber dans l'onde de ma vie
Une feuille de rose arrachée à tes jours ;

Je puis maintenant dire aux rapides années :
- Passez! Passez toujours! je n'ai plus à vieillir;
Allez-vous-en avec vos fleurs toutes fanées;
J'ai dans l'âme une fleur que nul ne peut cueillir!

Votre aile en le heurtant ne fera rien répandre
Du vase où je m'abreuve et que j'ai bien rempli.
Mon âme a plus de feu que vous n'avez de cendre!
Mon cœur a plus d'amour que vous n'avez d'oubli!

Victor Hugo - *Les Charts du crépuscule*, 1835

35 ans : Les Voix intérieures

Entrons à pas feutrés dans le cerveau d'Hugo puisque lui-même nous y invite, nous ouvre la porte de ses *Voix intérieures* en 1837. Entendez-vous ces bruits bizarres, ce tintamarre, ce cliquetis, ces cris? Et ces mots inarticulés qui rampent la nuit et se déploient comme de lents oiseaux? Prudence : dans le cerveau d'Hugo, on marche sur des corniches, on frôle des précipices, on se perd dans une forêt de syllabes qui se cherchent, et l'histoire superpose ses images de deuil, de meurtres et de cercueils.

Non inscrit sur l’Arc de triomphe

La visite n’est pas terminée, mais vous venez d’assister à ce que la nuit charrie dans la tête du poète : des images inquiétantes, des mots inarticulés portés par des voix étranges. Hugo s’en inquiète, en parle et se rassure. Le moyen le plus sûr pour combattre tout cela : le poème et sa lumière. Il donne pour titre à son recueil *Les Voix intérieures*. Bien sûr, son « je » poursuis son aventure commencée dans les précédents recueils, les thèmes y sont variés : l’histoire et la divinité, le poète et Virgile, la mer et le passé, mais le pessimisme flotte sur l’œuvre traversée par « le rêve horrible » des « tombes », « l’odeur des morts », des « deuils », « l’épouvante », « les spectres », « la mort »… Amer Hugo qui dédicace ainsi son livre afin de réparer ce qu’il juge une injustice : À Joseph-Léopold-Sigisbert, comte Hugo, non inscrit sur l’Arc de triomphe de l’Étoile; son fils respectueux, V.H. (Joseph-Léopold est mort en 1828).

Sunt lacryma rerum



VII
Quel rêve horrible ! - C’est l’histoire.
De nos pères couchés dans les tombeaux profonds
Ce qu’aucun n’aurait voulu croire,
Nous l’avons vu, nous qui vivons!

Tous ces maux, et d’autres encore,
Sont tombés sur ces fronts de la main du Seigneur.
Maintenant croyez à l’aurore!
Maintenant croyez au bonheur!

Croyez au ciel pur et sans rides!
Saluez l’avenir qui vous flatte si bien !
L’avenir, fantôme aux mains vides
Qui promet tout et qui n’a rien !

38 ans : Les Rayons et les ombres

Dans le château des Roches, entre Bièvres et Jouy-en-Josas, la famille Hugo passe ses vacances chez un patron de presse en 1835. Adèle trompe Victor avec Sainte-Beuve. Victor trompe Adèle avec Juliette. Hugo a loué pour Juliette une maison distante de quatre kilomètres, dans le hameau des Metz. Les deux amants se retrouvent à mi-chemin, dans le « Bois de l’homme mort » ; un châtaignier creux leur sert de repère et de boîte aux lettres si

l’un d’eux ne vient pas. Centre de leur monde où s’équilibrent le désir et l’épuisement des corps dans la petite mort, ce lieu rayonne sur l’écriture de Victor. Son âme au tourment dans *Les Voix intérieures* trouve le calme à défaut de paix.

37 contre 16

Juliette et Toto se promettent de revenir en pèlerinage dans ce bois d’amour. Mais, en 1837, Adèle montrant ses griffes d’épouse trompée, Toto y vient seul. Il est triste, hanté par le souvenir tout proche du temps de l’amour fou, de l’amour qui, sans s’éteindre, s’épuise. Prenant appui sur cet épisode personnel, il se hisse à l’universel dans l’expression de la mélancolie romantique ; son « je » s’y décline dans une contemplation inquiète de la nature. Évidemment, on peut y entendre des échos des *Méditations poétiques* de 1820, dire que Victor, après Lamartine et avant Musset, tombe dans le *Lac*, ce qui n’est pas faux, mais on peut noter cette différence arithmétique : Lamartine écrit son lac en seize strophes, ce qui n’est pas sans rappeler l’année de son aventure sentimentale : 1816 ; Hugo décline en 37 strophes sa *Tristesse d’Olympio*, écrite en 1837. Victor fait mieux qu’Alphonse (bravo, Toto !).

Que peu de temps suffit pour changer toute chose

D’abord huit sizains d’alexandrins et hexamètres alternés sur un schéma rimique AABCCB, puis vingt-neuf quatrains jusqu’à la fin, dont vous pouvez lire ici les premiers, rencontrant notamment ce vers sans doute connu de vous : « Que peu de temps suffit pour changer toute chose »…

Tristesse d’Olympio



Les champs n’étaient point noirs, les cieux n’étaient pas mornes.
Non, le jour rayonnait dans un azur sans bornes
        Sur la terre étendu,
L’air était plein d’encens et les prés de verdures
Quand il revit ces lieux où par tant de blessures
        Son cœur s’est répandu !

L’automne souriait; les coteaux vers la plaine
Penchaient leurs bois charmants qui jaunissaient à peine;
        Le ciel était doré;
Et les oiseaux, tournés vers celui que tout nomme,
Disant peut-être à Dieu quelque chose de l’homme,
        Chantaient leur chant sacré!

Il voulut tout revoir, l'étang près de la source,
La masure où l'aumône avait vidé leur bourse,
Le vieux frêne plié,
Les retraites d'amour au fond des bois perdues,
L'arbre où dans les baisers leurs âmes confondues
Avaient tout oublié!

Il chercha le jardin, la maison isolée,
La grille d'où l'œil plonge en une oblique allée,
Les vergers en talus.
Pâle, il marchait. - Au bruit de son pas grave et sombre,
Il voyait à chaque arbre, hélas ! se dresser l'ombre
Des jours qui ne sont plus!

Il entendait frémir dans la forêt qu'il aime
Ce doux vent qui, faisant tout vibrer en nous-même,
Y réveille l'amour,
Et, remuant le chêne ou balançant la rose,
Semble l'âme de tout qui va sur chaque chose
Se poser tour à tour!

Les feuilles qui gisaient dans le bois solitaire,
S'efforçant sous ses pas de s'élever de terre,
Couraient dans le jardin;
Ainsi, parfois, quand l'âme est triste, nos pensées
S'envolent un moment sur leurs ailes blessées,
Puis retombent soudain.

Il contempla longtemps les formes magnifiques
Que la nature prend dans les champs pacifiques;
Il rêva jusqu'au soir;
Tout le jour il erra le long de la ravine,
Admirant tour à tour le ciel, face divine,
Le lac, divin miroir!

Hélas! se rappelant ses douces aventures,
Regardant, sans entrer, par-dessus les clôtures,
Ainsi qu'un paria,
Il erra tout le jour, vers l'heure où la nuit tombe,
Il se sentit le cœur triste comme une tombe,
Alors il s'écria :

« Ô douleur! j'ai voulu, moi dont l'âme est troublée,
Savoir si l'urne encor conservait la liqueur,
Et voir ce qu'avait fait cette heureuse vallée
De tout ce que j'avais laissé là de mon cœur !

Que peu de temps suffit pour changer toutes choses!
Nature au front serein, comme vous oubliez!
Et comme vous brisez dans vos métamorphoses
Les fils mystérieux où nos cœurs sont liés!

Nos chambres de feuillage en halliers sont changées!
L'arbre où fut notre chiffre est mort ou renversé;
Nos roses dans l'enclos ont été ravagées
Par les petits enfants qui sautent le fossé.

Un mur clôt la fontaine où, par l'heure échauffée,
Folâtre, elle buvait en descendant des bois;
Elle prenait de l'eau dans sa main, douce fée,
Et laissait retomber des perles de ses doigts!

On a pavé la route âpre et mal aplanie,
Où, dans le sable pur se dessinant si bien,
Et de sa petitesse étalant l'ironie,
Son pied charmant semblait rire à côté du mien !

La borne du chemin, qui vit des jours sans nombre,
Où jadis pour m'attendre elle aimait à s'asseoir,
S'est usée en heurtant, lorsque la route est sombre,
Les grands chars gémissants qui reviennent le soir.

La forêt ici manque et là s'est agrandie.
De tout ce qui fut nous presque rien n'est vivant;
Et, comme un tas de cendre éteinte et refroidie,
L'amas des souvenirs se disperse à tout vent!

N'existons-nous donc plus? Avons-nous eu notre heure?
Rien ne la rendra-t-il à nos cris superflus?
L'air joue avec la branche au moment où je pleure;
Ma maison me regarde et ne me connaît plus.

D’autres vont maintenant passer où nous passâmes.
Nous y sommes venus, d’autres vont y venir;
Et le songe qu’avaient ébauché nos deux âmes,
Ils le continueront sans pouvoir le finir! […]

Victor Hugo - *Tristesse d’Olympio*, 1816

La douleur sans nom

« Demain, dès l’aube, à l’heure où blanchit la campagne, je partirai, vois-tu, je sais que tu m’attends… » Sur toutes les lèvres d’enfants, et dans le cœur des grands, ces vers nés de la tragédie d’un père nommé Hugo, à la fin d’un été du siècle passé.

41 ans : la tragédie de Villequier

Le bonheur pourrait-il enfin s’installer? Victor est académicien, il est célèbre, et les trois seules chemises de sa jeunesse sont un lointain souvenir : désormais sa garde-robe est abondante, il habite un immense appartement place des Vosges, l’argent ne manque pas sous son toit – mais il demeure d’une pingrerie qui est entrée dans sa légende. Le bonheur? Hélas…

Un beau jour de septembre 1843…

Villequier, lundi 4 septembre 1843. Charles Vacquerie, 26 ans, né à Nantes, fils d’un armateur du Havre et Léopoldine Hugo, fille tendrement aimée de Victor et d’Adèle, dix-neuf ans, mariés depuis février, décident d’aller voir leur notaire à Caudebec-en-Caux. C’est un prétexte pour essayer le nouveau canot à voile que vient d’acheter Charles. Pierre Vacquerie, capitaine au long cours, et son fils, Arthur, sont aussi du voyage. Huit heures du matin : les quatre promeneurs prennent place dans le canot, mais il manque de stabilité. Charles décide alors de le lester avec de grosses pierres trouvées sur la berge. Il fait beau, le temps est calme, le vent souffle à peine.

Le bateau chavire

À Caudebec, on s’attarde un peu. Le vent se lève. Charles et Léopoldine, Pierre, Arthur, montent dans le canot qui file tranquillement sur la Seine. Soudain, vers treize heures, face au lieu-dit le Dos-d’âne, dans une légère courbe du fleuve, une rafale fait gîter le bateau. Les grosses pierres roulent, la gîte augmente. Le bateau chavire. Léopoldine se retrouve sous la coque. Elle ne sait pas nager. Pierre et Arthur coulent à pic. Charles plonge, tente de dégager sa femme, n’y parvient pas. Il plonge de nouveau, peine perdue. Il plonge encore. Il sait que Léopoldine vient de mourir. Alors, cet excellent nageur se laisse couler, volontairement sans doute, rejoignant dans la mort celle qu’il aime.

Victor en voyage

Le jour de la tragédie, Victor est en voyage. Parti en juillet pour l'Espagne, avec Juliette, il remonte tranquillement en diligence par le sud-ouest de la France. Il se passe alors quelque chose d'incroyable : dans la nuit du 4 au 5 septembre, alors qu'il ne sait rien du drame, il est envahi d'un sentiment funèbre. L'idée de la mort ne le quitte pas. Au petit matin, il écrit :

Ô mort, mystère obscur, sombre nécessité! Quoi? partir sans retour, s'en
aller comme une ombre!
S'engloutir dans le temps, se perdre dans le nombre!
Faire à tout à la fois les suprêmes adieux
Quoi ! ne plus revenir, ne plus voir les doux yeux
Dont nous sommes la joie et qui sont nos lumières
Ne plus serrer jamais les mains qui nous sont chères…

La douleur infinie

Victor et Juliette visitent l'île d'Oléron le 8 septembre. Ils ne savent toujours rien de la tragédie. L'impression de mort n'a pas quitté Victor qui compare l'île à un grand cercueil couché dans la mer. Le lendemain, à trois heures de l'après-midi, après une promenade dans les marais de Rochefort, Victor entre dans une auberge, dans la petite ville de Soubise. Il demande les journaux, s'assoit. Il ouvre *Le Siècle*. La catastrophe de Villequier y est racontée dans le détail. Il lit. Son regard se fige, hagard. Sa vie vient de basculer dans la douleur infinie, dans l'irrémédiable. Il se lève. Il marche sans rien voir. Autour de lui, des rondes de petites filles… Léopoldine… Il tombe dans l'herbe. Il pleure… Plus tard, il écrira :

Oh ! je fus comme fou dans le premier moment,
Hélas! et je pleurai trois jours, amèrement. […]
Je voulais me briser le front sur le pavé;
Puis je me révoltais, et, par moments terribles,
Je fixais mes regards sur cette chose horrible,
Et je n'y croyais pas, et je m'écriais : Non!...

À Villequier

Chaque année, le 4 septembre, Victor Hugo accomplit le pèlerinage à Villequier, sur la tombe de Léopoldine. Il part du Havre, à pied, où habitaient les Vacquerie, et il arrive le soir à son rendez-vous. Ses années d'exil le priveront douloureusement de cette marche du souvenir. Peut-être sans doute – connaissez-vous par cœur le

poignant poème *Demain dès l 'aube* que Victor Hugo écrit à sa fille le 3 septembre 1847. Si vous décidez – c'est votre droit… – de n'en lire qu'un autre, un seul, ouvrez le recueil publié en 1856 : *Les Contemplations*. Vous y verrez, à travers les strophes du poème *À Villequier*, l'image d'un père qui a failli mourir de chagrin, qui surmonte sa douleur, qui se résigne…

Demain, dès l'aube…



Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.

Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,
Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,
Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,
Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.

Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,
Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur,
Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe
Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.

Victor Hugo - *Les Contemplations,* 1856

Hugo à l'Assemblée

Comment vivre, comment survivre? Victor Hugo se lance à corps perdu dans la politique. Depuis toujours sensible à la misère – il commence le 17 novembre 1845 un roman intitulé provisoirement *Les Misères*, qui deviendra *Les Misérables* –, nommé pair de France par Louis-Philippe, il prononce son premier discours à la Chambre le 19 mars 1846. Le 5 juin 1848, il est élu député à Paris, à l'Assemblée constituante – Louis-Philippe a abdiqué le 24 février. Le poète Lamartine est alors aux premières loges : il a fait adopter le drapeau tricolore et voter de nombreuses mesures sociales.

Napoléon le Petit

En décembre 1848, voici, d'Hugo, l'ami d'abord : Louis-Napoléon Bonaparte, élu président de la République avec 74 % des voix – Lamartine en recueille 1 %… ; puis Louis-Napoléon devient l'ennemi juré, après le coup d'État du 2 décembre 1851 qui lui donne les pleins pouvoirs. Il en use d'abord pour lancer des ordres d'arrestation contre ses opposants, dont Victor Hugo, qui s'enfuit en Belgique, sous un déguisement d'ouvrier, grâce à Juliette qui a tout prévu. Le 5 août 1852, un violent pamphlet contre le prince-président qui va devenir Napoléon III : *Napoléon le Petit*, est publié à Bruxelles. Il est signé Victor Hugo.

Les tribulations d'Hugo dans les îles

Victor Hugo s'installe à Marine-Terrace, dans l'île de Jersey, le 12 août 1852.
Il y travaille aux sept livres qui vont composer son nouveau recueil de poèmes : *Les Châtiments* – orientés contre le pouvoir absolu que s'est octroyé Napoléon III, dit le Petit. Le recueil paraît en 1853. Dans le poème *Ultima Verba*, on lit ces vers où, par avance, il refuse toute amnistie, toute offre de retour venant de la France de Napoléon III : *Si l'on n'est plus que mille, eh bien, j'en suis! Si même ils ne sont plus que cent, je brave encore Sylla ; S'il en demeure dix, je serai le dixième ; Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là*. Avec les droits d'auteurs de la réédition de *Napoléon le Petit* et des *Châtiments*, Hugo offrira en 1870 un canon aux Parisiens assiégés par les Prussiens…

Victor, dehors !

Au début de 1855, parce qu'il a protesté contre l'expulsion de quelques-uns de ses compagnons proscrits accusés d'avoir outragé la reine d'Angleterre, Victor Hugo est chassé de Jersey. Il va vivre désormais à Guernesey où il achète, le 10 mai 1856, la propriété d'Hauteville-House. Il va y demeurer jusqu'à la chute de Napoléon III, en septembre 1870.

Chronique intime et extime (3)

- 1853 : hanté par le souvenir de Léopoldine, Victor Hugo s'adonne au spiritisme autour de tables tournantes, dialogue avec les esprits disparus…
- 1855 : Abel Hugo, frère de Victor, meurt à Paris. Il est l'auteur d'une *France pittoresque*, par départements, en trois volumes parus en 1835.
- 1858 : une grave infection – un anthrax – oblige Hugo à interrompre son travail pendant plusieurs mois.
- Cela n'empêche pas Hugo de lutiner et séduire – comme il le fait depuis toujours, et le fera jusqu'à son dernier jour… – tout ce qui porte jupes et jupons sur son île, et dans sa maison : toutes les bonnes d'Adèle font connaissance avec la vigueur légendaire du Maître…
- 1859 : publication de *La Légende des siècles*, poèmes qui développent l'épopée de l'humanité. Victor Hugo refuse l'amnistie décidée par Napoléon III.
- 1861 : il séjourne un mois à Waterloo, près de Bruxelles, où, le 30 juin, il termine son roman *Les Misérables*, publié dans les mois qui suivent. Le succès est immense.
- 1863 : le 18 juin est publié un livre signé par Madame Hugo : *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*.
- 1864 : François-Victor Hugo achève la traduction des œuvres complètes de

Shakespeare.
- 1865 : publication du recueil de poèmes *La Chanson des rues et des bois*.
- 1866 : *Les Travailleurs de la mer* - roman.
- 1868 : Adèle, la femme de Victor, meurt.
- 1869 : *L'Homme qui rit* - roman

La Légende des siècles, 1859

Tous les romantiques ont rêvé d'une grande épopée en vers qui raconterait l'histoire de l'humanité, Hugo l'a faite! Elle paraît le 26 septembre 1859 sous le titre *La Légende des siècles*. De ces milliers d'alexandrins qui se suivent sur leurs rimes plates et leurs douze pieds, comme une armée en route, parfois en déroute, en quête d'un sens pour l'âme et l'homme, survivent aujourd'hui (pour combien de temps encore ?...) *La Conscience*, *Booz endormi*, *Après la bataille*…

La Conscience

Voici l'un des premiers poèmes de *La Légende des siècles, La Conscience* - soixante-huit alexandrins à rimes plates –, symbolisée par un œil qui regarde partout où il va, Caïn, assassin de son frère Abel, épisode de la Genèse, dans la Bible.



Lorsque avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes,
Échevelé, livide au milieu des tempêtes,
Caïn se fut enfui de devant Jéhovah,
Comme le soir tombait, l'homme sombre arriva
Au bas d'une montagne en une grande plaine;
Sa femme fatiguée et ses fils hors d'haleine
Lui dirent : « Couchons-nous sur la terre, et dormons. »
Caïn, ne dormant pas, songeait au pied des monts.
Ayant levé la tête, au fond des cieux funèbres,
Il vit un œil, tout grand ouvert dans les ténèbres,
Et qui le regardait dans l'ombre fixement.
« Je suis trop près», dit-il avec un tremblement.
Il réveilla ses fils dormant, sa femme lasse,
Et se remit à fuir sinistre dans l'espace.
Il marcha trente jours, il marcha trente nuits.
Il allait, muet, pâle et frémissant aux bruits,
Furtif, sans regarder derrière lui, sans trêve,
Sans repos, sans sommeil; il atteignit la grève
Des mers dans le pays qui fut depuis Assur.
« Arrêtons-nous, dit-il, car cet asile est sûr.
Restons-y. Nous avons du monde atteint les bornes. »

Et, comme il s'asseyait, il vit dans les cieux mornes
L'œil à la même place au fond de l'horizon.
Alors il tressaillit en proie au noir frisson.
« Cachez-moi ! » cria-t-il ; et, le doigt sur la bouche,
Tous ses fils regardaient trembler l'aïeul farouche.
Caïn dit à Jabel, père de ceux qui vont
Sous des tentes de poil dans le désert profond :
« Étends de ce côté la toile de la tente. »
Et l'on développa la muraille flottante;
Et, quand on l'eut fixée avec des poids de plomb :
«Vous ne voyez plus rien ? » dit Tsilla, l'enfant blond,
La fille de ses Fils, douce comme l'aurore;
Et Caïn répondit : « Je vois cet œil encore ! »
Jubal, père de ceux qui passent dans les bourgs
Soufflant dans des clairons et frappant des tambours,
Cria : « Je saurai bien construire une barrière. »
Il fit un mur de bronze et mit Caïn derrière.
Et Caïn dit « Cet œil me regarde toujours ! »
Hénoch dit : « Il faut faire une enceinte de tours
Si terrible, que rien ne puisse approcher d'elle.
Bâtissons une ville avec sa citadelle,
Bâtissons une ville, et nous la fermerons. »
Alors Tubalcaïn, père des forgerons,
Construisit une ville énorme et surhumaine.
Pendant qu'il travaillait, ses frères, dans la plaine,
Chassaient les fils d'Enos et les enfants de Seth ;
Et l'on crevait les yeux à quiconque passait;
Et, le soir, on lançait des flèches aux étoiles.
Le granit remplaça la tente aux murs de toiles,
On lia chaque bloc avec des nœuds de fer,
Et la ville semblait une ville d'enfer;
L'ombre des tours faisait la nuit dans les campagnes;
Ils donnèrent aux murs l'épaisseur des montagnes;
Sur la porte on grava : « Défense à Dieu d'entrer. »
Quand ils eurent fini de clore et de murer,
On mit l'aïeul au centre en une tour de pierre;
Et lui restait lugubre et hagard. « Ô mon père!
L'œil a-t-il disparu ? » dit en tremblant Tsilla.
Et Caïn répondit : « Non, il est toujours là. »
Alors il dit : « Je veux habiter sous la terre
Comme dans son sépulcre un homme solitaire;
Rien ne me verra plus, je ne verrai plus rien. »
On fit donc une fosse, et Caïn dit « C'est bien ! »
Puis il descendit seul sous cette voûte sombre.
Quand il se fut assis sur sa chaise dans l'ombre
Et qu'on eut sur son front fermé le souterrain,
L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.

Victor Hugo - *La Légende des siècles*, 1859

Booz endormi

Voici la fin du poème *Booz endormi*, personnage biblique qui, âgé, séduit une jeune Moabite, et, de cette union naîtra la lignée conduisant au Christ, selon la Bible et Hugo. La ville de Jérimadeth n'existe pas ; Hugo, cherchant vainement une rime géographique à « demandait » et n'en trouvant pas, invente ce nom en nous disant avec une malice dont on s'amuse encore « J'ai rime à dait »…

Tout reposait dans Ur et dans Jérimadeth ;
Les astres émaillaient le ciel profond et sombre;
Le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre
Brillait à l'occident, et Ruth se demandait,
Immobile, ouvrant l'œil à moitié sous ses voiles,
Quel dieu, quel moissonneur de l'éternel été,
Avait, en s'en allant, négligemment jeté
Cette faucille d'or dans le champ des étoiles.

Victor Hugo - *La Légende des siècles*, 1859

Après la bataille

Enfin, dans la quarante-neuvième partie de *La Légende des siècles*, intitulée *Les Temps présents*, voici le poème que sans doute vous apprîtes et que vous récitâtes pour quel salaire sur vingt? Qu'importe… Relisez-le, le blessé crie toujours « Caramba », et le chapeau du père est encore à terre…



Mon père, ce héros au sourire si doux,
Suivi d'un seul housard qu'il aimait entre tous
Pour sa grande bravoure et pour sa haute taille,
Parcourait à cheval, le soir d'une bataille,
Le champ couvert de morts sur qui tombait la nuit.
Il lui sembla dans l'ombre entendre un faible bruit.
C'était un Espagnol de l'armée en déroute
Qui se traînait sanglant sur le bord de la route,
Râlant, brisé, livide, et mort plus qu'à moitié.

Et qui disait : « À boire! à boire par pitié!»
Mon père, ému, tendit à son housard fidèle
Une gourde de rhum qui pendait à sa selle,
Et dit : «Tiens, donne à boire à ce pauvre blessé. »
Tout à coup, au moment où le housard baissé
Se penchait vers lui, l'homme, une espèce de Maure,
Saisit un pistolet qu'il étreignait encore,
Et vise au front mon père en criant : « Caramba ! »
Le coup passa si près que le chapeau tomba
Et que le cheval fit un écart en arrière.
« Donne-lui tout de même à boire», dit mon père.

Victor Hugo - *La Légende des siècles*, 1859

La sérénité de l'aïeul

Dès son retour sur la terre de France, Victor Hugo adresse une déclaration aux Allemands, se désolant que la guerre ait éclaté, et demandant que la paix revienne afin de construire l'Europe. Bismarck l'apprend et donne cet ordre : « Si vous trouvez Hugo, pendez-le immédiatement ! » Il va vivre encore vingt-cinq ans, s'installant progressivement dans l'image de l'aïeul serein qu'il a laissée à la postérité.

Le triomphal retour

Lorsque Victor Hugo rentre en France après la défaite de 1870 et la chute de Napoléon III, sa popularité est immense. On reconnaît en lui le défenseur des opprimés, l'avocat des pauvres, l'infatigable combattant contre la misère, le proscrit qui n'a cessé de combattre le pouvoir que s'est accordé un seul homme – Napoléon III. Pendant la Commune, en 1871, Victor Hugo s'exile à Bruxelles où il accueille des communards. De retour en France, il tente de rentrer dans l'action politique, mais, ne parvenant pas à concilier ses vues progressistes avec la lenteur d'une société qui cherche encore son identité, il abandonne.

Les deuils, le Sénat…

Le mauvais sort s'acharne contre lui dans sa vie privée : son fils Charles meurt subitement, le 13 mars, à Bordeaux. En 1872, sa fille Adèle, qui a vécu un amour malheureux pour un officier anglais, devient folle. Elle est internée à Saint-Mandé où elle mourra en 1915. En 1873, il publie son dernier roman : *Quatre-vingt-treize* – l'épopée de la Révolution française. En décembre 1873, il perd son second fils, François-Victor. Janvier 1876 : retour à la politique. Il est élu sénateur et intervient aussitôt pour que soit votée une loi d'amnistie en faveur des communards. En 1877, il publie la deuxième partie de *La Légende des siècles*, puis l'émouvant *Art d'être grand-père* où les lecteurs découvrent un poème charmant et touchant : *Jeanne était au pain sec*, que voici :

Jeanne était au pain sec…



Jeanne était au pain sec dans le cabinet noir,
Pour un crime quelconque, et, manquant au devoir,
J'allai voir la proscrite en pleine forfaiture,
Et lui glissai dans l'ombre un pot de confiture
Contraire aux lois. Tous ceux sur qui, dans ma cité,
Repose le salut de la société,
S'indignèrent, et Jeanne a dit d'une voix douce:
- Je ne toucherai plus mon nez avec mon pouce;
Je ne me ferai plus griffer par le minet.
Mais on s'est récrié : - Cette enfant vous connaît;
Elle sait à quel point vous êtes faible et lâche.
Elle vous voit toujours rire quand on se fâche.
Pas de gouvernement possible. À chaque instant
L'ordre est troublé par vous; le pouvoir se détend;
Plus de règle. L'enfant n'a plus rien qui l'arrête.
Vous démolissez tout. - Et j'ai baissé la tête,
Et j'ai dit : - Je n'ai rien à répondre à cela,
J'ai tort. Oui, c'est avec ces indulgences-là
Qu'on a toujours conduit les peuples à leur perte.
Qu'on me mette au pain sec. - Vous le méritez, certe,
On vous y mettra. - Jeanne alors, dans son coin noir,
M'a dit tout bas, levant ses yeux si beaux à voir,
Pleins de l'autorité des douces créatures :
Eh bien, moi, je t'irai porter des confitures.

Victor Hugo - *L'Art d'être grand-père*, 1877

L'autorité des douces créatures

Même si des commentateurs éclairés ont crié au malentendu, affirmant de façon péremptoire et forcément inspirée par leurs nuits de veilles et d'études qu'il fallait voir dans ce poème non la petite Jeanne, mais tous les proscrits de la Commune, et dans le grand-père le symbole de l'opposition à toute répression, lisez ces vers sans vous en soucier, sans vous demander ce que représente alors le pot de confiture dans cette volonté d'interprétation, ou bien le pain sec… Vérifiez si dans votre entourage proche ne stationne pas l'un de ces intellectuels qui voient des symboles partout, asseyez-vous si ce n'est déjà fait, et dégustez sans retenue cet exquis portrait paru dans *L'Art d'être grand-père* en 1877…



Six cent mille personnes pour ses quatre-vingts ans

Tout Paris est en effervescence Le 27 février 1881. Depuis des semaines, on y prépare un événement d'impor tance : les quatre-vingts ans de Victor Hugo. Il habite alors rue d'Eylau – une bataille prussienne de Napoléon, son idole, en 18 07. Dès le matin, les Parisiens et bon nombre de provinciaux – des écoliers, des ouvriers, des gens modestes de toutes conditions – commencent à défiler sous ses fenêtres. Ils font monter vers lui toute leur admiration, toute leur reconnaissance. Ils lui savent gré de leur avoir toujours donné courage dans ses écrits, de les avoir considérés. À la fin de la journée, plus de six cent mille personnes sont passées dans la rue d'Eylau qui, le soir, est couverte de fleurs et baptisée aussitôt: avenue Victor-Hugo !

La mort de Juliette

En 1878, après une congestion cérébrale qui le terrasse, Victor Hugo cesse quasiment d'écrire. Le 11 mai 1883, celle qui l'a toujours aidé, compris, qui l'a connu mieux que personne, qui l'a aimé plus que sa vie, au-delà de tout, Juliette, meurt, à soixante-dix-sept ans. Victor avait écrit : *Sur ma tombe on mettra, comme ma grande gloire : Le souvenir profond, adoré, combattu d'un amour qui fut faute et qui devint vertu*. Il loge près du ménage composé du futur ministre Édouard Lockroy et d'Alice, la veuve de Charles Hugo ; il peut ainsi voir ses petits-enfants Georges et Jeanne. Mais Lockroy qui n'a pas pardonné à Hugo de l'avoir traité dans le passé de « politicien de pacotille », rudoie le vieux poète qui, privé du soutien de Juliette, s'enfonce dans une douloureuse solitude.

Le corbillard des pauvres

Le 15 mai 1885, Victor prend froid. Le lendemain, il est alité avec une forte fièvre qui ne le quitte pas dans les jours qui suivent. Il meurt d'une congestion pulmonaire le vendredi 22 mai, à quatre-vingt-trois ans. Le gouvernement décide de lui faire des obsèques nationales. Son corps est exposé sur un immense catafalque installé sous l'Arc de Triomphe. Plus de deux millions de personnes suivent ses obsèques, le 1er juin. Il est conduit tout droit au Panthéon, dans le corbillard qu'il avait choisi : celui des pauvres.

Hugo vous parle

- Je n'ai plus d'ennemis quand ils sont malheureux. (*Carnets*)

- La musique, c'est du bruit qui pense. (*Fragments*)
- Ainsi, la paresse est mère. Elle a un fils, le vol, et une fille, la faim. (*Les Misérables*)
- Être contesté, c'est être constaté. (*Carnets*)
- Depuis six mille ans la guerre / Plaît aux peuples querelleurs / Et Dieu perd son temps à faire / Les étoiles et les fleurs. (*La chanson des rues et des bois*)
- Oh ! n'insultez jamais une femme qui tombe! / Qui sait sous quel fardeau la pauvre âme succombe ! (*Les Chants du crépuscule*)
- Le jeune homme est beau, mais le vieillard est grand. (*La Légende des siècles*)
- Un poète est un monde enfermé dans un homme. (*La Légende des siècles*)
- La moitié d'un ami, c'est la moitié d'un traître. (*La Légende des siècles*)
- Ô combien de marins, combien de capitaines / Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines / Dans ce morne horizon se sont évanouis / Combien ont disparu, dure et triste fortune / Dans une mer sans fond, par une nuit sans lune / Sous l'aveugle océan, à jamais enfouis! (*Les Rayons et les ombres*)
- La nuit, on pense mieux, la tête est moins pleine de bruit. (*Ruy Blas*)
- La haine, c'est l'hiver du cœur. (*Les Contemplations*)
- C'est l'abbé qui fait l'église; / C'est le roi qui fait la tour; / Qui fait l'hiver? C'est la bise; / Qui fait le nid? C'est l'amour. (*La Chanson des rues et des bois*)
- Les mots sont les passants mystérieux de l'âme. (*Les Châtiments*)
- Je suis une force qui va. (*Hernani*)
- C'est ici le combat du jour et de la nuit! (dernières paroles de Victor Hugo) (à moins que ce ne soit, selon un autre témoin : Je vois de la lumière noire!)

Chapitre 14

Impeccables Parnassiens

Dans ce chapitre :

- La réaction contre les romantiques
- Le poème parfait
- La naissance du poème en prose

Un *Lac*, un *Souvenir*, un *Olympio*, et des soupirs et des sanglots… Assez! la lyre en larmes ou en colère contre les temps délétères où se délite la société… Assez! Le cœur qui ouvre ses vannes, l'esprit qui politise, et tout cela qui emplit à rompre des odes, des ballades, dilatées à la mode romantique, de pleines pages d'alexandrins qui bedonnent sur un présent soumis, écrasent le rêve et produisent du vent… En voilà trop! Que ceux qui aiment la belle ouvrage, le vers chantourné, la rime noble, le pur objet, bref, le métier, sans bataille, sans états d'âme ou sans plainte… que tous ceux-là se rallient à Gautier ! Foin de la molle argile et du travail facile. Voici venu le temps des sculpteurs, la plume est un ciseau et le poème un marbre. Bienvenue aux marmoréens : les Parnassiens!

Cahier des charges : contre les gnangnans

Les gnangnans? Qui donc a parlé de « gnangnans » ? Rappelez-vous, c'était Jules Lemaître, disant qu'Hugo fait boum boum et que Lamartine est un peu gnangnan. Après avoir lu l'un et l'autre, qu'en pensez-vous? Quelle que soit votre réponse, vous êtes embarqué dans le convoi du temps, contraint d'aller de l'avant. Laissez-vous aller dans le nouveau courant…

Les romantiques en ligne de mire

Où va-t-on avec ces romantiques qui s'autorisent tout, qui écrivent à la diable, inventent ce qu'ils nomment des licences poétiques, des règles d'écriture qui les arrangent? Des maladresses, oui ! Du laisser-aller! Et puis ces poèmes sucrés, pleurnichards ou revanchards… Si on changeait tout cela, sans renier le mouvement, mais en le sortant de son stationnement sur les trop meubles territoires du sentiment où il s'enlise? Si on revenait au respect majeur des règles d'écriture, si le poème, en lui-même, pouvait devenir un objet de contemplation? Oui, Théophile Gautier, oui ! Vite, écrivez tout cela en un poème que vous allez intituler *L'Art*, où vous allez promouvoir… l'art pour l'art !

L'art pour l'art

On vous connaît Théophile, on vous admire. Leconte de Lisle est prêt à devenir le chef de file du renouveau que vous imaginez. José-Maria de Heredia, Théodore de Banville, Sully Prudhomme, Catulle Mendès (il publie en 1863 des poèmes : *Philoméla*, épouse votre fille en 1866, s'en sépare trois ans plus tard, participe activement au *Parnasse contemporain*, multiplie romans, pièces de théâtre, et meurt à 68 ans, en tombant d'un train en 1909), François Coppée, Verlaine ou Mallarmé vous suivront, chacun à sa façon.

Au Poète impeccable

Et Baudelaire, votre thuriféraire (si vous ne cherchez pas dans le dictionnaire, vous ne saurez jamais que ce mot signifie étymologiquement : porteur d'encens; au sens figuré, le thuriféraire est un admirateur fervent) nourrit pour vous une telle admiration qu'il vous dédicace son recueil *Les Fleurs du mal* : Au Poète impeccable, au parfait magicien ès lettres françaises, à mon très-cher et très-vénéré maître et ami Théophile Gautier. Alors, heureux, Théophile ? Flatté? Maintenant, montrez-nous à travers *L'Art*, ce que vous défendez…

L'Art



Oui, l'œuvre sort plus belle
D'une forme au travail
Rebelle,
Vers, marbre, onyx, émail.

Point de contraintes fausses!
Mais que pour marcher droit
Tu chausses,
Muse, un cothurne étroit.

Fi du rhythme commode,
Comme un soulier trop grand,
Du mode
Que tout pied quitte et prend!

Statuaire, repousse
L'argile que pétrit
Le pouce
Quand flotte ailleurs l'esprit :

Lutte avec le carrare,

Avec le paros dur
Et rare,
Gardiens du contour pur;

Emprunte à Syracuse
Son bronze où fermement
S'accuse
Le trait fier et charmant;

D'une main délicate
Poursuis dans un filon
D'agate
Le profil d'Apollon.

Peintre, fuis l'aquarelle,
Et fixe la couleur
Trop frêle
Au four de l'émailleur.

Fais les sirènes bleues,
Tordant de cent façons
Leurs queues,
Les monstres des blasons;

Dans son nimbe trilobe
La Vierge et son Jésus,
Le globe
Avec la croix dessus.

Tout passe. - L'art robuste
Seul a l'éternité.
Le buste
Survit à la cité.

Et la médaille austère
Que trouve un laboureur
Sous terre
Révèle un empereur.

Les dieux eux-mêmes meurent,
Mais les vers souverains
Demeurent
Plus forts que les airains.

Sculpte, lime, cisèle;
Que ton rêve flottant
Se scelle
Dans le bloc résistant!

Théophie Gautier - *Émaux et Camées*, 1852

Théophile Gautier et sa bande

Cheveux longs jusqu'aux épaules, vêtements de couleurs vives, démarche de poussah en tournée d'inspection, de gandin farfelu, de général en campagne, tout cela pour agacer le bourgeois, remettre en cause l'ordre établi, ou du moins suggérer qu'il existe encore d'autres voies à emprunter, d'autres voix à entendre. Vous connaissez déjà le nom de ceux qui l'accompagnent…

Gautier le myope

Un dilettante, Gautier! Il est né à Tarbes en 1811, venu à Paris avec sa famille en 1814, il a rêvé de voyages en lisant Robinson Crusoé dès l'âge de six ans. Atteint de phobie scolaire au lycée Louis le Grand où il s'ennuie terriblement, il fréquente sans passion, en élève externe, le lycée Charlemagne. Il s'y fait pour ami Gérard Labrunie (qui? Nerval!). Ces deux-là se retrouvent en première ligne, en 1829, lors de la bataille d'*Hernani* qu'ils conduisent brillamment en gilet rouge et gants jaunes, pour le compte de leur tonitruant Hugo ! Gautier a renoncé à sa vocation, la peinture, car il n'y voit goutte : une importante myopie le prive du bonheur des couleurs. Rien, dans les tableaux ne supportant l'erreur, l'approximatif, la poésie qu'il choisit de pratiquer sera à leur image.

Émaux et camées

Devenu journaliste par nécessité, il se fait critique d'art, jugeant de sa plume vive et franche, tout ce qui se peint, s'écrit, se sculpte ou se danse pendant la Monarchie de Juillet. En 1852, il publie son œuvre majeure : *Émaux et Camées* (n'oubliez pas le « e »). Il y pousse à l'extrême sa théorie de l'art pour l'art débarrassé de toutes les expressions de la sensibilité - mais conserve à la mort mêlée à l'amour une place privilégiée. La perfection qu'on y rencontre semble décrire elle-même sa propre forme en prenant pour prétexte des lieux (*La Mansarde*), des objets (*La Montre*), des êtres (*L'Aveugle*), des situations (*Tristesse en mer*). L'ensemble, d'une élégance et d'une pureté glacées, est admiré par ceux qui

privilégient la rigueur, la discipline dans la pratique de tous les genres d'écriture.

Quatre échecs à l'Académie

Gautier, c'est aussi *Le Roman de la momie*, publié en 1858. C'est aussi *Le Capitaine Fracasse*, roman commencé en 1833 et achevé trente ans plus tard, en 1863! Gautier, ce sont des amours, des enfants, des voyages, des cauchemars pour les éditeurs qui attendent sa copie. Gautier, c'est le désespoir, après quatre candidatures, de n'être point élu à l'Académie. Est-ce de cela qu'il meurt à Neuilly, en 1872, à l'âge de soixante et un ans? Allez savoir… Voici, de Théophile Gautier, extrait de son recueil *Premières Poésies* paru en 1832, un tableau représentant Notre-Dame de Paris en alexandrins à rimes plates, description pure, exempte de toute sensation, sans doute écrit après le jugement lapidaire et un peu court que Victor Hugo porta un jour sur l'édifice : Notre-Dame, que c'est beau!

Soleil couchant



En passant sur le pont de la Tournelle, un soir,
Je me suis arrêté quelques instants pour voir
Le soleil se coucher derrière Notre-Dame.
Un nuage splendide à l'horizon de flamme,
Tel qu'un oiseau géant qui va prendre l'essor,
D'un bout du ciel à l'autre ouvrait ses ailes d'or,
- Et c'était des clartés à baisser la paupière.
Les tours au front orné de dentelles de pierre,
Le drapeau que le vent fouette, les minarets
Qui s'élèvent pareils aux sapins des forêts,
Les pignons tailladés que surmontent des anges
Aux corps roides et longs, aux figures étranges,
D'un fond clair ressortaient en noir; l'Archevêché,
Comme au pied de sa mère un jeune enfant couché,
Se dessinait au pied de l'église, dont l'ombre
S'allongeait à l'entour mystérieuse et sombre.
- Plus loin, un rayon rouge allumait les carreaux
D'une maison du quai; - l'air était doux; les eaux
Se plaignaient contre l'arche à doux bruit, et la vague
De la vieille cité berçait l'image vague;
Et moi, je regardais toujours, ne songeant pas
Que la nuit étoilée arrivait à grands pas.

Théophie Gautier - *Premières Poésies*, 1832

Leconte de l'île Bourbon

Le romantisme ne changera rien au monde : la conscience artistique et la conscience historique ne s'épouseront jamais! Il n'est que de voir l'échec de la révolution de 1848, réprimée dans le sang, récupérée par un prince-président devenu empereur! Non! Charles-Marie-René Leconte, dit Leconte de Lisle (1818 - 1894) est imprégné de toutes ces négations. Il partage les convictions de Théophile Gautier : le romantisme s'est condamné par l'action. Seuls demeurent l'art pour l'art, la recherche de la perfection.

Contre l'esclavage

Charles-Marie-René Leconte de Lisle, de l'île de la Réunion, à l'époque, île Bourbon, est né à Saint-Paul, le 22 octobre 1818, du Breton Charles-Marie Leconte de Lisle, ancien chirurgien des armées de Napoléon et de Anne-Suzanne de Riscourt, cousine d'Évariste Parny (rappelez-vous ses *Chansons madécasses*, son poème *Le Songe*…). Leconte de Lisle commence ses études en France - Dinan, puis Nantes, jusqu'en 1832. Il les poursuit à l'île Bourbon, vient à Rennes passer son bac, redevient insulaire en 1843, ne supporte pas que son père s'y livre au commerce des esclaves. En 1845, après des voyages en Inde, puis à Sumatra, il revient en France, définitivement. Il milite activement contre l'esclavage : sa famille lui coupe les vivres!

Rugueux, rude, féroce, barbare

Où trouver refuge? Dans la poésie, la beauté, mais pas n'importe laquelle. Passionné de grec, Leconte de Lisle est persuadé qu'il faut remonter à l'Antiquité pour découvrir ce qui réunit l'homme et le poète, ce qui permet d'espérer dans les valeurs morales. Il se nourrit aussi de l'histoire des Hébreux, des Égyptiens, des Germains, ressuscitant les principaux épisodes de leur passé douloureux ou conquérant. Trois recueils vont paraître, où il tente de dire *les temps où l'homme et la terre étaient jeunes et dans l'éclosion de leur force et de leur beauté*. Admiré pour la puissance de ses évocations - dont la réussite tient beaucoup au choix d'un vocabulaire rugueux et enflammé où le féroce et le barbare abondent - il devient la coqueluche de jeunes artistes aussi divers que Sully Prudhomme, François Coppée, Villiers de l'Isle-Adam, Paul Verlaine, Stéphane Mallarmé. Leconte de Lisle est élu en 1886 à l'Académie française, au fauteuil de Victor Hugo.

Midi, roi des étés…

Leconte de Lisle publie en 1852 dans ses *Poèmes antiques* ce Midi qui sonne juste à toutes les horloges de la prosodie parfaite. En quelques minutes de bonheur, vous pouvez lire ces huit quatrains d'alexandrins à rimes croisées, à moins que vous les appreniez…

Midi



Midi, roi des étés, épandu sur la plaine,

Tombe en nappes d’argent des hauteurs du ciel bleu.
Tout se tait. L’air flamboie et brûle sans haleine;
La terre est assoupie en sa robe de feu.

L’étendue est immense et les champs n’ont point d’ombre,
Et la source est tarie où buvaient les troupeaux;
La lointaine forêt, dont la lisière est sombre,
Dort là-bas, immobile, en un pesant repos.

Seuls, les grands blés mûris, tels qu’une mer dorée,
Se déroulent au loin, dédaigneux du sommeil;
Pacifiques enfants de la terre sacrée,
Ils épuisent sans peur la coupe du soleil.

Parfois, comme un soupir de leur âme brûlante,
Du sein des épis lourds qui murmurent entre eux,
Une ondulation majestueuse et lente
S’éveille, et va mourir à l’horizon poudreux.

Non loin, quelques bœufs blancs, couchés parmi les herbes,
Bavent avec lenteur sur leurs fanons épais,
Et suivent de leurs yeux languissants et superbes
Le songe intérieur qu’ils n’achèvent jamais.

Homme, si, le cœur plein de joie ou d’amertume,
Tu passais vers midi dans les champs radieux,
Fuis! la nature est vide et le soleil consume :
Rien n’est vivant ici, rien n’est triste ou joyeux.

Mais si, désabusé des larmes et du rire,
Altéré de l’oubli de ce monde agité,
Tu veux, ne sachant plus pardonner ou maudire,
Goûter une suprême et morne volupté,

Viens! Le soleil te parle en paroles sublimes;
Dans sa flamme implacable absorbe-toi sans fin;
Et retourne à pas lents vers les cités infimes,
Le cœur trempé sept fois dans le néant divin.

Leconte de Lisle - *Poèmes antiques,* 1852

Les trois recueils de Leconte de Lisle

> - 1852 : *Poèmes antiques*
> - 1862 : *Poèmes barbares - Le sable rouge est comme une mer sans limite, / Et qui flambe, muette, affaissée en son lit. / Une ondulation immobile remplit / L'horizon aux vapeurs de cuivre où l'homme habite…* (ce sont *Les Éléphants* qui galopent peut-être encore dans votre mémoire…)
> - 1884: *Poèmes tragiques - Le Temps, l'Étendue et le Nombre / Sont tombés du noir firmament / Dans la mer immobile et sombre…*

François Coppée et ses plumes

Coppée connut la gloire en son temps non par la poésie mais par le théâtre : le 14 janvier 1869, sa comédie en un acte et en vers, *Le Passant*, fut acclamée par un public conquis, heureux de lui faire fête encore en 1870, pour *Deux douleurs*, pièce en un acte et en vers, en 1871, pour *Fais ce que dois,* pour *L'Abandonnée*, en 1872, pour *Les Bijoux de la délivrance*, pour *Le Rendez-vous* … Au total, une quinzaine de pièces, mais aussi une bonne douzaine de romans, et – venons-y – plus de vingt recueils de poèmes!

Un titre de roman

Que reste-t-il aujourd'hui de cet écrivain d'origine modeste, né en 1842 rue de l'Abbé-Grégoire à Paris, mort en 1908, archiviste de la Comédie française, élu à l'Académie française en 1884, ami de Jules Lemaître, et qui voulut toujours écrire de petites choses sur des petits riens? Il reste cette phrase, cette interrogation, l'ultime vers du poème *Les Oiseaux* qui servit de titre à un roman célèbre - ôtée la mécanique mal huilée de ses trois premières syllabes – : Est-ce que les oiseaux se cachent pour mourir? Est-ce là tout ce qui survit de Coppée? Quasiment…

Les Oiseaux



Le soir, au coin du feu, j'ai pensé bien des fois
À la mort d'un oiseau, quelque part, dans les bois.
Pendant les tristes jours de l'hiver monotone,
Les pauvres nids déserts, les nids qu'on abandonne,
Se balancent au vent sur un ciel gris de fer.
Oh! comme les oiseaux doivent mourir l'hiver!
Pourtant, lorsque viendra le temps des violettes,

Nous ne trouverons pas leurs délicats squelettes
Dans le gazon d'avril, où nous irons courir.
Est-ce que les oiseaux se cachent pour mourir?

François Coppée - *Promenades et Intérieurs*, 1875



Émile Verhaeren, gare de Rouen…

Le 27 novembre 1916, un voyageur fait un faux pas sur le quai de la gare de Rouen. Il glisse, tombe sous le train, et perd la vie. Cette mort tragique est celle du poète belge d'expression française Émile Verhaeren. Il était né en 1855. Son œuvre la plus importante, *Les Villes tentaculaires* (1895), lui avait apporté une renommée européenne. En voici un extrait:
Les toits semblent perdus
Et les clochers et les pignons fondus,
Dans ces matins fuligineux et rouges,
Où, feu à feu, des signaux bougent.
Une courbe de viaduc énorme
Longe les quais mornes et uniformes;
Un train s'ébranle immense et las […].

Heredia : Comme un vol de gerfauts

José-Maria de Heredia. Heredia de Cuba! Le parfait ajusteur des hémistiches, l'impeccable régleur du sonnet, le sonneur de rimes, dans la cathédrale des mots, immense, magnifique, et vide… Né à La Fortuna, près de Santiago de Cuba, en 1842, Heredia descend de conquistadores espagnols. Il fait ses études en France, retourne auprès de son père, planteur de café, puis se prend d'une telle passion pour Ronsard, Chateaubriand et Hugo qu'il décide de s'établir en France. Son immense fortune lui permet de se consacrer à l'écriture. Fort bien accueilli par les chefs du mouvement parnassien - dont Leconte de Lisle – il ne publie ses sonnets, chefs-d'œuvre de perfection formelle, qu'en revue.

Cultures disparues

En 1893, à la demande pressante d'un éditeur, il les rassemble sous le titre *Les Trophées* (cent dix-huit sonnets) dont la première édition est épuisée en trois heures - un recueil de

poèmes qui paraît aujourd'hui met des siècles pour en faire autant… Heredia est élu à l'Académie française en 1895. Il meurt au château de Bourdonné, en Seine-et-Oise, le 3 octobre 1905. Voici l'un de ses sonnets, une sorte de miniature parfaite de l'épopée, celle peut-être des ancêtres conquistadores de Heredia partis à l'assaut de belles civilisations, d'étonnantes et riches cultures, aujourd'hui disparues.

Les Conquérants



Comme un vol de gerfauts hors du charnier natal,
Fatigués de porter leurs misères hautaines,
De Palos de Moguer, routiers et capitaines
Partaient, ivres d'un rêve héroïque et brutal.

Ils allaient conquérir le fabuleux métal
Que Cipango mûrit dans ses mines lointaines,
Et les vents alizés inclinaient leurs antennes
Aux bords mystérieux du monde Occidental.

Chaque soir, espérant des lendemains épiques,
L'azur phosphorescent de la mer des Tropiques
Enchantait leur sommeil d'un mirage doré;

Ou penchés à l'avant des blanches caravelles,
Ils regardaient monter en un ciel ignoré
Du fond de l'Océan des étoiles nouvelles.



Shelley et Swinburne

En Angleterre, le siècle s'ouvre avec Percy Bysshe Shelley (1792 - 1822), poète romantique et fantasque qui meurt dans le naufrage du voilier qu'il avait construit; Algernon Charles Swinburne (1837 - 1909) termine le XIX[e] siècle, laissant en

héritage une poésie empreinte d'allusions à tout ce que furent les démons de sa vie, le suicide, entre autres (mais il mourut de la grippe…). Guy de Maupassant (1850 - 1893) sauva Swinburne de la noyade - et sans doute du suicide - près d'Étretat en 1868.

Banville des heures heureuses

Observez un portrait de Banville par Nadar… N'a-t-il pas un petit air de Bourvil? Lui qui vénérait la rime n'eût point été mécontent de celle unissant son nom à notre acteur comique du XXe siècle. Comique, Banville? Oui, et voguant sur les crêtes d'un humour des plus fins dans ses *Odes funambulesques* (1857), où sont réutilisées les formes poétiques du Moyen Âge, difficiles à lire aujourd'hui puisque nous avons perdu le relais et l'image de ses contemporains qu'il brocarde avec une jubilation d'écolier chahuteur, émule des grands rhétoriqueurs... Sinon? Eh bien, sinon, Banville est né en 1823 à Moulins, mort à Paris en 1891. Entre ces deux dates, il jette aux orties la poésie gnangnan de ses contemporains, publie en 1842 *Les Cariatides*, recueil exigeant qui requiert du lecteur une solide culture classique, en opposition avec le débraillé de certains auteurs à la rime et la larme facile : son recueil est fort bien reçu par les lecteurs.

Les Parnassiens

Les Stalactites en 1846, *Les Exilés* en 1867 complètent avec bonheur une œuvre poétique optimiste, dynamique, qualités qu'on retrouve dans la douzaine de pièces de son théâtre. Banville fait partie du comité de lecture restreint qui décide qui sera publié dans la revue *Le Parnasse contemporain*. Le Parnasse est le nom d'une montagne de Grèce dont l'un des sommets était habité par les Muses. La revue donne son nom aux amoureux de la forme, aux volontaires de l'élévation dans l'écriture poétique, à tous ceux qui apportent de l'encre et du sang neuf dans la création : les Parnassiens. Édité par un libraire-éditeur qui partage leurs convictions – Lemerre – *Le Parnasse contemporain* paraît à trois reprises: en 1866, 1871 et 1876.

La Femme aux roses

Parfaite en tout, la poésie de Banville suggère ici parfaitement une femme nue, allongée mollement dans ses dentelles et qui a d'un « doigt coquet, sur elle et sur le lit, parsemé son bouquet ».



Nue, et ses beaux cheveux laissant en vagues blondes
Courir à ses talons des nappes vagabondes,
Elle dormait, sereine. Aux plis du matelas
Un sommeil embaumé fermait ses grands yeux las,

Et ses bras vigoureux, pliés comme des ailes,
Reposaient mollement sur des flots de dentelles.
Or, la capricieuse avait, d’un doigt coquet,
Sur elle et sur le lit parsemé son bouquet,
Et, - fond éblouissant pour ces splendeurs écloses ! -
Son corps souple et superbe était jonché de roses.
Et ses lèvres de flamme, et les fleurs de son sein,
Sur ces coteaux neigeux qu’elle montre à dessein,
Semblaient, aux yeux séduits par de douces chimères,
Les boutons rougissants de ces fleurs éphémères.

Théodore de Banville - *Stalactites,* 1846

Sully Prudhomme : N’y touchez pas…

Le 10 décembre 1901, le prix Nobel de littérature est attribué pour la première fois. C’est un Français qui l’obtient : Sully Prudhomme. Il aurait aimé devenir ingénieur, y renonce, travaille chez un notaire, y renonce aussi, écrit des vers, et persiste. En 1865, il publie *Stances et poèmes*. Sainte-Beuve surtout le remarque, pour *Le Vase brisé* notamment. Sully Prudhomme – pseudonyme de René François Armand Prudhomme – devient alors le collaborateur de Leconte de Lisle au *Parnasse contemporain*. Il est élu à l’Académie française en 1881.

Éditer un jeune poète

Sully Prudhomme consacre la somme que lui vaut le prix Nobel à la création d’un prix littéraire qui porte son nom, décerné chaque année par la Société des Gens de Lettres, et qui permet d’offrir à un jeune poète l’édition de son premier recueil. À mesure qu’il avance en âge, Prudhomme économise sur le sentiment, privilégie la forme, approfondit une certaine philosophie. Et s’éloigne peu à peu de ceux qui transportent en eux, comme la fin d’une aventure, de son vase brisé, seulement la fêlure.

Le Vase brisé



Le vase où meurt cette verveine
D’un coup d’éventail fut fêlé;
Le coup dut l’effleurer à peine :
Aucun bruit ne l’a révélé.

Mais la légère meurtrissure,
Mordant le cristal chaque jour,
D'une marche invisible et sûre,
En a fait lentement le tour.

Son eau fraîche a fui goutte à goutte,
Le suc des fleurs s'est épuisé;
Personne encore ne s'en doute,
N'y touchez pas, il est brisé.

Souvent aussi la main qu'on aime,
Effleurant le cœur, le meurtrit;
Puis le cœur se fend de lui-même,
La fleur de son amour périt;

Toujours intact aux yeux du monde,
Il sent croître et pleurer tout bas
Sa blessure fine et profonde;
Il est brisé, n'y touchez pas.

Sully Prudhomme (1839 - 1907) - *Stances et poèmes*, 1865 - 1866

Aloysius Bertrand et le poème en prose

En marge du mouvement romantique ou de son contraire, pendant que Victor Hugo se réjouit de son élection à l'Académie française, en 1841, l'un des plus grands poètes du XIXe siècle meurt de tuberculose, seul, méconnu, dans le dénuement le plus total! Il s'appelle Louis Bertrand, dit Aloysius Bertrand, né en 1807, dans le Piémont. Installé à Dijon, journaliste à la besogne pour survivre, il vient à Paris où Sainte-Beuve le remarque au cénacle d'Hugo. Retour à Dijon pour des raisons pécuniaires. Labeur de rédacteur. Il fonde en 1830 *Le Patriote de la Côte-d'Or,* y exprime ses idées de progrès social, doit le quitter, vient s'installer définitivement à Paris, n'y mange guère qu'un jour sur deux, sur trois… Comme un invisible vautour, la phtisie, la tuberculose rôde et fond sur lui.

Le préféré de Breton

Six mois après sa mort, grâce à son ami le sculpteur David d'Angers, son unique recueil de poèmes paraît. Il a pour titre : *Gaspard de la nuit, fantaisies à la manière de Rembrandt et de Callot*. Baudelaire le lit et s'en inspire pour composer ses petits poèmes en prose. Mallarmé tient en haute estime le style d'Aloysius Bertrand, plus tard auteur préféré d'André Breton. Voici, d'Aloysius, *Le Nain*, dans le livre III de *Gaspard de la nuit*:

Le Nain



J’avais capturé de mon séant, dans l’ombre de mes courtines, ce furtif papillon, éclos d’un rais de la lune ou d’une goutte de rosée.

Phalène palpitante qui, pour dégager ses ailes captives entre mes doigts, me payait une rançon de parfums!

Soudain la vagabonde bestiole s’envolait, abandonnant dans mon giron, - ô horreur! - une larve monstrueuse et difforme à tête humaine!

- Où est ton âme, que je chevauche! - Mon âme, haquenée boiteuse des fatigues du jour, repose maintenant sur la litière dorée des songes.

Et elle s’échappait d’effroi, mon âme, à travers la livide toile d’araignée du crépuscule, par-dessus de noirs horizons dentelés de noirs clochers gothiques.

Mais le nain, pendu à sa fuite hennissante, se roulait comme un fuseau dans les quenouillées de sa blanche crinière.

Aloysius Bertrand - *Gaspard de la nuit*, 1842

Chapitre 15

Éclatants symbolistes

Dans ce chapitre :

- Baudelaire, tradition et invention
- Le règne du symbolisme
- Verlaine et les poètes maudits

L*es romantiques la tête dans les nuages, la plume dans les idées, la strophe dans les repaires d'une culture malgré tout élitiste, les Parnassiens amoureux de la forme, investis dans l'ailleurs mythique pour fuir le présent… Il existe une autre voie que ces deux-là, celle qui descend sur terre, qui épouse les contours de la réalité quelle qu'elle soit, lumineuse ou triviale, ordinaire ou insolite : pourquoi ne pas inviter dans la poésie l'immense foule des mots pour tout dire de la vie, sans barrage, et sans hypocrisie? C'est l'une des voies du symbolisme, parmi tant d'autres.*

Baudelaire, prince des nuées

« Charles Baudelaire réunit en lui, poussées à l'extrême, toutes les caractéristiques du romantisme : le flou, le mou, le ténébreux, le narcissisme, les infinis faciles, ce qui ne l'empêche pas, soyons juste, d'avoir un petit fumet assez personnel de viande décomposée et de savonnette.» Eh bien, Marcel Aymé (1902 – 1965), on a mal dormi? On a fait des cauchemars? On y a vu la postérité continuer de vouer à Baudelaire une admiration sans cesse croissante pendant que le nom Aymé, prénom Marcel, commençait à se dissoudre dans l'amnésie collective? Pourtant, soyons juste, comme vous l'êtes : il y a du flou, du mou, du narcissisme et de l'infini facile dans le romantisme; et Baudelaire se roule avec d'étranges voluptés dans son poème *Une charogne*, lui le dandy qui ne supportait pas la moindre tache sur ses chemises toujours parfumées. Mais, si vous le voulez bien, Marcel Aymé, allons un peu plus loin…

Le révolté en marche

Lorsque la Révolution de 1848 éclate, Baudelaire a vingt-sept ans et toute l'exaltation d'un adolescent qui s'amuse d'une situation où vacille le monde. Un monde qui ne va pas changer selon ses vœux…

Le monde va changer!

«Aux armes! On égorge nos frères! On égorge le peuple!». Ce cri lugubre parcourt les rues

de Paris dans la nuit du 24 février 1848. La veille, sous une pluie battante, on s'est battu partout dans la capitale, afin que le ministre de Louis-Philippe, Guizot, démissionne, et que le peuple souffre moins. Et que revienne la République! À neuf heures du soir, boulevard des Capucines, alors que la troupe était harcelée de jets de pierres par les émeutiers, un coup de feu est parti, on ne sait trop d'où il venait. Les soldats ont cru à un signal, ils ont ouvert le feu : on a compté cinquante-deux morts, des hommes de tous âges, des femmes, des adolescents. Leurs corps ont été chargés sur des charrettes, et promenés toute la nuit dans les rues de la capitale.

Inconnu dans la rue

Partout on s'exalte, partout on espère : la Révolution est en marche, le monde va enfin changer! Finies les grosses fortunes et les petites gens, fini l'injustice, et le mépris, les lois, les hiérarchies. Au petit matin, les poètes sont à la fête : Lamartine et Hugo gravitent dans les sphères où le nouveau pouvoir pourrait prendre forme. Charles Baudelaire est dans la rue, inconnu. Carrefour de Buci, il a dévalisé avec la foule en furie une armurerie, s'est emparé d'un fusil tout neuf, d'une cartouchière, il a escaladé la barricade de bric et de broc dressée en hâte, a brandi son arme vers le ciel et s'est écrié : « Il faut aller fusiller le général Aupick!» Le général Aupick, commandant de l'École polytechnique, c'est son père…

Je vais vous étrangler

Ce n'est pas la première fois que Baudelaire s'en prend à Aupick : dix ans auparavant lors d'un dîner qui rassemble de nombreuses personnalités, Charles, vexé par une réflexion du commandant, se précipite sur lui, en lui déclarant : «Vous m'humiliez devant des gens de votre caste qui par politesse croient devoir rire de vos plaisanteries, vous méritez une correction, Monsieur, je vais avoir l'honneur de vous étrangler!» Aupick se lève, gifle violemment Charles qui tombe, hurle, saisi d'une crise nerveuse… Des domestiques l'emportent dans sa chambre où il est enfermé pendant plusieurs jours, puis envoyé dans l'Oise chez un ami du général. Quinze jours plus tard, une diligence le conduit à Bordeaux sous la surveillance d'un officier. Embarquement sur le Paquebot des mers du Sud. Direction : les Indes.

De Paris à Port-Louis

Paris, le temps de l'enfance heureuse, puis de la survenue du fameux général Aupick, beau-père détesté. Port-Louis, à l'île Maurice, c'est là que débarque Charles lorsqu'il effectue un voyage vers les Indes qu'il n'atteindra pas, pour cause de langueur, de spleen…

Elle a vingt-cinq ans, il en a soixante

« Il faut aller fusiller le général Aupick». Aupick n'est pas le père de Charles, c'est son beau-père. Le vrai père de Charles, François Baudelaire, est un ancien curé, né le 17 juin 1759, défroqué en 1793. Il a épousé en 1797 Rosalie Janin, elle lui a donné un fils, Alphonse qui fera une carrière de magistrat. Devenu veuf en 1814, François Baudelaire abandonne alors ses responsabilités au Sénat, se retire rue Hautefeuille, et se déclare peintre. Chez ses amis, les Pérignon, il remarque Caroline Archenbaut-Dufaÿs, orpheline, fille d'un officier pauvre émigré pendant la Révolution. Elle a été recueillie, élevée par les Pérignon. Elle a

vingt-cinq ans, il en a soixante.

Sa mère l'aime, son père l'adore

Une idée folle traverse la tête de François Baudelaire : et s'il demandait la main de Caroline? Caroline accepte, ses parents adoptifs sont ravis. Le mariage a lieu le 9 septembre 1819, et le 9 avril 1821, Caroline donne naissance à un garçon : Charles-Pierre, baptisé le 7 juin à Saint-Sulpice. L'enfance du petit Charles est heureuse : sa mère l'aime, son père l'adore. Il l'emmène faire de longues promenades au jardin du Luxembourg, façonne patiemment son langage au fil de leurs stations devant les statues, devant des massifs de fleurs. Le petit Charles s'imprègne doucement de la beauté du monde. Et de sa cruauté, brutalement : le 10 février 1827, François Baudelaire, le père aimé, le père artiste, meurt.

Charles à l'école

Deux ans plus tard, Caroline épouse un militaire, Jack Aupick. Il a fait les campagnes de l'Empire, a été décoré de la Légion d'honneur, a servi sous la Restauration. Le coup est rude pour le petit Charles. Il s'efforce de ne rien montrer, tente de rapporter de bons résultats du collège. Mais bientôt, il prend ses aises, travaille de moins en moins, se rebelle au lycée Louis-le-Grand où un jour, il avale un papier qu'il passait à son voisin et que le surveillant lui demandait de lui donner. Cet incident est suivi d'une exclusion. Charles obtient malgré tout son bac, de justesse, le 12 août 1839, le jour même où Aupick est promu général de brigade. Caroline est aux anges!

L'amant de Louchette

Aupick se méfie de ce beau-fils imprévisible qui en prend à son aise après son bac, fréquentant de loin les cours de droit, mais de fort près les prostituées.
Louchette, par exemple, qui lui inspire son premier poème… baudelairien, brûlant de réalisme *Je n'ai pas pour maîtresse*… Le romantisme flou et mou est bien loin : le vocabulaire et les images crus, réalistes, font une entrée magistrale en poésie. Le «je» des Lamartine ou Musset, lové dans ses douleurs de velours, se transmue ici dans l'inaltérable métal que l'on trouve dans cet alexandrin à l'adresse de Paris, signé, plus tard, Charles: *Tu m'as donné ta boue et j'en ai fait de l'or*.

Je n'ai pas pour maîtresse…



Baudelaire n'est pas un innovateur dans la forme, il revêt les costumes du romantisme, alexandrins, rimes plates, croisées, embrassées, quatrains, sonnets… ; son apport au fond, en revanche, procède d'une nouveauté qui étonne, scandalise ou séduit à l'époque : le réel, le quotidien dans ses apparences les plus triviales acquièrent le droit d'asile en poésie. Voici, par exemple, dans ce poème, le portrait que Baudelaire compose en hommage à « Louchette », sa maîtresse :



Je n’ai pas pour maîtresse une lionne illustre :
La gueuse, de mon âme, emprunte tout son lustre;
Invisible aux regards de l’univers moqueur,
Sa beauté ne fleurit que dans mon triste cœur.

Pour avoir des souliers elle a vendu son âme.
Mais le bon Dieu rirait si, près de cette infâme,
Je tranchais du Tartufe et singeais la hauteur,
Moi qui vends ma pensée et qui veux être auteur.

Vice beaucoup plus grave, elle porte perruque.
Tous ses beaux cheveux noirs ont fui sa blanche nuque;
Ce qui n’empêche pas les baisers amoureux.
De pleuvoir sur son front plus pelé qu’un lépreux.

Elle louche, et l’effet de ce regard étrange
Qu’ombragent des cils noirs plus longs que ceux d’un ange,
Est tel que tous les yeux pour qui l’on s’est damné
Ne valent pas pour moi son œil juif et cerné.

Elle n’a que vingt ans; - la gorge déjà basse
Pend de chaque côté comme une calebasse,
Et pourtant, me traînant chaque nuit sur son corps,
Ainsi qu’un nouveau-né, je la tette et la mords,

Et bien qu’elle n’ait pas souvent même une obole
Pour se frotter la chair et pour s’oindre l’épaule,
Je la lèche en silence avec plus de ferveur
Que Madeleine en feu les deux pieds du Sauveur.

La pauvre créature, au plaisir essoufflée,
A de rauques hoquets la poitrine gonflée,
Et je devine au bruit de son souffle brutal
Qu’elle a souvent mordu le pain de l’hôpital.

Ses grands yeux inquiets, durant la nuit cruelle,
Croient voir deux autres yeux au fond de la ruelle,
Car, ayant trop ouvert son cœur à tous venants,
Elle a peur sans lumière et croit aux revenants.

Ce qui fait que de suif elle use plus de livres
Qu'un vieux savant couché jour et nuit sur ses livres,
Et redoute bien moins la faim et ses tourments
Que l'apparition de ses défunts amants.

Si vous la rencontrez, bizarrement parée,
Se faufilant, au coin d'une rue égarée,
Et la tête et l'œil bas comme un pigeon blessé,
Traînant dans les ruisseaux un talon déchaussé,

Messieurs, ne crachez pas de jurons ni d'ordure
Au visage fardé de cette pauvre impure
Que déesse Famine a par un soir d'hiver,
Contrainte à relever ses jupons en plein air.

Cette bohème-là, c'est mon tout, ma richesse,
Ma perle, mon bijou, ma reine, ma duchesse,
Celle qui m'a bercé sur son giron vainqueur,
Et qui dans ses deux mains a réchauffé mon cœur.

Charles Baudelaire - *Les Fleurs du mal*, 1857

Vers les Indes

Le 9 juin 1841, le Paquebot-des-Mers-du-Sud appareille. À son bord, le reclus du tragique dîner, le jeune rebelle, l'adolescent qui a menacé d'étrangler son beau-père. Pendant le voyage, les marins capturent un oiseau aux ailes immenses : un albatros. Sur le pont, ils s'amusent à le malmener sous les yeux de Charles qui, fou de rage, se précipite sur eux, les roue de coups de poing, de pied, jusqu'à ce que le capitaine intervienne – ainsi est née dans la violence, l'idée du poème *L'Albatros*, écrit peu de temps après. Et l'albatros? Il a fini en pâté qui a régalé équipage et voyageurs, sauf Charles… Bien que le terme symbolisme n'apparaisse qu'en 1886 sous la plume d'un journaliste du *Figaro*, on en voit naître ici, l'exploitation toute baudelairienne.

L'Albatros



Souvent, pour s’amuser, les hommes d’équipage
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.

À peine les ont-ils déposés sur les planches,
Que ces rois de l’azur, maladroits et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
Comme des avirons traîner à côté d’eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule!
Lui, naguère si beau, qu’il est comique et laid!
L’un agace son bec avec un brûle-gueule,
L’autre mime, en boitant, l’infirme qui volait!

Le Poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l’archer;
Exilé sur le sol au milieu des huées,
Ses ailes de géant l’empêchent de marcher.

Charles Baudelaire - *Les Fleurs du mal*, 1857

Bizarre, baroque…

Après une tempête dantesque qui a failli envoyer le paquebot par le fond en brisant ses mâts, Charles pose son sac à Port-Louis, capitale de l’île Maurice. Reçu par des amis du général qui font tout ce qu’ils peuvent pour le mettre en confiance, Charles n’a qu’une idée : rentrer en France! Il se rend désagréable, il est bizarre – *baroque*, disent ses hôtes. Le capitaine du bateau chargé de l’emmener à Calcutta décide de le rapatrier au plus vite en France. Charles est ravi! Aupick reçoit du capitaine une longue lettre où Charles, tout au long du voyage, apparaît invivable, méprisant, odieux, bref, asocial en langage d’aujourd’hui. Quelque temps après son retour à Paris, il fait parvenir à Emmeline de Carcenac, la superbe épouse d’Adolphe Autard de Bragard qui l’a accueilli à l’île Maurice, le poème *À une dame créole*.

À une dame créole



Au pays parfumé que le soleil caresse,

J’ai connu, sous un dais d’arbres tout empourprés
Et de palmiers d’où pleut sur les yeux la paresse,
Une dame créole aux charmes ignorés.

Son teint est pâle et chaud; la brune enchanteresse
A dans le cou des airs noblement maniérés;
Grande et svelte en marchant comme une chasseresse,
Son sourire est tranquille et ses yeux assurés.

Si vous alliez, Madame, au vrai pays de gloire,
Sur les bords de la Seine ou de la verte Loire,
Belle digne d’orner les antiques manoirs,

Vous feriez, à l’abri des ombreuses retraites,
Germer mille sonnets dans le cœur des poètes,
Que vos grands yeux rendraient plus soumis que vos noirs.

Charles Baudelaire - *Les Fleurs du mal*, 1857

Cent romans, au moins…

Le 15 février 1842, Baudelaire est de retour à Bordeaux. Il écrit à sa mère : « Je crois que je reviens avec la sagesse en poche». Cela ne l’empêche pas de comparaître devant le petit tribunal de Caroline et Jack : que va-t-il faire de sa vie? Il expose son plan : ses capacités d’écrivain sont telles qu’il est capable d’écrire, voyons… au minimum cent romans. Et des romans d’une qualité telle que les écrivains du siècle passé paraîtront bien fades à côté de lui! En attendant, il écrit des poèmes qu’il pourra aussi publier. Soit!

Brûlante Jeanne

On lui accorde une certaine liberté. Il emménage dans un petit appartement dans lequel ses amis découvrent bientôt celle qui ne cessera de le tromper pendant les quinze années de leur liaison : Jeanne Duval. La peau d’ébène, la chevelure, la démarche de cette comédienne fascinent Charles. Elle est présente, belle, obsessionnelle, dans les pages les plus brûlantes des *Fleurs du mal*! Celles du *Serpent qui danse*: Que j’aime à voir, chère indolente / De ton corps si beau, / Comme une étoffe vacillante, / Miroiter ta peau… Celles de *La Chevelure*…

La Chevelure



Ô toison, moutonnant jusque sur l’encolure!
Ô boucles! Ô parfum chargé de nonchaloir!
Extase! Pour peupler ce soir l’alcôve obscure
Des souvenirs dormant dans cette chevelure,
Je la veux agiter dans l’air comme un mouchoir!

La langoureuse Asie et la brûlante Afrique,
Tout un monde lointain, absent, presque défunt,
Vit dans tes profondeurs, forêt aromatique!
Comme d’autres esprits voguent sur la musique,
Le mien, ô mon amour! nage sur ton parfum.

J’irai là-bas où l’arbre et l’homme, pleins de sève,
Se pâment longuement sous l’ardeur des climats;
Fortes tresses, soyez la houle qui m’enlève!
Tu contiens, mer d’ébène, un éblouissant rêve
De voiles, de rameurs, de flammes et de mâts :

Un port retentissant où mon âme peut boire
À grands flots le parfum, le son et la couleur;
Où les vaisseaux, glissant dans l’or et dans la moire,
Ouvrent leurs vastes bras pour embrasser la gloire
D’un ciel pur où frémit l’éternelle chaleur.

Je plongerai ma tête amoureuse d’ivresse
Dans ce noir océan où l’autre est enfermé;
Et mon esprit subtil que le roulis caresse
Saura vous retrouver, ô féconde paresse,
Infinis bercements du loisir embaumé!

Cheveux bleus, pavillon de ténèbres tendues,
Vous me rendez l’azur du ciel immense et rond;
Sur les bords duvetés de vos mèches tordues
Je m’enivre ardemment des senteurs confondues
De l’huile de coco, du musc et du goudron.

Longtemps! toujours ! ma main dans ta crinière lourde
Sèmera le rubis, la perle et le saphir,
Afin qu’à mon désir tu ne sois jamais sourde!
N’es-tu pas l’oasis où je rêve, et la gourde

Où je hume à longs traits le vin du souvenir?

Charles Baudelaire - *Les Fleurs du mal*, 1857

Une misérable pension

Son beau-père, sa mère, son frère n'ont que ce mot à la bouche : l'argent! Qu'est-ce que l'argent? Charles l'ignore complètement, il reste si peu de temps entre ses doigts… Depuis sa majorité, en 1842, il a pu bénéficier de l'héritage paternel : il est riche. Il dépense sans jamais compter, commence à vendre terres et autres biens pour payer ses dettes, pour subvenir aux besoins de tous ceux qui gravitent autour de lui, au point que le 24 août 1844, un conseil de famille se réunit à l'initiative du général. Objectif : mettre Charles sous tutelle. Exécution!

Charles critique d'art

Du jour au lendemain, Charles, qui vivait dans l'insouciance, se retrouve avec une misérable pension, l'équivalent d'un petit salaire! Que faire? Les cent romans prévus? Il ne parviendra à écrire que deux nouvelles d'à peine cent pages: *Le Jeune Enchanteur* (1846) et *La Fanfarlo* (1847). Collaborer à des journaux, voilà la solution! Rubrique arts. Baudelaire s'y révèle un critique visionnaire, au goût sûr. Il publie en 1845 son premier compte rendu du Salon annuel des artistes, sous le nom de Baudelaire-Dufaÿs. Ses goûts s'affirment au fil des ans : pour lui, Delacroix « poète en peinture» est le plus grand peintre de son temps. On le retrouve dans son poème *Les Phares* :

[…] Delacroix, lac de sang hanté des mauvais anges,
Ombragé par un bois de sapins toujours vert,
Où, sous un ciel chagrin, des fanfares étranges
Passent, comme un soupir étouffé de Weber […]

Charles Baudelaire - *Les Fleurs du Mal*, 1857

La passion Edgar Poe

Les critiques des Salons sont publiées en volumes, mais se vendent peu. Cette activité ne nourrit pas son homme, surtout si cet homme ne parvient pas à maîtriser ses dépenses! Charles, désespéré par la vie en général et par Jeanne en particulier, fait une tentative de suicide, après avoir laissé une longue lettre d'adieu à sa mère. Le petit couteau qu'il utilise l'érafle tout juste… Il survit. La publication de quelques feuilletons dans les journaux, de quelques poèmes dans les revues, lui assure quelques revenus. Soudain, le 27 janvier 1847, il découvre la traduction du *Chat noir*, d'Edgar Poe (1809 - 1849), puis toutes les œuvres du maître américain dont il ignore le naufrage de la vie, entre alcool et laudanum. Tous les poèmes, toutes les nouvelles qu'il aurait aimé écrire se retrouvent sous ses yeux ébahis ! Il

décide de traduire en français cette œuvre étrange dont il juge le style *au-dessus du vulgaire*. Deuxième découverte, en cette année 1847: l'actrice Marie Daubrun qui le fascine, qu'il aime.

Pour Marie

C'est Marie Daubrun que Charles invite au voyage dans ce poème cadencé comme une danse langoureuse, prometteuse, comme une valse qui transporte vers un imaginaire où apparaissent des paysages de canaux, de vaisseaux en partance. La Hollande? Peut-être.

L'Invitation au voyage



Mon enfant, ma sœur,
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble!
Aimer à loisir,
Aimer et mourir
Au pays qui te ressemble!
Les soleils mouillés
De ces ciels brouillés
Pour mon esprit ont les charmes
Si mystérieux

De tes traîtres yeux,
Brillant à travers leurs larmes.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Des meubles luisants,
Polis par les ans,
Décoreraient notre chambre;
Les plus rares fleurs
Mêlant leurs odeurs
Aux vagues senteurs de l'ambre,
Les riches plafonds,
Les miroirs profonds,
La splendeur orientale,
Tout y parlerait
À l'âme en secret

Sa douce langue natale.

Là, tout n’est qu’ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Vois sur ces canaux
Dormir ces vaisseaux
Dont l’humeur est vagabonde;
C’est pour assouvir
Ton moindre désir
Qu’ils viennent du bout du monde.
- Les soleils couchants
Revêtent les champs,
Les canaux, la ville entière,
D’hyacinthe et d’or;
Le monde s’endort
Dans une chaude lumière.

Là, tout n’est qu’ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Charles Baudelaire - *Les Fleurs du mal*, 1857

Le credo de Baudelaire

Dans le même temps – en réalité, on ne sait trop s’il s’agit de 1846 ou 1855 – , il compose le poème qui contient son credo : au-delà de la perception du monde par les cinq sens, tout s’unit dans une mystérieuse unité faite de multiples résonances, de correspondances pour nous étranges, pour le poète lumineuses. Des milliers de commentaires ont été écrits à propos de *Correspondances*; pour les lire tout entières, il vous faudra des mois, et des années pour les comprendre… Vous pouvez d’abord commencer par lire, ou même apprendre le poème.

Correspondances



La Nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles;
L’homme y passe à travers des forêts de symboles

Qui l'observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,
Doux comme les hautbois, verts comme les prairies,
- Et d'autres, corrompus, riches et triomphants,

Ayant l'expansion des choses infinies,
Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens,
Qui chantent les transports de l'esprit et des sens.

Charles Baudelaire - *Les Fleurs du mal*, 1857



Charles amoureux d'Apolline…

Paris, dans le quartier Bréda surnommé La Nouvelle Athènes, au 4 rue Frochot, les artistes se retrouvent le dimanche. Ils viennent dîner chez une femme dont la beauté est exceptionnelle et les dons multiples - elle est peintre, miniaturiste, cantatrice à la voix enchanteresse : Apolline Sabatier, fille illégitime du vicomte d'Abancourt et d'une blanchisseuse – voulez-vous la voir nue? Contemplez au musée d'Orsay la sculpture *Femme piquée par un serpent* que réalisa en 1847 Auguste Clésinger, futur gendre de George Sand. Chez Apolline viennent Nerval, Flaubert, Berlioz, Manet, Barbey d'Aurevilly, les frères Goncourt. Et Charles Baudelaire ! Charles qui, peu à peu, devient amoureux d'Apolline - un peu canaille, s'il faut en croire les mauvaises langues des deux Goncourt… Elle reçoit des poèmes anonymes qui célèbrent sa grâce, sa beauté, et qui lui trouvent un charme mystérieux. Mais qui donc est-ce? se demande Apolline qui n'a pas de mal à trouver la réponse. Charles est tout heureux, peut-être tout surpris qu'elle réponde à sa passion, qu'elle la partage. Bonheur éphémère : Apolline aime ailleurs, mais demeure une amie. Le dernier amant de madame Sabatier - Savatier en réalité, mais Apolline trouvait que cela sonnait un

peu *savate*… - s’appelle Sir Richard Wallace. Il a hérité de l’immense fortune de son père. Et savez-vous à quoi elle va servir? À construire, dans Paris, les fontaines vertes qui portent son nom : les fontaines Wallace !

Un vrai faux pantoum



Pour Apolline, Charles écrit ce qui est considéré comme le modèle du pantoum, genre malais dont Victor Hugo avait donné un exemple dans ses notes sur *Les Orientales*. Le pantoum malais comporte un seul quatrain. Le pantoum enchaîné est composé de plusieurs quatrains d’octosyllabes ou de décasyllabes à rimes croisées, le deuxième et le quatrième vers de chaque strophe étant repris comme premier et troisième vers de la strophe qui suit. Le dernier vers du poème est identique au premier. Observez maintenant le pantoum de Baudelaire. Combien comporte-t-il d’irrégularités? Au moins trois, à vous de les trouver… Mais lisez d’abord pour le plaisir pur qu’il apporte ce faux pantoum d’un vrai poète. Puis abandonnez votre recherche, cela gâcherait tout.

Harmonie du soir



à Madame Sabatier

Voici venir les temps où vibrant sur sa tige
Chaque fleur s’évapore ainsi qu’un encensoir;
Les sons et les parfums tournent dans l’air du soir;
Valse mélancolique et langoureux vertige!

Chaque fleur s’évapore ainsi qu’un encensoir;
Le violon frémit comme un cœur qu’on afflige;
Valse mélancolique et langoureux vertige!
Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir.

Le violon frémit comme un cœur qu’on afflige,
Un cœur tendre, qui hait le néant vaste et noir!
Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir;
Le soleil s’est noyé dans son sang qui se fige.

Un cœur tendre, qui hait le néant vaste et noir,
Du passé lumineux recueille tout vestige!
Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige…
Ton souvenir en moi luit comme un ostensoir!

Charles Baudelaire - *Les Fleurs du mal*, 1857

Du Vin et du hashish

Il faut aller fusiller le général Aupick! Baudelaire descend bien vite de sa barricade, en même temps que ses illusions, le 24 février 1848 : même si c'est un autre poète, Lamartine, qui distribue les rôles provisoires, le monde ne va pas changer, il y aura des très riches encore, des très pauvres, des lois et des injustices - et le commandant Aupick, qui sera nommé gouverneur militaire de Paris, va vivre jusqu'en 1857. Baudelaire, en 1850, est tout à Poe.
Il publie cependant un écrit personnel, en 1851 : *Du Vin et du haschisch*. Le 12 mars 1856 paraît enfin la traduction complète des *Histoires extraordinaires* d'Edgar Poe. Charles n'y a pas travaillé tout seul : en bas de chez lui se trouve un limonadier anglais… Lorsque Charles sent qu'un mot résiste au passage d'une langue à l'autre, il descend immédiatement trouver le brave homme qui le dépanne. Il descend même très souvent…

Les Fleurs du mal, de Babou

En 1857, faute d'avoir terminé les cent romans qu'il avait prévu d'écrire et qui auraient dû ébahir les générations à venir jusqu'à la fin des temps, Baudelaire se décide à rassembler en un livre les poèmes qu'il a composés…

Les Lesbiennes

Charles compte et recompte les pages de son recueil de poèmes. Piteux, c'est piteux! écrit-il sur un feuillet d'épreuves. Il trouve que son œuvre est bien mince. Évidemment, par rapport aux cent romans prévus, c'est peu, mais sait-il, Charles, qu'un seul de ses poèmes vaut à lui seul plus qu'un roman? Sait-il qu'il se prépare une belle gloire (posthume…) ? Il faut trouver un titre. Abandonné, l'ancien projet : *Les Lesbiennes*. Abandonné aussi : *Les Limbes*. Un ami, Hippolyte Babou, suggère alors un de ces titres de la grande famille des antithèses, toujours séduisants, et qui donnent à l'esprit le petit vertige de l'indécis : *Les Fleurs du mal*. Adopté!

Coco mal perché

« Coco mal perché», surnom que donne Baudelaire à son fidèle ami et éditeur Poulet-Malassis, sis rue de Buci (près du carrefour…) met en vente mille exemplaires des *Fleurs du mal*, le 25 juin 1857. Il s'ouvre sur une citation de l'un des poètes les plus énervés de la littérature, vous le connaissez : Agrippa d'Aubigné!

On dit qu'il faut couler les exécrables choses
Dans le puits de l'oubli et au sépulcre encloses,
Et que par les écrits le mal ressuscité
Infectera les mœurs de la postérité :
Mais le vice n'a point pour mère la science,
Et la vertu n'est point fille de l'ignorance.

La presse se déchaîne

Voilà, le feu d'artifice vient de commencer… Attention : si vous ne voulez pas vous attirer les foudres de Charles, ne parlez pas de ses *Fleurs du mal* comme d'une simple succession de poèmes! Le livre est pensé comme une progression quasi romanesque, comme la légende terrible et tendre des abysses de l'âme. C'est ce qu'il revendique dans une lettre à Alfred de Vigny :
Le seul éloge que je sollicite pour ce livre est qu'on reconnaisse qu'il n'est pas un pur album et qu'il a un commencement et une fin. Dès le 5 juillet 1857, la presse se déchaîne : comment peut-on publier un livre de poèmes contenant de telles obscénités, une telle immoralité? Le journaliste du *Figaro* trouve insoutenable entre autres la lecture du *Reniement de saint Pierre*, de *Lesbos*, de *Femmes damnées*.

L'état mental de Monsieur Baudelaire…

Voici un extrait de l'article publié dans *Le Figaro* du 5 juillet 1857, et signé Gustave Bourdin qui se déchaîne contre *Les Fleurs du mal*:
Il y a des moments où l'on doute de l'état mental de M. Baudelaire; il y en a où l'on n'en doute plus : - c'est la plupart du temps, la répétition monotone et préméditée des mêmes mots, des mêmes pensées. - L'odieux y coudoie l'ignoble; le repoussant s'y allie à l'infect. Jamais on ne vit mordre et même mâcher autant de seins dans si peu de pages; jamais on n'assista à une semblable revue de démons, de fœtus, de diables, de chloroses, de chats et de vermine. - Ce livre est un hôpital ouvert à toutes les démences de l'esprit, à toutes les putridités du cœur; encore si c'était pour les guérir, mais elles sont incurables.

Baudelaire au tribunal

L'affaire se corse : la direction de la sûreté publique saisit le parquet du délit d'outrage à la morale! Voici Baudelaire et son éditeur devant le tribunal! Ils sont condamnés pour outrages aux bonnes mœurs le 20 août, et doivent payer 300 et 200 francs d'amende - ce jugement ne sera cassé qu'en 1949! Baudelaire est mortifié. Pourtant, il travaille à la nouvelle édition des *Fleurs du mal*, d'où seront absentes les pièces condamnées, publiées plus tard dans le recueil sous le titre *Épaves*.



Hugo : Je crie bravo !

Hugo vole au secours de Baudelaire, en paroles, bien sûr, envoyées de son exil : «Vos *Fleurs du mal* rayonnent et éblouissent comme des étoiles. Continuez ! Je crie bravo de toutes mes forces à votre vigoureux esprit. Une des rares décorations que le régime actuel peut accorder, vous venez de la recevoir. Ce qu'il appelle sa justice vous a condamné au nom de ce qu'il appelle sa morale. C'est une couronne de plus. Je vous serre la main, poète ! » Flaubert de son côté ne marchande pas son enthousiasme non plus : «J'ai d'abord dévoré votre volume d'un bout à l'autre comme une cuisinière fait d'un feuilleton, et maintenant, depuis huit jours, je le relis vers à vers, mot à mot, et franchement, cela me plaît et m'enchante. Vous avez trouvé le moyen de rajeunir le romantisme. Vous ne ressemblez à personne, ce qui est la première de toutes les qualités. »

Éditions des Fleurs du mal (1857)

Cinq parties se succèdent, dans la première édition, rigoureusement titrées et composées.

- Spleen et idéal
- Fleurs du mal
- Révolte
- Le vin
- La mort

Édition des Fleurs du mal (1861)

Si vous voulez savoir ce qui effarouchait tant les tartuffes du Second Empire, lisez, dans une édition récente, les poèmes suivants : *Le Léthé - Les Bijoux - Femmes damnées – Lesbos – À celle qui est trop gaie - Les Métamorphoses du vampire*. Voici le plan de la deuxième édition (1861), après le procès perdu. Il comporte une partie supplémentaire, pour un classement modifié.

- Spleen et idéal – Homme libre, toujours tu chériras la mer…
- Tableaux parisiens – Andromaque, je pense à vous…
- Le vin – Le regard singulier d'une femme galante
- Fleurs du mal – Mon cœur, comme un oiseau, voltigeait tout joyeux…
- Révolte – Ô toi le plus savant et le plus beau des anges…
- La mort – Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères…

La mort des amants



Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères,
Des divans profonds comme des tombeaux,
Et d'étranges fleurs sur des étagères,
Écloses pour nous sous des cieux plus beaux.

Usant à l'envi leurs chaleurs dernières,
Nos deux cœurs seront deux vastes flambeaux,
Qui réfléchiront leurs doubles lumières
Dans nos deux esprits, ces miroirs jumeaux.

Un soir fait de rose et de bleu mystique,
Nous échangerons un éclair unique,
Comme un long sanglot, tout chargé d'adieux;

Et plus tard un Ange, entr'ouvrant les portes,
Viendra ranimer, fidèle et joyeux,
Les miroirs ternis et les flammes mortes.

Charles Baudelaire – *Les Fleurs du mal*, 1861

Les Petits poèmes en prose

Charles est régulièrement à court d'argent. Pour survivre, il visite les salons de peinture, écrit des critiques. Il publie également une étude sur Richard Wagner, le compositeur allemand (1813 – 1883). Admiratif du *Gaspard de la nuit*, d'Aloysius Bertrand, il compose des poèmes en prose où il met en scène son univers urbain. *Le Figaro* et *La Presse* en publient quelques-uns en 1862. Ils ne seront publiés en volume qu'en 1869 sous le titre : *Petits poèmes en prose* ou *Le Spleen de Paris*. Déçu par la France, par ses contemporains, Baudelaire décide de s'exiler en Belgique afin d'y trouver un public qu'il espère neuf, et attentif à son originalité. Hélas, aux conférences qu'il donne, n'assistent que quelques personnes qui bâillent! Baudelaire se déchaîne alors, injustement, contre les Belges.

L'autre façon d'aimer



Voici l'un des petits poèmes en prose de Baudelaire *Les Fenêtres*. Des univers familiers, des spectacles humbles, anodins, le poète fait son miel, s'affranchissant des rayons de la traditionnelle ruche bourdonnante de rimes, chère aux classiques. Cette rêverie économe et dense offre une autre façon d'aimer la poésie.

Les Fenêtres



Celui qui regarde du dehors à travers une fenêtre ouverte, ne voit jamais autant de choses que celui qui regarde une fenêtre fermée. Il n'est pas d'objet plus profond, plus mystérieux, plus fécond, plus ténébreux, plus éblouissant qu'une fenêtre éclairée d'une chandelle. Ce qu'on peut voir au soleil est toujours moins intéressant que ce qui se passe derrière une vitre. Dans ce trou noir ou lumineux vit la vie, rêve la vie, souffre la vie.

Par delà des vagues de toits, j'aperçois une femme mûre, ridée déjà, pauvre, toujours penchée sur quelque chose, et qui ne sort jamais. Avec son visage, avec son vêtement, avec son geste, avec presque rien, j'ai refait l'histoire de cette femme, ou plutôt sa légende, et quelquefois je me la raconte à moi-même en pleurant.

Si c'eût été un pauvre vieux homme, j'aurais refait la sienne tout aussi aisément.

Et je me couche, fier d'avoir vécu et souffert dans d'autres que moi-même. Peut-être me direz-vous : « Es-tu sûr que cette légende soit la vraie? » Qu'importe ce que peut être la réalité placée hors de moi, si elle m'a aidé à vivre, à sentir que je suis et ce que je suis?

Charles Baudelaire - *Petits poèmes en prose,* publication posthume, 1869

Sois sage!



De cette époque des *Petits poèmes en prose* date le sonnet *Recueillement*, écrit en 1861. Sonnet irrégulier à cause des rimes croisées des quatrains, il contient, selon Paul Valéry, des faiblesses aux vers 5, 6 et 7, au milieu des splendeurs de tout le reste. Jaloux, Paul?... Et vous, lecteur, qu'en pensez-vous ? Vous pouvez l'écrire ici : …… (une lettre par point, le mot «génial», éventuellement, peut suffire)

Recueillement



Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille.
Tu réclamais le Soir; il descend; le voici :
Une atmosphère obscure enveloppe la ville,
Aux uns portant la paix, aux autres le souci.

Pendant que des mortels la multitude vile,
Sous le fouet du Plaisir, ce bourreau sans merci,
Va cueillir des remords dans la fête servile,
Ma Douleur, donne-moi la main; viens par ici,

Loin d'eux. Vois se pencher les défuntes Années,
Sur les balcons du ciel, en robes surannées;
Surgir du fond des eaux le Regret souriant;

Le Soleil moribond s'endormir sous une arche,
Et, comme un long linceul traînant à l'Orient,
Entends, ma chère, entends la douce Nuit qui marche.

Charles Baudelaire - *Les Fleurs du mal*, 1861

Un Namur fatal

La fin de Charles Baudelaire est un long calvaire pendant lequel la maladie prend son temps, pousse en lui ses lames cruelles, lui ôte à moitié la raison, puis peu à peu les mots, jusqu'au dernier, le fameux «Crénom!» de Namur qui résonne aujourd'hui encore comme le plus navrant coup du sort qui pût lui être porté.

Charles souffre

La syphilis que Charles a contractée dans sa jeunesse évolue rapidement. Il souffre atrocement. Ses migraines sont si douloureuses qu'il est obligé de s'entourer la tête de linges imbibés de solutions apaisantes. Il avale toutes sortes de pilules pour calmer ses douleurs névralgiques. Le 14 mars 1866, invité par le beau-père de son ami Félicien Rops, à Namur, il visite l'église Saint-Loup. Soudain Félicien et Poulet-Malassis qui l'accompagnent, le voient qui tombe sur les dalles de pierre alors qu'il contemplait une sculpture. Il se relève, mais marche à petits pas, ne parle presque plus. Ramené à Paris, il est bientôt transporté, à demi paralysé, chez les sœurs de l'institut Saint-Jean. Son vocabulaire s'est réduit à un seul

mot : Crénom!

Charles meurt

Sacré nom de Dieu! «Crénom» est l'abréviation de ce blasphème suprême. Les religieuses de l'institut Saint-Jean, à qui Charles ne répond plus que par ce mot, s'étranglent d'indignation. Elles demandent à être débarrassées du blasphémateur!... Dans la maison de santé du docteur Duval, rue du Dôme, près de l'Étoile, il va se laisser mourir peu à peu, assisté par sa mère. Poulet-Malassis apprend effaré que son ami a vécu dans la misère alors qu'il lui reste une fortune intacte, mais bloquée par le conseil judiciaire, volonté de feu le militaire! Sainte-Beuve, Leconte de Lisle, Nadar, son ami le photographe, Édouard Manet viennent lui rendre visite. Après avoir demandé l'assistance d'un prêtre, il meurt le 31 août 1867, à quarante-six ans. Peu de monde à ses obsèques dans le cimetière Montparnasse. On y remarque entre autres les peintres Fantin-Latour, Édouard Manet, et un certain Paul Verlaine…

Avant de le quitter

> - *Les Chats* qui date de 1847, *Je t'adore à l'égal de la voûte nocturne*, de 1857, et *À une passante*, de 1860.

Les Chats



Les amoureux fervents et les savants austères
Aiment également, dans leur mûre saison,
Les chats puissants et doux, orgueil de la maison,
Qui comme eux sont frileux et comme eux sédentaires.

Amis de la science et de la volupté,
Ils cherchent le silence et l'horreur des ténèbres;
L'Erèbe les eût pris pour ses coursiers funèbres,
S'ils pouvaient au servage incliner leur fierté.

Ils prennent en songeant les nobles attitudes
Des grands sphinx allongés au fond des solitudes,
Qui semblent s'endormir dans un rêve sans fin;

Leurs reins féconds sont pleins d'étincelles magiques,
Et des parcelles d'or, ainsi qu'un sable fin,

Étoilent vaguement leurs prunelles mystiques.

Charles Baudelaire - *Les Fleurs du Mal*, 1847

Je t'adore à l'égal de la voûte nocturne



Je t'adore à l'égal de la voûte nocturne,
Ô vase de tristesse, ô grande taciturne,
Et t'aime d'autant plus, belle, que tu me fuis,
Et que tu me parais, ornement de mes nuits,
Plus ironiquement accumuler les lieues
Qui séparent mes bras des immensités bleues.

Je m'avance à l'attaque, et je grimpe aux assauts,
Comme après un cadavre un chœur de vermisseaux,
Et je chéris, ô bête implacable et cruelle!
Jusqu'à cette froideur par où tu m'es plus belle!

Charles Baudelaire - *Les Fleurs du Mal*, 1857

À une passante



La rue assourdissante autour de moi hurlait.
Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse,
Une femme passa, d'une main fastueuse
Soulevant, balançant le feston et l'ourlet;

Agile et noble, avec sa jambe de statue.
Moi, je buvais, crispé comme un extravagant,
Dans son œil, ciel livide où germe l'ouragan,
La douceur qui fascine et le plaisir qui tue.

Un éclair… puis la nuit! – Fugitive beauté
Dont le regard m'a fait soudainement renaître,
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité?

Ailleurs, bien loin d'ici! trop tard! jamais peut-être!
Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,
Ô toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais!

Charles Baudelaire – *Les Fleurs du Mal,* 1860

Ce qu'ils en ont dit



- Vous êtes résistant comme le marbre et pénétrant comme un brouillard d'Angleterre - Gustave Flaubert (1821 - 1880)
- Il y avait en lui du prêtre, de la vieille femme et du cabotin. C'était surtout un cabotin - Jules Vallès (1832 - 1885)
- La phrase lourde et comme chargée de fluides électriques de Baudelaire – Jules Renard (1864 - 1910)

Baudelaire en pensées

- Voltaire ou l'anti-poète, le roi des badauds, le prince des superficiels, l'anti-artiste, le prédicateur des concierges.
- Qu'est-ce que l'art? Prostitution.
- Tout ce qui est beau et noble est le résultat de la raison et du calcul.
- Il y a dans l'acte d'amour une grande ressemblance avec la torture, ou avec une opération chirurgicale.
- Tout livre qui ne s'adresse pas à la majorité - nombre et intelligence - est un sot livre.
- Le jeu, ce plaisir surhumain.
- L'absurde est la grâce des gens qui sont fatigués.
- Le rire est satanique, il est donc profondément humain.
- Dieu est un scandale, - un scandale qui rapporte.
- La musique creuse le ciel.
- Toute révolution a pour corollaire le massacre des innocents.
- Ce qu'il y a d'enivrant dans le mauvais goût, c'est le plaisir aristocratique de déplaire.

Verlaine, pauvre Lélian…

Juin 1870 : À ma bien-aimée Mathilde Mauté de Fleurville : *Faut-il donc que ce petit livre / Où plein d'espoir chante l'amour, / Te trouve souffrante en ce jour, / Toi pour qui seule je veux vivre? […]*
22 mai 1871 : du 2 rue du Cardinal-Lemoine, à Paris, sort Mathilde, dix-sept ans ; elle est enceinte de quatre mois. Elle s'en va chercher madame Verlaine, la mère de Paul, aux Batignolles, sous la mitraille des Versaillais qui vont tuer en une semaine trente mille petites gens, les communards, encerclés dans leur rêve et leur Paris à l'agonie. Paul se terre dans la salle de bains de l'appartement. Il est mort de peur. Presque mort plutôt : il conserve assez de souffle pour lutiner la bonne qui s'est réfugiée dans ses bras.
Juillet 1872 : à Bruxelles, deux dégingandés hilares, ivres, obscènes, Paul Verlaine et Arthur Rimbaud, parcourent les rues de la ville. Bientôt ils passeront en Angleterre. Mathilde, désespérée, a tenté de récupérer Paul qui s'est fendu de cette missive : « Misérable fée carotte, princesse souris… vous m'avez fait tout, vous avez peut-être tué le cœur de mon ami ».
Voilà, c'est tout, tout Verlaine : l'exquis, le lâche, le patachon.

Avant Arthur

Non, ce n'est pas tout, Verlaine, ce n'est pas le train-train d'enfer de ses jours d'amour et d'infamie qui l'a conduit jusqu'à nous. Parcourir sa vie de long en large, s'attarder sur les moments terribles où il poursuit sa mère avec un sabre, où il tente d'étrangler Mathilde, où il tire sur Rimbaud, ne nous donne pas la clé de sa musique, ne nous révèle rien de son mystère. Verlaine, c'est d'abord un Parnassien, un amoureux du précis, de l'exact en poésie. Tôt, dans sa vie, il a quitté nos territoires, nos limites, et l'insupportable cacophonie de nos mots de rocaille, de nos vocables bruts, qui se cognent et culbutent, blessés, dans les cœurs ou la pensée. Il a trié les siens, les plus doux, les plus fous, et puis il s'est enfui sur sa planète, il en a fait les sujets de son royaume, lui, Verlaine, le prince d'un monde sans mémoire, sinon celle du cœur, celle du bonheur qui vient de claquer la porte.

Le meilleur des petits Paul

Paul Verlaine est né à Metz le 30 mars 1844. Comme celui de Vigny, d'Hugo, de Nerval, de Rimbaud, son père, Nicolas-Auguste Verlaine est militaire. Élisa Dehée, sa mère, est née en 1809, à Fampoux, dans le Pas-de-Calais. L'enfant ne souffre pas des fréquents changements de garnison du père; il est aimé, choyé par sa mère. En 1851, les Verlaine s'installent à Paris. À neuf ans, le petit Paul est interne à l'institution Landry, rue Chapsal. À partir de 1855, il suit les cours du lycée Bonaparte (Condorcet, depuis). C'est un élève studieux qui donne entière satisfaction à ses maîtres, et comble ses parents. Tout va pour le mieux dans le meilleur des petits Paul!

Paul le paresseux

Puis vient la classe de quatrième où tout se fissure dans l'esprit de l'adolescent, laissant s'infiltrer partout le doute, le questionnement sur l'utilité d'être. À quatorze ans, le petit Paul, grandi trop vite, laisse la place à un adolescent inquiet qui écrit de sombres poèmes. Il

lit avidement Leconte de Lisle, Banville, Desbordes-Valmore, Baudelaire. Le 12 décembre 1858, il en envoie quelques-uns à Victor Hugo sous le titre *La Mort*. Paul chahute, paresse, se laisse aller à de troubles jeux de dortoirs, et prépare son baccalauréat qu'il obtient de justesse le 16 août 1862. De quoi va-t-il vivre? De l'écriture, évidemment! Il ne s'imagine pas un autre avenir. Il est, il se sait poète, depuis sa découverte des *Fleurs du mal* - il a déjà écrit *Chanson d'automne* qui sera publié dans son recueil *Poèmes saturniens*.

Des partitions



Verlaine, c'est le culte du mot choisi comme un accord musical, comme un ensemble de notes qui apaisent et transportent vers un autre accord dans le même mode, précieux et doux. Le réel s'estompe, les thèses sont absentes, l'arrière-plan des jours et des ans s'efface et donne à la musique la priorité.

Écoutez, prononcez, chantez doucement ces «automne» et « monotone », ces «cœur» et « langueur », ces «heure» et «pleure» qui se marient aux sons plus mats des «quand» et «suffocant», des «souviens» et «anciens». Tout cela sur un rythme de danse, une chorégraphie gracieuse et désenchantée… Un poème de Verlaine, c'est d'abord une partition; à vous de la déchiffrer à vue.

Chanson d'automne



Les sanglots longs
Des violons
        De l'automne

Blessent mon cœur
D'une langueur
        Monotone.

Tout suffocant
Et blême, quand
        Sonne l'heure,

Je me souviens
Des jours anciens
        Et je pleure;

Et je m'en vais
Au vent mauvais
    Qui m'emporte

Deçà, delà,
Pareil à la
    Feuille morte.

Paul Verlaine - *Poèmes saturniens*, 1866

Le vent mauvais

Inscrit à la faculté de droit en octobre 1862, Paul n'en suit guère les cours. En revanche, on le connaît dans toutes les tavernes du quartier latin! Il en sort souvent, le soir, poussé par un vent mauvais qui l'emporte… titubant, hilare, mais agressif parfois, sans raison. 1863 : il commence à publier des poèmes dans *La Revue du Progrès moral*… Il rencontre Banville, Heredia, Coppée. Ses vacances se passent à l'Écluse, dans le Pas-de-Calais, chez sa cousine, Élisa Moncomble. Elle est mariée, mais la relation qu'elle entretient avec Paul est trouble. Il en est amoureux. C'est elle qui paie l'édition de son premier recueil : *Les Poèmes saturniens* (1866). On y trouve une ardeur poétique heureuse parfaitement canalisée par les réflexes parnassiens, le bonheur d'écrire, et la certitude que ces poèmes sont adressés à une destinataire dont le nom est tu.

La planète des mélancoliques

Le titre du recueil : *Poèmes saturniens*, est inspiré par un vers de Baudelaire à l'adresse de son lecteur : *Lecteur paisible et bucolique /(…) Jette ce livre saturnien* - Saturne est la planète des mélancoliques ; Verlaine l'installe dans son titre afin de se situer dans le sillage des *Fleurs du mal* qui l'ont ébloui. On découvre aussi dans ce premier recueil des pièces inaltérables qui font partie de tous les répertoires, de toutes les anthologies : *Mon rêve familier*, *Nevermore* (audace du sonnet à rimes féminines dans le premier quatrain, masculines dans le second), *Après trois ans* (sonnet parfaitement régulier), *Promenade sentimentale*, seize décasyllabes de musique pure.

Les modernités du rêve…



Le sonnet *Mon rêve familier* fait partie des *Poèmes saturniens*. Régulier dans sa forme, il contient des audaces, des «modernités» à l'époque, qui annoncent déjà la fuite en avant d'un alexandrin désireux de se libérer de ses carcans, ce «a» (verbe avoir) en rime, par exemple, à la fin du vers 13… Étonnante musique que celle de ce sonnet où s'harmonisent les sons «è» et « an », présents dès le premier vers, et qui se déclinent tout au long du poème, comme

dans une composition musicale.

Mon rêve familier



Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant
D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime
Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même
Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend.

Car elle me comprend, et mon cœur, transparent
Pour elle seule, hélas ! cesse d'être un problème
Pour elle seule, et les moiteurs de mon front blême,
Elle seule les sait rafraîchir, en pleurant.

Est-elle brune, blonde ou rousse? - Je l'ignore.
Son nom ? Je me souviens qu'il est doux et sonore
Comme ceux des aimés que la Vie exila.

Son regard est pareil au regard des statues,
Et, pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a
L'inflexion des voix chères qui se sont tues.

Paul Verlaine - *Poèmes saturniens*, 1866

La gamme de Verlaine



Dans ce poème, *Nevermore*, que Paul dit avoir écrit lorsqu'il était en classe de seconde, on découvre la gamme verlainienne : ces sonorités chantantes en «onne» dans la première strophe auxquelles répondent dans la deuxième les sons nasalisés «an», enfin, dans les tercets, des sons aigus, éclatants, en «i», et la coda (l'envoie de la fin) en «é». Le compositeur Verlaine est né.

Nevermore



Souvenir, souvenir, que me veux-tu? L'automne
Faisait voler la grive à travers l'air atone,
Et le soleil dardait un rayon monotone
Sur le bois jaunissant où la bise détone.

Nous étions seul à seule et marchions en rêvant,
Elle et moi, les cheveux et la pensée au vent.
Soudain, tournant vers moi son regard émouvant
«Quel fut ton plus beau jour? » fit sa voix d'or vivant,

Sa voix douce et sonore, au frais timbre angélique.
Un sourire discret lui donna la réplique,
Et je baisai sa main blanche, dévotement.

- Ah ! les premières fleurs, qu'elles sont parfumées!
Et qu'il bruit avec un murmure charmant
Le premier oui qui sort de lèvres bien-aimées!

Paul Verlaine - *Poèmes saturniens,* 1866

L' « humble » tonnelle…



Tout est délicat, précieux, élégant et fin dans l'écriture de Verlaine. L'évocation se construit parfois sur une sorte de mise en retrait du réel, sur son atténuation par l'emploi de mots qui eux aussi semblent s'effacer pour ouvrir le chant et le champ libre aux sensations. Observez en lisant ce sonnet parfait les mots qui mettent en retrait les choses, dans une sorte d'humilité nécessaire à la perception de l'au-delà de leur image : la porte est «étroite», elle « chancelle », le jardin est « petit », le soleil est celui du « matin », il éclaire «doucement», «pailletant» chaque fleur d'une étincelle atténuée « humide » ; la tonnelle est « humble », la vigne est « folle », les chaises sont d'un bois souple, tendre, le «rotin», le murmure du jet d'eau est «argentin», et le tremble, cet arbuste aux feuilles frissonnantes, émet sa « plainte » ; l'oiseau, l' «alouette» est infime dans le bleu du ciel, et le plâtre de la statue « s'écaille »…

Après trois ans



Ayant poussé la porte étroite qui chancelle,
Je me suis promené dans le petit jardin
Qu’éclairait doucement le soleil du matin,
Pailletant chaque fleur d’une humide étincelle.

Rien n’a changé. J’ai tout revu : l’humble tonnelle
De vigne folle avec les chaises de rotin…
Le jet d’eau fait toujours son murmure argentin
Et le vieux tremble sa plainte sempiternelle.

Les roses comme avant palpitent; comme avant,
Les grands lys orgueilleux se balancent au vent,
Chaque alouette qui va et vient m’est connue.

Même j’ai retrouvé debout la Velléda,
Dont le plâtre s’écaille au bout de l’avenue,
- Grêle, parmi l’odeur fade du réséda.

Paul Verlaine - *Poèmes saturniens*, 1866

Entrez dans la ronde



Des répétitions comme des incantations, des réflexes de mise en chanson, des techniques de danse, de sarabande, de ronde, de valse… Ces décasyllabes à rimes plates se décomposent en deux hémistiches de cinq syllabes qu’on lit ou qu’on se dit à la façon d’une marche qui séduit et emporte l’esprit.

Promenade sentimentale



Le couchant dardait ses rayons suprêmes

Et le vent berçait les nénuphars blêmes;
Les grands nénuphars entre les roseaux
Tristement luisaient sur les calmes eaux.
Moi j'errais tout seul, promenant ma plaie
Au long de l'étang, parmi la saulaie
Où la brume vague évoquait un grand
Fantôme laiteux se désespérant
Et pleurant avec la voix des sarcelles
Qui se rappelaient en battant des ailes
Parmi la saulaie où j'errais tout seul
Promenant ma plaie; et l'épais linceul
Des ténèbres vint noyer les suprêmes
Rayons du couchant dans ses ondes blêmes
Et les nénuphars, parmi les roseaux,
Les grands nénuphars sur les calmes eaux.

Paul Verlaine - *Poèmes saturniens*, 1866

Les maléfices de la fée verte

Élisa, la cousine de Paul, a donné naissance à une fille en 1859. En 1867, elle attend son deuxième enfant. L'accouchement se passe mal, elle meurt en quelques jours. Paul se rend chez elle, il la croit seulement malade. Lorsqu'il arrive à L'Écluse, le convoi funèbre se met en marche vers le cimetière! C'est un choc terrible ! Sa réaction l'est tout autant : il scandalise le village entier par une ivresse permanente et tapageuse de trois jours! En 1869, lors des obsèques de sa tante Grandjean, à Paliseul, alors que vient de paraître son second recueil *Les Fêtes galantes*, se produit le même scandale. Verlaine ne peut s'empêcher de glisser dans l'alcool. L'absinthe, la fée verte, a bientôt sa faveur. Elle déclenche chez lui des crises de fureur. Au cours de l'une d'elles, il tente d'étrangler sa mère!

Watteau et Les Fêtes galantes



Les Fêtes galantes, vingt-deux poèmes mis en vente en mars 1869, ont été glanées au fil des visites de musées que Paul effectue après un travail de gratte-papier qui l'ennuie à mourir. Il s'échappe alors dans l'univers du XVIIIe siècle avec pour guide le peintre Watteau (1684 - 1721) et consorts, et leurs tableaux de l'insouciance, du plaisir aux teintes vives. Les couleurs, sous la plume du saturnien Paul, deviennent des mots troublants qui s'assemblent et subvertissent l'ordinaire du langage, envoûtent, désarment, emportent, ravissent… Le recueil est composé comme une histoire d'amour, avec son lumineux début, ses doutes de mi-chemin, et sa rupture exprimée dans *Colloque sentimental*, poème en huit distiques (strophes de deux vers) à rimes plates, de récit et dialogue.

Colloque sentimental



Dans le vieux parc solitaire et glacé
Deux formes ont tout à l'heure passé.

Leurs yeux sont morts et leurs lèvres sont molles,
Et l'on entend à peine leurs paroles.

Dans le vieux parc solitaire et glacé
Deux spectres ont évoqué le passé.

- Te souvient-il de notre extase ancienne?
- Pourquoi voulez-vous donc qu'il m'en souvienne?

- Ton cœur bat-il toujours à mon seul nom?
Toujours vois-tu mon âme en rêve? - Non.

Ah! les beaux jours de bonheur indicible
Où nous joignions nos bouches! - C'est possible.

- Qu'il était bleu, le ciel, et grand, l'espoir!
- L'espoir a fui, vaincu, vers le ciel noir.

Tels ils marchaient dans les avoines folles,
Et la nuit seule entendit leurs paroles.

Paul Verlaine - *Les Fêtes galantes*, 1869

La Bonne Chanson

Ronchon, ivre souvent, violent, Paul inquiète sa mère, Élisa, veuve de son capitaine de mari depuis 1866! Que faire de ce fils irascible? Une seule solution : le mariage! Justement, Paul vient de demander la main de Mathilde Mauté, seize ans - il en a vingt-cinq. Et les Mauté,

qui se font appeler Mauté de Fleurville, sont enchantés de cette union avec un poète dont on parle beaucoup. Et puis, Mathilde aussi est une artiste : elle écrit de belles choses, joue du piano… Le mariage est célébré le 11 août 1870, à l'église Notre-Dame de Clignancourt.

La petite vérole

Dans la corbeille de la mariée, le nouveau recueil de Paul : *La Bonne Chanson*, dont vous avez lu la dédicace « Faut-il donc que ce petit livre / Où plein d'espoir chante l'amour, / Te trouve souffrante en ce jour…» sans comprendre, peut-être, la présence de cet adjectif «souffrante» écrit pour la raison que voici : il a fallu retarder d'un mois le mariage, Mathilde souffrant de la petite vérole, autre nom de la variole qui en ces temps-là, emportait sa proie deux fois sur trois. Mathilde survit. Dans ce recueil, tout en grâce et en nuances, vingt et un poèmes se succèdent comme nuages et soleils dans la vie des jeunes amants.

Avant que tu ne t'en ailles



Avant que tu ne t'en ailles,
Pâle étoile du matin,
        - Mille cailles
Chantent, chantent dans le thym. -

Tourne devers le poète,
Dont les yeux sont pleins d'amour;
        - L'alouette
Monte au ciel avec le jour. -

Tourne ton regard que noie
L'aurore dans son azur;
        - Quelle joie
Parmi les champs de blé mûr! -

Puis fais luire ma pensée
Là-bas - bien loin, oh, bien loin !
        - La rosée
Gaîment brille sur le foin. -

Dans le doux rêve où s'agite
Ma mie endormie encor…
        - Vite, vite,

Car voici le soleil d’or. -

Paul Verlaine - *La Bonne Chanson*, 1870

La Lune blanche…



La lune blanche
Luit dans les bois;
De chaque branche
Part une voix
Sous la ramée…

Ô bien-aimée.

L’étang reflète,
Profond miroir,
La silhouette
Du saule noir
Où le vent pleure…

Rêvons, c’est l’heure.

Un vaste et tendre
Apaisement
Semble descendre
Du firmament
Que l’astre irise…

C’est l’heure exquise.

Paul Verlaine - *La Bonne Chanson*, 1870

Avec Arthur

Avec Arthur

Étrange aventure, descente aux enfers, jours d'indignité, années de naufrage, et pourtant, écriture où brillent et se multiplient les diamants que s'échangent malgré eux les amants.

Venez, petite crasse…

Fin août 1871. Un choc, un éblouissement, presque une brûlure : une lettre est arrivée de Charleville, signée Arthur Rimbaud. Il a dix-sept ans. Il a joint à sa lettre plusieurs poèmes. Le flair du madré Verlaine comprend tout : cet adolescent est une bombe à retardement, capable des pires ravages, et le compte à rebours est commencé. Il lui répond : « Venez, chère grande âme, on vous appelle, on vous attend!» La grande âme accourt avec ses yeux pervenche et son allure de songe maléfique. Le 10 septembre, il est chez les Mauté, chez des bourgeois. Verlaine et Mathilde y sont hébergés. Insupportable! Rimbaud se montre odieux. Il faut le loger ailleurs. Paul est envoûté par ce garçon imprévisible qui lui a révélé qu'entre autres projets, pour changer le monde, il veut raser Paris. Folie!

Batailles au couteau

Folie! Mathilde attend un enfant. Le 30 octobre 1871, quelques jours avant la naissance, Verlaine qui rentre d'une beuverie d'absinthe avec Rimbaud, ne supporte pas les reproches de sa femme, la jette au bas de son lit et tente de l'étrangler. Elle s'enfuit. Verlaine, dégrisé le lendemain, est atterré : il écrit une lettre de contrition à Mathilde qui revient et donne naissance à leur fils Georges. D'autres scènes de violence abominables vont être subies par Mathilde et même par le petit Georges! Rimbaud repart à Charleville. Le 2 avril 1872, Verlaine lui écrit : «Mais quand diable commencerons-nous ce chemin de croix?» Rimbaud le fou revient, donne plusieurs coups de couteau à Verlaine pour le punir de son indécision, de sa faiblesse bourgeoise. Ces bagarres, couteaux à la main, enveloppés dans des linges pour qu'en sorte la pointe de la lame, vont se poursuivre pendant toute la liaison des deux poètes…

La mer !

Beuveries, violences incessantes… Le 8 juillet, Rimbaud décide de partir. Verlaine le suit. Ils prennent le train pour Sedan, s'arrêtent à Charleville, passent en Belgique dans la carriole d'un trouble personnage, le père Bretagne, s'en vont à pied à Bruxelles, y vivent quelque temps, puis s'embarquent pour l'Angleterre. C'est la première fois qu'ils voient la mer! À Londres, ils tentent de vivre en donnant des cours. Paul est harcelé par les incessantes visites d'huissiers qui viennent tenter de régler son divorce. Les relations entre les deux fuyards se tendent. Rimbaud n'écrit plus, Verlaine si peu. Il complète le recueil *Romances sans paroles*, sorte de journal impressionniste des errances belges et anglaises, qui paraîtra en 1874.

Romances sans paroles



Verlaine conduit davantage encore les mots vers la musique dans les poèmes de ce nouveau recueil. Les paroles s'y font économes, incantatoires, répétitives, les sons et leur couleur retiennent le souffle, emportent vers les silences de paysages intérieurs où le chant

commence alors. Ainsi en est-il dans chacune des divisions du recueil : *Ariettes oubliées* (Il pleure dans mon cœur), *Paysages belges*, *Charleroi*, *Bruxelles*, *Malines*, ou dans ces titres anglais: *Birds in the night* - *Green*, comme le rêve d'un retour à la simple tendresse de la femme aimée.

Il pleure dans mon cœur



Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville;
Quelle est cette langueur
Qui pénètre mon cœur?

Ô bruit doux de la pluie
Par terre et sur les toits!
Pour un cœur qui s'ennuie,
Ô le chant de la pluie!

Il pleure sans raison
Dans ce cœur qui s'écœure.
Quoi! nulle trahison?
Ce deuil est sans raison.

C'est bien la pire peine
De ne savoir pourquoi
Sans amour et sans haine
Mon cœur a tant de peine!

Paul Verlaine - *Romances sans paroles*, 1874

Green



Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches

Et puis voici mon cœur qui ne bat que pour vous.
Ne le déchirez pas avec vos deux mains blanches
Et qu'à vos yeux si beaux l'humble présent soit doux.

J'arrive tout couvert encore de rosée
Que le vent du matin vient glacer à mon front.
Souffrez que ma fatigue à vos pieds reposée
Rêve des chers instants qui la délasseront.

Sur votre jeune sein laissez rouler ma tête
Toute sonore encore de vos derniers baisers;
Laissez-la s'apaiser de la bonne tempête,
Et que je dorme un peu puisque vous reposez.

Paul Verlaine - *Romances sans paroles*, 1874

Dernier acte à deux balles

Rien ne va plus en Angleterre. Fin juin 1873, les deux amants se séparent, se retrouvent à Bruxelles pour un dernier acte à deux balles. Pitoyable et terrible. Verlaine prévient sa mère qu'il va se suicider. Elle accourt à Bruxelles. Rimbaud en a assez. Il veut partir seul pour Paris. Verlaine tente de l'en dissuader. Rimbaud s'obstine! Dans la petite chambre qu'ils occupent, l'orage gronde. Le 10 juillet, Verlaine sort à six heures du matin. Il fait les cent pas devant une armurerie qu'il a repérée la veille. Dès l'ouverture, il achète un revolver de calibre 7 mm. Il s'en va ensuite dans un café pour faire le plein d'alcool et de courage. En cachette, il place une à une les balles dans le barillet. Le voici de retour dans la chambre où Rimbaud se repose. Rimbaud toujours décidé à partir pour Paris.

Pan ! Pan !...

Soudain, Verlaine lève le bras, vise son ami, presse la détente. Deux fois. Madame Verlaine, qui est arrivée dans la chambre, découvre Rimbaud, le poignet en sang, et Paul, hébété, sur le lit. Il tend son revolver à Arthur, lui demande de le tuer… Madame Verlaine prend les choses en main, conduit tout le monde à l'hôpital où les médecins acceptent sans sourciller la version de l'accident, lors du nettoyage de l'arme. Retour à l'hôtel. Départ pour la gare. Rimbaud est toujours du voyage! Alors, en arrivant près de la gare, Verlaine devance sa mère et Arthur, il sort son revolver. Arthur prend peur, avise un policier. Tout le monde au poste! Un mois plus tard, le tireur est condamné à deux ans de prison qu'il effectue à Bruxelles, puis à Mons.

Un chapelet aux pinces…

Le 16 janvier 1875, Verlaine sort de prison, il est immédiatement expulsé de Belgique. Il

emporte dans son bagage le manuscrit d’un recueil de poèmes qui paraîtra en 1881 sous ce titre : *Sagesse*. Tout imprégnés de sa foi retrouvée, d’un lyrisme haletant, d’une spiritualité exaltée, ils sont parcourus par un Rimbaud cynique lors des retrouvailles des deux hommes à Stuttgart, le 14 février - Arthur espère trouver dans cette ville une place de précepteur. Plus tard, Rimbaud écrit à l’un de ses amis : *Verlaine est arrivé l’autre jour ici un chapelet aux pinces… Trois heures après, on avait renié son Dieu, et fait saigner les 98 plaies de N.S. Il est resté deux jours et demi.*

Après Arthur

Sans Arthur, Verlaine poursuit comme il le peut l’ombre de son idéal d’écriture, et son chemin de croix aux multiples stations dans les cafés où il multiplie esclandres et scandales…

Sagesse

Sagesse, ce sont quarante-neuf poèmes répartis en trois livres où se mêlent le lyrisme religieux du prisonnier Verlaine accroché à sa foi retrouvée, et son chant puisé dans une philosophie personnelle qui continue de se développer après sa sortie de prison. Voici cinq sonnets, sur la vie en général, sur l’amour, sur la foi. Voici pour vous deux questions auxquelles il vous sera facile de répondre : ces cinq sonnets sont-ils réguliers? Qui est Gaspard Hauser, évoqué dans le dernier poème où est mis en scène un adolescent séquestré pendant seize ans, qu’on trouva errant dans les rues de Nuremberg en 1828, assassiné en 1832, et qu’on a cru d’origine princière, peut-être le fils de Stéphanie de Beauharnais, la nièce de l’impératrice Joséphine…?

La vie humble



La vie humble aux travaux ennuyeux et faciles
Est une œuvre de choix qui veut beaucoup d’amour.
Rester gai quand le jour, triste, succède au jour,
Être fort, et s’user en circonstances viles,
N’entendre, n’écouter aux bruits des grandes villes
Que l’appel, ô mon Dieu, des cloches dans la tour,
Et faire un de ces bruits soi-même, cela pour
L’accomplissement vil de tâches puériles,
Dormir chez les pêcheurs étant un pénitent,
N’aimer que le silence et converser pourtant;
Le temps si grand dans la patience si grande,
Le scrupule naïf aux repentirs têtus,
Et tous ces soins autour de ces pauvres vertus!
- Fi, dit l’Ange Gardien, de l’orgueil qui marchande!

Paul Verlaine - *Sagesse*, 1881

Beauté des femmes…



Beauté des femmes, leur faiblesse, et ces mains pâles
Qui font souvent le bien et peuvent tout le mal,
Et ces yeux, où plus rien ne reste d'animal
Que juste assez pour dire : «assez» aux fureurs mâles.

Et toujours, maternelle endormeuse des râles,
Même quand elle ment, cette voix! Matinal
Appel, ou chant bien doux à vêpre, ou frais signal,
Ou beau sanglot qui va mourir au pli des châles!...

Hommes durs! Vie atroce et laide d'ici-bas!
Ah! que du moins, loin des baisers et des combats,
Quelque chose demeure un peu sur la montagne,
Quelque chose du cœur enfantin et subtil,
Bonté, respect! Car, qu'est-ce qui nous accompagne
Et vraiment, quand la mort viendra, que reste-t-il?

Paul Verlaine - *Sagesse*, 1881

Mon Dieu m'a dit…



Mon Dieu m'a dit : « Mon fils, il faut m'aimer. Tu vois
Mon flanc percé, mon cœur qui rayonne et qui saigne,
Et mes pieds offensés que Madeleine baigne
De larmes, et mes bras douloureux sous le poids

De tes péchés, et mes mains! Et tu vois la croix,

Tu vois les clous, le fiel, l'éponge, et tout t'enseigne
À n'aimer, en ce monde amer où la chair règne,
Que ma Chair et mon Sang, ma parole et ma voix.

Ne t'ai-je pas aimé jusqu'à la mort moi-même,
Ô mon frère en mon Père, ô mon fils en l'Esprit,
Et n'ai-je pas souffert, comme c'était écrit?

N'ai-je pas sangloté ton angoisse suprême
Et n'ai-je pas sué la sueur de tes nuits,
Lamentable ami qui me cherches où je suis? »

Paul Verlaine - *Sagesse*, 1881

L'espoir luit comme un brin de paille dans l'étable



L'espoir luit comme un brin de paille dans l'étable.
Que crains-tu de la guêpe ivre de son vol fou?
Vois, le soleil toujours poudroie à quelque trou.
Que ne t'endormais-tu, le coude sur la table?

Pauvre âme pâle, au moins cette eau du puits glacé,
Bois-la. Puis dors après. Allons, tu vois, je reste,
Et je dorloterai les rêves de ta sieste,
Et tu chantonneras comme un enfant bercé.

Midi sonne. De grâce, éloignez-vous, madame.
Il dort. C'est étonnant comme les pas de femme
Résonnent au cerveau des pauvres malheureux.

Midi sonne. J'ai fait arroser dans la chambre.
Va, dors ! L'espoir luit comme un caillou dans un creux.
Ah ! quand refleuriront les roses de septembre!

Paul Verlaine - *Sagesse*, 1881

Gaspard Hauser chante



Je suis venu, calme orphelin,
Riche de mes seuls yeux tranquilles,
Vers les hommes des grandes villes :
Ils ne m'ont pas trouvé malin.

À vingt ans un trouble nouveau
Sous le nom d'amoureuses flammes
M'a fait trouver belles les femmes :
Elles ne m'ont pas trouvé beau.

Bien que sans patrie et sans roi
Et très brave ne l'étant guère,
J'ai voulu mourir à la guerre :
La mort n'a pas voulu de moi.

Suis-je né trop tôt ou trop tard ?
Qu'est-ce que je fais en ce monde?
Ô vous tous, ma peine est profonde :
Priez pour le pauvre Gaspard!

Paul Verlaine - *Sagesse*, 1881

Jadis et Naguère

Après leurs retrouvailles à Stuttgart, après leur dernière bagarre pendant leur ultime beuverie, les deux amants infernaux ne se reverront plus. Paul enseigne en Angleterre, en France, se prend d'affection pour l'un de ses élèves, Lucien Létinois, en 1880 - Lucien qui meurt de la typhoïde en 1883. Paul continue d'écrire, publie en 1884 *Les Poètes maudits* - Rimbaud (nommé *l'homme aux semelles de vent*…), Mallarmé, Corbière, et puis le Pauvre Lélian, c'est-à-dire Paul Verlaine lui-même qui a passé son nom à l'anagramme. Il publie aussi un nouveau recueil de poèmes : *Jadis et Naguère*. L'absinthe est toujours son enfer, sa démence, et cette violence qui précipite ses mains criminelles vers ceux qu'il aime. Il frappe

encore sa mère, si souvent qu'il doit être emprisonné en 1885.

De la musique avant toute chose



Dans son recueil *Jadis et Naguère*, publié en 1884, Verlaine livre son *Art poétique*. Son identité littéraire tient dans le premier vers…

Art poétique



De la musique avant toute chose,
Et pour cela préfère l'Impair
Plus vague et plus soluble dans l'air,
Sans rien en lui qui pèse ou qui pose.

Il faut aussi que tu n'ailles point
Choisir tes mots sans quelque méprise :
Rien de plus cher que la chanson grise
Où l'indécis au Précis se joint.

C'est des beaux yeux derrière des voiles,
C'est le grand jour tremblant de midi,
C'est, par un ciel d'automne attiédi,
Le bleu fouillis des claires étoiles!

Car nous voulons la Nuance encor,
Pas la Couleur, rien que la nuance!
Oh! la nuance seule fiance
Le rêve au rêve et la flûte au cor!

Fuis du plus loin la Pointe assassine,
L'Esprit cruel et le Rire impur,
Qui font pleurer les yeux de l'Azur,
Et tout cet ail de basse cuisine!

Prends l'éloquence et tords-lui son cou !

Tu feras bien, en train d'énergie,
De rendre un peu la Rime assagie.
Si l'on n'y veille, elle ira jusqu'où ?

Ô qui dira les torts de la Rime?
Quel enfant sourd ou quel nègre fou
Nous a forgé ce bijou d'un sou
Qui sonne creux et faux sous la lime?

De la musique encore et toujours!
Que ton vers soit la chose envolée
Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée
Vers d'autres cieux à d'autres amours.

Que ton vers soit la bonne aventure
Éparse au vent crispé du matin
Qui va fleurant la menthe et le thym…
Et tout le reste est littérature.

Paul Verlaine - *Jadis et Naguère*, 1884



Verlaine, prince des poètes

En 1885, Leconte de Lisle est élu prince des poètes par ses pairs. En 1896, ce sera Stéphane Mallarmé. En août 1894, Verlaine le devient, élu par les lecteurs du *Journal*. Au début de l'été 1895, la ville de Nancy donne le nom du poète à l'une de ses rues. On le lit, on l'admire, on l'installe tout vivant sur le piédestal de la gloire. Mais cet enthousiasme n'est pas unanime… Ainsi, on peut lire, dans *Le Journal* des Goncourt, sous la plume d'Edmond le survivant, à la date du 27 janvier 1895 : *On a le goût de la vie malpropre ! Quels sont en effet, en ce moment, les trois dieux de la jeunesse? Ce sont Baudelaire, Villiers de L'Isle-Adam, Verlaine; certes trois hommes de talent, mais un bohème sadique, un alcoolique, un pédéraste assassin!* Et que dire d'Edmond…

Paul et son fils Georges

Il est relâché au bout d'un mois, se retrouve à la rue, sans un sou. Il devient vagabond et commence à fréquenter les hôpitaux afin d'y faire soigner ses nombreux ulcères aux jambes. Sa production s'affaiblit. Il publie cependant quelques recueils, s'acoquine avec des femmes légères - Philomène, puis Eugénie - donne des conférences en Belgique, où il apparaît quasiment éteint, pose sa candidature à l'Académie française, bénéficie d'une petite pension grâce à l'action charitable de plus de trente artistes et écrivains. Il reçoit un jour de 1895 une lettre de son fils Georges, apprenti horloger en Belgique. Georges souhaite rencontrer son père. Verlaine est tout ému, mais n'a pas d'argent pour le faire venir à Paris. Le 8 janvier 1896, Paul Verlaine meurt à Paris, à cinquante-deux ans - son fils Georges mourra le 2 septembre 1926, à cinquante-cinq ans, à moitié amnésique, alcoolique, sans postérité.

Ce qu'ils en ont dit



- Vous êtes un des premiers, un des plus puissants, un des plus charmants dans cette nouvelle légion sacrée des poètes que je salue et que j'aime, moi le vieux pensif des solitudes. Que de choses délicates et ingénieuses dans ce joli petit livre *Les Fêtes galantes*! *Les Coquillages*! quel bijou que le dernier vers!... - Victor Hugo (1802 - 1885), Lettre à Verlaine.
- Mais le père, le vrai père de tous les jeunes, c'est Verlaine, le magnifique Verlaine dont je trouve l'attitude comme homme aussi belle vraiment que comme écrivain, parce que c'est la seule, dans une époque où le poète est hors la loi : que de faire accepter toutes les douleurs avec une telle hauteur et une aussi superbe crânerie… - Stéphane Mallarmé (1842 - 1898)
- La surestimation de Verlaine a été la grande erreur de l'époque symboliste - André Breton (1896 - 1966)

Verlaine en œuvres

- 1866 - *Poèmes saturniens*
- 1869 - *Fêtes galantes*
- 1874 - *Romances sans paroles*
- 1881 - *Sagesse*
- 1884 - *Jadis et Naguère* et *Les Poètes maudits*
- 1888 - *Amour*
- 1889 - *Parallèlement*
- 1890 - *Dédicaces*
- 1891 - *Bonheur - Chanson pour elle*
- 1892 - *Liturgies intimes*
- 1893 - *Odes en son honneur*
- 1893 - *Élégies*
- 1894 - *Dans les limbes*

Arthur Rimbaud, le fugitif

Mai 1880. Île de Chypre au sud-est de la Turquie. C'est déjà presque la fournaise au port de Limassol où stationnent les troupes anglaises depuis que les Turcs leur ont cédé l'île en 1878. Mais au sommet du mont Troodos, à 2 100 mètres d'altitude, il pleut, il vente, il grêle. Sur les pentes du mont, on voit passer en ces temps-là, un homme bizarre monté sur un petit cheval. On le sait mutique, imprévisible, violent. Ceux qui ont travaillé dans la carrière de Xylophagou, en bordure de mer, près de Larnaca, l'autre port du sud, le connaissent. Ilyaété chef d'équipe. Redoutable. Autant que les cinquante ouvriers qu'il y dirigeait, qui volaient tout ce qu'ils pouvaient. Il a été menacé de mort. Il a commandé en France des armes, un poignard qu'il a attendu jusqu'au printemps, jusqu'au moment où il est tombé malade. La typhoïde. Il est reparti chez lui, en France. Puis il est revenu. Il dirige l'équipe d'ouvriers qui construit la résidence du gouverneur anglais au sommet du Troodos.

20 juin 1880. Le petit cheval et son ténébreux cavalier descendent le Troodos comme des fous. Que s'est-il passé? On raconte que, pris d'une colère terrible contre un ouvrier, le contremaître Arthur Rimbaud lui a lancé une pierre à la tête, et l'a tué.

Fuir Charleville

Qui est donc ce Rimbaud, ce guerrier à lui seul son général et sa propre armée contre le monde entier? Il est né le 20 octobre 1854, à Charleville, du capitaine Frédéric Rimbaud, et de Vitalie Cuif. C'est le deuxième des cinq enfants du couple - Frédéric, né en 1853 ; Vitalie-Marie, 1857, morte en bas âge ; Vitalie-Jeanne, 1858 ; Isabelle, 1860. Après la naissance d'Isabelle, les époux Rimbaud se séparent; Vitalie Cuif va régner en mère exigeante et autoritaire sur sa petite tribu. À huit ans, Arthur entre à l'institution Rossat, puis, à onze ans, au collège municipal de Charleville. C'est un personnage, le jeune Arthur ! Toujours premier en classe, il étonne ses camarades et ses professeurs par son savoir, mais aussi par son indépendance, son aplomb. Ses dons sont exceptionnels. Il fascine - notamment Georges Izambard, professeur de rhétorique à Charleville en 1870, qui ouvre sa bibliothèque à Arthur, lui permettant de lire les Parnassiens, Hugo.

Le prodige au concours

Fin de l'année scolaire 1869. Les professeurs de Rimbaud ont décidé de présenter leur prodige au concours général de l'académie de Douai qui rassemble tout le nord de la France. Le concours se déroule à Charleville, le 2 juillet 1869. L'épreuve unique - de latin - dure de six heures du matin à midi. Les élèves - dont Arthur - s'installent à leur table et commencent à composer sur ce thème laconique : Jugurtha ! Tous les candidats se précipitent sur leur copie, feuillettent leur dictionnaire de prosodie latine, soufflent, suent, tandis qu'Arthur ne fait rien. Rien de rien! Le surveillant s'approche de lui vers neuf heures, sûr qu'il va abandonner. Il lui demande si tout va bien. Arthur répond : Non! J'ai faim! Le surveillant

l’emmène alors se restaurer.

Les mains dans les poches…

Arthur engouffre deux énormes tartines et demande à revenir à sa place. Il est dix heures. Le surveillant hésite, puis accepte. Alors, stupéfait, il voit Arthur qui prend sa plume, écrit, écrit sans rature, sans consulter son dictionnaire de prosodie, sans relever la tête, écrit en vers latins, jusqu’à midi pile. Tranquillement, pendant que ses camarades, rouges d’efforts surhumains, écrivent leurs dernières lignes, il remet sa copie, et s’en va, les mains dans les poches. Le résultat est connu quelques jours plus tard. Le premier, loin devant les autres candidats, c’est Arthur ! Sa composition est publiée le 15 novembre 1869 dans le Bulletin officiel de l’académie de Douai. Arthur a imaginé un parallèle entre le roi Jugurtha vaincu par Rome, et mort dans une prison, et Abd-el-Kader, vaincu par la France, et hébergé dans le magnifique château d’Amboise…

Berner Mère Rimb’

1870. Bismarck et ses Prussiens (rappelez-vous, celui qui voulait pendre Victor Hugo) envahissent la France. C’est la guerre! Des soldats un peu partout! Frédéric, le frère d’Arthur, se laisse griser par la musique militaire et emboîte le pas aux troupes qui vont à la rencontre des Prussiens! Plus rien ne fonctionne, les lycées ferment. Vitalie - la mère Rimb’ ainsi que l’appelle son fils… - emmène ses enfants en promenade sur le bord de la Meuse, le 29 août. Une idée s’empare d’Arthur : fuir! Il veut connaître Paris, y devenir journaliste !

Petit poucet rêveur…

Discrètement, il s’éclipse, s’en va jusqu’à la gare, prend le train sans billet, se fait arrêter à Paris, est enfermé à la prison de Mazas! Le dévoué Izambard s’occupe de son rapatriement. Arthur récidive, s’en va à Douai, tente de travailler pour un journal, échoue, revient chez la mère Rimb’ qui veut lui faire retrouver le chemin de l’école en avril 1871. Pas question! Fugue. Objectif : Paris. Le voici sur la route évoquée dans *Ma bohème*. Il s’en va vers la capitale, à pied, et en stop-charrette…

Ma bohème



Je m’en allais, les poings dans mes poches crevées ;
Mon paletot aussi devenait idéal;
J’allais sous le ciel, Muse! et j’étais ton féal;
Oh ! là! que d’amours splendides j’ai rêvées!

Mon unique culotte avait un large trou.
- Petit-Poucet rêveur, j’égrenais dans ma course
Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse.

- Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou

Et je les écoutais, assis au bord des routes,
Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes
De rosée à mon front, comme un vin de vigueur;

Où, rimant au milieu des ombres fantastiques,
Comme des lyres, je tirais les élastiques
De mes souliers blessés, un pied près de mon cœur !

Arthur Rimbaud - *Poésies complètes*, 1895

« Brûlez tous mes vers ! »

Demeny, Paul Demeny, poète, éditeur à Douai. Vous rencontrez Rimbaud en 1870. Il est venu vous voir avec son professeur Izambard lorsqu'il s'est enfui vers le nord avec l'intention de travailler pour un journal. Il recopie pour vous deux cahiers de ses poèmes. Vingt-deux au total. Dans une lettre du 10 juin 1871, Rimbaud vous donne cet ordre : «Brûlez, je le veux, brûlez tous les vers que je fus assez sot pour vous donner lors de mon séjour à Douai ».

Merci, Demeny !

Demeny, Paul Demeny, merci de n'en avoir rien fait, merci d'avoir conservé cette trace du Rimbaud imitant les Parnassiens dans les moules classiques du sonnet, du vers calibré avec ses cadences, ses césures et tous les commandements de la métrique. On sent bien sûr que Rimbaud met en scène pour en sourire les tics de ses aînés soumis, mais il ne peut s'empêcher d'y imprimer sa marque et son génie. Demeny, vous avez sauvé, entre autres, *Sensation*, *Le Dormeur du val*, *Ophélie*, *Ma bohème*, cartes de visite à la fois sages et inspirées d'un jeune homme de seize ans qui veut vivre de poésie…

Sensation



Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers,
Picoté par les blés, fouler l'herbe menue :
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds.
Je laisserai le vent baigner ma tête nue.

Je ne parlerai pas, je ne penserai rien :

Mais l’amour infini me montera dans l’âme,
Et j’irai loin, bien loin, comme un bohémien,
Par la Nature, - heureux comme avec une femme.

Arthur Rimbaud - *Poésies complètes*, 1895

Le Dormeur du val



C’est un trou de verdure où chante une rivière
Accrochant follement aux herbes des haillons
D’argent; où le soleil, de la montagne fière,
Luit : c’est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort; il est étendu dans l’herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :
Nature, berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

Arthur Rimbaud - *Poésies complètes*, 1895

Ophélie



I
Sur l’onde calme et noire où dorment les étoiles
La blanche Ophélia flotte comme un grand lys,
Flotte très lentement, couchée en ses longs voiles…
- On entend dans les bois lointains des hallalis.

Voici plus de mille ans que la triste Ophélie
Passe, fantôme blanc, sur le long fleuve noir,
Voici plus de mille ans que sa douce folie
Murmure sa romance à la brise du soir.

Le vent baise ses seins et déploie en corolle
Ses grands voiles bercés mollement par les eaux;
Les saules frissonnants pleurent sur son épaule,
Sur son grand front rêveur s’inclinent les roseaux.

Les nénuphars froissés soupirent autour d’elle;
Elle éveille parfois, dans un aune qui dort,
Quelque nid, d’où s’échappe un petit frisson d’aile :
- Un chant mystérieux tombe des astres d’or.

II
Ô pâle Ophélia ! belle comme la neige!
Oui tu mourus, enfant, par un fleuve emporté!
C’est que les vents tombant des grands monts de Norwège
T’avaient parlé tout bas de l’âpre liberté;

C’est qu’un souffle, tordant ta grande chevelure,
À ton esprit rêveur portait d’étranges bruits;
Que ton cœur écoutait le chant de la Nature
Dans les plaintes de l’arbre et les soupirs des nuits;

C’est que la voix des mers folles, immense râle,
Brisait ton sein d’enfant, trop humain et trop doux;
C’est qu’un matin d’avril, un beau cavalier pâle,
Un pauvre fou, s’assit muet à tes genoux!

Ciel! Amour! Liberté! Quel rêve, ô pauvre Folle!
Tu te fondais à lui comme une neige au feu :

Tes grandes visions étranglaient ta parole
- Et l'Infini terrible effara ton œil bleu!

- Et le Poète dit qu'aux rayons des étoiles
Tu viens chercher, la nuit, les fleurs que tu cueillis;
Et qu'il a vu sur l'eau, couchée en ses longs voiles,
La blanche Ophélia flotter, comme un grand lys.

Arthur Rimbaud - *Poésies complètes*, 1895

Intenable Arthur

Arthur l'intenable arrive à Paris le 25 avril 1871. Il est affecté au corps des francs tireurs, dans les rangs des communards. Que se passe-t-il alors? On ne sait trop. Dans un poème énigmatique, il crie son dégoût de l'armée, et s'empresse de rentrer à Charleville, début mai, par le même moyen de locomotion qu'à l'aller. Mais Charleville, c'est la capitale de l'ennui, et cet ancien professeur, Izambard, qui l'a pourtant secouru, c'est le roi des conformistes! Arthur le lui écrit, cruellement, sans détour, dans une fameuse lettre où éclate sa révolte totale. Autre fameuse missive, celle qu'il envoie à Paul Demeny : *La Lettre du voyant*, une sorte de manifeste - de fiel et de haine contre un certain romantisme - où il expose sa thèse sur les nouvelles voies possibles en poésie.



Le poète se fait voyant…

À Georges Izambard, le 13 mai 1871

Maintenant, je m'encrapule le plus possible. Pourquoi ? Je veux être poète, et je travaille à me rendre Voyant : vous ne comprendrez pas du tout, et je ne saurais presque vous expliquer. Il s'agit d'arriver à l'inconnu par le dérèglement de tous les sens. Les souffrances sont énormes, mais il faut être fort, être né poète, et je me suis reconnu poète. Ce n'est pas du tout ma faute. C'est faux de dire : Je pense : on devrait dire : On me pense. - Pardon du jeu de mots. - Je est un autre. Tant pis pour le bois qui se trouve violon, et nargue aux inconscients, qui ergotent sur ce qu'ils ignorent tout à fait - le 13 mai 1871.

À Paul Demeny, le 15 mai 1871

Je dis qu'il faut être *voyant*, se faire *voyant*. Le poète se fait *voyant* par un long, immense et raisonné *dérèglement de tous les sens*. Toutes les formes d'amour, de souffrance, de folie; il cherche lui-même, il épuise en lui tous les poisons, pour n'en garder que les quintessences. Ineffable torture où il a besoin de toute la foi, de toute la force surhumaine, où il devient entre tous le grand malade, le grand criminel, le grand maudit, - et le suprême Savant ! - Car il arrive à l' *inconnu* ! - Puisqu'il a cultivé son âme, déjà riche, plus qu'aucun ! Il arrive à l'inconnu; et quand, affolé, il finirait par perdre l'intelligence de ses visions, il les a vues ! Qu'il crève dans son bondissement par les choses inouïes et innommables : viendront d'autres horribles travailleurs; ils commenceront par les horizons où l'autre s'est affaissé! […]

Le poète est vraiment voleur de feu.

Il est chargé de l'humanité, des animaux même; il devra faire sentir, palper, écouter ses inventions ; si ce qu'il rapporte de *là-bas* a forme, il donne forme : si c'est informe, il donne de l'informe. Trouver une langue;

- Du reste, toute parole étant idée, le temps d'un langage universel viendra ! Il faut être académicien, - plus mort qu'un fossile, - pour parfaire un dictionnaire, de quelque langue que ce soit. Des faibles se mettraient à penser sur la première lettre de l'alphabet, qui pourraient vite ruer dans la folie !

Petite crasse ravie

Arthur a envoyé à Paul Verlaine ses poèmes, ajoutant : « J'ai le projet de faire un grand poème. Je suis empêché de venir à Paris, étant sans ressources. Ma mère est veuve et extrêmement dévote. Elle ne me donne que dix centimes tous les dimanches pour payer ma chaise à l'église ». Il termine en disant que, « petite crasse», il ne prendra pas de place… « Venez, chère grande âme… » lui répond Verlaine. La petite crasse est ravie, elle accourt! Paul Verlaine! Arthur va enfin rencontrer ce poète d'une audace folle, qui a osé écrire un alexandrin à césure enjambante (la coupure de l'alexandrin à la sixième syllabe est en plein milieu d'un mot) : *Et la tigresse épouvantable d'Hyrcanie* !

Les Vilains Bonshommes

Arthur arrive chez les Mauté où logent les Verlaine le 10 septembre 1871. Déception! Il croyait trouver un poète audacieux, prêt à refaire le monde. Il trouve un petit bourgeois sans grande volonté, qui semble dominé par sa mère et sa femme. Il le montre. On le chasse. Verlaine s'occupe de le loger chez Charles Cros, chez d'autres amis. C'est le début des ennuis! Partout où il passe, Arthur provoque, agresse, insulte! Il veut tout changer, mettre en application sa doctrine du voyant, faire table rase de ce qui existe, regrette que tous les

monuments de Paris n’aient pas été rasés lors de la Commune! En janvier 1872, au cours d’un banquet des Vilains Bonshommes, surnom ironique donné au cercle des Parnassiens, un poétaillon récite son sonnetaillon si médiocre que Rimbaud ajoute, entre chaque vers, un « M…de! ».

Tentative de meurtre

Le photographe Carjat qui a réalisé le célèbre portrait d’Arthur n’y tient plus, il jette le chahuteur dehors. Mais le diable Rimbaud l’attend à la sortie avec une canne-épée, et la ferme intention de le tuer! Carjat est blessé à la main et à l’aine, sans gravité. Rimbaud fait peur. Quelques mois plus tôt, en octobre 1871, au cours d’un précédent banquet des Vilains Bonshommes, il avait récité son *Bateau ivre*, rêverie fantastique et enchantée sur le mode classique; les Parnassiens en étaient restés muets d’admiration, fascinés, presque épouvantés par tant de génie précoce.

Le Bateau ivre



Comme je descendais des Fleuves impassibles,
Je ne me sentis plus guidé par les haleurs :
Des Peaux-Rouges criards les avaient pris pour cibles,
Les ayant cloués nus aux poteaux de couleurs.

J’étais insoucieux de tous les équipages,
Porteur de blés flamands ou de cotons anglais.
Quand avec mes haleurs ont fini ces tapages,
Les Fleuves m’ont laissé descendre où je voulais.

Dans les clapotements furieux des marées,
Moi, l’autre hiver, plus sourd que les cerveaux d’enfants,
Je courus ! Et les Péninsules démarrées
N’ont pas subi tohu-bohus plus triomphants.

La tempête a béni mes éveils maritimes.
Plus léger qu’un bouchon j’ai dansé sur les flots
Qu’on appelle rouleurs éternels de victimes,
Dix nuits, sans regretter l’œil niais des falots!

Plus douce qu’aux enfants la chair des pommes sures,
L’eau verte pénétra ma coque de sapin

Et des taches de vins bleus et des vomissures
Me lava, dispersant gouvernail et grappin.

Et dès lors, je me suis baigné dans le Poème
De la Mer, infusé d’astres, et lactescent,
Dévorant les azurs verts; où, flottaison blême
Et ravie, un noyé pensif parfois descend;

Où, teignant tout à coup les bleuités, délires
Et rythmes lents sous les rutilements du jour,
Plus fortes que l’alcool, plus vastes que nos lyres,
Fermentent les rousseurs amères de l’amour!

Je sais les cieux crevant en éclairs, et les trombes
Et les ressacs et les courants : je sais le soir,
L’Aube exaltée ainsi qu’un peuple de colombes,
Et j’ai vu quelquefois ce que l’homme a cru voir!

J’ai vu le soleil bas, taché d’horreurs mystiques,
Illuminant de longs figements violets,
Pareils à des acteurs de drames très antiques
Les flots roulant au loin leurs frissons de volets!

J’ai rêvé la nuit verte aux neiges éblouies,
Baiser montant aux yeux des mers avec lenteurs,
La circulation des sèves inouïes,
Et l’éveil jaune et bleu des phosphores chanteurs!

J’ai suivi, des mois pleins, pareille aux vacheries
Hystériques, la houle à l’assaut des récifs,
Sans songer que les pieds lumineux des Maries
Pussent forcer le mufle aux Océans poussifs !

J’ai heurté, savez-vous, d’incroyables Florides
Mêlant aux fleurs des yeux de panthères à peaux
D’hommes ! Des arcs-en-ciel tendus comme des brides
Sous l’horizon des mers, à de glauques troupeaux!

J’ai vu fermenter les marais énormes, nasses

Où pourrit dans les joncs tout un Léviathan !
Des écroulements d'eaux au milieu des bonaces,
Et les lointains vers les gouffres cataractant !

Glaciers, soleils d'argent, flots nacreux, cieux de braises !
Échouages hideux au fond des golfes bruns
Où les serpents géants dévorés des punaises
Choient, des arbres tordus, avec de noirs parfums!

J'aurais voulu montrer aux enfants ces dorades
Du flot bleu, ces poissons d'or, ces poissons chantants.
- Des écumes de fleurs ont bercé mes dérades
Et d'ineffables vents m'ont ailé par instants.

Parfois, martyr lassé des pôles et des zones,
La mer dont le sanglot faisait mon roulis doux
Montait vers moi ses fleurs d'ombre aux ventouses jaunes
Et je restais, ainsi qu'une femme à genoux…

Presque île, ballottant sur mes bords les querelles
Et les fientes d'oiseaux clabaudeurs aux yeux blonds.
Et je voguais, lorsqu'à travers mes liens frêles
Des noyés descendaient dormir, à reculons!

Or moi, bateau perdu sous les cheveux des anses,
Jeté par l'ouragan dans l'éther sans oiseau,
Moi dont les Monitors et les voiliers des Hanses
N'auraient pas repêché la carcasse ivre d'eau;

Libre, fumant, monté de brumes violettes,
Moi qui trouais le ciel rougeoyant comme un mur
Qui porte, confiture exquise aux bons poètes,
Des lichens de soleil et des morves d'azur;

Qui courais, taché de lunules électriques,
Planche folle, escorté des hippocampes noirs,
Quand les juillets faisaient crouler à coups de triques
Les cieux ultramarins aux ardents entonnoirs;

Moi qui tremblais, sentant geindre à cinquante lieues
Le rut des Béhémots et les Maelstroms épais,
Fileur éternel des immobilités bleues,
Je regrette l'Europe aux anciens parapets!

J'ai vu des archipels sidéraux! et des îles
Dont les cieux délirants sont ouverts au vogueur :
- Est-ce en ces nuits sans fonds que tu dors et t'exiles,
Million d'oiseaux d'or, ô future Vigueur?

Mais, vrai, j'ai trop pleuré! Les Aubes sont navrantes.
Toute lune est atroce et tout soleil amer :
L'âcre amour m'a gonflé de torpeurs enivrantes.
Ô que ma quille éclate! Ô que j'aille à la mer !

Si je désire une eau d'Europe, c'est la flache
Noire et froide où vers le crépuscule embaumé
Un enfant accroupi plein de tristesse, lâche
Un bateau frêle comme un papillon de mai.

Je ne puis plus, baigné de vos langueurs, ô lames,
Enlever leur sillage aux porteurs de cotons,
Ni traverser l'orgueil des drapeaux et des flammes,
Ni nager sous les yeux horribles des pontons.

Arthur Rimbaud - *Poésies complètes*, 1895

La folle aventure

« Le poète se fait voyant par un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens »… Arthur continue de dérégler consciencieusement ses sens, et se rend si insupportable qu'il doit rentrer à Charleville en mars 1872. Il revient à Paris, déclenche une telle mésentente entre les époux Verlaine qu'il décide de partir définitivement. Paul le suit. Et l'aventure belge commence, en juillet 1872, suivie du séjour en Angleterre où les scènes de beuverie et de combat au couteau se succèdent, entrecoupées de périodes de faux calme où les deux compères tentent de gagner quelques sous en donnant des cours. Les disputent s'enveniment. Rimbaud se montre odieux. Verlaine s'enfuit.

« Ce que tu peux avoir l'air c… »

Verlaine revient. Les proscrits de la Commune qui vivent à Londres regardent de travers ces

poètes louches, se moquent d'eux. Un jour, Rimbaud aperçoit de la fenêtre de leur logement Verlaine qui revient de faire les courses. Il lui lance : « Ce que tu peux avoir l'air c… avec ton huile et ton poisson! » C'en est trop. Verlaine repart, et ne reviendra pas. Rimbaud le rejoint à Bruxelles, y reçoit de Verlaine, le 10 juillet 1873, vous le savez déjà, deux coups de pistolet qui « claquent dans l'histoire », écrit Antoine Blondin, « comme l'un des plus fameux baisers que deux amants se soient donnés ».

« Oh, Verlaine !... »

Fin juillet 1873. Arthur rentre à Charleville, dans la ferme familiale de Roche, effondré, répétant, en sanglots : « Oh, Verlaine ! Verlaine ! » Puis, comme un cheval fou, son écriture s'emballe, reprenant l'esquisse d'un livre intitulé à Londres *Livre nègre* puis *Livre païen*. Elle se fait haletante, semble conduite par le hoquet des pleurs, de l'amertume, des regrets, de la rage contre le monde et toutes ses balivernes… Sa vie, ses « folies » reviennent, lancinantes sous sa plume, et toutes ses fredaines, et son enfance, ses rancœurs, bréviaire pour tous les révoltés. Voici, de cette *Saison en enfer*, livre dont Rimbaud paie l'édition, et dont les cinq cents exemplaires demeureront dans un grenier, l'*Alchimie du verbe*, poème de sincérité parmi cette « prodigieuse autobiographie psychologique, écrite dans cette prose de diamant qui est la propriété exclusive de son auteur » selon Paul Verlaine.

Alchimie du verbe



À moi. L'histoire d'une de mes folies.

Depuis longtemps je me vantais de posséder tous les paysages possibles, et trouvais dérisoires les célébrités de la peinture et de la poésie moderne.

J'aimais les peintures idiotes, dessus de portes, décors, toiles de saltimbanques, enseignes, enluminures populaires; la littérature démodée, latin d'église, livres érotiques sans orthographe, romans de nos aïeules, contes de fées, petits livres de l'enfance, opéras vieux, refrains niais, rythmes naïfs.

Je rêvais croisades, voyages de découvertes dont on n'a pas de relations, républiques sans histoires, guerres de religion étouffées, révolutions de mœurs, déplacements de races et de continents : je croyais à tous les enchantements.

J'inventai la couleur des voyelles ! - A noir, E blanc, I rouge, O bleu, U vert.
- Je réglai la forme et le mouvement de chaque consonne, et, avec des

rythmes instinctifs, je me flattai d'inventer un verbe poétique accessible, un jour ou l'autre, à tous les sens. Je réservais la traduction.

Ce fut d'abord une étude. J'écrivais des silences, des nuits, je notais l'inexprimable. Je fixais des vertiges.

Arthur Rimbaud - *Une Saison en enfer*, 1873

Malice D'Étiemble…

Le sonnet *Voyelles* qu'évoque Rimbaud fut publié pour la première fois par Verlaine dans la revue *Lutèce* en 1883. Ces quatorze vers ont suscité des milliers d'articles de « spécialistes » de toute sorte. L'écrivain et linguiste René Étiemble (1909 - 2002) a fait de ces études sur Rimbaud et ses œuvres la matière de ses ouvrages malicieux, érudits et lucides intitulés *Le Mythe Rimbaud*, où il démontre à quel point les délires d'intellectuels peuvent travestir une œuvre à travers des interprétations où l'oiseux le dispute au farfelu dans une perspective si imprécise, un langage si abstrus, que les commentateurs eux-mêmes ne savent pas trop où ils vont, et qui laisse pantois. Voici ce sonnet *Voyelles*, écrit sans doute en 1871. Sans commentaire…

Voyelles



A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu : voyelles,
Je dirai quelque jour vos naissances latentes :
A, noir corset velu des mouches éclatantes
Qui bombinent autour des puanteurs cruelles,

Golfes d'ombre; E, candeurs des vapeurs et des tentes,
Lances des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombelles;
I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles
Dans la colère ou les ivresses pénitentes;

U, cycles, vibrements divins des mers virides,
Paix des pâtis semés d'animaux, paix des rides
Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux;

O, suprême Clairon plein des strideurs étranges,

Silences traversés des Mondes et des Anges;
- O l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux!

Arthur Rimbaud - *Poésies complètes*, 1895

Les Illuminations et le vers libre



En 1886, Verlaine publie d'Arthur Rimbaud, *Les Illuminations*. Selon Verlaine, il faut prendre le mot *Illuminations* dans son sens anglais : gravures coloriées. On y lit, ravi ou non, une série de notations, d'émotions poétiques et personnelles, sans doute destinée à entrer dans une œuvre plus ample, qui n'a jamais vu le jour. On y trouve la nouveauté majeure du temps, qui a fait florès dans le siècle suivant : le vers libre, prolongement du recueil *Vers nouveaux* où l'alexandrin et la métrique classique subissaient les coups de boutoir du Rimbaud inventeur. Voici *Marine*, premiers pas du vers libre, libéré de la rime, du décompte des syllabes. *Marine*, poésie pure…

Marine



Les chars d'argent et de cuivre--
Les proues d'acier et d'argent--
Battent l'écume,--
Soulèvent les souches des ronces--
Les courants de la lande,
Et les ornières immenses du reflux,
Filent circulairement vers l'est,
Vers les piliers de la forêt,--
Vers les fûts de la jetée,
Dont l'angle est heurté par des tourbillons de lumière.

Arthur Rimbaud - *Illuminations*, 1886

L'exil au Harar

1874 : Voyage en Angleterre avec le poète Germain Nouveau (1851 - 1920). 1875 : Stuttgart pour apprendre l'allemand. 1876 : Vienne, Paris, la Hollande où il s'engage dans l'armée.

En août, il arrive dans l'île de Java. Il déserte. 1877 : on le trouve en Suède, en Norvège, puis… à Rome ! 1878 : l'Allemagne, Chypre… 1880 : Aden, Harar. Écrit-il? Oui : à sa famille! Bien plus qu'à travers les commentaires sur l'œuvre de Rimbaud, c'est dans cette correspondance - *Les Lettres du Harar* - qu'on découvre Arthur. Il y est le souffrant, sans cesse inquiété par quelque maladie ; l'économe qui compte ses sous, en fait état à sa mère qu'il charge d'effectuer des placements divers ; le chef de magasin de la Maison Mazeran, Vianney, Bardey et Cie ; le commerçant voyageur; le géographe qui explore la province d'Ougadine - ses travaux seront publiés par la Société de géographie - ; le trafiquant d'armes berné par le roi Ménélik qui lui règle une somme dérisoire…

Sa plume contre un petit cheval

Souffrance, déceptions, échecs! Jamais un rayon de bonheur, une éclaircie, quelque sourire, rien que la vie sans joie, les dangers, les fièvres, l'inquiétude sur sa situation par rapport à l'armée s'il rentre en France - il est terrorisé par l'idée qu'on puisse le jeter en prison pour désertion, ou même pour d'autres raisons! Dans ce Rimbaud-là, le luxe impudique de la provocation adolescente a fait place aux nécessités triviales de la survie, le prince de la plume a troqué ses rêves contre un petit cheval qui gravit, haletant, les reliefs du Harar ; l'homme des mauvaises affaires ne cesse de faire ses comptes, aligne ses millions dans sa tête, conseille à sa sœur d'épouser un bon ingénieur, bien établi, qui lui rapportera du bel et bon argent! Faire fortune : l'obsession de Rimbaud! Par l'écriture, par l'aventure : échec. Sa vraie fortune est celle des vrais artistes : posthume.



Rimbaud : une énorme fumisterie

À la date du dimanche 8 février 1891 dans le tome III du journal des pipelettes Goncourt, Edmond, le survivant, rapporte qu'un invité dans son grenier - trois pièces de sa maison d'Auteuil réunies en une pour organiser des « parlotes » littéraires - évoque Rimbaud ; il informe l'assemblée présente que « ce poète est maintenant établi marchand à Aden » et que, dans les lettres qu'il lui a écrites, il parle de son passé « comme d'une énorme fumisterie »…

La fin d'Arthur

24 avril 1891 : « Je suis étendu, la jambe bandée, liée, reliée, enchaînée, de façon à ne pouvoir la mouvoir. Je suis devenu un squelette : je fais peur. Mon dos est tout écorché du lit ; je ne dors pas une minute. Et ici, la chaleur est devenue très forte. » Dans cette lettre, Rimbaud qui est encore à Aden, s'apprête à partir pour Marseille. Il souffre de la même maladie que celle qui a emporté sa sœur Vitalie, en 1875 : une synovite, ou hydarthrose. Son genou est enflé, sa jambe est énorme. À Marseille, le 27 mai, il est amputé. Sa mère le

rejoint. En juillet, Arthur revient près de Charleville. De retour à Marseille le mois suivant, il espère repartir pour le Harar, mais doit être de nouveau hospitalisé. Isabelle ; sa sœur, demeure auprès de lui. Après trois mois d'atroces souffrances, il meurt le 10 novembre 1891, à dix heures du matin.

Ce qu'ils en ont dit



- Que cette préciosité popote puisse passer pour de la poésie, et qu'on avance même à ce sujet le nom de Rimbaud, l'inévitable enfant-poète, cela relève du mythe pur - Roland Barthes (1915 - 1980)
- Inutile de discuter encore sur Rimbaud : Rimbaud s'est trompé, Rimbaud a voulu nous tromper - André Breton (1896 - 1966)
- Arthur Rimbaud fut un mystique à l'état sauvage - Paul Claudel (1868 - 1955)
- Mortel, ange et démon, autant dire Rimbaud - Paul Verlaine (1844 - 1896)

Arthur en œuvres

- 1873 - *Une Saison en enfer*
- 1886 - *Illuminations* et *Vers nouveaux*
- 1895 (publiées en) - *Poésies complètes*

Les poètes maudits

Si j'ai perdu la vie, c'est la faute à Vigny, mes vers dans le caveau, c'est la faute à Stello… On dirait la petite mélodie qui emporte le Gavroche d'Hugo dans *Les Misérables*. C'en est seulement la parodie, pour vous présenter ceux qu'on appelle les poètes maudits, tel Stello d'Alfred de Vigny cherchant sa voie à travers toutes les désillusions, les désespérances auxquelles le conduit l'écriture.
Après 1850, le monde a grandi trop vite, il est devenu bruyant, industriel, urbain, il ferraille de partout. Le « je » du poète se cherche. Lyrique, intime ou combatif chez les romantiques du début du siècle, en quête de perfection chez les Parnassiens, plus tard isolé dans le symbolisme, il étouffe dans la seconde moitié du XIXe siècle. Traqué par la brutalité du temps, il se subtilise dans l'hermétisme, tente de fuir en brisant les chaînes du sens, en jetant dans l'abîme sa propre image.

Entre l'énigme et le tapage

Ainsi naissent les œuvres de ceux que Verlaine rassemble dans son étude intitulée *Les Poètes maudits*(1884) : Corbière, Rimbaud, Mallarmé, Desbordes-Valmore et le pauvre Lélian lui-même, Paul Verlaine. Mais cette vision du poète incompris, oublié ou rejeté par

son époque, violent parfois, provocateur, consommateur d’excès de toute sorte, ou replié dans l’attirance morbide du néant, appartient à toute l’histoire de la poésie, depuis Villon jusqu’à nos jours.

Si aujourd’hui on associe aux temps verlainiens ces poètes maudits, c’est que leur chant et leur image, entre l’énigme et le tapage, mettaient en garde à leur façon, l’humaine condition contre les risques de la modernité brutale, et toutes sortes de destructions. Voici le chant et l’image des *Poètes maudits* de Verlaine, mais aussi, dans l’acception plus étendue de leur définition, ceux de Lautréamont, de Charles Cros…

Lautréamont à la mèche rebelle

En 1867, à Paris, pendant que résonne le glas lugubre qui conduit Baudelaire à sa dernière demeure au cimetière Montparnasse, un long jeune homme mince, à la mèche rebelle qui lui barre le visage, aux cheveux longs, au teint pâle, arpente les rues. Ce jeune homme - le comte de Lautréamont, pseudonyme d’Isidore Ducasse - tient sous son bras des livres de Dante, de Rabelais, dont il ne se sépare jamais. Il est né à Montevideo, en Uruguay, le 4 avril 1846, d’un père aventurier, dandy, grand coureur de jupons, et qui ne supporte pas ce fils renfermé, volontairement fagoté comme un épouvantail, et qui se met dans des colères aussi soudaines qu’effrayantes.

Les Chants de Maldoror

À l’âge de quatorze ans, Isidore s’est montré si insupportable envers son entourage que son dandy de géniteur a décidé de l’envoyer faire des études en France. Il a pu ainsi prendre ses distances par rapport aux jésuites qui l’ont fait souffrir. À Tarbes, à Pau, puis à Paris, il substitue peu à peu à l’étude des mathématiques qui le passionnent la lecture, du matin au soir, et puis l’écriture. Il s’enferme pour mener à bien son *sacré bouquin* - ainsi appelle-t-il *Les Chants de Maldoror* qui paraissent quelques mois avant sa mort mystérieuse dans le dénuement et la solitude, à vingt-quatre ans, le 24 novembre 1870, 7 rue du Faubourg-Montmartre à Paris.

Une part du Trésor

Les Chants de Maldoror, œuvre mystérieuse, énigmatique, étonnante, hallucinée, cruelle, violente, désarmante, enragée contre un Dieu créateur, « L'Éternel à face de vipère », met en scène toutes les colères imaginables contre tout ce qui existe, à travers un univers composé de cent quatre-vingt-cinq animaux nous révèle le philosophe Gaston Bachelard (1884 - 1962) qui a pris la peine de les dénombrer. Soyez prudent avant de vous aventurer chez Ducasse-Lautréamont, si leur porte est grande ouverte, elle se referme sur vous, hermétiquement, que vous vous y plaisiez ou non, et nul n'ayant trouvé la clé des *Chants de Maldoror*, il vous en faudra sortir par effraction, avec tous les risques de blessures possibles à l'imaginaire, ou les chances d'emporter une part du Trésor. Vous êtes prévenu. Rendez-vous quand vous aurez tout lu… Prêt? Voici votre entrée dans la fournaise : le début de la strophe 2 du chant premier - l'œuvre en compte six…

Chant premier, strophe 2



«Lecteur, c'est peut-être la haine que tu veux que j'invoque dans le commencement de cet ouvrage! Qui te dit que tu n'en renifleras pas, baigné dans d'innombrables voluptés, tant que tu voudras, avec tes narines orgueilleuses, larges et maigres, en te renversant le ventre, pareil à un requin, dans l'air beau et noir, comme si tu comprenais l'importance de cet acte et l'importance non moindre de ton appétit légitime, lentement et majestueusement, les rouges émanations? Je t'assure, elles réjouiront les deux trous informes de ton museau hideux, ô monstre, si toutefois tu t'appliques auparavant à respirer trois mille fois de suite la conscience maudite de l'Éternel ! Tes narines, qui seront démesurément dilatées de contentement ineffable, d'extase immobile, ne demanderont pas quelque chose de meilleur à l'espace, devenu embaumé comme de parfums et d'encens; car, elles seront rassasiées d'un bonheur complet, comme les anges qui habitent dans la magnificence et la paix des agréables cieux. »

Lautréamont - *Les Chants de Maldoror*, 1870

Génial ou fou ?

Léon Bloy (1846 - 1917), auteur de *La Femme pauvre* déclare en lisant *Les Chants de Maldoror* : Lautréamont est un fou. En 1910, Valéry Larbaud (auteur de *Fermina Marquez*, en 1911), Léon-Paul Fargue (1876 - 1947), poète surréaliste, et surtout Max Jacob affirment, eux : Lautréamont est un génie! À votre tour, en le lisant, de vous faire une opinion. Un petit conseil cependant : faites confiance à Max…

Le cœur Cros

« Je m'étonne, valant bien les rois, les évêques, / Les colonels et les receveurs généraux /De n'avoir pas de l'eau, du soleil, des pastèques ». Il en a gros sur le cœur, Cros, de n'être point reconnu de son vivant, et boudé par son temps. En 1877, Charles Cros, né à Fabrezan dans l'Aude en 1842, présente à l'académie des sciences le phonographe qu'il vient d'inventer. Le pli renfermant sa communication n'est même pas ouvert! Huit mois plus tard, Edison, l'Américain, présente la même invention, et recueille la gloire ! Cros la malchance! Il imagine aussi un télégraphe automatique, le principe de la photographie couleur… Un inventeur de génie, Charles Cros ! En même temps, il écrit, il crée, il joue avec les mots, et ces jeux l'amusent, nous amusent encore aujourd'hui, Cros la malice qui jubile avec ses sonnets drolatiques, sa légèreté d'amant, ses désinvoltures, sa culture - il maîtrise le latin, le grec, l'hébreu, l'italien l'allemand, et le… sanskrit!



Verlaine juge Cros

Verlaine juge ainsi Charles Cros et son recueil *Le Coffret de Santal* paru en 1873 :

« Génie, le mot ne semblera pas trop fort à ceux assez nombreux qui ont lu ses pages impressionnantes à tant de titres […| De la taille des plus hauts écrivains de premier ordre, il a parfois sur eux ce quasi-avantage et cette presque infériorité de se voir compris, mal, à la vérité, dans la plupart des cas, et c'est heureux et honorable. […] Lisez *Le Hareng saur*, angélique enfantillage, justement célèbre. […] Charles Cros demeure poète très idéaliste, très chaste, très naïf, même dans ses fantaisies apparemment les plus terre à terre. […] Vous y trouverez sertissant des sentiments tour à tour frais à l'extrême et raffinés presque trop, des bijoux tour à tour délicats, barbares, bizarres, riches et simples comme un cœur d'enfant et qui sont des vers, des vers ni classiques, ni romantiques, ni décadents. »

Le club des Zutistes

Cros participe à la fondation du club des Zutistes en 1871. On s'y réunit au 3e étage d'un immeuble à l'angle de la rue Racine et du boulevard Saint-Michel. On s'y déboutonne et débraille avec jubilation, on y singe les fadaises de Parnassiens en général, de François Coppée en particulier, on y cultive l'art de transformer en cochonnerie des poèmes lyriques et romantiques; et les plumes qui signent ces fantaisies souvent plus navrantes que drôles dans l'Album zutique sont guidées dans leurs délires par les fils allumés de la fée verte : Verlaine, Rimbaud, et Cros… Ces trois-là plongent leur dérision dans tous les abreuvoirs de l'excès. Cros y dissout lentement son génie.

Pas de fortune au Chat Noir

En 1874, Cros publie un nouveau recueil, illustré par Édouard Manet : *Le Fleuve*, sans grand succès. Avec un groupe de joyeux lurons dont le caricaturiste André Gil, il participe à la fondation du cabaret *Le Chat noir* à Montmartre, en 1881. Ce cabaret rassemble une grande partie des membres du club des Hydropathes (ceux que l'eau rend malades…) siégeant au Quartier latin - club fermé en 1880 pour cause d'esclandres et tapages divers. On y rencontrait Laforgue, Richepin, Coppée, Bloy, Rollinat… En 1888, Cros meurt dans la misère. Ses vers n'ont pas vieilli d'une syllabe, sa poésie laisse aux lèvres qui l'interprètent toutes les déclinaisons, tout l'éventail du sourire, amusé ou complice, attristé ou compassionnel, et malin, même, coquin, et plus encore… Dansez avec lui, dans ces *Triolets fantaisistes*, poème extrait du Coffret de Santal, chanté en 1962 par Brigitte Bardot dans le film de Louis Malle : *Vie privée*.

Triolets fantaisistes



Sidonie a plus d'un amant,
C'est une chose bien connue
Qu'elle avoue, elle, fièrement.
Sidonie a plus d'un amant
Parce que, pour elle, être nue
Est son plus charmant vêtement.
C'est une chose bien connue,
Sidonie a plus d'un amant.

Elle en prend à ses cheveux blonds
Comme, à sa toile, l'araignée
Prend les mouches et les frelons.
Elle en prend à ses cheveux blonds.
Vers sa prunelle ensoleillée,
Ils volent, pauvres papillons,
Comme, à sa toile l'araignée,
Elle en prend à ses cheveux blonds.

Elle en attrape avec les dents
Quand le rire entrouvre sa bouche
Et dévore les imprudents.
Elle en attrape avec les dents.
Sa bouche, quand elle se couche,
Reste rose et ses dents dedans.
Quand le rire entrouvre sa bouche

Elle en attrape avec les dents.

Elle les mène par le nez
Comme fait, dit-on, le crotale
Des oiseaux qu'elle a fascinés.
Elle les mène par le nez.
Quand dans une moue elle étale
Sa langue à leurs yeux étonnés,
Comme fait, dit-on, le crotale
Elle les mène par le nez

Sidonie a plus d'un amant,
Qu'on le lui reproche ou l'en loue
Elle s'en moque également.
Sidonie a plus d'un amant.
Aussi, jusqu'à ce qu'on la cloue
Au sapin de l'enterrement
Qu'on le lui reproche ou l'en loue,
Sidonie aura plus d'un amant.

Charles Cros - *Le Coffret de santal*, 1873

Le Collier de griffes

En 1908, le fils de Charles Cros, Guy, publie un recueil posthume des œuvres de son père sous le titre *Collier de griffes*. Guy est le dédicataire de l'un des poèmes les plus connus du *Coffret de santal* : *Le Hareng saur*.

Le Hareng saur



À Guy.

Il était un grand mur blanc - nu, nu, nu,
Contre le mur une échelle - haute, haute, haute,
Et, par terre, un hareng saur - sec, sec, sec.

Il vient, tenant dans ses mains - sales, sales, sales,
Un marteau lourd, un grand clou - pointu, pointu, pointu,
Un peloton de ficelle - gros, gros, gros.

Alors il monte à l'échelle - haute, haute, haute,
Et plante le clou pointu - toc, toc, toc,
Tout en haut du grand mur blanc - nu, nu, nu.

Il laisse aller le marteau - qui tombe, qui tombe, qui tombe,
Attache au clou la ficelle - longue, longue, longue,
Et, au bout, le hareng saur - sec, sec, sec.

Il redescend de l'échelle - haute, haute, haute,
L'emporte avec le marteau - lourd, lourd, lourd,
Et puis, il s'en va ailleurs - loin, loin, loin.

Et, depuis, le hareng saur - sec, sec, sec,
Au bout de cette ficelle - longue, longue, longue,
Très lentement se balance - toujours, toujours, toujours.

J'ai composé cette histoire - simple, simple, simple,
Pour mettre en fureur les gens - graves, graves, graves,
Et amuser les enfants - petits, petits, petits.

Charles Cros - *Le Coffret de santal*, 1873

Mallarmé sur le vide papier

Ses purs ongles très haut dédiant leur onyx,
L'angoisse ce minuit soutient lampadophore,
Maint rêve vespéral brûlé par le Phoenix,
Que ne recueille pas de cinéraire amphore.

Sur les crédences au salon vide, nul ptyx,
Aboli bibelot d'inanité sonore […]

Halte, halte! Vous voulez souffler, vous n'en croyez pas vos yeux, ni votre pensée qui vous envoie des messages de détresse, elle ne comprend rien à ce que vous lui envoyez, rien de rien ! Audacieux(se), vous effectuez une nouvelle tentative en lisant la suite à la diable, sans vous soucier des strophes : Car le maître est allé puiser des pleurs au Styx, avec ce seul objet dont le néant s'honore. Mais proche la croisée au nord vacante, un or agonise selon peut-être le décor de licornes ruant du feu contre une nixe, elle, défunte nue en le miroir, encor que, dans l'oubli fermé par le cadre se fixe de scintillations sitôt le septuor.

Stéphane Mallarmé - *Poésies,* 1899

Grâce, grâce !

Oui, on vous a entendu, vous criez grâce! Votre esprit est déjà en réanimation aux urgences sémantiques, et, en attendant son retour, vous tournez en rond : qu'est-ce que ça veut dire? Vous pensez que Stéphane Mallarmé, l'auteur de ce sonnet, dit le « sonnet en ix » à cause de ses rimes, doit pouvoir vous renseigner. Soit, on ne peut rien vous refuser, allons de ce pas questionner Mallarmé…

Une chambre vide

Cher Stéphane Mallarmé, que faut-il comprendre, imaginer lorsqu'on lit votre poème *Ses purs ongles très haut*?... Eh bien : « Par exemple, une fenêtre nocturne ouverte, les deux volets attachés ; une chambre avec personne dedans, malgré l'air stable que présentent les volets attachés, et dans une nuit faite d'absence et d'interrogation, sans meuble, sinon l'ébauche plausible de vagues consoles, un cadre, belliqueux et agonisant, de miroir appendu au fond, avec sa réflexion, stellaire et incompréhensible, de la Grande Ourse, qui relie au ciel seul ce logis abandonné du monde. » Eh bien… Merci, Stéphane. Résumons-vous : il s'agit d'une chambre vide, la nuit, dans laquelle se trouve un miroir qui reflète les étoiles. Finalement, c'est très simple, mais encore…

Un sonnet nul

Mais encore? « J'ai pris ce sujet d'un sonnet nul (bienvenue dans cet ouvrage, Stéphane !...) et se réfléchissant de toutes façons, parce que mon œuvre est si bien préparé et hiérarchisé, représentant comme il peut l'Univers, que je n'aurais su, sans endommager quelqu'une de mes impressions étagées, rien en enlever. » J'ai écrit tout cela à Henri Cazalis, mon ami poète et médecin, qui se pose, comme vous le faites, beaucoup de questions sur ma création. Pour moi, tout est simple pourtant… Voulez-vous dire que, vous écartant de l'ordinaire de la syntaxe et du vocabulaire, vous créez un langage nouveau, que vous tentez de donner, ainsi que vous l'écrivez dans *Le Tombeau d'Edgar Poe* dont vous avez traduit les poèmes, « un sens plus pur aux mots de la tribu », un sens sacré, qui confine au biblique? Oui, lisez dans son contexte ce vers extrait du sonnet que j'ai écrit en 1876 pour un volume d'hommage à Edgar Poe (1809 - 1849) :

Le Tombeau d'Edgar Poe



Tel qu'en Lui-même enfin l'éternité le change,
Le Poète suscite avec un glaive nu
Son siècle épouvanté de n'avoir pas connu
Que la mort triomphait dans cette voix étrange!

Eux, comme un vil sursaut d'hydre oyant jadis l'ange
Donner un sens plus pur aux mots de la tribu,
Proclamèrent très haut le sortilège bu
Dans le flot sans honneur de quelque noir mélange.

Du sol et de la nue hostiles, ô grief!
Si notre idée avec ne sculpte un bas-relief
Dont la tombe de Poe éblouissante s'orne

Calme bloc ici-bas chu d'un désastre obscur
Que ce granit du moins montre à jamais sa borne
Aux noirs vols du Blasphème épars dans le futur.

Stéphane Mallarmé - *Poésies*, 1899

Qu'est le ptyx ?

Revenons, cher Stéphane, à votre « sonnet en ix ». Vous le nommez *Sonnet allégorique de lui-même*. Parce qu'il est incompréhensible, il exprime de la plus claire des façons, l'absence de sens, le néant. Un soir, chez Leconte de Lisle, en présence de nombreux poètes qui tour à tour lisent leurs textes, vous dégainez votre sonnet qui tue (le sens…) ! Vous le lisez. Le silence est total. *Ses purs ongles très haut…* produit une telle densité de vide qu'on atteint le seuil du néant. Sûr de votre effet, vous parcourez, de votre regard malicieux, l'assemblée silencieuse à la fois séduite et consternée! Vous savez que votre sonnet est unique au monde et va le demeurer. Personne n'ose vous demander le début du commencement d'une explication - qu'est-ce donc que ce ptyx, par exemple ?…

Un vaisseau d'inanité

Une semaine plus tard, Leconte de Lisle vous invite chez lui, parle de tout et de rien, et pose enfin la question qui lui brûle les lèvres : « Ce ptyx, cher ami, c'est sans doute un piano, instrument odieux, je le sais, à votre tempérament, que vous avez voulu désigner dans les

deux premiers vers de votre deuxième quatrain ? » Votre réponse éclaire toute votre création, la situe au-delà des codes, l'institue langage unique, inimitable : « Moi ? nullement, mon cher maître, j'avais seulement besoin d'une rime à Styx ; n'en trouvant pas, j'ai créé un instrument de musique nouveau : or, c'est bien clair, le ptyx est insolite, puisqu'il n'y en a pas ; il résonne bien, puisqu'il rime ; et ce n'en est pas moins un vaisseau d'inanité, puisqu'il n'a jamais existé ! » Tout s'éclaire…

Paresseux et chahuteur!

Aux frontières du néant où nous a conduit le sonnet en « ix », on peut se demander si Mallarmé lui-même ne procède pas de quelque mystère où le fantastique le disputerait à la magie surnaturelle. Eh bien, jugez-en… La vie d'Étienne Mallarmé, dit Stéphane, commence le 18 mars 1842, à Valvins, en Seine-et-Marne. Son père, Numa Florent Joseph Mallarmé, est sous-chef à l'administration des Domaines. Sa mère meurt, il n'a pas cinq ans. Stéphane et Maria, sa sœur, sont placés chez les grands-parents maternels après le remariage de Numa.

Insoumis et vain

En 1852, Stéphane entre à l'école des frères des écoles chrétiennes à Passy. C'est un élève paresseux et chahuteur. Il est renvoyé de l'établissement trois ans plus tard avec ce motif : « Caractère insoumis et vain ». Il suit alors son père qui vient d'être nommé à Sens. Stéphane y est pensionnaire au lycée impérial lorsque, en 1857, il apprend la mort de sa sœur Maria. Ce deuil l'abat. Il ne survit qu'en lisant, en calligraphiant les poètes qu'il aime - il rédige ainsi une anthologie de près de dix mille vers : *Glanes*. Il écrit ses premiers poèmes, marqué par l'influence d'Hugo et Musset et rassemblés sous le titre *Entre deux murs*.

L'art et la dèche

Stéphane découvre Baudelaire en 1860, l'année où il fait ce qu'il appelle ses premiers pas dans l'abrutissement, c'est-à-dire dans un morne travail de fonctionnaire. Il décide alors d'aller vivre en Angleterre avec celle qu'il a rencontrée - et qu'il épouse le 10 août 1863 - Maria Gerhard, Allemande, de sept ans son aînée. En septembre de la même année, il obtient son certificat d'aptitude à enseigner l'anglais. Son premier poste : Tournon, en Ardèche. L'azur du sud rend féconde la création d'un Mallarmé qui se désole cependant de ses ressources de misère. Il écrit : « Ardèche, ce nom me fait horreur et, pourtant, il contient les deux mots auquel j'ai voué ma vie : art et dèche… »

C'était le jour béni…

Art d'abord… Histoire d'une dette : en 1863, Henri Cazalis réclame à son ami Stéphane les vers qu'il lui avait promis l'année précédente. Il lui suggère de faire le portrait de celle dont il est très épris, l'anglaise Ettie Yapp. Mallarmé s'exécute de bonne grâce, et envoie *Apparition* à Cazalis, une apparition où se mêlent le spirituel et le charnel, l'Éden et la fleur du baiser, où s'opposent les « pleurs », les « mourantes violes » des premiers vers, à la vision lumineuse des derniers : le « chapeau de clarté », les « étoiles parfumées ».

Apparition



La lune s'attristait. Des séraphins en pleurs,
Rêvant, l'archet aux doigts, dans le calme des fleurs
Vaporeuses, tiraient de mourantes violes
De blancs sanglots glissant sur l'azur des corolles.
- C'était le jour béni de ton premier baiser.
Ma songerie aimant à me martyriser
S'enivrait savamment du parfum de tristesse
Que même sans regret et sans déboire laisse
La cueillaison d'un Rêve au cœur qui l'a cueilli.
J'errais donc, l'œil rivé sur le pavé vieilli,
Quand avec du soleil aux cheveux, dans la rue
Et dans le soir, tu m'es en riant apparue,
Et j'ai cru voir la fée au chapeau de clarté
Qui jadis sur mes beaux sommeils d'enfant gâté
Passait, laissant toujours de ses mains mal fermées
Neiger de blancs bouquets d'étoiles parfumées.

Stéphane Mallarmé - *Poésies*, 1899

Maria n'y comprend rien !

Art et dèche autrement exprimés dans cette phrase qu'il écrit à Cazalis : « La seule occupation d'un homme qui se respecte est à mes yeux de regarder l'Azur en mourant de faim ». Mallarmé peine, Mallarmé souffre. Migraines atroces, névralgie des mâchoires. Il doit être en classe dès sept heures du matin. Il écrit lentement, difficilement. Chaque poème créé est donné en lecture à Maria, sans résultat : elle ne comprend pas les pages exigeantes de son mari, elle le lui dit, il en souffre. Certains vers en portent la marque dans son œuvre (*Don du poème…*) - et même, peut-être, une grande partie de son œuvre qui dit l'impossibilité de communiquer, où il rêve d'un ailleurs.

Ô la berceuse avec ta fille…



Le 19 novembre 1864, à Tournon, naît sa fille Geneviève. Dans le même temps, Mallarmé « enfante » lui aussi, ce *Don du poème* qu'il offre à Maria : « Ô la berceuse, avec ta fille et l'innocence de vos pieds froids… ». L' « Idumée » la Palestine des temps bibliques, est le pays d'Hérodiade dont Salomé, la fille, obtient l'exécution de Jean-Baptiste. Mallarmé a pensé toute la nuit au poème qu'il a commencé à composer sur Hérodiade en octobre 1864. Et les pleurs de l'enfant né en novembre ont tout arrêté… « L'aube noire », puis « rougie »

comme « une aile saignante » est arrivée, avec le point final de *Don du poème*: Victoire! Autrement nommée au début du sixième vers : « Palmes ! ». Pour le reste, laissez-vous aller à la musique du poème entier.

Don du poème



Je t'apporte l'enfant d'une nuit d'Idumée !
Noire, à l'aile saignante et pâle, déplumée,
Par le verre brûlé d'aromates et d'or,
Par les carreaux glacés, hélas ! mornes encor
L'aurore se jeta sur la lampe angélique,
Palmes! et quand elle a montré cette relique
À ce père essayant un sourire ennemi,
La solitude bleue et stérile a frémi.

Ô la berceuse, avec ta fille et l'innocence
De vos pieds froids, accueille une horrible naissance
Et ta voix rappelant viole et clavecin,
Avec le doigt fané presseras-tu le sein
Par qui coule en blancheur sibylline la femme
Pour des lèvres que l'air du vierge azur affame?

Stéphane Mallarmé - *Poésies*, 1899

Fuir, là-bas, fuir…

De cette époque date aussi le poème *Brise marine*, celui dont vous connaissez sûrement le premier vers : *La chair est triste hélas, et j'ai lu tous les livres*…
Mallarmé se désole de ne pouvoir laisser à son art le champ libre. Il s'évade en prenant les mots pour radeaux vers un embarquement mystérieux, vers le pays merveilleux ou l'on parle peut-être la langue qu'il voulait créer : une seule pour toutes, et au-delà de toutes.

Brise marine



La chair est triste, hélas! et j'ai lu tous les livres.

Fuir! là-bas fuir! Je sens que des oiseaux sont ivres
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux!
Rien, ni les vieux jardins reflétés par les yeux
Ne retiendra ce cœur qui dans la mer se trempe
Ô nuits! ni la clarté déserte de ma lampe
Sur le vide papier que la blancheur défend
Et ni la jeune femme allaitant son enfant.
Je partirai! Steamer balançant ta mâture,
Lève l'ancre pour une exotique nature!
Un Ennui, désolé par les cruels espoirs,
Croit encore à l'adieu suprême des mouchoirs!
Et, peut-être, les mâts, invitant les orages,
Sont-ils de ceux qu'un vent penche sur les naufrages
Perdus, sans mâts, sans mâts, ni fertiles îlots…
Mais, ô mon cœur, entends le chant des matelots!

Stéphane Mallarmé - *Poésies*, 1899

Les parents s'en mêlent

Dans ses classes de Tournon, Mallarmé se repent peut-être des chahuts homériques qu'il organisait à Passy, car ses élèves lui mènent la vie dure! Il est obligé, parfois, de construire un rempart au moyen de ses livres afin de n'être point atteint de projectiles! Les parents s'en mêlent, ne comprenant pas qu'un professeur payé par l'État se permette de composer des poèmes auxquels ils ne comprennent rien. Ils craignent pour leur progéniture! Un jour, entrant en classe, Mallarmé trouve inscrit au tableau l'un de ses vers : « Je suis hanté! L'azur! L'azur ! L'azur ! » ; en même temps, il reçoit une volée de projectiles! Un inspecteur venu évaluer le pédagogue Mallarmé écrit dans son rapport : Monsieur Mallarmé enseigne tout, sauf l'anglais…

Un langage pur

Début 1865, Mallarmé poursuit enfin sa tragédie rêvée : *Hérodiade*, qu'il ne termine pas, mais qui ouvre les portes de l'art tout entier à l'exploitation originale du symbole. Les romantiques et leurs prédécesseurs ne s'étaient pas interdit cet usage, mais l'avaient situé dans une perspective descriptive ou historique. Mallarmé en fait un langage pur, au-delà de tous les langages, et dans ce sillage, se forge, autour de l'impression que laisse la vision du monde, un nouvel outil, une nouvelle langue, celle des couleurs ou des mots dans l'unité de l'image et de l'écrit : l'impressionnisme, ses avatars et ses successeurs.

Un animal tout poilu

Mallarmé commence aussi *L'Après-midi d'un faune* dont il donne en lecture une première version à Théodore de Banville. Cette évocation d'un animal mythique, aux grandes oreilles, et tout poilu, rêvant des nymphes légères qu'il fait naître par la puissance des mots, ne plaît pas à Banville. Mallarmé se remet au travail, veut continuer *Hérodiade*, mais, atterré, il

constate que son inspiration ne répond plus. Pendant quatre ans, le mot se refuse, la phrase se dérobe, la page demeure blanche! Le poète y fait l'expérience unique du sens par l'absence, la découverte du néant.

Les « iiii » du cri



Est-ce à cette époque que Mallarmé écrit le sonnet que voici, sans titre? On ne sait, mais cet hiver évoqué peut être celui de l'impuissance à écrire, et le transparent glacier symbolise l'emprisonnement de la pensée, le désolant destin du détenu dans la lourdeur des jours, et qui se dit, se crie : fuir… sans pouvoir esquisser le premier pas conduisant au rêve de liberté. Si vous lisez à voix haute ce sonnet, vous entendrez les « i » répétés, comme ceux de « vie », ceux de la détresse et de son cri…

Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui…



Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui
Va-t-il nous déchirer avec un coup d'aile ivre
Ce lac dur oublié que hante sous le givre
Le transparent glacier des vols qui n'ont pas fui !

Un cygne d'autrefois se souvient que c'est lui
Magnifique mais qui sans espoir se délivre
Pour n'avoir pas chanté la région où vivre
Quand du stérile hiver a resplendi l'ennui.

Tout son col secouera cette blanche agonie
Par l'espace infligée à l'oiseau qui le nie,
Mais non l'horreur du sol où le plumage est pris.

Fantôme qu'à ce lieu son pur éclat assigne,
Il s'immobilise au songe froid de mépris
Que vêt parmi l'exil inutile le Cygne.

Stéphane Mallarmé - *Poésies*, 1899

Igitur, donc…

L'absence d'inspiration - le *vide papier que la blancheur défend* - est vaincue par une lecture approfondie du philosophe René Descartes. Mallarmé commence un conte qu'il ne terminera pas (décidément, c'est l'homme sans fin…) ; ce conte porte un titre étrange, celui d'une conjonction latine : *Igitur* - qui signifie *donc* - ; *Igitur* est le personnage du conte, qui cherche à retrouver les origines de l'acte d'écriture, lequel acte ressortit au hasard comparable à celui d'un coup de dés qu'il ne lance pas… Bref, c'est assez compliqué, complication multipliée encore par la composition de la suite de ce conte. Elle a pour titre *Jamais un coup de dés n'abolira le hasard*. C'est un long poème sans ponctuation, étrange, dont la disposition typographique devient aussi signifiante que les mots eux-mêmes.

Huysmans, Verlaine…

Toutes ces créations qui se refusent à l'interprétation immédiate et ordinaire commencent à créer l'image d'un Mallarmé mystérieux, à l'écriture étonnamment dense, majestueuse et solennelle, sans autre objet que la célébration du mot. Il s'installe à Paris en 1871, l'année de la naissance de son fils Anatole. La crise d'écriture est terminée. Mais sa production s'effectue toujours dans la parcimonie. Ceux qui guettent la moindre de ses lignes s'appellent Verlaine qui consacre Mallarmé dans ses *Poètes maudits* paru en 1883, et Huysmans qui en fait le poète préféré de son héros, Des Esseintes dans son roman *À rebours*.

La table des mardistes

Mallarmé enseigne au lycée Fontanes (Condorcet) - il sera nommé à Jeanson de Sailly en 1884. Début 1875 : *L'Après-midi d'un faune*, cent dix alexandrins tout en symboles et mystères environnant le faune et ses nymphes, est enfin terminé. Les éditeurs le refusent. Mais l'année suivante, le poème paraît, illustré par Édouard Manet. À partir de 1880, il réunit chaque mardi, à son domicile, 89 rue de Rome, les artistes de l'époque, d'où le nom que l'histoire littéraire leur a donné : les mardistes. Ils se réunissent aussi autour d'une table visible au musée Mallarmé de Vulaines-sur-Seine, le poète y avait loué une maison au hameau de Valvins. On y rencontre Fargue, Gide, Valéry, Laforgue, Claudel. Ces *mardis* le propulsent chef de file du symbolisme que Jean Moréas définit dans *Le Figaro* du 18 septembre 1886.



De Jean Moréas : Le manifeste du symbolisme

Comme tous les arts, la littérature évolue : évolution cyclique avec des retours strictement déterminés et qui se compliquent des diverses modifications apportées par la marche du temps et les bouleversements des milieux. Il serait superflu de faire observer que chaque nouvelle phase évolutive de l'art correspond exactement à la décrépitude sénile, à l'inéluctable fin de l'école immédiatement antérieure […].

Une nouvelle manifestation d'art était donc attendue, nécessaire, inévitable. Cette manifestation, couvée depuis longtemps, vient d'éclore […]

Nous avons déjà proposé la dénomination de symbolisme comme la seule capable de désigner raisonnablement la tendance actuelle de l'esprit créateur en art. Cette dénomination peut être maintenue.

Il a été dit au commencement de cet article que les évolutions d'art offrent un caractère cyclique extrêmement compliqué de divergences : ainsi, pour suivre l'exacte filiation de la nouvelle école, il faudrait remonter jusqu'à certains poèmes d'Alfred de Vigny, jusques à Shakespeare, jusqu'aux mystiques, plus loin encore. Ces questions demanderaient un volume de commentaires; disons donc que Charles Baudelaire doit être considéré comme le véritable précurseur du mouvement actuel ; M. Stéphane Mallarmé le lotit du sens du mystère et de l'ineffable ; M. Paul Verlaine brisa en son honneur les cruelles entraves du vers que les doigts prestigieux de M. Théodore de Banville avaient assoupli auparavant. Cependant le Suprême enchantement n'est pas encore consommé: un labeur opiniâtre et jaloux sollicite les nouveaux venus.

Jean Moréas - *Le Figaro*, samedi 18 septembre 1886

Méry petite tête…

À la fin de 1883, Mallarmé fait la connaissance d'un modèle du peintre Édouard Manet : Méry Laurent. Elle est née à Nancy en 1849, mariée à quinze ans, divorcée, entretenue par un riche dentiste américain, et disponible pour offrir aux angoisses des artistes des adoucissements de toutes sortes. Stéphane et ses quarante-deux ans n'y résistent pas. Méry a trente-quatre ans. Elle va devenir son inspiratrice majeure, on la retrouve nommée ou masquée dans presque toutes ses compositions à partir de cette année-là. On dit que leur passion fut chaste, continuons à le croire… Stéphane se fend pourtant d'un des plus beaux sonnets d'amour qu'on puisse lire - même si dans le premier vers du second tercet, l'aimée apparaît en ces termes : « tête si petite »…

O, si chère de loin…



O si chère de loin et proche et blanche, si
Délicieusement toi, Méry, que je songe

À quelque baume rare émané par mensonge
Sur aucun bouquetier de cristal obscurci

Le sais-tu, oui ! pour moi voici des ans, voici
Toujours que ton sourire éblouissant prolonge
La même rose avec son bel été qui plonge
Dans autrefois et puis dans le futur aussi.

Mon cœur qui dans les nuits parfois cherche à s'entendre
Ou de quel dernier mot t'appeler le plus tendre
S'exalte en celui rien que chuchoté de sœur

N'étant, très grand trésor et tête si petite,
Que tu m'enseignes bien toute une autre douceur
Tout bas par le baiser seul dans tes cheveux dite.

Stéphane Mallarmé - *Poésies*, 1899

Un ptyx ?

Les fidèles mardistes du 89 rue de Rome écoutent béats d'admiration, leur poète de prédilection, toujours debout appuyé au coin de sa cheminée, s'exprimer pendant des heures avec cette voix qui étonnait ses contemporains, rauque, comme étouffée. Mallarmé poète, mais encore professeur, à l'horaire réduit à dix heures à partir de 1891. Trois ans plus tard, en janvier 1894, il obtient sa mise à la retraite. Il lui reste quatre années à vivre. Devant son médecin venu le soigner, il meurt le 9 septembre 1898, d'un spasme de la glotte. Il est enterré au cimetière de Samoreau en Seine-et-Marne, près de son fils Anatole, mort d'une hydropisie du cœur en 1879. En 1957, sont publiées sous le titre *Le Livre*, les notes que Mallarmé avait accumulées tout au long de sa vie afin d'en faire une œuvre. Notes étranges, difficiles à comprendre; projet où le bizarre et le grandiose se mêlent, laissent perplexe. Peut-être un ptyx…



Du côté de la palette et du clavier

La littérature en général, la poésie en particulier ne sont pas les seules à s'affranchir des règles classiques, à s'inventer des voies nouvelles. La peinture prend un tournant

décisif avec Claude Monet qui expose *Impression, soleil levant*, en 1874, dans l'atelier du photographe Nadar (1820-1910) - d'où le nom impressionnisme. Paul Cézanne (1839 - 1906) peint *La Montagne Sainte-Victoire*, Edgar Degas (1834 - 1917) *Les Repasseuses*. Édouard Manet (1832 - 1883) choque son époque en offrant au public le fameux *Déjeuner sur l'herbe*, et *Olympia*. Berthe Morisot (1841 - 1985) peint *Le Berceau*, Paul Signac (1863 - 1935), *L'Entrée du port de Marseille*, Pierre-Auguste Renoir (1841 - 1919) *Le Bal du Moulin de la Galette*, Paul Gauguin (1848 - 1903) *Femmes de Tahiti*, Vincent Van Gogh (1853 - 1890) *La Nuit étoilée*, Georges Seurat (1859 - 1891) *Un dimanche à l'île de la Grande-Jatte*, Toulouse-Lautrec (1864 - 1901) *La Toilette*. En musique, Claude Debussy (1862 - 1918) obtient le Grand prix de Rome avec la cantate *L'Enfant prodigue*.

Ce qu'ils en ont dit



- Mallarmé, intraduisible, même en français - Jules Renard (1864 - 1910)
- Les vers de Mallarmé sont une merveille inépuisable de rêve et de transparence - Paul Léautaud (1872 - 1956)
- La probité de Mallarmé me fera toujours songer à l'histoire de ce faux-monnayeur, qui frappait, avant-guerre, des pièces de cent sous lui revenant à six francs - René Guy Cadou (1920 - 1951)

Mallarmé en œuvres

- 1876 - *L'Après-midi d'un faune*
- 1887 - *Album de vers et prose*
- 1899 - *Les Poésies*
- 1914 (publié en) - *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard*

Triste en corps bière

« *D'autres poètes l'incitaient encore à se confier à eux : Tristan Corbière, qui, en 1873, dans l'indifférence générale, avait lancé un volume des plus excentriques, intitulé :* Les Amours jaunes. *Des Esseintes qui, en haine du banal commun, eût accepté les folies les plus appuyées, les extravagances les plus baroques, vivait de légères heures avec ce livre où le cocasse se mêlait à une énergie désordonnée, où des vers déconcertants éclataient dans des poèmes d'une parfaite obscurité* ». Le héros de Joris-Karl Huysmans - Des Esseintes - découvre Tristan Corbière, dans *À Rebours*, roman publié en 1884.

Les Amours jaunes

Édouard Joachim Corbière est né le 18 juillet 1845, au manoir de Coat-Congar en Ploujean, près de Morlaix. De santé fragile, mené à la dure par sa famille, tôt atteint de rhumatismes, puis de tuberculose, il vit misérablement ses jours et ses amours entre Cannes, Roscoff, l'Italie, et Paris. Il publie en 1873, aux frais de son père, auteur lui-même, son recueil de poèmes : *Les Amours jaunes*, à cinq cents exemplaires. Personne n'en remarque alors l'originalité, les audaces de ponctuation, l'ironie, le cynisme, le ton neuf, unique.

Triste en corps…

Tristan (prénom qu'il avait choisi par fantaisie afin qu'on entendît aussi : Triste en corps bière…) meurt le 1er mars 1875, serrant sur sa poitrine un bouquet de bruyère en fleur. En 1883, Verlaine le découvre et lui consacre la première partie de son étude intitulée *Poètes maudits*, dont font aussi partie Rimbaud et Mallarmé. On continue de découvrir encore aujourd'hui Corbière, prince de l'étrange. Ainsi, vous qui allez lire, pour commencer, le flamboyant cantique des éclopés mystiques : *La Rapsode foraine* !

La Rapsode foraine



En octosyllabes à rimes croisées, voici la vision que Corbière découvre à Sainte-Anne-la-Palud, dans le Finistère, pendant que se déroulent les trois jours et trois nuits du pèlerinage où se mêle le plus noir de la misère à la foi la plus rustique.



Bénite est l'infertile plage
Où, comme la mer, tout est nud.
Sainte est la chapelle sauvage
De Sainte-Anne-de-la-Palud… […]

Des paroisses environnantes :
De Plougastel et Loc-Tudy,
Ils viennent tous planter leurs tentes,
Trois nuits, trois jours - jusqu'au lundi. […]

En aboyant, un rachitique
Secoue un moignon désossé,
Coudoyant un épileptique
Qui travaille dans un fossé.

Là, ce tronc d'homme où croît l'ulcère,

Contre un tronc d'arbre où croît le gui ;
Ici, c'est la fille et la mère
Dansant la danse de Saint-Guy.

Cet autre pare le cautère
De son petit enfant malsain :
- L'enfant se doit à son vieux père…
- Et le chancre est un gagne-pain!

Là, c'est l'idiot de naissance,
Un visité par Gabriel,
Dans l'extase de l'innocence…
- L'innocent est près du ciel ! - […]

Mais une note pantelante,
Écho grelottant dans le vent
Vient battre la rumeur bêlante
De ce purgatoire ambulant.

Une forme humaine qui beugle
Contre le calvaire se tient;
C'est comme une moitié d'aveugle :
Elle est borgne, et n'a pas de chien…

C'est une rapsode foraine
Qui donne aux gens pour un liard
L'Istoyre de la Magdalayne,
Du Juif-Errant ou d'Abaylar.

Elle hâle comme une plainte,
Comme une plainte de la faim,
Et, longue comme un jour sans pain,
Lamentablement, sa complainte…

- Ça chante comme ça respire,
Triste oiseau sans plume et sans nid
Vaguant où son instinct l'attire :
Autour des Bon-Dieu de granit…

Ça peut parler aussi, sans doute.
Ça peut penser comme ça voit :
Toujours devant soi la grand'route…
- Et, quand ç'a deux sous… ça les boit.

- Femme : on dirait hélas - sa nippe
Lui pend, ficelée en jupon ;
Sa dent noire serre une pipe
Éteinte… - Oh, la vie a du bon !

Son nom… ça se nomme Misère.
Ça s'est trouvé né par hasard.
Ça sera trouvé mort par terre…
La même chose - quelque part.

- Si tu la rencontres, Poète,
Avec son vieux sac de soldat :
C'est notre sœur… donne - c'est fête
Pour sa pipe, un peu de tabac!...

Tu verras dans sa face creuse
Se creuser, comme dans du bois,
Un sourire; et sa main galeuse
Te faire un vrai signe de croix

Tristan Corbière - *Les Amours jaunes*, 1873

Laforgue, le météore

Dès la publication du premier recueil de Jules Laforgue *Les Complaintes* en 1885, on décèle dans son écriture allègre, désinvolte, dans sa façon de ponctuer, de tailler parfois les vers à la serpe - mais une serpe d'or… - l'influence de Tristan Corbière et de ses *Amours Jaunes* reparu l'année précédente dans *Les Poètes maudits*. Laforgue s'en défend, souligne des faiblesses chez Tristan, se trouve accusé injustement. Pour vous faire une opinion, lisez l'un et l'autre, aucun jugement n'ayant été rendu dans ce procès qui n'a pas lieu d'être car Laforgue et Tristan sont bien l'un de l'autre indépendants.

Trois échecs au bac

Léger, désabusé, tendre et ironique, Laforgue, le poète sans cesse au bord du vide, donne le change, multiplie les dialogues, les exclamations, les interrogations, crée des cadences

nouvelles, des strophes qui se moquent des codes. Il est né en 1860, à Montevideo. Sa famille revient en France, s'établit à Tarbes, puis à Paris. En 1877, la mère de Jules meurt en donnant le jour à son douzième enfant, à trente-huit ans. Monsieur Laforgue repart pour Tarbes, Jules demeure à Paris, échoue trois fois au baccalauréat, et se tourne vers la poésie. Il fréquente le milieu littéraire, publie ses premiers poèmes.

Notre-Dame la Lune

En 1881, il devient lecteur de français à Berlin auprès de l'impératrice Augusta - grand-mère du futur Guillaume II (1859 - 1941), dernier empereur d'Allemagne. Il y rencontre une jeune anglaise, Leah Lee, le parfait amour. Jules meurt en août 1887, à vingt-sept ans. Brillant et bref comme dans le ciel ces phénomènes lumineux qui étonnent et ravissent : les météores (allons, ne les confondez pas avec la pierre qui tombe du ciel : la météorite - météore est masculin!). Leah lui survit seulement quelques mois. Voici, extrait du recueil *L'Imitation de Notre-Dame la Lune*, paru en 1886, la première des seize *Locutions des Pierrots* contenues dans le recueil, en trois ou quatre courtes strophes chacune, distillant leurs petites hardiesses - ici, dans le dernier vers, l'élision : pauv'monde !

Locutions des Pierrots, I



Les mares de vos yeux aux joncs de cils,
Ô vaillante oisive femme,
Quand donc me renverront-ils
La Lune-levante de ma belle âme ?

Voilà tantôt une heure qu'en langueur
Mon cœur si simple s'abreuve
De vos vilaines rigueurs,
Avec le regard bon d'un terre-neuve.

Ah ! madame, ce n'est vraiment pas bien,
Quand on n'est pas la Joconde,
D'en adopter le maintien
Pour induire en spleens tout bleus le pauv' monde !

Jules Laforgue - *L'Imitation de Notre-Dame la Lune*, 1886

Palettes et penchants lyriques

Palettes et penchants lyriques

Moins en vue, les Dierx, Moréas, Catulle Mendès ou Rollinat, mais bien présents dans les couleurs de la palette à styles, et lyriquement penchés sur la source de leurs secrets qui se dévoilent : ceux du doux Dierx, du soucieux Moréas, de l'habile Mendès, du double Rollinat, tous résonnent d'accents parnassiens mâtinés de symbolisme que traverse par instants le soleil noir des décadents. Vous allez comprendre tout cela, en lisant…

Léon Dierx de l'île Bourbon

Petit employé de bureau originaire de Saint-Denis sur l'île Bourbon (la Réunion en 1848), prince des poètes en 1898, classé de son vivant et par la postérité parmi les Parnassiens alors que seule son origine commune avec l'un des chefs de file du Parnasse, Leconte de Lisle (de la Réunion), puisse le justifier, Léon Dierx (1838 - 1912) au nom dur comme du fer, à la poésie douce comme le frisson des feuilles d'arrière-saison, est l'hériter de Baudelaire, le précurseur de Verlaine, mais surtout un poète sans rival dans la réussite d'une écriture où se marient la beauté pure et la simplicité.

L'Amour en fraude



J'ai vu passer, l'autre matin,
Un jeune Dieu dans la prairie;
Sous un costume de féerie
Il sautillait comme un lutin.

Tout perlé d'or et d'émeraude,
Sans arc, sans flèche et sans carquois,
En chantonnant des vers narquois,
Il s'en allait comme en maraude.

Il redonnait, à chaque bond,
L'onde aux ruisseaux, des fleurs aux rives,
Des alouettes et des grives
Au saule creux et moribond.

Le fol Archer buveur de larmes,
Pour une fois pris en défaut,
À travers champs riait tout haut
De n'être plus qu'un fou sans armes!

Et singeant l'air d'un franc routier,
Fier de trahir son roi morose,
Il arborait un drapeau rose
Pour délivrer le monde entier!

Léon Dierx - *Les Lèvres closes*, 1867

Bulle de Catulle

Vous avez fait connaissance, chez Théophile Gautier, de Catulle Mendès (1841 - 1909), l'un des principaux artisans du *Parnasse contemporain*. Voici de lui, dans son recueil *Soirs moroses* (1876), bulle de volupté, un sonnet que vous pouvez lire, une paupière close… Remarquez, au septième vers, l'adverbe qui à lui seul occupe l'hémistiche.

Reste. N'allume pas la lampe…



Reste. N'allume pas la lampe. Que nos yeux
S'emplissent pour longtemps de ténèbres, et laisse
Tes bruns cheveux verser la pesante mollesse
De leurs ondes sur nos baisers silencieux.

Nous sommes las autant l'un que l'autre. Les cieux
Pleins de soleil nous ont trompés. Le jour nous blesse.
Voluptueusement berçons notre faiblesse
Dans l'océan du soir morne et délicieux.

Lente extase, houleux sommeil exempt de songe,
Le flux funèbre roule et déroule et prolonge
Tes cheveux où mon front se pâme enseveli…

Ô calme soir, qui hais la vie et lui résistes,
Quel long fleuve de paix léthargique et d'oubli
Coule dans les cheveux profonds des brunes tristes.

Catulle Mendès - *Soirs moroses*, 1876

L'école romane de Moréas

Aimerez-vous Jean Moréas ? Peut-être, si votre préférence en poésie considère que le romantisme fut un « accident » regrettable, peut-être si vous méprisez les premiers temps du symbolisme, l'hermétisme, l'impressionnisme, sans doute si vous aimez par-dessus tout la tradition, en remontant jusqu'à la Renaissance, plus encore, jusqu'au Moyen Âge, en passant par les valeurs classiques du XVIIe siècle, tout cela reposant sur l'héritage gréco-latin. Ce mouvement créé par Ioannis Papadiamantopoulos, en plus court : Jean Moréas, né à Athènes en 1856, établi à Paris, fils d'un jurisconsulte de renom, fut baptisé « L'École romane » en 1891. Moréas avait d'abord défendu et défini le symbolisme dans l'article du *Figaro* que vous avez pu lire plus haut, mais en avait peu après critiqué les dérives et les excès. Moréas était alors entouré de Charles Maurras (1868 - 1952), Maurice du Plessys (1866 - 1924), Raymond de la Tailhède (1867 - 1938), Hugues Rebell (1867 - 1905)… Aimerez-vous Jean Moréas dont voici, extrait de *Stances* (1899), ce court poème en deux quatrains à rimes croisées?

Les Branches en arceaux…



Les branches en arceaux quand le printemps va naître,
Les ronces sur le mur, le pâturage herbeux,
Les sentiers de mulets, et cet homme champêtre
Qui, pour fendre le sol, guide un couple de bœufs,

La nuit sur la jetée où le phare s'allume,
Et l'horizon des flots lorsque le jour paraît ; -
Qu'importe! Je respire, ô ville, dans ta brume,
La montagne et les champs, la mer et la forêt.

Jean Moréas - *Stances*, 1899

La biche de Maurice Rollinat

Au cabaret du Chat noir à Montmartre, on voit apparaître le soir un personnage qui joue et surjoue le rôle du poète décadent en bon hydropathe qu'il est, puisque l'eau le rend malade, comme Goudeau, fondateur du mouvement en 1878 : Maurice Rollinat (1846 - 1903). Filleul

de George Sand, Rollinat est né à Châteauroux dans l'Indre. Établi à Paris, il y publie en 1877 un recueil plein des douceurs de la nature *Dans les brandes*. Six ans plus tard, en 1883, paraît *Les Névroses*, un ensemble de chapitres où se succèdent, dans *Refuges*, des poèmes charmants, porteurs d'attachants paysages du Berry et d'Île-de-France, et dans *Spectres* puis *Ténèbres*, de noirs tableaux du quotidien de la désespérance : *La Buveuse d'absinthe*, *Le Fou*, *Le Maniaque*, *L'Hypocondriaque*…

Du Baudelaire ?

Ce sinistre programme le rapproche de Baudelaire dans l'esprit des critiques, mais Rollinat, critiquant les critiques, refuse cette image qu'il ne cesse pourtant de cultiver au Chat noir d'une façon si ambiguë et si outrée qu'il en devient une caricature de lui-même. Tout cela n'empêche pas certains de ses poèmes de demeurer, lumineux et touchants, intacts dans la pensée de ceux qui, enfants, les apprirent, vous peut-être, sinon il n'est jamais trop tard : en quelques minutes vous allez accrocher dans votre mémoire ce tableautin délicat, émouvant : *La Biche*.

La Biche



La biche brame au clair de lune
Et pleure à se fondre les yeux :
Son petit faon délicieux
A disparu dans la nuit brune.

Pour raconter son infortune
À la forêt de ses aïeux,
La biche brame au clair de lune
Et pleure à se fondre les yeux.

Mais aucune réponse, aucune,
À ses longs appels anxieux!
Et le cou tendu vers les cieux,
Folle d'amour et de rancune,
La biche brame au clair de lune.

Maurice Rollinat - *Les Refuges*, 1883

Voici maintenant *L'Enragée*, un exemple du Rollinat qui joue les terribles, les matamores tout en rodomontades et noir panache pour assouvir des hydropathes la soif de petits

scandales vespéraux au Chat noir où la surenchère devient à la fois carte de visite et billet d'entrée :

L'Enragée



Je vais mordre! Allez-vous-en tous!
La nuit tombe sur ma mémoire.
Et le sang monte à mes yeux fous!
Voyez! ma bouche torse et noire
Bave à travers mes cheveux roux.

J'ai déjà fait d'horribles trous
Dans mes deux pauvres mains d'ivoire,
Et frappé ma tête à grands coups :
Je vais mordre!

Je m'abreuverais à vos cous
Si je pouvais encore boire.
Holà! Je sens dans ma mâchoire
Un abominable courroux :
De grâce! Arrière! Sauvez-vous!
Je vais mordre!

Maurice Rollinat - *Les Spectres*, 1883

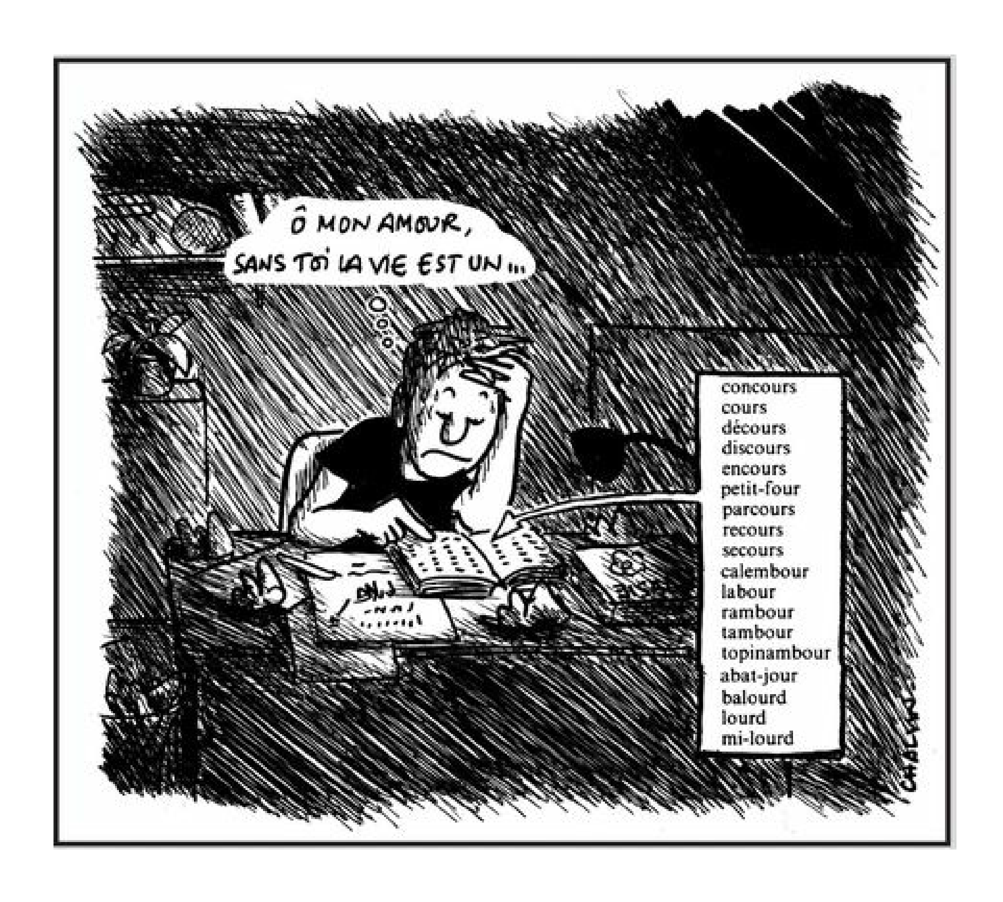
Tableau récapitulatif : XIXe siècle

- 1820 : *Méditations poétiques* (Alphonse de Lamartine)
- 1826 : *Poèmes antiques et modernes* (Alfred de Vigny)
- 1835 : *Les Nuits* (Alfred de Musset)
- 1852 : *Poèmes antiques* (Leconte de Lisle)
- 1852 : *Émaux et Camées* (Théophile Gautier)
- 1854 : *Les Chimères* (Gérard de Nerval)
- 1857 : *Les Fleurs du mal* (Charles Baudelaire)
- 1859 : *La Légende des siècles* (Victor Hugo)
- 1869 : *Les Chants de Maldoror* (Lautréamont)

- 1873 : *Une Saison en enfer* (Arthur Rimbaud)
- 1881 : *Sagesse* (Paul Verlaine)
- 1893 : *Les Trophées* (José-Maria de Heredia)
- 1897 : *Un coup de dés…* (Stéphane Mallarmé)

Sixième partie

Le XXe siècle : les inventeurs du trésor



Dans cette partie…

Les poètes en avaient rêvé, Mallarmé l'a fait, la poésie entre libre, de plain-pied, dans le XXe siècle. Le trésor est là, disponible pour tout le monde, comme avant, certes, mais ce qui a changé, c'est que désormais pour l'ouvrir, plus besoin de clés, de combinaisons compliquées, de parcours initiatiques obligés dans les territoires mythiques et les chasses gardées des Anciens, Grecs et Latins. Grands voyageurs, citoyens du monde, penseurs de politiques neuves, les poètes s'engagent dans leur temps, se poussent du coude pour accéder aux premières places et font même le coup de poing! Voici d'abord les dadaïstes, provocateurs, désinvoltes, qui veulent créer un monde nouveau; voici les surréalistes qui dynamitent les écluses de l'inconscient, y installent leurs vaisseaux à pilotage automatique ; voici ceux qui refusent ce dynamitage, créent leur forme personnelle, leur fabrique, leur mouvement et leur mode, pour eux seuls. C'est le retour des lyriques, d'un certain romantisme, c'est l'avènement de chefs de file qui tournent vers les choses le miroir du texte, se font l'écho en vers ou en prose, par des formes diverses, de l'inquiétude, la déshumanisation de notre temps.

<u>Chapitre 16</u>

Vive la liberté !

Dans ce chapitre :

- Les formes de la liberté
- Les voix de la ferveur
- Le lyrisme pur

Libres! Les poètes sont libres d’écrire comme ils le veulent, comme ils l’entendent. Ils ne vont pas s’en priver! Mais dans cette ruée jubilatoire vers la nouveauté, ils conservent une sorte de sagesse, sachant que l’explosion totale des formes et du langage peut les priver des bonheurs du partage avec le lecteur. Apollinaire souffle sur la ponctuation de son recueil *Alcools*, les virgules, les points s’envolent, mais le vers demeure. Cendrars, Fargue, Jacob innovent aussi, pour des lecteurs ravis de leurs trouvailles. Mélancolie, fantaisie imprègnent les écrits. La ferveur aussi. Péguy dans une écriture classique, Claudel dans ses versets, l’expriment à leur façon, pendant que Valéry élabore ses joyaux d’un lyrisme tendu et splendide. Pendant que d’autres encore… Lisez.

L’échappée belle

On s’en donne à cœur joie en ce début du XXe siècle, la poésie est choyée, accueillie, entourée comme une revenante de captivité ; on lui fait mille propositions, honnêtes ou non, on lui crée de nouveaux ornements, et elle s’avance ainsi parée dans le siècle, jamais trahie ni travestie.

Le point mort d’Apollinaire

En attendant que vous décryptiez dans les pages qui suivent ce titre qui vous réserve une étonnante surprise, virgule, revenons sur une phrase de la lettre d’Arthur Rimbaud à Paul Demeny, écrite le 15 mai 1871, où il veut tout briser, tout changer, tout casser, l’enragé : « le poète est un voleur de feu » (voir page 360). Soit, Arthur, soit ! On a fait tout un foin de ce « voleur de feu » que doit devenir le poète selon le Carolopolitain (eh bien quoi! c’est le nom des habitants de Charleville, cité natale de l’ « homme aux semelles de vent » selon Verlaine), mais - Arthur ne l’a pas précisé dans sa lettre - le poète peut-il devenir le voleur d’autre chose, un voleur de *Joconde* par exemple? Tentons de répondre à cette question en compagnie de Wilhelm Albert Włodzimierz Apolinary de Waż-Kostrowicki, en plus court : Guillaume Apollinaire.

On a volé La Joconde !



Demandez *Le Petit Parisien* ! Demandez *Le Petit Parisien* ! Cinq centimes, vous saurez tout sur le vol de *La Joconde* ! On a volé *La Joconde* ! Incroyable nouvelle en ce 23 août 1911 à la une du million d'exemplaires du *Petit Parisien* au sous-titre un brin vantard mais justifié : « Le plus fort tirage des journaux du monde entier ». Suivons un peu Louis Andrieux, son fondateur qui, son exemplaire sous le bras, fait un détour pour rentrer dans son foyer où l'attendent femme et enfants.

Chut !...

Ce détour conduit Louis Andrieux (chut !...) avenue Carnot à l'ombre de l'Arc de Triomphe. Il pousse la porte d'une pension de famille dont la fondatrice et directrice l'attend, comme chaque jour, en compagnie de son fils de quatorze ans. Évidemment, vous vous demandez qui est cet adolescent qu'embrasse sur le front Louis Andrieux… Vous le saurez bientôt, dès que vous entrerez dans la vie d'un autre poète, prénommé lui aussi Louis… Trêve de diversion! Occupons-nous de *La Joconde*…

Picasso, un voleur ?

Demandez *Le Petit Par*… Quoi? *La Joconde* ? « Comment, depuis quand? On ne sait pas… Il nous reste le cadre », voilà ce qu'on peut lire au début de l'article. Et ce n'est pas tout : de nombreux objets d'art exposés au Louvre - des statuettes hispaniques notamment - ont précédé Mona Lisa sur le chemin de l'exil forcé, ou plus simplement de quelque appartement parisien où des amateurs éclairés les contemplent à loisir, ébahis et éblouis! Picasso, justement, fait partie de ces contemplateurs qui confinent au contemplatif. Picasso ? Un voleur? Point du tout : Picasso a acheté deux statuettes à Géry-Piéret, un aventurier belge. Celui-ci en a vendu une troisième… à Paris-Journal qui suit de très près l'affaire et va publier dans les deux ans qui conduisent au repaire de *La Joconde* en Italie, une série d'articles à suspense, qui multiplient ses ventes, sans atteindre, cependant, celles du *Petit Parisien*…

Le moulin-passoire

Le Louvre, à cette époque est l'hybridation du moulin - on y entre sans contrôle - et de la passoire - on en extrait ou soustrait ce qu'on veut ; pas vu, pas pris… Lorsque Picasso apprend l'affaire, il court chez Guillaume Apollinaire, collaborateur régulier du *Paris-Journal*, auteur d'articles très informés sur l'absence de sécurité au Musée. Guillaume Apollinaire, journaliste, critique d'art, ami de Derain, Vlaminck, du Douanier Rousseau, de Dufy qui illustre cette année-là son *Bestiaire*, Apollinaire l'auteur d'un roman érotique paru en 1907, signé seulement G.A. : *Les Onze mille verges*, Apollinaire, le poète aux cent amours et cent ruptures, c'est lui qu'on soupçonne du vol de *La Joconde* ! Pourquoi? Parce qu'il a servi d'intermédiaire lors de la vente des statuettes volées - Géry-Piéret a été son secrétaire.

On a retrouvé La Joconde…

Que faire? Le peintre et le poète pensent à jeter les œuvres d'art dans la Seine! Mais ils se ravisent, et les portent… au *Paris-Journal*. Le scandale est énorme : la police perquisitionne chez Apollinaire ! Il est alors incarcéré à la prison de la Santé, le 7 septembre 1911. Géry-Piéret l'innocente. Une pétition circule afin que le poète soit libéré, ce qui est fait le 12 septembre. Les statuettes retrouvent leur place au Louvre. Et *La Joconde* ? Le voleur s'appelle Vincenzo Perugia, c'est un ouvrier vitrier italien qui a travaillé au Louvre, et que Mona Lisa a séduit au point qu'il a envisagé avec elle une vie meilleure… L'enlèvement réussi, il a déposé sa belle non pas dans son lit mais dessous, enveloppée et cachée dans une valise. Reparti en Italie en 1913, il tente de transformer Mona Lisa en lires le 10 décembre. L'antiquaire sollicité révèle l'affaire. *Le Paris-Journal* le relaie et peut titrer, en même temps que *Le Petit Parisien* : « On a retrouvé *La Joconde* » !

Ruinée au jeu

Cet épisode marque profondément Wilhelm Apollinaris de Kostrowitzky, né le 26 août 1880 à Rome, d'une mère issue de l'aristocratie polonaise et (probablement) d'un noble italien. Avant cette aventure de 1911, la vie de Guillaume Apollinaire (il signe ainsi à partir de mars 1902) est une suite de péripéties où l'étrange le dispute au pathétique. Étrange la conduite de Madame de Kostrowitzky, laissant ses deux garçons sans ressources près de Spa en Belgique où elle a tout perdu au jeu; elle leur demande de quitter l'hôtel où ils séjournent sans payer et de la rejoindre à Paris! Pathétiques les amours de Guillaume qui tente de séduire une Maria à dix-neuf ans, une Linda, à vingt ans, une Annie à vingt et un ans, une Yvonne à vingt-trois ans, et puis enfin, Marie Laurencin, à vingt-sept ans, en 1907.

Ni temps passé…

Le Douanier Rousseau peint le portrait de Marie et Guillaume en 1908. Les deux amants se sépareront en 1912. Marie, du *Pont Mirabeau* : « Ni temps passé ni les amours reviennent / Sous le Pont Mirabeau coule la Seine… », c'est Marie Laurencin (1883 - 1956), peintre et décoratrice qui demandera à être enterrée tenant dans sa main une lettre d'amour de Guillaume…

Le Pont Mirabeau



Sous le pont Mirabeau coule la Seine
        Et nos amours
        Faut-il qu'il m'en souvienne
La joie venait toujours après la peine

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

Les mains dans les mains restons face à face
        Tandis que sous
        Le pont de nos bras passe
Des éternels regards l'onde si lasse

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

L'amour s'en va comme cette eau courante
        L'amour s'en va
        Comme la vie est lente
Et comme l'Espérance est violente

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

Passent les jours et passent les semaines
        Ni temps passé
        Ni les amours reviennent
Sous le pont Mirabeau coule la Seine

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

Guillaume Apollinaire - *Alcools*, 1913 © Éditions Gallimard

Point de points…



Apollinaire fait paraître son œuvre majeure en 1913. Elle porte d'abord le titre *Eaux-de-vie*, mais devient, sur le conseil de Blaise Cendrars : *Alcools*. En 1912, lorsqu'il relit les épreuves de son manuscrit, Apollinaire se trouve aux prises avec le délicat réseau de la ponctuation, tente de supprimer une virgule, d'ajouter un point, et puis, décide de tout supprimer; cherchez dans les poèmes d'*Alcools* un signe de ponctuation, vous n'en trouverez pas! Voilà expliqué, enfin, le titre *Le point mort d'Apollinaire*… Plus de cloisons entre les mots, les groupes de mots, plus de paravents, plus d'indication de direction pour le sens qui peut s'engager dans des sentiers parallèles sans perdre de vue sa voie principale. Chaque

poème d'Apollinaire, de *Zone* à *Vendémiaire*, titres du premier et du dernier poème d'*Alcools*, devient l'image d'une liberté d'écriture qui s'étend aussi au vers lui-même.

Foin des contraintes!

Si dans *Le Pont Mirabeau* la prosodie classique est respectée, le vers et la strophe s'en libèrent dans *Zone* et plusieurs autres poèmes. La poésie vit sa vie sans le souci de la rime précise - *Christianisme* rime avec *Pie X*, *policières* la féminine avec *divers* la masculine - bâtie sur des rythmes naturels, sans contraintes.

Zone



À la fin tu es las de ce monde ancien

Bergère ô tour Eiffel le troupeau des ponts bêle ce matin

Tu en as assez de vivre dans l'antiquité grecque et romaine

Ici même les automobiles ont l'air d'être anciennes
La religion seule est restée toute neuve la religion
Est restée simple comme les hangars de Port-Aviation

Seul en Europe tu n'es pas antique ô Christianisme
L'Européen le plus moderne c'est vous Pape Pie X
Et toi que les fenêtres observent la honte te retient
D'entrer dans une église et de t'y confesser ce matin
Tu lis les prospectus les catalogues les affiches qui chantent tout haut
Voilà la poésie ce matin et pour la prose il y a les journaux
Il y a les livraisons à vingt-cinq centimes pleines d'aventures policières
Portraits des grands hommes et mille titres divers

J'ai vu ce matin une jolie rue dont j'ai oublié le nom
Neuve et propre du soleil elle était le clairon
Les directeurs les ouvriers et les belles sténo-dactylographes
Du lundi matin au samedi soir quatre fois par jour y passent
Le matin par trois fois la sirène y gémit
Une cloche rageuse y aboie vers midi
Les inscriptions des enseignes et des murailles

Les plaques les avis à la façon des perroquets criaillent
J'aime la grâce de cette rue industrielle
Située à Paris entre la rue Aumont-Thiéville et l'avenue des Ternes […]

Guillaume Apollinaire - *Alcools*, 1913 © Éditions Gallimard

Peur du loup

En 1914, Apollinaire séduit une Louise (Lou) et s'engage dans l'artillerie. Pour Lou, il écrit le fameux poème acrostiche *Lou* (la première lettre de chaque vers compose un mot qu'on lit verticalement) :

Le soir descend
On y pressent
Un long destin de sang.

Mais Lou soudain a peur du loup Guillaume, de son amour volcanique, imprévisible, possessif. Elle le quitte. En 1915, il rencontre, dans le train, une Madeleine qui le console de sa rupture avec Lou. Il devient officier d'infanterie en novembre. En 1916, le 9 mars, il est naturalisé Français.

Le poète assassiné

À Berry-au-Bac, dans l'Aisne, le 17 mars, à 16 heures, un éclat d'obus pénètre dans sa tempe droite ; le 9 mai, il est trépané. En 1917, paraît son drame *Les Mamelles de Tirésias* dont le sujet fait scandale - une femme quitte son foyer après s'être transformée en homme -, puis il compose ses *Calligrammes*, poèmes épousant la forme de ce qu'ils évoquent ou décrivent, qui paraissent en avril 1918. Son dernier amour, la jolie rousse Jacqueline Kolb, rencontrée en décembre 1917, devient sa femme le 2 mai 1918. Six mois plus tard, le 9 novembre, deux jours avant l'armistice, il meurt de la grippe espagnole.

Avant de le quitter…

L'Adieu, *Cors de chasse*, *Marie*, trois au revoir ou trois « au relire » pour Guillaume Apollinaire qui mourut à 38 ans en disant : « Je veux vivre, j'ai tout à faire ! »

L'Adieu



J'ai cueilli ce brin de bruyère

L’automne est morte souviens-t’en
Nous ne nous verrons plus sur terre
Odeur du temps brin de bruyère
Et souviens-toi que je t’attends

Guillaume Apollinaire - *Alcools*, 1913 © Éditions Gallimard

Cors de chasse



Notre histoire est noble et tragique
Comme le masque d’un tyran
Nul drame hasardeux ou magique
Aucun détail indifférent
Ne rend notre amour pathétique

Et Thomas de Quincey buvant
L’opium poison doux et chaste
À sa pauvre Anne allait rêvant
Passons passons puisque tout passe
Je me retournerai souvent

Les souvenirs sont cors de chasse
Dont meurt le bruit parmi le vent

Guillaume Apollinaire - *Alcools*, 1913 © Éditions Gallimard

Marie



Vous y dansiez petite fille
Y danserez-vous mère-grand
C’est la maclotte qui sautille

Toutes les cloches sonneront
Quand donc reviendrez-vous Marie

Les masques sont silencieux
Et la musique est si lointaine
Qu'elle semble venir des cieux
Oui je veux vous aimer mais vous aimer à peine
Et mon mal est délicieux

Les brebis s'en vont dans la neige
Flocons de laine et ceux d'argent
Des soldats passent et que n'ai-je
Un cœur à moi ce cœur changeant
Changeant et puis encor que sais-je

Sais-je où s'en iront tes cheveux
Crépus comme mer qui moutonne
Sais-je où s'en iront tes cheveux
Et tes mains feuilles de l'automne
Que jonchent aussi nos aveux

Je passais au bord de la Seine
Un livre ancien sous le bras
Le fleuve est pareil à ma peine
Il s'écoule et ne tarit pas
Quand donc finira la semaine

Guillaume Apollinaire - *Alcools*, 1913 © Éditions Gallimard

Ce qu'ils en ont dit



- L'œuvre entière d'Apollinaire est un témoignage d'amour - Robert Desnos (1900 - 1945)
- Il avait choisi pour devise « J'émerveille » et j'estime encore aujourd'hui que de sa part ce n'était pas trop prétendre, muni des connaissances étendues qu'il était presque seul à avoir dans des domaines spéciaux - André Breton (1986 - 1966)

Apollinaire en œuvres

- 1909 – *L'Enchanteur pourrissant* (Merlin l'enchanteur, victime de la fée Viviane qui l'enferme dans un cercueil, est le personnage principal de ce roman arthurien)
- 1910 – *L'Hérésiarque et Cie* (vingt-trois nouvelles entre le fantastique et l'hétéroclite)
- 1911 – *Le Bestiaire ou cortège d'Orphée*
- 1913 – *Alcools*
- 1916 – *Le Poète assassiné*
- 1917 – *Les Mamelles de Tirésias*
- 1918 - *Calligrammes*

Cendrars, le bourlingueur

Pour Cendrars, l'écriture et l'aventure riment à la perfection…

La Légende de Novgorod

Cendrars ne s'appelle pas Cendrars, mais Frédéric Sauser. Il est né à La Chaux de Fonds, en Suisse, en 1887. Son pseudonyme est la contraction de *braise* et de *cendres*. Un petit rebelle, Frédéric, dans une famille où l'on se tire dessus, à vue, en transformant en balles ou lames les mots et les phrases. Bref, pour ce qui est de la communication, c'est la galère chez les Sauser ! Frédéric suit ses parents à Naples, puis en Égypte, en Angleterre, en Suisse, à Neuchâtel où tout le monde s'installe. Ses études de commerce terminées, il part pour la Russie, en 1904. Tout en y poursuivant son apprentissage, il y fait imprimer, à quatorze exemplaires, son premier livre : *La Légende de Novgorod*. Il revient, veut se faire médecin, abandonne, s'établit à Paris, tombe amoureux de la belle Féla qu'il suit en Amérique où il écrit en 1912, d'une seule traite et sans rature, *Les Pâques à New York*, poème en quatorze strophes, signé de braise et de cendres : Blaise Cendrars.



Gaston Couté qui a mal tourné

À Beaugency où il travaille pour un journal local, Gaston Couté (Beaugency, 1880 - Paris, 1911), fils de meunier, écrit et récite ses vers en patois. Il a du talent. On lui conseille la capitale. À dix-huit ans, le voici à Paris, fidèle de Théodore Botrel (auteur-compositeur interprète qui inventa une falaise pour Paimpol…, né à Dinan en 1868 – mort à Pont-Aven en 1925). Mais à Paris sans le sou, c'est la privation, bientôt la tuberculose. Et puis, c'est la fée verte - l'absinthe – qui fait fondre le temps… Gaston Couté meurt à trente et un ans. Voici, extrait de *La Chanson d'un gâs qu'a mal tourné*, cinq volumes d'écriture classique publiés en 1976-1977, un

poème au lyrisme simple, presque naïf :
Le Pauvre Gars

Il était une fois un gars si laid, si laid
Et si bête! qu'aucune fille ne voulait
Lui faire seulement l'aumône d'un sourire;
Or, d'avoir trop longtemps souffert
l'affreux martyre
De ne pas être aimé lorsque chante
l'amour,
Le pauvre gars s'en vint à mourir un beau
jour…
On l'emmena dormir au fond du cimetière,
Mais, son âme, un Avril, s'échappa de la
terre
Et devint une fleur sur sa tombe, une fleur
Qu'une fille cueillit et mit près de son
cœur.

Avec Sonia Delaunay

Le voici de retour à Paris. Qui rencontre-t-il ? Picasso et Apollinaire entre autres qui se débattent dans leurs affaires de statues volées et de *Joconde* disparue. En 1913, avec le peintre Sonia Delaunay rencontrée chez Apollinaire, il réalise une œuvre étonnante sous la forme d'une affiche de deux mètres de haut et de trente-six centimètres de large, portant quatre cent quarante-cinq vers imprimés en caractères et couleurs différents, où l'on peut lire en même temps texte et images : *La Prose du Transsibérien et de la Petite Jehanne de France*, épopée des temps modernes, en chemin de fer à travers la Russie. Les vers y sont libres, la rime a pris ses quartiers de toutes les saisons, et le rythme s'invente à chaque ligne…

Prose du Transsibérien



En ce temps-là j'étais en mon adolescence
J'avais à peine seize ans et je ne me souvenais déjà plus de mon enfance
J'étais à 16 000 lieues du lieu de ma naissance
J'étais à Moscou dans la ville des mille et trois clochers et des sept gares
Et je n'avais pas assez des sept gares et des mille et trois tours

Car mon adolescence était si ardente et si folle
Que mon cœur tour à tour brûlait comme le temple d'Éphèse ou comme la Place Rouge de Moscou quand le soleil se couche.

Et mes yeux éclairaient des voies anciennes.
Et j'étais déjà si mauvais poète
Que je ne savais pas aller jusqu'au bout. Le Kremlin était comme un immense gâteau tartare croustillé d'or,
Avec les grandes amandes des cathédrales, toutes blanches
Et l'or mielleux des cloches…
Un vieux moine me lisait la légende de Novgorod
J'avais soif
Et je déchiffrais des caractères cunéiformes
Puis, tout à coup, les pigeons du Saint-Esprit s'envolaient sur la place
Et mes mains s'envolaient aussi avec des bruissements d'albatros
Et ceci, c'était les dernières réminiscences
Du dernier jour
Du tout dernier voyage
Et de la mer […]

Blaise Cendrars – *Prose du Transsibérien et de la petite Jeanne de France*, © 1947, 1963, 2001, 2005, Éditions Denoël. Extraits tirés du volume 1 de « Tout autour d'aujourd'hui », Nouvelle édition des œuvres complètes de Blaise Cendrars dirigée par Claude Leroy.

Du Brésil à la rue Dolent

1914, c'est la mobilisation. Cendrars part à la guerre où il perd le bras droit en 1915, en Champagne. Édition, cinéma l'occupent jusqu'en 1924 où il part pour le Brésil. Il effectue aussi des séjours en Argentine, au Paraguay, au Chili, avant de se fixer à Aix-en-Provence, puis Paris. Il laisse de nombreux recueils de poèmes, des essais, des romans… Ce bourlingueur illuminé, flamboyant et magique, à l'éternelle cigarette au coin des lèvres, meurt d'une congestion cérébrale au 23 rue Jean-Dolent à Paris, le 21 janvier 1961.

Cendrars en œuvres

- 1912 – *Les Pâques à New York*
- 1913 – *La prose du Transsibérien et la petite Jehanne de France*
- 1925 – *L'Or* – roman
- 1926 – *Moravagine* – roman
- 1945 – *L'homme foudroyé* – récits, poèmes, nouvelles
- 1946 – *La Main coupée* – récits, poèmes, nouvelles
- 1948 – *Bourlinguer* – récits, poèmes, nouvelles

Fargue, le piéton de Paris

Qui se promenait dans le Paris des années 1900 pouvait croiser cent mille piétons bien sûr, mais un seul parmi eux accordait à son cœur le rythme de son pas afin d'en nourrir la cadence des vers que nous aimons lire aujourd'hui : Léon-Paul Fargue.

Professeur Mallarmé

On n'a jamais accepté, dans la famille Fargue, le mariage de Léon, le brillant ingénieur sorti de l'École centrale et de Marie Aussudre, la petite couturière du Berry. Il a fallu seize ans avant que Léon reconnaisse leur enfant, Léon-Paul, né rue Coquillère à Paris le 4 mars 1876. Léon-Paul s'isole de cette triste histoire en confiant son vague à l'âme aux vers à soie et au rat blanc qu'il élève dans sa chambre. Au collège, il a pour professeur d'anglais un certain Stéphane Mallarmé… Au lycée, il bénéficie des cours de l'écrivain et critique Émile Faguet (1847 - 1916). Quelle orientation choisir? Normale sup, pourquoi pas. Léon-Paul se retrouve sur les bancs du Lycée Henri IV où Bergson lui-même lui déconseille de poursuivre son projet. C'est décidé : Léon-Paul consacrera ses jours à la littérature.

Paris au coeur

À vingt ans, il côtoie les mardistes de Mallarmé. La poésie devient son viatique et son vecteur pour traverser de long en large Paris qu'il découpe en quartiers dans ses poèmes. Humour et mélancolie conduisent sa plume, tendresse aussi. Des kiosques, des squares, des odeurs et de petits hôtels. En 1939, paraît son ouvrage le plus connu : *Le Piéton de Paris*. Fargue porte en son cœur la capitale reconnaissante qui a donné son nom à une place située à la frontière commune de trois arrondissements, station de métro Duroc.

La céramique Fargue

Parcourez tranquillement – à la Fargue – quelques centaines de mètres et vous voici boulevard Saint-Germain. Entrez dans la brasserie Lipp : les carreaux de céramique que vous y découvrez proviennent tout droit de la fabrique Léon Fargue, le père de Léon-Paul… En 1943, dînant en compagnie de Picasso à la terrasse d'un café, il est victime d'un accident vasculaire cérébral qui le laisse hémiplégique. Il passe les quatre années qui lui restent à vivre dans son appartement du boulevard Montparnasse, il y meurt le 24 novembre 1947.

Sans rimes



Voici, de Fargue, *Nocturne*, où le vers flâne sur douze syllabes sans rimes et sans déraison, s'ajustant seulement à la fin, après avoir fait alterner des alexandrins, des octosyllabes, un hexamètre, et même un vers de deux syllabes, comme pour retomber sur ses pieds…

Nocturne



Un long bras timbré d'or glisse du haut des arbres
Et commence à descendre et tinte dans les branches.
Les feuilles et les fleurs se pressent et s'entendent.
J'ai vu l'orvet glisser dans la douceur du soir.
Diane sur l'étang se penche et met son masque.
Un soulier de satin court dans la clairière
Comme un rappel de ciel qui rejoint l'horizon.
Les barques de la nuit sont prêtes à partir.
D'autres viendront s'asseoir sur la chaise de fer.
D'autres verront cela quand je ne serai plus.
La lumière oubliera ceux qui l'ont tant aimée.
Nul appel ne viendra rallumer nos visages.
Nul sanglot ne fera retentir notre amour.
Nos fenêtres seront éteintes.
Un couple d'étrangers longera la rue grise.
Les voix,
D'autres voix chanteront, d'autres yeux pleureront
Dans une maison neuve.
Tout sera consommé, tout sera pardonné,
La peine sera fraîche et la forêt nouvelle,
Et peut-être qu'un jour, pour de nouveaux amis,
Dieu tiendra ce bonheur qu'il nous avait promis.

Léon-Paul Fargue - *Poèmes*, 1912 © Éditions Gallimard

Max Jacob, jongleur d'images

Drôle, joyeux, Max Jacob est un poète du jeu, du jeu avec les mots, il jongle avec les images, y laisse des clins d'œil malicieux, contagieux… Max, un poète au quotidien, comme il en faudrait cent et mille, loin de la morgue et du mépris dont se parent les paons fiers de leur plume, loin de toute vanité, Max, il vous accueille à sa table avec son petit sourire plein d'humanité, pour faire de la poésie, franche lippée.

Mon étoile jaune

24 février 1944, sombre jeudi à Saint-Benoît-sur-Loire : la Gestapo arrête à la sortie de l'église l'homme qui vient de servir la messe - il la sert depuis 1936, l'année de son installation définitive dans le village. En 1942, il a été obligé de porter l'étoile jaune : «*Jadis, personne ne me remarquait dans la rue. Maintenant, les enfants se moquent de mon étoile jaune. Heureux crapaud! Tu n'as pas d'étoile jaune !* » Ainsi s'exprime l'amertume, le chagrin de cet homme dans l'un de ses poèmes qui paraît l'année suivante, dans le recueil *Derniers poèmes*. Cet homme, c'est Max Jacob. La Gestapo l'emmène. En 1942, son beau-frère, Lucien Lévy est mort au camp de Compiègne, ainsi que sa sœur Julie-Delphine. Son frère Gaston a été déporté à Auschwitz en 1943. Il y est mort. Janvier 1944 :

sa sœur Myrté-Léa et son mari meurent aussi en déportation.

La mort à Drancy

Max est jeté en prison, transféré au camp de Drancy. Gravement malade, il pourrait être soigné, sauvé mais les conditions de sa détention ne lui laissent aucune chance. Il meurt le 5 mars au matin. Il est inhumé, conformément à sa volonté, dans le cimetière de Saint-Benoît-sur-Loire. Ainsi a disparu, victime de la barbarie nazie, l'un des poètes les plus originaux de la langue française, le plus indépendant, celui qui a tracé seul sa route, ne se réclamant d'aucun mouvement, créant le sien, sans demander qu'on le suive, unique!

Le cheval respire

Voici, de Max, un petit poème en prose extrait du *Cornet à dés*. Rêverie où se marient la fantaisie, l'étrange et la poésie…

Un sourire pour cent larmes



> Le cheval respire avec peine : la drogue qu'il reçut pour lui donner du zèle a trahi le projet! et les idoles au faîte des monts ne paraissent pas encore. L'homme insensé piquait les flancs de son cheval et l'univers n'était pas plus grand qu'une calebasse. L'étendard de fumée marquait le sol natal. Reculer? jamais on n'est sorti d'ici. Plus avant? hélas! le cheval va mourir sur place. Mais voici qu'on entend des musiques dans l'air, c'est comme si l'on grillait de l'idéal. Le printemps joue aux boules avec des arbres verts, et quarante poulains sont vomis par le val.
> Max Jacob - *Le Cornet à dés*, 1917 © Éditions Gallimard

Une drôle d'apparition

Max Jacob est né à Quimper, le 12 juillet 1876. Féru d'astrologie, ayant constaté que ce jour lui était maléfique, il affirmait qu'il était né le 11 juillet, jour plus favorable à son destin! Il fait de brillantes études dans sa ville natale avant de partir vivre à Paris. Il entre à l'École coloniale qu'il abandonne quelques semaines plus tard. Professeur de piano, astrologue, magasinier, peintre (artiste peintre…), critique d'art sous le nom de Léon David, clerc d'avoué… Poète avant tout : Max fait la rencontre de Picasso en 1901. Il partage avec lui une chambre boulevard Voltaire. Apollinaire, Braque deviennent leurs familiers. Installé au 7 de la rue Ravignan, en 1907, Max Jacob y reçoit, deux ans plus tard, une visite, celle du Christ. Ni plus, ni moins. Il se convertit au catholicisme - il est baptisé le 18 février 1915, Picasso est son parrain. Il se retire à Saint-Benoît-sur-Loire de 1921 à 1927, puis de 1936 à 1944.

Le maître du poème en prose

C’est là que nous quitte pour Drancy, et pour jamais, l’auteur des *Œuvres burlesques et mystiques de frère Matorel* (1911), du *Cornet à dés* (1917), du *Laboratoire central* (1921), de *Filibuth ou la montre en or* (1922), des *Poèmes de Morven le Gaélique* parus en 1953, et de tant d’autres œuvres variées, attachantes, étonnante. La poésie de Max Jacob est celle du jeu avec les mots. Il excelle dans l’art de trouver dans les sonorités des signes qu’il utilise comme passerelle vers d’autres mots, créant ainsi des images étranges, inattendues et pittoresques. Qu’elle soit en vers ou en prose - il est devenu, avec le *Cornet à dés*, le maître incontesté du poème en prose -, son écriture surprend toujours parce qu’elle invite à prendre d’utiles distances avec le sens ordinaire, rationnel, convenu. C’est ailleurs que demeure sa vérité.

Max en œuvres

> - 1912 - *Œuvres burlesques et mystiques de frère Matorel*
> - 1917 - *Cornet à dés*
> - 1919 - *La Défense de Tartufe*
> - 1921 - *Le roi de Boétie*
> - 1922 - *Filibuth ou la montre en or*
> - 1931 - *Les Poèmes de Morvan le Gaélique*

Les fervents

Ils lèvent vers le mystère un regard questionneur, cherchent dans les mots la raison d’être de tous les mondes, ils tentent de vaincre le silence de l’univers, bref, ils ont pour moteur la ferveur et la déclinent à leur façon : Péguy, Régnier, Saint-Pol Roux, Jammes, Claudel…

Péguy, ses Mystères, sa Tapisserie…

Dans un faubourg populaire d’Orléans, en 1873, l’année de la parution d’*Une saison en enfer* de Rimbaud, naît Charles Péguy. De milieu modeste, orphelin de père à quelques mois, élevé par sa mère et sa grand-mère qui rempaillent des chaises, il fait de brillantes études qui le conduisent à Normale sup. Profondément révolté par l’antisémitisme, il lutte pour la révision du procès d’Alfred Dreyfus. En 1900, il fonde *Les Cahiers de la Quinzaine* dont paraîtront deux cent trente-huit numéros où sont publiées la plupart de ses œuvres *: Le Mystère de la charité de Jeanne d’Arc* (1910) ; *Victor-Marie, comte Hugo* (1911) ; *L’Argent* (1912) ; *Le Porche de la deuxième vertu* (1912) ; *Le Mystère des saints Innocents* (1912) ; *La Tapisserie de sainte Geneviève et de Jeanne d’Arc* (1913) ; *La Tapisserie de Notre-Dame* (1913).

Deux pèlerinages vers Chartres

À partir de 1907, les inclinations mystiques de Péguy se précisent dans un catholicisme exalté d’où naissent plusieurs de ses œuvres en prose ou en vers. Il effectue deux fois le pèlerinage à pied vers Chartres, en rapportant des strophes d’un lyrisme mystique inégalé. Lieutenant de réserve, Charles Péguy se retrouve au front. Il meurt lors des premiers combats

en 1914, le 5 septembre, près de Neufmontiers-lès-Meaux, criant à ses soldats : «Tirez! Tirez toujours!».

La Tapisserie de Notre-Dame

Le recueil de poèmes *La Tapisserie de Notre-Dame* est publié dans *Les Cahiers de la Quinzaine* le 11 mai 1913. Notre-Dame de Paris y est d'abord représentée dans la première partie; les deux parties suivantes sont inspirées par le pèlerinage à pied, vers Chartres. Les strophes de la *Présentation de la Beauce à Notre-Dame de Chartres* sont composées d'alexandrins à rimes croisées, respectant parfaitement les règles de la prosodie classique.

Présentation de la Beauce à Notre-Dame de Chartres



Étoile de la mer voici la lourde nappe
Et la profonde houle et l'océan des blés
Et la mouvante écume et nos greniers comblés,
Voici votre regard sur cette immense chape

Et voici votre voix sur cette lourde plaine
Et nos amis absents et nos cœurs dépeuplés,
Voici le long de nous nos poings désassemblés
Et notre lassitude et notre force pleine.

Étoile du matin, inaccessible reine,
Voici que nous marchons vers votre illustre cour,
Et voici le plateau de notre pauvre amour,
Et voici l'océan de notre immense peine.

Un sanglot rôde et court par-delà l'horizon.
À peine quelques toits font comme un archipel.
Du vieux clocher retombe une sorte d'appel.
L'épaisse église semble une basse maison.

Ainsi nous naviguons vers votre cathédrale.
De loin en loin surnage un chapelet de meules,
Rondes comme des tours, opulentes et seules
Comme un rang de châteaux sur la barque amirale.

Deux mille ans de labeur ont fait de cette terre
Un réservoir sans fin pour les âges nouveaux.
Mille ans de votre grâce ont fait de ces travaux
Un reposoir sans fin pour l'âme solitaire. […]

Charles Péguy - *La Tapisserie de Notre-Dame*, 1913

Henri de Régnier, nostalgie…

Mardiste chez Mallarmé, ami de Verlaine, de Leconte de Lisle, de Sully Prudhomme, d'Heredia - il épouse sa deuxième fille - Henri de Régnier, né à Honfleur en 1864, mort à Paris en 1936, écrit une poésie délicate et sensible, à la croisée de la nature et de la mythologie où chantent d'envoûtantes nostalgies. Il fut élu à l'Académie française en 1917.

Odelette



Un petit roseau m'a suffi
Pour faire frémir l'herbe haute
Et tout le pré
Et les doux saules
Et le ruisseau qui chante aussi;
Un petit roseau m'a suffi
À faire chanter la forêt…

Il m'a suffi
De ce petit roseau cueilli
À la fontaine où vint l'Amour
Mirer un jour
Sa face grave
Et qui pleurait,
Pour faire pleurer ceux qui passent
Et trembler l'herbe et frémir l'eau;
Et j'ai, du souffle d'un roseau,
Fait chanter toute la forêt.

Henri de Régnier, *Les Jeux rustiques et divins*, 1897

Saint-Pol Roux en son manoir

Paul-Pierre Roux, dit Saint-Pol Roux est né près de Marseille en 1861. Il laisse une poésie symboliste - Mallarmé l'appelait « Mon fils » -, aussi étrange que le lieu où il s'était établi près de Camaret : le manoir de Coecilian, du nom de son fils mort au début de la guerre de 1914-1918. C'est dans ce manoir que, dans la nuit du 23 au 24 juin 1940, un soldat allemand tue la servante du poète, blesse grièvement sa fille Divine et s'acharne contre lui qui doit être hospitalisé. Le manoir est pillé. Trente années d'écriture et de recherches disparaissent. Saint-Pol Roux ne s'en relèvera pas. Il meurt quelques mois plus tard à Brest, le 18 octobre 1940. Un bombardement allié détruira complètement le manoir de Coecilian en août 1944. Voici un extrait du poème qu'il dédie aux pêcheurs de Camaret qui l'appelaient « Le Magnifique », ignorant qu'il avait acquis ce surnom au temps de sa jeunesse folle à Paris, de ses hardiesses dans le milieu symboliste qu'il quitta en 1898 pour les Ardennes d'abord, puis pour la Bretagne.

Aux pêcheurs de Camaret



Océan
Divinité de houles et de houles sur des gouffres et des gouffres.
Irascible énergie à la voix de cornoc.
Monstre glauque, semblable à quelque énorme
Gueule de baudroie suivie d'une incommensurable queue de congre.
Masse mouvante avec, pour âme, cette lame sourde jaillissant en lave d'un
puits abyssal.
Époux de la Tempête aux griffes de noroît et cheveux de suroît ?
Génie double qui souque la victime entre vent-arrière et vent-debout.
Démon de verre cassant des vaisseaux comme on casse des noix. […]

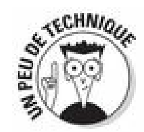
Saint-Pol Roux - *Aux Pêcheurs de Camaret*, 1927

Francis Jammes en paradis

Clerc de notaire à Orthez, Francis Jammes, né à Tournay en Béarn, 1868, est un enfant du Béarn, un adulte du Pays basque. Attaché à son terroir au point de ne le quitter qu'une fois pour accompagner Gide en Algérie, il fait, de ses poèmes, des asiles de simplicité pour les choses et les animaux - il est l'auteur, notamment, d'une étonnante *Prière pour aller au paradis avec les ânes* qui fait partie de son recueil le plus remarqué : *De l'Angélus de l'aube à l'angélus du soir* (1898), où l'on peut lire aussi le poème qui suit, *Il va neiger*. C'est Jammes qui, en 1902, encourage un jeune poète qui arrive de sa Guadeloupe natale avec ses parents : Alexis Léger, le futur Saint-John Perse. À trente-neuf ans, Jammes se

marie avec une admiratrice qui lui donne sept enfants. Il meurt à Hasparren en 1938, sans avoir réussi, malgré plusieurs tentatives, à siéger sous la Coupole.

L'alexandrin libre



Jammes pratique souvent l'alexandrin libre, c'est-à-dire le vers de douze syllabes en général présentes, mais qui prennent des libertés par rapport aux règles classiques. Ainsi dans ce vers : Mais moi j'étais bête parce que tant de choses, la sixième syllabe « te » de « bête », impose qu'on prononce le « e », et cela est interdit en prosodie, point de mot se terminant par « e » à la sixième syllabe! Cela n'enlève rien au charme de Jammes…

Il va neiger



Il va neiger dans quelques jours. Je me souviens
De l'an dernier. Je me souviens de mes tristesses
Au coin du feu. Si l'on m'avait demandé : qu'est-ce?
J'aurais dit : laissez-moi tranquille. Ce n'est rien.

J'ai bien réfléchi, l'année avant, dans ma chambre,
Pendant que la neige lourde tombait dehors.
J'ai réfléchi pour rien. À présent comme alors
Je fume une pipe en bois avec un bout d'ambre.

Ma vieille commode en chêne sent toujours bon.
Mais moi j'étais bête parce que tant de choses
Ne pouvaient pas changer et que c'est une pose
De vouloir chasser les choses que nous savons.

Pourquoi donc pensons-nous et parlons-nous ? c'est drôle;
Nos larmes et nos baisers, eux, ne parlent pas,
Et cependant nous les comprenons, et les pas
D'un ami sont plus doux que de douces paroles.

On a baptisé les étoiles sans penser
Qu'elles n'avaient pas besoin de nom, et les nombres,
Qui prouvent que les belles comètes dans l'ombre

Passeront, ne les forceront pas à passer.

Et maintenant même, où sont mes vieilles tristesses
De l'an dernier? À peine si je m'en souviens.
Je dirais : Laissez-moi tranquille, ce n'est rien,
Si dans ma chambre on venait me demander : qu'est-ce?

Francis Jammes - *De l'Angélus de l'aube à l'Angélus du soir*, 1898

Versets de Claudel

Il est passé par ici, il repassera par là, il court, il court, Paul Claudel, le diplomate au service de la France, il court, il court, Paul Claudel, le petit frère de la grande Camille, Camille Claudel, sculptrice de génie et amante de Rodin qui l'abandonne… Il vogue, il vole, Claudel, de pays en pays, toujours par monts et par vaux, par trains et par bateaux, en Amérique (1893), en Chine (1894), en Belgique (1904), en Chine encore (1906) ; puis voici Prague (1909), Francfort (1911), Hambourg (1913), Rome (1915), Rio (1917), Copenhague (1919), Tokyo (1921), Washington (1927), Bruxelles (1933)…

Un dimanche ?

Né le 6 août 1868 « un dimanche, par un grand soleil, au moment où sonnaient les cloches de la grand-messe» – mais non, voyons, Paul, ce n'est pas parce qu'à partir de 1886, une foi incandescente vous habite qu'il faut ainsi travestir le passé : le 6 août 1868, jour de votre naissance est un jeudi, ce jour-là, les cloches sont muettes, et on ne sait même pas s'il faisait beau. Donc, né un jeudi ordinaire, l'enfant de Villeneuve-sur-Fère en Tardenois dans l'Aisne a chaussé des bottes de sept lieues pour parcourir le monde. *Petit poucet rêveur*, il égrène *dans sa course, des rimes*… Ne venez-vous point de reconnaître l'imitation d'un vers, déjà lu naguère dans un sonnet, de qui? De Rimbaud…

Sous le signe de Rimbaud

…et que vient faire la *Bohème* de Rimbaud dans celle de Claudel? Tout, ou presque : ce sont les *Illuminations* d'Arthur de Charleville qui, s'ajoutant à la crise mystique de 1886, vont créer la couleur Claudel : deux tiers de surnaturel, un tiers de spirituel, le tout distribué avec ampleur, solennités diverses et lenteurs introspectives dans des pièces de théâtre : *Tête d'or* (1890), *La Jeune fille Violaine* (1892), *Partage de Midi* (1906), *L'Annonce faite à Marie* (1912), *Le Soulier de satin* (1929) - la pièce dure onze heures et s'étend sur dix ans, ce qui fit dire au malicieux Sacha Guitry à la sortie de la représentation : « Heureusement qu'il n'y a pas la paire ! ».

Les confidences de l'univers

Trop court l'alexandrin, pour la poésie de Claudel, trop balisée la prosodie, trop erratique l'écriture de la modernité, Claudel se forge son propre outil : le verset, la phrase qui ne se

soucie que de sa respiration, brève, longue, selon ce qu'elle apporte, transporte. Le vers claudélien naît dans le souffle de l'âme, et révèle à travers la mystérieuse vibration des sens, les confidences de l'univers. Claudel l'unique, l'inimitable, promène son écriture dans les marges bibliques, dans celles des mythologies du monde, sur les traces des poètes grecs, latins ; son verset emprunte aux psaumes leurs envolées et leurs frontières; sa poésie transfigure l'ordinaire des jours et donne aux mystères de l'éphémère des mots qui l'apprivoisent.



Rainer Maria Rilke

On le connaît surtout en France pour une œuvre qu'il écrivit à vingt-sept ans : *Lettres à un jeune poète*, Rainer Maria Rilke est né autrichien le 4 décembre 1875 à Prague, mort de leucémie dans le Valais suisse, à Valmont en 1926. Poète d'une sensibilité raffinée, créateur de formes poétiques nouvelles, il fut le secrétaire du sculpteur Auguste Rodin. Sa poésie sentimentale traduite a perdu beaucoup de sa substance dans sa traduction française, bien qu'elle fût effectuée sous le contrôle du poète.

Cinq grandes odes



En 1911, Claudel offre à ses lecteurs son œuvre poétique la plus dense : *Cinq grandes odes*. La première, commencée à Paris, est terminée à Fou-Tchéou. La deuxième est créée à Pékin, la troisième, la quatrième et la cinquième sont datées de 1907 et 1908 à Tien-Tsin. Il court, il court, Paul Claudel… Grand amoureux aux affaires de cœur tourmentées, élu à l'Académie française en 1946, il meurt à Paris le 23 février 1955, en recopiant une phrase du prophète Isaïe, douze ans après sa sœur Camille, internée psychiatrique depuis 1913 ! Paul lui rendit douze courtes visites.

Le départ

(traduction Coventry Patmore)



Ce n'étaient pas là vos grandes et gracieuses manières.

Vous qui n'avez de rien d'autre à vous repentir, n'avez-vous pas, mon amour, regret de cette après-midi de juillet où vous partîtes avec une soudaine, inintelligible phrase et un oeil effrayé, pour ce voyage si long sans aucun baiser et nul adieu? Je savais bien cependant que vous alliez partir tout à l'heure, et nous étions assis dans les rayons du soleil déclinant, vous me murmurant tout bas, car votre voix était faible, ce merci qui me faisait mal.

Tout de même ç'était bon d'entendre ces choses, et je pouvais dire ce qui rendait vos yeux pleins d'amour une croissante ombre, comme quand le vent du Sud approfondit le noir feuillage.

- Et ç'était bien vos grandes et gracieuses manières […]

Paul Claudel - *Œuvre poétique,* 1957

Ce qu'ils en ont dit



- Je lis *L'Échange* de Claudel. Je comprends très bien, et ça ne me fait aucun plaisir - Jules Renard (1864 - 1910)
- Claudel est inexplicable. Il a dû tomber du ciel comme un aérolithe. Il ne représente ni son temps ni son pays - Julien Green (1900 - 1998)
- Quant à Claudel, ses palinodies, ses éloges successifs de Pétain et de Gaulle à quatre ans d'intervalle suffisent à juger l'homme à défaut du poète - Pierre Assouline

Paul Claudel en œuvres

- 1906 - *Partage de Midi*
- 1912 - *L'Annonce faite à Marie*
- 1911 - *Cinq grandes odes*
- 1922 - *Poèmes de guerre*
- 1929 - *Le Soulier de satin*
- 1942 - *Cent phrases pour éventails*



Garcia Lorca fusillé

Ami du génial peintre et graveur Salvador Dali (1904 - 1989), du cinéaste Luis Bunuel (1900 - 1983), Federico Garcia Lorca naît en 1898. Dans ses œuvres poétiques et théâtrales, il célèbre sa terre andalouse et donne à l'Espagne les plus belles pages de sa littérature. Au début de la guerre d'Espagne, le 19 août 1936, il est arrêté par les troupes franquistes, et fusillé.

Des lyrismes exigeants

Densité du vers, choix de termes précieux, images fortes, ampleur de l'entreprise, cadences envoûtantes, voilà les secrets du métier des grands lyriques des temps modernes, voilà leurs exigences. Celles de Paul Valéry, celles de Reverdy…

Charmes de Valéry

Si vous n'avez jamais lu le *Cimetière marin* de Valéry, en entier, courez-y ! C'est sa carte d'identité…

Les Grassi et les Valerj

Automne 1872. L'harmonieux visage de la gracile Fanny Grassi s'illumine : Paolo vient de dire son premier mot ! Écoutons, nous aussi. Dada? Papa? Non : déjà, Paolo, un an, fait preuve d'originalité, il crée sa différence, son premier mot c'est « clé », oui, « clé »… On perçoit sans difficulté tous les symboles que véhiculent ces trois lettres, on peut même en préciser certains, mais leur interprétation demeure encore aléatoire. Nul ne sait, en cet automne 1872, quels mondes la clé de Paolo ouvrira, ou bien quels accès au sens elle verrouillera. On sent bien que ce pourrait être tout cela à la fois, entre la création pure et l'hermétisme. Mais laissons filer encore un peu son destin…

Compagnon de Cervantès…

Paolo a trois ans. Il se promène dans le jardin public de Sète, échappe à la surveillance de Fanny, tombe dans le bassin, y barbotte, y perd pied, s'y noie… presque! Ouf, on arrive à temps, Paolo est sauvé. Pendant que Fanny le réconforte, grimpons dans la généalogie des Grassi et des Valéry… Les plus lointains ancêtres de Fanny, les Lugnani, vivaient à Venise au XIVe siècle. Elle a épousé en 1861, Barthélemy Valéry. Les Valéry sont originaires de Bastia. D'ailleurs, il faudrait écrire non pas Valéry, mais Valerj. Une lignée de rudes marins, les Valerj ! Le plus illustre d'entre eux, Vittorio Valerj, un homme au caractère de feu, participe à la bataille de Lépante le 7 octobre 1571 ; il est aux côtés de Miguel de Cervantès, l'auteur de *Don Quichotte*, lorsque celui-ci perd son bras dans une arquebusade!

Gardez ce ton rare

Après l'épisode aquatique du jardin public, Paolo grandit, fait ses études à Sète, à Montpellier où il prépare une licence de droit. Il envoie ses premiers poèmes à Mallarmé qui lui répond : « Gardez ce ton rare ! ». Il reçoit la visite d'un André Gide conquis par la puissante écriture et la culture de ce jeune homme encore indécis sur sa vie. Pauvre Paul ! On connaît aujourd'hui son secret : il est amoureux, amoureux fou d'une femme inaccessible, Madame de Rovira. Et cet amour le rend fou, ou presque, car, dans la nuit du 4 au 5 octobre 1892, terrifié par un orage dantesque, réfugié sous son lit, tremblant de partout, il rompt tout seul avec cette femme qui ne sait rien de sa passion! Funestes, les mirages de l'amour, périlleuse la sentimentalité, frivole et inutile la vie des plaisirs futiles, et si imparfaits les premiers poèmes écrits, dans le goût fort moyen des Parnassiens et symbolistes réunis. Désormais, place à la vraie vie, au réel, au rationnel, foin du poétique, vive la mathématique!

Bonjour Monsieur Teste

Finis les vers! Seule compte désormais l'écriture quotidienne, pendant deux ou trois heures. Ainsi naissent les *Cahiers*, 29600 pages, publiés en 29 volumes après la mort de leur auteur; on y trouve des esquisses, des études, des brouillons, des essais… Toutes sortes de sujets que Valéry lui-même à la fin de sa vie n'a pas réussi à classer… Ainsi naît aussi *Monsieur Teste*, neuf textes en prose publiés en 1946. *Monsieur Teste* est une sorte de pure intelligence, intense, et qui connaît, selon Valéry (Monsieur Teste, c'est son double…) « des lois de l'esprit que nous ignorons ». Bref, on l'a compris, Monsieur Teste-Valéry est un génie, et ce n'est pas facile à vivre…

La Jeune Parque

Finis les vers? Vraiment? Non… En 1994, Valéry s'est installé à Paris. Fidèle mardiste chez Mallarmé, il a écouté, fasciné le maître qu'il voudrait dépasser… Au début des années 1900, le voici secrétaire du directeur de l'agence Havas. Il se marie avec Jeannie Gobillard, la nièce de Berthe Morisot (peintre, 1841 - 1895). Ses enfants naissent, grandissent. Tout pourrait alors se ranger dans la continuité répétitive d'une petite vie bourgeoise. Mais Gide veille, et Gaston Gallimard aussi! En 1912, ils demandent à Valéry de réunir ses premiers poèmes - si peu nombreux - afin d'en publier le recueil. Valéry accepte, décide d'écrire une vingtaine de vers supplémentaires. Quatre ans plus tard, ce ne sont pas vingt vers que Valéry remet à Gide, c'est un chef-d'œuvre : *La Jeune Parque* qui, dès sa publication, étonne, fascine. Un tel langage semble issu d'une perfection formelle qui dépasse tout ce qui s'est écrit jusqu'alors. Et Valéry n'a pas écrit son dernier vers!

Entre médium et pur esprit

Nouveau chef-d'œuvre en 1920 : *Le Cimetière marin*. Et puis voici le recueil où se trouvent *Aurore*, *Au platane*, *Cantique des colonnes*, *l'Abeille*, *Les Pas*… : *Charmes*. C'est fait : Valéry est célèbre dans le monde entier. La densité de son écriture, sa forme plus que parfaite, la certitude qu'elle recèle un mystère qui confine au sacré, tout cela contribue à faire du poète l'être différent qu'on se plaît à couronner de tous les lauriers possibles, à couvrir d'honneurs.

Il est élu à Académie française en 1925. Il donne des conférences un peu partout, en France,

à l’étranger. Sa diction chantante, son léger zozotement, ravissent tous ceux qui sont persuadés d’être en présence d’une espèce de médium entre le pur esprit et les êtres ou les choses. Valéry, après avoir pris position contre Pétain lors de la Seconde Guerre mondiale, s’éteint le 20 juillet 1945, emportant, parmi ses mots, le tout premier : la clé, celle de son énigme.

Le Cimetière marin



Ce toit tranquille, où marchent des colombes,
Entre les pins palpite, entre les tombes;
Midi le juste y compose de feux
La mer, la mer, toujours recommencée!
O récompense après une pensée
Qu’un long regard sur le calme des dieux!

Quel pur travail de fins éclairs consume
Maint diamant d’imperceptible écume,
Et quelle paix semble se concevoir!
Quand sur l’abîme un soleil se repose,
Ouvrages purs d’une éternelle cause,
Le temps scintille et le songe est savoir.

Stable trésor, temple simple à Minerve,
Masse de calme, et visible réserve,
Eau sourcilleuse, Œil qui gardes en toi
Tant de sommeil sous une voile de flamme,
O mon silence!... Édifice dans l’âme,
Mais comble d’or aux mille tuiles, Toit!

Temple du Temps, qu’un seul soupir résume,
À ce point pur je monte et m’accoutume,
Tout entouré de mon regard marin ;
Et comme aux dieux mon offrande suprême,
La scintillation sereine sème
Sur l’altitude un dédain souverain.

Comme le fruit se fond en jouissance,
Comme en délice il change son absence

Dans une bouche où sa forme se meurt,
Je hume ici ma future fumée,
Et le ciel chante à l'âme consumée
Le changement des rives en rumeur.

Beau ciel, vrai ciel, regarde-moi qui change!
Après tant d'orgueil, après tant d'étrange
Oisiveté, mais pleine de pouvoir,
Je m'abandonne à ce brillant espace,
Sur les maisons des morts mon ombre passe
Qui m'apprivoise à son frêle mouvoir.

L'âme exposée aux torches du solstice,
Je te soutiens, admirable justice
De la lumière aux armes sans pitié!
Je te tends pure à ta place première,
Regarde-toi !... Mais rendre la lumière
Suppose d'ombre une morne moitié.

O pour moi seul, à moi seul, en moi-même,
Auprès d'un cœur, aux sources du poème,
Entre le vide et l'événement pur,
J'attends l'écho de ma grandeur interne,
Amère, sombre, et sonore citerne,
Sonnant dans l'âme un creux toujours futur!

Sais-tu, fausse captive des feuillages,
Golfe mangeur de ces maigres grillages,
Sur mes yeux clos, secrets éblouissants,
Quel corps me traîne à sa fin paresseuse,
Quel front l'attire à cette terre osseuse?
Une étincelle y pense à mes absents.

Fermé, sacré, plein d'un feu sans matière,
Fragment terrestre offert à la lumière,
Ce lieu me plaît, dominé de flambeaux,
Composé d'or, de pierre et d'arbres sombres,
Où tant de marbre est tremblant sur tant d'ombres;
La mer fidèle y dort sur mes tombeaux!

Chienne splendide, écarte l'idolâtre!

Quand solitaire au sourire de pâtre,
Je pais longtemps, moutons mystérieux,
Le blanc troupeau de mes tranquilles tombes,
Éloignes-en les prudentes colombes,
Les songes vains, les anges curieux!

Ici venu, l'avenir est paresse.
L'insecte net gratte la sécheresse;
Tout est brûlé, défait, reçu dans l'air
A je ne sais quelle sévère essence…
La vie est vaste, étant ivre d'absence,
Et l'amertume est douce, et l'esprit clair.

Les morts cachés sont bien dans cette terre
Qui les réchauffe et sèche leur mystère.
Midi là-haut, Midi sans mouvement
En soi se pense et convient à soi-même
Tête complète et parfait diadème,
Je suis en toi le secret changement.

Tu n'as que moi pour contenir tes craintes!
Mes repentirs, mes doutes, mes contraintes
Sont le défaut de ton grand diamant!...
Mais dans leur nuit toute lourde de marbres,
Un peuple vague aux racines des arbres
A pris déjà ton parti lentement.

Ils ont fondu dans une absence épaisse,
L'argile rouge a bu la blanche espèce,
Le don de vivre a passé dans les fleurs!
Où sont des morts les phrases familières,
L'art personnel, les âmes singulières?
La larve file où se formaient les pleurs.

Les cris aigus des filles chatouillées,
Les yeux, les dents, les paupières mouillées,
Le sein charmant qui joue avec le feu,
Le sang qui brille aux lèvres qui se rendent,
Les derniers dons, les doigts qui les défendent,
Tout va sous terre et rentre dans le jeu !

Et vous, grande âme, espérez-vous un songe
Qui n’aura plus ces couleurs de mensonge
Qu’aux yeux de chair l’onde et l’or font ici ?
Chanterez-vous quand serez vaporeuse?
Allez! Tout fuit ! Ma présence est poreuse,
La sainte impatience meurt aussi!

Maigre immortalité noire et dorée,
Consolatrice affreusement laurée,
Qui de la mort fais un sein maternel,
Le beau mensonge et la pieuse ruse!
Qui ne connaît, et qui ne les refuse,
Ce crâne vide et ce rire éternel !

Pères profonds, têtes inhabitées,
Qui sous le poids de tant de pelletées,
Êtes la terre et confondez nos pas,
Le vrai rongeur, le ver irréfutable
N’est point pour vous qui dormez sous la table,
Il vit de vie, il ne me quitte pas!

Amour, peut-être, ou de moi-même haine?
Sa dent secrète est de moi si prochaine
Que tous les noms lui peuvent convenir!
Qu’importe ! Il voit, il veut, il songe, il touche!
Ma chair lui plaît, et jusque sur ma couche,
À ce vivant je vis d’appartenir!

Zénon ! Cruel Zénon ! Zénon d’Êlée !
M’as-tu percé de cette flèche ailée
Qui vibre, vole, et qui ne vole pas!
Le son m’enfante et la flèche me tue !
Ah ! le soleil… Quelle ombre de tortue
Pour l’âme, Achille immobile à grands pas!

Non, non!... Debout! Dans l’ère successive!
Brisez, mon corps, cette forme pensive!
Buvez, mon sein, la naissance du vent!
Une fraîcheur, de la mer exhalée,
Me rend mon âme… O puissance salée!
Courons à l’onde en rejaillir vivant.

Oui ! grande mer de délires douée,
Peau de panthère et chlamyde trouée,
De mille et mille idoles du soleil,
Hydre absolue, ivre de ta chair bleue,
Qui te remords l'étincelante queue
Dans un tumulte au silence pareil

Le vent se lève!... il faut tenter de vivre!
L'air immense ouvre et referme mon livre,
La vague en poudre ose jaillir des rocs!
Envolez-vous, pages tout éblouies!
Rompez, vagues! Rompez d'eaux réjouies
Ce toit tranquille où picoraient des focs!

Paul Valéry - *Poésies,* 1929 © Éditions Gallimard

Les Pas

Tes pas, enfants de mon silence,
Saintement, lentement placés,
Vers le lit de ma vigilance
Procèdent muets et glacés.

Personne pure, ombre divine
Qu'ils sont doux, tes pas retenus!
Dieux!... tous les dons que je devine
Viennent à moi sur ces pieds nus !

Si, de tes lèvres avancées,
Tu prépares pour l'apaiser,
À l'habitant de mes pensées
La nourriture d'un baiser.

Ne hâte pas cet acte tendre,
Douceur d'être et de n'être pas,
Car j'ai vécu de vous attendre
Et mon cœur n'était que vos pas.

Ce qu'ils en ont dit



- Tout changeait, devenait plus intelligent quand il était là - Jean Guéhenno (1890 - 1978)
- Valéry est un galérien de la nuance - Cioran (1911 - 1995)

Reverdy chez les bénédictins

Dans la lignée familiale de Pierre Reverdy, né à Narbonne le 11 septembre 1889, on est tailleur de pierre, sculpteur, bâtisseur d'églises. Le poète Reverdy, venu à Paris en 1910, s'installe à Montmartre. De cette hauteur, il travaille à l'élévation du langage, grave ses mots dans la beauté. Il a pour amis Apollinaire, Max Jacob, Louis Aragon, André Breton. Picasso, Matisse, Braque lui rendent visite. Il crée la revue *Nord-Sud*, l'un des points d'ancrage (et d'encrage) du surréalisme. En 1926, les sommets de l'art montmartrois ne satisfont plus Reverdy, en quête d'élévation spirituelle. Il trouve celle-ci à l'abbaye bénédictine de Solesmes, dans la Sarthe.

L'élevage de lapins blancs

Il se retire en marge de ce lieu de spiritualité, avec Henriette, sa femme, à l'âge de trente-sept ans. Dans le silence, le recueillement et la méditation naît le meilleur de sa création. Cependant, il ne s'interdit pas le jardinage, ni l'élevage des lapins blancs entre deux voyages à Paris pour que vive sa poésie. Sa maison de la rue du Rôle, rénovée par ses soins et ses talents de bricoleur, est occupée par les Allemands pendant la Seconde Guerre mondiale. Il se réfugie dans une cabane au fond de son jardin, qu'il aménage avec Henriette, sans jamais cesser d'écrire. C'est là qu'il meurt le 17 juin 1960, à soixante et onze ans.

Reverdy en œuvres

- 1915 - *La Lucarne ovale*
- 1922 - *Plupart du temps*
- 1924 - *Épaves du ciel*
- 1929 - *Source du vent*
- 1937 - *Ferraille*
- 1948 - *Le Chant des morts*

Segalen en stèles

Un restaurant non loin du port en 1914, à Bordeaux. Trois hommes sont attablés et se parlent.

On ne sait rien de leurs phrases perdues, mais on devine, dans leur regard, l'espace, l'espace sans fin. L'un d'eux, c'est le Guadeloupéen, Alexis Leger, pas encore Saint-John Perse; l'autre, c'est Claudel ! Et le troisième? Ah, le troisième, c'est peut-être le premier, sûrement, le plus élevé vers le mystère que tous les trois chassent avec leurs armes à répétition : les mots. Ce troisième, ce premier, c'est Victor Segalen.

Médecin de marine

Né à Brest, le 14 janvier 1878, Victor Segalen devient médecin de marine - sa thèse porte sur les névroses d'écrivains - il part pour Tahiti en 1903. Gauguin vient d'y mourir. Segalen est frappé par la débâcle du sacré dans la civilisation maorie, au profit d'une mystique d'emprunt, inadaptée, sans relief et sans joie : celle des colonisateurs. C'est le thème de son premier roman : *Les Immémoriaux*, publié en 1907, sous le pseudonyme de Max Anély. Segalen découvre ensuite la Chine, l'immensité qui le descelle de toutes ses limites d'Occidental habitué aux frontières géographiques, aux limites intérieures.

La connaissance au fond de soi

La Chine! Aux confins de soi. Segalen s'y découvre à la fois identifié et perdu par les extrêmes : le présent, le passé, l'ici et l'ailleurs, la transparence et l'opaque, bref, tout ce qui ravit son être inquiet, livré depuis toujours au mystère. Ainsi naît le recueil *Stèles*. Non pas traductions de textes gravés sur des tables de pierre, mais poèmes au lyrisme étrange et fascinant, libres de forme et de ton, créés pour devenir, selon Segalen « jour de la connaissance au fond de soi ». Segalen a trouvé sa voix, et son chemin. D'autres œuvres suivent : *Peintures*, en 1916, où sont décrites et recréées par les mots, des illustrations taoïstes. Un roman posthume, *René Leys* (1922). Le 21 mai 1919, Victor Segalen, revenu en France, est trouvé mort au pied d'un arbre, dans la forêt de Huelgoat, *Hamlet* à la main. Ce n'est probablement pas un suicide, mais un appel.

Chapitre 17

Le surréalisme, beauté convulsive…

Dans ce chapitre :

- Dada et ses provocations
- Le surréalisme de Breton
- Les dissidents, Éluard, Aragon…

« ***L***a beauté convulsive sera érotique-voilée, explosante-fixe, magique-circonstancielle ou ne sera pas. » Ainsi André Breton développe-t-il dans *L'Amour fou* la dernière phrase de *Nadja* : « La beauté sera convulsive ou ne sera pas. » L'adjectif « convulsive » adjoint au nom « beauté » vous laisse-t-il sceptique alors que vous entrez dans le labyrinthe enchanté du surréalisme? Avancez malgré tout, commencez par Dada qui va vous conduire à Breton, puis aux autres, Éluard, Aragon. Vous ne regretterez pas le déplacement du sens…

Détruire les tiroirs du cerveau

« Je détruis les tiroirs du cerveau et ceux de l'organisation sociale : démoraliser partout et jeter la main du ciel en enfer, les yeux de l'enfer au ciel, rétablir la roue féconde d'un cirque universel dans les puissances réelles et la fantaisie de chaque individu. » Que se passe-t-il ? Qui donc formule ce projet qui semble un écho de ce que les armes folles produisent, détruisent entre 1914 et 1918 sur les champs de bataille européens, mondiaux? La réponse tient en deux syllabes : Dada. Dada? Oui, oui… et vous allez savoir pourquoi.

À Tristan, Dada…

Partout le feu, les obus et le sang. Verdun, la Somme, le plateau de Craonne… La Première Guerre mondiale et ses horreurs vont dessiner dans la douleur de nouvelles frontières, celles des pays meurtris, celles de l'art aussi, impuissant, vaincu, inutile, et qui va tenter de se trouver de nouvelles raisons d'être.

Absurdité, folie !

Zurich. Café Terrasse, mardi 8 février 1916. Zurich. On se rassemble autour de Samuel Rosenstock. Il dit son horreur des fusils, des canons, son impuissance dans la spirale de la démence collective. Depuis août 1914, la jeunesse européenne continue de s'enterrer vivante dans les tranchées de la guerre. Le comble de l'horreur est à venir : Verdun. Bardés de poignards, de fusils, de baïonnettes, les grenades en main, des soldats de vingt ans se préparent à s'entretuer. Aberration totale, absurdité! Folie!

La dérision dans l'art

Des unités, des compagnies entières décimées dans des prairies, et quelques survivants qui découvrent, enchaînés, cadenassés à leur mitrailleuse, leurs massacreurs… Où sont donc passés l'intelligence humaine, l'esprit, tout ce qui élève l'être, tente de le distraire de sa misère terrestre, de son instinct de bête féroce? Point de tranchées à Zurich. La guerre n'est pas entrée en Suisse. Samuel Rosenstock veut agir, dénoncer la monstruosité du conflit, au moyen de la seule arme dont personne ne s'est encore servi : la dérision dans l'art.

Je détruis les tiroirs du cerveau

Au Cabaret Voltaire de Zurich, en février 1916, on décide d'agir : désormais l'art doit devenir une unité militante, dénoncer l'ordre existant qui a produit la désolation du massacre général. Quel nom donner à ce mouvement? Dada… : c'est le premier mot qui vient d'être lu, au hasard, dans un dictionnaire ouvert avec un coupe-papier par Rosenstock. Légende? Peut-être. Dada, ce serait aussi l'invitation à tout reconstruire à partir des premières syllabes articulées dans l'enfance. Ce pourrait être aussi le « oui, oui » roumain, ou le cheval à bascule, ou bien on ne sait trop quoi, ce qui, déjà, est un acte dadaïste…

Tzara enfourche Dada

Qui donc enfourche Dada pour lui faire exécuter galipettes et facéties torpillant tous les langages anciens afin d'étonner et surtout de choquer le bourgeois? Ce n'est pas Samuel Rosenstock, mais Tristan Tzara, pseudonyme de… Samuel Rosenstock - né le 16 avril 1896, à Moinesti, en Roumanie. C'est lui qui veut « détruire les tiroirs du cerveau ». À partir de 1920, il s'installe à Paris, accueilli à bras ouverts par de jeunes poètes qui cherchent un provocateur inspiré pour créer des séismes dans l'art, et construire du neuf, de l'inédit, de l'inouï. Ces poètes ont pour nom André Breton, Paul Éluard, Louis Aragon, Philippe Soupault… Dada provoque, Dada scandalise au cours d'assemblées chahuteuses où volent objets divers et noms d'oiseaux, image de ce que produit la destruction des tiroirs du cerveau…

Les moustaches de La Joconde

Dada va s'installer dans toutes les formes d'art. En peinture, par exemple, Marcel Duchamp installe une belle paire de moustaches sous le nez d'une parodie de *La Joconde*, avec ce sous-titre L.H.O.O.Q… Tzara met sa thèse en œuvre dans son écriture : sa poésie est faite de lettres choisies au hasard, de syllabes au milieu desquelles apparaît, de temps en temps, un mot identifiable. Ainsi, le langage est détruit afin que sombre le monde ancien, ainsi est tracée la voie du surréalisme, genre poétique dominant jusqu'en 1950. Pendant la Seconde Guerre mondiale, Tzara s'engage dans la Résistance. Il publie jusqu'à sa mort, le 24 décembre 1963, à Paris, de nombreux ouvrages qui viennent illustrer de façon pathétique le plus beau de ses vers : *Flamme seule je suis seul*.

Du Tzara



Voici l'un des textes les plus lisibles de Tzara qui a dû momentanément faire les fonds de tiroir de son cerveau pour assembler ces mots d'où jaillit une poésie sans règles d'écriture, reposant seulement sur une succession d'images, de répétitions à la limite de l'incantation, de l'invitation…

L'homme approximatif



dimanche lourd couvercle sur le bouillonnement du sang
hebdomadaire poids accroupi sur ses muscles
tombé à l'intérieur de soi-même retrouvé
les cloches sonnent sans raison et nous aussi
sonnez cloches sans raison et nous aussi
nous nous réjouirons au bruit des chaînes
que nous ferons sonner en nous avec les cloches
quel est ce langage qui nous fouette nous sursautons dans la lumière
nos nerfs sont des fouets entre les mains du temps
et le doute vient avec une seule aile incolore

Tristan Tzara - *L'homme approximatif*, 1931 © Éditions Gallimard

Une chanson de guetteur

« J'aimerais que ma vie ne laissât après elle d'autre murmure que celui d'une chanson de guetteur, d'une chanson pour tromper l'attente ». Entendez-vous aujourd'hui la chanson d'André Breton? Trompez-vous l'attente en l'interprétant à votre façon? En attendant de le faire - peut-être… - relisez son souhait. Que remarquez-vous? Rien? Relisez encore : n'entendez-vous pas, dans ces deux lignes, trois alexandrins - le troisième avec césure enjambante, voyez-en la définition dans la Partie des Dix. J'aimerais que ma vie ne laissât après elle / d'autre murmure que celui d'une chanson / de guetteur, d'une chanson pour tromper l'attente. Bravo, Breton! Le surréalisme, à votre insu sans doute, s'est permis un petit clin d'œil classique… Écoutons aussi le chant de vos premiers disciples : Éluard, Aragon, Desnos…

Caractère de Breton

Rien ne va plus : Tristan Tzara entré dans un galop triomphal avec son Dada à Paris en 1920,

devient la cible de ceux qui l'avaient accueilli en héros, les Aragon, Éluard, Breton - déjà auteur avec Soupault d'un ouvrage révolutionnaire : *Les Champs magnétiques*. Breton a déclaré solennellement : « Dada tourne en rond ! ». Dada gêne surtout Breton dans le petit manège, ou le grand cirque, qu'il est en train d'installer dans le paysage littéraire : le surréalisme. Qu'est-ce que le surréalisme? Laissons Breton Ier répondre dans le *Premier Manifeste du surréalisme* publié en 1924 : le surréalisme, c'est *l'automatisme psychique pur par lequel on se propose d'exprimer, soit verbalement, soit par écrit, soit de toute autre manière, le fonctionnement réel de la pensée. Dictée de la pensée, en l'absence de tout contrôle exercé par la raison, en dehors de toute préoccupation esthétique ou morale.* Ah bon ? Serait-ce l'art d'écrire n'importe quoi n'importe comment? Pas tout à fait, pas tout à fait…

Massot, le bras cassé

6 juillet 1923. Tristan Tzara organise une soirée au théâtre Michel à Paris. Breton et sa troupe sont là. Ils ont décidé d'en découdre avec Dada et Tzara qui décidément ne veulent rien créer de nouveau et se complaisent dans une provocation jugée stérile. Les hostilités s'engagent. Le spectacle de Tzara est interrompu à plusieurs reprises, on se bat à coups de poing, de pied, de chaussures. Soudain, André Breton donne un grand coup de canne au hasard et sur le bras du poète Pierre de Massot, lui casse radius et cubitus! Le surréalisme en marche ne brise pas seulement les conventions poétiques classiques…



Pierre de Massot

Pauvre Pierre de Massot, dadaïste, surréaliste, ami de Cocteau, Duchamp, Tzara, Satie, Gide, Max Jacob, Picabia… seul survivant des quatre fils de la famille de Massot de Lafond, ses trois frères Henry, Bernard et Régis ont été tués à la guerre… Entre crises de larmes et de désespoir, Massot écrit des poèmes poignants : Non non la vie ne vaut à aucun prix la peine / d'être vécue et je sais bien qu'un prochain jour / je m'en déferai comme d'une veste à la couleur […] Massot meurt oublié, dans la plus grande misère matérielle et morale le 3 janvier 1969.

L'écriture automatique

Pour illustrer sa théorie du surréalisme, Breton innove depuis 1918, il a inventé l'écriture automatique. Qu'est-ce ? C'est tout simple, vous détruisez un ou deux tiroirs de votre cerveau, et vous laissez tomber sur une page blanche les mots qu'ils contenaient, comme ils arrivent, sans tri ni hiérarchie. Tout cela doit, devait conduire vers les contrées les plus fertiles de la création poétique… Hélas, cette écriture automatique demeure délicate. Essayez : prenez une feuille blanche, laissez-vous aller pendant une heure. Relisez… Hum !

Pas facile, la poésie! Et pourtant, après avoir lu Freud qui le transporte dans les contrées bizarres de l'inconscient, après avoir entendu dans son demi-sommeil, d'étranges phrases, André Breton décide avec Philippe Soupault de laisser aller la plume sur les pages d'un recueil qui est publié en 1920 : *Les Champs magnétiques*.

Les Champs magnétiques



> Prisonniers des gouttes d'eau, nous ne sommes que des animaux perpétuels. Nous courons dans les villes sans bruits et les affiches enchantées ne nous touchent plus. À quoi bon ces grands enthousiasmes fragiles, ces sauts de joie desséchés? Nous ne savons plus rien que les astres morts; nous regardons les visages; et nous soupirons de plaisir. Notre bouche est plus sèche que les pages perdues; nos yeux tournent sans but, sans espoir. Il n'y a plus que ces cafés où nous nous réunissons pour boire ces boissons fraîches, ces alcools délayés et les tables sont plus poisseuses que ces trottoirs où sont tombées nos ombres mortes de la veille.
>
> Quelquefois, le vent nous entoure de ses grandes mains froides et nous attache aux arbres découpés par le soleil. Tous, nous rions, nous chantons, mais personne ne sent plus son cœur battre. La fièvre nous abandonne. […]
>
> André Breton – « La glace sans tain » in *Les Champs magnétiques,* 1920 © Éditions Gallimard

Le bourgeois de Tinchebray

Le premier *Manifeste du surréalisme* est suivi du second en 1930. Breton y précise sa doctrine, affinée au fil des exclusions qu'il a pratiquées contre ceux qui déviaient de sa doctrine : Tzara, qui dit haïr la littérature, Éluard et Aragon qui préfèrent la révolution marxiste, ou bien Artaud et sa quête d'une métaphysique dans l'art - Artaud, vexé, qui traite Breton de *bourgeois repu*! D'où vient-il, qui est-il, ce bourgeois repu? Né à Tinchebray, dans l'Orne, le 18 février 1896, installé avec sa famille dans la banlieue nord de Paris, il fréquente l'école communale de Pantin, puis le collège Chaptal. La guerre éclate alors qu'il est étudiant en médecine. Dans les hôpitaux situés à l'arrière du front, il devient attaché aux services psychiatriques. C'est alors qu'il va faire une rencontre capitale, celle de Jacques Vaché.

Jacques Vaché l'étrange

Étrange, inquiétant personnage ce Jacques Vaché, né le 7 septembre 1895, à Lorient. Blessé de guerre soigné à l'hôpital de Nantes en 1916, il fascine Breton par sa tranquille conviction de l'inutile, par sa pratique constante d'un umour (oui, Vaché l'écrit sans la lettre h) qui condamne la littérature, l'art en général. Vaché semble l'avatar d'un Jarry qui aurait enfin quitté la caricature d'Ubu, prêchant avec ferveur, et par l'exemple, l'indifférence au monde. Vaché meurt le 6 janvier 1919 - excès d'opium ou suicide? Sans doute les deux à la fois.



Valéry et « La Marquise sortit à cinq heures… »

Le *Manifeste du surréalisme* devient le bréviaire des nouveaux doctrinaires en poésie. Breton y condamne la description dans l'écriture. Tout ment, dit-il dans la description, tout est au service de l'auteur qui veut s'emparer de la conscience du lecteur, le conduire où il le désire. De plus, il nous révèle la méfiance - ou le mépris - de Valéry pour le genre narratif - Valéry qui lui confie : *En ce qui me concerne, je me refuserai toujours à écrire « La Marquise sortit à cinq heures »…*

Nadja abandonnée

Le pape Breton continue d'excommunier ceux qui dévient du dogme, passent leur écriture en mode manuel après avoir déconnecté le pilote automatique… En 1926, il rencontre Nadja, une femme étrange qu'il définit ainsi : *un génie libre, quelque chose comme un de ces esprits de l'air que certaines pratiques de magie permettent momentanément de s'attacher, mais qu'il ne saurait être question de se soumettre.* Publié en 1928, le récit que lui inspire celle qui se déclare l'âme errante rend compte de leurs pérégrinations dans le hasard qui conduit inéluctablement à la folie : Nadja est condamnée à l'asile! Breton n'ose pas affronter l'image de la déraison, il abandonne Nadja - personnage bien réel qui s'appelait Léona-Camille-Ghislaine Delcourt, née en 1902 dans la banlieue de Lille. Léona lit *Nadja*. Interloquée, stupéfaite, elle reproche à Breton d'avoir dénaturé leur histoire. Breton, de son côté, n'a que mépris pour ce qu'elle a écrit sur leur étrange aventure. Léona meurt dans un asile d'aliénés en 1941.



Pierre-Albert Birot et le surréalisme

Louis Aragon raconte qu'en 1917 Jacques Vaché assiste à l'une des premières représentations des *Mamelles de Tirésias* d'Apollinaire. Cette œuvre est sous-titrée «drame surréaliste ». C'est la première fois qu'on voit apparaître ce mot en littérature. Apollinaire avait d'abord choisi drame surnaturaliste. Mais Pierre Albert-Birot, son metteur en scène, et poète, lui conseille d'adopter plutôt drame

surréaliste, appelé à une longue carrière… Vaché, donc, assistant à cette représentation, et la trouvant trop sage, sort son pistolet et menace de tirer sur les spectateurs. André Breton qui est là l'en dissuade, et le calme. Seul Aragon rapporte cet événement qu'on peut considérer vrai si l'on a décidé de croire les poètes…

Le Mexique, les États-Unis

André Breton quitte le parti communiste en 1938. Il se rapproche du trotskisme dont il visite, à Mexico, le fondateur : Trotski! Revenu en France, Breton est mobilisé en 1939. Deux ans plus tard, il décide de partir pour les États-Unis. Là-bas, le surréalisme se développe autour d'artistes tels que Marcel Duchamp, Yves Tanguy, Max Ernst, le peintre chilien Matta. Celui-ci racontera dans ses mémoires : Lorsque j'ai rencontré André Breton, il m'a déclaré, enthousiaste *Tu es surréaliste*! Je ne savais même pas ce que cela voulait dire…



Un petit jeu surréaliste : le cadavre exquis

Un jour de 1925, le peintre Yves Tanguy, Jacques Prévert le poète, André Breton, et toute la troupe du surréalisme décident d'inventer un jeu fort simple : une phrase est composée par plusieurs participants ; le premier écrit un sujet, avec ou sans adjectif, qu'il masque à la vue du deuxième qui écrit un verbe, le troisième ignorant ce qu'ont écrit les deux premiers choisit un complément qui termine la phrase. La première de ces compositions ludiques donne : *le cadavre exquis boira le vin nouveau*. Ainsi est né le petit jeu auquel vous vous livrez peut-être entre amis, ignorant que vous pratiquez le surréalisme sans le savoir : le cadavre exquis.

De nouveaux enchantements

En 1946, dans une France en quête d'une culture aux valeurs renouvelées, il devient le repère de toute une jeunesse qui se met à suivre les nouveaux enchantements qu'il propose par la fréquentation de Rimbaud, Lautréamont ou Sade. Dans le même temps, il s'oppose à Jean-Paul Sartre qui traite les surréalistes de petits-bourgeois, à Albert Camus dont il commente avec ironie les… commentaires sur Lautréamont. En 1960, il signe le *Manifeste des 121 sur* le droit à l'insoumission à la guerre d'Algérie. Cinq ans plus tard, il organise la neuvième Exposition internationale surréaliste. Le 27 septembre 1966, souffrant d'insuffisance respiratoire, il quitte le village de Saint-Cirq Lapopie où il séjournait régulièrement depuis 1950 pour Paris. Il meurt le lendemain, à l'hôpital Lariboisière.

Poésie de Breton



Évidemment, quand on pratique le surréalisme, on laisse de côté la petite armée de la ponctuation chargée de diriger le sens des phrases, d'autoritaire façon… On laisse venir les mots, on tente de ne plus les gouverner, mais ils s'enchaînent quand même dans un petit convoi d'images qui charme, déroute, et ravit sur les chemins de la poésie à la Breton…

Breton en œuvres

> - Poésies : *Les Champs magnétiques* (1920), *Clair de Terre* (1923), *Signe Ascendant* (1942), *Poèmes* (1948).
> - Prose : *Nadja* (1928), *L'Amour fou* (1935).
> - Ouvrages théoriques : *Manifeste du surréalisme* (1924), *Second Manifeste du surréalisme* (1929), *Qu'est-ce que le surréalisme ?* (1934), *Troisième Manifeste du surréalisme* (1943).

Passions d'Éluard

Éluard a beaucoup écrit, beaucoup aimé, beaucoup souffert. Prenez dans l'ordre que vous préférez ces trois affirmations, ce sera toujours Éluard, le poète d'abord, l'amoureux ensuite, la victime enfin, ou l'inverse… On l'aime, Éluard, on aime le lire parce qu'il a dit avec clarté les complexités, les complications de l'amour, en toute simplicité…

Des pugilistes !

Vous rappelez-vous le vendredi 6 juillet 1923, au théâtre Michel à Paris? Oui ? Voyez, là-bas, Breton qui casse le bras de Massot ! Et ici, d'où viennent ces cris?... Séparez-les ! Vite! Ne les laissez pas se battre ainsi! Regardez : il y en a déjà un qui a l'œil poché, l'autre dont la lèvre saigne! Et vous ne faites rien! Vous demeurez en retrait, de peur de prendre un mauvais coup! Il est vrai qu'ils se battent si bien que, si on les sépare, ils pourraient s'en prendre au larron pacifiste qui les empêche de vider leur querelle. Mais qui sont donc ces pugilistes?

Dada est au tapis

À votre gauche : Eugène Grindel, dit Paul Éluard (du nom de sa grand-mère maternelle), né à Saint-Denis, le 14 décembre 1895. À votre extrême gauche, tendance anarchiste : Tristan Tzara, que vous connaissez déjà - celui qui détruit les tiroirs du cerveau! Fin de round : vainqueur? Paul Éluard ! Le mouvement Dada - peu solide sur ses bases - est au tapis ! La bataille terminée, Éluard rentre chez lui. Qui retrouve-t-il ? Helena Dmitrievna Diakonava, sa femme - il l'appelle Gala, pour faire plus court! Va-t-elle lui tomber dans les bras, éblouie parce que son chevalier des temps modernes a terrassé le dragon dadaïste? Suspense…

De l'eau dans le gaz…

Point du tout! Entre Gala et Paul, il y a ce qu'on appelle familièrement de l'eau dans le gaz :

rien ne va plus dans le couple. Ah ! il est bien loin, le temps où le jeune Eugène Grindel écrivait des poèmes à la jeune et belle Russe Helena, pendant leur séjour au sanatorium de Clavadel, en Suisse! Depuis, Paul a été mobilisé, en 1914, il a connu l'horreur des champs de bataille qui ne le quittera plus. Il a épousé Gala en 1917, leur fille, Cécile, est née en 1918. Il a rencontré Soupault, Breton, Aragon, fondé avec eux le groupe surréaliste. Jusqu'à cette bagarre. Jusqu'à ce départ…

Douleur capitale

Oui, Paul, pourquoi partez-vous ainsi, en catimini, Paul?... Il ne répond pas. Il disparaît sans prévenir. Il file à l'anglaise vers Marseille, en mars, à la veille de la parution de son livre *Mourir pour ne pas mourir*. Tout le monde le cherche, personne ne sait où il est. Est-il mort? Non : au bout de quelques semaines, il envoie de ses nouvelles. Il est en Asie où Gala, accompagnée du peintre Max Ernst, va le retrouver. De Saigon, tous les trois rentrent en France, Paul n'est plus fâché!... 1928 : il rassemble alors ses poèmes et les publie sous le titre : *Capitale de la douleur* - sans doute le meilleur de sa création.

Je suis né pour te connaître

Son couple bat toujours de l'aile, et bientôt s'écrase en catastrophe : Gala a rencontré le génie des génies, l'homme à la moustache dressée comme deux pinceaux en mal de couleurs : Salvador Dali - que Breton transforme par anagramme en Avida Dollars… Gala s'en va vivre avec lui - et ses dollars! Paul survit, rencontre la très jolie Maria Benz, une Alsacienne qu'il surnomme Nusch. Il publie en 1932, *La Vie immédiate*, en 1934, *La Rose publique*, en 1936, *Les Yeux fertiles*… Pendant la Seconde Guerre mondiale, il devient le poète de la Résistance, écrit le poème *Liberté*, que les avions anglais parachutent dans les maquis. *Sur mes cahiers d'écolier / Sur mon pupitre et les arbres / Sur le sable sur la neige / J'écris ton nom / […] Je suis né pour te connaître / Pour te nommer / Liberté.*

Les Yeux fertiles

Poème extrait des *Yeux fertiles, On ne peut me connaître* décline le thème majeur d'Éluard : l'amour; mais cet amour circule entre un « tu », un « je », dans une intimité où le lecteur se convie, intimidé peut-être de tant de sincérité, de simplicité. Le vers libre offre à la poésie le meilleur d'elle-même.

On ne peut me connaître



On ne peut me connaître
Mieux que tu me connais
Tes yeux dans lesquels nous dormons
Tous les deux
Ont fait à mes lumières d'homme
Un sort meilleur qu'aux nuits du monde

Tes yeux dans lesquels je voyage
Ont donné aux gestes des routes
Un sens détaché de la terre
Dans tes yeux ceux qui nous révèlent
Notre solitude infinie
Ne sont plus ce qu'ils croyaient être

On ne peut te connaître
Mieux que je te connais.

Paul Éluard - *Les Yeux fertiles*, 1936 © Éditions Gallimard

Un monde de paix

La guerre finie, il est célébré, couvert d'honneurs, mais son bonheur prend fin avec la mort soudaine de Nusch, victime d'une congestion cérébrale alors qu'il fait un voyage en Suisse. Terrassé par la douleur, il pense au suicide, sa raison vacille. Mais l'écriture le sauve. En 1951, il épouse sa dernière compagne, Dominique Lemor, rencontrée à Mexico lors du Congrès pour la paix. Il voyage avec elle dans les pays d'Europe et d'Amérique où il est invité. Il y défend l'image d'un monde sans guerre, où s'épanouirait la poésie. Il dédie son dernier et superbe recueil *Le Phénix* à Dominique. Paul Éluard meurt le 18 novembre 1952, d'une crise cardiaque, à cinquante-sept ans.

L'inimitable

Voici un extrait du recueil dédié à Dominique, une déclaration d'amour toute simple, qui invite dans ses lignes de vers libres l'odeur du pain chaud, les premières fleurs, les animaux purs… Facile de lire, de comprendre Éluard, Éluard pourtant inimitable.

Je t'aime



Je t'aime pour toutes les femmes que je n'ai pas connues
Je t'aime pour tous les temps où je n'ai pas vécu
Pour l'odeur du grand large et l'odeur du pain chaud
Pour la neige qui fond pour les premières fleurs
Pour les animaux purs que l'homme n'effraie pas
Je t'aime pour aimer
Je t'aime pour toutes les femmes que je n'aime pas

Qui me reflète sinon toi-même je me vois si peu
Sans toi je ne vois rien qu'une étendue déserte
Entre autrefois et aujourd'hui
Il y a eu toutes ces morts que j'ai franchies sur de la paille
Je n'ai pas pu percer le mur de mon miroir
Il m'a fallu apprendre mot par mot la vie
Comme on oublie

Je t'aime pour ta sagesse qui n'est pas la mienne
Pour la santé
Je t'aime contre tout ce qui n'est qu'illusion
Pour ce cœur immortel que je ne détiens pas
Tu crois être le doute et tu n'es que raison
Tu es le grand soleil qui me monte à la tête
Quand je suis sûr de moi.

Paul Éluard - *Le Phénix*, 1951 © Éditions Seghers

Ce qu'ils en ont dit



- Éluard : tant et tant de confusion pour rester si pur - Salvador Dali (1904 - 1989)
- Paul Éluard dégage du geste le plus habituel une somme de mystère - Robert Desnos (1900 - 1945)

Paul Éluard en œuvres

- 1926 - *Capitale de la douleur*
- 1932 - *La Vie immédiate*
- 1936 - *Les Yeux fertiles*
- 1942 - *Poésie et Vérité*
- 1943 - *Les sept poèmes d'amour en guerre*
- 1946 - *Poésie ininterrompue*
- 1947 - *Notre vie*
- 1951 - *Le Phénix*

Le royaume d'Aragon

Demandez *Le Petit Parisien*… Vous rappelez-vous le vol de *La Joconde*, et ce Louis Andrieux, fondateur du journal, qui rentre dans son foyer en faisant un détour par l'avenue

Carnot à l'ombre de l'Arc de triomphe, Louis Andrieux qui pousse la porte d'une pension de famille dont la fondatrice et directrice l'attend, comme chaque jour, en compagnie de son fils de quatorze ans. Eh bien, ce fils, c'est…

La reine Marguerite

Entrons avenue Carnot, discrètement, sur les pas de Louis Andrieux et de ses soixante-douze ans. Il se dirige vers la directrice de la pension de famille, une femme de trente-huit ans, la prend dans ses bras, lui donne un baiser de mari, et disparaît avec elle dans une chambre ! Quinze ans auparavant, en 1896, Andrieux faisait la connaissance d'une jeune fille, Marguerite Toucas, qui devint bientôt sa reine de cœur. Elle avait 23 ans, lui cinquante-sept. L'année suivante, leur fils naissait.

Louis sous les obus

Installé dans la vie, avec femme, enfants et honneurs, Louis Andrieux a décidé que le nom de famille de ce fils de l'amour commencerait par un A, comme Andrieux, et que ce serait Aragon, une province d'Espagne où il a été en poste. Il a décidé aussi que sa mère se ferait passer pour sa sœur, alors que sa grand-mère se déclarerait sa mère! Ce qu'elles ont fait. Jusqu'en 1917, lorsque Louis, qui a bien grandi, est parti à la guerre. Elles lui ont tout dit. Louis est parti pour les tranchées. Il a bien failli en mourir : envoyé au front, à Couvrelles, il est enseveli trois fois sous la terre projetée par des obus. Mais il est revenu, Louis. Il a terminé ses études de médecine. Et puis il a décidé de tout abandonner pour devenir poète! Non, a dit sa famille : nous te coupons les vivres!

Aragon en œuvres

> ➶ 1926 - *Le Paysan de Paris* - Promenade et méditation lyrique dans un Paris qui se transforme.
> ➶ 1933 - *Les Cloches de Bâle* - Au début du siècle, la jeune Catherine défend les droits de la femme.
> ➶ 1936 - *Les Beaux Quartiers* - Edmond et Armand Barbentane dans le Paris de 1913.
> ➶ 1941 - *Le Crève- Cœur* - poèmes
> ➶ 1942 - *Les Yeux d'Elsa* - poèmes
> ➶ 1945 - *Aurélien* - L'amour contrarié entre Bérénice, mariée, et Aurélien.
> ➶ 1958 - *La Semaine sainte* - L'aventure de Théodore pendant les Cent Jours.
> ➶ 1959 - *Elsa* - poèmes
> ➶ 1963 - *Le Fou d'Elsa* - poèmes
> ➶ 1965 - *La Mise à mort*

La femme de sa vie

André Breton vient au secours d'Aragon. Les deux hommes se sont connus en 1917. Ils ont jeté les bases du surréalisme en 1919, publié leurs premières œuvres, lutté contre le mouvement Dada, tenté de faire évoluer leur mouvement vers la révolution totale. Mais, en 1930, Aragon déclare que le surréalisme n'est qu'une forme d'idéalisme bourgeois ! Ces mots sont ceux du militant communiste qu'est devenu Aragon. Ce communisme se double d'un lien sentimental avec l'URSS : il a rencontré la femme de sa vie, une admiratrice aux

yeux magnifiques, Elsa Kagan, séparée de son mari, l'officier français André Triolet - elle signera ses œuvres (*Roses à crédit*, par exemple) Elsa Triolet. Elsa Kagan est la sœur de Lili Brik, compagne du grand poète russe Vladimir Maïakowski.

Les Yeux d'Elsa



Tes yeux sont si profonds qu'en me penchant pour boire
J'ai vu tous les soleils y venir se mirer
S'y jeter à mourir tous les désespérés
Tes yeux sont si profonds que j'y perds la mémoire

À l'ombre des oiseaux c'est l'océan troublé
Puis le beau temps soudain se lève et tes yeux changent
L'été taille la nue au tablier des anges
Le ciel n'est jamais bleu comme il l'est sur les blés

Les vents chassent en vain les chagrins de l'azur
Tes yeux plus clairs que lui lorsqu'une larme y luit
Tes yeux rendent jaloux le ciel d'après la pluie
Le verre n'est jamais si bleu qu'à sa brisure

Mère des Sept douleurs ô lumière mouillée
Sept glaives ont percé le prisme des couleurs
Le jour est plus poignant qui point entre les pleurs
L'iris troué de noir plus bleu d'être endeuillé

Tes yeux dans le malheur ouvrent la double brèche
Par où se reproduit le miracle des Rois
Lorsque le cœur battant ils virent tous les trois
Le manteau de Marie accroché dans la crèche

Une bouche suffit au mois de Mai des mots
Pour toutes les chansons et pour tous les hélas
Trop peu d'un firmament pour des millions d'astres
Il leur fallait tes yeux et leurs secrets gémeaux

L'enfant accaparé par les belles images
Écarquille les siens moins démesurément
Quand tu fais les grands yeux je ne sais si tu mens
On dirait que l'averse ouvre des fleurs sauvages

Cachent-ils des éclairs dans cette lavande où
Des insectes défont leurs amours violentes
Je suis pris au filet des étoiles filantes
Comme un marin qui meurt en mer en plein mois d'août

J'ai retiré ce radium de la pechblende
Et j'ai brûlé mes doigts à ce feu défendu
Ô paradis cent fois retrouvé reperdu
Tes yeux sont mon Pérou ma Golconde mes Indes

Il advint qu'un beau soir l'univers se brisa
Sur des récifs que les naufrageurs enflammèrent
Moi je voyais briller au-dessus de la mer
Les yeux d'Elsa les yeux d'Elsa les yeux d'Elsa

Louis Aragon - *Les Yeux d'Elsa*, 1942 © Éditions Seghers

Aragon, Ferrat

Louis Aragon fait de nombreux voyages en URSS. Lorsque la guerre éclate en 1939, il est mobilisé, fait prisonnier. Il s'évade, devient un résistant actif, tout en continuant de publier des recueils de poèmes, des romans. En 1959 paraît l'un des sommets de sa création poétique : *Elsa* - que vous devez absolument découvrir : lisez surtout *Les Yeux d'Elsa*, mesdames, jamais vous ne lirez plus beau texte dédié à la femme aimée; messieurs, vous pouvez toujours en apprendre certains passages par cœur, on ne sait jamais, ça peut servir… Écoutez aussi la magnifique mise en musique des poèmes d'Aragon par le chanteur Jean Ferrat disparu le 13 mars 2010 à Aubenas. Lisez enfin *Il n'y a pas d'amour heureux*, afin de tempérer tout cela…

Heureux celui qui meurt d'aimer



O mon jardin d'eau fraîche et d'ombre

Ma danse d'être mon cœur sombre
Mon ciel des étoiles sans nombre
Ma barque au loin douce à ramer
Heureux celui qui devient sourd
Au chant s'il n'est de son amour
Aveugle au jour d'après son jour
Ses yeux sur toi seule fermés

Heureux celui qui meurt d'aimer

D'aimer si fort ses lèvres closes
Qu'il n'ait besoin de nulle chose
Hormis le souvenir des roses
À jamais de toi parfumées
Celui qui meurt même à douleur
À qui sans toi le monde est leurre
Et n'en retient que tes couleurs
Il lui suffit qu'il t'ait nommée

Heureux celui qui meurt d'aimer

Mon enfant dit-il ma chère âme
Le temps de te connaître ô femme
L'éternité n'est qu'une pâme
Au feu dont je suis consumé
Il a dit ô femme et qu'il taise
Le nom qui ressemble à la braise
À la bouche rouge à la fraise
À jamais dans ses dents formée

Heureux celui qui meurt d'aimer

Il a dit ô femme et s'achève
Ainsi la vie, ainsi le rêve
Et soit sur la place de grève
Ou dans le lit accoutumé
Jeunes amants vous dont c'est l'âge
Entre la ronde et le voyage
Fou s'épargnant qui se croit sage
Criez à qui vous veut blâmer

Heureux celui qui meurt d'aimer

Louis Aragon - *Le Fou d'Elsa*, Poème mis en musique par Jean Ferrat, 1963 © Éditions Gallimard

Il n'y a pas d'amour heureux



Rien n'est jamais acquis à l'homme Ni sa force
Ni sa faiblesse ni son cœur Et quand il croit
Ouvrir ses bras son ombre est celle d'une croix
Et quand il croit serrer son bonheur il le broie
Sa vie est un étrange et douloureux divorce
Il n'y a pas d'amour heureux

Sa vie Elle ressemble à ces soldats sans armes
Qu'on avait habillés pour un autre destin
À quoi peut leur servir de se lever matin
Eux qu'on retrouve au soir désœuvrés incertains
Dites ces mots Ma vie Et retenez vos larmes
Il n'y a pas d'amour heureux

Mon bel amour mon cher amour ma déchirure
Je te porte dans moi comme un oiseau blessé
Et ceux-là sans savoir nous regardent passer
Répétant après moi les mots que j'ai tressés
Et qui pour tes grands yeux tout aussitôt moururent
Il n'y a pas d'amour heureux

Le temps d'apprendre à vivre il est déjà trop tard
Que pleurent dans la nuit nos cœurs à l'unisson
Ce qu'il faut de malheur pour la moindre chanson
Ce qu'il faut de regrets pour payer un frisson
Ce qu'il faut de sanglots pour un air de guitare
Il n'y a pas d'amour heureux

Il n’y a pas d’amour qui ne soit à douleur
Il n’y a pas d’amour dont on ne soit meurtri
Il n’y a pas d’amour dont on ne soit flétri
Et pas plus que de toi l’amour de la patrie
Il n’y a pas d’amour qui ne vive de pleurs
Il n’y a pas d’amour heureux
Mais c’est notre amour à tous les deux

Louis Aragon - *La Diane française*, 1944 © Éditions Seghers

Ce qu’ils en ont dit



- C’est, en poésie, ce que j’ai lu de mieux depuis longtemps, et de plus authentiquement neuf - André Gide (1869 – 1951)
- Extrêmement chaleureux et se livrant sans réserve dans l’amitié – André Breton (1896 – 1966)

Louis Aragon en œuvres

- 1941 - *Le Crève- Cœur*
- 1942 - *Les Yeux d’Elsa*
- 1945 - *La Diane française*
- 1956 - *Le roman inachevé*
- 1958 - *La Semaine sainte*
- 1959 - *Elsa*
- 1963 - *Le Fou d’Elsa*

Le prophète Desnos

« Le surréalisme est à l’ordre du jour et Desnos est son prophète. » Qui donc écrit cela dans le *Journal littéraire* du 5 juillet 1924 ? André Breton lui-même! Ce n’est pas un mince compliment pour Robert Desnos qui se détache cependant du mouvement en 1930, Breton décrétant que Desnos n’est plus à l’ordre du jour, trop libre, si peu enclin à emboîter le pas aux mules du « pape »…

Artaud bouleversé

D’autres compliments remplacent ceux de Breton. Ils sont écrits par Antonin Artaud dans une lettre au critique Jean Paulhan (1884 - 1968), à propos d’un recueil qui vient de paraître, dédié à « la mystérieuse » dont on sait aujourd’hui qu’elle s’appelle Yvonne George et ne

répondit jamais à l’amour que lui vouait le poète :

Je sors bouleversé d’une lecture des derniers poèmes de Desnos. […] Pas une âme qui ne se sente touchée jusque dans ses cordes les plus profondes, pas un esprit qui ne se sente ému et exalté et ne se sente confronté avec lui-même. […] C’est aussi beau que ce que vous pouvez connaître de plus beau dans le genre, Baudelaire ou Ronsard.

La Complainte de Fantômas

Poète, Robert Desnos ? Oui, mais aussi employé dans une droguerie, vendeur en publicité, secrétaire d’un journaliste mondain, journaliste lui-même, ce que Breton ne lui pardonne pas. Robert Desnos est né à Paris le 4 juillet 1900. Incarnation du « lyrisme nouveau » selon les critiques du temps, il s’adonne à l’écriture automatique, écrit des œuvres où le langage devient jeu, multiplie les significations, se perd dans un onirisme bizarre, fascinant pour Breton jusqu’en 1924, année de la rupture pour indocilité. Qu’importe Breton! Desnos poursuit sa route en multipliant poèmes et chansons : en 1933, c’est lui qui écrit *La Complainte de Fantômas* pour le lancement sur Radio Paris d’un nouvel épisode des aventures du héros créé par Pierre Souvestre et Marcel Allain.

Terezin, en Tchéquie

Pendant la Seconde Guerre mondiale, Robert Desnos cache une activité de résistant au sein d’un réseau très actif. Il continue d’écrire, publie en 1944 ses *Chantefables* et *Chantefleurs* où les mots s’en donnent à cœur joie, mais, la même année, le 22 février, on l’avertit que la Gestapo va venir l’arrêter. Il s’y attend depuis longtemps. Plutôt que d’exposer sa femme Youki à la torture en disparaissant, il se laisse capturer. Il est déporté au camp de Flöha, en Saxe, puis transféré au camp de concentration de Terezin (aujourd’hui en République Tchèque) ; c’est là qu’il meurt du typhus le 8 juin 1945.

Chantefables



Voici, extrait des *Chantefables* et *Chantefleurs*, un poème que vous avez peut-être appris dans votre lointaine ou proche jeunesse. Sinon, il n’est jamais trop tard pour se mettre en mémoire ce *Pélican* qui joue avec son auteur à multiplier les sons « an », pour rire, seulement…

Le Pélican



Le Capitaine Jonathan,
Étant âgé de dix-huit ans
Capture un jour un pélican
Dans une île d’Extrême-orient,

Le pélican de Jonathan
Au matin, pond un œuf tout blanc
Et il en sort un pélican
Lui ressemblant étonnamment.

Et ce deuxième pélican
Pond, à son tour, un œuf tout blanc
D'où sort, inévitablement
Un autre, qui en fait autant.

Cela peut durer pendant très longtemps
Si l'on ne fait pas d'omelette avant.

Robert Desnos - *Chantefables*, 1944

Chapitre 18

Bouquet de styles

Dans ce chapitre :

- Écritures plurielles pour l'amour et la foi
- Lyrismes de haut vol
- Poèmes du quotidien

Riche palette que celle qui multiplie les couleurs du tableau poétique exposé en marge du surréalisme. Ce tableau poétique, nature vive en bouquet de styles, ne s'interdit ni la facture classique avec Anna de Noailles, ni la liberté du vers avec Supervielle, ni l'inspiration élevée - si élevée parfois qu'on en perd le sens - avec Saint-John Perse, Char ou Michaux, ni l'approche détendue, amusée ou appliquée à donner aux choses leur place dans l'art du vers, quel qu'il soit.

Les accordeurs de rêves

Chaque vers, dans un poème, est comparable à la corde d'un instrument que le facteur tend (pas celui de La Poste, mais celui qui fabrique principalement des instruments à clavier, du latin *factor* : fabricant) de sorte que l'harmonie qu'il porte en lui soit partagée avec ceux qui la devinent et l'attendent. Les poèmes sont, en ce sens, des lettres de facteurs. Vous avez, ci-dessous, du courrier…

Anna de Noailles et son Cœur innombrable

Princesse, comtesse, poétesse et romancière… Anna de Noailles a pris, dans ses poèmes, les mots pour des princes, des comtes et des poètes, elle leur a demandé d'investir le cœur et ses tourments, le désir et ses rêves afin que rien dans l'écriture ne dénature l'aveu ou bien l'adieu au bord des lèvres, ni l'émotion, ou le refus qui tue. Elle est l'amie de Marcel Proust, Paul Valéry, Anatole France, Jean Cocteau. Roumaine par son père, grecque par sa mère, elle vit son enfance sur les rives du Bosphore, à Paris, au bord du lac de Genève. Elle s'appelle Anne-Élisabeth de Brancovan. À vingt ans, elle épouse le comte Mathieu de Noailles. En 1901, elle publie son premier recueil de poèmes : *Le Cœur innombrable*.

Commandeur de la Légion d'honneur

Le Cœur innombrable, c'est l'amour de la nature, la hantise romantique de la mort, les délices et les tourments de la passion, tout cela inscrit dans des vers de facture classique. Aussitôt, elle devient la vedette du Paris mondain. Son succès ne se dément pas au cours des décennies suivantes où elle publie aussi nouvelles et romans. Première femme commandeur de la Légion d'honneur, elle a pour ami de cœur l'écrivain Maurice Barrès (1862 - 1923,

auteur de *La Colline inspirée*) ; leur correspondance a été publiée en 1983. Anna de Noailles meurt le 30 avril 1933, à Paris.

Il n'est pas un instant



Il n'est pas un instant où près de toi couchée
Dans la tombe ouverte d'un lit,
Je n'évoque le jour où ton âme arrachée
Livrera ton corps à l'oubli. [...]

Quand ma main sur ton cœur pieusement écoute
S'apaiser le feu du combat,
Et que ton sang reprend paisiblement sa route,
Et que tu respires plus bas,

Quand, lassés de l'immense et mouvante folie
Qui rend les esprits dévorants,
Nous gisons, rapprochés par la langueur qui lie
Le veilleur las et le mourant,

Je songe qu'il serait juste, propice et tendre
D'expirer dans ce calme instant
Où, soi-même, on ne peut rien sentir, rien entendre
Que la paix de son cœur content.

Ainsi l'on nous mettrait ensemble dans la terre,
Où, seule, j'eus si peur d'aller;
La tombe me serait un moins sombre mystère
Que vivre seule et t'appeler.

Et je me réjouirais d'être un repas funèbre
Et d'héberger la mort qui se nourrit de nous,
Si je sentais encor, dans ce lit des ténèbres,
L'emmêlement de nos genoux…

Anna de Noailles - *Poèmes de l'amour*, 1924

Supervielle, l'homme de la pampa

Peut-être avez-vous lu, peut-être connaissez-vous *L'Homme de la Pampa*? C'est le titre d'un roman fantastique paru en 1923 sous le nom de Jules Supervielle. Si vous lisez ce poète - également romancier -, conservez en mémoire que, né à Montevideo, en Uruguay, il fut orphelin à huit mois. Élevé par un oncle et une tante, il n'apprit la vérité qu'à l'âge de neuf ans! Il ne s'est jamais remis de cette révélation qui lui fait percevoir avec trop d'acuité, à l'âge où il faut se construire, la béance du néant, de la mort. Il vit tantôt en Uruguay, tantôt en France où il rencontre Jules Laforgue qui lui conseille de se soigner à l'humour. Ainsi paraît le recueil *Poèmes de l'humour triste,* en 1919. Supervielle va écrire de nombreux récits et poèmes jusqu'à sa mort, le 16 mai 1960, à Paris.

Soyez bon pour le poète



Soyez bon pour le Poète,
Le plus doux des animaux,
Nous prêtant son cœur, sa tête,
Incorporant tous nos maux,
Il se fait notre jumeau;
Au désert de l'épithète,
Il précède les prophètes
Sur son douloureux chameau;
Il fréquente très honnête,
La misère et ses tombeaux,
Donnant pour nous, bonne bête,
Son pauvre corps aux corbeaux;
Il traduit en langue nette
Nos infinitésimaux,
Ah ! donnons-lui, pour sa fête,
La casquette d'interprète!

Jules Supervielle - *Poèmes de l'humour triste*, 1919 © Éditions Gallimard

La Tour du Pin en Quête de joie

Un jour de 1930, Jules Supervielle, découvert en 1919 par André Gide et Paul Valéry, voit arriver chez lui, au 47 boulevard Lannes à Paris, un long jeune homme à l'allure romantique,

qui lui laisse un recueil de poèmes en lecture : *La Quête de joie*, signé Patrice de la Tour du Pin - arrière-petit-fils de Condorcet. Supervielle, séduit par l'imaginaire singulier du jeune auteur, fait publier le recueil dans la *Nouvelle Revue Française*. *Quête de joie* est édité deux ans plus tard. C'est le début d'une œuvre considérable, d'un lyrisme puissant où la légende et l'allégorie se déploient dans des compositions de facture classique. Prisonnier pendant la Seconde Guerre mondiale, il continue son œuvre ensuite et fait paraître en 1946 *Somme de poésie*, œuvre qui ne sera vraiment terminée qu'à sa mort, et publiée en 1981, six ans après sa mort.

Laurence endormie



Cette odeur sur les pieds de narcisse et de menthe,
Parce qu'ils ont foulé dans leur course légère
Fraîches écloses, les fleurs des nuits printanières,
Remplira tout mon cœur de ses vagues dormantes;

Et peut-être très loin sur ses jambes polies,
Tremblant de la caresse encor de l'herbe haute,
Ce parfum végétal qui monte, lorsque j'ôte
Tes bas éclaboussés de rosée et de pluie;

Jusqu'à cette rancœur du ventre pâle et lisse
Où l'ambre et la sueur divinement se mêlent
Aux pétales séchées au milieu des dentelles
Quand sur les pentes d'ombre inerte mes mains glissent,

Laurence… Jusqu'aux flux brûlants de ta poitrine,
Gonflée et toute crépitante de lumière
Hors de la fauve floraison des primevères
Où s'épuisent en vain ma bouche et mes narines,

Jusqu'à la senteur lourde de ta chevelure,
Éparse sur le sol comme une étoile blonde,
Où tu as répandu tous les parfums du monde
Pour assouvir enfin la soif qui me torture!

Patrice de La Tour du Pin - *La Quête de joie*, 1942

Pierre Jean Jouve, un pluriel singulier

L'écrivain ne peut peindre l'être que dans le réseau de ses rapports sociaux, il doit traduire la vie collective et unanime de l'âme des groupes humains. Ainsi peut être résumé l'unanimisme, doctrine de Jules Romains que le poète Pierre Jean (surtout sans trait d'union, sinon, il se fâche) Jouve adopte jusqu'en 1914. Il s'en détache ensuite pour adhérer au pacifisme de Romain Rolland pendant la Première Guerre mondiale. Il publie plusieurs recueils de poèmes, puis il les renie après la rencontre de sa seconde épouse, Blanche Reverchon, qui lui fait découvrir Freud.

Eros et Thanatos

Pierre Jean Jouve écrit plus de vingt-cinq recueils où son tourment de la chair, de la faute, est porté à l'incandescence. Il fait siens les thèmes favoris de la psychanalyse, sans toutefois lui associer sa démarche d'écriture. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il s'élève contre le nazisme. Jouve est aussi un auteur de romans où apparaissent les mêmes luttes entre Eros, l'amour, et Thanatos, la mort. C'est enfin un critique qui commente avec beaucoup de finesse et de profondeur les œuvres de Mozart (1756 - 1791) ou Alban Berg (1885 - 1935). Jouve, né dans une famille bourgeoise le 11 octobre 1887 à Arras, auteur singulier et pluriel à la fois, est mort à Paris le 8 janvier 1976.

Hélène



Que tu es belle maintenant que tu n'es plus
La poussière de la mort t'a déshabillée même de l'âme
Que tu es convoitée depuis que nous avons disparu
Les ondes les ondes remplissent le cœur du désert
La plus pâle des femmes
Il fait beau sur les crêtes d'eau de cette terre
Du paysage mort de faim
Qui borde la ville d'hier les malentendus
Il fait beau sur les cirques verts inattendus
Transformés en églises
Il fait beau sur le plateau désastreux nu et retourné
Parce que tu es si morte
Répandant des soleils par les traces de tes yeux
Et les ombres des grands arbres enracinés
Dans ta terrible Chevelure celle qui me faisait délirer.

Pierre Jean Jouve - *Matière céleste, Poésie (1925-1938),* 1964 © Mercure de

Il était une foi : Marie Noël

Noël 1904. Marie-Mélanie Rouget, née le 16 février 1883 à Auxerre, dans une famille cultivée - son père est agrégé de philosophie - perd son premier amour et son jeune frère. Marie-Mélanie Rouget devient alors Marie Noël. Sa sensibilité extrême trouve pour confidente la musique. Pianiste remarquable, elle joint à l'interprétation d'œuvres classiques la lecture de la Bible et de la littérature du Moyen Âge. Ainsi naît en 1920 son premier recueil de poèmes *: Les Chansons et les heures*. Une quinzaine de recueils suivront, couronnés de nombreux prix. Mystique, catholique, Marie Noël chante les sources et les mystères de l'amour, ses défaites, ses chagrins, ses révoltes, poésie de la chair et de l'esprit inscrits dans l'attente et la patiente souffrance.

Partitions en grand arroi

« En grand arroi », cela signifiait « en grand équipage» pour les seigneurs et grandes dames des temps jadis. L'abondance et la magnificence y faisaient jeu égal. L'«arroi», c'est, étymologiquement, l'organisation, la disposition, la manière d'arranger. Et le contraire de tout cela, qui provoque intérieurement la désorganisation et le désordre? C'est le «désarroi». Michaux, Saint-John Perse et Char promènent leur écriture en grand équipage, dans la magnificence et l'abondance, même si parfois, ce qui les y conduit se nomme le désarroi.

Henri Michaux l'explorateur

Je vous écris d'un pays lointain. De quel pays? De quel exil, Henri Michaux? Le titre de cette œuvre, publié en 1937, n'est-il pas celui de tous vos livres? Que vous vous trouviez en Amérique du Sud, en Turquie, en Extrême-Orient, ou bien tout près de vos amis - si rares - vous écrivez toujours d'un univers situé aux confins de vous-même, où vous êtes seul. Sans l'être vraiment, vous écrivez : *On n'est pas seul dans sa peau*. Vous écrivez aussi : *On veut trop être quelqu'un*. Ou bien : *On n'est pas fait d'un seul moi*. En vous lisant, on comprend tout cela : la crainte de soi, la discrétion comme vertu, le doute pour identité. Vous êtes né le 24 mai 1899, à Namur en Belgique - mort à Paris, le 19 octobre 1984. Vous avez été naturalisé français à cinquante-cinq ans.

L'ivresse mescalinienne

Votre vie? L'incessante quête de l'au-delà des signes, la volonté de trouver les voies de l'infini - l'ami et l'ennemi - par tous les moyens. Surtout par l'ivresse mescalinienne, que vous privilégiez, sous contrôle médical sans doute, mais qu'est-ce donc que cette route? Qu'ils sont étranges, les dessins que vous rapportez de ces voyages. On dirait les petits pas que laissent sur une plage les amants qui se quittent : leur formidable histoire est ailleurs, en eux seuls, intransmissible. Peintre, poète, chroniqueur des horizons lointains (*Ecuador*,

1929; *Un barbare en Asie*, 1932), infatigable découvreur de signes et de continents à la dérive, on aime vous suivre, parce qu'on sait que vous débarquez, à vos frais, du plus lointain de nous-mêmes.

Le Grand Combat



Il l'emparouille et l'endosque contre terre;
Il le rague et le roupète jusqu'à son drâle;
Il le pratèle et le libucque et lui barufle les ouaillais;
Il le tocarde et le marmine,
Le manage rape à ri et ripe à ra.
Enfin, il l'écorcobalisse.
L'autre hésite, s'espudrine, se défaisse, se torse et se ruine.
C'en sera bientôt fini de lui;
Il se reprise et s'emmargine… mais en vain
Le cerceau tombe qui a tant roulé.
Abrah! Abrah! Abrah!
Le pied a failli!
Le bras a cassé!
Le sang a coulé!
Fouille, fouille, fouille,
Dans la marmite de son ventre est un grand secret
Mégères alentour qui pleurez dans vos mouchoirs;
On s'étonne, on s'étonne, on s'étonne
Et on vous regarde
On cherche aussi, nous autres, le Grand Secret.

Henri Michaux - *Qui je fus*, 1927 © Éditions Gallimard

Michaux en œuvres

- 1935 – *La Nuit remue*
- 1938 – *Plume*
- 1946 – *Épreuves, exorcismes*
- 1948 – *Ailleurs*

Comprendre Saint-John Perse

Vous avez déjà rencontré Saint-John Perse. Il faisait halte tout à l'heure dans la maison de

Francis Jammes, en 1902. Peut-être ne l'avez-vous pas vraiment reconnu alors, car il porte encore son nom véritable : Alexis Leger. C'est tout. Et non pas Saint-Leger Leger comme il l'a prétendu, et comme beaucoup l'ont cru. Par ailleurs, si vous ne voulez point l'irriter - car il s'agace d'un rien… - écrivez et prononcez bien Leger, avec un « Le », sans accent aigu, comme dans «le» pain, «le» vin et tout «le» tintouin. Ces mises au point effectuées, précisons que Monsieur Leger n'a que quinze ans lorsqu'il rencontre Francis Jammes en 1902. Et Francis Jammes encourage cet adolescent distant qui lui a présenté quelques pages étonnantes où déjà les mots sont accueillis en princes d'un ailleurs magnifique.

Saint Leger Leger…

Deux cents ans de présence en Guadeloupe pour la famille Leger, des planteurs contraints au retour en France dans les années 1900. Né le 31 mai 1887, Alexis a toujours vécu là-bas dans le petit cercle d'affection féminine, composé de ses trois sœurs et de sa mère, et dans le petit royaume qu'il gouverne où les domestiques locaux se plient à toutes ses volontés, ses caprices. Alexis parcourt à cheval les territoires de ses privilèges. Voilà expliquée une part de l'atmosphère de ses poèmes où les images semblent issues de hauts lignages inconnus, où les mots s'offrent à la page comme des dons précieux.

Prix Nobel de littérature

Après Pau et Jammes, Leger fait de brillantes études, il publie son premier recueil *Éloges* en 1911. En 1914, il réussit le concours des Affaires étrangères. Sa carrière de diplomate commence. Il est en poste en Chine. Il y écrit *Amitié du Prince* et *Anabase*, publiés en 1924. *Anabase* est signé pour la première fois : Saint-John Perse. De retour en France, il devient le bras droit d'Aristide Briand dans les années 1930. Pendant la guerre, déchu de la nationalité française par Vichy pour son hostilité au régime nazi, il s'exile aux États-Unis où il est contraint de vivre dans des conditions précaires. Il revient en France, publie de nombreux recueils, croule sous les honneurs, reçoit en 1960 le prix Nobel de littérature. Il meurt le 20 septembre 1975, à quatre-vingt-huit ans.

Histoire du Régent



Tu as vaincu, tu as vaincu! Que le sang était beau, et la main
qui du pouce et du doigt essuyait une lame!...
C'était

il y a des lunes. Et nous avions eu chaud. Il me souvient des femmes qui
fuyaient avec des cages d'oiseaux verts; des infirmes qui raillaient; et des
paisibles culbutés au plus grand lac de ce pays… ; du prophète qui courait
derrière les palissades, sur une chamelle borgne…

Et tout un soir, autour des feux, on fit ranger les plus habiles de ceux-là

qui sur la flûte et le triangle savent tenir un chant.

Et les bûchers croulaient chargés de fruit humain. Et les Rois couchaient nus dans l'odeur de la mort. Et quand l'ardeur eut délaissé les cendres fraternelles, nous avons recueilli les os blancs que voilà, baignant dans le vin pur.

Saint-John Perse en œuvres

- 1911 – *Éloges*
- 1924 – *Anabase*
- 1944 – *Exils, Pluies, Neiges, Poèmes à l'étrangère*
- 1946 – *Vents*
- 1957 – *Amers*
- 1960 – *Chronique*
- 1962 – *Oiseaux*
- 1971 – *Chant pour un équinoxe*
- 1973 – *Nocturne*

René Char, capitaine Alexandre…

Au temps de la Résistance, René Char, c'est le capitaine Alexandre, chef de la section atterrissages-parachutages dans les Basses-Alpes. Au temps du surréalisme, le poète se fait Char d'assaut contre le Maldoror. Et sa poésie? Entre violence et velours, elle évolue, libre, acrobate du sens, nef suspendue dans les grands airs de la modernité.

Charlemagne plâtrier

Sur les pentes herbeuses du mont Ventoux, un enfant garde les moutons d'un paysan qui l'a recueilli. Ce petit berger est un enfant trouvé, nommé Magne, prénommé Charles, afin que tout cela fasse Charlemagne, pour rire un peu! Soudain, deux loups surgissent, emportent une brebis. L'enfant est terrifié : son maître va encore le battre. Alors, il décide de s'enfoncer dans une grotte. Il y passe toute la nuit. Au matin, un homme le découvre : c'est le propriétaire de la carrière de plâtre où s'est réfugié Charles. Pris de pitié, l'homme offre à l'enfant de travailler pour lui. Charlemagne devient plâtrier, pour la vie. Charles Magne grandit, se marie. Son fils devient administrateur de la plâtrière. Il abrège le nom de son père Charlemagne en Char… Vous l'avez compris : René Char, le grand poète, est le petit-fils de

Charlemagne!

René casse tout

René Char est né le 14 juin 1907, à l'Isle-sur-la Sorgue. Dix ans plus tard, son père meurt. L'enfant juge sa mère responsable de cette disparition brutale. Une violence sourde bouillonne alors en lui. Elle guide son écriture et sa vie. Ainsi, le 14 février 1930, lorsque le patron du bar de nuit Le Maldoror à Montparnasse voit arriver dans son établissement un colosse de 1,92 m qui commence à tout casser. C'est René Char que Breton et les surréalistes ont excité contre ce bar qui déshonore Lautréamont en délivrant sous le nom de Maldoror des « brevets de vampire permanent », notamment, il faut le dire pour tout comprendre, à Robert Desnos le haï… Char se bat comme un beau diable, reçoit un coup de couteau à l'aine; heureusement, il s'en remet…

L'économie du sens

En 1935, Char rompt avec Paris et le surréalisme qui le fatiguent. Il regagne la Provence, y redécouvre une nature qui investit sa poésie, en tempère la violence sourde. À partir de 1940, il entre dans la Résistance sous le nom du capitaine Alexandre, chef de la section atterrissages-parachutages Région 2 dans le département des Basses-Alpes. Après la Libération, il collabore aux *Cahiers d'Art*, à d'autres revues, rencontre les peintres Matisse, Braque, Nicolas de Staël, Picasso, Giacometti. Sa poésie, étonnamment dense, défi constant à l'évidence trompeuse, à l'illusion, offre à travers l'alliance rare d'images simples, des perspectives où l'essentiel fait souvent l'économie des lenteurs du sens. René Char est mort à Paris le 9 février 1988.

Pyrénées



Montagne des grands abusés,
Au sommet de vos tours fiévreuses
Faiblit la dernière clarté.

Rien que le vide et l'avalanche,
La détresse et le regret!

Tous ces troubadours mal-aimés
Ont vu blanchir dans un été
Leur doux royaume pessimiste.

Ah! la neige est inexorable

Qui aime qu'on souffre à ses pieds,
Qui veut que l'on meure glacé
Quand on a vécu dans les sables.

René Char - *Commune présence,* 1964 © Éditions Gallimard

Poèmes en vacances

Inattendue, étonnante, l'écriture de Ponge, qui serre contre le cœur de sa prose les choses promues au rang de poèmes tels qu'on les aime.

Ponge et la leçon des choses

La poésie… Insaisissable pour certains. Dans la nature pour d'autres. Urbaine pour les modernes. En strophes et vers seulement pour les classiques. Et pour Ponge? La poésie est partout, dans la simplicité des choses, à condition que les mots pour la traduire soient aussi simples que ce qu'ils décrivent…

Ne dire que ce que l'on veut dire

Milieu cultivé, protestant. Voilà le berceau de Francis Ponge né à Montpellier, le 27 mars 1899. Ses parents quittent le sud de la France en 1909 pour s'installer à Caen. C'est là que Ponge commence ses études au lycée Malherbe. Il est admissible à Normale sup, mais décide de ne pas dire un seul mot à l'oral! Il écrit ses premiers textes, se lie aux surréalistes, se marie, entre aux messageries Hachette, en est chassé en 1937 pour son engagement politique au parti communiste. Résistant pendant la guerre, il publie en 1942 *Le Parti pris des choses* qui le rend célèbre.

Métaphores inutiles

Il devient professeur à l'Alliance française, de 1952 à 1964. La dernière partie de sa vie est consacrée aux colloques et conférences. Loin des acrobaties du surréalisme auquel il a tourné le dos, Ponge précise, dans *Proêmes* (1948) que l'art poétique consiste à *ne dire que ce que l'on veut dire*. Les métaphores et les comparaisons, les effusions de toutes sortes sont inutiles : les objets, les choses s'y dénaturent. Il faut suivre leur structure, se les concilier en respectant les mots qui les servent. Jean-Paul Sartre voit en Ponge un grand poète. Philippe Sollers et son groupe *Tel Quel* en font l'un des auteurs majeurs de la poésie contemporaine. Ponge meurt à Bar-sur-Loup, le 6 août 1988. Suivez-le lorsqu'il débusque la poésie du *Cageot*, *La Cruche*, *Le Pain*, *Le Savon*, *L'Orange*, *L'Appareil du téléphone*, *L'Huître…* dans *Le Parti pris des choses…*

L'Huître



L'huître, de la grosseur d'un galet moyen, est d'une apparence plus rugueuse, d'une couleur moins unie, brillamment blanchâtre. C'est un monde opiniâtrement clos. Pourtant on peut l'ouvrir : il faut alors la tenir au creux d'un torchon, se servir d'un couteau ébréché et peu franc, s'y reprendre à plusieurs fois. Les doigts curieux s'y coupent, s'y cassent les ongles : c'est un travail grossier. Les coups qu'on lui porte marquent son enveloppe de ronds blancs, d'une sorte de halos.

À l'intérieur l'on trouve tout un monde, à boire et à manger : sous un *firmament* (à proprement parler) de nacre, les cieux d'en dessus s'affaissent sur les cieux d'en dessous, pour ne plus former qu'une mare, un sachet visqueux et verdâtre, qui flue et reflue à l'odeur et à la vue, frangé d'une dentelle noirâtre sur les bords.

Parfois très rare une formule perle à leur gosier de nacre, d'où l'on trouve aussitôt à s'orner.

Francis Ponge - *Le Parti pris des choses,* 1942 © Éditions Gallimard

Le bonheur est dans le Prévert

Le Bonheur est dans le pré, nous affirme Paul Fort, et il a raison. Mais nous proclamons aussi que le Bonheur est dans le Prévert qui fait son Jacques, et dans tous les poèmes qui nous divertissent, ceux de Queneau et l'OuLipo, et de tant d'autres…

Trop fort, Paul Fort

« Le p'tit cheval dans le mauvais temps, qu'il avait donc du coura – a – ge»… Du Georges Brassens? Non, du Paul Fort! Brassens a adapté en chanson plusieurs textes de celui qui naquit en 1872 à Reims et mourut à Montlhéry en 1960. De Paul Fort qui vécut longtemps dans le quartier Montparnasse à Paris, vous connaissez certainement le poème qui nous dit que le bonheur est dans le pré ; alors, courez-y vite!

Prévert fait le Jacques

Quiconque a lu *Le cancre* de Jacques Prévert comprend qu'il y a là une mise en scène autobiographique où le cancre porte ce prénom : Jacques… Bien sûr, Prévert s'est ennuyé

ferme sur les bancs de l'école. À quinze ans, il décide de la quitter pour toujours, et de chercher de petits emplois qui le conduisent, par exemple, derrière les comptoirs du Bon Marché. Jacques Prévert est né le 4 février 1900, à Neuilly-sur-Seine, dans un milieu de petite bourgeoisie - André Prévert travaille dans une compagnie d'assurances, puis à la mairie du VIe arrondissement de Paris. Six ans plus tard, naît son frère Pierre dont il se sentira toujours très proche. Les deux frères collaborent pour plusieurs films. Après le Bon Marché, Jacques Prévert hante les coulisses des théâtres, se demande quel rôle il pourrait bien jouer dans la vie.



Prévert et Barbara

Pierre et Jacques Prévert, les deux frères, œuvrent pour le cinéma, créant notamment le scénario de *L'Affaire est dans le sac* (1932), *Paris la Belle* (1959). En 1949, Pierre Prévert dirige un cabaret rue de Grenelle : La Fontaine aux quatre saisons. Mouloudji y chante, Boris Vian aussi. Une jeune fille de dix-neuf ans vient un jour y proposer ses chansons. Elle s'appelle Monique Cerf. Vous la connaissez : dans votre mémoire, plane son magnifique *Aigle noir*… Barbara (1930 - 1997) ! Quelques vers d'elle : Que jamais on n'écoute derrière mes volets / Pour voler mon piano ou voler mes secrets / Mes secrets sont pour vous, mon piano vous les porte/Mais quand la rumeur passe, je referme ma porte. (*L'Enfant laboureur*)
Barbara, c'est aussi le titre d'un poème de Jacques Prévert, chanté par Yves Montand : Rappelle-toi Barbara / Il pleuvait sans cesse sur Brest ce jour-là / Et tu marchais souriante / Épanouie ravie ruisselante / Sous la pluie…

Le déserteur et l'orpheline

« T'as de beaux yeux, tu sais!» Déjà, vous avez prononcé à voix basse la réplique de l'abandon, lâchée dans un souffle d'ivresse par Nelly : «Embrassez-moi!» *Quai des Brumes*, Jean Gabin vient d'approcher son visage de celui de Michèle Morgan, ou plutôt Jean, le craquant déserteur de l'armée coloniale, domine de son mâle visage la délicieuse frimousse de Nelly, l'orpheline sous le charme – à moins que ce soit Jean Moncorgé-Gabin qui conduise de sa poigne de camionneur la séduction de la jeune actrice Simone Roussel-Morgan, sait-on jamais…

Et la poésie ?

Savez-vous qui est l'auteur de ce fameux : *T'as de beaux yeux*? Malgré la sobriété de la description des yeux de la jeune orpheline, et la remarquable économie de lexique, c'est notre poète, Jacques Prévert! Les plus grands films des années 1930 et 1940 sont également signés Prévert, scénariste ou co-scénariste du *Crime de Monsieur Lange*, de Jean Renoir

(1935) ; *Quai des brumes* (1938) - d'après le roman de Pierre Mac Orlan - ; *Le Jour se lève* (1939) ; *Les Visiteurs du soir* (1941) ; *Les Enfants du paradis* (1944). Et la poésie, alors? Elle vient, elle vient : depuis des années, Prévert écrit des poèmes. En 1945, il les rassemble sous le titre *Paroles*.

La recette Prévert

Dès la parution du recueil, les ventes de *Paroles* s'envolent! Pourquoi? Parce que Prévert écrit dans une langue qui parle à tous les passants de n'importe quelle rue. Enfin la poésie est à la portée du jardinier, du boucher, du contrôleur, du médecin, de l'avocat, des jeunes ou des vieux, et même du cancre. À la complication surréaliste, aux recommandations alambiquées d'un Breton, à la table sacrée du poète solennel, Prévert a préféré les recettes de tous les jours, et le comptoir du café! Et la recette fonctionne à merveille, sous les yeux d'un Breton sans doute envieux de ce succès. Breton que Prévert avait égratigné en quittant le groupe surréaliste : *Hélas, je ne reverrai plus l'illustre pallotin du monde occidental qui confondit le désespoir et le mal de foie, la Bible et* Les Chants de Maldoror…

Les roses qu'il aimait

Jamais dépassé ou égalé, Prévert, jamais imité - cela se verrait trop! Mélange de tendresse, de gouaille, d'ironie féroce, de chagrin aussi, et de lumière sans fard, les poèmes de Prévert continuent d'être lus, étudiés, appréciés par toutes les générations. *Paroles* s'est vendu à plus de deux millions d'exemplaires depuis sa parution! Certains poèmes deviennent des chansons : *Les Feuilles mortes, Les Enfants qui s'aiment…*

Les Enfants qui s'aiment



Les enfants qui s'aiment s'embrassent debout
Contre les portes de la nuit
Et les passants qui passent les désignent du doigt
Mais les enfants qui s'aiment
Ne sont là pour personne
Et c'est seulement leur ombre
Qui tremble dans la nuit
Excitant la rage des passants
Leur rage, leur mépris, leurs rires et leur envie
Les enfants qui s'aiment ne sont là pour personne
Ils sont ailleurs bien plus loin que la nuit
Bien plus haut que le jour
Dans l'éblouissante clarté de leur premier amour

Jacques Prévert - *Paroles*, 1945 © Éditions Gallimard

Des chansons et des roses

Ces poèmes, devenus chansons, sont portés vers le succès par les plus grandes voix : Juliette Gréco, Catherine Sauvage, Germaine Montero, Cora Vaucaire, Édith Piaf, les Frères Jacques, Mouloudji, Serge Reggiani, Yves Montand, Tino Rossi… Celui qui en écrit la musique est un jeune Roumain, venant de Budapest, que Prévert a découvert en 1934 : Joseph Kosma (1905 - 1969) ; ne le confondez pas avec Vladimir Cosma, né en 1940, compositeur de la musique des films de Jean-Pierre Mocky, Yves Robert, etc. Jacques Prévert est mort le 11 avril 1977, à Omonville-la-Petite, dans la Manche, où se trouve sa tombe sur laquelle fleurissent les roses qu'il aimait.

Queneau et l'OuLiPo

Incroyable : Raymond Queneau est l'auteur de *Cent mille milliards de poèmes*! Oui, vous avez bien lu : *Cent mille milliards de poèmes*… Mais avez-vous remarqué la majuscule à Cent? Elle vous indique qu'il s'agit là du titre que Raymond Queneau publie en 1961. Raymond Queneau, le créateur de l'OuLiPo - l'Ouvroir de Littérature Potentielle, destiné à créer de nouvelles formes poétiques et romanesques -, le mathématicien qui vous bâtit son roman *Chiendent* avec la rigueur d'une démonstration; le farceur des *Fleurs bleues* où les mots s'amusent comme des petits fous; l'inventeur d'un personnage épatant qui commence par se demander : Doukipudoktan!... *Zazie*, toujours et jamais dans le métro ; le premier directeur de la prestigieuse collection de la Pléiade ; l'auteur des *Exercices de style* - rappelez-vous : cent fois le même récit, en cent styles différents -; le poète fou de *Cent mille milliards de poèmes* qui fournit un sonnet avec vers interchangeables, de sorte qu'il faudrait - selon leur auteur - «deux cents millions d'années, en lisant vingt-quatre heures sur vingt-quatre, pour les lire tous en entier » ; le parolier; le dialoguiste; l'attachant Queneau, infiniment, est né le 21 février 1903, au Havre, mort le 25 octobre 1976, à Neuilly-sur-Seine.

Chapitre 19

Les tons modernes

Dans ce chapitre :

- Lyrismes d'aujourd'hui
- La poésie dans tous les tons

***L**e monde a beau accélérer ses rythmes, multiplier son pas, même si les hommes s'envolent, passent de jet en jet comme ils changeraient de bottes de sept lieues, même s'ils deviennent des Micromégas trop sérieux, blasés, privés de l'émerveillement voltairien, suspect et ambigu, la poésie demeure, petit bonheur des mots qui disent la part du risque dans le rêve fané, apaisent l'amertume des batailles perdues, lignes et vers toujours présents, quels que soient le temps et l'époque, aujourd'hui plus qu'hier. Nécessaire, la poésie, pour traverser notre hystérique modernité. Plutôt que le recours au chimique pour l'anti-déprime, pourquoi ne pas tenter quelques pages de lyrisme, en laissant doucement descendre dans la pensée, images douces et apaisées? Cela ne coûte rien de le tenter…

Des lyrismes pluriels

Apaisées, toutes les querelles qui agitèrent partisans et adversaires de la doctrine surréaliste, terminés les conflits ouverts ou larvés, tout s'apaise dans le temps retrouvé d'une écriture où les acquis de la modernité s'intègrent de façon naturelle aux écritures neuves, singulières, qui donnent asile à toutes les tonalités, les harmonies du lyrisme. Qu'ils se nomment Bonnefoy, Réda, du Bouchet, Jaccottet, Renard ou Chédid, tous nous invitent en princes dans le royaume de poésie.

Témoignage de Bonnefoy

Après avoir traversé l'enchantement rationnel des mathématiques et de l'histoire des sciences, peut-on préférer aux équations différentielles l'énigme des mots - c'est-à-dire devenir poète? Oui : si ce n'est pas très fréquent, il serait souhaitable que cela le devienne. En effet, lorsqu'on lit Yves Bonnefoy - né en 1923, à Tours - qui a complété sa formation par une licence de philosophie, par d'autres diplômes dans la proximité de Gaston Bachelard, après avoir fréquenté André Breton, on se dit que le secret d'une telle voix se trouve peut-être dans la convergence des flux du chiffre et de la lettre. Mais ce serait trop simple, et n'importe qui, finalement, deviendrait capable d'écrire, en se forçant un peu, des textes qui seraient déclarés poèmes. Or, la magie de Bonnefoy est inimitable, elle est unique, elle envoûte parce qu'elle est sobre et riche, et toute simple. Parce qu'elle hésite entre le vers et

le verset, la strophe courte ou la prose, le texte sans titre… Tout y est dressé pour donner une demeure à la mesure de l'inattendu - la barque, l'eau, le fleuve, la lune, la neige ou bien la nuit…

Une pierre



Ils ont vécu au temps où les mots furent pauvres,
Le sens ne vibrait plus dans les rythmes défaits,
La fumée foisonnait, enveloppant la flamme,
Ils craignaient que la joie ne les surprendrait plus.

Ils ont dormi. Ce fut par détresse du monde.
Passaient dans leur sommeil des souvenirs
Comme des barques dans la brume, qui accroissent
Leurs feux, avant de prendre le haut du fleuve.

Ils se sont éveillés. Mais l'herbe est déjà noire.
Les ombres soient leur pain et le vent leur eau.
Le silence, l'inconnaissance leur anneau,
Une brassée de nuit tout leur feu sur terre.

Yves Bonnefoy - *Les planches courbes,* 2001 © Mercure de France

Yves Bonnefoy en œuvres

- 1972 - *L'Arrière-pays*
- 1977 - *Rue Traversière*
- 1986 - *Là où retombe la flèche*
- 1987 - *Ce qui fut sans lumière*
- 1995 - *Début et fin de la neige*
- 1999 - *La Pluie d'été*
- 2001 - *Les Planches courbes*
- 2007 - *Le Grand Espace*
- 2008 - *Aller, aller encore*
- 2008 - *La Longue Chaîne de l'ancre*
- 2009 - *Deux scènes et notes conjointes*
- 2010 - *Raturer outre, Galilée*

Les quatorze pieds de Jacques Réda

Près de soixante-dix ouvrages, de la plaquette de poèmes au roman, tel est le bilan bibliographique de Jacques Réda, né en 1929 à Lunéville. Mais ce nombre ne signifie rien. Les nombres ne disent rien d'un poète qui demande au temps de se mettre en marge afin que naisse ou surgisse le texte parfait, celui qui, à lui seul, vaudrait l'œuvre entière qu'il faudrait alors détruire. Jacques Réda a exercé de nombreux métiers, écrit de nombreuses chroniques et critiques, publié plusieurs livres sur le jazz, l'une de ses passions musicales. Il a beaucoup voyagé, souvent à pied, le vers toujours en bandoulière, allongeant le pas jusqu'à étirer le mètre classique au-delà de sa limite alexandrine ; inventeur du vers à quatorze pieds, Réda déambule dans Paris ou ses environs (*Hors les murs* - 1982), toujours au-delà des apparences, dans le jeu des approches qui transforme l'inanimé en personnage ou en regard. Réda, c'est un mystère où le lecteur ne se sent pas inutile, comme si toujours la place lui était donnée - auditeur attentif, et actif.

Jacques Réda en œuvres

> - 1984 – *L'Herbe des talus*
> - 1988 – *Recommandations aux promeneurs*
> - 1990 – *Le Sens de la marche*
> - 1995 – *La Sauvette*
> - 1998 – *Le Citadin*
> - 2001 – *Accidents de la circulation*
> - 2001 – *Le Dit de la reine et autres étapes*
> - 2005 – *Europes*

Roy, Bosquet, Thomas

N'oubliez pas de vous perdre dans la magie des poésies de Claude Roy (1915 – 1997) et ses petites merveilles de poèmes dans l'*Enfance de l'art* (1942), *Farandoles et fariboles* (1957), *Temps variable avec éclaircies* (1985, premier Goncourt de la poésie). N'oubliez pas non plus Henri Thomas (1912 - 1993), le dépossédé du monde entier; Luc Bérimont (1915 – 1983), l'ami de Cadou; Louis-René Des Forêts (1918 – 2000), à l'étonnant *Ostinato* (1997) ; Alain Bosquet (1919 – 1998) pour sa façon de traiter avec un souffle de nouveauté la poésie classique.

André du Bouchet

Rimbaud en avait rêvé (peut-être), Mallarmé l'avait fait (sûrement), du Bouchet le pratique, le continue, le pérennise : le poème qui joue avec la page, se cache et réapparaît au fil des lignes qui n'en sont plus. On dirait de la pensée avec ses intermittences, ses avancées et ses absences, ses retours à la ligne, au fil des mots, comme la pêche au hasard. André du Bouchet est né à Paris le 7 mai 1924. Des études aux États-Unis, une amitié avec Reverdy à son retour en France, une méfiance viscérale du surréalisme, une indépendance d'écriture qui passe par la recherche graphique, l'utilisation des blancs dans la page, d'où ce nom qui va

s'étendre à la poésie « espacée » : la poésie blanche. Voyez et lisez le texte extrait de *Cession*, n'est-ce pas que la pensée s'aère en parcourant de mot en mot le texte où l'orage, la chaleur et la paille riment avec l'enchantement. André du Bouchet est mort le 19 avril 2001, à Truinas, petite commune de cent douze habitants, dans la Drôme.

Cession (extrait)



Ce feu qui nous précède dans l'été, comme une route
déchirée. Et le froid brusque de l'orage.

Où je mène cette chaleur,
dehors, j'ai lié le vent.

La paille à laquelle nous restons adossés, la paille
après la faux.

Je départage l'air et les routes. Comme l'été, où le froid
de l'été passe. Tout a pris feu.
*

Le jour qui s'ouvre à cette déchirure, comme un feu
détonnant. Pour qui s'arrête auprès des lointains. Le
même lit, la même faux, le même vent.

André du Bouchet - *Dans la chaleur vacante*, 1961 © Mercure de France

André du Bouchet en œuvres

- 1968 - *Ou le soleil*
- 1983 - *Peinture*
- 1988 - *Une tache*
- 2000 - *L'Emportement du muet*
- 1998 - *L'Ajour*

Philippe Jaccottet

Discrétion, modestie des teintes claires de l'aquarelle, patience de l'orfèvre, et mieux encore, la définition du travail du poète par le poète lui-même : «L'ouvrage d'un regard d'heure en heure affaibli / n'est pas plus de rêver que de former des pleurs / mais de veiller comme un berger et d'appeler / tout ce qui risque de se perdre s'il s'endort.» On retient son souffle, les mots scintillent encore dans la proche mémoire. C'est cela, Jaccottet, le commerce des mélancolies nomades et de la rêverie, l'inouï de la poésie, partout, dans les textes courts, les formes brèves, les notes et notules, les haïkus. C'est un voyage rare dont on ne revient pas. Philippe Jaccottet est né à Moudon en Suisse, en 1925. Installé à Grignan dans la Drôme depuis 1953 (à quelques lieues de du Bouchet), Goncourt de la poésie en 2003, il offre à ses lecteurs en soixante ouvrages l'innombrable des mondes, de l'espace, de la couleur, et l'unité d'un chant sans pareil.

L'effraie



La nuit est une grande cité endormie
où le vent souffle… Il est venu de loin jusqu'à
l'asile de ce lit. C'est la minuit de juin.
Tu dors, on m'a mené sur ces bords infinis,
le vent secoue le noisetier. Vient cet appel
qui se rapproche et se retire, on jurerait
une lueur fuyant à travers bois, ou bien
les ombres qui tournoient, dit-on, dans les enfers.
(Cet appel dans la nuit d'été, combien de choses
J'en pourrais dire, et de tes yeux…) Mais ce n'est que
L'oiseau nommé l'effraie qui nous appelle au fond
de ces bois de banlieue. Et déjà notre odeur
est celle de la pourriture au petit jour,
déjà sous notre peau si chaude perce l'os,
tandis que sombrent les étoiles au coin des rues.

Philippe Jaccottet - *L'Effraie et autres poésies,* 1953

Philippe Jaccottet en œuvres

- 1953 – *L'Effraie et autres poésies*
- 1958 – *L'Ignorant*
- 1967 – *Airs*
- 1977 – *À la lumière d'hiver*
- 1984 – *À travers un verger*
- 2001 – *Notes du ravin*

- 2007 – *Un calme de feu*
- 2008 – *Ce peu de bruit*

Jean-Claude Renard

Des îles et des plantes, des paysages de soleil et du sacré dans l'azur, sur la terre, partout où passe la plume trempée dans le bleu du mystère. Et des îles encore : « Même la neige annonce les îles / Elles luisent dans la nuit / Avec les eaux sacrées»… Né à Toulon le 22 avril 1922, Jean-Claude Renard, grand voyageur dans la géographie des terres émergées et des mondes invisibles, navigue entre l'occultisme, l'alchimie et l'ésotérisme, tout cela élevant le poète dans une mystique où se célèbrent les «noces» de l'homme lucide et du divin qui le conduit. De *Juan* (1945) à son dernier recueil *Le temps de la transmutation*, Renard, disparu en 2002, vous invite à comprendre pourquoi «l'énigme vit aussi du mystère d'être percée ».

La Source



Comment remonter le torrent :
ses rocs,
ses gouffres,
ses remous?
Seul y rit
un souffle féroce
contre quoi plus rien ne
prévaut
– sinon, parfois, de grands troncs morts.
Franchis-les
Défie le courant
Comme une truite
avide d'accomplir son frai
Car si tu parviens jusqu'à l'autre
d'où sort la source,
tu apprendras qu'elle est en toi
tout en étant plus que toi-même,
et qu'en buvant l'eau
qu'elle t'offre
tu bois aussi
sa propre soif
de ta soif

Jean-Claude Renard – *Ce puits que rien n’épuise*, 1993 © Éditions du Seuil

Jean-Claude Renard en œuvres

- 1947 – *Cantiques pour des pays perdus*
- 1950 – *Haute-mer*
- 1961 – *Incantation des eaux*
- 1969 – *La Braise et la rivière*
- 1978 – *La Lumière du silence*
- 1980 – *Les Mots magiques*
- 1990 – *Sous de grands vents obscurs*
- 1999 – *Ce puits que rien n’épuise*
- 2001 – *Le Temps de la transmutation*

Andrée Chédid

L’Égypte, le Liban, Paris. Voilà les trois sources qui nourrissent la poésie d’Andrée Chédid, née au Caire en 1920 - mère du chanteur Louis Chédid, grand-mère de M : Mathieu Chédid. Trois pays, mais un seul cœur où se forment les mots pour chercher de l’humain la place entre le bonheur et le tourment, pour traverser d’un rai d’espoir et de lumière sa part de ténèbres? Parfums d’Orient, guerre du Liban, la langue pure et douce d’Andrée Chédid, distille du temps la précarité, les bonheurs et le tourment.

Toi-Moi



Par l’univers-planète
un univers à toute bride
Par l’univers-bourdon
dans chaque cellule du corps

Par les mots qui s’engendrent
Par cette parole étranglée
Par l’avant-scène du présent
Par vents d’éternité

Par cette naissance qui nous décerne le monde
Par cette mort qui l’escamote

Par cette vie
Plus bruissante que tout l'imaginé

TOI

Qui que tu sois

Je te suis bien plus proche qu'étranger.

Andrée Chédid - *Contre Chant*, 1968 © Éditions Flammarion

Andrée Chédid en œuvres

- 1973 - *Prendre corps*
- 1976 - *Cérémonial de la violence*
- 1976 - *Fraternité de la parole*
- 1979 - *Cavernes et Soleils*
- 1995 - *Par-delà les mots*
- 2010 - *La Langue des dieux*

Des quêtes singulières

Voici du Toulet revenu de voyage, de l'Albert-Birot, du Morand avec son *Ode à Proust*, du Soupault avec ses drôles de sonnets, voici Benjamin Péret, surréaliste comme on le sait, voici Follain, Tardieu l'amusant vertigineux, voici Valet le révolté, Fombeure, Frénaud, Guillevic et ses petits objets taillés en mots, Jabès, Aimé Césaire de Martinique, Bérimont, Borne, Celan le polyglotte, Cadou l'infiniment doux, Perros et ses petits papiers, Le Quintrec le fervent, Wellens, Grall au cœur à la vague, Noël, Delvaille, Kowalski et ses proses poétiques, Esteban, Laude et Truchon Philippe qui s'en alla un soir d'avril. Allons vers eux qui nous attendent, nochers de barques en poèmes, pour traverser l'instant, et nous situer à l'aune de leur éternité.

Paul-Jean Toulet

L'île Maurice, Alger, le Pays basque, Paris, ses bars et ses noctambules. Des amis qui s'appellent Debussy, Henriot, Giraudoux, ou Maurice-Edmond Saillant, dit Curnonsky. Toulet, né à Pau en 1867, c'est tout cela. Avec Curnonsky, il s'en va en Extrême-Orient pour un reportage sur l'exposition d'Hanoi. 1908 : il devient le nègre d'Henry-Gauthier Villars,

dit Willy, l’ancien époux de Colette. Il publie des romans, vit la nuit dans les bars à whisky. 1912 : il s’installe au Pays basque, à Guéthary.
Quatre de ses amis - Francis Carco, Tristan Derème, Jean Pellerin et Léon Vérane - lui ont demandé de rassembler ses poèmes en un recueil. Ainsi naissent *Les Contrerimes* dont il relit les épreuves lorsque, le lundi 6 septembre 1920, il meurt d’une hémorragie cérébrale. Le recueil *Les Contrerimes* paraît le 31 décembre de la même année.

L’Ingénue



D’une amitié passionnée
Vous me parlez encor,
Azur, aérien décor,
Montagne Pyrénée,

Où me trompa si tendrement
Cette ardente ingénue
Qui mentait, fût-ce toute nue,
Sans rougir seulement.

Au lieu que toi, sublime enceinte,
Tu es couleur du temps :
Neige en Mars; roses du printemps…
Août, sombre hyacinthe.

Paul-Jean Toulet - *Contrerimes*

Pierre Albert-Birot

C’est lui, Pierre Albert-Birot, c’est lui, rappelez-vous, lui qui a inventé le mot… Oui? Votre mémoire est-elle prise en défaut? Auquel cas il ne messiérait point que vous apprissiez par cœur pour l’entraîner quelque poème ici où là, et pourquoi pas celui qui suit… Donc Birot a inventé le mot «surréalisme» qu’il a conseillé à Apollinaire de faire figurer sous les *Mamelles de Tirésias*. D’abord peintre et sculpteur, puis ami des mots, Birot, né en 1876 à Angoulême, mort à Paris en 1967, laisse une épopée burlesque écrite en un demi-siècle : *Les Six livres de Grabinoulor*, et des poèmes dont le lecteur peut se faire des compagnons de bonne humeur, et, parfois des confidents de la douleur…



Je suis enfermé dans le mal de toi
Je vis au fond tout au fond
Dedans toute ma douleur
Ma douleur est un fruit
Dont je suis le noyau
Vous mes amis qui m'appelez
Je ne puis vous répondre
Merci
Je suis enfoui dans ma douleur
Ce fruit monstrueux de la mort
Ce fruit qui ne mûrit jamais.

Pierre Albert-Birot - *Ma Morte Âmenpeine*, 1982 © Éditions Rougerie

Paul Morand

« Homme délicieux, amateur raffiné» selon le commissaire-priseur, romancier, historien d'art et académicien Maurice Rheims, Paul Morand (1888 - 1976), élu lui-même à l'Académie en 1968, issu d'un milieu bourgeois cultivé où l'on côtoie les Mallarmé, Régnier, Rodin, marié à une richissime Grecque de Trieste et princesse roumaine, nous laisse une prose éblouissante à travers ses romans, nouvelles, chroniques, portraits, récits de voyage… Ses essais en poésie datent de sa rencontre avec Marcel Proust auquel il dédie l'ode superbe que voici :

Ode à Proust



«Ombre
Née de la fumée de vos fumigations,
Le visage et la voix
Mangés
Par l'usage de la nuit
Céleste,
Avec sa vigueur, douce, me trempe dans le jus noir
De votre chambre

Qui sent le bouchon tiède et la cheminée morte.

Derrière l'écran des cahiers,
Sous la lampe blonde et poisseuse comme une confiture,
Votre visage gît sous un traversin de craie.
Vous me tendez des mains gantées de filoselle;
Silencieusement votre barbe repousse
Au fond de vos joues.
Je dis :
- Vous avez l'air d'aller fort bien.
Vous répondez:
- Cher ami, j'ai failli mourir trois fois dans la journée.
Vos fenêtres à tout jamais fermées
Vous refusent au boulevard Haussmann
Rempli à pleins bords,
Comme une auge brillante,
Du fracas de tôle des tramways.
Peut-être n'avez-vous jamais vu le soleil ?
Mais vous l'avez reconstitué, comme Lemoine, si véridique,
Que vos arbres fruitiers dans la nuit
Ont donné les fleurs.

Votre nuit n'est pas notre nuit :
C'est plein des lueurs blanches
Des catleyas et des robes d'Odette,
Cristaux des flûtes, des lustres
Et des jabots tuyautés du général de Froberville.
Votre voix, blanche aussi, trace une phrase si longue
Qu'on dirait qu'elle plie, alors que comme un malade
Sommeillant qui se plaint,
Vous dites : qu'on vous a fait un énorme chagrin.

Proust, à quels raouts allez-vous donc la nuit
Pour en revenir avec des yeux si las et si lucides?
Quelles frayeurs à nous interdites avez-vous connues
Pour en revenir si indulgent et si bon?
Et sachant les travaux des âmes
Et ce qui se passe dans les maisons,
Et que l'amour fait si mal ?

Étaient-ce de si terribles veilles que vous y laissâtes
Cette rose fraîcheur
Du portrait de Jacques-Émile Blanche?

Et que vous voici, ce soir,
Pétri de la pâleur docile des cires
Mais heureux que l'on croie à votre agonie douce
De dandy gris perle et noir? »

Paul Morand - *Poèmes*, 1973 © Éditions Gallimard

Philippe Soupault

Qui dit Soupault dit Breton et leurs *Champs magnétiques*, minés de bonnes intentions qui explosent dans un surréalisme trop à l'étroit dans la doctrine de ses promoteurs. Mais Soupault (1897 - 1990), c'est aussi l'auteur d'une vingtaine de romans, d'une trentaine d'essais, de monographies, de récits autobiographiques, de pièces de théâtre, et, et… de recueils de poèmes dont *Margie*, paru en 1922. En voici un extrait sur lequel planent des réflexes d'écriture automatique aux images glanées dans le hasard, pendant qu'un lyrisme discret file son chemin, doucement.

Margie



Je laisse sans regret s'écouler les injures
et je passe mon chemin
au bord duquel les doux les serviables
plantent sans impatience
ces arbres magnifiques du mépris

Je suis seul avec mes jouets
tête genoux et rire
laissés de côté par mes commerçants
je suis seul c'est une façon de parler
dans une chambre qui est ma chambre d'hôtel
et je reconstitue le massacre des Innocents
en égorgeant sans volupté mes souvenirs […]

Philippe Soupault - *Margie*, 1922 © Éditions Gallimard

Benjamin Fondane

Benjamin Fondane est né en 1898 en Roumanie. Il est mort de la barbarie nazie le 3 octobre 1944 au camp d'Auschwitz-Birkenau. Cet esprit libre et fécond, qui excelle dans toutes les formes d'écriture, avait pour devise ce passage du Lévitique : « Ma demeure est hors du camp ». Il n'appartient à aucun système. Inventeur de sa propre modernité, il laisse une œuvre riche et considérable.

Un jour viendra



Un jour viendra, c'est sûr, de la soif, apaisée,
nous serons au-delà du souvenir, la mort aura
parachevé les travaux de la haine,
je serai un bouquet d'orties sous vos pieds,
alors, eh bien, sachez que j'avais un visage
comme vous. Une bouche qui priait comme vous.

Benjamin Fondane - *Le Mal des fantômes,* 2006 © Verdier Poche

Benjamin Péret

Le plus surréaliste des surréalistes est né à Rezé, en 1899, en Loire-Inférieure – Loire-Atlantique depuis 1957 – ; il a pour nom Péret, prénom Benjamin. Dadaïste avec Tzara, adepte de l'écriture automatique avec Breton, amateur de calembours, de contrepèteries, poète baroque et virtuose, audacieux, provocateur, grand voyageur – le Brésil, l'Espagne, le Mexique –, il a fait du langage un terrain de jeu à la mesure de sa liberté, sans mesure…

La Banlieue



La banlieue est bleue
quand passe le juge
Si le juge n'était pas juge
on verrait un phénomène

Quatre veaux
debout sur un paratonnerre
et criant
Liberté Liberté chérie
Et madame répondrait
Chéri
Et monsieur
Bibi

Benjamin Péret – « Les yeux du vent » in *Le Grand Jeu*, 1928 © Éditions Gallimard

Jean Follain

Jean Follain est né à Canisy, près de Saint-Lô dans la Manche, en 1903. Avocat, ami de Reverdy, Max Jacob, Guillevic, Pierre Albert-Birot, il parcourt le monde tout en creusant son sillon en poésie, au fil de textes concis, indépendants de toute école, de tout «…isme», sauf, peut-être, du Follainisme, genre aimé de ceux qui cherchent dans le poème une sorte de netteté lyrique à cent lieues des facilités effusives. Jean Follain est mort renversé par une voiture le 10 mars 1971.

Les Livres et l'amour



Les livres dont s'emplit la chambre comme
des harpes éoliennes s'émeuvent quand
passe le vent venu des orangers
et la lettre dans la page incrustée
se retient
au blanc papier de lin
et la guerre au loin tonne
dans cet automne flamboyant
tuant la maîtresse avec l'amant
au bord d'un vieux rivage.

Jean Follain - *Exister, Territoire,* 1969 © Éditions Gallimard

Jean Tardieu

Après des études au lycée Condorcet, puis à la Sorbonne, Jean Tardieu (Saint-Germain-de-Joux 1903 - Paris 1995) devient rédacteur aux Musées nationaux. Acteur de la Résistance pendant la Seconde Guerre mondiale, il commence sa carrière d'homme de radio à la Libération. Son œuvre dramatique, jouée à partir des années 1950, remporte un succès considérable. Le fantastique, l'irréel, l'absurde, l'humour s'y marient en trompant les mots qui s'invitent pour cette grande fête du sourire, ces grandes vacances du sens.

Les erreurs

(La première voix est ténorisante, maniérée, prétentieuse ; l'autre est rauque, cynique et dure.)



Je suis ravi de vous voir
bel enfant vêtu de noir.

- Je ne suis pas un enfant
je suis un gros éléphant.

Quelle est cette femme exquise
qui savoure des cerises?

- C'est un marchand de charbon
qui s'achète du savon.

Ah! que j'aime entendre à l'aube
roucouler cette colombe!

- C'est un ivrogne qui boit
dans sa chambre sous le toit.

Mets ta main dans ma main tendre
je t'aime ô ma fiancée!

- Je n'suis point vot' fiancée

je suis vieille et j'suis pressée

laissez-moi passer!

Jean Tardieu - *Monsieur monsieur*, 1951 © Éditions Gallimard

Paul Valet

Georges Schwartz est né à Moscou en 1905, de mère Polonaise et de père Ukrainien qui lui parlent chacun dans leur langue. Bilingue dès ses premiers mots, Georges Schwartz assimile l'allemand de sa gouvernante, puis la langue française que lui enseignent deux de ses professeurs. À douze ans, il suit sa famille que la révolution d'Octobre contraint à migrer vers la Pologne. Excellent pianiste, il donne des concerts dès l'âge de quatorze ans, interprète de façon éblouissante Bach, Liszt, Chopin, Scriabine, ovationné par des salles combles en Russie, en Pologne. À quinze ans, il est envoyé en France par son père, y fait de brillantes études de philosophie et de médecine. À vingt-deux ans, il devient Français. Résistant pendant la Seconde Guerre mondiale, il dirige un réseau en Haute-Loire. Son père, sa mère et sa sœur meurent à Auschwitz.
La paix revenue, il entre en poésie. Son écriture à la fois tendre et féroce, désespérée et lumineuse, ausculte l'humanité, son incurable médiocrité, la soigne à l'humour noir afin de survivre… Solitaire, ami de Cioran, il meurt le 8 février 1987, après un séjour dans les marges du sens où la maladie l'avait conduit. Georges Schwartz avait pris ce pseudonyme : Paul Valet. Valet, valet de la parole, si peu libre d'écrire ce qu'il écrit. «L'écriture, disait-il, cette suprême imposture!». Voici le poète Paul Valet :



Être lucide
C'est perdre connaissance

Être libre
C'est perdre l'équilibre

Être vengeur
C'est terrasser la vengeance

Être intact
C'est terrasser l'évidence

Être aux abois
C'est passer au-delà

Invincible est la détresse
De celui qui voit

Paul Valet - *Paroxysmes*, 1988 © Éditions Le Dilettante

Maurice Fombeure

Né en 1906, fils de la terre poitevine, professeur de lettres, Maurice Fombeure est ainsi jugé par Paul Claudel : «C'est quelqu'un qui parle français, un certain vers français clair et gai comme du vin blanc, et aussi adroit et prompt que le meilleur Verlaine ». Diable, vous voilà appâté! Alors lisez ce texte de Fombeure qui nous a quittés en 1981 :

Ma femme



Celle qui partage mon pain
Mon lit et mes joies et mes peines
Éloigne de mon front les haines
D'une caresse de sa main

Que je retrouve dans chaque aube
Et plus belle d'avoir vécu,
J'écoute au fond d'un jour vaincu
Le doux bruissement de sa robe.

Contre les pièges dont dispose
Le malheur, paré désormais
Elle apprête les vins, les mets
Et dans les vases bleus, les roses

«Ma femme. » Le beau possessif
Surtout si la compagne est belle

Blanche, élancée comme un if
Et qui chaque an se renouvelle.

Pour le pire et pour le meilleur
C'est, inlassable volontaire,
Pour l'ici-bas et pour l'ailleurs
Le plus beau don de cette terre

Que cet être aux mains de douceur
Épouse, amante, femme et sœur

Maurice Fombeure - *Pendant que vous dormez…*, 1953 © Éditions Gallimard

André Frénaud

Pendant la Résistance, Paul Éluard accueille André Frénaud dans le recueil de poèmes engagés *L'Honneur des poètes* publié en 1943 par les Éditions de Minuit. On peut y lire sous le pseudonyme de Benjamin Phélisse qui n'est autre qu'André Frénaud, aux côtés de Jean Tardieu, Guillevic, Aragon, Ponge, Pierre Seghers, Charles Vildrac, etc. les poèmes *Lamentation de la Pologne* et *Armée démontée*. André Frénaud est né en 1907 en Saône-et-Loire, mort à Paris en 1993. Frénaud, c'est la victime et le bourreau, celui qui se cherche et se fuit, une écriture où la douleur se fait lancinante et discrète, plaie sans cicatrice, « peine sans larmes » :

Voici l'homme



Dans ma fronde pour me lapider,
dans ma glaise qui est froide,
dans ma vie mal habituée,
dans ma rumeur mal famée,
dans les pôles de mon silence,
dans mes dérisions et mes gloires,
dans mes jeux sans lumière,
dans ma peine sans larmes,
dans mon rire sans eau,

dis-moi si je me cache.

André Frénaud - *Les Rois Mages*, 1987 © Éditions Gallimard

Guillevic

Un inspecteur de l'Économie nationale peut-il être aussi un poète? Oui, à condition qu'il s'appelle (Eugène) Guillevic, et qu'il soit né en 1907 à Carnac, près de la mer, dans le Morbihan. Très proche d'Éluard pendant la dernière guerre, il lui dédie *Exécutoire*, en 1947, après avoir publié, en 1942, son œuvre la plus connue : *Terraqué*. On y trouve une poésie toute simple, dépouillée de tout artifice, aux vers courts, écrite pour maîtriser l'inquiétante étrangeté des choses. Pour ses vingt recueils, il a reçu le grand prix de poésie de l'Académie française en 1976, et le grand prix national de poésie en 1984. Son œuvre est traduite en plus de quarante langues, dans une soixantaine de pays.

Nuages, feuilles



Nuages, feuillages,
Bouts de cailloux, bouts de brindilles,

Cheminées, graminées,
Le vent, le temps, et quoi ?

De ce qui passe,
De ce qui reste
Dessus, dessous,

De ce qui vient,
Qui ne vient pas,
Ne viendra pas,

Fleurs de granit,
Œil de zénith,
Eau mal tendue,
Herbe dodue.

Je suis présent, je vous attends.
Je n’ai pas mal.

Guillevic - *Étier*, Poèmes 1965-1973, 1979 © Éditions Gallimard

Edmond Jabès

Ami de Max Jacob, Paul Éluard, André Gide, Yves Bonnefoy, de tant d’autres qui comme lui ont vécu, ou vivent, pour le meilleur de l’écriture, Edmond Jabès est né en 1912 au Caire en Égypte. Profondément bouleversé par la Seconde Guerre mondiale, il trouve dans l’écriture la voie pour dire l’horreur de la Shoah, la rupture, le déracinement. Installé à Paris, Edmond Jabès est naturalisé français en 1967. Ses œuvres ont été couronnées par de nombreux prix.

Je suis à la recherche…



Je suis à la recherche
d’un homme que je ne connais pas,
qui jamais ne fut tant moi-même
que depuis que je le cherche.
A-t-il mes yeux, mes mains
et toutes ces pensées pareilles
aux épaves de ce temps?
Saison des mille naufrages,
la mer cesse d’être la mer,
devenue l’eau glacée des tombes.
Mais, plus loin, qui sait plus loin ?
Une fillette chante à reculons
et règne la nuit sur les arbres,
bergère au milieu des moutons.
Arrachez la soif au grain de sel
qu’aucune boisson ne désaltère.
Avec les pierres, un monde se ronge
d’être, comme moi, de nulle part.

Edmond Jabès – «Chansons de l’étranger» in *Je bâtis ma demeure,* 1959 © Éditions Gallimard

Aimé Césaire

Né à Basse-Pointe, en Martinique, le 25 juin 1913, à dix kilomètres de Sainte-Marie où naquit en 1928 Édouard Glissant, autre voix majeure de l'île, Aimé Césaire est mort le 17 avril 2008 à Fort-de-France. Ami de Léopold Sédar Senghor, cofondateur de la revue *L'Étudiant noir*, Aimé Césaire est élève au lycée Louis-le-Grand, à Paris. Il est admis à Normale sup en 1935. Son agrégation en poche, il retourne en Martinique où il va conduire avec une égale réussite et une même passion ses activités d'homme politique, de professeur et d'écrivain. L'homme politique se fait l'artisan de la loi de départementalisation des anciennes colonies. Le professeur au lycée Schoelcher fonde avec Suzanne, son épouse, une revue : *Tropiques*, qui devient un efficace vecteur culturel, remarqué par André Breton. L'écrivain publie de nombreux recueils de poèmes (*Soleil cou coupé* - 1948, *Corps perdu* - 1950), écrit des pièces de théâtre (*La tragédie du roi Christophe* - 1963) où il met en scène les dérives et les malheurs provoqués par une colonisation violente et aveugle.

Soleil serpent



Soleil serpent œil fascinant mon œil
et la mer pouilleuse d'îles craquant aux doigts des roses
lance-flamme et mon corps intact de foudroyé
l'eau exhausse les carcasses de lumière perdues dans le couloir sans pompe
des tourbillons de glaçons auréolent le cœur fumant des corbeaux
nos cœurs
c'est la voix des foudres apprivoisées tournant sur leurs gonds de lézarde
transmission d'anolis au paysage de verres cassés c'est
les fleurs vampires à la relève des orchidées
élixir du feu central
feu juste feu manguier de nuit couvert d'abeilles mon
désir un hasard de tigres surpris aux soufres mais l'éveil
stanneux se dore des gisements enfantins
et mon corps de galet mangeant poisson mangeant
colombes et sommeils
le sucre du mot Brésil au fond du marécage.

Aimé Césaire - *Les Armes miraculeuses*, 1946 © Éditions Gallimard

Luc Bérimont

André Leclercq est né en 1915 à Magnac-sur-Touvre, en Charente, de parents originaires du Nord. Lyrique opposé aux artifices du surréalisme, il est l'un des poètes de la première

heure lorsque se constitue l'école de Rochefort sous la houlette de Michel Manoll (Michel Laumonier, né au Coudray en Loire-Atlantique en 1911, mort en 1984 – Je pense à mes amis, comme moi visités, / Comme moi secourus et comme moi sauvés, / Ils sont dans les hameaux, sous les toits du soleil, – «découvreur» de René Guy Cadou) et Jean Bouhier (1912 – 1999, poète et pharmacien, ou l'inverse). André Leclercq, c'est Luc Bérimont, producteur d'émissions littéraires à la Radiodiffusion-télévision française (RTF) à partir de 1948, Bérimont qui vous offre une rose de nuit…

La Nuit d'aube



Une rose a percé la pierre de la neige
Une rose a percé la pierre de l'hiver
Galopez dans le ciel, chevaux blancs des cortèges
Une rose a percé la pierre de la neige.
Une rose a tremblé sur la paille, à l'auberge
L'ange au gantelet noir roule sous les sapins
Une rose a tremblé, plus frileuse qu'un cierge
La neige lacérait le ciel ultramontain.
Édifice du temps un enfant vous renverse
Une rose, une lampe, une larme au matin.
Il suffit d'un baiser qui réchauffe la neige
Et notre rose à nous brûle déjà ta main.

Luc Bérimont - Extrait de *L'herbe à tonnerre,* 2004 © Éditions Seghers

Alain Borne

Poète de la Résistance, ce natif de Saint-Pont dans l'Allier, écrit d'abord des romans, puis se consacre à la poésie. S'y croisent comme les feux de la nuit dirigés vers le ciel hostile, les thèmes de la femme, le désir du bonheur et les terreurs de l'angoisse. Et tout cela foisonne d'images étonnantes, superposées dans la page qui toujours demeure légère. Le 21 décembre 1962, jour de l'hiver, Alain Borne est mort dans un accident de voiture, à quarante-sept ans.

Les orties, la fumée



Les orties, la fumée,
Les épines fleuries,
La cendre, l'herbe
dans tant d'absence éparse,
une dépouille humaine,
une rencontre nue,
un écho de plaisir,
une fleur animale,
deux yeux perdus,
un été familier,
une mesure d'ombre,
un soleil limité.
Boire très calme
la foudre inattendue;
la tige découverte après l'étang de pierre,
et revenir encore à l'incendie parfait,
rêveur sous la paille,
et vénérer la paille où l'incendie se fait,
tenter contre la mort ce simple appareillage
Où ne pendent aux mâts que des voiles de flammes
Quelqu'un au bord du vertige,
une doublure agile,
un miroir de blessures.

Alain Borne - Extrait de *Terre de l'été,* 1944 © Éditions Robert Laffont

Paul Celan

Paul Antschel est né en Ukraine. Sa famille prise dans les tourmentes de l'histoire a péri dans un camp de travail nazi. Lui, Paul, survit. Bucarest - il y prend le nom de Celan - Vienne, Paris où il vit plus de vingt ans. Naturalisé français, Paul Celan, perçu dès 1952 comme le poète de l'Holocauste, acquiert une réputation mondiale. Il construit sa poésie comme une langue nouvelle qui s'oppose à la langue et à la culture allemandes qui ont abouti à la Shoah. Traducteur de Rimbaud, Valéry, de son ami René Char et de beaucoup d'autres, il élabore son œuvre en allemand, en français ou en russe. Dense, étrange et pure, sa poésie, fil tendu sur des abîmes de douleur, nous invite au partage de l'indicible. Paul Celan est mort à Paris le 20 avril 1970.

René Guy Cadou

En 1937, René Guy Cadou, né à Saint-Reine-de-Bretagne en 1920, publie son premier recueil de poèmes : *Brancardiers de l'aube*. Il n'a que dix-sept ans et possède déjà dans son écriture ce don de la surprise, cette faculté d'utiliser l'artifice de sensations anciennes,

aveugles, qui conduisent à la vitesse de l'éclair l'imaginaire au ravissement. Instituteur à Louisfert, en Loire-Inférieure (Atlantique en 1957) à partir de 1945, il y poursuit son œuvre aux côtés de sa femme Hélène, poète elle-même. Dans la nuit du 20 au 21 mars 1951, à l'aube du printemps, il quitte le monde après avoir laissé à ceux qu'il aime ce message : « Le temps qui m'est donné, que l'amour le prolonge ». Le recueil de ses œuvres complètes *Poésie la vie entière* est publié en 1976

Femmes d'Ouessant



Un soir de pauvreté comme il en est encore
Dans les rapports de mer et les hôtels meublés
Il arrive qu'on pense à des femmes capables
De vous grandir en un instant de vous lancer
Par-dessus le feston doré des balustrades
Vers un monde de rocs et de vaisseaux hantés
Les filles de la pluie sont douces si je hèle
À travers un brouillard infiniment glacé
Leur corps qui se refuse et la noire dentelle
Qui pend de leurs cheveux comme un oiseau blessé
Nous ne dormirons pas dans des chambres offertes
À la complicité nocturne des amants
Nous avons en commun dans les cryptes d'eau verte
Le hamac déchiré du même bâtiment
Et nous veillons sur nous comme on voit les pleureuses
Dans le temps d'un amour vêtu de cécité
À genoux dans la gloire obscure des veilleuses
Réchauffé de leurs mains le front prédestiné.

René Guy Cadou - *Poésie la vie entière*, 1976 © Éditions Seghers

Georges Perros

Étonnant Georges Poulot, qui prend le pseudonyme de Perros, né en 1923 à Paris qui décide d'abandonner ses études - même s'il demeure auditeur passionné de Valéry au Collège de France - pour se consacrer au théâtre. Entré à la Comédie française en 1948, il rejette le rôle d'acteur qu'il s'apprêtait à jouer pour la vie, cherche en Bretagne sa raison de vivre, trouve l'amour, écrit les fragments de sa pensée comme on rompt le pain quotidien, sans cesse renouvelé. Perros enrichit ces fragments, en fait une œuvre *Papiers collés* parue en 1960, premier recueil suivi d'une dizaine d'autres, où se déploient son humour, la perfection de

son écriture économe, précise, harmonieuse. Georges Perros est mort le 24 août 1978 à Douarnenez.

Mon vers



[…] Mon vers est lièvre il est tortue
Furet ici escargot là
il court et dérape souvent
car la vie est peau de banane
et c'est elle qui cherche allant
au gré de sa buissonnerie
Ainsi marche-t-elle sur les mines
et saute saute pauvre enfant.

Georges Perros - *Une vie ordinaire*, 1967 © Éditions Gallimard

Charles Le Quintrec

Sous le titre *Terre océane*, un choix des poèmes de Charles Le Quintrec (1926 - 2008) paraît en 2006. On y découvre ou redécouvre des extraits de *La Marche des arbres*, grand prix international de poésie en 1970, et d'une dizaine d'autres recueils publiés depuis - prix Apollinaire, Max Jacob, Saint-Simon - imprégnés d'une spiritualité qui puise aux sources de la mémoire bretonne sa substance et son harmonie.

Licorne



Licorne au corps si doux de femme
Fine tête de demoiselle
Le verbe amour blesse ton âme
Ton rire tremble jusqu'au ciel
Dans les seigles tu dis : je t'aime
J'aime le feu que tu réclames.

Tu pratiques jeux de jeunesse

Licorne folle de mes yeux
Dans les seigles que le jour blesse
Ta voix veinulée qui me veut
Femme qui naît de ma tendresse
Tes jambes nues, ta bouche bleue.

Folle, ma folle je veux croire
À la vérité de ta peau
Tes yeux, tes seins réclament gloire
Ta bouche déchire les mots
Tu marcheras dessus les eaux
Je chevaucherai ta victoire.

Bouche contre bouche au galop
Par les seigles et les forêts
Folle, tous les cris que je te tais
Mes lèvres mouillées de tes mots
Tes mots rouges comme des plaies
Ton rire en moi comme un sanglot.

Charles Le Quintrec - *La Marche des arbres*, 1970 © Albin Michel

Serge Wellens

Un père homme-aquarium (vous brûlez déjà de savoir ce qu'est un homme-aquarium, ne soyez pas si pressé, surtout si vous venez de déjeuner… ; un homme-aquarium boit une quinzaine de litres d'eau d'affilée, puis il avale tout vivants des grenouilles, des poissons, de petites tortues, et ensuite, dix minutes plus tard ou davantage, il leur rend la liberté par la bouche où ils sont entrés. Et voilà…), une mère trapéziste, Serge Wellens est né à Aulnay-sous-Bois en 1927, il déserte tôt l'école pour la compagnie des livres où l'attendent les poèmes de Mallarmé, Char, Michaux… Il devient libraire à Aulnay, à Belleville, à La Rochelle, organisant des soirées de lecture où le poème brûle les lèvres et réchauffe les cœurs. Serge Wellens, disparu le 30 janvier 2010 à La Rochelle, nous laisse en héritage une poésie sans prétention, qui accueille de plain-pied le lecteur, l'installe dans la fraternité simple des mots à « hauteur d'homme » : *Du fond d'un trou de mémoire / je regarde passer le ciel…*

Xavier Grall

C'est l'histoire d'un fils de la terre des Monts d'Arrée qui s'en va en guerre dans le Djebel,

en revient marqué, blessé dans sa pensée, meurtri, et qui le dit, l'écrit. D'abord journaliste à Paris, il retrouve ses Monts aimés, en devient le barde qui gronde, s'encolère, pourtant paisible au grand cœur. Xavier Grall né en 1930 à Landivisiau est mort à Quimperlé en 1981. Son écriture possède de la Bretagne la découpure acérée des rivages, la souplesse et l'harmonie des monts qui succèdent aux monts, façonnés par une main géante qui dirige le chant du monde. Et le chant de Grall en fait partie :

Amour Kerné



À l'Ondine

Je te prendrai dans l'émotion des landes
muettement tu embrasseras ma terre
Je te prendrai dans la clarté des fontaines
avidement je te boirai

Tu portes mes amours mauves
dans la source des prunelles
écoute
les ajoncs et les plantes
vont chanter pour nous deux
la nuit fertile, la plage fraternelle

Nous referons cette Cornouaille mortelle
secrètement
dans le lit des hautes herbes
je te prendrai dans la grange verte
et ton corps aux semences mélangé
concevra tout un pays de fougères
et de genêts.

Ma belle amie sur la grève allongée
comme moi désire la mer
laisse-toi chavirer sous le vent des navires
dans la laine fragile des pluies
je te prendrai encore
tes bras ruisselant de désirs
serreront la bruyère de mes veines

Je te prendrai dans l'allée des grands chênes
sous tes reins efface la peine des tombeaux
il faut vaincre la mort au lever du soleil
chaque matin prends la vie à belles mains
dans ton regard affamé de merveilles
recrée pour moi les paysages que j'aimais

Ô femme, ma bourgade de gamines
mon dimanche d'écolier, ma chaumine
mon amour mauve, mon beau gilet
brode des bleuets sur le lin des détresses
et couvre-moi de la liesse des grands arbres
afin que je t'aime encore, une prochaine fois

Xavier Grall - *Œuvre poétique,* 2010 © Éditions Rougerie

Bernard Noël

Peut-être certains lisant le nom Bernard Noël ont-ils pensé : Tiens, voici celui de la télé, l'acteur des *Illusions perdues* ou le *Vidocq* de 1967, en noir et blanc sur la seule chaîne de l'époque… Point du tout! Ce Bernard Noël poète est né en 1930 à Sainte-Geneviève sur Argence dans l'Aveyron, l'autre, l'acteur est né en 1924 et mort en 1970. Notre Noël poète a affronté les tribunaux dans les années 1970 pour avoir publié un roman portant atteinte aux bonnes mœurs *Le Château de cène*, aujourd'hui considéré comme l'un des chefs-d'œuvre de la littérature érotique. Bernard Noël en poésie, c'est, de l'Algérie où il a fait son service militaire, la violence qu'il a apprise, et qu'il tempère, gouverne et traduit en lignes de feu, et même en ligne de chemin de fer dans ce poème «TGV 3» :



TGV 3

la nuit vient lente et grise un virus en air
le regard cherche à sentir son invasion
une fumée trois maisons un trait de neige
comment voir la pénétration de l'image
son reflux quand les mots la jettent dehors

mais rien et rien et rien un rond de lumière
quelques formes à peine vues dans la vitesse
langue balayée par la ventée du temps
le noir a déjà imbibé tout l'espace
chaque chose ainsi réduite à sa fumée
la solitude s'étend sur la fenêtre

Bernard Noël - *Le Reste du voyage*, 1999 © Éditions POL

Bernard Delvaille

Mort à Venise, le 18 avril 2006, Bernard Delvaille est né en décembre 1931 à Bordeaux. Tous ses pas, ses regards, tous ses gestes, ses proses, ses articles, ses essais, toutes ses pensées, toute sa vie, tous ses projets ont tenu en six lettres : poésie. Lecteur (de poésie) pour une maison d'édition, éditeur (de poésie) ensuite, il est l'auteur d'une somme de presque deux mille pages consacrée à… la poésie, de la séquence de sainte Eulalie à nos jours. Delvaille est poète aussi, il nous attend derrière sa *Porte* :

La Porte



Tu m'attends derrière la porte fermée.
J'entends ta présence,
et tu sais que je vais frapper.
Mais je ne frappe pas,
j'hésite,
car je sais qu'avec toi
m'attendent toutes les bonnes choses de la vie.
Je sais que tu as fait un cortège d'amour
pour me recevoir.
J'entends ton cœur derrière la porte.
Entrerai-je?
Ai-je peur d'être heureux?
Mais je redescends l'escalier;
du trottoir;
je t'appelle par la fenêtre,
et je crie :

«Je t’aime trop! »

Bernard Delvaille - © Éditions Seghers

Roger Kowalski

Père polonais, mère allemande, Roger Kowalski naît en 1934 à Lyon où il va vivre, écrire, publier, créer une galerie d’art. Grand lecteur, il fréquente avec passion les textes de Gracq, de Saint-John Perse, de Rilke. Il franchit la ligne de démarcation entre lecteur et créateur, se retrouve face à l’espace que créent les mots en attente, transforme tout cela en courtes proses où la poésie à son aise s’offre intacte et dense au lecteur comblé. Kowalski est mort en 1975 à Lyon. Un prix de poésie porte son nom.

À bientôt



Une ombre maligne aujourd’hui va courir sur tes lèvres; tu ne l’éprouveras point. Ton image flamboie, sa bouche ose un nouveau souffle; c’est à demain que nous suspendrons nos armes. Essaie de dormir; tu n’entreras pas de bon gré dans les cavernes où pourrit la sagesse; le hasard un jour t’y conduira pourtant d’une ruineuse main; son âge répondra par un cri de dégoût.

Roger Kowalski - *Sommeils*, 1968 © Éditions Grasset & Fasquelle

Claude Esteban

L’espagnol dans l’intimité des père et mère ibères, le français partout autour… Claude Esteban, né en 1935 de parents venus d’Espagne et vivant à Paris, ne sait trop quelle confiance accorder au langage qui tantôt se dévoile puis se travestit. Fissures, peut-être cassures internes conduisent Esteban à ne conserver que la langue française. Il entre à l’École normale supérieure en 1955, consacre sa vie à l’écriture, à la peinture, aux rapports qu’entretiennent ces deux façons de traiter le signe. Mort en 2006, il laisse une œuvre poétique élégante où le concret et les mots qui le servent respectent et partagent les mêmes territoires.

Le jour…



Le jour ne revient pas, dites-vous, mais

seulement sa blessure, le sang
que laisse le soleil quand il s'effondre
au loin

tous les corps oubliés
veulent savoir si quelque chose existe
sous le sol, qui les rassemble, une parcelle
de substance ou rien
que l'ombre, immobile comme
un caillou

peut-être que l'espoir
n'est qu'une entaille dans la chair
une étincelle sans futur
dans la mémoire

ne dites pas, quand vous partez, que c'est
le jour qui meurt.

Claude Esteban - Poème publié dans l'anthologie *Une salve d'avenir*. *L'espoir*, 2004

21/09/10

André Laude

Lorsqu'André Laude, né en 1936, est mort, le samedi 24 juin 1995, le 13e Marché de la Poésie battait son plein place Saint-Sulpice à Paris. Cet aristocrate de la liberté, ce nomade conquérant d'ailleurs inouï, monnayable au quotidien par l'écriture endolorie, connaissait à lui seul bien plus de vers que toute l'assemblée du 13e Marché réunie. Et ce fut un crève-cœur pour ses amis de voir partir ainsi ce trésor d'homme trop tôt emmuré dans une révolte qu'il eût aimée totale, brutale, universelle : *Ne comptez pas sur moi / je ne reviendrai jamais* écrit-il dans son *Dernier poème*…

Philippe Truchon

Philippe Truchon n'a jamais touché la terre qu'il a aimée à en mourir. Sa voix, son souffle, son regard emprunté à l'azur ne cessaient de comploter dans le dos de la poésie, de lui

démontrer qu'elle n'est pas fonctionnaire de la pensée, qu'elle n'a pas à s'asseoir pour recopier ses pleurs ou ses bonheurs. Philippe Truchon écrivait partout, dès que le poème traversait ses orages, ses symphonies hallucinées. Qui l'a connu sait qu'il pouvait s'arrêter en pleine route et griffonner sur une vitre ou dans le faisceau d'un phare quelques lignes ou une page entière, parce que ses hiers venaient d'exploser dans son ciel, à la fois météores et diamants, l'espace d'un instant. Philippe est né le 7 mars 1957. Journaliste, éditeur, animateur, amoureux fou des prairies, des tournesols, des maïs et des bois, il a vécu mille vies dans le Pays de la Mée. Il est mort un soir d'avril 2003, le sept, vers sept heures du soir.

J'ai de l'orge…



J'ai de l'orge dans la gorge, comme les jeunes filles des barbillons au plastron jusqu'aux jupons au temps des moissons.

Le tourbillon prend d'insensées proportions à la gorge. En vain, j'asperge mon destin. Des crabes exécrables rôdent dans mes obscures gouttières jadis bleues. Oui je suis saoul, saoul de vivre ainsi que vous le célébrez.

Et vous prêchez beaucoup. Les mares en descendent aux rivières; car elles s'abaissent, les belles de chez nous. Ma mère est aux ornières, mon père est à la pierre. Au fond, l'herbe a besoin de réconfort.

Ils parlent seuls - pas exactement

Philippe Truchon - *Le révolté symphonique,* 1988 © Éditions du Petit Véhicule

Chapitre 20

Les poètes ont-ils disparu?

Dans ce chapitre :

- Des poètes à croiser dans la rue
- Des poèmes écrits de nos jours
- Toutes les voies de l'écriture d'aujourd'hui

Peut-être vous êtes-vous posé cette question : les poètes existent-ils encore aujourd'hui? Peut-on en croiser dans la rue? Est-il possible de leur écrire, de les rencontrer? Vivent-ils dans une grande tour d'ivoire, à l'écart du monde, élevée sur les territoires où règnent en souverains absolus, le rêve et la mélancolie, le meilleur de l'esprit, comme une tyrannie? Oui, on peut rencontrer des poètes dans la rue, sans doute en croisez-vous souvent; ils sont discrets, ils n'affichent pas l'air soucieux des correspondants permanents des éthers et des cieux; ils ne se promènent pas avec une grande plume à leur chapeau, une cape noire claquant furieusement au vent; ils exercent ou ont exercé un (vrai) métier, déjeunent peut-être à vos côtés, sans que vous puissiez le deviner. Et le soir, la tour ou la maison qu'ils regagnent n'est pas d'ivoire, mais de béton ordinaire.
Chacun d'eux s'est forgé en poésie un style d'écriture, de sorte que, lisant n'importe quel poème vous puissiez dire : Voilà, celui-là, c'est bien du Sampiero, il m'atteint là, dans le cœur, tout droit, m'élève et me foudroie. Promenez-vous dans le Nord, Sampiero vit là-bas. Et cet autre, c'est à coup sûr du Velter, cet autre encore brille comme de l'Orizet, et puis voici du… Les poèmes qui suivent valent carte d'identité : classiques, modernes, les deux mêlés, des rimes, des versets, des vers courts, des blancs dans le discours… Inutile de classer, laissez-vous aller au plaisir de découvrir.

Claude Vigée

L'Alsace où il naît en 1921, les États-Unis où il enseigne pendant la guerre, Jérusalem où il vit… Claude Vigée, c'est un demi-siècle de création poétique dans une écriture qui ne se refuse ni la modernité ni l'alexandrin, tout cela au service d'une énergie lumineuse qui renvoie dans leurs abysses les spirales négatives des désespérances à la mode. On aime suivre Claude Vigée à petits pas légers dans son projet de géant : offrir aux lecteurs une poésie de la positivité, universelle, harmonieuse, optimiste.

Petite musique d'automne



On va chiper des pommes
on va gauler des noix,
par-dessus les rigoles
les chats font de grands sauts;
raidissant leurs pattes mouillées
les chiens transis marchent sur des échasses,
dans les fossés pleins d'eau hoquettent
de bonheur les derniers crapauds :
l'averse tombe des nuits entières
sur le sol gras du cimetière -
silencieusement il pleut, l'automne,
dans la bouche des jeunes morts…

Claude Vigée - *Aux portes du labyrinthe*, 1996 © Éditions Flammarion

Lorand Gaspar

Évadé en 1945 d'un camp allemand, chirurgien pendant seize ans à Jérusalem après avoir fait en France des études de médecine, Lorand Gaspar, né en Transylvanie en 1925, pratique ensuite son art à Tunis. Quel art? La chirurgie, la poésie. Car pour Gaspar, les deux ne font qu'un dans l'esprit de sa création par l'écriture. Le mot, la phrase dans leur renouvellement, leurs multiples visages et le regard qui les fait vivre, doivent être le point de jonction de la matière et de l'esprit, du corps et de l'âme unis dans un même rythme profond, secret.

La Lutte fait soir



La lutte fait soir dans l'arène
paix à la rougeur reposée
fraîche la route de poussière
au pas du porteur de musique -

étranger.
Sauf en ce silence oublié
où se meut l'ardeur d'être ici
clarté confiante en sa source.
Étranger, sauf en cette roche
où affleure une eau impensée,
le cri nocturne de l'effraie.

À jamais bégayant, boiteux
à jamais sans racines au-dehors
autres que l'eau, autre qu'aller
dans le cœur ouvert du désir
au battement propre des choses
la part insondable en chacun

visages de mots à jamais
dissonants, mités, maladroits
toujours éperdus de clarté
en quête d'étendue, la même
sans bornes dehors ni dedans

chez soi dans la nuit qui déchire
un feu au fond du désert
dans le poumon que fore un cri
d'oiseau dans la grisaille de l'aube
dans le visage rouillé d'ors
des ciels d'icônes du couchant -

Lorand Gaspar - Extrait de « Étranger » in *Patmos et autres poèmes*, 2001 © Éditions Gallimard

Jacques Charpentreau

Instituteur, puis professeur de français, poète avant tout, envers et contre tout, en vers libres surtout, Jacques Charpentreau est né le 25 décembre 1928, aux Sables-d'Olonne. Auteur de contes, nouvelles, essais, dictionnaires de poésie, il privilégie dans sa création poétique prudemment située à cent lieues des chapelles et doctrines, la fête des mots qui gambadent en rythme, chantent en tous sens, et sont capables d'emporter n'importe qui dans la reposante contrée du sourire. Voilà pourquoi les petits écoliers gravent dans leur mémoire Charpentreau et ses histoires afin de sourire longtemps, longtemps…

La Fuyante



Vous me croyez douce et soumise
Mais malgré vos yeux grands ouverts,
Moi, je vous échappe à ma guise
Et je joue la fille de l'air.

Jacques Charpentreau - *Poèmes pour peigner la girafe*, 1994

Michel Deguy

La poésie d'abord, la poésie pour premier et dernier pas, arpenteuse de l'univers, soucieuse de sa cohérence, créatrice du ciel et de la terre, la poésie comme raison de vie, et déraison maîtrisée, voilà les départs de Deguy né à Paris le 23 mai 1930 ; ses points d'arrivée - les poèmes - nous livrent la part du mystère traversé, l'interrogation de la Terre, et peut-être la certitude désolée de son « inhabitabilité croissante ».

Jude Stéfan

Élégante cadence, rythmes anciens qui révèlent l'helléniste, le latiniste précis, goût des images patinées par le mythe, découpées vivantes dans des légendes où les langues se ressourcent, la poésie de Jude Stéfan - Jacques Dufour, né à Pont-Audemer en 1930 -, invite dans ses lignes « fleurs, femmes, jeunes, arbres, animaux, haine de la médiocrité». Jude Stéfan, c'est Jude l'obscur de Thomas Hardy, et Stéphen le héros de Joyce, et bien d'autres choses encore. Sa poésie? La voici :

Court paradis



court paradis perdu
coupable de Mort

je ne puis aller au père
mais aux filles et au vin
la loi m'y condamne hélas
depuis Adam le glébeux
que dégrossit Ève le
serpent la tentant à
l'oreille de sa bifide langue
en quel idiome? Il rampe
ainsi que debout j'erre
en mes décombres
couleur muraille
que l'on rase

Jude Stéfan - *Que ne suis-je Catulle*, 2010 © Éditions Gallimard

Jacques Roubaud

La poésie logique! Tel est le credo du mathématicien Jacques Roubaud, né en 1932 à Caluire, dans le Rhône. Foin des visions impressionnistes, et de l'appel aux grands sentiments dans le couchant : la poésie, cela se déduit. Se déduit d'où? De quoi? De la mathématique. Certes, mais il faut bien un point de départ, ce qu'on peut appeler un enracinement! Jacques Roubaud le trouve dans la tradition : la poésie du XIIe siècle, celle des troubadours et des trouvères avec leur *trobar clus, leu ou ric* - tout cela vous a été expliqué dans le détail lorsque vous avez traversé, en ce même livre, le Moyen Âge! En 1966, il devient membre de l'OuLiPo (retournez un peu plus haut, chez Queneau) où il mêle la technique des haïkus - poèmes japonais - aux algèbres de la pensée. Lors de la parution de son recueil de poèmes € (signe mathématique qui désigne l'appartenance à un ensemble), le poète Claude Roy (1915 - 1997) signe un article qui se termine par: *Poésie pas morte. Stop. Jacques Roubaud est né*. Il vous suffit maintenant d'aller le lire! Jubilatoire, irrésistible :



Sonnet III
«Cet après-midi là je fus rue de Bretagne
j'ai repensé souvent à cet après-midi »
J'entrais au Prisunic où je pris un caddy
J'y chargeai des sablés, du cidre de Mortagne
(Mettons). Les gros marchés sont des lieux de cocagne
On y trouve de tout, le beurre et le candy
Le marshmallow vert tendre et le dessous hardi
Pour dames ou messieurs le parfum ou le pagne

C'était un jour banal d'une époque banale
Il ne s'y passa rien qui mérite mention
Aucun événement à mettre en une annale
C'était un jour de juin sans complicati-on
Et si je m'en souviens c'est que soudain ces vers
d'Aragon me retraversèrent l'esprit

Jacques Roubaud - *La Forme d'une ville change plus vite, hélas, que le cœur des humains*, 1999 © Éditions Gallimard

Marie-Claire Bancquart

Dire l'absence et l'intime, traduire le désir qui cherche dans l'être où il naît son issue vers le monde, organiser l'énigme du visible pour l'apprivoiser, le dire, l'écrire, tout cela donne à la poésie de Marie-Claire Bancquart, née dans l'Aveyron en 1932, professeur à la Sorbonne, auteur de nombreux romans et recueils de poèmes, une atmosphère, un espace où l'esprit se « meut avec agilité» eût précisé Baudelaire; la réflexion des mots sur le monde devient partition et chant, communion au réel.

Partition



Créatrice en terre mouvante
Je me raccroche au fruit le plus épais
ananas ou pastèque

je voudrais habiter l'écorce

je serais
identique à l'oursin dans les plaines d'enlisement
à l'eau nouée dans les globules d'algues

limoneuse
arrondissant les bras autour de pierres comestibles
têtes tout doucement mûries à l'intérieur des os.

Marie-Claire Bancquart - *Dans le feuilletage de la terre*, 1994 © Éditions Belfond, un département de Place des éditeurs

Henri Meschonnic

Traduire la Bible, tenter de retrouver le rythme originel qui l'a bâtie, chercher les mots d'aujourd'hui qui se marient sans intermédiaires avec le langage premier du Livre, tout cela permet au poète Henri Meschonnic, né en 1932, d'écrire au plus juste la sensation qui fuit, sans l'encombrant appareil du multiple où le vers peut se dissoudre. Meschonnic, en forme brève, donne l'essentiel, traduit du plus profond de soi, retrouve la poétique des origines.

Maintenant



Maintenant
Quand j'appelle
Je mets
Mes mains
Autour de ce qui est à venir
Et mes mains sont tes mains
Pour me connaître
Me reconnaître
Par tes mains

Henri Meschonnic - *Demain dessus demain dessous*, 2010 © Éditions Arfuyen

Paul-Louis Rossi

Rossi, c'est la Bretagne et l'Italie réunies par mère et père en 1934, année de la naissance de Paul-Louis à Nantes. Neuf ans plus tard, à Tübingen, les nazis fusillent le père de Paul-Louis Rossi. 1958, pendant la guerre d'Algérie, naît le recueil *Liturgie pour la nuit*. À Paris, il devient journaliste, se spécialise dans le jazz et le cinéma. George Perec l'encourage dans la voie de l'écriture. Récits et poèmes voient le jour dans les années 1980. Les romans viennent ensuite. Et parfois le narratif s'insère dans la forme poétique. Ainsi, la page de Rossi raconte

et enchante.

Musée



il existe aussi
dans ma mémoire
des flaques de cire
des visages qui fondent
tout un musée de cauchemars
de poussières et de plâtres
sans le moindre linge humide
pour essuyer la suie

Paul-Louis Rossi - Extrait de *Quand Anna murmurait*, anthologie de poésies, 1999

Lionel Ray

Premiers poèmes publiés dans les *Lettres françaises* en 1970, et présentés par Louis Aragon lui-même. On ne peut rêver meilleur parrainage! Lionel Ray en poésie, Robert Lhoro le professeur dans les classes préparatoires, est né en 1935 à Mantes-la-Ville. Du fameux « Je est un autre » de Rimbaud, il a fait sa vérité, publiant sous plusieurs noms une œuvre abondante, une poésie au vers économe, travaillé à la façon d'orfèvreries d'où semble jaillir une mystérieuse lumière. Lionel Ray a obtenu le Goncourt de la poésie en 1995.

Syllabes de sable…



Syllabes de sable, c'est l'été
rien ne bouge
sinon, séparé du monde
ce mort en toi qui se lève

Tu le connais
toi l’outragé, toi l’humilié
qui vois tout cela

Viens, je te conduirai
dans l’incendie du temps
loin de
la quotidienne imposture.

Jusqu’à ce trait d’écume
blanche comme le sommeil
là-bas : les nuages, l’oubli.

Lionel Ray - *Syllabes de sable*, 1996 © Éditions Gallimard

Gérard Le Gouic

De parents originaires de Bretagne, Gérard Le Gouic naît à Paris en 1936, vit le bonheur d’avoir Fombeure pour professeur. Pendant dix ans, jusqu’en 1969, Le Gouic vit en Afrique, commerce au Tchad, au Congo, au Cameroun. À trente-quatre ans, il s’installe à Quimper, vit au milieu des souvenirs qu’il vend dans son magasin « Telen Arvor », créant aussi une maison d’édition du même nom. Dans le creuset de ses poèmes on trouve la trace de ses voyages, et de ses paysages la familiarité vécue dans l’apaisement du quotidien.

Dévoilez-moi…



Dévoilez-moi l’espoir qui vous tourmente,
je vous révélerai la douleur qui vous ronge,
mais l’espoir est un intime secret
qui brûle comme l’âtre de la mer,
qui lave comme le sel de l’amour
et vous aide à inscrire devant vous
l’étrave de votre vie.

L’espoir guide le bâton
du voyant et du pèlerin,
il est votre utopie et vos multiples forces,
votre étoile que vous découvrez
dans les cours d’eau et sous les écorces,
l’espoir est votre aurore de tous les instants.

Franck Venaille

Franck Venaille, né en 1936, fut un enfant de Paris heureux de découvrir à dix ans le pays flamand qui dessine souvent la toile de fond et de douceur de ses écrits. Franck Venaille fut un jeune homme meurtri, détruit par la guerre d’Algérie. Cette tragédie laisse en lui l’inguérissable détresse des mutilés de l’espoir. Sa poésie rudoie la vie, la questionne sur sa violence, sur ses haines, sur la pourpre et le sang des souvenirs. De son univers « pourri de tristesse», voici une brillante et infime partie :



Les vagues de la lagune
J’avance vers davantage de lumière
Les barques désormais
Sont vides
Elles ont accosté pleines de rires et chansons
Qui ne sont pas pour moi
Qui ne sont pas pour nous
Qui avons notre propre répertoire à crêpe noir ou satin rouge
Mais c’est la vie ordinaire qui exige, comment dire? autre chose, de moins!
de plus!
J’avance […]

Jean Orizet

De Marseille, il inscrit le soleil dans sa parole et dans sa vie. Jean Orizet, né en 1937, c'est le versant méridional du mont Parnasse. Avec lui, la muse Thalie, son amie Terpsichore, et toutes les Muses sourient, heureuses de quitter les lugubres, les sombres rimeurs des zones cachées du même Mont, les occupants d'un monde hyperboréen dont la seule lecture glace. La poésie d'Orizet mûrit ses mots, les vendange à l'orée des aubes précieuses ; puis elle opère des assemblages inattendus, étourdissants, doux ou puissants, et qui toujours ravissent. Paru en 2008, *Le regard et l'énigme* offre au lecteur cinquante années de pure écriture, un demi-siècle d'une signature qui ne dément jamais son projet, même dans la tragédie, dans le pire qui surgit : chercher dans chaque jour ce qui conduit ou reconduit à l'espoir, à la lumière et à la vie. Jean Orizet et sa poésie ont le plaisir de vous inviter à un *Mariage champêtre*, sans prêtre, sans façon, mais drôle, avec des rhododendrons, on dansera jusqu'à la fin parmi les fleurs et les parfums, ainsi qu'on danse par tous les temps dans tous les vers d'Orizet Jean… :



Mariage champêtre

À ce mariage d'une anémone carnivore
mais terrestre avec un pommier sous-marin
le soleil brûla ses vaisseaux pour cracher
des trésors de cendres

Sur le pré les demoisherbes d'honneur
dansaient la chaloupée avec certaines
marguerites mal de mer

Au plus épais de la foule, en lisière du bois
les rhododendrons, comme pour nier l'évidence
disaient aux jeunes chênes : «Je vous en prie
ne poussez pas, ne poussez pas! Le temps
reviendra où vous verrez passer d'autres royaux carrosses. »

Devant les pâtés en guirlandes, nos époux
se déchiraient déjà à belles dents

Jean Orizet - *Le Regard et l'énigme*, 2008 © Le Cherche Midi éditeur

Dominique Fourcade

On peut lire Dominique Fourcade avec surprise, avec plaisir, étonnement, car c'est tout ce qu'on attend d'un poème - et Fourcade nous apporte tout cela. Mais si l'on désire prolonger le plaisir des mots et des images, il faut aller entendre et voir Dominique Fourcade dire ses textes en public. Son débit étrange, saccadé convoque d'une façon unique les vers qu'il a écrits. On dirait à la fois un père et un enfant qui demandent des comptes et des contes au pays mystérieux d'où la ligne surgit. Né en 1938 à Paris, Dominique Fourcade publie son premier recueil, *Épreuve du pouvoir*, sous le regard encourageant de René Char en 1961. Depuis, une vingtaine de nouveaux recueils ont été publiés, denses comme un souffle qui emplirait le vide du temps jusqu'aux confins de l'espace possible.



chaque nuit se coud un étendard aux couleurs identiques
dont je ne sais l'origine
ni le lieu
ni la raison
dont l'empire va croissant sur toute une vie
et l'enjeu est la vie même
ce IL alcalin
est-ce l'angoisse de l'écriture qui me conduit en vue de lui si loin
que ce soit de lui est-ce l'écriture qui mène à ce point
d'angoisse
ou l'angoisse de la vie qui l'impose et infléchit toute écriture

Dominique Fourcade - *IL*, 1994 © P.O.L

Jean-Claude Pirotte

1939 : Jean-Claude Pirotte naît à Namur en Belgique soixante-treize ans après que Baudelaire y laisse la parole et ne conserve rappelez-vous que le fameux et bizarre « Crénom ! ». Crénom, s'est peut-être écrié Pirotte lorsqu'il a dû abandonner sa profession d'avocat en 1975 après qu'on l'a soupçonné d'avoir trop aidé un client. Tant mieux : la France s'enrichit d'un poète qu'elle aime lire, installé à Arbois, cette ville dont le terroir environnant produit un étonnant vin jaune qu'il faut avoir croisé au moins une fois dans sa vie - et même davantage puisque, selon un dicton local, le vin d'Arbois, plus on en boit, plus on va droit (toujours avec modération, bien sûr…). La poésie de Jean-Claude Pirotte, plus on en lit, plus on comprend la vie, la vie dans ses attentes ou son ennui, dans la fuite et l'errance, la solitude, mais la tendresse aussi, et le surgissement au fil des vers des petits soleils de l'émerveillement.



[…] De ma table je vois
la rue par la fenêtre
j’écris ce que je vois
pour ne pas disparaître
je serai disparu
avant demain peut-être
un vieillard dans la rue
croira me reconnaître
ce ne sera pas moi
ce ne sera personne
mourir ne surprend pas
celui qui n’est personne

Jean-Claude Pirotte - *Le Promenoir Magique,* 2009 © La Table Ronde

James Sacré

Se sépare-t-on jamais des images premières de l’enfance? Ne sont-elles pas les références qui guident la pensée et le pas à l’insu de celui qui les porte? James Sacré est né en Vendée en 1939, dans l’âpreté ordinaire, banale, souvent enchanteresse des images paysannes. La ferme où il grandit - qui sait, petit paradis? - le leste de ses prairies de liberté et de marguerites, de bottes et de paille. Même les villes américaines où il va vivre ne font pas le poids. Quel poids? Celui de la liberté, de l’asservissement, les deux mêlés auxquels s’ajoute la fureur d’écrire, loin des lyrismes en dentelles, plutôt sous la rude blouse du rimeur en houseaux, avec du rouge partout, comme le sang du temps.



N’importe quoi le mot rouge : toute la vie dedans
colères comme des taureaux, bêtise de mon père le
voilà maintenant tranquille fin de sa vie je la veux
comme un sourire la honte et la peur emportées, saleté
comme un sourire en paille dans ses bottes; et je
l’aime aussi quand il est propre. Le mot rouge
(fureur et la rouille à des endroits du monde) con-
vient parfaitement pour tout dire

James Sacré - Extrait du poème « Si le mot rouge est vrai » in *Écritures courtes,* 1992

Daniel Biga

La poésie de Daniel Biga, c'est un cœur qui explose, un cœur cosmopolite dans son contenu, contemporain dans sa forme, avec des mots de latin, des bribes d'allemand ou d'italien, de l'anglais, et, forcément, du français… La poésie de Biga, c'est aussi le jeu à saute-syllabes qui caracolent, frivoles et drôles dans la ligne amusée. Biga est né à Nice en 1940, il vit à Nantes. Son œuvre, ce sont plus de trente recueils où il se joue de tout, sauf de nous, lecteurs de ses bonheurs.

Né nu



né nu
vécu vêtu truqué à peine vivant si peu chair épanouie
et si peu esprit ouvert…
mais si un jour tu n'avais plus peur d'être seul si tu n'avais
plus d'angoisse ni panique parmi ces êtres enfin semblables dénudés

démasqués égaux sans mensonge

né nu
tu te tiendrais à nouveau nu corps et âme
« bonne année!» que tes vœux les plus subtils éclatent
hors de ta tête dans le corps nu et l'âme nue de la vie
va! que le matérialisme puissamment dialectique et que
la paix profondément cosmique règnent en toi

Daniel Biga -*Né nu*, 1984 © le Cherche Midi éditeur

Jean-Luc Steinmetz

S'il fallait au pays de la poésie choisir un guide pour atteindre les sommets nommés Mallarmé, Nerval, Rimbaud ou Petrus Borel, Jean-Luc Steinmetz serait celui-là. Et ce guide ne se contenterait pas de vous conduire vers les altitudes où les mots ordinaires quittent leur signification pour retrouver leur lumière initiale, il vous ferait découvrir les moindres reliefs de ces territoires élevés qu'il a parcourus dans tous les sens. Extraordinaire conteur des génies symbolistes ou décadents, Jean-Luc Steinmetz écrit ses poèmes comme on sculpte un granit, avec patience et prudence, attendant la naissance de l'œuvre, ou sa *N'essences*, titre de l'un de ses recueils publié en 2001. Entre les mots eux-mêmes, l'espace est calculé, utilisé comme un langage, le vide délivre ses étymologies obscures. Unique, Steinmetz, c'est sûr :



Depuis presque des siècles je suis cet homme encadré par une fenêtre
et dont le regard croit se confondre avec la vérité.
Il la prend contre lui,
s'étonne de n'y trouver nul parfum de plus qu'au jour.
Le ciel est d'une simplicité telle
qu'il détruit les embruns de colère,
n'admet d'autre majesté
que celle de flamber sur les têtes et les noms qui peuplent la terre.

Comme je suis touché par cette maladresse
superbe
d'être un vivant pourvu de mots!
Comme j'admire la moulure qui sertit d'intelligence une fenêtre!
Louange aux quelques heures où s'arrondit le soleil.
Et que la pitié monte des herbes couvrant les morts.

Extrait d'*Aujourd'hui de nouveau*

Jacques Ancet

Lyonnais né en 1942, Jacques Ancet vit à Annecy après avoir enseigné de nombreuses années en classes préparatoires. Traducteur d'auteurs de langue espagnole, et du langage sans autre nom que poésie qu'il porte en lui, Jacques Ancet publie de nombreux recueils, couronnés de nombreux prix dont le prix Apollinaire en 2009. Lumineux et paisibles, ses vers éclairent les chemins intérieurs qui peinent parfois à délivrer leur projet au lecteur en

déroute. Faites avec Ancet un peu de ce chemin qui reconduit à soi.



C’est la brume la feuille qui tombe
dans quelle mémoire quel futur
elle tombe elle ne touche pas
le sol mouvement qui ne commence
ni ne finit le temps reste pris
dans son énigme c’est un suspens
où tout est là sans que rien n’y soit
la trompeuse évidence des choses
est le meilleur chemin pour se perdre

Jacques Ancet - *Journal de l’air*, 2008 © Éditions Arfuyen

Tristan Cabral

Cabral le révolté, l’engagé, le voyageur, Iran, Turquie, Bolivie, Pérou, Kurdistan… Partout Cabral porte son flambeau, sa parole et la braise de son regard allumeur d’incendies. Tout flamme, Cabral, devient la cible parfois des extincteurs d’idées. Mais relevé, il poursuit, écrit, publie. Il voit le jour en 1948, à Arcachon, né, comme il le dit « d’une erreur du vent et de la mer ». Pasteur puis professeur de philosophie, il a publié une *Anthologie des poètes insurgés*, et, entre autres recueils, *L’Enfant de guerre*, dont voici un extrait :



j’ai vu les Immortels
ivres de neige

et de nos champs de mines
ils versaient sur le monde
mille années de famine

je les ai vus à Agapia
et je les ai suivis
jusqu’à Sarajevo

derrière eux j’effaçais
toutes les traces
de sang
et de poursuite

Tristan Cabral - *L’Enfant de guerre*, 2002 © Le Cherche Midi éditeur

Christian Prigent

Christian Prigent, Briochin né en 1945 (les Briochins ne sont pas nés en Viennoiserie, mais en Bretagne, à Saint-Brieuc ; même si vous le saviez, il ne messied pas de le rappeler à ceux qui l’auraient oublié), donc, Christian Prigent de Saint-Brieuc jette aux orties les styles anciens, tous les académismes, les façons empesées et codifiées d’aller du cœur de l’un au cœur de l’homme. Il creuse sa place dans le libre repli d’une poésie où l’on sourit, où l’allure « carnavalesque » du texte emporte sur les crêtes amusées du sens en goguette. C’est drôle, efficace, et souvent cela réconcilie les fâchés de longue date avec la poésie, comme le poème « Mange ta poire».

André Velter

Signy-l’Abbaye, dans les Ardennes, baignée par le Vaux, affluent de l’Aisne, est la commune natale d’André Velter. Il quitte sa région pour Paris en 1963. Avec le poète Serge Sautreau (1943 - 2010), il pratique l’écriture automatique, comme un écho au Breton-Soupault du surréalisme. Son écriture se fait ensuite laboratoire avec le projet de déstabiliser la langue, projet tempéré par de longs séjours en Orient d’où naissent des recueils inspirés par les déserts et les solitudes de Haute-Asie. Les poèmes de Velter, dont celui-ci cueilli au *Cabaret de l’éphémère* dissolvent au fil des mots le temps et ses doutes immenses, et restituent à la pensée tous ses royaumes.



L’autre monde est de ce monde
Il n’y a pas de retour
Rien que le cycle des nuages et des sources

Pourtant ne pas signer le pacte

Avec qui jette du sel
Sur chaque nouveau prodige

Des signes sont encore sortis de l'ombre
Comme des ombres qui ne renoncent pas
Dans l'absolu silence

André Velter - *Au Cabaret de l'éphémère*, 2005 © Éditions Gallimard

Guy Goffette

Du premier au dernier mot du *Palier*, vous ne quittez pas la rassurante compagnie du sens qui s'élabore avec un soupçon de soleil, des troupeaux, l'échine des jours… La poésie de Guy Goffette se déroule ainsi sur la page, entre des paysages à la Francis Jammes, des souvenirs sans fards, et de la douceur dans la couleur qui naît, passe et se meurt au fil d'un crépuscule où il fait bon suivre *Le Dormeur près du toit* - recueil paru en 1986. Né en 1947 à Jamoigne en Belgique, Guy Goffette vit et publie à Paris, romans, récits, essais, proses et poésie. Le tout à la fois simple et dense, et tout cela rassure et repose l'esprit.



Le Palier

Le soleil debout dans le vert
avec les troupeaux frais
réapprend pas à pas la rondeur du monde
et l'équilibre au convalescent
qui va sous sa propre chemise.
Main posée sur l'échine des jours
il gravit lentement chaque marche du ciel
jusqu'à ce palier derrière ta nuque
où ce qui est advenu
et ce que tu attends
partagent la même ombre

Texte inédit

Esther Tellermann

Chaque poème d'Esther Tellermann emporte dans l'au-delà des mots, l'en deçà des images, dans ces territoires où la pensée se nourrit des lumineux hasards qui la frôlent, la recomposent dans l'abstraction bienheureuse où elle oublie le temps. Esther Tellermann, née en 1947 à Paris, est l'auteur de huit recueils au ton rare, surgi du plus riche des silences.



Pourquoi les soldats
autour des étoiles
et ce monde là suspendu
tellement noir
méfié et essaimé
à présent
les hordes écartèlent
ton nom
n'a plus de poids
et ta pensée
n'est plus pensée mais
« clarté-de-mort-là-haut-pendue »
pourquoi?

Roland Halbert

Ceux qui ont eu la chance d'assister au récital poétique « Chanterelle » donné en l'église Saint-Gervais à Paris, hommage à sainte Cécile signé Roland Halbert, avec pour récitant Jacques Weber, sur une musique de Touve Ratovondrahety, ceux-là ont vécu sans doute l'acmé d'un lyrisme aujourd'hui si rare en poésie qu'on peut le dire oasis bienvenue dans la modernité. Roland Halbert prend d'assaut le mythe et le sacré, leur envoie pour émissaires ses mots sans cesse parés de sens nouveaux, et les acquiert à sa cause, les conquiert et nous les offre. Instants précieux que ceux consacrés à la lecture d'Halbert que vous voici proposée à travers un extrait du recueil paru en 2005 : *Blues pour Cadou*.

Est-ce vrai…



Est-ce vrai

cette histoire qu’on raconte:

la Bouteillerie serait un cimetière hanté?

As-tu vu

dans les environs

ces baigneuses délurées,

couleur d’alcôve et de voiles,

qui, à des heures impossibles, viennent

par les toits, les haubans et les coursives,

faire de louches sabbats de polochons?

Elles sont fiancées par les cheveux à des algues et des lianes;

elles sucent des confitures d’asphodèles et de salamandres;

elles se fardent les yeux en biais

avec du sang d’astre sombre

et elles lustrent des narquoiseries

au fil de leurs nerfs (…)

Roland Halbert - *Blues pour Cadou*, 2005 © Coiffard éditeur

Patrice Delbourg

Il prend les mots pour des balles avec lesquelles il jongle ou qu'il place avec l'application d'un chasseur de lumière dans le barillet d'un poème dirigé au hasard vers lui-même, c'est-à-dire vers les autres, pour rire en traversant la nuit. Parce que Patrice Delbourg, né en 1949, auteur de nombreux recueils où sa plume jette l'encre dans les eaux territoriales du décalage et de la provocation, est un prince de l'humour à la ligne nonchalante et sincère. Lyrique ou caustique, intimiste ou désinvolte, dans le poème ou la chronique, le journal intime ou le roman, on attend Delbourg au tournant du jeu avec les mots, et l'on joue avec lui, ravi…



Photomaton

un peu suicidé
vaguement cosmonaute
gribouilleur de nuées
à la cognée des heures aux senteurs de goudron
adulte par politesse
il écoute pousser ses ongles
petit soldat du néant que rien ne désaltère
dos rond contre ce paquet de ténèbres
au rien persévérant monnaie courante
vie à la godille marelles sans enfant
les dieux sont en radoub profession endurance
grand remuement d'organes
ce souffle cherché à la racine des os
un peu de la fraîcheur des contemporains
tandis que sous la pierre moussue pousse
le vide qu'on voit dans l'œil du machiniste
- autour du nid de civelles tièdes le désespoir gagne par ippon -
en effaçant son ombre
il a tué le soleil

haute serre du cœur tout m'est larmes
dernier thrène il le faut

Patrice Delbourg - *Embargo sur tendresse,* 1986 © Le Castor Astral

Jean-Louis Giovannoni

Dans sa création, Jean-Louis Giovannoni, né en 1950, déploie l'idée du corps de chair, du corps des mots, des mots dans le grand corps du livre, et plus généralement dans une écriture qui inventorie ses butins au retour des virées de solitude en soi, des traversées de l'absence, du voisinage des murs ultimes de finitude. Giovannoni, c'est à travers tout cela l'humour qui décape, et l'ironie qui dérange pour la bonne cause : le voyage multiplié qu'il nous offre, la transgression de nos petites frontières au fil de décalages soudain, mis en perspective, et qui font de ses pages de belle ouvrage l'invitation à continuer d'écrire par la pensée ou le silence ce qu'il appelle ses « romans intérieurs ».

Traité de la toile cirée (extrait)



Si le temps passé est long, il est toujours plus court que le silence entamé par un point final.

Même un livre doit être bref. Il est difficile d'imaginer un texte qui aurait le malheur de laisser toutes ses pages ouvertes en même temps. Les unes voulant prendre le pas sur les autres, occuper le premier rang.

La seule chose qui resterait à faire serait, serait de fermer ce livre pour en finir avec la cohue, la pression de la multitude.

Ce n'est pas pour rien que nous laissons les livres soigneusement fermés, serrés les uns contre les autres, limités par des planches.

Bernard Bretonnière

Bernard, Bretonnière, sa naissance en 1950, Bretonnière, les métiers du livre, le journalisme pendant neuf ans, les expositions thématiques, Bretonnière et les arts plastiques, les revues de poésie, la traduction de mots venus d'Ibérie, des nouvelles de Bretonnière? Il en existe, oui, et des contes aussi, toute sorte d'écrits. Et des poèmes? Bien sûr… Vous vous demandez soudain : mais pourquoi donc cette énumération, Eh bien parce que François Bon, de Luçon, le grand romancier né en 1953, a dessiné en un mot composé l'un des profils de Bretonnière : poèteénumérateur. C'est juste, mais réducteur. Bretonnière, c'est aussi la poésie qui suit, lyrisme pur, désenchanté, brasier qui rougeoie dans l'infini de l'attente.



Le journal du jour lu
roulé en boules de colère
jeté au feu
les branches mortes glanées
autour de la maison
deux brassées en un rien de temps
trois lourdes bûches posées dessus
et l'allumette
alors cette pensée hagarde
qui danse morte vive
les flammes aléatoires
elles jouent dans les misères du monde

Bernard Bretonnière - *Ce qu'il faut de patience*, 1999

Jean-François Dubois

« Les parfums, les couleurs et les sons se répondent »… Baudelaire l'affirme dans le sonnet *Correspondances*, Jean-François Dubois (né en 1950, à Châteaubriant) ne cesse de l'écrire depuis qu'il a mis la main à la plume. Voici sa place et son parcours, sa façon d'être : attente d'un parfum quand l'instant devient promesse de couleur, et l'emprunt aux mots de leur timbre charmeur « entre viole et clavecin», à la manière de Verlaine. Car Dubois, c'est la présence délicate et douce dans le jadis et naguère des jours passés. Qu'ils déroulent leur

attachante fanure, leurs images ouvragées comme des napperons de patience, ou qu'ils prennent pour trajet vers l'antan l'échelle souple des vers, on s'y sent bien, on y voyage…



Ta vie n'est pas unique
Et si merveilleuse
Nous avons tous notre parcours
Ici-bas
Mêmes peines mêmes joies
Et le même égoïsme
Je n'écouterai ta voix
Que si elle parle pour tous
Autant de toi pour moi
Je balaye mon seuil
Et je reste là
Regardant passer
Les gens les jours

Jean-François Dubois - *Comme si le temps ne mourait pas,* 2002 © Éditions Gros Textes

Benoît Conort

Le Sri-Lanka, le Portugal, la Pologne, les États-Unis, le Japon, la Thaïlande, l'Inde, tout cela après l'École normale supérieure de Saint-Cloud, voilà bien la preuve que l'enseignement ne conduit pas en ligne droite vers l'enseignement, mais peut emporter à la découverte d'horizons toujours neufs. Passionné par l'œuvre de Pierre Jean Jouve - rappelez-vous la lutte qu'il commente entre Eros et Thanatos -, Benoît Conort, né en 1956, a choisi de rassembler, à propos de Thanatos, ce que le XXe siècle a produit en poésie. Plusieurs de ses recueils de poèmes ont été couronnés, en 1988 notamment par le prix Fénéon (*Pour une île à venir*) et en 1993 par le prix Tzara (*Au-delà des cercles*). Voici, de Conort, un fragment du voyage vers son horizon majeur : la poésie.



Va déborde tout ce qui est
À l'une et l'autre bornes

Excède l'intervalle même
Ni au-delà ni entre ni sur en aucun
Aucun lieu ne se pourra jamais dessiner
L'espace vide où plonge le regard
Sous la paupière de chair
L'aveuglement voulu vacant

Benoît Conort - *Main de Nuit*, 1998 © Éditions Champ Vallon

Jean-Michel Maulpoix

Qui dit que le lyrisme est mort se condamne à battre le tambour dans les steppes désolées de la pensée que plus rien n'irrigue. Jean-Michel Maulpoix, né en 1952, s'est fait le gardien des lisières que certains franchissent pour se perdre dans la scansion vide, dans le pas qui se donne l'illusion du voyage et du chant. La «vérité lyrique» ressortit à la gageure sans risque qui reconduit à soi, au plus près du «cœur d'encre» où se composent les enchantements simples et purs. Loin des steppes où explosent et s'anéantissent les charges négatives contre les échos du cœur. Lecteur, rassurez-vous, le lyrisme ne mourra jamais : Maulpoix veille!



L'espoir luit comme un brin de paille
Comme une étincelle d'or sur les neiges d'antan
Comme les voiles au loin descendant vers Harfleur
Jusqu'à l'autre océan où la splendeur éclate.

L'espoir luit comme cette eau courante
Qui baigne les mains silencieuses
Traçant de lentes lignes claires.

Jean-Michel Maulpoix - Poème publié dans l'anthologie *Une salve d'avenir*. *L'espoir, anthologie poétique*, parue chez Gallimard en mars 2004

Yvon Le Men

Dans les pas d'Yvon Le Men (né en 1953), sans cesse, se façonne ou se recrée le poème; dans sa voix, les mondes qu'il a traversés posent leur sac de mélancolie et de brume,

pendant que transhume vers celui qui attend - spectateur d'une poésie révélée, délivrée par l'inflexion de l'invisible - la fleur des mots fragiles, l'émotion utile où se construit sans cesse la force de vivre. Yvon Le Men a rassemblé des milliers de personnes pour des récitals de poésie bouleversants, éblouissants. Il parcourt le monde pour le festival de Saint-Malo, « Étonnants voyageurs », festival qui tient son nom, vous le savez, du poème dédié à Maxime du Camp *Le Voyage* dans *Les Fleurs du mal* de Baudelaire. Plus de trente recueils d'Yvon Le Men vous attendent après la lecture de ce poème qui vous conduit vers les îles perdues…



Au bord de la terre
sont des îles perdues
au fond des pas
avec ce qu'il faut de loin
pour les chercher
de temps pour les trouver
c'est un cercle qui se déporte dans les virages
un pays qui se déporte dans ses mirages
fondus dans les feuilles
qui vivent dans les voix
la nuit
c'est du vent
venu du fond du ciel
qui apporte des images de la mer
jusqu'à toi
qui les vois
là
sur la terre

Yvon Le Men - *La Clef de la chapelle est au café d'en face,* 1997 © Éditions Flammarion

Yves Di Manno

Lire Di Manno, c'est apprendre ou comprendre que le commerce avec les mots parfois ne ménage rien de ce qui polit adoucit ou masque le réel. La ville et ses enfants blessés, le béton et ses passants meurtris, le gris du ciel que becquettent des tours sans raison, les regards perdus, la rupture des mondes, tout cela vit, tourbillonne et bouillonne dans les poèmes de Di Manno, né en 1954 dans le Rhône.

Yves Leclair

Saura-t-on expliquer pourquoi jamais certains poètes ne nous déçoivent, quel que soit le poème ou le recueil qu'on lise ou qu'on ouvre et qu'ils signent dès la première ligne? Yves Leclair, né en 1954, fait partie de ceux-là, de page en page fidèles à ce qu'ils ont promis à leur visiteur : la cueillaison de sensations, de brumes et de frissons dans l'immensité végétale où les coquelicots, les alpages, le soleil et les chiens bien sages, se tricotent un présent avec le fil de la rumeur, cloche, motocyclette, fourgons divers ou bruit de seau… Un ennui mécanique? Voici de quoi le réparer, lisez…

Ennui mécanique



On attend que quelque chose, quelqu'un
Lève la clenche de la porte des
Yeux, qu'un peu de lumière, l'ombre d'un
Corps, une tache d'ambre qui se penche

Passent au travers. Mais la cloche sonne
Comme un tocsin : c'est midi. Et le poème
On l'abandonne comme un fourgon
Dans une prairie

Yves Leclair - *Bouts du monde,* 1997 © Mercure de France

Dominique Sampiero

Il approche êtres et choses, aubes et nues, bêtes et fleuves, avec l'exquise politesse des héritiers de grandes familles. Grandes familles? Bien sûr qu'il ne s'agit pas de celles qui s'enfermaient dans des cuirasses ou des dentelles pour parader devant le miroir des âges. Dominique Sampiero est l'héritier majeur de la grande famille des mots, de celle des mirages qu'on célèbre comme des châteaux, de celle encore de la flaque d'eau où le pas se découvre des infinis d'automne. C'est assez dire combien Sampiero, pseudonyme de Jean-Claude Lefèbvre, né en 1954 dans le Nord, enseignant et scénariste avec Bertrand Tavernier - *Ça commence aujourd'hui*, 1999 -, essayiste, poète en tout ce qu'il décide, pense ou respire, peut nous conduire au-delà de nous-mêmes, où nous n'osons aller parce qu'il nous faudrait un guide victorieux des abîmes, un guide comme Sampiero que voici :



La parole est inquiétante en cela qu'elle dérobe
ce dont elle semble nous convaincre. Mais il faut
à chaque fois donner une forme, inventer un achèvement, dans la honte de
ne savoir rien faire d'autre.
Évidemment ce sont les lèvres, la forêt, l'écluse,
et on y entre à ne répéter que soi, à faire des
gestes maladroits, à tourner comme un derviche, à
heurter chaque fois son corps aux parois, en se
blessant, il fait si blanc dans ce ventre.
Mais cela n'apaise, ne résout rien. Ces lèvres-là
sont muettes, elles sont comme une ride à la surface
de l'eau.
On murmure, on résonne, on ne franchit jamais le
seuil.
La branche n'a pas grand-chose à dire mais sa
parole sent le lilas.

Dominique Sampiero - *La Claire Audience,* 1995

Antoine Emaz

« Fuir là-bas, fuir…» gravait Mallarmé dans la mémoire de ceux qui n'attendent qu'un signal, avec ou sans alexandrin, pour partir loin, loin du monde et du bruit… Antoine Emaz prend le contre-pied de cette facile envolée vers tous les risques de la défaite : il demeure présent, debout, défie le monde et « sa violence, sa bêtise et son injustice » ; contre tout cela, l'« enchantement de langue» et la « salve de rêves» ne sont point son recours. Son credo, sa raison d'être, son rapport avec les mots? Voici ce qu'en entretien il en dit, et puis en poème ce qu'il écrit : « J'écris donc à partir de ce qui reste vivant dans la défaite et le futur comme fermé ».

Bernard Ripoche

De lui, Yves Cosson, poète nantais né à Châteaubriant en 1919, (*À clochecœur* , 1955, *L'Aventure aventureuse* , 1977) écrit : « Bernard Ripoche dérive avec une agilité prodigieuse de funambule-somnambule. Il serait bien, finalement, une manière de « piéton de l'air» qui en aurait trop vu pour y croire. Il pirouette comme un chef, mais il a toujours le

cœur gros comme un gosse qu'on a puni parce qu'il refuse de saluer les ancêtres.» Bernard Ripoche est né en 1955 en Loire-Atlantique où il vit aujourd'hui. Après un premier recueil *Arlequeen 2* en 1976, il continue d'amasser ses trésors de « piéton de l'air» en six recueils qui attendent éditeur et lecteurs pour le partage des équateurs d'une poésie inégalable, totale et neuve, inépuisable de bonheur.

Il est agréable au ciel…



Il est agréable au ciel de porter les oiseaux. La dentelle des nuages leur donne des airs de caresses et les chasseurs tirent sur leurs chevaux. Les femmes des merles, posées sur des sables blancs, enfantent dans les arbres morts pendant que les lions écoutent la forêt. Les anémones ont des échardes et l'horloge caresse le diable.

Les flétans portent des godillots, (avec ferrures), et les contreventements sibyllins ne protègent en aucun cas les rabatteurs.

Les comtats sont de grandes évasures où décolèrent des sangliers carbonari, attiseurs de bassinoires, avaleurs de doucette, de mauves, danseurs de jota.

Pensons aux déconfits, aux soigneux, au bon-henri, aux filles bi foliées, à la taxinomie botanique, à ces bouleaux qui ne hurlent jamais. Dieu est un braconnier; il organise la champelure sur les poiriers.

Écoutons les barcarolles, avant notre exécution.

Bernard Ripoche - Extrait Des *Mamelles célibataires* (libre de droits)

Sabatier, Barbarant, Quintane, Vincenot…

N'oubliez pas de visiter aussi les œuvres de Jean l'Anselme, né en 1919, lisez son *Art poétique* : Art Poétique : Vingt fois sur le métier / dépolissez l'ouvrage, / un vers trop poli / ne peut pas être… au net. N'oubliez pas Alain Jouf froy, né en 1928 à

Paris, auteur de *Liberté des libertés*; Marcelin Pleynet et son écriture blanche; Christian Bobin et sa prose magique, mystique; Emmanuel Hocquard, auteur en 1981 d'*Une ville, une petite île*; Robert Sabatier, né en 1923, poète et romancier du souvenir. N'oubliez pas Christian Bulting, né en 1953, fondateur de la revue et des éditions *À Contre-Silence*, à la poésie claire, simple, quotidienne; Nathalie Quintane, née en 1964, aux étonnants assemblages et fragmentations de phrases. N'oubliez pas Hubert Haddad qui «goûte aux aurores extrêmes», Jean-Luc Parant, le fabricant de «boules et de textes sur les yeux», Charles Pennequin qui écrit des poèmes «simplifiés, standards, bêtes», dit-il, mais pas si bêtes…, Jean-Pierre Siméon, poète et militant de la poésie dans l'Institution scolaire, Marc Alyn, créateur de la revue *Terre de Feu* à dix-sept ans, Grand Prix de l'Académie française en 1994, Roger Lahu, «poète de l'instantané, auteur de brefs poèmes proprement miraculeux dans leur simplicité» selon Bretonnière, Yves Martin (1936 - 1999), à la prose poétique insolite, en découpage filmique, Claire Malroux qui écrit : « De la poésie j'attends qu'elle oublie les phrases pivoines et s'offre nue », Olivier Barbarant qui affirme : «L'espoir alors? Autant chercher un brin de foin / Dans une meule d'aiguilles », Marie Étienne qui a publié *En terre vaine*, Ludovic Janvier, auteur de *Tue-le*, de *La mer à boire*, Zoé Valdès avec *Une habanera à Paris*. N'oubliez pas Sandrine Rotil-Tiefenbach, née en 1971, avec *Dernière fin du monde avant le matin* (2005), ou bien encore Matthias Vincenot, né en 1981, qui a publié *Un autre ailleurs* (1998), *La vie, en fait…* (2000).

Pascal Boulanger

« J'envisage plutôt la poésie comme l'essence même d'un langage qui prophétise, rayonne et résonne, comme la figuration de l'être-là où s'élance un temps sans durée ni chantage. » Ainsi parle Pascal Boulanger lorsqu'on l'interroge sur son écriture où l'espace devient signe et partage, décalage et attente. Boulanger compositeur multiplierait les pauses et les soupirs pour opposer à la parole hésitante le silence, et donner au désir sa provision de patience. Pascal Boulanger, né en 1957, a publié une douzaine de recueils que se partagent vers et prose à la pointe des avancées de la modernité poétique.



Le progrès

Les livres
        les guirlandes

& l'herbe mauve

dans le jardin

Ce que je sais

courage cœur
poussière dorée

Le progrès de la diététique et de la pornographie

& ceux qui jouissent de leur manque
sur la terre craquelée

Il faut porter ce corps
dans le péché & l'absence & la musique qui sauve tout
dans les bouches qui se donnent

Désormais tout m'est donné.

Pascal Boulanger - Texte inédit

Ariane Dreyfus

« J'aime garder dans l'oreille cette référence au phrasé « naturel », à ne pas confondre avec la correction grammaticale, comme Claudel prend soin de le préciser. En ce sens les expressions ou tournures courantes, notamment pour lancer le poème ou le finir, sont des points de contact avec le lecteur, dans l'espoir qu'ainsi il ne pourra pas «y échapper » grâce à ces bouffées d'airs familiers. » Telle est la ligne de conduite et d'écriture d'Ariane Dreyfus, née en 1958. Sa poésie laisse aux acrobates des sphères éthérées, aux amateurs de toute sorte d'altitudes, le désir de la performance démonstrative, elle s'exhale à hauteur de souffle, ne sollicite du cœur que l'accord possible avec le temps qui passe, les choses et les gestes nés des mêmes éclairs. La poésie d'Ariane Dreyfus se lit en pleine lumière.

Charles Dantzig

Des essais à succès, des romans que couronnent des prix Freustié, Nimier, des lauriers de faculté, un doctorat en droit, une passion pour l'art et l'esthétique, un rôle majeur dans le

projet réalisé du Centre Pompidou-Metz, Charles Dantzig, né en 1961, écrit aussi de la poésie. Voyage où se télescopent, se complètent, se cherchent et s'harmonisent les mots de la modernité, les choses qu'ils véhiculent, observation de la ville, de la rue, de soi-même dans le monde jugé fort ou perdu, voilà ce que vous pouvez aimer en entrant dans huit recueils de Dantzig le poète. Voici, pour vous, un étonnant instantané que vous avez peut-être traversé…

Les accidents du dimanche



Les grandes araignées des cathédrales de l'Ouest
se campent sur les mains en soulevant les coudes
exhibant leurs torses tatoués
de roues en souvenir des drakkars normands
et observent les autos s'écrasant en ballet
sur les langues rêches des routes du dimanche

la mort essuie à son torchon ses mains sanglantes
s'ôte une écharde de carrosserie et rit

douché de rouge par un gyrophare
un chien aboie cambré de colère
des têtes lentement se tournent dans l'aquarium
d'une voiture passant
fascinées par le chauffeur tué qui tend un cou de cygne

Charles Dantzig - *La Diva aux longs cils*, 2010 © Grasset et Fasquelle

Philippe Beck

Le poète, écrit Philippe Beck, né en 1963, est un « communiquant paradoxal ». Depuis 1996, il a publié treize livres. Du premier *Garde-manche hypocrite*, Jude Stéfan écrivit qu'il ferait date. De tous les autres, la critique a jugé qu'ils apportaient une pierre de plus à l'édifice

que bâtit Beck en poésie. Édifice sur le frontispice duquel pourraient s'inscrire les paroles du philosophe Jean-Luc Nancy à propos de l'entreprise du communicant paradoxal : « tenir la langue et tenir à la tenue de la langue ». Bref, on théorise, on théorise… Mais de la poésie, de Beck, qu'advient-il sur la page? Lisez, et jugez :



72. Neige

Hiver descend de la neige.
Masse de neige antique.
Elle est réchauffée lentement.
C'est un blanc froid.
Avec les terribilités.
Une beauté à distance.
Dehors, bois de chauffage
que demande la Vie Dedans.
Luge porte le bois.
Actionnée.
Loisir polit
bouton de rose
ou double surface dans le jeu,
et le pont du souvenir
de silences d'enfance.
Futur jouet est courbé.
L'Impossibilité Jouet.

Philippe Beck - *Chants populaires*, 2007 © Éditions Flammarion

Jean-Pascal Dubost

Né Normand à Caen en 1963, Jean-Pascal Dubost poursuit sa vie en Breton du côté de la forêt de Brocéliande. Petit-fils de paysan, son regard est aimanté par la terre où s'impriment les passages des bandits de grandes prairies et de petits chemins que sont les sangliers, les loups et tout ce qui s'ensauvage pour un rien. Les animaux possèdent du divin la transparente allure, habile et trompeuse métaphore de l'absence, et Dubost est leur prophète. Ils le savent, le regardent droit dans ses lignes, et le somment de dire qui ils sont, ce qu'ils font et ne penseront jamais. Tout cela dans ses poèmes « en bloc » comme des fables libérées.

L'Ardoise

(extrait)



il slurpe son bouillon bouillant du vermicelle
dans la moustache sauce
son âme dans l'oeuf
brouillé se lèche l'index et le pouce
c'est fameux tout ça
contre le mur il tire le pourpoint complet
sur son clope
en station dans le cendar
en attendant
qu'il rincendie

Jean-Pascal Dubost - *L'Ardoise*, 2000 © Éditions Wigwan

Valérie Rouzeau

« Pas revoir», tel est le titre de l'un des recueils de Valérie Rouzeau, comme un flot de douleur et de mots qui submergent, après la mort du père. Toute disparition crée une place libre qu'il faut expliquer à ceux qui l'entourent. C'est l'entreprise de Valérie Rouzeau, commencée en 1999 après un premier amour avec les mots sous l'amusant titre de l'inachevé : *Je trouverai le titre après*. Mots en liberté, hardis, vers fils du souffle et pères d'images à colorier en empruntant à l'air du temps ses fantaisies, Rouzeau nous étonne, nous fait pencher le cœur vers sa modernité. Rouzeau chahute et conquiert en quelques vers son lecteur ou son auditeur, puis repart au combat. Affrontez-la sans crainte avec ce qui suit, elle a déjà gagné, et vous aussi…



Je mettrais le chagrin en boîte avec un jeu de mots facile
Je trangerais l'éternité pour en découdre avec les nuits
tchatchatchatcherais jusqu'au matin dans une autre
histoire aussi vrai si j'avais de quoi de l'espoir

Extrait de *Va où* - Le Temps qu'il fait, 2002

Albane Gellé

Un bruit de verre en elle

Laissez-vous aller dans ce poème d'Albane Gellé, née en 1971, où vous allez peut-être reconnaître cette « blonde aux yeux noirs en ses habits anciens » de Nerval, sans l'appareil classique de l'écriture, une blonde ici, ou brune peut-être, mélancolique et résignée. Les pages d'Albane Gellé disent le monde sans négociations indécises avec la rhétorique compassée, elles courent de façon directe au sujet principal avec ses suivants, verbes et compléments. Elle utilise des mots de tous les jours pour traverser les gués du sens, et, de rive en rive, vivre. Albane Gellé a écrit en 2004 : « Je, cheval », étonnante union par les mots entre la femme et la plus belle conquête de l'homme.
Albane Gellé, cavalière, désarçonne et séduit par la belle simplicité de ses écrits.



une femme elle reste à la fenêtre elle ne
se jette pas par-dessus bord elle n'ouvre
pas elle regarde la vitre ou quelque chose
dehors derrière la vitre on n'en sait rien
elle ne dit rien de ce qu'elle voit est-ce
qu'elle voit seulement et puis son front
il est collé ça fait de la buée sur cette vitre
qui la sépare du monde

Albane Gellé - *Un bruit de verre en elle*, 2002

Magali Thuillier

De la petite cuisine de l'écriture naît la poésie. Et dans la cuisine, la poésie a-t-elle le droit d'exister, de se mirer dans les carreaux, de faire la sotte dans les épluchures et la popote, où l'inspirée ménagère l'accommode à la mode des vers qui disent tout en peu de temps, et que l'on comprend? La poésie partout mijote, il suffit de lui enlever ses casseroles classiques et la voici qui brille comme des cuivres neufs, des porcelaines délicates où des angoisses ordinaires prospèrent. Magali Thuillier née en 1972 à Rouen est une excellente cuisinière qui vous prépare *Des rêves au fond des fleurs* avec L'Idée Bleue. Bienvenue à sa table

d'écriture :



une mère épluche et pleurnichures
de ci de là cuisine carrés carreaux ras
le ciboulot les bras ballants les bras
aimants d'enfants pas trop savoir quoi
des sanglots quoi des bobos cui cui les
petits oiseaux pas vraiment ça

Magali Thuillier - *Des rêves au fond des fleurs,* 2006 © Éditions L'Idée Bleue

Nolwenn Euzen

D'elle, Nolwenn Euzen, née en 1976, précise qu'elle « s'inscrit dans la veine des lyriques matérialistes, ces artistes fragiles qui s'arment de machettes pour débroussailler leur rapport-monde. » Elle ajoute que son écriture « peut se définir quasi mathématiquement comme une équation d'évolution, une poussée dans l'expérience. » Pour elle, « le poème est ce « versant pour le mot », exercice d'acrobate en perpétuelle recherche d'équilibre et de déséquilibre, d'interdépendance et d'autonomie. » Voilà qui est dit. Sachez aussi qu'elle a publié *Présente* en 2008 ; maintenant, votre voyage peut commencer… :

Note sur l'encadrement mental du portrait étranger



On éponge tous le vivant depuis le protozoaire de notre conception.
On ronfle à plus ou moins grand bruit dans l'artère familière. On étale
des objets plus ou moins surmontés dans nos conduites. On panique en
stationnement verbalisé.

On tient mieux dans le portrait en petit calibre qu'en poids lourd mais on
n'en éprouve pas la même satisfaction. Parfois on se peaufine la finesse du
phasme mais je s'entrouble.

On préfère tous aller voir ailleurs surtout si on y est pas. Mais si vous me faites un cadeau je n'aime rien dans les autres que vous. Et si vous n'y êtes pas je suis les autres partout. On foule interminablement le motif sans fléchir du cadran.

Nowenn Euzen - Inédit

Septième partie

Le XXIe siècle : horizon 2100



Dans cette partie…

Pas de souci à se faire pour la poésie : elle vit, elle vivra dans les prochaines décennies, exploitant les trésors que lui offrent les auteurs que vous avez lus, leurs styles multiples qui se rassembleront en voies plus précises au fil du temps, affineront leurs quintessences, séduiront les générations futures. La prose l'emportera-t-elle sur les vers? Les vers écarteront-ils de leur ligne autant de mots qu'il faut pour dire le vide du temps, l'ennui de l'instant? Enseigneront-ils la prudence économe à la parole qui, s'exaltant, dissout la substance même du rêve? Ou bien doit-on s'attendre à de nouvelles vagues d'inventions qui porteraient encore plus haut, plus loin la création? Prose, vers, hardiesses, paris sur l'avenir, slam, comme un retour au temps des jongleurs et ménestrels… Voici l'espace et les perspectives de la poésie aujourd'hui.

Chapitre 21

Lyres à hautes voix

Dans ce chapitre :

- La prose en poésie
- Le vers bien en vie
- Les inventions hardies

Q u'elle prenne la prose ou choisisse les vers, qu'elle décide que la poésie blanche, économe de mots seule réponde à son projet d'accéder à la transparence habitée, qu'elle explose dans le ciel des nouveautés à venir, météores parfois, étoiles nouvelles peut-être, lisons la poésie que voilà dans tous ses états.

Ceux qui prennent la prose

Caroline Dubois

En poésie, la prose a de beaux jours devant elle, de belles œuvres dans son escarcelle moderne, et des auteurs qui l'aiment à la folie. Ainsi Caroline Dubois, née en 1960 à Paris, qui malaxe et manie une prose étonnante où filent les images, se superposent les interrogations en à-plats singuliers, se poursuivent des jubilations de printemps ou d'autres saisons, pourvu que le soleil copine avec la mémoire. On demeure saisi de surprise devant la page de Caroline Dubois, sûr que la poésie a trouvé là une façon unique de se donner à qui la mérite, à qui sait que la ligne traverse des magies sans fin, sans début et qu'être là suffit. Parfois, retour au vers, mais brièvement, comme une petite fenêtre sur avant, un rétroviseur de l'instant. Voici la prose en poésie de Caroline Dubois :

Comme ça je dis pas dors (extrait)



On entre par la fenêtre soupe en douce d'abord calée sur le côté comme un point diligent puis on jaillit d'un bel élan pour fondre vers le centre et se voir advenir dans un précipité de grains dansants puis dès que les contours s'accusent on fixe avec la pose un morceau de mémoire affective une main d'Ada en prenant garde à la disposition des corps de manière à pouvoir à la faveur d'un recouvrement passer de l'une à l'autre par le biais de la jambe ou du pied.

Caroline Dubois - *Comme ça je dis pas dors,* 2009 © POL

Jérôme Mauche

Lisez cette poésie en prose de Jérôme Mauche, né en 1965, enseignant à l'École nationale des beaux-arts de Lyon. Entrez dans cette troupe de mots devenus soldats paisibles en marche vers la conquête de moulins à vent. C'est bien l'épopée du verbe à laquelle on assiste chez Mauche, un langage qui se précéderait avant le règne de la raison, ou qui viendra lorsque les digues de la logique auront cédé. Ce peut-être aussi la vacance soucieuse du sens qui baguenaude dans ses embardées ludiques. Ce peut être tout, sauf ce que vous en pensez, puisque la poésie surprend son monde, c'est son rôle, et qu'en cette occasion, elle se surprend elle-même. Mauche, c'est l'avant-garde de la poésie contemporaine, la mode nouvelle pour tous les mots qui tous les jours s'ennuient un peu, et nous, lecteurs avec eux. Distrayons-nous avec Mauche :

Fenêtre, porte, façade

(extrait)



La flamme s'était noyée dans le brasier, on écopa avec de la bougie dans le noir. Un papillon somnambule de l'espèce au lever du jour réintègre sa chrysalide. En dernier recours, l'ordonnance prescrit l'absorption ligne après ligne d'au moins une posologie par jour. La maçonnerie est expansive dans la bâtisse qu'on assoiffa via des travailleurs. L'instinct a été, sur cette base, tellement fignolé dans les détails qu'on risque au moindre geste de passer au travers. On dut lui arracher la couronne des deux mains pour qu'à valeur faciale équivalente elle fasse décapsuleur.

Jérôme Mauche - *Fenêtre, porte et façade,* 2004 © Éditions Bleu du ciel

En vers et contre tout

Le vers demeure encore le vecteur majeur de l'expression poétique. Voici deux exemples de son utilisation aujourd'hui, vers libre, économe; et, plus économe encore, celui qui donne au blanc de la ligne tout son sens…

Christophe Lamiot Enos

Qui peut établir avec certitude la différence ou la similitude entre temps et mémoire? Il faudrait avoir vécu l'un et l'autre, dans la même expérience unis, puis les avoir quittés sans

projet ni raison. Il faudrait les avoir retrouvés, mais lequel en premier? Le temps crée-t-il la mémoire, ou bien celle-ci n'est-elle que le prétexte à celui-là ? Celui qui peut répondre à tout cela porte le nom de Christophe Lamiot Enos. Né en décembre 1962 dans l'Eure, il a quitté temps et mémoire par accident, puis les a accueillis de nouveau au moment où les mots de nouveau le sollicitaient. Quatorze années aux États-Unis, l'amour de la Californie, le conduisent à l'inventaire patient de ses sensations mémorielles, inscrites dans le déroulement de poèmes économes et précis, qui rétablissent entre temps et mémoire le passé et l'histoire. Parmi les lecteurs des articles, des chroniques, des recueils de Christophe Lamiot, Michel Deguy, Jean-Michel Maulpoix, Ariane Dreyfus, et parmi des milliers d'autres, vous aujourd'hui…

Jean-Jacques Viton

Prenez des mots, tous les mots que vous trouvez dans les rues, glanez dans les champs, pêchez dans les eaux troubles du sommeil. Taillez à la hache de guerre une syntaxe de paix. Sculptez vos phrases en évidant le trop-plein du sens, le surcoût des liaisons dangereuses entre l'amour classique et la passion de l'instant. Faites exploser le tout dans la fusée d'un feu d'artifice. Recueillez sur la page les étoiles ainsi décrochées des ciels de la beauté. Vous obtenez du Jean-Jacques Viton. Maintenant, en sa compagnie, traversez le monde de la consommation, de la communication, la parole éclatée, scandez, scandez tout cela sur un rythme conquérant et résigné. Viton, né en 1933, vous emporte dans sa magie, sa charge baroque et turbulente contre les faux-semblants, sa jubilation de dire le monde autrement. De la poésie, pure et rude, folle et belle, compagne des jours lucides pour comprendre l'ivresse. Lisez, mais lisez aussi les vides qui préviennent le mot…

et ici
tremplin du bassin terminal

dehors attendront les estafettes
les chauffeurs les pousseurs

qu'ils attendent

ils ramèneront les survivants répartis
autour de la nappe blanche

déjà salie

avant de m'attabler j'ai
bien utilisé le temps
ce moment de temps

17.30 - 19.30
l'heure exquise
destruction de l'après-midi

règlement de minces têches

mettre de l'ordre où l'on peut en mettre
respirer profond pour vider le mauvais
programmer les mouvements du soir

exercices d'échauffement
petites foulées invisibles

en ne voulant rien perdre
vais-je trouver

à cause de sa couleur
voisine de celle du rollmops

le blue-jay rencontré à Roble-Lane

Jean-Jacques Viton - *L'Assiette,* 1996 © POL

Les arpenteurs de pages

L'imagination a déjà réussi plusieurs coups d'État en poésie, pacifiques et porteurs de promesses qui furent tenues. Elle n'a pas dit son dernier mot. Dans les années 1950, la désinvolture et la provocation de la Beat Génération parcourent des pages où se croisent tout étonnées, des phrases unies par le hasard et les ciseaux. Depuis quelques années, la modernité négative a fait place nette dans les pages où ne subsistent que quelques mots, pendant que la poésie qui pourrait naître de la génération ordinateur et Internet attend son inventeur.

Les cut-up

Paris, rue Gît-le-Cœur. Point de cœur qui gît dans cette rue, mais le nom ancien Gilles le queux, Gilles le cuisinier, transformé en vision romantique et désespérée de la rupture amoureuse… Belle première marche pour grimper en poésie jusqu'à la chambre qu'occupe en 1958 au 9 de ladite rue, William Burroughs (1914 - 1997). Burroughs est avec Jack Kerouac (1922 - 1969) et Allen Ginsberg (1926 - 1997), l'inventeur, le fondateur de la Beat Generation dans les années 1950.

Toutes les libertés

La Beat Génération, génération perdue, suit sur les routes et dans la rue les déroutes et les dérives des chercheurs de lumière dans l'ailleurs que peuvent offrir les excès de tout genre. Ces nomades des temps modernes véhiculent l'image d'occupants inspirés des marges du monde, des lisières de la normalité, de l'échappée belle vers toutes les libertés, même cher payées. On y trouve tous les départs des arts nouveaux, plus tard leurs héritages, en musique avec le jazz, le rock, le rap, en peinture… Et en poésie.

Rue Gît-le-Cœur

Burroughs nous ouvre la porte de sa chambre au 9 rue Gît-le-Cœur. Elle fait partie des quarante-deux chambres d'un hôtel miteux baptisé le « Beat hôtel». Sur la table de travail, des illustrations posées sur des journaux. Burroughs continue son occupation du moment : découper dans les illustrations ce qui pourrait être assemblé de façon à créer une forme inédite. Et soudain, un cri : c'est Burroughs (non, il ne s'est pas coupé avec les ciseaux) qui vient de s'apercevoir que, taillant dans les illustrations, il a aussi taillé dans les journaux. Et alors? Eh bien, il a découpé des phrases toutes faites! Oui, et puis? Et puis une idée géniale surgit dans son esprit *Beat* : assembler ces phrases nomades, libérées de leur contexte, ces phrases du pur hasard, cela pourrait produire un poème!

Le couper-en haut

Donc? Donc c'est ainsi que naquit le « couper-en haut », hum… vous le préférez en anglais, n'est-ce pas, c'est plus *Beat*, le voici : le *cut-up* ! Vous avez compris le procédé. Inutile de vous en donner un exemple. Il vous suffit de prendre des illustrations, de les poser sur des journaux, de découper, de recueillir les phrases par ci par là, de les agencer selon votre inspiration, de les coller sur une page, et hop, votre *cut-up* est prêt. Et l'espace d'un instant, vous devenez en même temps un nouveau phare de la Beat Génération, et un disciple des Kérouac, Burroughs et Ginsberg, ce qui n'est pas rien!

Les minimalistes

On dégraisse, on déboise, on déforeste, on supprime, on ne laisse sur la page que du blanc, ou presque. Ici, là, un mot, un autre, solitudes en images à celles que produit notre société, ou bien petites barques sur la voie de l'oubli; peut-être aussi des étoiles traduites par un expert sidéral, et tombées là, par hasard sous la plume d'un poète. Bref, c'est tout ce que vous voulez, c'est vous qui créez le sens de ce qui vous est proposé par ce genre contemporain : la « modernité négative ». Voilà, l'expression vient sous vos yeux de circonscrire le phénomène : on nie aux mots, à la grammaire, à la phrase leurs pouvoirs d'évocation, de lyrisme, de symbolisme, de tous les « isme », et on ne laisse sur la page qu'un signe ténu qui rappelle que le langage existe : le vocable instable dans le blanc d'une feuille entre vide, vertige et liberté.

Les éclaireurs

Évidemment, dans l'avenir de la poésie, dans son univers, il faut compter désormais avec celui qui s'est invité dans tous les foyers, ce personnage multilingue, multitâches, aux mille visages, qui raconte le monde en quelques secondes, et cherche sa vie en traversant les nôtres : l'ordi, le lap-top, le portable, la tour imprenable, et nous tous qui pianotons nos partitions au quotidien sur son clavier… Instrument d'écriture, l'ordinateur? Vecteur de création, Internet ? Pourquoi pas! L'imagination est toujours au pouvoir lorsque la poésie se délie de ses serments d'antan, de ses repères et repaires des temps passés.

Des chercheurs qui trouvent

Certains ont déjà franchi le pas et intègrent l'écran, l'outil et la face cachée de la machine pour proposer de nouvelles sources où des fleuves poétiques pourraient naître. Comment, de quelle façon? Eh bien, euh… Cela demeure encore théorique, des essais ont été effectués, des groupes se créent pour les rassembler, un *Manifeste pour une poésie numérique* a été publié dans la revue *Art Presse* en 2002. Depuis? La recherche se poursuit. « Des chercheurs qui cherchent, on en trouve, des chercheurs qui trouvent, on en cherche », disait de Gaulle. Et si vous décidiez, vous lecteur, de relever le défi des temps modernes de la poésie : devenir un chercheur qui trouve? Pourquoi pas… Alors, au travail, la postérité, ébahie déjà, vous attend!

Chapitre 22

La came de l'âme : le slam

Dans ce chapitre :

- Les sources du slam
- Pilote le Hot

***E**lle n'a jamais eu peur de rien, la poésie ! Longtemps voix des rois, puis celle des combats contre la tradition qui fige, éteint la flamme de tout progrès, elle grimpe sur scène aujourd'hui où tout se passe sous les feux de la rampe. Tête d'affiche de soirées à sa gloire, elle vit des mille espoirs qui deviendront les grands noms du futur, c'est sûr…

Poésie en scène

C'est aux États-Unis qu'est né ce qui se pratiquait déjà au Moyen Âge en France : une poésie qui sort de la page, monte sur un podium et s'offre au public qui l'élit la meilleure ou la pire…

Enfant de Chicago

Un courant d'air, une porte claque… « Slam » ! On vous avait prévenu pourtant : il ne faut jamais laisser ouvert cet huis (« huis », pour ne pas répéter le mot « porte »…), vous aviez promis, on va vous faire des reproches, vous descendre en flammes, ce qui se dit, en anglais : *to get slam*. *Well*, ou plutôt : bien! *And when and where was born*… Allons, même si le slam est né à Chicago, ce n'est pas une raison pour devenir soudain bilingue à chaque ligne.

L'histoire de Saul Williams

Donc, le slam est né à Chicago dans les années 1990. Le terme s'est imposé en France grâce au film américain de Marc Levin *Slam* qui met en scène le champion slameur des années 1990 : Saul Williams. Ce film, caméra d'or au festival de Cannes en 1998, a contribué à faire connaître à ceux qui l'ignoraient encore que la poésie n'est pas moribonde, que, débordante d'énergie, elle emplit les salles, grimpe sur les scènes, s'empare des micros et dit tout haut ce qu'elle n'a jamais crié sur les toits, mais qui se sait depuis toujours : elle est là, elle a ses droits. Et le slam vit pour elle. Le slam est là pour ça.

Jugement public

Entrez, entrez! La compétition va commencer. Les slameurs, de quinze ans à pas d'âge, se sont inscrits, ils ont écrit leur poème et vont le dire sur scène les uns après les autres, pendant trois minutes, devant une assemblée prête à l'ovation ou à la descente en flammes, *to get slam* ! La première du genre, à Chicago, a été imaginée par Marc Smith, c'était en 1988. Elle s'appelait alors : « Uptown poetry slam ». Depuis, on a raccourci… Au terme de ses trois minutes de poésie dite sur scène, le slameur est noté de zéro à dix, soit par un jury choisi, soit par la salle entière à l'aide de cartons.

Déjà, au Moyen Âge…

Dès l'ouverture du tournoi, la salle n'épargne pas ses critiques, ne marchande pas ses admirations, et ces deux réactions coexistant, la surchauffe est soudaine, et la fête réussie! Exista-t-il jamais telle allégresse autour de la poésie? Oui… Rappelez-vous, au temps des clercs et des jongleurs nomades, lorsque dans le Moyen Âge du XIIe siècle arrivaient dans le calendrier les foires de Champagne, on dressait des estrades et les joutes, les tournois de poésie allaient bon train, on applaudissait les meilleurs, on les couronnait, et les médiocres? On les descendait en flammes, déjà, on faisait du slam ! Les vedettes s'appelaient alors Rutebeuf ou Colin Muset. Aujourd'hui, elles ont pour nom : Reno Simo, Paul Cash, Carl, Pierkiroul, Damien Noury, Fissa, Angel, Zaz, Lo Glasman, Ucoc, Pilote le Hot, Grand Corps Malade…

Figures de proue

Ils sont des centaines aujourd'hui qui slament dans les soirées où la poésie se déboutonne et passionne les salles surchauffées. Voici, pour illustrer l'esprit et la lettre du mouvement, deux grandes voix qui font vivre le slam. Mais qu'est-ce donc que le slam ?

Pilote le Hot au gouvernail

La naissance du slam en France, c'est lui. Les grands soirs du genre, c'est lui aussi : Pilote le Hot. Un nom à chauffer à blanc les salles debout, à conduire les plus égarés vers leur destin, devant leurs admirateurs, leurs juges d'un soir. Pilote le Hot, un nom à cuisiner les mots selon des recettes toutes simples : un soupçon d'humour, de la bonhomie, la main qui plonge dans les folies du monde, dans l'angoisse et le désert des nuits, et qui dépose sa glanure en rythme, diastole, systole, comme un cœur qui survit, et pousse devant soi sa charge de courage, sa vie en poésie, de midi à minuit, et tous les jours ainsi. Pilote le Hot est né en 1966 dans la région parisienne. Entre 1999 et 2001, il signe *Amours, Poésies et Pâtes fraîches* et *Culture rapide*, avec des vidéos de ses poèmes sur CD-Rom.

Grand Corps Malade à guichets fermés

Une voix, une voix qui s'empare de l'espace comme un corbeau noir ou un vol de gerfauts, comme un orchestre entier suspendu dans l'attente, comme l'écho tranquille d'un abîme où

ronronne la puissance du monde… Un timbre qui laisse sans voix. Fabien Marsaud est né en 1977 en Seine-Saint-Denis. Son bac littéraire en poche, il déploie ses presque deux mètres sur les terrains de basket où il excelle, continue ses études, envisage en optimiste la vie entre les paniers et les livres… Mais un jour de juillet 1997, tout bascule dans une piscine au niveau trop bas : vertèbres mal en point. On le prévient qu'il ne remarchera sans doute jamais. Faux : Fabien Marsaud, c'est l'énergie, la volonté au-delà de l'ordinaire. Ses jambes l'emportent bientôt vers son destin qui passe par une soirée de slam en 2003 où il déclame son premier texte. En 2005, son audience s'accroît, explose en 2006. Il joue à guichets fermés à La Cigale. Aujourd'hui, sur les scènes de France et de Navarre ou d'ailleurs, Fabien Marsaud, devenu Grand Corps Malade depuis 1998, séduit les foules ébahies, recueillies, spectatrices et spectateurs emportés par la même magie, un plain-chant entre l'urbain et le rustique, équilibre étonnant sur le fil de la vie, Grand Corps Malade, le slameur qui guérit. On l'écoute?

A l'école de la vie



J'y suis entré tout petit, sans le savoir, comme tout le monde
Derrière ses murs j'ai grandi et j'ai observé chaque seconde
J'y suis entré naturellement, personne m'a demandé mon avis
J'ai étudié son fonctionnement, ça s'appelle l'école de la vie
Faut savoir qu'ici tout s'apprend, les premières joies et les colères
Et on ne sort jamais vraiment de cet établissement solaire
A l'école de la vie, y'a des matières obligatoires
Et certains cours sont en option pour te former à ton histoire
La vie démarre souvent avec le prof d'insouciance
Il est utile, il t'inspire et puis il te met en confiance
Mais juste après vient le cours des responsabilités
Tu découvres les maux de tête et les premiers contrôles ratés
Le cours de curiosité est un passage important
En le comprenant assez tôt, j'ai gagné pas mal de temps
Puis j'ai promis que je m'inscrirai dans le cours de promesses
Mais j'ai parfois été fort dans le cours de faiblesse
A l'école de la vie, tout s'apprend, tout s'enseigne
Tout s'entend, on s'entraîne, des matières par centaines
C'est l'école de la vie, j'ai erré dans ses couloirs
J'ai géré dans ses trous noirs, j'essaierai d'aller tout voir

En cours de grosses galères, j'ai eu quelques très bonnes notes
C'est ce genre de résultats qui te fait connaître tes vrais potes
Ça m'a donné des points d'avance et une sacrée formation
Pour le cours de prise de recul et le cours d'adaptation

Je me rappelle du cours d'espoir, j'avais des facilités
A moins que je ne confonde avec le cours de naïveté
Puis y'avait une filière mensonge et une filière vérité
J'ai suivi les deux cursus, chacun a son utilité
En cours de solitude, j'avais un bon potentiel
Se satisfaire de soi-même est un atout essentiel
Mais j'aime bien aussi l'ambiance qu'y avait dans le cours de bordel
J'ai vite compris que l'existence se conjugue mieux au pluriel
C'est qu'en cours d'humanité j'ai eu deux très bons professeurs
On a eu des travaux pratiques tous les jours moi et ma sœur
J'espère que petit à petit j'ai bien retenu leurs leçons
Et qu'à l'école d'une autre vie, je transmettrai à ma façon

A l'école de la vie, tout s'apprend, tout s'enseigne
Tout s'entend, on s'entraîne, des matières par centaines
C'est l'école de la vie, j'ai erré dans ses couloirs
J'ai géré dans ses trous noirs, j'essaierai d'aller tout voir

En cours d'histoire d'amour j'ai longtemps été au fond de la classe
Le cul contre le radiateur, j'ai bien cru trouver ma place
Mais en pleine récréation alors que je n'attendais rien
J'ai reçu ma plus belle leçon et le prof m'a mis très bien
Au cours de liberté, y'avait beaucoup d'élèves en transe
Le cours d'égalité était payant, bravo la France
Pour la fraternité, y'avait aucun cours officiel
Y'avait que les cours du soir, loin des voies institutionnelles
Alors on saigne, on cicatrise, on se renseigne, on réalise
Les bons coups et les bêtises, on s'allie, on se divise
Moi pour comprendre l'existence un peu plus vite ou un peu mieux
J'ai choisi le cours d'enfance en ville et j'ai même pris l'option banlieue
Reste qu'en cours de bonheur, le prof était souvent malade
On s'est démerdés tout seuls, on a déchiffré ses charades
Autodidactes en sentiments, y'aura pas d'envie sans piment
Dans mes cahiers en ciment moi j'apprends la vie en rimant

Grand Corps Malade - *À l'école de la vie*

Huitième partie

La partie des Dix



Dans cette partie…

***P**our vous qui êtes un habitué de la collection, cette partie ne fait aucun mystère. Vous la savez récréative, destinée à vous distraire et à vous informer de façon différente, à vous intéresser à un thème particulier… Pour vous qui découvrez la collection et venez de lire les lignes précédentes, vous voilà renseigné! Penchez-vous d'abord, avec nostalgie ou non, sur votre passé d'écolier avec à la clé, de temps en temps, une récitation. Savez-vous de quelles œuvres sont sortis ces titres avant de se retrouver sur la couverture d'un livre dont ils ont fait une partie du succès, les *Bonjour Tristesse*, *Autant en emporte le vent* ou *Patience dans l'azur* ? Vous n'en pouvez plus : vous voulez vous aussi écrire des poèmes, et que votre nom devienne aussi connu que ceux de Hugo ou Rimbaud ! Lisez d'abord les dix commandements comme ils l'ont fait avant de devenir des grands. Tentez ensuite d'écrire votre haïku, et puis envolez-vous sur toute la planète avec les poètes francophones dont les mille soleils nous enchantent.

Chapitre 23

Dix récitations d'école

Dans ce chapitre :

- Dix poèmes à apprendre comme avant
- Récitation demain matin…

C'est, en général, un matin gris, avec ou sans pluie, et même avec du soleil parfois, mais en vous, c'est la brume, et la tempête, et l'ouragan. Il fait un temps de chien dans votre pensée qui déjà vous projette sous le nez d'un professeur qui vous dit, devant les mines réjouies de ceux qui ont déjà ânonné leur sonnet : « C'est à toi, récite-nous le poème qui était à apprendre pour aujourd'hui ». Vous l'avez répété, des soirs entiers, récité à qui vous a dit, chez vous dans le cocon douillet : « C'est parfait!».

« Oui ? La suite ?... »

Mais parvenu ici, devant toute la classe qui vous regarde en ce matin épouvantable où l'angoisse vous essore, vous tord les mains, et s'apprête à vous torpiller, le premier vers arrive sur vos lèvres sèches, le deuxième s'ajoure, se cherche, le troisième se dérobe, le quatrième s'absente pour la journée… « Oui ? La suite? » Le professeur tente de vous aider, mais vous sombrez, les strophes disparaissent, les rimes suffoquent puis se noient, quelques fragments d'alexandrins surnagent auxquels vous vous agrippez… Trop tard! Le professeur, vedette de sauvetage, a renoncé à vous repêcher, votre naufrage est un cas désespéré, il est parti arraisonner un autre de vos petits navires de camarades qui déjà rame dans la marmelade…

Souvenirs éprouvants, n'est-il pas? Et pourtant, vous l'aimiez cette poésie, vous la saviez par cœur ! Et aujourd'hui encore, vous êtes capable de la réciter, en entier, enfin, presque, tout au moins la première strophe, son premier vers surtout… Ah, ce « Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant… » de Verlaine. Oui ? La suite? Allons, en ces temps où on nous serine que la fameuse maladie qui attaque la mémoire fait des ravages, ne pensez-vous pas qu'il serait bon d'améliorer la situation, en apprenant par exemple, pour de bon, un Verlaine tout entier, puis un Musset, puis un Hugo, un Baudelaire, et vous voilà tout pimpant, avec une mémoire surentraînée pour les dix ans ou les cent ans à venir!

Voici dix récitations qui ne vont peut-être pas vous rappeler que de mauvais souvenirs, puisqu'il y eut sans doute quelque matin de victoire, sans bourrasque, sans angoisses, où, serein, vous obtîntes, ravi, un vingt sur vingt? Point ?... Plaisir de lire ou désir d'apprendre. À vous de choisir.

1 - Le paresseux



Accablé de paresse et de mélancolie,
Je rêve dans un lit où je suis fagoté,
Comme un lièvre sans os qui dort dans un pâté,
Ou comme un Don Quichotte en sa morne folie.

Là, sans me soucier des guerres d'Italie,
Du comte Palatin, ni de sa royauté,
Je consacre un bel hymne à cette oisiveté
Où mon âme en langueur est comme ensevelie.

Je trouve ce plaisir si doux et si charmant,
Que je crois que les biens me viendront en dormant,
Puisque je vois déjà s'en enfler ma bedaine,

Et hais tant le travail, que, les yeux entrouverts,
Une main hors des draps, cher Baudoin, à peine
Ai-je pu me résoudre à t'écrire ces vers.

Saint-Amant - *Œuvres*, 1629

2 - Et la mer et l'amour…



Et la mer et l'amour ont l'amer pour partage,
Et la mer est amère, et l'amour est amer,
L'on s'abîme en l'amour aussi bien qu'en la mer,
Car la mer et l'amour ne sont point sans orage.

Celui qui craint les eaux qu'il demeure au rivage,

Celui qui craint les maux qu'on souffre pour aimer,
Qu'il ne se laisse pas à l'amour enflammer,
Et tous deux ils seront sans hasard de naufrage.

La mère de l'amour eut la mer pour berceau,
Le feu sort de l'amour, sa mère sort de l'eau,
Mais l'eau contre ce feu ne peut fournir des armes.

Si l'eau pouvait éteindre un brasier amoureux,
Ton amour qui me brûle est si fort douloureux,
Que j'eusse éteint son feu de la mer de mes larmes.

Pierre de Marbeuf (1596 - 1645) - *Œuvres*

3 - Le Cid



Don Diègue
Ô rage! ô Désespoir! ô vieillesse ennemie!
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie?
Et ne suis-je blanchi dans les travaux guerriers
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers ?
Mon bras, qu'avec respect toute l'Espagne admire,
Mon bras, qui tant de fois a sauvé cet empire,
Tant de fois affermi le trône de son roi
Trahit donc ma querelle, et ne fait rien pour moi ?
Ô cruel souvenir de ma gloire passée!
Œuvre de tant de jours en un jour effacée!
Nouvelle dignité, fatale à mon bonheur!
Précipice élevé d'où tombe mon honneur!
Faut-il de votre éclat voir triompher le Comte,
Et mourir sans vengeance, ou vivre dans la honte?
Comte, sois de mon prince à présent gouverneur;
Ce haut rang n'admet point un homme sans honneur;
Et ton jaloux orgueil, par cet affront insigne,
Malgré le choix du roi, m'en a su rendre indigne.
Et toi, de mes exploits glorieux instrument,
Mais d'un corps tout de glace inutile ornement,

Fer, jadis tant à craindre, et qui, dans cette offense,
M'as servi de parade, et non pas de défense,
Va, quitte désormais le dernier des humains,
Passe, pour me venger, en de meilleures mains.

Pierre Corneille - *Le Cid*, I, 4, 1636

4 - Le Laboureur et ses Enfants



Travaillez, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins.
Un riche Laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses Enfants, leur parla sans témoins.
«Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents :
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit; mais un peu de courage
Vous le fera trouver, vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'août.
Creusez, fouillez, bêchez; ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse.»
Le père mort, les fils vous retournent le champ,
Deçà, delà, partout; si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
De leur montrer avant sa mort
Que le travail est un trésor.

Jean de La Fontaine - *Fables*, Livre V, 1668

5 - Soleils couchants



Le soleil s’est couché ce soir dans les nuées;
Demain viendra l’orage, et le soir, et la nuit;
Puis l’aube, et ses clartés de vapeurs obstruées;
Puis les nuits, puis les jours, pas du temps qui s’enfuit!

Tous ces jours passeront; ils passeront en foule
Sur la face des mers, sur la face des monts,
Sur les fleuves d’argent, sur les forêts où roule
Comme un hymne confus des morts que nous aimons.

Et la face des eaux, et le front des montagnes,
Ridés et non vieillis, et les bois toujours verts
S’iront rajeunissant; le fleuve des campagnes
Prendra sans cesse aux monts le flot qu’il donne aux mers.

Mais moi, sous chaque jour courbant plus bas ma tête,
Je passe, et, refroidi sous ce soleil joyeux,
Je m’en irai bientôt, au milieu de la fête,
Sans que rien manque au monde immense et radieux!

Victor Hugo - *Les Feuilles d’Automne*

6 - L’homme et la mer



Homme libre, toujours tu chériras la mer !
La mer est ton miroir; tu contemples ton âme
Dans le déroulement infini de sa lame,
Et ton esprit n’est pas un gouffre moins amer.

Tu te plais à plonger au sein de ton image;
Tu l’embrasses des yeux et des bras, et ton cœur
Se distrait quelquefois de sa propre rumeur
Au bruit de cette plainte indomptable et sauvage.

Vous êtes tous les deux ténébreux et discrets :
Homme, nul n’a sondé le fond de tes abîmes;
Ô mer, nul ne connaît tes richesses intimes,
Tant vous êtes jaloux de garder vos secrets!

Et cependant voilà des siècles innombrables
Que vous vous combattez sans pitié ni remords,
Tellement vous aimez le carnage et la mort,
Ô lutteurs éternels, ô frères implacables!

Charles Baudelaire - *Les Fleurs du mal*, 1857

7 - Tristesse



J’ai perdu ma force et ma vie,
Et mes amis et ma gaieté;
J’ai perdu jusqu’à la fierté
Qui faisait croire à mon génie.

Quand j’ai connu la Vérité,
J’ai cru que c’était une amie;
Quand je l’ai comprise et sentie,
J’en étais déjà dégoûté.

Et pourtant elle est éternelle,
Et ceux qui se sont passés d’elle
Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu’on lui réponde.
Le seul bien qui me reste au monde
Est d’avoir quelquefois pleuré.

Alfred de Musset - *Poésies nouvelles*, 1850

8 - Le ciel est par-dessus le toit



Le ciel est, par-dessus le toit,
        Si bleu, si calme!
Un arbre, par-dessus le toit,
        Berce sa palme.

La cloche, dans le ciel qu'on voit,
        Doucement tinte.
Un oiseau sur l'arbre qu'on voit
        Chante sa plainte.

Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là,
        Simple et tranquille.
Cette paisible rumeur-là
        Vient de la ville.

- Qu'as-tu fait, ô toi que voilà
        Pleurant sans cesse,
Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà,
        De ta jeunesse?

Paul Verlaine - Sagesse, 1881

9 - Le buffet



C'est un large buffet sculpté; le chêne sombre,
Très vieux, a pris cet air si bon des vieilles gens;

Le buffet est ouvert, et verse dans son ombre
Comme un flot de vin vieux, des parfums engageants;

Tout plein, c’est un fouillis de vieilles vieilleries,
De linges odorants et jaunes, de chiffons
De femmes ou d’enfants, de dentelles flétries,
De fichus de grand’mère où sont peints des griffons;

- C’est là qu’on trouverait les médaillons, les mèches
De cheveux blancs ou blonds, les portraits, les fleurs sèches
Dont le parfum se mêle à des parfums de fruits.

- Ô buffet du vieux temps, tu sais bien des histoires,
Et tu voudrais conter tes contes, et tu bruis
Quand s’ouvrent lentement tes grandes portes noires.

Arthur Rimbaud - *Poésies*

10 - La Grenouille qui se veut faire aussi grosse que le Bœuf



Une Grenouille vit un Bœuf
Qui lui sembla de belle taille.
Elle, qui n’était pas grosse en tout comme un oeuf,
Envieuse, s’étend, et s’enfle et se travaille
Pour égaler l’animal en grosseur,
Disant: «Regardez bien, ma sœur ;
Est-ce assez? dites-moi ; n’y suis-je point encore?
- Nenni - M’y voici donc? -Point du tout. -M’y voilà?
- Vous n’en approchez point.» La chétive pécore
S’enfla si bien qu’elle creva.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages :
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs,
Tout prince a des ambassadeurs,
Tout marquis veut avoir des pages.

Chapitre 24

Dix vers titres

Dans ce chapitre :

- Dix titres de livres
- Les auteurs empruntés

Certains vers sont devenus des titres de livres. En voici dix que vous allez reconnaître…

1 - Amants, heureux amants

Valéry Larbaud, 1921 - Jean de La Fontaine

Valéry Larbaud que vous avez déjà rencontré dans ces pages (si, si, cherchez bien…) publie en 1924 sous le titre *Amants, heureux amants* un recueil de trois nouvelles. La première a pour titre : *Beauté, mon beau souci*; la deuxième, la nouvelle éponyme (cela signifie qu'elle donne son nom au recueil entier) : *Amants, heureux amants* ; la troisième : *Mon plus secret conseil*. Et vous vous dites maintenant : mais c'est bien sûr, ce *Beauté, mon beau souci*, ne serait-ce pas le premier hémistiche d'un poème de François de Malherbe intitulé *Dessein de quitter une dame qui ne le contentait que de promesse*? Malherbe qui ne possédait pas forcément l'art du titre court… Eh bien si, ce demi-vers est bien de Malherbe.

Émouvant, le Bonhomme

Et puis vous ajoutez : «Amants, heureux amants », voilà si je ne m'abuse, du La Fontaine, et du meilleur, le passage où le Bonhomme Jean est le plus émouvant, le plus lyrique, l'instant où il se laisse aller à la confidence, tenez, lisez vous-même, cette dernière partie de la fable *Les Deux Pigeons*, c'est bien plus que touchant, le dernier vers surtout… :



Amants, heureux amants, voulez-vous voyager?
Que ce soit aux rives prochaines;
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau;
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste;
J'ai quelquefois aimé! je n'aurais pas alors

Contre le Louvre et ses trésors,
Contre le firmament et sa voûte céleste,
Changé les bois, changé les lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable et jeune bergère
Pour qui, sous le fils de Cythère,
Je servis, engagé par mes premiers serments.
Hélas ! quand reviendront de semblables moments?
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants
Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète?
Ah ! si mon cœur osait encor se renflammer!
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête?
Ai-je passé le temps d'aimer?

Jean de la Fontaine - *Fables*, 1668

2 - Autant en emporte le vent

Margaret Mitchell, 1936 - François Villon

Vous en avez versé, des larmes, n'est-ce pas, en lisant le roman ou en voyant le film *Autant en emporte le vent*, *Gone with the wind* en anglais. Margaret Mitchell y met en scène Scarlett O'Hara résolue et charmeuse, ses amours, ses défaites, ses passions, Ashley Wikes le rêveur, et Rhett Butler, le rebelle et rusé, dans la Georgie de la guerre de Sécession (1861 - 1865) et ses conséquences, aux États-Unis. Eh bien, ce titre vient de bien plus loin que la guerre de Sécession, il est tiré d'une ballade d'un certain François Villon que vous allez retrouver en remontant jusqu'au XVe siècle, en 1461 exactement, au moment où il écrit sa *Ballade en vieil langage François*.

Les neiges d'antan

En ce temps-là, la langue française a été réformée, simplifiée, purgée de ses innombrables « y » et lettres superfétatoires (ce qui signifie « superflues », mais en langage pédant). Remontant jusqu'à Villon, profitez-en pour revoir comment se compose une ballade : trois strophes terminées par le même vers, suivies d'un envoi. *La Ballade en vieil langage François* fait suite dans *Le Testament* à celle que vous avez lue : *Ballade des dames du temps jadis* (où l'on trouve ce dernier vers des strophes : *Mais où sont les neiges d'antan*) Villon y déplore que le temps passe, avec un art et une mélancolie au charme intact.

Un dernier vers

Autant en emporte le vent est le dernier vers de chacune des strophes de la *Ballade en vieil*

langage François de Villon. Voilà, vous les avez, maintenant, il ne vous reste plus qu'à trouver un bon dîner en ville ou un brunch correct à la campagne, ou un casse-croûte sur l'autoroute pour placer cette information témoin de votre vaste culture. En voiture pour les deux dernières strophes de cette Ballade - pour vous épargner de n'y rien comprendre, les voici en version traduite :



Que ce soit le dauphin de Vienne
Et Grenoble, le preux, le sensé
Ou le seigneur futur héritier
De Dijon, Salins et Dole,
Tout aussi bien prenez de leurs gens,
Hérauts, trompettes, poursuivants d'armes;
En ont-ils bien mis sous leur nez ?
Autant en emporte le vent.

Les princes sont destinés à mourir
Ainsi que tous les vivants
S'ils en sont courroucés ou peinés,
Autant en emporte le vent

François Villon - *Ballade en vieil langage François,* in *Le Testament*, 1461

3 - Bonjour tristesse

Françoise Sagan, 1954 - Paul Éluard

Que peut-on faire si on abandonne en plein milieu d'année les études de lettres qu'on a commencées à la Sorbonne - après un bac obtenu à seize ans ? C'est tout simple : au lieu d'étudier les grands auteurs, on en devient un! De quelle façon? En écrivant un roman. Et quel titre donner à ce roman? Si on a lu Paul Éluard, on se rappelle qu'un de ses poèmes contient ce vers désenchanté : *Bonjour tristesse*. Voilà un beau titre : *Bonjour tristesse* ! Et quel pseudonyme choisir quand on s'appelle Françoise Quoirez, qu'on est né à Cajarc dans le Lot en 1935 dans une famille aisée, et qu'on ne veut pas forcément que tout le monde sache qu'une jeune fille de dix-huit ans écrit des romans où l'amour et la haine font bon ménage? Rien de plus simple : on choisit un nom lu chez Proust, l'écrivain qu'on adule : Sagan !

Charmant monstre…

Voilà, vous savez tout ou presque : Le succès du roman *Bonjour tristesse* (1954) est phénoménal. Françoise Sagan est connue et riche du jour au lendemain. François Mauriac salue l'arrivée en littérature d'un *charmant monstre de dix-huit ans*. Elle voyage aux États-Unis, s'installe sur la Côte d'Azur, puis en Normandie où elle meurt le 24 septembre 2004. D'Éluard, vous savez tout ou vous saurez tout si vous remontez les chapitres jusqu'à celui des débuts du surréalisme. Et maintenant, Bonjour tristesse… :

À peine défigurée



Adieu tristesse
Bonjour tristesse
Tu es inscrite dans les lignes du plafond
Tu es inscrite dans les yeux que j'aime
Tu n'es pas tout à fait la misère
Car les lèvres les plus pauvres te dénoncent
Par un sourire
Bonjour tristesse
Amour des corps aimables
Puissance de l'amour
Dont l'amabilité surgit
Comme un monstre sans corps
Tête désappointée
Tristesse beau visage.

Paul Éluard - *La Vie immédiate*, 1932 © Éditions Gallimard

4 - Dans un mois, dans un an

Françoise Sagan, 1957 - Jean Racine

Décidément, Françoise Sagan est très inspirée par ses lectures pour titrer ses romans. Si vous avez fréquenté la période classique dans les chapitres précédents, vous devez être capable sur-le-champ de retrouver qui a écrit ce fameux hémistiche (un hémistiche est la moitié d'un alexandrin si vous ne vous le rappelez plus, il faut vraiment tout vous dire!) « Dans un mois, dans un an », suivi de cette suite émouvante tout autant « comment souffrirons-nous, Seigneur, que tant de mers me séparent de vous? / Que le jour recommence ou que le jour finisse, sans que jamais Titus puisse voir Bérénice, et sans que de tout le jour, je puisse voir Titus…» - ce sont deux amants qui se séparent, Titus et Bérénice, ils ne se

reverront pas. Ah là là, que c'est triste, mais ils s'en remettront, comme tout le monde… En attendant, filez page 194, et vous remettrez dans son contexte littéraire cet emprunt qu'a fait Françoise Sagan à la tragédie de Racine, *Bérénice*, représentée pour la première fois en 1670, voilà plus de trois siècles maintenant.

5 - Les Chênes qu'on abat

André Malraux, 1971 - Victor Hugo

Le 23 octobre 1872, s'éteint à l'âge de soixante et un ans, Théophile Gautier, le théoricien et praticien de l'art pour l'art, celui que Baudelaire nomme dans la dédicace qu'il lui écrit au début des *Fleurs du mal*: le poète impeccable, Gautier qui ouvre la voie aux Parnassiens… Mallarmé lui rend hommage à sa façon, en un langage qui se comprend après quelques démontages et reconstructions. Hugo lui écrit aussi son adieu qui sera publié la même année, une pièce d'alexandrins à rimes plates - Hugo excelle dans ce genre - dont vous allez lire l'extrait contenant l'hémistiche emprunté par Malraux pour titrer son livre paru en 1971.
Les Chênes qu'on abat est un livre d'entretiens que Malraux eut avec de Gaulle après son départ du pouvoir en 1969, le Général, chêne indéracinable qui avait redonné l'espoir à la France pendant la Seconde Guerre mondiale. Indéracinable dans les mémoires, mais abattu par l'histoire en marche. Au lendemain de la mort de De Gaulle qui survient à Colombey-les-Deux-Églises le 9 novembre 1970, un dessin de Jacques Faizant montrait, à la une du *Figaro*, Marianne, la France, pleurant sur un chêne abattu.

Pour Théophile Gautier (extraits)



Lorsqu'un vivant nous quitte, ému, je le contemple;
Car entrer dans la mort, c'est entrer dans le temple
Et quand un homme meurt, je vois distinctement
Dans son ascension mon propre avènement. […]
Passons; car c'est la loi ; nul ne peut s'y soustraire
Tout penche; et ce grand siècle avec tous ses rayons
Entre en cette ombre immense où pâles nous fuyons.
Oh ! quel farouche bruit font dans le crépuscule
Les chênes qu'on abat pour le bûcher d'Hercule ! […]
Ce siècle altier qui sut dompter le vent contraire,
Expire…— Ô Gautier ! toi, leur égal et leur frère,
Tu pars après Dumas, Lamartine et Musset.
L'onde antique est tarie où l'on rajeunissait; […]

Victor Hugo - *Toute la lyre*, 1893

6 - Prends garde à la douceur des choses

Raphaëlle Billetdoux, 1976 - Paul-Jean Toulet

Prix Interallié 1976, le roman de Raphaëlle Billetdoux *Prends garde à la douceur des choses* raconte l'éducation sentimentale d'une jeune Natalie, devenue orpheline de mère, avec ses deux sœurs plus âgées. Celles-ci vivent le temps d'aimer chacune à leur façon, et la jeune Natalie devient le témoin de leurs premières histoires de cœur et de corps. Natalie se rend compte que l'amour n'est pas ce velours d'âme dont elle voulait vêtir ses rêves ; les hasards de son apprentissage lui lancent cet impératif : *Prends garde à la douceur des choses*. Ce titre est tiré d'un poème de Paul-Jean Toulet : *En Arles*. Toulet y parle des Aliscans, ancien cimetière qui sert de promenade aujourd'hui. Les compagnons de Roland de Roncevaux y auraient été enterrés. Puis deux batailles s'y seraient déroulées, argument de la chanson de geste « Aliscans » où l'on trouve Guillaume au court nez, c'est-à-dire Guillaume d'Orange. Voilà, il vous reste à lire ce poème fort connu :

En Arles



Dans Arles, où sont les Aliscams,
Quand l'ombre est rouge, sous les roses,
Et clair le temps,

Prends garde à la douceur des choses,
Lorsque tu sens battre sans cause
Ton cœur trop lourd,

Et que se taisent les colombes :
Parle tout bas si c'est d'amour,
Au bord des tombes.

Paul-Jean Toulet (1867 - 1920)

7 - Méchamment les oiseaux

Suzanne Prou, 1971 - Stéphane Mallarmé

Ce n'est pas l'hémistiche le plus joli qu'ait pu écrire Stéphane Mallarmé, ni le plus harmonieux, ni le plus musical, bref, il transporte avec une certaine lourdeur son adverbe en « ment » alors que derrière, les oiseaux tentent de s'envoler - on ne peut pas dire que du bien des poètes non plus… Suzanne Prou choisit quand même ce demi-vers en 1971 pour titrer son roman qui obtient le prix Cazes en 1972 - du nom d'un ancien patron de la brasserie germanopratine Lipp où ce prix est remis -, un roman où rien ne va comme il faut pour un quinquagénaire qui après une syncope devient obsédé par les oiseaux, pendant que tournent autour de lui, méchamment, ses souvenirs - on devrait organiser, dans certaines réserves de la littérature, des battues à l'adverbe en « ment »… En attendant, voici un extrait du poème de Mallarmé - parce que tout entier… - intitulé *L'Azur*. Magnifique, n'est-il pas?

L'Azur (extraits)



Brouillards, montez! Versez vos cendres monotones
Avec de longs haillons de brume dans les cieux
Qui noiera le marais livide des automnes
Et bâtissez un grand plafond silencieux!

Et toi, sors des étangs léthéens et ramasse
En t'en venant la vase et les pâles roseaux,
Cher Ennui, pour boucher d'une main jamais lasse
Les grands trous bleus que font méchamment les oiseaux.

Stéphane Mallarmé - *Poésies*, 1899

8 - Les oiseaux se cachent pour mourir

Colleen McCullough, 1977 - François Coppée

Les oiseaux se cachent pour mourir, neuf syllabes ; connaissez-vous les trois premières manquantes à cet alexandrin? Vous les avez lues lorsque vous fut retracée l'histoire de François Coppée, page 312. Ces trois syllabes sont sans doute les plus maladroitement

utilisées dans toute la poésie classique : Est-ce que… Ce « Esseuqueu » gâche un peu la suite du vers, bien sûr, mais on l'oublie finalement, ne retenant que cette image poignante du petit oiseau tout seul, qui prépare son ultime « cui-cui », abandonné du monde, et qui va rendre par son petit bec son dernier souffle… *Les Oiseaux se cachent pour mourir*, ce roman de Colleen McCullough raconte l'histoire de l'ascension du Père Ralph de Bricassart dans la hiérarchie catholique, en Australie, jusqu'à sa nomination au Vatican, pendant que son cœur d'homme bat pour la trop jolie Meggie…

Les oiseaux d'épines

L'éditeur français qui publia le livre traduit chercha vainement l'équivalent français du titre d'origine anglais : *The Thom birds* - qui se traduirait par le curieux : *Les Oiseaux d'épines*, titre fort peu porteur… Soudain, ces neuf syllabes lui vinrent à la bouche sans que personne, ni lui-même, s'aperçût qu'il s'agissait d'un vers de Coppée. Ce n'est que plusieurs mois plus tard qu'on s'en rendit compte, le titre avait déjà tiré le livre vers les meilleures ventes.

9 - Ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre

Flora Groult, 1979 - Paul Verlaine

Un livre sur un titre… Il y a des auteurs qui s'éblouissent soudain à la lecture d'un mot ou deux, d'un début de phrase, voire d'un vers et qui se disent : Quel livre génial je pourrais écrire sous ce titre-là ! Et parfois, ils l'écrivent, ce livre, avec des fortunes diverses, de belles réussites ou des partages confidentiels, mais toujours à la source de cette écriture se trouve la beauté rencontrée par hasard - histoire d'amour entre les mots et l'écrivain. Flora Groult (1924 - 2001), filleule de Marie Laurencin qui fut l'amante d'Apollinaire, a-t-elle choisi d'écrire certains de ses livres après une idylle passionnelle avec un hémistiche ou un alexandrin?

Tout le plaisir des jours est dans leur matinée

Peut-être, car, en 1985, ses lecteurs peuvent lire d'elle ce roman sous ce titre : *Tout le plaisir des jours est dans leur matinée*. Évidemment, vous avez reconnu sans difficulté l'emprunt effectué à François de Malherbe dans ses *Stances* : *Réservez le repos à ces vieilles années / Par qui le sang est refroidi / Tout le plaisir des jours est dans leur matinée ; / La nuit est déjà proche à qui passe midi*. Un vrai roman que ces vers! D'elle, ses lecteurs ont aussi découvert des nouvelles publiées sous ce titre : *Le temps s'en va, Madame*… qui est, vous l'avez lu dans le chapitre 5, l'emprunt à l'un des décasyllabes du sonnet irrégulier de Ronsard « Je vous envoie un bouquet ».

Je fais souvent ce rêve…

Flora Groult lit aussi Verlaine. La preuve : ce titre *Ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre* ne surgit-il pas de votre mémoire poétique qui vous livre dans l'instant ces vers : *Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant / D'une femme inconnue, et que j'aime et qui m'aime / Et qui n'est chaque fois*… et voici le titre qui apparaît : *Ni tout à fait la même, ni*

tout à fait une autre / Et m'aime et me comprend… Évidemment, quand Malherbe, Ronsard ou Verlaine se joignent à Flora Groult pour nous inviter à la lecture, on accepte, on y court, on part à l'aventure puisque tout est littérature…

10 - Patience dans l'azur

Hubert Reeves, 1981 - Paul Valéry

Paul Valéry partage avec Stéphane Mallarmé dont il fut un fidèle des mardistes (si vous ne comprenez pas ce mot, reportez-vous au chapitre où se trouve contée l'histoire de Mallarmé chez qui les poètes se réunissaient le mardi, rue de Rome à Paris, d'où ce nom : mardistes, et vous comprendrez tout) la fascination pour l'azur. La machine Mallarmé se bloque même sur cette couleur à la fin d'une strophe au point qu'on a pu craindre qu'à l'image de Baudelaire, il ne pût plus prononcer qu'un mot - *Crénom* pour Baudelaire, *Azur* pour Mallarmé - : voyez : *Il roule par la brume, ancien et traverse / Ta native agonie ainsi qu'un glaive sûr / Où fuir dans la révolte inutile et perverse? / Je suis hanté. L'Azur ! L'Azur ! L'Azur ! L'Azur !* Quatre fois « l'azur » puis le point d'exclamation final. On a eu peur… Et Valéry ? Des « azur », on en rencontre trois dans *La Jeune Parque*, deux dans *Au platane*, deux dans *Fragments de Narcisse*, trois dans *Ébauche d'un serpent*, un dans *Le rameur*, et un dans *Palme*, justement, celui qu'emprunte Hubert Rives, précisément dans la pénultième strophe du poème : *Patience, patience, / Patience dans l'azur !*
Donc, si nous faisons nos comptes, nous voici, cher Paul Valéry, avec douze occurrences du mot « azur » dans les quarante pages de votre somptueux recueil *Charmes* publié en 1922, ce qui fait une moyenne de 3,33333… « azur » par page. Mais ils se trouvent si densément entourés qu'en lisant, on n'y voit que du bleu! Sans doute est-ce la permanence hypnotique de cette allusion au ciel qui a aimanté Hubert Rives (né en 1932 à Montréal), le grand amoureux des étoiles, lorsqu'il a cherché un titre où nous sont contés les mystères de l'univers depuis sa naissance, voilà quinze milliards d'années. *Patience dans l'azur* est arrivé tout naturellement sous la plume de ce passionné de Valéry qu'est notre traducteur québécois des étoiles, astrophysicien, poète du temps, créateur du grand rêve galactique. *Patience dans l'Azur* est paru en 1981. Sa lecture prouve, s'il en est besoin, que la poésie gouverne tout, et qu'elle se situe, bien au-delà des vers, partout dans l'univers.

Chapitre 25

Les dix commandements pour écrire un poème

Dans ce chapitre :

- Choisir genre et forme
- Maîtriser l'écriture

***V**ous avez décidé d'écrire un poème, parce que vous voulez exprimer votre émotion, votre colère, votre admiration, parce que vous désirez célébrer la beauté de la nature, parce que vous venez de tomber amoureux d'un paysage, d'une jeune fille sage, ou d'une folie emballée pour la vie dans le corps d'un Apollon à votre goût… Ou bien parce que vous n'imaginez pas qui, mis à part vous, pourrait cumuler l'an prochain, le prix Apollinaire, le Goncourt de la poésie, et le Coquelicot d'or de Tripaton-sur-Mogette. Soit! Avant de passer à l'acte, lisez les dix commandements à appliquer d'urgence en cas d'inspiration poétique.

Mettez-vous en règles

Si vous avez jugé qu'écrire de la poésie ne sert à rien, qu'un bon poète n'est pas plus utile à l'état qu'un bon joueur de quilles, ainsi que l'affirmait Malherbe, eh bien, fermez ce livre et allez jouer aux quilles. Dans le cas contraire, ou si vous ne disposez pas de quilles, préparez-vous à réviser les règles d'écriture de la poésie classique, même si vous décidez ensuite de tout jeter aux orties, dans une attitude de révolté(e) romantique, symboliste, dadaïste, surréaliste - car le poète est d'abord révolté contre tous ceux qui le précèdent, il va faire mieux, lui, c'est sûr ! Et maintenant, au travail…

1 - Premier commandement : choisissez votre genre

Voici venue l'heure du choix…

Êtes-vous classique ?

Vous pouvez opter pour l'écriture classique, avec des vers qui ne dépasseront pas douze syllabes (l'alexandrin), des rimes, des rythmes étudiés, des césures - coupures dans le vers selon sa longueur, et toute une technique simple mais qui doit être respectée à la lettre si vous décidez d'écrire comme écrivaient Racine, Rousseau le Grand, Chénier, Hugo, Baudelaire…

Sans rime, mais avec raison

Vous pouvez opter pour une poésie libérée, votre vers ne se préoccupe pas de rimes, de décompte de syllabes, mais il demeure un vers, qu'il soit composé d'un mot ou de dix ou davantage, on reconnaît en le regardant que votre texte est un poème avec des vers volontairement distingués de la prose.

Bouquet de prose

Votre choix peut aussi aller vers le poème en prose qui se présente comme n'importe quel texte sans retours à la ligne qui puissent faire penser à des vers. Le poème en prose se compose d'un ou de plusieurs paragraphes de longueurs variables ; affranchi de toutes les règles d'écriture du vers classique ou moderne, c'est un espace de liberté pour la poésie que vous devez cependant éviter de diluer, au risque de livrer à vos lecteurs un brouet où ils espéraient des crèmes (comme dit qui, à qui, dans quoi? Comme dit, à peu près, Roxane à Christian, dans *Cyrano de Bergerac* d'Edmond Rostand)…

Mélanges

Vous pouvez aussi mélanger tout cela et composer une œuvre où l'on trouvera une écriture classique modernisée, ou une écriture moderne qui accueille des éléments classiques, bref, la poésie, c'est aujourd'hui la liberté, et *poète* signifiant *créateur*, soyez poète!

2 - Vous avez dit classique, choisissez votre forme

La poésie classique, ce sont des formes variées qui se sont succédé (jamais d'accord au participe passé succédé, transitif indirect, et qui ne peut donc avoir de complément d'objet direct avec lequel on l'accorderait s'il était placé avant le verbe) tout au long de l'histoire de la poésie que vous avez parcourue. Dans les chapitres de ce livre, vous allez retrouver, en vous aidant de l'index, les formes qui ont été définies au fil des pages :

- la ballade - voyez Villon
- le rondeau - voyez Charles d'Orléans
- l'épître - voyez Marot
- le blason - voyez Marot
- le dizain - voyez Scève
- le sonnet - voyez Du Bellay, Baudelaire, Verlaine
- l'épigramme - voyez Voltaire
- la fable - voyez La Fontaine
- l'ode - voyez Ronsard
- le pantoum - voyez Baudelaire
- le haïku - voyez le chapitre qui lui est consacré

3 - Apprenez à compter les syllabes d'un vers

Attention, voilà une partie fort délicate de votre apprentissage, celle qui consiste à compter les syllabes d'un vers, et qu'on nomme la prosodie. L'étude de l'ensemble des éléments dont sont formés les vers s'appelle la métrique. Si vous avez décidé d'écrire des vers classiques,

respectez scrupuleusement les règles qui les gouvernent; la moindre erreur, et vous voici classé dans les poétaillons de canton qui écrivent des vers de mirliton! Attention voici les règles les plus importantes, avant de passer à l'étude approfondie de l'alexandrin :

Connaissances de base…

> - Le vers classique ne dépasse pas douze syllabes.
> - Le «e» qui termine un vers ne compte pas pour une syllabe, ni le « es » de la conjugaison ou du pluriel.
> - Le «e» qui termine un mot à l'intérieur du vers ne compte pas s'il est suivi d'une voyelle.

Vos premiers pas de compteur

Dans cet hémistiche de Verlaine, on compte six syllabes, le «e» de « rêve » ne compte pas car il est suivi du «é» de « étrange » ; le «e» final de « étrange » ne compte pas car il est suivi du «e» de « et ».
Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant = Je / fais / sou / vent / ce / rêve / é / tran / ge et / pé / né / trant = 12 syllabes.
Le « e » qui termine un mot à l'intérieur du vers compte s'il est suivi d'un « s » pluriel ou d'une consonne :
Sur les crédences au salon vide nul ptyx = Sur / les / cré / den / ces / (z) au / sa / lon / vi / de / nul / ptyx = 12 syllabes.

L'alexandrin

Étudions maintenant le vers le plus utilisé en poésie classique, l'alexandrin, ainsi nommé parce ses douze syllabes sont utilisées pour la première fois dans le *Roman d'Alexandre*, au XIIe siècle, écrit par Alexandre de Bernay. On ne sait trop si ce nom « alexandrin » honore Alexandre le Grand, le héros du roman, ou Alexandre de Bernay son auteur. Qu'importe, faisons mieux connaissance avec lui :

> - L'alexandrin comporte douze syllabes.
> - Il est composé de deux parties de six syllabes appelées les deux hémistiches.
> - Ces deux hémistiches sont séparés par une césure à la sixième syllabe, obligatoirement suivie d'une espace (en typographie, le mot espace est féminin).
> - Si l'espace n'est pas respectée à la sixième syllabe, la césure est appelée « enjambante », et l'alexandrin est jugé fautif (par les puristes, non par les mirlitons).
> - Si un « e » termine la sixième syllabe du premier hémistiche, la césure est (déconseillée) et dite lyrique.

Exemple de deux alexandrins classiques avec césure à la sixième syllabe :

Au-dessus des étangs, au-dessus des vallées,
*Des montagnes, des bois, des nuages, des mers, (*Baudelaire)

Exemple d’un alexandrin avec césure enjambante :

Et la tigresse épou / vantable d’Hyrcanie (Verlaine)

Exemple de césure lyrique

Périssez! Puissance, / justice, histoire, à bas! (Rimbaud)

L’alexandrin doit être lu en respectant les coupes qui lui donnent son sens. En général, dans l’alexandrin classique, la coupe principale se situe à la césure. Mais à l’époque romantique, on découpe le vers de douze syllabes en trois parties de quatre syllabes chacune, c’est ce qu’on appelle pompeusement le trimètre romantique alors que ce n’est rien d’autre qu’un alexandrin normal avec une respiration différente… On peut aussi le couper en quatre fois trois syllabes.

Diérèse et synérèse

Attention lorsque vous comptez vos syllabes, que ce soit dans un alexandrin ou dans un autre vers : le nombre de syllabes de certains mots peut varier selon qu’on utilise la diérèse qui sépare deux syllabes ou la synérèse qui unit deux syllabes :

Exemple de diérèse

Ex / pan / si / on : quatre syllabes en divisant la dernière syllabe en deux unités - diérèse; elle permet un effet d’insistance.
Li / on : deux syllabes

Exemple de synérèse

Ex / pan / sion : trois syllabes - synérèse : les deux sons vocaliques de « sion » fusionnent en une seule syllabe.
Lion : une syllabe

4 - Identifiez le vers

Le décompte des syllabes s’effectue pour les autres vers de la même façon que pour les alexandrins. Leur nom varie selon leur longueur :
Une syllabe : monosyllabe : Mur
Deux syllabes : dissyllabe : Tout dort
Trois syllabes : trisyllabe : Monotone (Verlaine, parce que *monotone* ne fait trois syllabes qu’en position finale dans le vers *Les sanglots longs*…)
Quatre syllabes : tétrasyllabe : Les sanglots longs (Verlaine)

Cinq syllabes : pentasyllabe : Quoi? - L'éternité (Rimbaud)
Six syllabes : hexasyllabe : Elle dort toute blanche (Charles Cros)
Sept syllabes : heptasyllabe : Le papillon! Fleur sans tige (Nerval)
Huit syllabes : octosyllabe : Dans une escale mal famée (Catulle Mendès)
Neuf syllabes : ennéasyllabe : De la musique avant toute chose (Verlaine)
Dix syllabes : décasyllabe : Les grands nénuphars entre les roseaux (Verlaine)
Onze syllabes : hendécasyllabe - son emploi est très rare : Il faut, voyez-vous, nous pardonner les choses (Verlaine)
Douze syllabes : alexandrin, ou dodécasyllabe : J'étais las d'un beau ciel et d'un lit amoureux (Pétrus Borel)

5 - Maîtrisez les rimes

La rime est le retour d'un même son produit par des voyelles et des consonnes à la fin des vers.

Qualité de la rime

a. Lorsque la rime comporte plusieurs lettres communes - sons vocaliques plus consonnes -, elle est dite riche :

Ado**ration** / explo**ration**; somm**eillant** / réve**illant**

b. Lorsqu'elle comporte un son vocalique associé à une ou plusieurs consonnes, elle est dite suffisante :

Lieux / yeux; village / davantage

c. Lorsqu'elle ne comporte qu'un son vocalique, elle est dite pauvre :

Défaut / chaud; nœuds / cheveux

Disposition des rimes

a. Elles peuvent être plates, ou suivies (a, a, b,b, c,c…)

Je t'aime, je suis fou, je n'en peux plus, c'est trop;   a

Ton nom est dans mon cœur comme dans un grelot, a
Et comme tout le temps, Roxane, je frissonne, b

Tout le temps, le grelot s'agite, et le nom sonne! b

(Edmond Rostand - *Cyrano de Bergerac*)

b. Elles peuvent être croisées (a, b, a, b) :

Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères, a

Des divans profonds comme des tombeaux, b

Et d'étranges fleurs sur des étagères, a

Écloses pour nous sous des cieux plus beaux. b

(Baudelaire)

---

c. Elles peuvent être embrassées (a, b, b, a) :

Ayant poussé la porte étroite qui chancelle, a

Je me suis promené dans le petit jardin b

Qu'éclairait doucement le soleil du matin, b

Pailletant chaque fleur d'une humide étincelle. a

(Verlaine)

---

6 - Appliquez la loi d'alternance

En poésie classique, on distingue les rimes féminines et les rimes masculines. Dans un poème, elles doivent alterner. Voyons cela :

a. *Rimes féminines*
   Les rimes qui se terminent par un e muet (un e qu'on ne prononce pas) sont dites féminines (même si le mot qu'elles terminent n'est pas du genre féminin) :

Partage / orage, sont des rimes féminines.
Paroles / symboles, sont des rimes féminines (la consonne s qui les termine ne compte pas, car elle est grammaticale - c'est la marque du pluriel).

b. *Rimes masculines*
Les rimes qui se terminent par une consonne, ou par toute autre voyelle qu'un e muet, sont dites masculines (même si le mot qu'elles terminent n'est pas du genre masculin) :
Toison / raison, sont des rimes masculines.
Trou / frou-frou, sont des rimes masculines.

c. ***L'alternance***
Voici comment rimes féminines et masculines doivent alterner :

Je suis le ténébreux, - le veuf, - l'inconsolé,	m
Le prince d'Aquitaine à la Tour abolie :	f
Ma seule *étoile* est morte, - et mon luth constellé	m
Porte le soleil noir de la Mélancolie.	f
(Nerval)	

Au-dessus des étangs, au-dessus des vallées,	f
Des montagnes, des bois, des nuages, des mers,	m
Par delà le soleil, par delà les éthers,	m
Par delà les confins des sphères étoilées,	f

Mon esprit, tu te meus avec agilité,	m
Et, comme un bon nageur qui se pâme dans l'onde,	f
Tu sillonnes gaiement l'immensité profonde	f
Avec une indicible et mâle volupté.	m
(Baudelaire)	

7 - Identifiez les strophes

Une strophe est un paragraphe composé de vers de longueurs identiques ou différentes. Si un poème comporte plusieurs strophes, elles sont séparées par un espace.

Les strophes portent un nom différent selon le nombre de leurs vers :

Un vers : monostique

Deux vers : distique

Trois vers : tercet

Quatre vers : quatrain

Cinq vers : quintil

Six vers : sizain

Sept vers : septain

Huit vers : huitain

Neuf vers : neuvain

Dix vers : dizain

Onze vers : onzain

Douze vers : douzain

8 - Jouez avec les sons

La poésie, c’est de la musique, la musique des mots. Lorsque vous écrivez un poème classique, vous devez produire du sens, du rythme, des rimes, mais surtout, surtout, de la musique, de la douceur au moyen de syllabes dont les sonorités se succèdent harmonieusement si vous parlez de douces choses, ou de façon plus rude si la colère est en vous (pensez à Aubigné). Votre poème doit charmer l’oreille pour parler au cœur, il doit interpeller pour aller à l’esprit, le tout avec une harmonie adaptée à la situation. Verlaine surtout a été attentif aux sonorités, sa poésie est une excellente école pour repérer ce qui produit le charme si particulier de ses vers.

L’assonance

La répétition d’un même son vocalique, c’est-à-dire qui provient de voyelles, porte le nom d’assonance.
L’assonance permet de créer dans le vers ou la strophe un effet de répétition sonore en rapport avec ce que le poète ressent ou évoque.
Lorsque cette répétition évoque la réalité décrite, on parle d’harmonie imitative.
Ainsi, dans ce vers de Racine, l’abondance de la lettre «i»nous fait entendre le cri de Phèdre qui pleure sur ses malheurs :

Tout m’afflige et me nuit et conspire à ma ruine

La répétition du son « i » n’exprime pas forcément l’hystérie; chez Mallarmé, il pousse ses aigus dans un cri de victoire :

Victorieusement fui le suicide beau / Tison de gloire…

L’assonance fut aussi, dans les chansons de geste et dans les premiers poèmes en langue française, la répétition en fin de vers d’un même son vocalique, elle tenait lieu de rime. On trouve un exemple de cet emploi dans la chanson que voici, où fontaine, belle et aime reposent sur l’assonance « è »

À la claire fontaine
M’en allant promener
J’ai trouvé l’eau si belle
Que je m’y suis baigné
Il y a longtemps que je t’aime
Jamais je ne t’oublierai

L’allitération

La répétition d’un même son consonantique, c’est-à-dire qui provient de consonnes, porte le nom d’allitération.
On peut obtenir également une harmonie imitative avec des consonnes. Ainsi, dans ce vers de Racine où Oreste sent que la folie l’envahit, la répétition de la consonne « s », évoque le sifflement du serpent :

Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ?

Dans ce vers de Victor Hugo, la répétition du son « r » (combiné aux assonances en « ou » et « on ») imite le bruit des colonnes de canons qui se déplacent vers le combat :

Le bruit des lourds canons roulant vers Austerlitz

Dans cet autre vers d’Hugo, l’allitération en « f » (combinée aux assonances en « è ») imite l’exhalaison du parfum des fleurs :

Un frais parfum sortait des touffes d’asphodèles

9 - Osez l’enjambement…

Avant d’oser l’enjambement, pratiquez d’abord le rejet, puis le contre-rejet…

Le rejet

Lorsque vous avez terminé un vers sans utiliser tous les mots dont vous aviez besoin, ceux-ci sont « rejetés » dans le vers suivant. Ce « rejet » est bref, il ne doit pas comporter davantage de mots que le groupe auquel il appartient dans le vers qui le précède. Dans cette première strophe du *Dormeur du val*, « D’argent » et « luit » sont des rejets.

C’est un trou de verdure où chante une rivière
Accrochant follement aux herbes des haillons
D’argent; où le soleil, de la montagne fière
Luit. C’est un petit val qui mousse de rayons.

Le contre-rejet

Le contre-rejet est un mot ou groupe de mots court, placé en fin de vers, et qui commande grammaticalement le vers suivant. Ce procédé permet d’attirer l’attention sur ce mot ou

groupe de mots ainsi mis en relief. Ainsi, dans ces deux vers de Rimbaud dans *Le Bateau ivre*, « Et des îles » est un contre-rejet.

J'ai vu des archipels sidéraux! Et des îles
Dont les cieux délirants sont ouverts au vogueur.

L'enjambement

Lorsqu'une proposition s'étend sur deux vers, on parle d'enjambement. Ainsi dans ces deux vers de Vigny, la proposition occupe les deux alexandrins :

Tranquilles cependant, Charlemagne et ses preux
Descendaient la montagne et se parlaient entre eux.

10 - Soyez libre

En fin de compte, choisissez ce qui vous convient le mieux! Si vous jugez trop contraignantes ces lois, ce comptage des syllabes, cette recherche de la rime, ce culte du rythme, laissez-vous aller : l'important en poésie, c'est de charmer, de conquérir votre lecteur, de l'étonner, de l'émouvoir, de le faire sourire aussi.
Si on a longtemps imposé la rime et le calibrage des vers et des poèmes, c'est que, au temps où l'imprimerie et le livre étaient peu développés, il fallait bien venir en aide à la mémoire sollicitée pour restituer par oral de longs textes. Et la mise en vers permettait par les sons répétés de retrouver les séquences narratives ou descriptives plus facilement. Pensez à ces troubadours et trouvères des temps héroïques de la poésie, qui transportaient dans leur tête et dans leur cœur des milliers de poèmes, sans aucun support écrit! En serait-on capable aujourd'hui ?
Que vous soyez classique ou moderne dans vos choix, n'oubliez pas que ce qui compte, c'est le plaisir que vous allez partager avec vos lecteurs. Même si leur nombre est un millier, un million, ou un seul, c'est ce partage qui donne à vos mots leur valeur. C'est lui le vrai poète puisqu'il apporte le bonheur.

Chapitre 26

Dix haïkus

Dans ce chapitre :

- L’histoire du haïku
- Le haïku en théorie
- Le haïku en pratique

Sans doute en avez-vous déjà entendu parler, sans doute vous en a-t-on vanté les mérites, sans doute a-t-on échoué à vous le définir, balbutiant tout autour sans le saisir vraiment, dans son essence qui donne par son économie, une belle énergie en trois lignes, c’est tout : le haïku. Découvrons-le…

Léguer votre nom

Parvenu à cette page, emporté, transporté, ravi par toute cette poésie qui imprègne les pages et les vies de ceux que l’on nomme poètes, vous vous dites que vous aussi, finalement, vous pourriez peut-être, pourquoi pas, commencer à envisager de léguer à la postérité, à la fois votre nom, votre vision du monde, votre sensibilité, le tout emballé dans de petits poèmes qui s’envoleraient vers le ciel de la renommée, pour l’éternité.

Trois lignes, pas plus

Excellente idée! Après tout, Hugo and Co ne sont pas éternels et il faudra bien un jour les remplacer ou les compléter dans la mémoire collective. Donc, vous voulez faire vos premiers pas de poètes et vous vous dites : il me faudrait une forme courte, très courte, trois lignes pas plus, et dans chaque ligne, peu de mots, car, comme l’enfant qui vacille sur ses jambes lors de ses premiers pas, je vais perdre l’équilibre de la phrase et m’affaler dans la page avec mon attirail à printemps pour amour de saisons… Et vous venez de remarquer ce tout petit poème japonais appelé haïku.

Une vie ne suffit pas…

Vous vous dites : voilà ce qu’il me faut : en trois minutes et peu de mots, je vais pouvoir écrire ma première œuvre, et je me déclarerai poète à bon compte, sans grand frais de réflexion, de concentration. Stoooooop ! Vous faites fausse route, vous n’avez rien compris à cette poésie fine, subtile, délicate, ouvragée, légère comme une dentelle, une écharpe de

soie, cette magie d'un instant, ce clignement d'éternité, cette incursion dans l'ineffable, bref, vous n'avez pas imaginé ce qui vous attend, car, tous les Japonais du monde entier, et tous les haïkistes (créateurs de haïkus) vous le diront : une vie ne suffit pas pour créer un haïku parfait, et même si vous disposiez d'une éternité, ce serait tout juste…

Une virgule de beauté

Donc, contentez-vous, pour vos débuts, d'esquisses, de tentatives, de canters, de galops d'essai… Prenez pour modèles ces haïkus d'artistes haïkistes, tentez de pénétrer le secret de leur charme, de leur pouvoir évocateur, de la virgule de beauté qu'ils installent dans le brouillon du monde. Et puis, sans tarder davantage, installez-vous devant votre page blanche, ou bien savourez sans autre projet les haïkus japonais…

Saisir l'évanescent

Trois vers, voilà l'étendue d'un haïku, parfois appelé haïkaï, né au Japon au Xe siècle, et qui a essaimé sur toute la terre où on le crée aujourd'hui, le recrée, où on l'imite, le simule, le copie et recopie. Si vous désirez qu'on vous définisse avec précision son contenu, on vous dira le plus souvent ce qu'il ne doit pas être plutôt que ce qu'il est. Sachez quand même qu'il doit fixer l'attention du lecteur dans ce qui pourrait être la rencontre d'un sourire, de l'inattendu, de l'anodin, de l'invisible, surtout de l'évanescent, l'ensemble constitué, écrit, bâti de sorte qu'on ne puisse plus le qualifier de tout cela, mais qu'on le juge essentiel à l'égal de la respiration ou du cœur qui bat ses chamades nécessaires.

Le silence et ses vertus

Au XVIIe siècle, un moine bouddhiste, Bashô qui s'appelait en réalité Matsuo Menufesa, ajoute le haïku à ses exercices spirituels. Voici justifié la brièveté singulière du haïku : moins on lit, dit ou voit de mots, moins est alimenté l'ego, ce moi haïssable, narcissique et bavard, et plus sont promus le silence et toutes ses vertus. Éluard, Claudel, Guillevic ont pratiqué la forme brève apparentée, ou semblable au haïku.

Côté technique…

Côté technique, on vous demande de composer trois vers qui font respectivement cinq, sept et cinq syllabes, dix-sept en tout.
On vous épargne l'histoire complète du haïku, initialement écrit en une colonne, en japonais, composée de mores, c'est-à-dire de divisions syllabiques bien plus fines que nos syllabes, de sorte que vous demander dix-sept syllabes dépasse le compte de mores, mais passons…

Trois petits vers

Donc, si vous voulez créer votre haïku, aligner trois vers qui disent l'infime avec assez de puissance pour être entendus par l'éclair d'un silence. Compris? Mais… vous n'êtes pas obligé de respecter absolument les cinq, sept, cinq syllabes. Vous allez le constater, les pros, les sumos du haïku, dérogent souvent à la règle française, l'essentiel étant, en un mot comme

en cent, de dire l’é - va - nes - cent! Attention : pas de « je » ou presque, pas d’auteur qui se mette en avant, pas de dialogue, mais du « il », du « elle », des noms, des verbes, des adjectifs, tant que vous voulez. Au travail, avec les exemples que voici :

1
Oiseaux aquatiques
Dans un bosquet d’arbres nus
Deux palanquins passent

Buson Yosa

2
La pivoine perd
Deux pétales, trois peut-être,
Tombés l’un sur l’autre!

Buson Yosa

3
Devant le chrysanthème blanc
Ils hésitent un instant
Les ciseaux

Buson Yosa

4
Brume de printemps.
On ne voit plus que l’aiguille
De la grande horloge.

Seison Yamagushi

5
Quelque chose bouge
Au milieu des herbes rousses :
L’oreille d’un chat!

Kyoshi Takahama

6
À Hiroshima,
Un enfant sur l'horizon
Vacillant s'en va…

Yasoku Ishihara

7
Toi le beau galop
Qui traverses la prairie
Es-tu un cheval?

Tsânzh Ozûloh

8
Seul dans la clairière
L'arbre aux quarante écus
Perd ses feuilles

Michihico

9
Sur le ruisseau
Elle court après son reflet
La libellule

Chiyo-ni

10
Pluie fine de printemps
Une fille apprend
Au chat la danse

Issa

Chapitre 27

Dix poètes francophones

Dans ce chapitre :

- Les poètes de la francophonie
- Un tour de terre en poésie

De la Tunisie au Liban, en passant par le Vietnam, le Québec ou l'Algérie, le Maroc, le Sénégal ou le Cameroun, Madagascar ou Haïti, elle se déploie et s'enrichit partout dans la francophonie, la poésie.

1 - Amina Saïd, Tunisie

Des études de langue et littérature anglophone à la Sorbonne, journaliste et traductrice, Amina Saïd est née à Tunis en 1953, d'une mère française et d'un père Tunisien. « Dans la culture arabe, les genres majeurs sont d'abord la poésie, ensuite le conte » dit Amina Saïd. Elle a publié douze recueils de poèmes et deux livres de contes. Son écriture, élégante et pure, s'investit avec bonheur dans ces deux genres.

2 - Thanh-Vân Ton-That, Viêt-Nam

Thanh-Vân Ton-That enseigne la littérature française à l'université de Pau. Spécialiste des XIXe et XXe siècles, elle est l'auteur de nombreux essais, notamment sur Gustave Flaubert, Marcel Proust et Marguerite Duras. Sa poésie joue sur les contrastes légers, délicats, entre les mots et choses composant le tableau du quotidien. Fil de la pensée en verts cours, son écriture plaît à l'œil et au cœur.



Il a plu
flots d'hommes noirs
qui passent
en armes
Bientôt le soir
carcasse du printemps

en rade

Thanh-Vân Ton-That

3 - Claude Beausoleil, Québec

Claude Beausoleil vit dans la Belle Province, le Québec. Né à Montréal en 1948, il a publié une trentaine de recueils de poèmes, des romans et des essais. La « voix solitaire et lyrique » qu'il évoque à la fin de ce poème correspond à l'écriture qu'il a choisie, sensible, source d'images vives et d'émotions. Grand voyageur, il développe dans ses recueils une vision du monde qui se teinte parfois des couleurs des pays traversés. Ainsi, dans certains poèmes, sent-on le souffle baroque de la poésie mexicaine. Mais, Québécois avant tout, c'est de la singularité de sa terre, de ses villes, de ses humbles demeures et gens, de ses tours et de ses rêves qu'il nous parle sur une musique tout en harmonie et finesse.

Je ne sais plus ce soir où va la poésie



je ne sais plus ce soir où va la poésie
je regarde les mots déliés dans l'espace
je ne sais plus ce soir où va la poésie
je l'ai voulue brisée défaite et elliptique
transformée secouée aérée
je l'ai voulue urbaine
sur les lèvres du siècle
dans des hasards perdus
aux chants inconsolables
des utopies magiques
je l'ai voulue formelle ouverte ou en rupture
je l'ai voulue indirecte structurée mobile
je traversais sa nuit
et j'en rêvais le jour
je ne sais plus ce soir où va la poésie
mais je sais qu'elle voyage
rebelle analogique
écriture d'une voix noire
solitaire et lyrique

Claude Beausoleil - *Une certaine fin de siècle*, tome 2, 1983 © Éditions du Noroît

4 - Hamid Tibouchi, Algérie

« Le signe et l'écriture, au sens large, qui sont récurrents dans mon travail, je les dois en grande partie à l'artisanat maghrébin et à l'art rituel africain. » Ainsi parle Hamid Tibouchi, peintre et poète algérien né en Kabylie, à Béjaïa (anciennement : Bougie). Assistant de français en Angleterre, il s'installe en France en 1981. Dix ans auparavant, il a commencé son œuvre poétique riche aujourd'hui d'une quinzaine de recueils. Le quotidien s'y transfigure dans la simplicité des choses et du regard qu'on leur offre. Économe et précise, son écriture rend douce la désillusion, et tempéré le pessimisme.

Quand la porte se souvient



alors seulement j'entends couler la source
et un feu brûle autour de moi
pour réchauffer ma nuit glacée
de voyageur égaré

Hamid Tibouchi

5 - Abdellatif Laâbi, Maroc

Le 1er décembre 2009, le prix Goncourt de la poésie est attribué à Abdellatif Laâbi. Ce traducteur, écrivain et poète est né en 1942, à Fès, au Maroc. Enseignant au lycée français de Rabat, il est arrêté et emprisonné à cause de son engagement politique. Une campagne internationale est menée pour sa libération qui intervient au bout de huit années et demie. Cinq ans plus tard, il s'installe en France où il défend son idéal de justice, de liberté, à travers des romans, des pièces de théâtre, des essais, des livres pour enfants, de nombreux recueils de poèmes. La poésie doit installer le dialogue entre les différentes cultures, elle est au service de ce combat, pour Abdellatif Laâbi. C'est ce qu'il précise lorsqu'il affirme : « La poésie n'est pas prête à rendre les armes ».

Mon cher double (extrait)



Écrire des petits poèmes
sur les fleurs et les papillons
ou d'autres bien blancs et potelés
pour célébrer le nombril de la langue?
Très peu pour moi

Abdellatif Laâbi

6 - Jean-Claude Awono, Cameroun

Critique littéraire, professeur de lettres, Jean-Claude Awono est né en 1969 à Sa'a, en République du Cameroun. Président de la Ronde des poètes du Cameroun, directeur de la revue *Hiototi*, Jean-Claude Awono fait partie des plus actifs promoteurs de la poésie camerounaise. Sa création, qu'elle soit en prose - Jean-Claude Awono est aussi nouvelliste - ou en vers, récolte l'écho de l'histoire de ses terres. Les mots disent la guerre, sa trace macabre, ses tragédies, et le lourd silence qui succède au fracas des armes. L'espérance demeure cependant, petite flamme qu'Awono entretient, vigilant, lucide. Les paysages intérieurs tentent de se recomposer en même temps que la paix précaire.

Il y aura encore la guerre



Il y aura encore la guerre
Et nos corps troués d'obus
Et nos cœurs en berne
Ne seront plus flot dans l'azur

Jean-Claude Awono

7 - Léopold Sédar Senghor, Sénégal

Après son baccalauréat obtenu en 1928 au Sénégal où il est né en 1906, Léopold Sédar Senghor vient en France pour y faire des études supérieures. En 1934, il fonde une revue *L'Étudiant noir* et crée, avec son ami Aimé Césaire le mot *négritude*. Il le définit ainsi : *La négritude est la conscience d'être Noir, simple reconnaissance d'un fait qui implique acceptation, prise en charge de son destin de Noir, de son Histoire, de sa culture.* Senghor a pour condisciple, à Louis-le-Grand où il suit les cours d'hypokhâgne et de khâgne, Georges Pompidou, le futur président de la République.

Premier Africain agrégé de l'Université française, il est nommé professeur à Tours, puis à Saint-Maur-des-Fossés. Prisonnier de guerre en 1939, il tombe gravement malade, est libéré, puis participe à la Résistance. Sa carrière politique le conduit aux plus hautes responsabilités en son pays : en 1960, il est élu président de la République. Homme d'une grande culture, Léopold Sédar Senghor est un poète à l'écriture sensible, élégante et inspirée. Il a publié *Chants d'ombre* (1945) *Hosties noires* (1948) *Éthiopiques* (1956), *Nocturnes* (1961), *Lettres d'hivernage* (1973), *Élégies majeures* (1979). Élu en 1983 à l'Académie française, il est mort le 29 décembre 2001.



Femme nue, femme noire
Je chante ta beauté qui passe, forme que je fixe dans l'Éternel
Avant que le Destin jaloux ne te réduise en cendres pour nourrir les racines
de la vie.

Léopold Sédar Senghor

8 - René Depestre, Haïti

Étincelles (1945), *Gerbes de Sang* (1946), tels sont les premiers titres des recueils de poèmes de René Depestre, né à Jacmel, dans l'île d'Haïti, le 29 août 1926. Le ton est donné, celui de la révolte. René Depestre doit quitter Haïti pour Paris où son engagement continue à travers ses textes. Enseignant à Cuba, à l'université de La Havane pendant vingt ans, il traduit des poètes cubains, continue son œuvre personnelle où sont dénoncées les humiliations et les souffrances de l'esclavage. Il quitte Cuba en 1970. Installé en France depuis 1980, il obtient en 1988 le prix Renaudot pour son roman : *Hadriana de tous mes rêves*. Voici, sa *Poétique post moderne* :

Poétique post moderne



Dans le reflux de l’histoire à ma porte
il n’y a rien dans le temps
ni dans l’espace, rien de neuf
à découvrir dans les cendres des utopies.

Je suis aujourd’hui ce poète sans chat
ni fax bavard dans sa maison de campagne;
ce magicien sans jaco ni Internet
face au chagrin de ses milliers de livres;
cet hidalgo noir sans argent frais ni portable
pour héler les fous de l’achat et de la vente. (…)

Loin de la rage consumériste
qui épuise la grande santé du monde,
je jubile à l’idée d’un départ à zéro,
je bande en rital à rêver d’une flamme autre
pour les soirées d’hiver de ma petite lampe

René Depestre - *Non-assistance à poètes en danger*, 2005

9 - Jean-Joseph Rabearivelo, Madagascar

Au soir du 23 juin 1937, Jean-Joseph Rabearivelo se suicide en avalant du cyanure. Il raconte ses derniers jours, ses dernières heures dans son journal qui, tenu depuis des années, atteignait les deux mille pages. Ce fils d’une mère célibataire, né en 1901 dans une famille ruinée, avait tôt quitté le collège pour travailler, notamment dans une imprimerie qui publia ses poèmes. Entre surréalisme et symbolisme, ses œuvres imprégnées de la magie et du folklore madécasses demeurent de pures merveilles.



Avez-vous déjà vu l’aube aller en maraude
au verger de la nuit?
La voilà qui revient
par les sentes de l’Est
envahies des glaïeuls en fleurs :
elle est tout entière maculée de lait
comme ces enfants élevés jadis par des génisses;

ses mains qui portent une torche
sont noires et bleues comme des lèvres de fille
mâchant des mûres.

S'échappent un à un et la précèdent
les oiseaux qu'elle a pris au piège.

10 - Georges Schéhadé, Liban

Né à Alexandrie en 1905, licencié en droit, mort à Paris en 1989, Georges Schéhadé est un auteur libanais de langue française. Auteur de nombreuses pièces de théâtre, dans le style pratiqué par Beckett, Adamov ou Ionesco, Schéhadé est un poète que remarquent dès ses débuts Éluard, Breton, Saint-John Perse ou René Char. Nostalgie, images précieuses du passé, sérénité de l'enfance en marche vers elle-même, douceur de l'amour, voici le poète Schéhadé (suivi de Salah Stétié et de Vénus Khoury Ghata) :



Lorsque nous aurons
Des plages douces à toucher par le regard
Et cette vie où l'ombre s'écarte du jour
Le repos viendra avec ses trésors
Vous et moi sur la terre des plages
Ô mon amour qui demandez au sommeil des voyages.

Georges Schéhadé - *Poésies III, Lorsque nous aurons,* 1949 © Éditions Gallimard

Salah Stétié, Liban

« Cessant d'être description, nomenclature, inventaire de surface, le poème sera un nœud de forces consumées dans l'acte même qui les noue, et devenues matière invisible, champ magnétique. » Ainsi parle Salah Stétié, poète né en 1929 à Beyrouth, carrefour des civilisations arabe et européenne qu'il tente d'unir dans le rêve d'un monde méditerranéen apaisé. La paix, premier mot de ce poème où vous allez faire la connaissance de Salah Stétié :

L'Odeur de l'eau



La paix, je la demande à ceux qui peuvent la donner
Comme si elle était leur propriété, leur chose
Elle qui n'est pas colombe, qui n'est pas tourterelle à nous ravir,
Mais simple objet du cœur régulier,
Mots partagés et partageables entre les hommes
Pour dire la faim, la soif, le pain, la poésie
La pluie dans le regard de ceux qui s'aiment

Salah Stétié - *L'Odeur de l'eau*

Vénus Khoury Ghata, Liban

Romancière en treize titres traduits en plusieurs langues, Vénus Khoury Ghata, née au Liban en 1937, vit en France où elle concilie ses deux cultures, et les investit dans son écriture poétique. Plusieurs de ses recueils ont été couronnés : prix Apollinaire pour *Les Ombres et leurs cris*, grand prix de poésie de la SGDL en 1993 pour l'ensemble de son œuvre, grand prix de poésie de l'Académie française en 2009, grand prix Guillevic de poésie de Saint-Malo en 2010. Voici, de Vénus Khoury-Ghata, la langue poétique, élégante, dansante… :

Les essoreuses



Les essoreuses n'ouvrent pas à la marée qui fouette leurs
murs et leur sang à chaque lunaison
ni ne déchiffrent l'écriture rageuse du sel sur leur vitre
l'alphabet translucide n'est que gesticulations d'eau sur la
voie
blanche tracée par la lune un raccourci pour les morts des
va-nu-pieds

le phare fait la sourde oreille quand des jeunes vagues
étreignent ses genoux
sa responsabilité va aux aînées tirées au cordeau et à un
horizon
capable de basculer du mauvais côté s'il prenait à la terre

l’envie de se retourner

Vénus Khoury-Ghata, poème extrait du n° 77 de la revue *Coup de Soleil*

Neuvième Partie

Index



Index

A

B


C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

1
Encercelé : encerclé. Souef : doucement